

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

42
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES (S. A.)

2
Biblit.
Bib.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-DIX-HUITIÈME ANNÉE

TOME LXX

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

23, Avenue de la Gare, 23.

PARIS

CHEZ H. LE SOUDIER, 174 et 176, Boulevard Saint-Germain.

LONDRES

HACHETTE & C^{ie}, 18, King William Street, Strand.

LEIPZIG

A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

NEW-YORK

G.-E. STECHERT & C^o, 9 East, 16th Street.

1913

Tous droits réservés.



130892
26/11/14

PLUS DURABLE QUE L'AIRAIN....

« L'homme qui ne sait pas le latin est semblable à qui se trouverait dans un beau pays en plein brouillard. Son horizon est extrêmement borné ; il ne voit avec quelque précision que ses alentours immédiats : à quelques pas de là tout se perd dans le vague. Au contraire, l'horizon de qui sait le latin est très étendu et embrasse les siècles modernes, le moyen âge, l'antiquité. — Qui ne sait pas le latin est du peuple. »

Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena*. (Ueber Sprache und Worte, § 309.)

Beaucoup de mes lecteurs ont sans doute rencontré au cours de leurs lectures cette devise fameuse, gravée sur un sceau impérial du XIV^e siècle, et depuis si souvent répétée :

Roma caput mundi regit orbis frena rotundi.
(Rome, chef auguste et sacré du monde,
régit le sort de la machine ronde.)

Cela est vrai de la Rome catholique du moyen âge, comme cela est vrai de la Rome antique ; et, en présence d'une si prodigieuse et incomparable destinée, il n'est que légitime de rechercher quel fut le berceau de la ville sacrée. Comme tous les berceaux, celui de Rome

est très humble ; d'autre part, il a quelque chose d'inattendu et même de paradoxal : si l'on en croit la légende, le baptême du sang ne lui aurait pas manqué. Je ne m'arrêterai pas aux étymologies inutiles et insoutenables que les modernes aussi bien que les anciens ont proposées de ce mot, dont le son même a quelque chose d'impérieux et de grave ; mais il est bizarre de constater que le nom¹ de l'ennemie irréductible des Etrusques conserve très probablement le souvenir effacé d'une antique famille étrusque. Les grandes *gentes* de la Rome antique ont sûrement pour la plupart même origine ; quant au Tibre, pour nous le fleuve romain, il a été durant des siècles, il est encore pour Virgile et pour Horace le fleuve étrusque ; à l'époque des décemvirs, passer le pont signifiait entrer en territoire étranger, et il faut attendre jusqu'au milieu du quatrième siècle avant J.-C.², soit exactement quatre siècles après la fondation de Rome, pour que la ville latine soit vraiment devenue maîtresse de ce torrent mal soumis, capricieux et violent, et qui semble vouloir s'en venger jusqu'à nos jours. Cela n'a pas manqué de frapper les modernes comme les anciens, et l'unique pont qui le franchissait, simple structure de poutres pendant des siècles, passe pour avoir été le grand, presque l'unique facteur de la prospérité de Rome, si nous en croyons ceux qui expliquent toute l'histoire par la géographie. « L'histoire de Rome ne fut que l'histoire du pont, » nous dit M. Victor Bérard dans un article récent³.... « Durant cinq ou six siècles, les possesseurs et les faiseurs du pont exploient, étendent jusqu'aux extrémités de l'Italie, puis jusqu'aux confins du monde, les

¹ Il y eut même une théologie mystique des noms de Rome.

² 353 avant J.-C. Achèvement de la conquête du sud de l'Etrurie.

³ « Rome intangible », *Revue de Paris*, 15 octobre 1903, p. 887 et suiv.

dépendances et la clientèle de leur ville. Par cinq siècles de guerres et de triomphes, ce pauvre *pont* du Latium devient le centre de l'Italie et de l'univers.»

Je ne cite pas le détail, mais voilà qui est simple et clair : sans pont, point de Rome, nulle conquête du monde. On me permettra pourtant une remarque : combien d'autres peuples, à ne mentionner que les Etrusques, tinrent le passage du Tibre avant ses derniers occupants, et ne surent ni l'exploiter ni surtout le garder ? C'est faire trop bon marché de l'essentiel, du seul facteur qui ait jamais fait la grandeur des peuples : c'est n'oublier que la *force romaine* !¹ Cette lente ténacité de propos, cette implacable fermeté de dessein, à défaut de l'histoire qui nous en montre les progrès incessants dans les progrès mêmes de Rome, nous les retrouverions dans ce texte solennel du vieux code romain, qui date d'une époque où Rome était encore pressée de tous côtés par des ennemis dix fois supérieurs en nombre : *Adversus hostem æterna auctoritas (esto)*, à savoir : il n'y a jamais prescription vis-à-vis de l'étranger. Certes il a fallu toute la grandeur d'âme romaine (et c'est cela qui vaut et qui compte) pour que cette pauvre petite tribu *latine* se fît lentement sa place au soleil, et, affermissant d'abord son autorité sur un territoire grand tout au plus de quelques centaines de kilomètres carrés, englobât peu à peu ses proches voisins, battît en brèche les murailles des formidables cités étrusques, soumit pas à pas toute l'Italie et la couvrit de routes militaires, et imposât enfin au monde ses lois avec sa langue, et ce que l'on a si jus-

¹ Tite-Live l'a parfaitement senti et exprimé, I, 9, 3-4 : *urbes quoque ut cetera, ex infimo nasci ; dein, quas sua virtus ac dii iuvent, magnas opes sibi magnumque nomen facere*, etc. Peu importe qu'il prête ces paroles à Romulus.

tement, malgré la critique maussade de Tacite¹, appelé la paix romaine. Ainsi fut réalisé le seul idéal de domination impériale qui ait jamais été tenté avec succès dans l'antiquité, et que les peuples modernes n'ont fait qu'imiter dans leurs aspirations impérialistes ; je n'en retiendrai pour preuve que ce rêve grandiose du Saint-Empire romain, repris récemment sous une forme différente, mais évidente aux yeux de ceux qui savent voir².

Je ne tenterai pas de faire ici, même brièvement, l'histoire de cette tribu *latine*, encore qu'on ne puisse pas comprendre la littérature latine si l'on est ignorant de l'histoire de Rome. Mais il importe de retenir que le développement de la littérature latine, ou bien mieux romaine, s'est effectué en fonction constante, et plus intime qu'ailleurs, de l'histoire politique de Rome. Cela encore, je n'entreprendrai pas de le démontrer, car cela nous entraînerait trop loin, et je tiens à rester dans le domaine des faits immédiats et tangibles. Or, nous constatons à Rome d'abord quelques essais qui sont, si l'on veut, de la littérature, mais d'une littérature très spéciale et très limitée, — et j'entends la Loi des XII Tables et quelques discours d'Appius Claudius l'Aveugle, — mais on y trouve déjà un singulier bonheur d'expression, et, si je ne me trompe, quelque accent plus mâle qu'ailleurs. Puis vint une littérature plus large, plus humaine, qui ne commence réellement qu'après la conquête de la majeure partie de l'Italie et l'échec de la formidable entreprise punique. Et cela est parfaitement compréhensible : jusqu'à ce moment-là Rome n'eut jamais les loisirs et l'in-

¹ Tacite, *Agricola*, 30 : « *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* » Il est vrai qu'il met ce propos dans la bouche d'un ennemi de Rome ; mais l'intention est parfaitement claire.

² Voy. James Bryce, *The Holy Roman Empire*, chapitre supplémentaire (réimpression de 1903).

dépendance sans lesquels on ne saurait concevoir la création d'une forme d'art quelconque. Mais, une fois la puissance romaine fortement assise, et au moment de prendre, malgré eux et par la force même des circonstances, ce merveilleux essor qui a fini par amener leurs empereurs jusque sur le trône des dieux, ils ont cédé la parole aux Muses pour embellir leur vie et célébrer tant d'exploits. Leurs premiers porte-parole furent des étrangers ou des immigrés, interprètes enthousiastes mais maladroits et confondant la vocation du poète avec le métier de l'artisan, — car c'est ce que signifie proprement le nom de *poète* que les Latins ont emprunté aux Grecs. Ce furent d'abord un Grec, Livius Andronicus, et un Campanien, de nationalité latine, Cn. Naevius; ils employaient encore dans leurs épopées le vieux vers italique, le saturnien; puis vint l'Ombrien Plaute (celui-ci est aussi de la grande famille italique), puis un Calabrais, se servant indifféremment de trois langues, Ennius, qui leur enseigna entre autres l'art difficile et tout nouveau de faire des hexamètres, ensuite un Africain, Térence, — et je ne nomme que les plus grands, — mais tous écrivant à *Rome* et *pour les Romains*, et, à partir déjà de Plaute, maniant une langue extraordinairement précise et artiste à la fois. Or c'est aux Grecs, princes de la pensée et maîtres de toute expression, qu'ils se sont tout naturellement adressés, pour apprendre comment on faisait une épopée ou une pièce de théâtre¹. Tout naturellement encore, ils ont été aux modèles les plus rapprochés d'eux dans le temps, et par là-même peut-être le plus accessibles. Il fut une époque où l'on en faisait aux

¹ Horace l'a dit excellemment: « La Grèce conquise conquiert son farouche vainqueur. » Il entend d'abord la Grande-Grèce. D'autres y voient une allusion à la prise de Corinthe; je crois qu'ils se trompent.

Romains un reproche, et si grave qu'on leur déniait volontiers toute originalité. Dans ses géniales esquisses de la littérature latine, Mommsen ne reconnaît guère de mérite qu'à ceux qui ont exploité la veine nationale, et ce sont de beaucoup les moins nombreux ; les autres auraient dès le début adultéré la littérature latine. C'est l'imaginer ou la vouloir autre qu'elle n'a été, et la condamner pour ne s'être pas conformée à un idéal préconçu ; c'est en un mot lui demander ce qu'elle n'a ni pu ni voulu donner. A propos de ces premiers ouvriers de la langue littéraire latine, on fit pendant quelque temps de l'histoire littéraire, même politique et morale, au lieu de faire simplement l'histoire d'une littérature. Mais cette méthode, dont la légitimité est plus que douteuse et dont la partialité est évidente, — cette mode plutôt, — semble heureusement avoir passé. Pour nous, ces premiers écrivains valent surtout comme artistes et c'est de ce point de vue que nous les jugeons, sans nous préoccuper de décider s'ils ont eu tort ou raison de faire sortir la littérature latine d'une orbite où elle n'a vraiment jamais gravité. Et, si le premier écrivain fut encore très fruste et assez emprunté, si la langue latine le gêne encore aux entournures, si l'on a pu avec quelque raison voir en Livius Andronicus surtout un maître d'école, il s'en faut que ce brave artisan ait été un simple pédant et un traducteur maladroit¹. Il a mis à la portée des Romains ce qu'ils pouvaient comprendre et apprécier, et sous la forme qui leur fût le plus accessible, et on ne saurait concevoir sans son *Odyssée*, effroi des écoliers au temps d'Horace¹, l'audace d'un Naevius cherchant presque au même moment à créer l'épopée romaine, en chantant la première guerre punique. En se mettant à

¹ Ce n'est peut-être pas un critère absolu.

l'école des Grecs, les Romains ont fait en réalité la chose la plus naturelle qu'ils pussent tenter ; ce que font, ou ce que devraient faire, tous les débutants qui veulent apprendre leur métier : ils ont demandé, à qui les leur pouvait donner, les leçons dont ils avaient besoin. Or, ils en ont si bien profité qu'ils ont non seulement développé ou créé des genres littéraires qui sont bien à eux, — je veux dire la satire d'un Lucilius et d'un Horace, l'élogie d'un Tibulle, même les lettres d'un Cicéron, le poème philosophique d'un Lucrèce ou l'histoire d'un Tacite, — mais encore ces élèves des Grecs ont fini par devenir les maîtres de l'Europe ; presque tout ce qui nous vient de la Grèce a été transformé par eux et frappé à leur empreinte, et enfin ce qu'on appelle la Renaissance est sans conteste la floraison merveilleuse du génie latin dans le domaine littéraire.

Mais ceux-là même qui admettent la justesse de ces vues ne manquent pas d'ajouter que les Grecs furent infiniment supérieurs, et que la littérature latine est indigente comparée à la grecque. Cela ne signifie point tout d'abord que les Latins aient été médiocres, et l'on peut être excellent à côté de ce qui est incomparable ; au reste on pourrait tout aussi justement faire le même reproche à tous ceux qui ont eu le tort de venir après les Grecs. Et sans doute la littérature et l'art des Grecs sont plus originaux et plus primesautiers, et ils ont infiniment plus donné au monde qu'ils n'ont jamais reçu de personne ; mais, si nous voulons compter ce qui a résisté au temps — *tempus edax rerum* — et rien que cela, dans ce qui nous reste de la littérature grecque, je doute qu'on y trouve beaucoup plus d'une douzaine de ces hommes véritablement très grands, — j'entends par là de ceux qui ont apporté au monde quelque chose

nouvelle, et qui a survécu. Homère, c'est bien entendu le prince des poètes, d'autant plus merveilleux qu'on ne lui connaît pas de précurseurs, et qu'on ne voit pas comment il a pu naître du néant, c'est-à-dire de tout ce que nous ignorons¹. Et après ? Un prophète : Pindare. Comment, en effet, le mieux nommer ? Et si les Latins n'en ont point produit tout d'abord, ils peuvent se consoler avec Lucrèce et Virgile ; au reste, le terme de *vates*, qui signifie précisément l'inspiré, devient de plus en plus fréquent, à partir de Virgile, pour désigner le poète ; Horace, s'adressant à Mécène, s'appelle plaisamment *vates tuus*. Les lyriques grecs nous laissent seulement pressentir ce qu'ils furent et nous font déplorer tout ce que nous avons perdu : c'est un cimetière de grands noms. Après eux les trois grands tragiques, et un poète comique, Aristophane, — seuls survivants, et probablement seuls dignes de survivre, d'une foule de poètes dramatiques. Pour la prose, voici Thucydide, presque aussi partial dans son histoire que Tacite dans la sienne, — et si je n'ai pas nommé Hérodote, c'est qu'il faut assimiler ce conteur délicieux, et si bien renseigné par ailleurs, plutôt à un chroniqueur dans le goût de Froissart, et de vingt autres, qu'à un véritable historien. Et ce n'est point parce que des érudits alexandrins ont appelé Xénophon la muse ou l'abeille attique, que nous prendrons au sérieux ce mince condottière subalterne, dont la langue est un si curieux mélange ; cet officier retraité qui cultiva sur le tard la philosophie et la rhétorique, et qui n'y réussit point ; cet Athénien qui accepta

¹ On ne peut que le conjecturer ; mais c'est déjà beaucoup de reconnaître, comme on le fait enfin, qu'un artiste seul a pu faire l'*Iliade* ou l'*Odyssée*. Et cela reste une merveille unique dans l'histoire des littératures.

d'être consul lacédémonien, et dont le vrai mérite est d'avoir composé d'excellents traités techniques sur la chasse et sur l'équitation. De Platon, le plus poète des prosateurs, tout un côté nous échappe, car ses ouvrages sont en bonne partie des pamphlets, et nous ne pouvons même pas les dater sûrement, ni les éclairer par son enseignement ésotérique, qui était le vrai, au dire même des anciens. Les orateurs, vrais maîtres du pur dialecte attique, se résument en Démosthène, le seul vraiment grand, incomparable parce que supérieur à tous, pour variés, gracieux et intéressants que soient les autres ; et quant au merveilleux arbre de science planté par Aristote, « le maître de ceux-là qui savent », il n'est point de ceux qu'on cultive dans le jardin d'agrément des lettres ¹. Au reste, nous n'avons point à parler ici de la science ni de la philosophie grecques à propos de *littérature*, malgré tout ce que nous leur devons. Et si l'on y insistait, il suffirait de mentionner le système de droit qu'ont inventé et parachevé les Romains, œuvre vraiment originale celle-là, pour montrer que dans le domaine de l'abstraction ils n'ont pas été les cerveaux inférieurs que seuls l'ignorance ou le parti pris osent leur reprocher d'avoir été ². Or, peu après Aristote, il est constant que la littérature grecque, ou pour parler exactement, la littérature attique, a dit tout ce qu'elle

¹ Je sais fort bien qu'il a écrit des dialogues. Mais ce n'est pas là ce qui le met hors de pair.

² Cette affirmation paraîtra peut-être excessive à quelques-uns, et l'on a soutenu, par exemple, que la Loi des XII Tables trahissait des influences grecques. C'est plus facile à dire qu'à prouver ; au reste, la loi de Gortyne semble refléter des influences orientales. A ceux qui soutiennent que le droit romain n'est qu'un ensemble de règles pratiques et une sorte de traité du parfait cuisinier juridique, je rappellerai qu'il y eut des rivalités d'écoles et de systèmes.

avait à dire de grand ; désormais, elle ne sera plus qu'ingénieuse ou raffinée. A part Homère, qui est unique¹ à tous les points de vue, cette littérature ne compte au plus que deux siècles et demi d'originalité, et peu après la mort d'Alexandre cette veine admirable s'épuise dans la comédie nouvelle d'un Ménandre. « Tout le reste est littérature » et n'est que cela, il n'y a plus à citer un seul homme et qui soit vraiment grand ; ce ne sont plus que savants, érudits, rhéteurs, petits poètes et moindres philosophes (un ou deux noms exceptés), moralistes populaires, prédicateurs de cour ou — ceux-là sont plus amusants — de la rue ; on ne perçoit dans cette agitation et dans cette rumeur plus un accent viril, on ne découvre plus un puissant esprit ; ou, si par hasard il s'en rencontre un, il passe naturellement du côté des Romains, il écrit pour eux bien qu'il écrive en grec², et c'est l'historien Polybe que je veux dire. Tout cela est extraordinairement intéressant pour l'histoire des idées, de la culture des anciens, de la transformation de leurs genres littéraires, et par là-même des nôtres : il n'en reste pas moins que la littérature *humaine* n'y a rien gagné d'essentiel³, et que cet art littéraire n'est plus qu'une tradition de mandarins. Quant à la littérature byzantine, elle est par rapport à la grecque un peu ce qu'est la littérature monastique du moyen âge par rapport à celle des Latins, avec plus de subtilité et moins de naïveté à s'exprimer.

Passons maintenant en revue les grands noms de la littérature latine, sans songer le moins du monde à

¹ Je dirais volontiers miraculeux, si le miracle existait en littérature.

² Et quel grec, encore !

³ Ce que nous en avons tiré, nous le devons aux Latins, leurs élèves et leurs interprètes.

compter, au lieu de peser des valeurs, ni à comparer ce qui ne se peut ni ne se doit comparer. Ne gardons des plus anciens (à partir de 200 ans avant Jésus-Christ) que Plaute et Térence, les seuls intacts, saluons en passant Ennius et Lucilius, dont nous ne possédons que des fragments, nombreux certes, mais toujours trop courts; voici se dresser devant nous ceux qui remplissent tout le premier siècle avant notre ère, au moment où s'élabore cet empire d'où est émergé, à travers les invasions barbares, tout notre monde moderne, — noble sénat, riche en noms illustres et divers, qui montre au premier rang Cicéron, et Ovide au dernier, et qui compte un César, un Lucrèce, un Salluste, un Catulle, Virgile, Horace, Tibulle et Properce, sans oublier Tite-Live, — et c'est tout simplement un grand siècle de chefs-d'œuvre dans tous les genres, le théâtre excepté. Et à la suite de ces héros éponymes de la littérature latine, ne comptons, si l'on veut, pendant un siècle et demi, qu'un Sénèque, un Pétrone¹ et un Tacite comme de très grands et même d'incomparables artistes: il est incontestable que Perse, Lucain, Martial, Quintilien, Juvénal, Pline le Jeune sont dignes d'être admirés, non seulement en ce qu'ils ont de spécifiquement romain, et pour l'intérêt qu'y trouve le savant, mais aussi pour ce que nous y découvrons de semblable à nous, pour tout ce qu'ils ont de véritablement humain. Certes je ne peux pas esquisser ici, même brièvement, le développement organique² de la littérature latine; mais je tiens à répéter ce que l'on oublie trop volontiers, c'est-à-dire que notre littérature est sa

¹ On voit que je le place au premier siècle de notre ère.

² Je dis organique, bien qu'on l'ait souvent nié. Politique et *civique* avant tout, la littérature latine se transforme organiquement suivant la prévalence ou l'affaiblissement de ce caractère.

débitrice perpétuelle et dans le fond et pour la forme ; que ces écrivains furent nos maîtres dès la Renaissance après avoir été, quelques-uns d'entre eux, les porte-flambeaux dans la nuit du moyen âge, — en un mot, qu'il y a là deux siècles et demi d'une littérature extraordinairement riche, variée et féconde, et dont l'intérêt nous apparaît toujours grandissant ? non, toujours plus *vivant*, à mesure que nous la fouillons et que nous la comprenons mieux, — or il n'y a point de littérature antique qui soit mieux étudiée à l'heure actuelle ! Et sans doute, ils doivent beaucoup à l'influence stimulante de la littérature grecque, même de basse époque, mais ils ont su choisir dans cette incroyable variété, ou ce fatras si l'on préfère, ce qui convenait à leur génie, ils ont donné à leurs emprunts une marque personnelle, — et qui peut se vanter de n'avoir point emprunté en littérature ? — enfin, ils ont dit excellemment, dans une langue qui est à eux, ce qu'ils avaient à dire.

Mais examinons cela de plus près, et revenons à Plaute et à Térence, pour admirer de Plaute non seulement la verve comique et l'intarissable invention verbale, mais de plus la beauté achevée de sa forme lyrique, à laquelle on commence à peine à rendre justice ; goûtons dans Térence cet art exquis de peindre les caractères jusque dans leurs dégradations les plus insensibles, cette perfection d'humanité (dans tous les sens du mot) si rare partout et même dans le monde antique, et cette incomparable pureté d'expression qui, une génération et demie après Plaute, nous révèle tout ce qu'il y avait de grâce, de précision et de propriété dans cette langue si jeune encore au point de vue littéraire ; cette langue dont les saturniens de Livius et de Naevius ne mon-

traient naguère que la raideur presque militaire, et les hexamètres d'Ennius que le penchant à la grandiloquence. Je ne peux du reste pas quitter les deux coryphées de la comédie à Rome sans insister sur la profonde différence qui les sépare, et qui a fait trop souvent dire aux esprits pressés de simplifier que Plaute est aussi amusant que Térence est ennuyeux. De pareils jugements ne signifient absolument rien et condamnent seulement leurs auteurs ; ce qu'il importe de comprendre, c'est que la comédie de Plaute est avant tout d'intrigue, mais qu'elle contient de véritables parties d'opéra, d'une technique extraordinairement savante, tandis que Térence se borne à peu près au dialogue et se complaît dans le portrait psychologique. Il s'est produit là une évolution analogue à celle qui a fait succéder dans Athènes la comédie nouvelle à celle d'Aristophane. Avec cette différence considérable, qu'à Rome elle s'est accomplie beaucoup plus rapidement. De là vient que nous sommes tentés de trop rapprocher, et par suite d'apprécier inexactement, deux espèces du même genre qui sont presque aux deux pôles de la comédie ; et pourtant la seconde est sortie de la première par une sélection très rapide et rigoureusement nécessaire. Ce qui s'est fait alors à Rome, en une génération et demie, a mis près d'un siècle et demi à s'accomplir chez les Athéniens. Nous retrouverions probablement toute la série des modifications de la comédie à Rome, si des autres comiques il nous restait mieux que des fragments, trop difficiles à coordonner pour pouvoir reconstituer avec certitude même une seule pièce. Et bien que Plaute et Térence aient emprunté souvent aux mêmes modèles la matière et l'intrigue de leur théâtre, ils n'en ont pas moins poursuivi un idéal

absolument différent. Térence savait fort bien qu'il innovait au lieu d'énervier, et ses prologues sont des préfaces explicatives et polémiques tout autant que celles de Racine, par exemple. Et si César, lisant encore Ménandre presque entier, a peut-être eu raison d'appeler Térence une « moitié de Ménandre », et si Quintilien a renchéri sur ce jugement, ce que les papyrus nous ont rendu de l'auteur athénien ne confirme pas jusqu'à présent cette boutade du plus puriste des Romains.

Après eux, Lucilius n'est malheureusement guère plus qu'une grande ombre, et pendant le demi-siècle qui suit Térence, la langue latine nous échappe presque, sauf dans des inscriptions peu nombreuses et quelques fragments de discours. Elle paraît, et c'est explicable, avoir été réservée surtout aux luttes du forum et du sénat, où triomphèrent des orateurs dont nous ne conservons que la réputation, embaumée dans les critiques et les éloges de Cicéron. Mais c'est de là qu'est sorti Cicéron, et avec lui nous gravissons les degrés du temple, et nous allons en franchir les portes. Il s'est trouvé cependant des critiques, surtout des historiens, pour ne pas convenir même qu'il ait eu du talent. Avec eux, le condamnerons-nous parce qu'il a été un homme d'Etat médiocre et indécis, un politicien modéré et tourmenté de scrupules au milieu de grands politiques ? Lui en voudrons-nous de ce qu'il s'est cru philosophe, pour avoir voulu populariser en latin la philosophie grecque ¹, et grand poète, pour avoir célébré son propre consulat en des vers presque tous heureusement perdus ? Mentionner ces arguments trop souvent invoqués, c'est en montrer l'inanité critique, et faire prompte justice de ce qui est l'injustice même. Pourquoi ne pas voir en Cicéron

¹ Du reste, il nous a rendu là d'éminents services.

ce qu'il est sans conteste, et ce qu'il restera tant que vivra la langue latine : le prince, je ne dis pas des juristes, mais des avocats, comme l'appelle déjà Catulle, suivi par toute l'antiquité ; le correspondant unique dans le monde antique, où foisonnent les lettres apocryphes, le chef des stylistes enfin, et le grand-maître de l'éloquence latine. Sans compter que c'est probablement à lui que nous devons de posséder Lucrèce, puisque, suivant une tradition dont on n'a pas établi la fausseté, il s'est chargé d'éditer l'œuvre que le malheureux poète n'avait pas eu le temps ni la force de publier lui-même. Le poème philosophique de Lucrèce n'a point de rival en son genre dans le monde antique (et moderne, si je ne me trompe) ; ce qui nous reste de César, le plus humain peut-être des anciens, a fait le désespoir de tous les écrivains politiques et militaires ; Salluste, dont nous avons perdu l'œuvre maîtresse, son *Histoire*, a quand même hanté Tacite à tout le moins ; Catulle, lorsqu'il n'imité pas les Alexandrins, a crié son amour, sa haine et ses passions comme seuls l'avaient fait avant lui Archiloque ou Sappho, dont nous n'avons que des lambeaux mutilés, et comme personne dans le monde antique ne l'a plus jamais fait après lui. Mais Virgile, même s'il nous était resté seul des poètes latins, même si tous les autres avaient été roulés et détruits par le flot brutal des invasions barbares, Virgile suffirait à la gloire de Rome, parce que seul il l'a célébrée dûment, parce que seul il a su exprimer dans le même poème la beauté simple, forte, éternelle de la vie des paysans et la grandeur souveraine de la Rome impériale naissante ; mais encore et surtout parce que, si je ne me trompe, il est de tous les poètes anciens, grecs ou romains, le seul qui ait été nourri du « lait de l'humaine tendresse », le seul qui se soit penché

avec amour sur un berceau ¹, et qui ait adoré gravement le charme divin, si longtemps inconnu, de l'enfance. Sa gloire, a dit M. Anatole France, repose en Europe sur deux contre-sens, un non-sens et un coq-à-l'âne ; M. Jules Lemaître ne l'a guère mieux traité, et l'on se dispute encore autour de ses vers sibyllins. Mais si ces boutades sont peut-être vraies du moyen âge, qui a cru de très bonne heure en un Virgile annonciateur païen du Christ et l'a même travesti en magicien, rappelons-nous que Dante révere en lui surtout le héraut éclatant de l'idée monarchique ; et pour nous, nous ne voulons reconnaître en lui que ce qu'il est, que le plus haut esprit, que le cœur le plus tendre et le plus généreux, — le plus parfait artiste et le plus scrupuleux, le plus riche des poètes latins et l'un des plus complets de tous les temps. Sans doute, il s'est inspiré d'Ennius et des Grecs, et surtout d'Homère ; mais écoutez-le en sa défense, dont Asconius Pedianus nous a conservé la saveur familière et l'accent indigné :

« Ces gens-là me reprochent d'avoir fait des emprunts à Homère : pourquoi ne tentent-ils pas le même vol ? Ils verraient qu'il est plus facile d'arracher sa massue à Hercule que de soustraire un vers à Homère ! »

Aussi bien Horace ne l'a-t-il pas essayé, — il s'est borné à faire de la satire un genre vraiment littéraire et vraiment romain, mais il ne faut pas oublier qu'il voyait dans ses odes sa véritable et durable création : c'est là qu'il a réussi le plus grand, et à mesure que nous le lisons mieux, le plus heureux effort ; et cette adaptation, qui n'est point une imitation, de la poésie lyrique

¹ Je n'oublie pas Théocrite, *Idylles*, 24, 6-10. Il faut lire cela en tenant compte de l'ensemble, qui est bien artificiel.

grecque a produit en latin les fleurs de poésie peut-être les plus précieuses, et à coup sûr le plus mal comprises. Au siècle dernier un critique a osé soutenir, au nom de la logique, — la logique, et rien que la logique, juge de la poésie ! — que les deux tiers des odes d'Horace étaient supposées ou interpolées, il a même fait école, et il fallut batailler pendant deux générations pour rendre justice à la fantaisie raffinée et si personnelle du plus exquis et du plus artiste des poètes romains. Et si « l'honnête homme ne se pique de rien », je ne sache pas de poète plus *honnête homme* qu'Horace dans ses épîtres, ni d'ami plus sûr et plus bienveillant, ni de conseiller plus discret, ni de critique plus intelligent et plus indépendant.

« Je t'en veux, sache-le bien, lui disait Auguste dans une lettre dont nous avons encore un passage ; pourquoi n'est-ce pas avec moi surtout que tu t'entretiens dans tes épîtres ? Tu crains donc que la postérité ne te marque d'infamie, lorsqu'elle découvrira que tu étais de nos familiers ? »

Tibulle, un des très chers amis d'Horace, un de ceux qu'il goûtait et qu'il aimait le plus parmi les jeunes (comme en témoignent les *Odes* et les *Épîtres*), Tibulle n'a pas montré une curiosité aussi variée et n'a cultivé qu'un seul genre de poésie, mais il a donné à l'élégie un accent, un parfum plutôt, très particulier et tout nouveau, et parmi les anciens je n'en vois point qui ait exprimé la même fine et discrète mélancolie. C'est bien de lui que date ce que nous entendons dire lorsque nous parlons de sentiment *élégiaque*, et c'est lui qui le premier a trouvé l'expression de ce qui est une nuance spéciale de la *sentimentalité* plutôt que du sentiment.

Properce y a mis plus de passion, une verve plus âpre

et plus tendue, mais, si je vous abandonne toute sa mythologie en ce qu'elle a, même pour ses contemporains, de pédant (et d'alexandrin), il me plaît de rappeler qu'il a induit en imitation le génie le moins porté à imiter personne au monde, et que nous lui devons les *Elégies romaines* de Goethe.

Ovide enfin, dans la poésie élégiaque plus encore que dans l'hexamètre, a poussé si loin les ressources de la plus prodigieuse virtuosité que désormais tous les versificateurs latins puisent dans son œuvre à pleines mains, bien que Virgile reste le grand-maître du chant héroïque. Et je ne vois pas que les anciens se soient lassés de ses plaintes d'exilé, ou l'aient cru pour cela médiocre artiste ; il n'a contre lui que sa merveilleuse facilité, reproche que beaucoup de poètes voudraient bien avoir mérité. Je ne sais pourquoi, mais en le lisant je ne peux chasser de mon esprit le mot de l'abbé, dans *Il ne faut jurer de rien* : « — Avez-vous lu *Jocelyn* ? lui demande la baronne. — Oui, madame, il y a certainement du génie, beaucoup de talent et de la facilité. » N'est-ce pas Racine qui a dit : « La principale règle est de plaire et de toucher : toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première » ; et reconnaissons qu'Ovide n'a jamais tendu qu'à cela, qu'il l'a continuellement atteint, et que s'il nous rebute, c'est par l'excès même de ses qualités.

Quant à Tite-Live, si vous estimez qu'il n'y a point de salut en histoire hors des documents, je l'abandonnerai à votre prompte justice, et j'emporterai dans ma retraite ses discours, puisqu'aussi bien vous n'en sauriez que faire. Mais si l'on admet que la vérité psychologique seule éclaire et met en valeur les documents (et il faut en avoir pesé beaucoup pour connaître leur insuffisance

en général, et souvent même leur insigne mauvaise foi) je rapporterai ses discours ; nous prendrons à les lire, et à le lire tout entier, un plaisir extrême, et nous verrons que de tous les historiens romains qui nous restent, c'est lui qui a le mieux, et somme toute fort exactement, su illustrer la patience et la ténacité, la force et la grandeur romaines ¹.

En voilà, me semble-t-il, assez pour nous faire reconnaître que la réputation bientôt deux fois millénaire des grands auteurs latins n'est pas usurpée, et que nous y pouvons trouver encore aujourd'hui les plus vives satisfactions du sentiment à côté des joies intellectuelles les plus variées et les plus intenses. Je ne veux plus que relever en passant l'ingéniosité du plus subtil — et du plus alambiqué — des moralistes, de Sénèque ; l'incroyable vie du plus grand, du seul des romanciers antiques, Pétrone (car les romans grecs ne sont que pauvre chose à côté de cette œuvre étincelante) ; le génie dramatique et la puissance magique d'évocation du plus tourmenté des historiens latins ; et si l'on traite volontiers de pamphlet l'œuvre historique de Tacite, n'oublions ni la *Germanie*, ni le *Dialogue des orateurs* ; du reste, n'a-t-il pas désormais donné le ton au genre historique, comme Suétone l'a donné à celui de la biographie ?

Et la virilité grave et passionnée de Lucain ; et la satire outrancière, mais si convaincue, du très jeune homme que fut Perse ; et le tableau si complet, d'un trait si net et si mordant, que les épigrammes de Martial, prince de cette poésie-là dans le monde entier, nous ont tracé de la vie contemporaine dans la grande ville ; et le goût si sûr, le savoir si plaisant de Quintilien (on sait la prodi-

¹ Il s'est souvent trompé ; d'autres sources sont fréquemment plus pures : je ne l'ignore pas.

gieuse influence qu'il a exercée); et la rhétorique endiablée et amère de Juvénal, et la finesse aimable et précieuse de Pline le Jeune ! Après ceux-là, pourquoi passer la revue de ceux qui ne furent plus guère que des auteurs ; pourquoi mentionner cette foule de moralistes, d'antiquaires, de grammairiens ou de rhéteurs, malgré le prix qu'y attache justement la science ? Je n'énumérerai pas les polémistes chrétiens, ni les derniers classiques, ni les premiers barbares, pas plus que je ne parlerai du droit romain, ultime refuge de la langue claire et précise, exacte et de si parfaite propriété, que fut le bon latin ; je ne ferai pas état ici des inscriptions qui, dans leurs centaines de milliers, nous conservent l'image de la vie, des institutions, de la religion et de la langue latines dans tous leurs états successifs, et même du parler vulgaire sur tous les points de l'empire : tout cela est une mine inépuisable de renseignements sur la culture et la langue du monde romain ; mais on ne saurait où se limiter, et il faudrait un savoir plus qu'humain pour faire la synthèse intelligente et complète de tous ces éléments.

Mais ce que l'on peut dire, et ce que je tiens à dire, c'est que de tous les anciens les Latins nous sont le plus accessibles. Sans doute on ne peut les comprendre parfaitement dans leur littérature, ni les replacer dans leur vrai milieu, que si l'on est très versé dans l'histoire de la littérature grecque ; mais il reste que les Latins sont beaucoup plus proches de nous et par leur histoire et par leur langue. Ils sont même aussi proches que cela est possible, puisque c'est d'eux que nous avons hérité en ligne directe, et que tous les peuples de l'Europe, Slaves exceptés (du reste je n'en sais vraiment rien), sont leurs héritiers spirituels à quelque degré. Pour nous cette descendance est le plus immé-

diate qui se puisse ; on peut dire que nous n'avons rien qui ne nous ait été légué par eux, dont ils ne nous aient transmis le capital : nous l'avons simplement fait fructifier à notre manière. Et encore cette manière ressemble singulièrement à la leur, et il est impossible de comprendre la littérature française sans connaître la langue et quelque chose de la littérature latine, tellement nous en sommes saturés à notre insu. La littérature du moyen âge n'a que fort peu influencé notre littérature moderne, et j'entends par là celle qui est vraiment vivante, vraiment grande par les idées et par la forme, et qui commence à la Renaissance, vers le début du XVI^e siècle, même si l'on y compte un Villon et peut-être un Commines. Mais dès ce moment-là ce sont les Latins que nous retrouvons partout, c'est à eux que l'on revient sans cesse avec amour, et par une pente toute naturelle. Pour Rabelais, c'est sans doute une élégance suprême que de savoir du grec¹, mais on venait de l'inventer, si je peux dire ; Montaigne partage ses préférences entre Sénèque et Plutarque, « depuis qu'il est français », ajoutait-il, non point parce que l'un est grec et l'autre latin, mais parce qu'également cosmopolites dans leur philosophie ils en représentent chacun quelque nuance spéciale. Faut-il rappeler que tout ce qui est antiquaille grecque chez les poètes de la Pléiade n'a vécu que l'espace d'un matin, et qu'on ne peut lire en entier ces auteurs-là que si l'on est bourré d'érudition ? Mais on m'accordera qu'on ne peut les goûter que quand ils restent dans la tradition française, c'est-à-dire *latine*. A partir de Descartes et de Corneille, c'est le triomphe absolu

¹ Livre II, *Pantagruel*, chap. VIII : « Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées, grecque (sans laquelle c'est honte qu'une personne se die sçavant), hébraïque, chaldaïque, latine, etc. »

de la phrase et du verbe *latins*, dont Malherbe s'était fait l'instaurateur, car si sa langue vient du Port-au-Foin, sa rhétorique est entièrement latine ; bien plus, tous pensent suivant des *catégories* latines, à tel point qu'une seule page de Pascal, de Bossuet, de Boileau, de Racine, de La Bruyère, de Fénelon, même de La Fontaine et de Molière, offre constamment de véritables difficultés à à qui ne sait point le latin. Les exemples se pressent ici comme les ombres des Champs-Élysées autour d'Ulysse ; je choisis au hasard ces vers de Racine :

J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus *lent* descendre chez les morts ¹.

Un chemin *lent* ! Quelle absurdité ! Ne dit-on pas, à l'inverse, le plus *court* chemin ? Sans doute, mais c'est du latin ². Mettez *long* à la place de *lent*, et sentez ce que vous y perdez de force évocatrice, et combien ce vers douloureux devient soudain plat, ridicule même. — « Comme ces gens-là lisaient lentement ! Comme ils savaient le latin ! » s'écrie quelque part Flaubert — et, pour le dire en passant à ceux qui recherchent avant tout l'utilité dans les études, je crois que c'est surtout dans les livres latins que nous apprenons à lire lentement, à comprendre par cette transposition d'une langue dans l'autre ce que signifie exactement la nôtre ; en un mot que c'est là, pour nous surtout, qu'est *la véritable et naturelle école de la propriété*.

Les remarques que l'on vient de faire sont justes encore du dix-huitième siècle et s'appliquent aussi bien à

¹ *Phèdre*, acte V, dernière scène. Je sais bien qu'on dit « une rue passante ». Mais il y a ici plus qu'une simple métaphore.

² Virgile, *Enéide*, VI, 268 : *Ibant obscuri* etc., procède exactement de la même manière.

la prose qu'aux vers. Prenez le seul grand poète que ce siècle ait produit en France, le seul novateur, André Chénier : bien qu'il se soit longuement abreuvé aux sources grecques, il ne serait pas malaisé de montrer que sa phrase est de coupe toute latine, et que ses vrais modèles sont bien plutôt Virgile et les grands poètes romains que les poètes alexandrins ou les beaux esprits de l'*Anthologie*, — et je ne fais d'exception que pour les imitations directes du grec, beaucoup plus rares qu'on ne le croit volontiers. Si vous en doutez, voyez plutôt ses *Elégies* : elles rappellent surtout Virgile, ou Propertius et Tibulle ; son poème de l'*Invention* n'est qu'un chapitre de l'*Art poétique* développé dans le goût même d'Horace ; son *Hermès* nous ramène immédiatement à Lucrèce pour le fond et à Virgile pour la forme ; ses *iambes* enfin sont d'une allure oratoire bien plus latine que grecque ; en un mot sa pensée, qu'elle soit antique ou moderne, se transpose naturellement dans des registres latins, ou comme il le dit lui-même dans son *Épître à Le Brun* :

Le critique imprudent, qui se croit bien habile,
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile ;
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi)
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi.

Même au dix-neuvième siècle, il est curieux de constater que la coupe des vers et la période — je ne dis pas l'inspiration — d'un Lamartine restent encore et toujours dans cette tradition ; que la rhétorique d'un Victor Hugo — et l'on sait quelle est son importance — est latine du commencement à la fin, et jusqu'à ses procédés, si l'on peut appeler ainsi ce qui est le tour naturel d'imagination d'un poète :

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Certes, on peut sentir la beauté ferme et grave de ces vers sans recourir au latin, mais ils sont pour moi de la même lignée que les beaux vers latins, et c'est là ce qui m'intéresse en ce moment. C'est la même simplicité apparente, la même précision ; le même choix d'épithètes naturelles et parfaites¹, et qui doivent tout leur relief à leur juste mise en place ; c'est la même prédominance du rythme sur la mélodie ; c'est enfin et surtout le même procédé d'évocation, qui s'adresse moins aux sens qu'à l'imagination, et qui nous émeut et nous fait vibrer, non pas en touchant un point particulièrement sensible, mais simplement en nous *montrant* les choses, en les peignant d'une touche si juste que nous sommes forcés de nous y arrêter, d'y réfléchir, et qu'ainsi nous découvrons l'essence éternelle que les formes extérieures n'avaient point d'abord révélée à notre regard superficiel. C'est, pour me servir d'une image, le dessin le plus ferme et le plus sûr, sous la couleur la plus franche et la plus juste.

Et je crois enfin que cela est vrai, jusqu'à Verlaine, de tous les grands poètes français du dix-neuvième siècle, malgré les passagères et futiles distinctions d'écoles : ce que nous sentons fort bien de classique en eux, c'est-à-dire de solide et de permanent, n'a pas d'autre origine que cette descendance commune du même et légitime ancêtre. Sans doute on me dira que cela n'est pas étonnant, que rien n'est plus rebattu, et que je fais bon

¹ L'Épithète, en grec, a souvent quelque caractère artificiel.

marché d'une foule de différences, — à quoi je répondrai que le domaine des arts, et partant de la littérature, est celui dans lequel les humains se sont le plus répétés et le plus constamment imités, et qu'à mon regard les analogies sont plus frappantes et plus essentielles que les nuances, par d'autres dénommées différences. On me dira peut-être aussi que, notre langue étant la fille de dilection de la langue latine ¹, elle aurait mauvaise grâce à renier sa mère. Parfaitement, et je n'ai pas voulu dire autre chose, trop heureux si je l'avais dit aussi précisément que je le sens. Mais cela n'apparaît avec la force de l'évidence qu'à partir de la Renaissance, et surtout de Malherbe, parce que c'est alors que notre langue littéraire est vraiment sortie de page, et s'est irrévocablement détachée du parler populaire ; c'est alors qu'elle s'est à proprement parler *stylisée*, tout comme le latin l'avait fait pour son compte dès Térence, et même avant lui. Libre à qui voudra de le regretter et de les en blâmer : tel n'est point mon goût, et le regret ou le blâme n'ont aucune valeur méthodique. Mais, pour en revenir à mon propos, non seulement nous aurions mauvaise grâce à renier notre vraie mère, mais nous serions coupables d'une véritable impiété en ne l'honorant pas, en ne lui prodiguant pas ces soins déferents que l'on doit à ses parents, et qu'on leur doit d'autant plus qu'ils vous ont faits plus vigoureux et plus prospères !

Ce que je viens d'exposer rapidement, il n'est probablement personne qui ne croie le savoir ou qui ne le sache mieux que moi ; aucun qui ne l'ait lu quelque part, ou ne l'ait entendu répéter. Aussi bien, je n'ai pas la prétention d'apporter quoi que ce soit de nouveau : je

¹ J'espère ne pas m'attirer de querelle avec les Italiens. Mais je me console en pensant qu'ils ne me liront pas.

tiens au contraire à répéter des choses très vieilles, et que je crois précisément d'autant plus justes qu'elles sont plus vieilles. Nous n'avons pas encore assez changé pour qu'elles ne soient plus justes ; nous ne sommes pas encore assez vieux pour qu'elles soient trop vieilles. Eh ! non, elles ne sont pas encore caduques : bien comprises, saisies par le cœur autant qu'éclairées par le savoir, elles restent aussi jeunes et fraîches qu'au premier jour, parce qu'elles portent en elles cet impérissable élément de vie à quoi se reconnaît ce qui est vraiment et profondément humain. Et notre humanité ridée peut se pencher sans crainte sur ce miroir que les ans ont brisé, mais dont ils n'ont pu ternir l'éclat : elle s'y reconnaîtra plus jeune, plus fraîche, plus saine. Remontant au berceau de ses vraies origines, elle reconnaîtra dans un sourire ses premiers parents ; elle comprendra que cet admirable passé latin est encore présent, qu'il n'a point survécu, mais qu'il est vivant, et elle lui appliquera l'altière prophétie qu'Horace faisait sur lui-même, et dont la parfaite justesse lui convient excellemment :

*Non omnis moriar multaque pars mei
vitabit Libitinam : usque ego postera
crescam laude recens, dum Capitolium
scandet cum tacita virgine pontifex.
..... Sume superbiam
quæsitam meritis et mihi Delphica
lauro cinge volens, Melpomene, comam.*

FRANK OLIVIER.

VIE DE SAMUEL BELET

CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

X (*Suite.*)

Le retour fut difficile. A la tombée de la nuit une grosse fièvre la prit. Vers les dix heures, elle eut un nouveau vomissement de sang. Aussitôt après, la fièvre tomba, mais des sueurs froides survinrent et tout le lit en fut trempé.

Je m'étais installé près d'elle; elle ne faisait pas attention à moi. Par moment, un gémissement lui échappait. Je me levais : « Louise, Louise ! » Elle ne me regardait même pas.

— Louise, dis-moi, as-tu mal ?

Mais aucune réponse ne venait, rien que ces gémissements et de temps en temps un mot indistinct. Le plus cruel était mon impuissance. Je m'étais accoudé, la tête dans mes mains. Je me répétais : « Il n'y a rien à faire. » De temps en temps, très loin, une horloge sonnait ; les coups m'en venaient espacés ; je les comptais, ils n'en finissaient plus. Lorsque ce fut minuit, le vent se leva ; longtemps, je l'entendis souffler et il me semblait

¹ Pour les quatre premières parties, voir les livraisons de décembre 1912 et janvier à mars 1913.

qu'on devait être déjà au matin, quand j'entendis sonner une heure.

Peu à peu pourtant elle se calmait. Peu à peu ses yeux se fermèrent ; sa respiration devint plus unie et plus régulière ; finalement elle s'endormit.

Moi, je m'assoupis sur ma chaise ; et ce fut là que le petit jour me surprit. Elle dormait encore ; j'en fus tout heureux. Elle ne s'éveilla qu'au moment où Henri allait partir pour l'école. Presque aussitôt après il heurta, comme il faisait chaque matin. J'eus peur au premier moment. Mais déjà elle s'était mise à lui sourire, et je fus étonné de son air reposé. Elle lui tendit sa joue comme à l'ordinaire :

— As-tu bien dormi ?

— Oui, maman.

— Tu vois, je fais la paresseuse ; quelles leçons as-tu ce matin ?

— J'ai la géographie, l'arithmétique, la grammaire et l'allemand.

— Eh bien, va vite.

Il descendit en courant l'escalier. Elle se tourna vers moi et me dit :

— Surtout qu'il ne se doute de rien.

Le mieux s'accentua. Vers la fin de novembre, elle put de nouveau se lever chaque jour. La neige était venue, puis un grand soleil sur la neige. Il faisait gai dans la maison. Le poêle bien bourré ronflait, avec un joli bruit qui tenait compagnie ; il y avait dans une jardinière des pots de tulipes, et leurs gros épis tout gonflés de fleurs n'allaient pas tarder à s'ouvrir.

Au nouvel-an, nous eûmes une petite fête. Henri reçut une boîte d'outils.

Mais janvier ramena le brouillard ; il fit un temps mou, humide, moisi. Elle s'en ressentit aussitôt. Elle ne pouvait pas rester couchée, ayant trop de peine à respirer. Assise, elle se fatiguait vite. La faiblesse augmenta, elle se mit à tousser plus souvent, elle n'avait plus aucun appétit. Elle maigrissait tellement qu'il semblait qu'on voyait le jour à travers les ailes de son nez ; jamais je n'aurais cru qu'on pût avoir tant d'os dans le corps. Dessus ses mains, quand elle les étendait, il y avait deux profondes rigoles, et ses poignets étaient parfaitement carrés et durs sous les doigts comme des cailloux. C'était moi qui le plus souvent la levais et la recouchais : j'étais épouvanté quand je sentais ses côtes sous ma main, et je détournais les yeux pour ne pas voir ses pauvres jambes inertes, plus larges au genou qu'au mollet. Au genou, il y avait comme une boule ; mais ensuite elles allaient tout le temps se rétrécissant jusqu'à la cheville de nouveau renflée, et ses pieds semblaient deux fois plus longs qu'autrefois.

Sa mâchoire avait avancé ; deux gros creux s'ouvraient à ses tempes, une peau sèche et jaune était tendue dessus. La seule chose qui annonçât encore la vie sur son visage, c'étaient les deux taches roses qu'elle continuait à avoir sur les pommettes, mais je savais à présent ce que cela signifiait. Et de loin cela lui donnait un air de santé ; mais de près cela semblait deux ronds de fard, mis par dérision sur les côtés de sa figure ; j'aurais voulu mouiller mon mouchoir et frotter pour les effacer.

Pourtant elle ne songeait toujours pas à elle ; le seul souci qu'elle eût était de ne pas m'inquiéter. Elle se forçait devant nous à un air tranquille. Elle l'avait, cet air tranquille, comme un masque sur la figure, même

dans les pires moments, étouffant ses accès de toux, se tournant du côté du mur quand elle se sentait trop pâle, allant jusqu'à continuer, chaque soir, de faire réciter ses leçons au petit.

Elle lui disait :

— Mon pauvre ami, tu as une drôle de maman ; mais il faut lui pardonner, parce qu'elle est très fatiguée.

Je me demandais parfois si vraiment il ne se doutait de rien ; il s'en donnait l'air, en tout cas ; mais certains regards de lui m'étonnaient.

Elle fut courageuse jusqu'au dernier moment. Vers le commencement de février elle ne put plus prendre que du lait, encore n'était-ce que de temps en temps une gorgée, et coupé d'eau, ou d'une cuillère de cognac. Je me demande comment elle a pu tenir si longtemps. Car l'estomac à son tour s'était pris. Il y a que les organes sont dépendants les uns des autres, et quand l'un d'eux commence à ne plus obéir, le reste suit fatalement. C'est aussi le sang qui devient pauvre et rare. C'est la volonté qui s'en va. C'est le goût de la vie qui s'en va.

Le dix-huit, ellè me demanda d'aller chercher le pasteur. Il vint, il revint quelques jours plus tard. Il avait sa Bible et un livre.

Le vingt-cinq elle me dit :

— Mon pauvre ami, je ne vais plus t'embarrasser longtemps. Tu ne dors plus, tu te fatigues. Ce que le bon Dieu fait est bien fait.

Elle était étrangement résignée, ce jour-là.

— Vois-tu, nous nous retrouverons. Nous finirons par être réunis quand même ; et ce sera pour toujours.

Elle me recommanda seulement une fois de plus le petit ; et moi, serrant ses mains :

— Mais tu sais bien que c'est promis, ma chérie....

— Alors, dit-elle, tout est bien.

Elle parut vouloir dormir, je continuai de tenir sa main ; elle restait très calme, mais désespérément je sentais sous mon doigt son pauvre petit poulx s'amincir toujours plus.

Au commencement de mars il y eut de nouveau un mieux ; il ne dura pas. Il faut que j'aille vite. Ce fut un petit mieux de trois jours qui me trompa, et puis je vis que je m'étais trompé. Les grands étouffements revinrent. Comme du bois vert dans le feu, son corps pliait et se tordait, dans les efforts qu'elle faisait pour retrouver son souffle. Une telle faiblesse la prenait ensuite que durant de longues heures elle restait sans mouvement ; à peine si sa poitrine se soulevait encore : on l'aurait crue morte déjà.

Le dernier matin, elle fit venir le petit Henri, elle l'embrassa. Il s'en allait déjà quand elle le rappela ; elle l'embrassa de nouveau. Et une troisième fois il voulut s'en aller, mais elle ne pouvait se séparer de lui. Elle me fit un signe ; il fallut que je le lui ramenasse ; et elle lui tâtait du bout des doigts le visage, comme pour s'assurer que c'était bien lui.

Alors il prit peur. Je voulus l'écarter, car le moment était venu où il devait partir pour l'école, il me résista. Est-ce qu'il avait enfin compris ? mais il s'obstinait à ne point bouger. Et les mains le cherchaient, les mains le cherchaient de nouveau.

Il s'approcha plus encore, les mains le prirent aux épaules, les mains le prenaient, les mains l'attiraient.

— Louise, dis-je alors en me penchant vers elle, Louise....

Elle l'avait lâché, je vis son regard s'ouvrir sous le

mien, comme une sorte de trou noir ; et enfin sa voix vint qui dit :

— Henri, il te faut seulement aller....

La phrase fut coupée par une espèce de sanglot, puis tout se tut, et le petit la regardait. Il recrocha son sac d'école sur son dos ; il dit sa phrase de toujours : « Adieu, maman », et il se dirigea vers la porte. Mais quand il y fut parvenu, il se retourna de nouveau.

Il était huit heures. La petite bonne balayait le corridor. On entendait la brosse aller et venir, heurtant la paroi ; comme chaque matin, on faisait le ménage ; un brouillard gris traînait entre les arbres du verger.

Elle jeta les bras en avant, elle les arrondit devant elle comme pour serrer quelque chose ; elle secoua la tête à deux ou trois reprises ; je vis une larme couler sur sa joue. Je m'étais mis à genoux, je bus cette larme. Je sentis sous ma lèvre une peau rêche et chaude comme le sable au bord du lac. Sa bouche avait une drôle de couleur bleue. Ses yeux alors se mirent à devenir tout blancs, et ils se renversaient ; puis la pupille en reparut, mais elle n'était plus luisante ; il y avait dessus comme une mince peau.

Elle tira un peu à elle le drap du lit ; je crus qu'elle avait froid. Je dis :

— Est-ce que tu as froid, Louise ?

Mais elle n'entendait plus. Et de nouveau elle tira le drap.

On heurtait, je ne bougeai pas de ma place. Je vis entrer M^{me} Amaudruz, elle ne riait pas, ce jour-là ; je ne lui dis pas bonjour, et elle ne me dit pas bonjour ; mais comme elle s'avavançait, je vis qu'elle marchait sur la pointe des pieds.

Brusquement la réalité des choses me revint, et j'en-

fonçai ma tête dans le drap, tandis qu'un petit bruit pareil à celui d'une lime sur le bois commençait à se faire entendre....

Comme nous revenions deux jours après du cimetière (je donnais la main à Henri ; il n'avait rien dit pendant le culte, et rien durant tout le trajet ; il n'avait même pas pleuré), comme nous revenions, et lentement nous remontions la côte, seuls maintenant, seuls pour toujours, — brusquement il me demanda :

— Est-ce que maman est au ciel ?

Je mis du temps à lui répondre.

— Oui, dis-je enfin, elle est au ciel.

— Si je mourais, est-ce que j'irais, moi aussi, au ciel ?

La voix me manqua de nouveau ; je ne pus que hocher la tête.

— Alors, reprit-il, je la retrouverai ?

— Oui, si tu es bien sage.

— Alors, dit-il, je veux être bien sage.

Sagement en effet il avait réglé son pas sur le mien, sans se faire prier, ni traîner, malgré la fatigue où il devait être, car moi, je ne me tenais plus debout.

Six mois après, Henri meurt de la même maladie que sa mère. Samuel vend sa maison. Il part. Il s'en va au hasard devant lui. Mais un obscur instinct le ramène aux lieux où il a passé sa jeunesse ; et là il retrouve Jordan, le mari de Mélanie, qui est malheureuse. Mélanie est devenue vieille et laide ; il se sent pris d'une grande amitié pour Jordan, les deux hommes boivent ensemble, Jordan le met au courant de ce qui s'est passé dans le bays : là aussi tout a mal été, et Samuel éclate de rire.

Alors Jordan lui offre de le mener chez lui voir sa femme, et Samuel accepte, et déjà Jordan est monté sur le siège, car son cheval attend devant la porte, quand, à une question que Samuel lui pose, il se fâche, il lève son fouet et Samuel roule sur la route.

TROISIÈME PARTIE

I

Quand j'ai commencé cette histoire, je ne pensais pas que j'irais plus loin, et, en effet, pendant un temps je ne l'ai pas continuée.

Ce n'est qu'aujourd'hui que je m'y suis remis. Peut-être est-ce seulement parce qu'il fait beau.

Il y a un petit vent d'est qui fait bouger les bateaux au bout de leurs chaînes ; ils se frottent l'un à l'autre comme s'ils avaient des puces.

Il fait bleu partout dans l'air et sur l'eau ; on ne voit pas où l'eau finit et où l'air commence ; c'est comme un tout avec là-bas une montagne en air pétri. Ils ont fait comme des pains d'air qu'ils ont mis sécher au soleil. Et je me dis qu'en s'appliquant, on verrait peut-être à travers.

J'ai été, ce matin, lever les filets avec John. Et puis je suis rentré. J'ai poussé ma table contre la fenêtre. C'est une table qui m'a coûté cinq francs. Mais elle me rend les mêmes services que si elle valait dix fois plus.

Et m'étant donc assis, j'ai rouvert mon cahier : j'en suis maintenant au quinzième. L'idée de la chose m'est venue, voilà déjà quatre ou cinq ans ; j'en avais alors soixante tout juste. C'était un jour que j'étais allé pêcher à la ligne de fond, du côté de la petite île où il y a pas

mal de perches ; pourtant ce jour-là ça ne mordait pas. Et assis à l'arrière de mon bateau, ayant déroulé ma ligne à double hameçon, j'avais beau attendre, il ne venait rien. Le temps était gris, on se sentait tout triste. Je m'étais mis à penser à ma vie. Et j'étais effrayé de voir le peu qui m'en restait déjà.

La mort que j'avais devant moi, il me semblait la sentir venir aussi par derrière ; j'étais comme quelqu'un qu'on serre par le cou ; c'était un mouvement pour échapper, ce mouvement que je faisais, levant la tête. Temps gris, le poisson mordant mal. Le bateau vert, large, carré ; trois bancs dedans, moi à l'arrière. Et moi alors fermant les yeux, redescendant avec effort parmi ces choses disparues, mais sans parvenir à les retrouver. Ou bien quand j'en attrapais une, l'autre que je tenais déjà m'échappait, parce que j'avais les mains pleines, et cela venait successivement ; alors chaque fois mes mains se rouvraient. Les rames grinçaient contre le bordage. Il y avait des corbeaux qui tournaient autour des peupliers. Ils criaient avec des cris aigus comme une scie mal graissée quand elle mord dans du bois vert.

Et c'est à ce moment que l'idée d'écrire ma vie m'est venue, me disant que, sur le papier, ces choses se fixeraient mieux.

Jamais encore je ne m'y étais essayé, mais je pensais au temps de mes compositions pour M. Loup ; et je recommençais : « Pourquoi t'en tirerais-tu plus mal qu'un autre, après tout ? »

Tellement que le lendemain déjà j'allai chez M^{me} Emery ; et je lui dis :

— Il me faut de l'encre, une plume et des cahiers.

Elle m'a dit :

— Alors vous vous lancez dans les écritures ?

Je lui ai répondu :

— On a des comptes à régler.

Elle a compris que j'entendais par là des comptes de poisson, à cause de mon métier, et elle a hoché la tête, l'air de dire : « Il paraît que ça va bien. »

Elle a dû monter sur un tabouret, parce qu'elle tient son encre sur un rayon près du plafond, en compagnie des choses qui ne sont pas de vente, et elle a essuyé la bouteille avec son tablier. Puis je lui ai demandé des plumes ; je les ai voulues à la rose, j'en ai eu trois pour un sou. Enfin sont venus les cahiers ; et ils ont été des cahiers d'école ; mais je ne m'en suis pas trop plaint. Il y avait des lignes violettes.

Je lui ai dit :

— Les lignes ne seront pas de trop. J'aurais peur d'aller de travers.

J'ai eu bien de la peine au commencement. Il me semblait que jamais je n'arriverais au bout de mes phrases. Ou bien elles étaient trop courtes et il me fallait hacher mes idées pour les y faire entrer ; ou bien elles s'allongeaient indéfiniment et je ne me comprenais plus moi-même. Mais je suis têtue : c'est tant mieux, des fois. A la place de reculer je m'arc-boutais contre les mots, poussant dessus de toutes mes forces, et il a bien fallu qu'ils finissent pas céder.

Alors je n'ai plus eu qu'à m'occuper des choses et là aussi j'ai eu bien de la difficulté. Mais elles se sont appelées l'une l'autre. Il y a un enchaînement qu'il faut retrouver. Je me suis dit : « Tu laisseras des vides là où tu ne te souviens plus du détail, et certaines tu n'as pas besoin de les dire. » C'est un parti qu'on prend, on est soutenu.

Et c'est ainsi que j'ai été petit garçon, puis jeune

homme, puis homme ; c'est ainsi que j'ai passé de la Maladière à Roche, de Roche dans le Gros de Vaud, de là en Savoie, et de la Savoie à Paris, et de Paris à Vevey ; c'est ainsi que Mélanie est venue, puis Duborgel, et puis Louise ; c'est ainsi que finalement je me suis retrouvé à l'endroit d'où j'étais parti.

Et je ne pensais pas pousser plus loin mes écritures, parce que depuis lors rien n'est survenu.

Mais aujourd'hui il fait beau. Et je me sens tenu par l'habitude. Et puis il y a peut-être encore des explications à donner. J'ai donc rouvert ce quinzième cahier, et en haut de la page blanche, j'ai écrit : « 15 septembre 1904. »

On en était resté quand je suis sorti de l'auberge avec Jordan et il voulait me prendre avec lui pour aller voir sa femme. Mais moi je m'étais mis à rire. Bien sûr qu'il a cru que je me moquais de lui. Il fouette son cheval et je roule sur la route.

Je restai un moment étendu sur le dos avant de me relever.

J'étais bien. Je voyais au-dessus de moi tout un grand ciel plein d'étoiles ; il y en avait plus de mille ; elles me regardaient avec un air de m'approuver ; je n'aurais pas demandé mieux que de passer la nuit où j'étais. Une telle paresse, en effet, m'avait pris que l'idée même de bouger m'était insupportable. Et je me disais : « Tu vas fermer les yeux, tu mettras ton bras sous ta tête, tu dormiras comme un enfant. »

Mais tout à coup je songeai qu'on pouvait me voir ou qu'une voiture pouvait arriver ; et d'abord je m'assis, puis m'appuyant sur mes deux mains, je fis demi-tour sur moi-même.

Le plus difficile était fait ; je ne pouvais pourtant pas songer à aller bien loin. Mais j'aperçus à quelques pas de là le jeu de quilles, et sur un des côtés le petit chemin en pente, fait de deux traverses de bois, par où la boule redescend ; l'idée me vint de m'y asseoir.

J'y arrive ; je m'assieds. A ce moment encore j'étais bien ; je sentais seulement un peu de trouble dans ma tête. Et je continuais de rire, regardant vaguement devant moi les fenêtres éclairées de l'auberge, et le toit tout noir sur le ciel.

Il me semblait qu'il balançait ; et les fenêtres, elles, tout à tour s'allongeaient ou bien s'élargissaient ; il n'y avait nulle part immobilité quant aux choses ; moi-même je me sentais pencher : « Ce n'est pas étonnant, me disais-je, j'ai une fesse plus haut que l'autre. »

Et là-dessus : « Il n'a pas voulu, Jordan !... » Et une grosse gaieté me venait. Et puis je me sentais tout moindre. Et puis la gaieté revenait. Mais cette fois Jordan n'en était plus la cause : je l'avais oublié. Cette gaieté me venait des fenêtres : « Sapristi ! me disais-je, faut-il que la maçonnerie soit tout de même peu solide pour qu'elle se déplace ainsi. En quoi est-ce fait, ces maisons ? »

Il y avait une étoile rouge, plus grosse que les autres et plus brillante aussi ; elle avait la forme d'un œil.

Il me sembla que des gens sortaient de l'auberge et qu'ils parlaient entre eux ; je n'en étais pas bien sûr. En tout cas personne ne faisait attention à moi, enfoncé que j'étais dans l'ombre. Et une porte se ferma avec bruit.

Il ne resta rien que le chantonnement doux d'un petit vent parmi les arbres, et il me disait : « Samuel, Samuel. »

« Parfaitement, lui répondis-je, Samuel Belet, pour te

servir. » Il s'était mis à rire comme moi, et on causait les deux, comme des vieux amis.

Mais la chose cassait déjà, parce que tout casse. Ce fut comme quand une vitre se fend ; cette fêlure s'allongea, et la moitié de mon intelligence tomba d'un côté, l'autre de l'autre. Alors ce qui était dessous se trouva à nu.

J'éprouvai une douleur comme quand on a ôté un bandage de dessus une plaie ; en même temps, ayant mis la main dans ma poche, je me sentis piqué au doigt.

C'était la broche de Louise ; je l'avais prise, et la tournais et retournais dans le creux de ma main, tandis que des larmes me venaient aux yeux. Je m'étais mis à parler tout haut. « Tout ça est bien joli peut-être, mais la seule chose qui soit vraie, c'est que tu n'as plus personne sur la terre. Tout le reste est vanité. Tu t'es saoulé, c'est entendu ; mais, à présent, que vas-tu faire ?

» Tu as quarante-deux ans, Samuel. Tu as peut-être encore bien des années à vivre. Comment vas-tu les vivre ? »

Ainsi les vapeurs se levaient ; et ce qui se montrait dessous, j'aurais autant aimé ne pas le voir, mais comment faire ?

Je vis qu'il me fallait regarder les choses en face ; et la tête dans mes mains je me mis à réfléchir....

Il était dix heures passées quand j'allai heurter à l'auberge et je demandai une chambre.

Le lendemain matin, j'étais levé de très bonne heure. On me fit inscrire mon nom dans le livre. Le patron, l'ayant lu, prit un air étonné.

— C'est un nom du pays, dit-il.

— Je crois bien, je suis de Praz-Dessus.

— C'est drôle, je ne vous remets pas.

— Ça n'a rien d'étonnant, lui dis-je, il y a plus de vingt ans que je l'ai quitté, le pays.

— C'est pourtant bien vous, reprit-il, qui étiez hier soir dans la salle à boire avec Jordan.

Je dis :

— C'était bien moi. On était liés autrefois, on a refait connaissance.

Et comme il hochait la tête :

— Est-ce que le père Pinget vit toujours ?

— Bien sûr, mais il devient vieux. Il doit avoir plus de septante.

— Est-ce qu'il fait toujours le métier ?

— A peine, il n'y voit plus. Et il a bien un aide, mais pour ce qu'il lui sert !... Alors, vous devinez....

— Je m'en vais aller le voir, dis-je. J'aurais quelque chose à lui demander.

Je laissai mon sac pendu à un clou dans le corridor. En passant près de la Maladière, je pus me rendre compte que Jordan avait dit vrai ; les dépendances en avaient été entièrement reconstruites ; et quant à la maison d'habitation, on ne la reconnaissait pas à cause des ardoises qui avaient remplacé le vieux beau toit de tuiles. On avait abattu les tilleuls de la cour.

Mais la petite baraque de bois du bord de l'eau n'avait pas changé, et les grands peupliers bordant la rive étaient toujours à leur place.

Je l'aperçus de loin ; assis devant sa porte, il était en train de réparer ses filets. Il avait des lunettes noires, un grand chapeau de feutre à ailes rabattues, un gilet à manches. Et à chacun de ses gestes, il tendait en avant sa figure jusqu'à toucher du nez les mailles où ses doigts allaient, cherchant le fil rompu.

En m'entendant venir il redressa la tête, mais sans doute ne me voyait-il pas, car il regardait dans une autre direction. Ce ne fut que quand je me trouvai tout près de lui que ses yeux enfin se fixèrent sur moi.

— Qui êtes vous ? dit-il.

Je me tenais devant lui les mains dans les poches.

— Quelqu'un que vous avez bien connu dans le temps.

— Possible, dit-il, j'en ai tant connu dans le temps.

Et ses doigts se remirent à bouger parmi les mailles, comme s'il voulait me faire entendre que si je n'avais rien d'autre à lui dire, autant valait en rester là.

Mais je ne me décourageai point, parce que j'étais prêt à tout.

— Vous ne vous souvenez pas, cette certaine nuit, quand on a été sous le saule....

Il me regardait de nouveau.

— Le bateau était retourné, et on enfonçait les rames dans l'eau pour tâcher de trouver la place....

Il ne me laissa pas finir :

— Est-ce que vous en étiez ?

— Si j'en étais ! lui dis-je. C'est moi qui vous ai répondu quand vous êtes venu chercher du secours à la Maladière....

— Pas possible ?

— Tellement possible, au contraire, que me voilà de nouveau là après vingt ans. C'est vieux ces choses....

Il ne pensait plus à son filet, ses mains étaient retombées et il tenait tournées vers moi ses lunettes noires où le reflet du lac mettait un point brillant.

— Et vous ne souvenez pas, une autre fois, quand les Savoyards étaient là, et ils m'ont pris avec eux dans leur barque ?...

Il y eut un moment de silence, puis il dit comme moi :

— C'est vieux, ces choses.

Mais je me tenais, moi, tourné vers le lac, parce qu'il flambait de toutes ses vagues, et chacune semblait un copeau allumé. Dessus s'allongeait la barre noire du petit débarcadère au bout duquel étaient amarrés les bateaux; et il y en avait deux, une péniche, une liquette. Les liquettes sont à fond plat; les péniches ont une quille.

Je regardai le lac, les bateaux, toutes ces choses; et il me semblait sentir en moi comme des fils se renouer.

Je laissai passer encore un instant de façon à lui permettre de rasseoir un peu ses idées. Puis je lui demandai :

— Est-ce que vous ne vous souvenez toujours pas de moi ?

— Si, me dit-il, à présent, je me souviens bien de vous.

— Alors, recommençai-je, il me semble qu'on s'entendrait.

Il me demanda :

— Pour quoi faire ?

— C'est une idée qui m'est venue. Si elle ne vous plaît pas, vous n'aurez qu'à me le dire. Si elle ne vous plaît pas, vous n'aurez qu'à lever la main, et ce sera comme s'il n'avait été question de rien entre nous. C'est entendu ?

Il eut l'air un peu inquiet, parce qu'il ne voyait pas bien encore où je voulais en venir; pourtant il me dit :

— Allez toujours !

— Voilà, dis-je, il est bien possible que je reste ici. Mais si je restais ici, il me faudrait d'abord y trouver un métier. Alors il n'y en aurait point qui me plairait mieux.... (J'hésitai, je recommençai.) Ils m'ont dit que

vous ne pouviez pas compter sur votre aide. Et il est vrai que je ne suis pas bien fort encore dans la partie, seulement je m'y mettrais. En me donnant un peu de peine je crois que j'y arriverais. Comprenez-vous ?

On vit venir une vague qui s'enroulait sur elle-même comme la voile autour du mât.

— Comme ça, vous voudriez ?...

Je dis :

— Si ça vous convenait....

Il me dit :

— Il faudrait voir.

— Ecoutez, il me reste mille francs d'un petit peu d'argent que j'ai eu, mais le reste s'est envolé. Ces mille francs on pourrait les utiliser à réparer et à agrandir la baraque. Il serait bon qu'il y eût deux chambres, puisque nous serions deux.

— Alors vous logeriez chez moi ?

— C'est ce qui me plairait le mieux dans la combinaison, lui dis-je, j'ai besoin d'être tranquille. Et quant à vous, vous vous faites vieux ; ça n'est pas prudent de rester tout seul.

J'avais tout arrangé d'avance dans ma tête, et je sentais bien que l'arrangement était trop avantageux, en ce qui le concernait, pour qu'il s'y refusât. Il ne s'y refusait point, à vrai dire.

Mais c'était un grand changement tout de même, et il lui fallut du temps avant de bien l'envisager. Il avait relevé ses lunettes ; sa vieille figure tournée vers moi montrait ses rides et une couleur de bois de noyer. Deux grands plis taillés au couteau, et qui partaient de la base du nez pour aboutir au coin de la bouche, faisaient avancer sa lèvre d'en-haut : celle d'en-bas, au contraire, s'était retirée à la suite du menton. Et les joues aussi

s'étaient retirées, et retirées aussi les tempes, et les yeux s'étaient enfoncés. Le nez seul restait à sa place, il avait doublé de grosseur.

Pinget réfléchissait toujours. Moi je m'étais assis à côté de lui dans le sable. J'avais sorti ma pipe et je l'avais bourrée. Il y avait longtemps qu'il ne m'était pas arrivé de fumer. Mais à présent je fumais avec plaisir, regardant monter au-dessus de moi la petite vapeur bleue qui sortait du fourneau, tandis que celle que je soufflais du coin de la bouche était grise.

Finalement il toussa, et ayant craché :

— Alors, comme ça, vous seriez décidé à mettre ces mille francs dans l'affaire ?

— Je vous l'ai déjà dit.

— En ce cas, ça pourrait aller.... Quant au métier il vous faudrait vous dépêcher de l'apprendre, parce que je me fais vieux....

Je dis :

— Oh ! s'il n'y a que ça !... Ça sera dès que vous voudrez.

Mais il recommença :

— C'est que ce n'est pas tout. Il faut vous dire que le métier n'est pas brillant. Il ne rapporte pas grand'chose. Et puis ça sent fort, le poisson. Si vous faites le dégouté....

Je l'interrompis, je dis :

— On a prétendu à trop, c'est ce qui nous a mis dedans. La leçon a été bonne. A présent, voyez-vous, on ne demande rien que d'avoir son manger, son boire, un lit pour dormir et sa pipe.... Et d'avoir le temps de sentir qu'on vit pour se préparer à mourir....

Il tira de sa poche une espèce de tabatière, faite d'une

corne de vache qu'on avait coupée dans le bout, respira une prise, puis :

— Moi, il y a longtemps que je suis prêt.

Tout était bien ainsi. Je lui dis :

— On n'a plus qu'à se donner la main.... donnez-moi la main. Et vous me donnerez aussi le bon exemple.... Il faut s'être trompé souvent pour arriver à ne plus se tromper.

Il se trouva qu'à ce moment un bateau à vapeur passait au large ; on entendit venir le bruit sourd de ses roues battant l'eau régulièrement ; il s'éloignait de plus en plus, il disparut tout à fait.

Alors seulement les vagues arrivèrent. Elles s'avancèrent sur trois lignes, marquées par un peu d'écume, et trois fois elles heurtèrent la rive, s'éparpillant devant nous avec un bruit de beurre sur le feu.

Dès le lendemain je fus installé chez Pinget ; je n'eus qu'à aller chercher mon sac aux *Vingt-deux Cantons*. Puis, comme il fallait profiter de l'hiver, qui est le moment où on a le moins d'ouvrage, deux ou trois jours après, j'étais chez Pellanda le maçon. Il me fit un petit plan, avec un devis.

L'ancienne baraque était toute en planches : je voulus que la nouvelle eût un soubassement de pierre, vu que le bois pourrit facilement. Il ne s'agissait d'ailleurs pas de démolir l'ancienne ; il s'agissait seulement de l'agrandir. Je choisis des briques en ciment comprimé, qui sont les meilleures ; quant au toit, il fut décidé qu'on le ferait en carton bitumé. On aurait ainsi deux pièces : la première qui servirait de cuisine et où on se tiendrait ; la seconde où on coucherait.

Cela donnait quelque chose comme le dessin que voici :



Le rectangle de droite représentait l'ancienne maison (si on peut lui donner ce nom) ; celui de gauche, la partie ajoutée.

Comme l'hiver était doux, on put se mettre à la besogne sitôt après le nouvel-an. Mon métier de charpentier me fut utile. J'avais seulement pris un ouvrier à la journée. Les planches, on les dressait, on les ajustait et on les clouait ; puis, par-dessus les joints, on fixait des lattes ; il fallut une garniture de mousse aussi partout où il y avait une crevasse ou un vide, et en dedans un revêtement, sans quoi le froid serait entré. Dès la fin de février la nouvelle maison était sous toit. Les rouleaux de toile goudronnée arrivèrent. On en mit trois épaisseurs. Et il ne resta plus qu'à percer une porte dans la cloison qui séparait encore les deux pièces.

Pour ce qui est de l'aménagement intérieur, je ne reculai pas devant les frais. J'achetai une table, deux chaises, un lit complet, et une batterie de cuisine. Le père Pinget vivait de café noir ; j'avais besoin de quelque chose de plus solide ; comme il n'y avait pas moyen de cuisiner sur le poêle, qui était trop étroit, je fis aussi emplette d'un fourneau.

Là-dessus un coup de balai, un peu de peinture par-ci par-là, des chevilles aux murs, et des rayons partout : en mars nous étions tout à fait chez nous. On fit une

petite fête ; il fallait voir comme c'était joli. Il y avait à présent deux fenêtres : elles donnaient toutes deux sur le lac. Tout près de nous, il y avait la ligne d'abord verte, puis bleue, de l'éaumontant en pente vers les montagnes faisant fond, et on voyait parmi le sable les petits dessins qu'y avaient laissés les vagues en se retirant. On était orienté juste au midi : du soleil toute la journée. Dès qu'il sortait là-bas de derrière les Diablerets, il venait heurter aux carreaux.

Quand les deux verres eurent été posés sur la table et la bouteille entre nous deux :

— Qui est-ce qui aurait pensé, il y a vingt-cinq ans, dis-je, qu'un jour on vivrait ensemble ?

Le père Pinget ne parlait pas beaucoup ; il prit son verre, et ayant trinqué avec moi, il se contenta de le vider. On ne dit pas un mot de plus. Mais à tout moment il sortait sa tabatière ; et c'était bon signe chez lui.

Telle fut la petite fête que nous fîmes pour célébrer la fin des embellissements, et ce recommencement que c'était dans nos vies. Puis je me mis à mon nouveau métier. Il me fallut d'abord apprendre à bien tenir les rames, et à bien faire les contours quand on allait relever les filets. Il me fallut ensuite apprendre à connaître les différentes sortes de poissons, et où chacune se tenait, et l'appât de chacune d'elles. Puis la pose du filet même et les différentes lignes, et les différents moments. On avait encore le vieux filet à bouées qu'on tend le soir et qu'on va lever le matin (pas ces grands diables de filets qu'on nomme *pics*, qu'on repère, la nuit, avec des lanternes, et avec quoi les Savoyards nous volent tout notre poisson). Un bon vieux filet de vingt pieds, qu'on tendait pas très loin du bord, et qui prenait ce qu'il pouvait.

J'ai oublié de dire que, comme il me restait environ

deux cents francs, les constructions terminées, je les avais employés à acheter une péniche neuve, l'ancienne étant lourde, malcommode et prenant l'eau. C'est à quoi le père Pinget fut le plus sensible. La bâtisse l'intéressait peu. Il ne comprenait pas bien pourquoi j'avais besoin de tant de place, et qu'il me fallût un lit quand une pailleasse lui suffisait. Mais l'idée qu'il allait avoir un bateau neuf lui fit plaisir. Je l'avais fait peindre en vert comme l'ancien, avec le même nom écrit à l'avant : *La Coquette*, et le même système de rames, à chevilles simplement, pour qu'il ne fût pas trop dépaycé. Il n'eut que le plaisir de sentir la coque légère et docile sous sa main, avec le joli dessin du bordage, la belle renflure des lignes, tout l'ensemble des proportions, et aussi le bois qui était de choix.

Il pris tant ce soir-là qu'il vida sa tabatière, et il n'arrêtait plus d'éternuer. Chaque fois il tirait de sa poche un grand mouchoir rouge où il se mouchait avec bruit ; ses petits yeux gris lui pleuraient.

Au moment de se mettre au lit, il se tourna vers moi :

— Gare à eux ! me dit-il.

Et ce fut tout, mais j'avais compris. Il ne voyait que son poisson.

J'avais des dispositions, paraît-il. Le printemps n'était pas encore là que je me tirais d'affaire tout seul. Est-ce la raison pour laquelle nous nous entendîmes si bien, le père Pinget et moi ? Le fait est qu'il n'y eut jamais entre nous de disputes. Je lui obéissais d'ailleurs en tout et c'était assez naturel. L'amour-propre, je n'en avais plus. J'avais appris à voir qu'il faut partout un maître. Et nous nous étions facilement partagé la besogne, tant pour ce qui était des travaux du dehors que pour ceux du dedans.

Alors, une fois la journée finie, il faisait bon se reposer. Le père Pinget allait et venait avec son grand chapeau de jonc. Voûté, un peu boiteux à cause de ses varices, il tournait en rond, les mains dans ses poches, sans qu'on sût pourquoi. Il allait voir si les bateaux étaient bien amarrés, il revenait, il s'arrêtait près des filets mis à sécher, il les dépendait, il les rependait ; puis il retournait aux bateaux ; et tout le temps je l'entendais éternuer (après chacune de ses prises).

Pour moi je restais bien tranquille, sur le devant de la maison, où j'avais installé un banc fait d'une planche et de deux pieux. Je bourrais soigneusement ma grosse pipe de bruyère que je réservais pour ces moments-là ; et je tirais dessus à toutes petites bouffées, ménager de mon tabac et ménager de mon plaisir.

On entendait sonner sept heures au village, le soleil se couchait. Les vagues une à une venaient mourir parmi le sable et le gravier, avec un petit bruit pareil à un soupir, un soupir de contentement, l'air de dire : « Il fait bon s'étendre, » et à cela répondait sur la rive l'autre soupir du vent doux dans les saules, aux branches desquels les chatons pendaient. Mille et mille petites chenilles jaunes qui leur donnaient de loin un air d'automne, un air fané, mais de plus près venait leur odeur de sève sucrée ; alors on pensait : « Mais c'est au contraire le plus beau moment du printemps. »

Le lac cependant tournait au gris ; il ne restait plus de rose qu'au creux des vagues, tout un alignement de minces bandes roses qui flottaient comme des rubans ; et dans le ciel aussi les nuages se dispersaient, s'éteignant l'un après l'autre.

Un dernier cri d'oiseau, puis tout se taisait. Les arbres noircissaient dans l'ombre. Et le père Pinget lui aussi

devenait tout noir, qui se tenait debout sur le petit débarcadère, et il secouait par moment la tête, parlant tout haut, selon son habitude, mais je ne pouvais pas comprendre ce qu'il disait.

Je vidais ma pipe sur le bord du banc.

— Eh ! dites donc là-bas, ce serait peut-être le moment d'aller manger la soupe.

Mais le père Pinget ne se pressait jamais. J'étais rentré depuis longtemps déjà que je l'apercevais toujours debout à la même place, s'y confondant de plus en plus avec la nuit, et j'allumais la grosse lampe en cuivre jaune, qui pendait au plafond.

II

J'ai une mort de plus à mettre ici, mais c'est une belle, je veux parler du père Pinget.

Il y avait quatre ans que nous étions ensemble, quand je vis qu'il s'affaiblissait ; il avait de moins en moins sa tête.

Or, un soir qu'il était assis devant le fourneau (c'était au commencement de l'automne, et il faisait déjà frais), je l'entends tout à coup qui disait quelque chose. Je prête l'oreille :

— Ça ne va plus, ça ne va plus, répéta-t-il.

Il ne me regardait pas, il ne semblait parler que pour lui-même, mais il y a des choses qui ne trompent pas. Le reflet du feu l'éclairait ; je jetai un coup d'œil sur sa vieille figure pas plus grosse à présent que le dessus du poing, la peau pendante de son cou, ses petits yeux gris pleins de brume qu'il tenait fixés devant lui, et je compris qu'il disait vrai.

Pourtant, comme c'est l'habitude, j'essayai de le tromper. Je me mis à rire.

— Qu'est-ce que vous avez ce soir, père Pinget ? est-ce votre souper qui ne passe pas ?

Il secoua la tête. Il se fit un petit bruit dans son gosier, comme quand l'eau revient dans le tuyau d'une fontaine, puis les mots un à un tombèrent :

— Je le sens bien, ça ne va plus.

Je lui demandai :

— Voulez-vous vous coucher ?

Il me dit :

— Ça n'est pas la peine.

Puis il se tut parce que ses forces étaient épuisées. Il se tenait accoudé sur ses genoux, tout son corps porté en avant ; de temps en temps il avait un tremblement dans les jambes, alors on voyait bouger aussi les plis de son cou.

Il toussa deux ou trois fois. Il respirait avec difficulté. Mais de nouveau le petit bruit se fit entendre qui était signe qu'il allait parler, et je m'approchai de lui.

— Est-ce que tout est bien en ordre sur le papier ?...

Il entendait le papier que nous avions fait lors de notre association, et par lequel il me cédait ses droits sur la baraque en échange de mon avance d'argent.

— Tout est en règle, lui dis-je, ne vous inquiétez pas.

Il eut l'air content. Il recommença :

— J'ai une nièce à Saint-Paul.... Une nommée Marie Pinget.... Il faudra lui écrire.... Oh ! ça n'est pas pressé.... Elle habite trop loin.... Quand vous aurez le temps....

Je m'étonnais qu'il dit des choses si sensées et qu'il pensât ainsi à tout ; je me disais : « C'est mauvais signe. »

L'eau chantait dans le coquemar.

— Voulez-vous que je vous porte dans votre lit ? vous y seriez mieux qu'ici.

— Je suis bien. Il ne faut pas me toucher.

Je n'avais pas peur ; tout avait un air trop naturel. Je me disais : « Il faut que ces choses arrivent », je ne m'en étonnais même pas.

Seulement il se penchait de plus en plus, et s'inclinait de plus en plus, comme quand un arbre n'a plus de racines. Je m'approchai de lui et doucement le redressai ; il se laissa faire, il n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Et quand je l'eus ainsi redressé, j'allai prendre un coussin et je le lui glissai sous la nuque. La chaise était heureusement une bonne vieille chaise ; il s'y trouvait au large avec son petit corps. Il bougeait légèrement la tête par moment, s'appuyant tantôt sur une joue et tantôt sur l'autre ; il avait la bouche un peu ouverte, mais ses yeux restaient fermés. Il avait le souffle court et un peu sifflant comme quand on dort ; véritablement on aurait dit qu'il dormait. Et moi-même je finis par croire qu'il s'était endormi. Je me dis : « Il aura mal vu. C'est de la fatigue. » Et hésitant encore sur ce que j'allais faire, je n'en songeai pas moins qu'il serait temps pour moi d'aller me mettre au lit.

Les vieux, eux, peu importe où ils dorment, ils se trouvent bien partout, ils sont comme les enfants.

En sorte que j'étais sur le point de me lever, quand tout à coup il étendit les mains et avec ses doigts il faisait un mouvement comme pour prendre quelque chose. Deux ou trois fois ainsi ses mains s'ouvrirent et se fermèrent ; ses paupières battirent, il soupira, et il regardait autour de lui comme s'il eût oublié où il se trouvait.

Enfin, il m'aperçut, il fit un effort, il me dit :

— Je voudrais... boire....

Il ne pouvait plus prononcer ses mots ; il fallait se pencher sur lui pour comprendre.

Je me levai et j'allai lui chercher à boire. Puisant dans le seau avec la casse de laiton, je remplis à moitié un verre, et je le lui apportai.

Mais de nouveau ses paupières s'étaient rejointes, il ne bougeait plus. Je lui posai la main sur l'épaule, je lui dis :

— Père Pinget, voilà de quoi boire.

Lentement ses paupières se rouvrirent et moi j'approchai le verre de sa bouche, prenant soin de le pencher ; mais il regardait maintenant en l'air ; il ne me regardait pas.

Alors ses lèvres remuèrent et moi, croyant que c'était l'eau qu'elles cherchaient, je penchais de plus en plus mon verre, mais il dit :

— On a fait ce qu'on... a pu... on est prêt....

Là-dessus, il sembla que ses mains se cherchassent l'une l'autre ; elles se rapprochaient lentement l'une de l'autre ; puis, s'étant trouvées, se croisèrent, remontèrent le long du corps, se posèrent sur la poitrine ; et la tête de plus en plus se renversait en même temps que la bouche s'ouvrait toujours plus, et un soupir en sortit de nouveau.

J'avais posé le verre sur la table et inquiet maintenant, malgré moi je continuais à me tenir penché sur lui, appliquant mes deux mains à ses épaules comme pour l'empêcher de tomber.

C'est ainsi que je sentis un grand frisson passer tout le long de son corps, et il se raidit. Puis il s'affaissa de nouveau. Et un instant passa encore. Puis, comme quand on tend une corde et on entend grincer les brins de chanvre l'un sur l'autre, ainsi ses vieux muscles secs craquèrent, de la plante de ses pieds à son cou.

Ses yeux devinrent tout ronds et blancs, sa bouche elle

aussi toute ronde, son nez parut encore s'allonger ; il fit un grand effort pour retrouver son souffle (et pendant ce temps une vague vint et se brisa sur les galets, une dernière vague pour lui, mais peut-être ne l'entendait-il même point, étant déjà fermé aux choses) ; et il retomba brusquement.

Son menton maintenant touchait sa poitrine, ses mains s'étaient disjointes et pendaient le long de la chaise, tout son corps pencha de côté ; je sus ce que j'avais à faire.

J'eus bien de la peine ; mais passant le bras sous sa tête et passant la main sous ses jambes, tandis que son poing me battait la cuisse, je parvins à gagner le lit.

Là je le couchai ; et lui fermai les yeux comme on doit. Je lui joignis les mains comme on doit et lui rapprochai les pieds comme on doit ; puis, ayant soigneusement boutonné son col de chemise et le devant de son gilet qui était à demi ouvert, je tirai sur lui la couverture.

J'allai regarder l'heure à la montre ; il était dix heures.

Une petite bise s'était levée avec le soir ; elle glissait sur le toit avec un bruit doux et sournois, comme celui d'un chat qui rampe, j'allumai toutes les lumières, je m'assis au chevet du lit.

III

Ce fut mon tour de me trouver un aide ; on me donna l'adresse de John. C'est un nom qui se prononce *jôn* chez nous, comme s'il s'agissait de la plante.

Il travaillait à la boulangerie ; les gens m'avaient dit :

— Il vous faut toujours essayer d'aller lui proposer la

chose ; il a déjà fait le métier ; et puis il n'a pas tant l'air d'aimer son pétrin.

J'allai à la boulangerie ; il arriva blanc de farine. Mais comme la boulangère est une femme curieuse et que je ne voulais pas qu'elle nous entendît :

— Dites donc, dis-je, si on allait jusqu'à l'église, on pourrait causer.

Il y a devant l'église trois grands tilleuls, et de l'espace : c'était ce qu'il me fallait.

Pourtant je baissai encore la voix, et m'étant encore rapproché de lui :

— Dites donc, est-ce vrai ce qu'on m'a dit que le pétrin et tout le pétrissage....

— C'est assez vrai, dit-il.

— Alors....

— Peut-être bien.

— Ça vous irait ?

— Assez.

— A quelles conditions êtes-vous engagé là-bas ?

— A point de conditions du tout.

— C'est-à-dire ?

— A la journée.

— Alors tant mieux, dis-je. Ecoutez....

Et je lui expliquai la chose. Et je lui fis mes conditions. Et on était toujours les deux sous les tilleuls. De temps en temps, une feuille tombait et on l'entendait racler au passage la dure corne des écorces, faisant un petit bruit qui cessait aussitôt. Mais à chacune qui venait, on apercevait un peu plus du ciel. L'hiver est la saison du ciel ; moins il est beau, plus il se montre.

Il ne disait toujours ni oui, ni non ; ça n'est pas, chez nous, l'habitude. Il faisait simplement des gestes avec ses bras, les écartant de chaque côté de ses cuisses et

puis les laissant retomber. Ce ne fut que comme j'allais partir qu'il se décida à parler :

— Eh bien, on essaiera.

La phrase ne fut pas longue, comme on voit. Il n'en a pas moins essayé. Il a même si bien essayé que nous ne nous sommes plus quittés.

C'est un grand diable d'au moins six pieds de haut, large en proportion, mais très maigre. Il se tient tout voûté, en sorte que ses mains lui viennent aux genoux. On ne peut pas dire qu'il marche : il a une façon de jeter au hasard ses jambes devant lui qui fait croire qu'à chaque pas il va tomber, pourtant il ne tombe jamais. Et il semblerait d'autre part qu'il dût aller très vite ; ce n'est pas le cas, il ne va pas plus vite que n'importe qui d'entre nous.

C'est lui qui rame quand on sort avec le bateau ; et il rame comme il marche, c'est-à-dire en se démenant terriblement. Je vois son dos tout en largeur tour à tour s'arrondir et se creuser sous la chemise ; il souffle, il soupire, il transpire ; on dirait que les rames vont casser dans sa main ; il tape l'eau avec, il vous couvre d'écume, mais il n'arrive jamais rien.

Je l'appelle.

— Doucement, John !

Il se retourne, l'air de me dire : « Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? » Et je n'insiste pas.

Est-ce qu'il me comprendrait seulement ? Et ne faut-il pas aussi que chacun suive sa nature ?

C'est lui qui couche maintenant dans le lit du père Pinget, quoique le matelas soit un peu court pour lui, et ses pieds dépassent ; mais il les enveloppe dans deux couvertures ; il dit : « Comme ça ils sont en même temps

au chaud et à l'air. » En tout cas, ce lit trop court ne lui a pas fait perdre le sommeil ; c'est plutôt moi qui l'ai perdu, tant il ronfle.

A peine a-t-il fermé les yeux que la machine se met en mouvement ; et jusqu'au matin ça n'arrête plus, ça ne fait que changer de note.

J'ai beau siffler, comme on dit qu'il faut faire : il ne semble pas sensible au sifflet. J'ai beau le réveiller : sitôt rendormi, la musique recommence. Et qu'il soit couché sur le dos, sur le côté droit, sur le côté gauche, ou bien sur le ventre : on ne voit pas de différence ; il n'y a qu'à se résigner.

Ce que j'ai fait, et puis l'habitude est venue. A présent, ça me manquerait. D'ailleurs, il fait ce qu'il lui plaît. Je lui ai dit :

— Tu me dois tant d'heures d'ouvrage ; pour tout le reste tu es libre.

J'ai tenu parole, il en a profité. Personne n'est plus indépendant que lui. Il aime à flâner, il flâne. Il reste des heures couché dans le sable, regardant en l'air. Les moineaux des saules le connaissait bien. Et ce qui le connaît aussi, c'est les grenouilles du marais, mais elles ont de lui une moins bonne idée. Il n'est friand de rien autant que de ces plats de cuisses qu'il fait sauter au beurre, le dimanche, pour son dîner. Ou bien il va chercher des escargots sous les feuilles.

Il a sa vie, j'ai la mienne ; ainsi on ne se gêne pas. Quand on a envie de parler, on parle ; quand on n'en a pas envie, on se tait. Un drôle de corps, ce garçon. Il n'est jamais fatigué. Depuis qu'il est avec moi, il n'a pas vieilli de huit jours. Seulement sa figure, sa poitrine et ses bras, à force de cuire au soleil, ont pris avec le temps

une couleur de vieille pipe, tandis que ses cheveux de plus en plus tournent au clair, redevenus blancs par contraste, comme au temps qu'il était garçon boulanger.

Il m'a dit l'autre jour :

— La seule chose qui me chicanerait, ce serait d'être enterré dans un cimetière en pente.

Je lui ai demandé pourquoi.

— Parce que j'aurais peur qu'ils se trompent de bout ; et j'aurais la tête plus bas que les pieds.

Il m'a fait rire. Je lui ai dit :

— Tu es fou. Est-ce que tu crois que le fond du trou est en pente comme le reste ?...

Il m'a dit :

— J'ai cru.

J'ai cherché à le rassurer.

— Et puis, tu sais, quand on dort bien....

Le nuage est venu, il n'a pas touché la montagne. Il y en a qui restent accrochés aux rochers, mais ceux du haut de l'air ne se doutent même pas qu'ils sont là dressés, qui les guettent, tellement ils sont au-dessus et les surpassent dans leur vol.

Ainsi celui qui est venu, et ayant tout à coup gonflé, il a jeté une grande ombre. Il s'est fait comme une grande île d'ombre dans le lac ; et dans le ciel alors on a vu cette autre belle île, toute blanche celle-là.

C'est l'heure où je vais à la gare porter mon poisson, parce que j'ai trouvé un marchand de Genève qui me prend toute ma pêche.

C'est un arrangement qui nous va très bien, à lui comme à moi ; à lui, parce qu'il peut être sûr qu'il a toujours du poisson frais ; à moi, parce que ma vente est assurée.

Je prends sous mon bras le grand panier carré à cou-

vercle et bien ficelé, et je me mets en route. Pendant que je suis loin, John vide le bateau, met sécher les filets. C'est moi qui me charge de l'expédition, il est trop insouciant ; il n'arriverait jamais à l'heure. La gare est un peu en dehors du village, parce que la ligne évite le bord du lac à cause des courbes qu'il fait. Il y a le chef de gare, il me signe mon carnet. On voit sortir là-bas, de derrière un talus, un panache de fumée blanche ; puis, au contour, le devant noir de la locomotive apparaît, et pendant que les freins grincent, je cours vite au fourgon.

On me connaît au fourgon. Le conducteur sait qui je suis ; et le serre-frein à blouse bleue se penche par l'ouverture carrée où il y a une barre d'appui :

— Ça a bien mordu cette nuit ?

Mordu n'est pas tellement le mot qui convient quand il s'agit de poisson pris au filet, mais il n'y regarde pas de si près.

— Comme ça, dans les cinq kilos.

On voit descendre un commis voyageur, ou bien un marchand de bétail, qu'on reconnaît à sa canne à lanière de cuir et à son nez en bec de perroquet (ils sont tous juifs dans le métier).

Le chef de gare se tient au garde-à-vous à côté de son tonneau de lauriers-roses. Tout est prêt : le conducteur siffle en levant le bras.

On entend éternuer la locomotive ; quelque chose craque dans le dessous des wagons et l'essieu ; les tampons s'entrechoquent ; mais au même moment une forte tension se fait et on n'a pas encore changé de place que le train a disparu.

Par politesse, je reste à causer un moment avec le chef de gare ; il habite au-dessus de la salle d'attente

avec sa femme et ses enfants. Il a deux chambres et une grande cuisine. Il est bien ; il aime les fleurs. Il y en a des quantités autour de la gare : tout un massif de géraniums, des pétunias, des reines-marguerites, mais de quoi il est le plus fier c'est encore de ses lauriers-roses. Ils ont des troncs comme le bras. Il paraît qu'il faudrait aller loin pour en trouver des pareils. Et comme il a pris l'habitude de se l'entendre dire, quelque chose à présent lui manque quand le compliment ne vient pas.

J'ai soin de le lui faire aussi souvent qu'il faut ; d'ailleurs, il le mérite. Et il en est tout réjoui. Devant nous les vergers descendent en pente douce, avec par-ci par-là un lent renflement de terrain, et le lac, on ne le voit pas, parce que caché derrière, mais tout le ciel en est éclairé.

C'est une lumière d'en bas qui se mêle à celle d'en haut ; et elles se heurtent l'une contre l'autre, luttant ainsi par les beaux jours. Je prends par les sentiers pour redescendre et ma pipe tire bien. Le chant de l'alouette me fait lever la tête ; ce n'est plus tout là-haut qu'un petit point gris qui s'agite, comme pendu au bout d'un fil.

Je rencontre Grobéty qui rentre de son champ où il a été voir si la moisson n'est pas bientôt mûre, et nous faisons un bout de chemin ensemble. Cela nous amène à la tuilière. Les ouvriers tuiliers apportent sur l'oiseau les briques qu'ils rangent l'une à côté de l'autre comme des livres dans une bibliothèque ; et il y en a ainsi des lignées et des lignées, avec entre elles des couloirs, le tout à l'abri d'un large avant-toit.

On se sent bien, tout est au travail. Mais c'est un travail pas forcé, qui vous laisse du temps de libre et la liberté de souffler un peu si l'envie vous en vient ; on peut même y prendre plaisir. En sorte qu'il y a malgré

tout de la gaieté dans l'air, et quand le village apparaît, il fait plaisir à voir.

Les maisons sont bien alignées, avançant vers vous leurs petits jardins, avec des tournesols et des passeroles ; par places, des lessives sèchent ; le vent en passant les soulève et on dirait des mains qui agitent des mouchoirs.

Toutes les personnes que je rencontre me saluent. Je suis bien avec tout le monde, je cause avec qui veut causer. Quand je vois quelqu'un d'occupé à un ouvrage, je m'approche ; je m'informe de son ouvrage. Il ne faut pas avoir l'air détaché des choses, si on veut qu'on tienne à vous. C'est ainsi que Binggeli m'a expliqué l'autre jour tout le fonctionnement d'une pompe à purin qu'il a fait poser à côté de sa courtine, et le fils de l'ancien syndic Joyet, qui est paralysé des jambes, m'a appelé pour me montrer une ruche Dadant qu'il a fabriquée lui-même, ne pouvant travailler aux champs.

Quelquefois on me demande des conseils : quand je peux je les donne. Puis j'entre à la boutique faire mes provisions. Je m'y arrête un moment. M^{me} Emery, en effet, est une femme renseignée et elle sait beaucoup d'histoires. Ça sent chez elle le savon, la ficelle et la poussière. Elle a une grande balance d'autrefois à plateaux et chaînettes de cuivre, avec un fléau d'un mètre de long. De quoi elle vend le plus, c'est du sucre ; après le sucre, le café ; et après le café, les pâtes.

Il entre tout le temps des clients, qui se mêlent à notre conversation. Aujourd'hui, par exemple, c'est la vieille Jenny qui est entrée : elle venait chercher du thé pour son mari. Elle nous a dit qu'il avait la fièvre ; alors pour se guérir il voulait se faire transpirer.

— Mais c'est de la bourrache qu'il lui faut prendre.
Elle a secoué la tête :

— Il ne veut pas en entendre parler.

— Eh bien, du sureau : ça revient au même.

— Il ne veut pas en entendre parler.

Sa tête fait angle droit avec son corps, et comme son cou s'est noué, il n'y a plus que ses yeux qu'elle puisse bouger encore, quand elle veut vous regarder. Elle les lève vers vous, tournant vers vous leur partie d'en haut, tirant en arrière la peau de son front et ses grosses paupières plissées ; néanmoins c'est tout juste si elle parvient à vous voir.

— Oh ! a-t-elle repris, vous n'imaginez pas ce qu'il est têtû, mon mari ; c'est même pénible à mon âge. Je cède pour avoir la paix.... Il ne veut pas entendre parler d'autre chose que de thé noir, du thé de Chine.... J'ai eu beau lui dire qu'il ne faisait pas transpirer. Il s'obstine. Il m'a dit : « Il y a le goût. » C'est qu'il est gourmand. Et il n'en a encore bu qu'une fois, chez le pasteur, un jour qu'il avait été tailler les rosiers. Il faut croire que ça redemande....

J'ai dit :

— Voyez-vous, les remèdes, ce qu'ils ont de meilleur, c'est le plaisir qu'on trouve à les prendre. Et il n'y en a pas beaucoup de cette espèce. Faites-lui son thé, puisqu'il y tient tant.

— Croyez-vous ? m'a-t-elle dit ; c'est que j'ai peur que ça ne soit cher.

M^{me} Emery est intervenue :

— Je n'ai que la meilleure qualité, du Souchong. Il vaut quatre francs la livre ; mais je peux vous en donner la quantité que vous voudrez.

Elle a pris son porte-monnaie ; elle l'a ouvert avec

précaution ; elle s'est mise à tourner et retourner le peu de pièces qu'il contenait : trois ou quatre peut-être en tout, et sûrement pas des pièces d'argent ; enfin elle a dit :

— Eh bien, donnez-m'en pour dix centimes.

— Pour dix centimes, voyez-vous, je ne peux pas ; vous n'auriez même pas de quoi vous en faire une tasse.

J'ai bien cru qu'elle allait pleurer. Une petite toux l'a prise :

— Et... et pour vingt, est-ce que vous pourriez ?

M^{me} Emery a eu pitié d'elle ; pour vingt centimes elle lui a rempli tout un cornet.

Je m'étonne d'être si calme. C'est depuis le soir du jeu de quilles, quand j'étais assis sur les traverses par où la boule redescend, et je venais de tomber sur la route, et je tenais ma tête dans mes mains ; tout à coup, il se fit un décrochement des choses en moi, comme si des fruits enfin mûrs se détachaient tous ensemble de l'arbre, et les branches se redressaient.

C'était le soir du jeu de quilles ; je me disais : « Tout est fini ! » Je m'étais mis à hocher la tête, je me répétais : « Tout est fini ! » Mais c'est souvent quand on se croit perdu que le salut est le plus proche, et cette fin qu'on voit n'est qu'un commencement.

Je ne m'en doutais pas encore ce soir-là, étant assis comme j'ai dit, et où j'allais aboutir, je ne le voyais pas encore ; il faisait doux, je me rappelle ; une étoile tremblait au ciel ; c'était un soir comme les autres soirs, sauf que j'avais un peu trop bu et que j'avais mal à la tête ; et du temps encore a passé, et puis brusquement je me suis levé, et je n'étais plus le même homme, et voilà, enfin, j'étais moi.

J'avais pensé : « Va trouver le père Pinget » ; j'ai été,

comme on a vu. Il y a eu le père Pinget dans sa bicoque et le lac bougeait devant nous. On a causé ; j'ai relevé la tête ; les vagues continuaient à venir ; un morceau de verre brillait parmi les cailloux ronds dont la rive est bordée, avec un peu de sable aussi ; et c'était comme si j'entrais seulement dans la vie et je m'y asseyais pour la première fois.

Il m'a fallu du temps, je sais bien, puisque c'est même là toute mon histoire, mais est-ce qu'il est jamais trop tard ? Chaque pas que j'ai fait a été comme quand, avec les yeux, on va d'une lettre à l'autre, dans les livres ; prises séparément, elles ne sont rien, et les mots eux-mêmes ne sont rien ; on doit aller jusqu'au bout de la phrase ; c'est au bout de ma route que le sens est venu.

Je ne savais pas aimer, il a fallu que j'apprenne ; quand j'ai su, c'était trop tard. Ceux-là s'en étaient allés loin de moi qui auraient eu besoin de moi et de ma science nouvelle ; je ne trouvais plus que du vide là où ils s'étaient tenus ; il n'y avait plus que du silence là où avaient été leurs voix. « C'est comme ça, ai-je pensé, ton erreur était d'attendre tout d'eux, quand ils attendaient tout de toi ; et, parce que rien n'est venu, ils se sont découragés. » Mais j'ai redressé la tête. « Perdus ? ai-je pensé, rien n'est jamais perdu. Tu dis qu'ils sont partis, regarde seulement en toi. Tâche de montrer qui tu es ; et, puisque tu prétends que tu vaux mieux qu'avant, prouve-le, sans quoi on dira que tu as menti et on aura raison de le dire. »

Et je me suis penché sur moi et j'ai vu qu'ils étaient vivants. Comme quand il y a du brouillard dans les bois et d'abord on ne voit que le contour des choses, ainsi des vagues formes se sont d'abord montrées et je ne reconnaissais rien. Mais tout à coup le soleil a paru, une

déchirure s'est faite, et c'était comme si les morts se secouaient de leurs suaires, et ils se dressaient devant moi. « Ah ! c'est vous, » ai-je dit ; et eux, ils disaient : « Ah ! c'est toi. »

Je n'ai pas su aimer à temps, mais à présent j'aime en arrière. Ce passé qui n'est plus est repris jour à jour ; les mots qui n'ont pas été dits alors qu'ils étaient nécessaires me viennent en foule à la bouche : et eux, n'est-ce pas ? ils m'entendent, eux à qui je m'adresse, en me tournant vers eux avec tous ces mots doux, et ils revivent eux aussi par cette vie que je leur prête, et eux ils me prêtent la leur, et je suis en eux et ils sont en moi. J'ai tout accepté : je suis libre. Les chaînes du dedans sont tombées et celles du dehors aussi. On se tend les bras, on se parle ; et il fait soleil par le lac où je suis avec mon bateau. Et les gens sur la rive, quand ils regardent de mon côté, me voyant penché sur l'eau bleue qui brille : « Tiens, disent-ils, voilà Belet qui surveille son poisson. » C'est qu'ils ne savent pas. Et ils ne savent pas non plus que c'est sur une autre eau que je me tiens penché, bien que tout aussi bleue et tout aussi limpide, maintenant que le vent, qui l'avait un instant troublée, est complètement retombé.

Mais j'ai besoin pour cela d'être seul, c'est pourquoi je vais ainsi au petit débarcadère, et j'amène à moi la chaîne et je fais tomber le crochet.

Je m'assieds sur le banc du milieu, j'empoigne les rames, je tire dessus de tout mon poids, me renversant ; et eux alors, là-bas, n'est-ce pas ? ils m'attendent, et je me dis bien qu'ils me voient venir.

La terre m'a quitté, avec tout ce qui est petit ; je laisse derrière moi ce qui change pour ce qui ne change pas. Que je me tourne seulement un peu, et la rive disparaît

tout entière ; il ne reste plus que le ciel et l'eau. Encore est-ce la même chose, à cause de l'image des nuages renversée qui se balance autour de moi et ce bleu, aussi renversé, par quoi elle a une couleur.

Il n'y a plus de différence en rien, tout se confond, tout se mêle ; est-ce au dedans de moi ou au-dessous que je regarde ? je ne sais plus, mais je les vois. Je ne suis plus jaloux et eux ils n'ont plus peur. Au lieu de reculer, ils se soulèvent sur le coude ; je n'ai qu'à me pencher un peu. Ils sont tous là, je dis : c'est ma chère maman qui est morte quand j'étais petit, et je l'appelle encore maman comme quand j'étais petit ; c'est M. Loup qui a été bon pour moi et pour qui je n'ai eu que de l'ingratitude ; c'est Adèle, la pauvre Adèle ; c'est le petit Henri que je n'ai pas su aimer quand j'aurais dû et je n'ai pas su le retenir près de moi quand j'aurais dû, alors il est sorti de la vie ; mais c'est surtout toi, Louise, parce que tu es quand même parmi toutes la plus chère et douce à mon cœur. Et toi non plus, je n'ai pas su t'aimer, du moins comme il aurait fallu ou comme tu aurais voulu ; je t'ai aimée à ma manière, non à la tienne ; je n'ai jamais pu m'oublier ; et ainsi tu te tourmentais, cherchant à me cacher ta peine, mais je la voyais bien quand même ; et c'était vers la fin, tu sais, pourtant tu n'osais rien dire. Mais tu es là, et il n'en faut pas plus. Vois-tu, tout est changé, je ne suis plus le même. Je n'ai plus cet air sombre, je n'ai plus ces silences, ce pli entre les yeux ; je suis devenu le vrai Samuel ; je t'aime maintenant, Louise. Et c'est pourquoi plus rien ne nous sépare, quand je regarde ainsi et me penche vers toi et vers tout mon passé vivant, et cette eau claire où tu te tiens ; et je te dis : « Souris-moi, » parce que tu sais, toi aussi. Et, toi aussi, tu te soulèves ; il

me semble que je te vois monter hors de la profondeur vers moi ; je me penche davantage, tu t'élèves toujours plus ; et nos lèvres alors se touchent, et ma main va dans tes cheveux.

Car tout est confondu, la distance en allée, et le temps supprimé. Il n'y a plus ni mort, ni vie. Il n'y a plus que cette grande image du monde dans quoi tout est contenu et rien n'en sort jamais et rien n'y est détruit ; c'est un degré de plus, il faut encore le franchir ; mais on voit devant soi se lever ce visage, et c'est le visage de Dieu. Lui aussi, j'ai appris à l'aimer, et à le connaître ; je sais qu'il est tout et qu'il est partout.

Et c'est lui seul maintenant qui demeure, mais tout se tient en lui, et je me tiens en lui. Et ceux qui ne sont plus, c'est semblablement en lui qu'ils se tiennent, ne pouvant pas en être détachés. De sorte que plus que jamais nous sommes frères, étant chacun de nous un morceau de l'ensemble, et un peu de Dieu quand même, en ce sens. Quand je rame dans mon bateau, c'est en lui que je m'avance ; quand j'aborde à la rive, c'est à lui que j'aborde ; il est en haut, en bas, à droite, à gauche ; il est ici, il est là-bas ; il est cet arbre, il est la montagne ; le lac n'est qu'un morceau de lui, le soleil un morceau de lui, et tout n'est qu'un morceau de lui, jusqu'à la navette à filet tombée, jusqu'au caillou que la vague arrondit.

Qu'importe alors mon existence et le peu que je suis, limité dans mon corps ? Qu'elle cesse, je rentre dans l'autre ; elle est la petite : il y a la grande ; et mourir, c'est remonter. Je me dis : « Je remonterai », et je suis tranquille. La nuit peut venir sur mon être, je sais que la lumière ne s'éteindra jamais pour les parcelles de mon être, et cette poussière de mon être qui a été serrée ensemble et, au jour qu'il faudra, s'éparpillera de nouveau,

comme ces bonshommes de boue que font les enfants, quand il pleut.

Il ne me reste qu'à attendre et vivre de mon mieux jusqu'au terme fixé. Car l'essentiel est là qu'il faut vivre quand même, et il faut mourir encore vivant. Il y en a tant qui sont déjà morts quand la fausse mort vient les prendre. Ils sont morts dans leur cœur depuis longtemps déjà, quand arrive la mort du corps ; et c'est sur ce cœur que je veille, afin que ce soit lui et non la chair autour qui dure jusqu'au bout.

Aujourd'hui c'est le 12 août et voilà mon cahier fini. L'encre elle-même tire à sa fin. C'est ici une dernière page que j'écris, regardant par la fenêtre la petite ligne bleu foncé que fait le lac un peu au-dessus de l'autre rive qui est cachée ; et la petite ligne coupe les taches des maisons.

On distingue plus haut les carrés verts des prés, les carrés jaunes des champs de froment, les espèces de nuages frisés que font les bois aux verdure gonflées ; et tout en haut alors les rochers de Mémise brillent comme du verre, à cause d'un grand lourd soleil.

Il fait très chaud depuis quelques jours. C'est pourquoi les garçons, le soir, viennent se baigner sous les saules, et on les entend qui rient, en tapant l'eau à tour de bras. Ils font d'ailleurs plus de bruit qu'autre chose. Ils ne sont pas tant courageux, les garçons de chez nous. A peine s'ils savent nager. Et, pour peu qu'ils aient de l'eau jusqu'au ventre, ils se donnent des grands airs.

Ils sont comme John : ils aiment leurs aises. Mais John les aime encore plus qu'eux. Il vient d'arriver du village avec, sous son chapeau, une grande feuille de rhubarbe qu'il a cueillie dans un jardin en passant ; et elle

lui pendait tout autour de la tête comme un béguin de vieille femme.

Je me suis mis à le plaisanter.

Il m'a dit :

— Qu'avez-vous à rire, vous ? Est-ce que je n'ai pas le droit, si le soleil me tourmente, de prendre mes dispositions ?

Il a ainsi ses mots. Je ne l'ai pas contrarié.

— John, lui ai-je dit, tu as bien raison.

J'ai appris à ne plus me plaindre : là est la grande vérité. A quoi il faut tâcher surtout, c'est de ne pas ressembler à Borloz qui vient lui aussi de passer, et il caressait son cheval.

Il riait tout seul, il était heureux, il tirait son chapeau aux arbres, il semblait enchanté de tout ; mais c'est qu'il avait trop bu, et le vin est court chez lui.

A peine m'avait-il dépassé, que je l'ai vu qui s'arrêtait, et son cheval s'est arrêté aussi.

Et, se tenant à côté de sa bête, il a levé les bras en l'air, il les a rabattus, il s'est serré la tête dans ses poings, je l'ai entendu qui jurait.

Et puis, il s'est mis à dire :

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, quelle misère ! tout pour les autres, rien pour moi !

Il a craché par terre ; il a recommencé :

— Une vallée de larmes ! mais ce n'est encore rien quand on peut pleurer. Moi, mes yeux sont trop vides d'eau, ils sont crevassés en dedans comme la terre par le sec. J'ai beau peser dessus, rien ne sort ; et ils me brûlent ! ils me brûlent ! je voudrais me les arracher....

Tout à coup il a retrouvé devant lui sa bête qu'il avait sans doute oubliée, pendant ces discours qu'il tenait. C'était une brave vieille jument blanche, le poil comme

du gazon sec, les jambes faussées aux genoux, les yeux tout remplis de mouches ; il l'a regardée, et tout à coup il est entré dans une violente colère.

— Charrette ! a-t-il dit, est-ce juste ça ? Tu es logée, nourrie, habillée, pas un souci, pas un chagrin ; et moi je crève de misère.... Est-ce juste ? qu'il a dit.

Il a pris son fouet par le petit bout, et il lui a tapé sur la tête. Elle ne bougeait toujours pas, étant habituée aux coups. Et de voir qu'elle ne bougeait pas, cela l'a mis encore plus en colère.

— Ah ! nom de Dieu, a-t-il crié, je m'en vais t'en donner ta part !

Il a recommencé à taper.

C'est ainsi que sont les hommes : ils devraient se battre eux-mêmes, et ils battent leur cheval.

C.-F. RAMUZ.



L'HÉROÏNE DE L'AFFAIRE DU COLLIER

SON SÉJOUR EN RUSSIE — SA MORT EN CRIMÉE

QUATRIÈME ET DERNIÈRE PARTIE¹

DEUXIÈME PARTIE

Bien que notre opinion soit faite, il nous reste cependant, pour que cette étude soit complète, à examiner les documents sur lesquels l'histoire s'est basée jusqu'à ce jour pour faire mourir M^{me} de Lamotte à Londres, le 23 août 1791.

Ces documents sont au nombre de quatre : 1° Le récit rapporté dans les mémoires du comte de Lamotte-Valois, sous ce titre : *Détails circonstanciés sur la fin de M^{me} de Lamotte, le 23 août 1791*¹; 2° les lettres ou fragments des lettres de Bertrand à Dubu de Longchamp, dont il était l'agent; 3° une lettre du parfumeur Warren adressée à M. de Lamotte; 4° enfin l'acte mortuaire de M^{me} de Lamotte conservé dans les registres de la paroisse Sainte-Marie de Lambeth à Londres.

¹ Pour les trois premières parties, voir les livraisons de janvier à mars.

I

**Détails circonstanciés
sur la fin de M^{me} de Lamotte, le 25 août 1791.**

Après nous avoir parlé de la mort de Mirabeau, M. de Lamotte poursuit ¹ :

« Ce fut dans le même temps que j'appris la catastrophe arrivée à M^{me} de Lamotte. Les agents du duc d'Orléans, trouvant dans la résolution qu'elle avait prise de ne point quitter l'Angleterre des obstacles au succès de leur mission, imaginèrent de la faire arrêter, se persuadant que lorsqu'ils l'auraient en leur pouvoir, ils parviendraient, par leurs promesses et l'expectative d'une vengeance éclatante, à la conduire à Paris. Parmi ces infâmes agents, il s'en trouva un qui se rendit chez le juge de paix et fit serment sur l'Evangile que M^{me} de Lamotte lui devait cent guinées. On lui délivra de suite l'ordre nécessaire pour la faire arrêter. Munis de cette pièce, ils se présentèrent chez elle et lui signifièrent de les suivre. Elle ne connaissait même pas le nom de l'effronté qui avait juré la dette; d'ailleurs, quand la dette eût été réelle, personne n'avait le droit d'arrêter une femme en puissance de mari. M^{me} de Lamotte connaissait assez les lois du pays pour ne pas ignorer cette circonstance; mais il fallait donner des preuves qu'elle était mariée, et elle ne possédait aucun titre, tous ses papiers étant restés dans les archives de la Bastille.

» Cependant ces misérables insistaient pour l'emmener; alors elle leur déclara que s'ils usaient de violences, elle se mettrait sous la protection du peuple, qui viendrait à son secours, ajoutant qu'elle allait envoyer chercher son avocat pour la défendre et donner caution si c'était nécessaire. Elle dépêcha en effet la fille qu'elle avait à son service et la prévint, si l'avocat se trouvait absent, de lui faire un signe en rentrant, et de dire que l'avocat la suivait: qu'elle saurait alors le parti qui lui reste-

¹ *Mémoires inédits du comte de Lamotte-Valois* (pages 196 et suivantes).

rait à prendre. Angélique ne fut pas plus tôt partie que sa maîtresse, afin de faire prendre patience à ses ignobles persécuteurs, leur servit une collation et du vin de Porto¹. Pendant qu'ils étaient attablés, elle se promenait de long en large à travers la chambre, faisant la conversation avec eux, et regardant souvent à la fenêtre, pour voir revenir Angélique. Celle-ci, n'ayant pas trouvé l'avocat et apercevant sa maîtresse à la croisée, lui fit le signal convenu.

» Alors M^{me} de Lamotte saisit le moment favorable, ouvre la porte avec précipitation, et enferme ces gens à double tour. Comme la croisée était restée ouverte, l'un d'eux se mit à regarder si elle sortait de la maison. L'empressement qu'elle mit à s'échapper et le trouble où cette injuste agression avait jeté ses esprits l'empêchèrent sans doute de remarquer que *des fiacres stationnaient devant sa maison ; elle pouvait se faire conduire dans un autre canton de la ville, et, dans le cas où on serait parvenu à la découvrir, il aurait fallu un nouvel ordre pour la faire arrêter*². Au lieu de prendre ce parti qui était bien simple, elle ne songe point que ces gens la guetteront pour savoir ce qu'elle devient, et elle entre dans la maison voisine dont elle connaissait le propriétaire.

» Cependant ces infâmes tyrans, à force de frapper à la porte de sa chambre, parvinrent à se faire ouvrir. Ils entrèrent aussitôt dans la maison voisine et l'un d'eux resta en sentinelle à la porte. Ils s'adressèrent alors au propriétaire, pour réclamer M^{me} de Lamotte qui leur avait échappé. Le propriétaire répondit qu'il ne connaissait pas cette dame, et refusa la perquisition

¹ C'est sans doute cette collation au vin de Porto qui a fait dire à l'abbé Georgel que M^{me} de Lamotte « périt à Londres d'une manière tragique : elle fut jetée de nuit sur le pavé, après un excès de débauche, du haut d'une fenêtre placée au troisième étage. » Cette affirmation catégoriquement formulée, sans l'appui de la moindre preuve, ne nous était pas nécessaire pour savoir combien le jésuite Georgel eut souvent la déduction aussi ingénieuse qu'intrépide. (*Mémoires pour servir à l'histoire des événements de la fin du dix-huitième siècle par feu M. l'abbé Georgel.* — Vol. 2, page 207.)

² Nous soulignons les passages sur lesquels nous aurons à revenir.

qu'ils demandaient. Ils insistèrent, déclarant au propriétaire que si M^{me} de Lamotte n'était pas chez lui, ils se soumettraient à toute la rigueur des lois comme violateurs de son domicile. Les voilà en conséquence qui font perquisition dans la maison. N'ayant rien trouvé au rez-de-chaussée, ni au premier étage, ils montent au second. Le propriétaire les suivait en renouvelant ses protestations ; mais ces assurances ne les empêchaient pas de continuer leurs recherches. Enfin ils arrivèrent à la porte d'une chambre qui se trouvait fermée, et ils en demandèrent l'ouverture. Vainement on leur dit que cette chambre était louée à un particulier qui emportait toujours sa clef. Ne doutant point que M^{me} de Lamotte ne fût enfermée dans cette chambre, ils menacèrent d'enfoncer la porte si l'on continuait de leur refuser la clef.

» M^{me} de Lamotte, qui était véritablement dans cette chambre, entendant cette menace, se persuada qu'on avait monté un complot pour la ramener en France, et l'enfermer de nouveau. Elle perdit tout à fait la tête, et ouvrant la croisée qui donnait sur une cour, elle se suspendit par les mains à la barre de fer qui servait d'appui, déterminée à se précipiter si ces gens parvenaient à enfoncer la porte. Malheureusement, cette porte était en bois blanc ; quelques coups de pied en eurent bientôt fait sauter les panneaux, et dès qu'elle aperçut la tête de l'un de ses ennemis, elle lâcha la barre de fer et tomba sur le pavé. Elle eut le malheur de ne pas être tuée sur place ; *mais elle avait une cuisse cassée en deux endroits, le bras gauche fracassé, un œil hors de la tête et le corps brisé.* Dans cet état, elle vécut encore trois semaines, *et je reçus d'elle une lettre assez longue qui me donnait tous les détails de ce tragique événement. Cette malheureuse femme m'annonçait même qu'on allait la transporter à la campagne, où elle espérait se rétablir.* »

Quand on l'a lu attentivement, il est certain que ce si long récit, si scrupuleusement circonstancié, éveille notre défiance ; tant par ses minutieuses précisions que par son incohérence, il laisse l'impression d'une laborieuse

et maladroite mise en scène dont le truquage laisse çà et là ses ressorts à découvert. On dirait parfois un de ces récits dont les verbeux narrateurs cherchent à noyer les trop réelles invraisemblances sous la profusion des détails, récits dont le monopole serait, dit-on, jalousement partagé jusqu'à nos jours entre nos frères de Gascogne et les disciples de saint Hubert.

Jugez plutôt : au cours de cette scène, nous voyons M^{me} de Lamotte nous donner tout d'abord d'incontestables preuves de son sang-froid ; elle garde la notion très claire de ses droits, et demande l'assistance de son avocat qui la défendra et donnera caution, si c'est nécessaire. Et — soit dit incidemment — ces « infâmes persécuteurs », qui savent cependant que la dette invoquée comme motif de l'arrestation n'en est réellement que le prétexte, consentent néanmoins à attendre l'avocat, tout en faisant honneur à la collation arrosée de Porto que leur a fait servir la comtesse « pour leur faire prendre patience.... » De plus, Angélique, la domestique de M^{me} de Lamotte, qui est allée chercher l'avocat, dira, même dans le cas où ce dernier serait absent, qu'il la suit, tout en avertissant cependant sa maîtresse de la vérité, par un signe convenu.... M^{me} de Lamotte, nous le voyons, était encore loin d'être assez troublée pour ne rien prévoir et ne rien combiner.... Or, quelques instants après, le silence d'Angélique l'ayant avertie de l'absence de l'avocat, M^{me} de Lamotte, saisissant le moment favorable pour enfermer à double tour ceux qui la poursuivaient, se trouve libre ; elle n'a qu'à gagner la rue, à prendre un des fiacres qui stationnent devant sa maison, et à se faire conduire dans un autre canton de la ville où l'on ne pourra l'arrêter que sur un nouvel ordre. Mais voici qu'au lieu de prendre ce parti, qui était « le plus

simple » et le plus sûr, soudain cette femme si avisée s'enfuit chez un voisin, pour de là gagner la rue, non par la porte, ainsi qu'elle eût pu le faire comme tout le monde, mais en se jetant par la fenêtre du haut d'un second étage ! Comment ne serions-nous pas surpris d'une détermination si déraisonnable, quand M. de Lamotte, semblant vouloir nous prévenir, ne peut lui-même s'empêcher d'en exprimer tout son étonnement ?...

Mais il y a plus encore : ce long récit que nous venons de lire, d'où M. de Lamotte le tenait-il ? De M^{me} de Lamotte elle-même, dont il avait reçu une lettre assez longue : « Je reçus d'elle, écrit-il, une lettre *assez longue* qui me donnait *tous les détails* de ce tragique événement. » Et voilà qui devient vraiment stupéfiant : une femme qui, nous l'avons vu, « avait une cuisse cassée en deux endroits, le bras gauche fracassé, un œil hors de la tête et le corps brisé » et qui trouve l'équilibre moral et la force physique nécessaires pour écrire une lettre *assez longue* et donnant *tous les détails* du tragique événement qui devait amener sa mort quelques jours après. Pour moi, j'avoue qu'à l'exception de saint Denis décapité et promenant encore, sur l'espace d'une lieue, sa tête qu'il tenait des deux mains, je ne me souviens pas d'avoir vu quelque chose de plus extraordinaire dans notre histoire.

Constatons enfin que ce rapport circonstancié ne nous laisse nullement prévoir la mort de M^{me} de Lamotte ; bien au contraire :

« Cette malheureuse femme, écrit le comte de Lamotte ; *m'annonçait même qu'on allait la transporter à la campagne, où elle espérait se rétablir.* »

De sa mort probable, pas un mot. Il ne l'apprendra

que par la rumeur publique, et s'y attend si peu, qu'à l'annonce de cette nouvelle, il ne pourra en croire ses oreilles :

« Peu de jour après avoir reçu sa lettre, comme je traversais le pont Royal, j'entendis un crieur des rues qui annonçait les détails de la mort de la comtesse de Lamotte ; *je ne savais si je devais en croire mes oreilles*¹. »

Voici donc les conclusions qu'il nous est permis de dégager de ce premier document :

1° M^{me} de Lamotte a écrit à son mari le récit de la tentative d'arrestation dont elle a été l'objet, et ce récit nous est suspect par l'incohérente minutie des détails et, en certain point, par son invraisemblance manifeste.

2° Ce long récit aurait été écrit par la comtesse de Lamotte, alors que, de son propre aveu, elle se trouvait dans un état, tant physique que moral, qui rend la chose absolument invraisemblable.

3° Rien ne fait présager la mort de la comtesse de Lamotte, dans ce récit qu'elle termine, au contraire, au moment où on va « la transporter à la campagne où elle espère se rétablir. »

4° M. de Lamotte n'a pas assisté aux derniers moments de sa femme, dont il a simplement appris la mort par un crieur public.

5° Entendant crier cette nouvelle, M. de Lamotte la juge à un tel point invraisemblable qu'il ne sait s'il doit en croire ses oreilles....

Or, même si nous ignorions ce que nous savons enfin, l'ensemble de ces conclusions rigoureusement déduites, loin de nous prouver le moins du monde que M^{me} de

¹ *Mémoires inédits du comte de Lamotte-Valois* (chap. X, pages 199-200).

Lamotte est réellement morte à Londres le 23 août 1791, ne contribuerait qu'à éveiller tous nos soupçons et tous nos doutes.

II

**Séjour à Londres et correspondance
d'un nommé Bertrand avec Dubu de Longchamp
dont il était l'agent¹.**

Le 13 juin 1791, un agent de Dubu de Longchamp nommé Bertrand arriva de Paris à Londres, avec la double mission d'« aller s'installer auprès de M^{me} de Lamotte, monter la garde auprès d'elle et veiller à ce que les agents des factions, de Marat, Robespierre et Lameth, et ceux du duc d'Orléans ne pussent l'approcher, — et encore, afin d'empêcher l'apparition de son livre : *Vie de Jeanne de Saint-Rémy de Valois, comtesse de Lamotte.* »

A peine arrivé, Bertrand apprend le « drame affreux » qui venait de se passer, drame dont la victime devait — nous l'avons vu plus haut — nous faire le récit, avec une surabondance de détails qui témoigne d'une évidente préoccupation de ne rien nous laisser à deviner.... Après sa chute, « sans connaissance, les jambes broyées, M^{me} de Lamotte avait été recueillie par un parfumeur, nommé Warren, demeurant en face de la rue de Lambeth, près du pont de Westminster. »

C'est le 13 juin 1791 que Bertrand arrive à Londres, et, le même jour, il fait à M^{me} de Lamotte sa première visite. Elle commence par l'attendrir :

¹ Les détails qui suivent sont empruntés à M. Frantz Funck-Brentano, dans son livre : *La mort de la reine*, chap. XII, « La fin de Jeanne de Valois. »

« Elle découvrit son lit, écrit-il, pour que je puisse voir ses maux. Il n'existe rien dans la nature de plus affreux. La cuisse est cassée vers le milieu, la jambe est cassée vers le genou et l'une et l'autre sont éclissées. Il se forme des dépôts de matières purulentes et le chirurgien a été obligé de faire des incisions pour permettre la suppuration qui est d'une couleur infecte. Toute la couleur du corps est citron foncé, depuis le pouce du pied jusque dans les cheveux. »

Et puis, M^{me} de Lamotte se trouve dans le plus grand dénuement. Depuis dix-huit mois, elle a reçu 170 guinées d'avance sur la vente de ses nouveaux *Mémoires*, somme qui a servi à la faire vivre. Elle se trouve présentement abandonnée à la charité de Warren, lequel commence à se lasser.

Huit jours après, le 21 juin, Bertrand écrit :

« Une tache blanchâtre est apparue au milieu de la cuisse. Ayant fait une pression, il se fit une très considérable enflure qui inonda d'un pus d'une odeur cadavéreuse toute la cuisse de la malade et le pus était en si grande abondance que l'on a retiré cinq pleines soucoupes de tasse à thé. Lorsque je suis entré chez elle, on ne pouvait encore en supporter l'odeur, malgré que l'on eût brûlé du papier gris et que tout fût ouvert. »

Cependant, à Paris, la révolution avance à grands pas et Bertrand se plaint à Dubu de Longchamp d'être sans nouvelles et sans argent. « La malade, écrit-il, désirerait bien avoir quelques secours, étant absolument dénuée de tout. Je lui persuade le plus que je peux que ses affaires sont dans le meilleur état du monde ; mais elle est aussi étonnée que moi de n'avoir aucune nouvelle. »

Pourtant 6000 exemplaires de la *Vie de Jeanne de Saint-Rémy de Valois, comtesse de Lamotte*, sont tirés,

dont 4000 pour les libraires de Paris, 1000 pour ceux de Londres et de Hollande, et l'on a tiré 1000 exemplaires d'une traduction anglaise. Bertrand, qui a pour mission d'arrêter la mise en vente, négocie, et obtient un ajournement. M^{me} de Lamotte doit signer chaque exemplaire, mais pressée par Bertrand qui lui annonce des envois d'argent, elle diffère de jour en jour. Et l'argent n'arrive pas.

Enfin, le 29 juillet, Bertrand écrit à Dubu de Longchamp et lui rend compte d'une dernière scène qu'il a eue avec la comtesse de Lamotte, scène à laquelle son « cœur n'était pas préparé » et dont il sent le besoin d'« adoucir les couleurs déplorables. »

M^{me} de Lamotte lui a dit « qu'elle était bien convaincue qu'il n'était venu à Londres que pour la faire périr de la manière la plus outrageante, que c'était pour lui ôter son pain amer que l'on avait imaginé de retarder la vente de son ouvrage, qui était la seule ressource pour l'alimenter ;... qu'il ne lui restait plus, après s'être vengée, qu'à finir sa malheureuse existence de la manière la plus prompte. »

« — Jugez vous-même, Monsieur Bertrand, a-t-elle ajouté, la foi que je dois apporter à tous vos mensonges. *Je vais signer demain les exemplaires de mon livre*¹ et ne trouvez pas mauvais que vis-à-vis de vous, je fasse prendre toutes les mesures nécessaires pour m'assurer un dédommagement sur la perfidie et l'état déplorable dans lequel m'a jeté le retard que vous avez apporté à la vente de mon livre. »

Et Bertrand termine en disant : « La fièvre s'est emparée d'elle à l'instant, avec un tremblement affreux.

¹ C'est nous qui soulignons ce passage, ainsi que le passage suivant de cette citation.

Enfin, Monsieur, *ce n'est qu'une esquisse légère du tableau de cette scène épouvantable....* »

Le 5 août, Bertrand écrit : « *La malade est à bout.* » Et, quatorze jours après, le 19 août au soir, il quitte Londres après avoir supplié Dubu de Longchamp de lui envoyer de l'argent poste restante à Calais, sans quoi il sera obligé de demander son pain le long de la route. Et il s'en va à la garde de Dieu !

Avant d'aborder l'examen de cette correspondance, peut-être sera-t-il bon de revenir en quelques lignes sur l'enchaînement des circonstances qui devaient amener Dubu de Longchamp à entrer en relations avec M^{me} de Lamotte par l'intermédiaire de l'agent Bertrand.

Comme nous l'avons déjà dit, à peine arrivée en Angleterre, M^{me} de Lamotte se vit l'objet des sollicitations contradictoires de tous les partis. Tout le monde la savait exaspérée au dernier point, et fermement résolue à ne reculer devant rien, pour se venger de l'odieuse partialité de ses juges, et de la faiblesse de ceux qui l'avaient abandonnée ; aussi devenait-elle une recrue inestimable que se disputaient à l'envi le duc d'Orléans et les plus redoutés parmi les chefs de la Révolution ; tandis que la cour, menacée de ce fait, prenait de son côté des mesures. Cependant, les convoitises et les appréhensions allaient atteindre le point culminant de leur recrudescence lorsqu'on apprit que M^{me} de Lamotte était sur le point de mettre en vente un nouveau livre, sous le titre : *Vie de Jeanne de Saint-Rémy de Valois, comtesse de Lamotte*. Non sans raison, la cour s'émeut et confie à Mirabeau le soin de conjurer le péril. Tout d'abord, Mirabeau est d'avis que le meilleur moyen de s'assurer le silence de

M^{me} de Lamotte serait de la faire arrêter, mais sans retard, *dans les deux fois vingt-quatre heures*, ou encore : « Sans la faire arrêter, pour ne pas rendre indispensable un éclat, on pourrait se borner à la surveiller, à connaître ses projets, ses liaisons, ses ressources, ses espérances. Il serait possible, avec de l'habileté, *de tromper* cette femme, tout artificieuse qu'elle peut être, en lui faisant offrir des protections, des défenseurs, dont elle croirait ne pas devoir se défier. » Et c'est ce plan qui, d'après M. F. Funck-Brentano, aurait été « mis à exécution avec une habileté et un succès qui surprennent. »

L'avocat Jacques-Claude-Martin Marivaux, chef de la contre-police royale, devient auprès du comte de Lamotte l'agent du ministre du roi, Montmorin. Ce haut policier, après avoir gagné toute la confiance de M. de Lamotte, s'efforce d'obtenir par lui que M^{me} de Lamotte renonce à publier sa *Vie*, et consente à rentrer à Paris où la cour la dédommagerait de son renoncement à la publication de son livre, en en négociant l'achat.

De son côté, M^{me} de Lamotte a besoin d'argent. Elle ne tient pas au scandale, mais à la condition toutefois qu'on lui paie son silence un bon prix, car elle avait toujours espéré « que la reine lui ferait rendre ce que la confiscation de ses effets et biens avait versé dans les coffres du roi.... » Elle est un instant indécise, mais elle flaire bientôt le guet-apens que son mari ne semble pas soupçonner : « Ce qui me frappe beaucoup, écrit-elle, non sans persiflage, c'est que *s'il est vrai* que quelque personne de rang et intéressée désire que je me taise pour la tranquillité de Toinette (Marie-Antoinette), pourquoi ne vient-elle pas où je suis ? Pourquoi ma présence à Paris est-elle tant désirée ? La Salpêtrière n'est pas détruite.... » « Il serait possible, avec de l'habileté,

de *tromper cette femme* », avait dit Mirabeau dont toute l'habileté doublée de celle de l'avocat Marivaux se trouvait ainsi déjouée.

Malgré tout, le danger pour la cour devenant imminent, on adoptera en toute hâte un autre plan : puisqu'il est devenu certain que la résolution de M^{me} de Lamotte de ne pas rentrer en France restera inébranlable, on poussera en scène de nouveaux personnages qui s'empres seront d'approuver la résolution de l'opiniâtre récalcitrante et iront à elle pour lui proposer des arrangements qui finiront peut-être par la séduire. Et c'est alors que nous avons vu intervenir Dubu de Longchamp et son agent Bertrand.

Sans retard, l'agent Bertrand part pour l'Angleterre, où il a été précédé de huit jours par une lettre de Dubu de Longchamp à M^{me} de Lamotte, lettre dans laquelle il s'applique à lui bien définir le rôle qu'il entend remplir auprès d'elle :

« On vous a sollicitée de venir à Paris dans ce moment. Je ne suis nullement d'accord.... Suivez, Madame, cet exemple. Cédez tout espoir de vengeance à la résolution ferme de reposer votre tête fatiguée sur un sol tranquille et stable. Le temps des illusions doit être passé. Le temps de la douleur doit s'épuiser. Voué par mon cœur au soulagement des infortunes, je trouverai doux, Madame, d'être utile à M. de Lamotte et à vous-même. »

Mais qu'était ce Dubu de Longchamp « voué par son cœur au soulagement des infortunes ? » Il remplissait les fonctions d'administrateur-général des postes, ce qui lui laissait sans doute de nombreux loisirs, car M. de Lamotte, après nous l'avoir donné comme un « homme du caractère de Mirabeau, mais royaliste à l'excès », nous le montre « travaillant pour tous les journaux du parti

de la cour, et fort lié avec le ministre de la justice, M. Duport du Tertre ¹. »

Quant à l'agent Bertrand, c'était l'agent Bertrand, et c'est tout ce que l'on peut en dire, car il serait cruel, et peut-être injuste de vouloir le juger d'après la façon dont il semble avoir rempli la mission qui lui était confiée ; ou encore d'après le style et la teneur de ses lettres à Dubu de Longchamp, sur lesquelles nous allons revenir.

L'agent Bertrand avait, comme nous l'avons dit, reçu de Dubu de Longchamp la double mission de « s'installer à Londres, auprès de M^{me} de Lamotte, pour veiller à ce que les agents des factions et du duc d'Orléans ne pussent l'approcher ; et, en second lieu, d'empêcher l'apparition de la *Vie de Jeanne de Saint-Rémy de Valois, comtesse de Lamotte*. Or, si nous devons en croire sa correspondance, nous avons la surprise de constater que Bertrand devait rentrer en France n'ayant d'aucune façon rempli sa double mission. Il regagne, en effet, Paris quelques jours après la scène épouvantable au cours de laquelle M^{me} de Lamotte, lasse d'attendre, s'est déclarée résolue « à signer, dès le lendemain, les exemplaires de son livre, et à prendre les mesures nécessaires pour s'assurer un dédommagement sur la perfidie et l'état déplorable (*sic*) dans lequel l'a jetée le retard qu'on a apporté à la vente de son ouvrage. » On le voit, le scandale que Bertrand avait pour mission de conjurer est devenu imminent ; et c'est juste ce moment que Bertrand choisit pour abandonner la partie, laissant à la merci d'un parfumeur Warren celle qu'il devait s'efforcer de soustraire, à tout prix, aux entreprises des révolutionnaires et du duc d'Orléans. Comment supposer que

¹ *Mémoires inédits du comte de Lamotte-Valois*, (chap, X, page 200).

Dubu de Longchamp, ce « royaliste à l'excès », ait pu choisir un agent aussi incapable, aussi compromettant, pour une mission dont l'insuccès pouvait avoir, à l'époque, pour la cour déjà si compromise, les plus redoutables conséquences ?

De plus, il est évident que cette correspondance de l'agent Bertrand ne nous fournit aucune preuve de la mort de M^{me} de Lamotte à Londres, mort dont il ne nous dit pas un mot et qu'il ne devait sans doute apprendre qu'à son retour à Paris, par la rumeur publique, comme l'avait apprise le comte de Lamotte. Toutefois, l'agent Bertrand nous laisse pressentir cette mort, lorsqu'il écrit le 5 août : « *La malade est à bout.* » Mais c'est là certainement un propos exagéré, car en supposant que M^{me} de Lamotte soit réellement morte le 23 août 1791, elle eût été *à bout* pendant dix-huit jours encore. Ce qui est beaucoup !

Peut-on enfin logiquement admettre que l'agent Bertrand, l'homme de ce Dubu de Longchamp qui, après Mirabeau et Marivaux, avait pris en main la cause de la cour auprès de M^{me} de Lamotte, peut-on, dis-je, admettre que Bertrand quitte Londres après deux longs mois de séjour, n'ayant rien fait que formuler des promesses, juste quatre jours avant la mort de celle dont il devait acheter le silence à tout prix, et qu'il abandonnait encore vivante et sans ressource, à la charge d'un simple parfumeur qui se plaignait à tous les échos de ne pas être payé ? Tout cela serait inouï, si c'était seulement vraisemblable.

Mais il y a plus : si nous rapprochons la correspondance de Bertrand des mémoires de M. de Lamotte, nous constatons toute une série de circonstances et de

coïncidences qui nous révèlent le tracé d'un plan facile à reconstituer en dépit de ses lacunes insignifiantes.

Nous n'avons pas oublié que M. de Lamotte nous raconte comment, passant sur le pont Royal, et entendant un crieur des rues annoncer la mort de la comtesse de Lamotte sa femme, il s'y attendait si peu qu'il ne savait « s'il devait en croire ses oreilles. » Or sait-on où allait en ce moment M. de Lamotte ? Chez un de ses amis qui habitait, rue Notre-Dame-des-Champs, un hôtel ayant appartenu à l'abbé Terray. Cet ami l'avait invité à dîner et n'était autre que Dubu de Longchamp, chez lequel il se rend accablé de tristesse. Il le rencontre dans son jardin et lui présente le papier qu'il vient d'acheter :

« Il me dit alors, écrit M. de Lamotte, qu'il avait appris cet événement *la veille*, et qu'en m'invitant à dîner avec lui, c'était dans l'intention de m'offrir les consolations de l'amitié. — J'en ai d'autres aussi à vous donner, continua-t-il ; le ministre de la justice me disait hier, en *m'annonçant* la mort de M^{me} de Lamotte, *que c'était le plus grand bonheur qui pût vous arriver....* On redoutait ses écrits, et puis l'on n'ignorait pas les démarches du duc d'Orléans pour les mettre en évidence et causer du scandale. *Sa mort aplanit toutes les difficultés, et ce doit être un grand motif de consolation pour vous....* »

Bien plus, M. de Longchamp propose à M. de Lamotte de le conduire dès le lendemain chez le ministre de la justice Duport du Tertre. L'entrevue a lieu ; et le ministre de la justice s'empresse d'apprendre à M. de Lamotte qu'il a eu avec M. de Laporte, intendant de la liste civile « plusieurs conférences » relativement à ses « affaires », pour finir en lui promettant « de saisir au plus tôt l'instant favorable, pour effacer jusqu'aux der-

nières traces de son maudit procès¹. » Vit-on jamais ministre plus dévoué !

Toutefois, ce que nous venons de lire des mémoires de M. de Lamotte nous montre que le ministre de la justice Duport du Tertre fut le premier à lancer la nouvelle de la prétendue mort de la comtesse de Lamotte ; puisque c'est de lui que M. Dubu de Longchamp a appris l'événement, un jour avant que le public, et par le public, M. de Lamotte en aient eu connaissance. Et cela prouve que le séjour de la comtesse de Lamotte en Angleterre eut son dénouement en dehors des démarches de M. de Longchamp et de son agent Bertrand qui, lui, avait quitté Londres le 19 au soir y laissant M^{me} de Lamotte encore vivante, et se trouvait sans doute encore sur la route de Calais à Paris, lorsqu'on répandit la nouvelle de la mort de la comtesse.

Mais, si l'in vraisemblance de cette nouvelle, qui échappera à l'indifférence du plus grand nombre, doit nécessairement frapper quelqu'un, ce sera certainement avant tout M. de Lamotte, mieux instruit que personne de l'état de sa femme. Il se demandera *s'il doit en croire ses oreilles* et il pressentira tout de suite, dans cette mort si mystérieuse et en même temps si opportune à la cause de certain parti, toute une secrète machination dont vont avoir à souffrir ses intérêts qui, jusqu'à ce jour, avaient trouvé leur plus sûre garantie dans le redoutable arsenal de scandales dont sa femme détenait la clef. Dès lors on le savait homme à ne pas demeurer inactif : il ferait tout pour découvrir le mot de cette macabre énigme, et pour y arriver, si on l'y poussait, il n'hésiterait peut-être pas à réclamer l'appui des ennemis de la cour.

¹ *Mémoire du comte de Lamotte.* (Chap. X, pages 200 et 203.)

Tout cela, le ministre de la justice Duport du Tertre ne l'ignorait certainement pas : M^{me} de Lamotte disparue, il ne s'agissait donc plus que d'acheter le silence de son mari ; aussi M. de Lamotte ignore-t-il encore la mort de sa femme, qu'à l'instigation du ministre de la justice il se voit invité à dîner par Dubu de Longchamp, pris du besoin pressant de lui « offrir les consolations de l'amitié » et les condoléances du ministre de la justice, qui lui fait dire que la mort de sa femme est pour lui « le plus grand bonheur qui pût lui arriver » ; que « cette mort aplanit toutes les difficultés et doit être un grand motif de consolation pour lui.... » De plus, Dubu de Longchamp s'offrira à l'introduire lui-même, et dès le lendemain, auprès du ministre qui, lors d'une audience antérieure, l'avait *assez bien accueilli*, mais cette fois allait se montrer particulièrement préoccupé de ses intérêts, au sujet desquels il a déjà eu « plusieurs conférences avec M. de Laporte, intendant de la liste civile.... »

Jamais M. de Lamotte ne s'est vu l'objet de pareilles sollicitudes, qui ont pour premier effet de le consoler, comme par enchantement de la mort de sa femme, Certes, on ne tardera pas à lui faire comprendre le mobile réel et le vrai sens de l'exceptionnelle faveur dont il se voit soudainement gratifié ; mais il ne s'en prêtera qu'avec une complaisance plus empressée à tout ce que l'on exigera de lui, bien persuadé qu'il a tout à y gagner. Il n'en restera pas plus convaincu qu'auparavant de la mort de sa femme. Il n'ignorait pas les nombreux et très sérieux motifs que le roi et son entourage avaient de la soustraire à jamais aux pernicieuses sollicitations de leurs ennemis acharnés ; et il connaissait les toutes-puis-

santes influences auxquelles la cour pouvait faire appel pour arriver à ses fins.

Dès lors, il s'explique sans peine l'in vraisemblance de la mort de sa femme qui l'avait tout d'abord tant frappé, et il comprend qu'il aura tout avantage à se prêter, sans réserve, à la tacite connivence dont on veut bien l'honorer. En effet, son veuvage fictif ne va-t-il pas lui devenir comme une lucrative émancipation qui le débarrassera d'une épouse compromettante, et à laquelle depuis longtemps il n'était plus lié que par la solidarité des intérêts? On l'accable d'égards, on le comble de promesses, le ministre de la justice prend en main sa cause; l'avenir dont il redoutait les rigueurs lui sourit enfin. Il va pouvoir refaire sa vie, concevoir de nouvelles espérances, chercher dans un nouveau mariage l'oubli d'une première union si fertile en amères déceptions. Et en échange de tout cela, on ne lui demande que la complicité de son silence. — Le marché est incontestablement des plus avantageux; aussi l'acceptera-t-il avec empressement.

III

Une lettre du parfumeur Warren adressée à M. de Lamotte.

Ce parfumeur Warren habitait, paraît-il, non loin de Westminster, en face de la rue de Lambeth. C'est lui qui avait recueilli la comtesse de Lamotte après sa chute sur le pavé du haut d'un deuxième étage, *scène digne du drame antique*¹, dont — nous l'avons vu — M. de Lamotte devait nous laisser le récit si scrupuleusement

¹ D'après M. F. Funck-Brentano.

circonstancié ; et c'est chez lui que l'agent Bertrand devait rencontrer celle qu'il était chargé de surveiller.

Warren patiente tant que sa malade est à même de payer l'abri et les soins qu'il lui donne ; mais il devient revêche, arrogant et même grossier, dès qu'il commence à craindre d'en être pour ses frais. Dédaigneux de l'intermédiaire de l'agent Bertrand, il écrira alors directement et sans ambages à Dubu de Longchamp : « Après tout je n'ai pas les moyens de pourvoir à sa subsistance. Avant les devoirs de l'amitié passent chez moi ceux du mari et du père de famille. » Et il en arrive à n'user d'aucun ménagement envers M^{me} de Lamotte : « Ce Bertrand, lui dit-il un jour, qui ne quitte pas le chevet de votre lit, est un de vos anciens amants. » Il lui reproche le linge qu'elle salit. Il refuse de payer la garde qui la sert. Et l'agent Bertrand de conclure, avec la rare perspicacité qui le caractérise : « On distingue aisément que ce n'est que la peur de perdre ce qu'elle lui doit qui tient cet homme. »

Mais l'heure de l'issue fatale a sonné, et le 23 août 1791, à onze heures du soir, M^{me} de Lamotte meurt, après une douloureuse agonie. Le premier soin de Warren sera d'en avertir M. de Lamotte, en ces termes que j'ai tenu à citer : « *Je l'ai fait enterrer dans l'église de Lambeth et ai réservé le droit à ses amis — s'il s'en trouve un disposé à en user — d'élever un monument aux restes de la femme, de la sœur et de l'amie la plus affectionnée qui ait jamais paru*¹. »

Il est à remarquer que, lorsqu'en dehors des affirmations simplement gratuites, on tient à trouver des preuves de la mort de la comtesse de Lamotte à

¹ Passages soulignés pour être rappelés.

Londres, on va décidément de surprises en surprises, on est cahoté d'incohérences en incohérences.

Et d'abord, soit dit incidemment : nous ne sommes nullement fixés sur certaines dates qui, quoique d'importance secondaire, devraient du moins concorder, puisqu'on se donne le luxe de les fournir. M. de Lamotte, par exemple, qui correspond avec sa femme, nous dit qu'elle survécut « trois semaines » à sa chute¹ ; tandis que, d'après l'agent Bertrand, elle aurait survécu au moins du 13 juin au 23 août 1791, c'est-à-dire neuf bonnes semaines.

Mais ce n'est là — nous le voulons bien — qu'une constatation accessoire, surtout quand on en vient à faire certaines observations vraiment déconcertantes. Nous avons vu la place particulièrement considérable que M^{me} de Lamotte occupait dans les préoccupations de la cour et de tous les partis ; et l'effet de ces préoccupations se manifeste même au moment où commence à circuler le bruit de sa mort. Le ministre de la justice ne paraît pas encore rassuré ; par l'intermédiaire de Dubu de Longchamp, sans tarder d'un jour, il envoie ses condoléances à M. de Lamotte, qu'il avait simplement « assez bien accueilli » peu auparavant. De plus il lui fait dire que cette mort est « le plus grand bonheur qui pût lui arriver », que l'on « redoutait les écrits de la défunte, et puis que l'on n'ignorait pas les démarches du duc d'Orléans pour mettre ses écrits en évidence et causer du scandale. » Enfin, que cette mort qui « aplanit toutes les difficultés doit être pour lui un grand motif de consolation. » Ce n'est pas encore assez ; le ministre se fait présenter M. de Lamotte pour lui

¹ *Mémoires inédits du comte de Lamotte-Valois*, chap. X, page 199.

apprendre qu'il a eu plusieurs conférences relativement à ses affaires avec M. de Laporte, intendant de la liste civile ; et il termine en lui faisant les plus rassurantes promesses pour l'avenir.

Mais, tandis qu'à Paris M. de Lamotte qui, apprenant son malheur, *n'avait pu en croire ses oreilles*, se voit ainsi accablé d'égards inaccoutumés, que se passe-t-il à Londres où vient d'expirer, dit-on, M^{me} de Lamotte, cette femme tant redoutée et si étroitement surveillée par la cour ? Nous ne trouvons que le parfumeur Warren pour nous renseigner sur ce point qui était pourtant du plus haut intérêt : c'est lui qui la fait enterrer ; c'est lui qui se charge « d'annoncer le douloureux événement » au comte de Lamotte ; c'est lui qui réserve le droit aux amis de la défunte d'élever un monument aux restes « de la femme, de la sœur et de l'amie la plus affectionnée qui ait jamais paru », bien qu'il lui reprochât, quand elle vivait, de compter l'agent Bertrand parmi « ses anciens amants. »

M^{me} de Lamotte est morte, mais ni son mari, ni l'agent Bertrand n'ont été témoins du fait qui a fortement surpris le premier, et dont le second semble avoir combiné son départ de Londres de façon à ne pouvoir rien dire. On se trouve dans l'impossibilité de nous citer le nom d'une seule personne digne de fois, soit par son nom, soit par sa situation, soit par son caractère, qui, comme il arrive toujours en pareille occurrence, ait été appelée à reconnaître le cadavre et à constater officiellement la mort. La cour, Dubu de Longchamp, le ministre Dupont du Tertre que nous avons vus à Paris si empressés autour de M. de Lamotte, laissent à Londres le parfumeur Warren régler tout à sa guise, sans le moindre

contrôle : c'est lui qui veillera à tous les détails de l'inhumation et se chargera — ici la fable touche au grotesque — d'assurer aux amis de la défunte — « s'il s'en trouve un disposé à en user » — le droit de lui « élever un monument. »

N'avais-je pas raison de dire qu'en tout cela l'incohérence la plus osée se greffe sur la plus manifeste invraisemblance, et ne nous est-il pas permis de joindre le récit de M. de Lamotte aux lettres de l'agent Bertrand et de Warren le parfumeur, et d'en composer un seul dossier sous la fiche : *Mystifications historiques ?*

IV

Acte mortuaire de M^{me} de Lamotte.

Au cours d'une polémique que j'eus l'audace de soutenir contre M. Frantz Funck-Brentano, à propos de son livre sur *l'Affaire du Collier*, ouvrage désormais classé selon son mérite par la seule critique qui compte en histoire¹, l'éminent archiviste paléographe écrivait ce

¹ Dans son numéro du 28 février 1912, un rédacteur du *Temps* faisait encore de ce livre, et de l'ensemble de l'œuvre de M. Frantz Funck-Brentano, un éloge cruel qui — il convient de le dire en toute justice — atteignait bien imprudemment des écrivains tels que Lenôtre et Jean Le-moine. Le signataire de l'article en question, après avoir placé l'auteur de *l'Affaire du Collier* parmi « ces historiens nouveaux qui ont rajeuni l'histoire », stigmatise « les causeurs grincheux, les érudits acariâtres qui poursuivent de leur ressentiment ou de leur jalousie ces historiens, parce qu'ils écrivent des livres capables d'intéresser tout le monde. » Or, à ne le juger qu'à ce point de vue, je suis certain que pas un vrai historien ne contestera que *l'Affaire du Collier* de M. F. Funck-Brentano puisse rivaliser avec le *Collier de la reine* d'Alexandre Dumas.

Quoiqu'il en soit, à ceux qui voudraient se rendre un compte exact de la façon de procéder de M. F. Funck-Brentano, de sa manière d'interpréter les textes et de faire le choix de ses sources, des libertés qu'il prend avec les citations, qu'il altère, embellit ou simplement supprime, selon les besoins de sa cause, à ceux-là je conseillerai de lire *l'Affaire*

qui suit en réponse à mon premier article ¹, qu'il n'avait sans doute pas lu sérieusement :

« ... M. de Soudak fait preuve du même esprit critique que celui avec lequel en 1899, dans la *Revue bleue*, il établissait que M^{me} de Lamotte était morte en Crimée, alors que nous avons les lettres de *témoins oculaires* de sa mort à Londres et son acte d'inhumation à l'une des paroisses de la ville, Sainte-Marie de Lambeth, le 23 août 1791 ².... »

Je m'empressai de répondre que je connaissais l'existence de ces documents, mais qu'une simple affirmation de M. F. Funck-Brentano, fût-elle libellée sous forme de décret, ne me suffisait plus, j'avais entrepris d'employer mon modeste esprit critique à en démontrer la valeur. Et je terminai en me défendant, par pure courtoisie, d'avoir voulu lui donner — comme il m'en accusait — des leçons de critique historique.

J'ai donc demandé à M. F. Funck-Brentano de bien vouloir nous communiquer les lettres de *témoins oculaires* de la mort de M^{me} de Lamotte à Londres, lettres dont il nous avait affirmé l'existence. Or, ne pouvant nous satisfaire, notre distingué contradicteur s'est efforcé de

du Collier et la mort de la reine, de M. Emile Kahn (*Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1902-1903, t. 1, p. 16-37).

¹ Voir le *Temps*, des 1, 5 et 24 avril 1902.

² Dans son livre *La mort de la reine* M. F. Funck-Brentano devait reproduire, au cours de son dernier chapitre, sous le titre : *Légendes*, mon article de la *Revue bleue*, auquel il fait ici allusion; mais, selon son habitude, nous le voyons s'arrêter à plaisir à la partie pittoresque, qu'il semble à certains endroits s'attribuer, tandis que c'est avec une suprême désinvolture qu'il laisse ignorer au lecteur *tout* ce qui pouvait donner une réelle valeur documentaire à mon travail. Pas un mot de l'entrevue de M^{me} de Lamotte dite Gachet avec Alexandre I^{er} à Saint-Pétersbourg; pas un mot des mesures exceptionnelles prises par le gouvernement russe pour s'assurer des papiers de la défunte Gachet; enfin, pas un mot de la déclaration formelle du gouverneur de la Tauride, prince Narischkin, affirmant au baron Baudé que M^{me} Gachet « était réellement la comtesse de Lamotte-Valois. »

nous donner le change en nous servant des citations peut-être intéressantes, mais dans lesquelles nous ne sommes pas parvenu à trouver une réponse à ce que nous demandions. L'agent Bertrand, en effet, nous parle longuement de l'état de santé de M^{me} de Lamotte qu'il laisse à Londres en disant : « qu'elle est à bout », mais il n'a certainement pas été *témoin oculaire* de sa mort. Quant à Warren, il y a doute, pour le moins. Il nous apprend qu'il a fait enterrer M^{me} de Lamotte, et qu'il s'est même préoccupé de son monument ; mais nous ne voyons pas qu'il ait été *témoin oculaire* de la mort de celle qu'il a fait inhumer.

Après cela, cependant, M. F. Funck-Brentano nous dit bien que M^{me} de Lamotte « mourut à 11 heures du soir, au milieu de souffrances atroces. La veille, elle avait été prise de vomissements et de convulsions qui ne la quittèrent pas jusqu'au dernier soupir ¹.... » Mais ces détails si précis, que nous voudrions voir constater par un *témoin oculaire*, nous sont malheureusement donnés sans la moindre référence.

On le voit, en ce qui concerne les témoins oculaires de la mort qui nous occupe, M. F. Funck-Brentano peut se dérober avec l'aisance que donne l'habitude ; mais qu'il se dérobe, c'est un fait.

Reste l'acte mortuaire de M^{me} de Lamotte décédée à Londres, le 23 août 1791 ². Ce document existe en effet, et, bien avant que M. F. Funck-Brentano ait eu l'amabilité de me le signaler, j'en possédais dans mes papiers l'extrait dûment timbré, scellé et signé par le recteur

¹ *La mort de la reine* (p. 164-165).

² Une fois de plus, M. F. Funck-Brentano citait inexactement, car il n'existe pas d'acte d'inhumation de M^{me} de Lamotte daté du 23 août mais bien du 26 août 1791.

de l'église Sainte-Marie de Lambeth à Londres. Mais il convient d'observer, qu'en ce qui touche au *fait de la mort* de M^{me} de Lamotte, ce document — surtout après ce que nous savons — est loin d'avoir la valeur péremptoire que semble vouloir lui donner M. F. Funck-Brenzano. Un acte mortuaire constate simplement l'inhumation d'une personne dont l'identité a été affirmée par témoins. Tout ici dépend donc non de l'existence de l'acte, mais de la valeur du témoignage des déclarants, et aussi des circonstances particulières qui ont précédé et suivi l'inhumation.

Une inhumation de Jeanne Saint-Rémy de Valois, comtesse de Lamotte, a eu lieu le 26 août 1791, un acte en fait foi ; c'est incontestable. Toutefois, comme il me semblait avoir été dressé avec une certaine hâte, et sur des déclarations bien incomplètes, cet acte qui ne nous donne pas même l'âge de la défunte me parut à moi très suspect. Aussi, lui faisant part de mes doutes, ai-je demandé au R. recteur de la paroisse Sainte-Marie de Lambeth de bien vouloir examiner avec attention ce document et de me dire si, dans sa teneur, dans sa rédaction, dans l'écriture, il n'y découvrirait rien qui pût laisser soupçonner une falsification quelconque. Or, après un sérieux examen, le R. recteur m'a fait la déclaration suivante que je l'ai prié de bien vouloir signer, après l'avoir écrite, ce à quoi il s'est prêté avec un empressement dont je tiens à le remercier ici :

« Lambeth-Rectory,
214, Lambeth Road.
S. E.

» A juger l'acte inscrit dans mon registre, on ne peut y trouver aucune trace de falsification d'écriture.

» Il reste néanmoins possible que ce ne soit qu'une *prétendue* comtesse de Lamotte qui ait été enterrée ici.

» En 1791, il n'y avait pas en Angleterre d'enregistrement documenté des décès. La méthode employée à cette époque consistait simplement à consigner, dans un carnet de notes sommaires, le nom des personnes enterrées.

» Ces notes étaient ensuite recopiées sur le Registre de la Paroisse, et signées par le Recteur en fonction qui mettait au bas de la page son visa ainsi libellé : « Examiné, W. Vyse » Rector. » Et ce visa *prouvait simplement* que le registre avait été comparé au carnet.

» Le Recteur

» R. Thory Gage Gardiner. »

Il est donc évident que cet acte n'a absolument aucune valeur probante par lui-même, et c'est à peine s'il pourrait appuyer, dans le cas où elle existerait, l'attestation du décès qui avait eu lieu trois jours auparavant, le 23 août, et de l'identité de la défunte fournie pour le moins par un témoin désintéressé et digne de foi. Or, nous savons que cette attestation n'existe pas.

Personne n'a jamais douté d'une prétendue inhumation de Louis XVII ; or ils sont nombreux ceux qui prétendent et prétendent encore que ce n'est pas Louis XVII qui fut inhumé sous ce nom, mais qu'il y eut simulacre ou substitution. Et l'ardente polémique qu'a soulevée cette question prouve bien que l'on jugea le cas digne d'intérêt et nullement impossible.

Alexandre I^{er} est mort à Taganrog, le 19/1 décembre 1825. Or, bien que le fait ait été autrement constaté et contrôlé que celui de M^{me} de Lamotte, — les constatations officielles ayant été faites par des personnages qui pouvaient estimer qu'il y avait raison d'Etat ¹ à se prêter à

¹ On sait qu'Alexandre I^{er} fut hanté de l'idée d'abdiquer.

une substitution, — il arrive qu'encore de nos jours plusieurs prétendent qu'Alexandre I^{er} mourut en réalité sous un froc d'ermite, à Tomsk, le 20 janvier 1864, et que c'est là qu'il repose dans l'enceinte du couvent de Saint-Alexis, sous une dalle qui porte l'inscription suivante : « Ici repose le corps du Grand et Bienheureux vieillard Féodor Kouzmitch », dalle devant laquelle, paraîtrait-il, tous les membres de la famille impériale qui passent par là ne manquent jamais de venir se prosterner. Et s'il y a là, il faut bien l'avouer, matière à polémique, cela prouve du moins que, même en dépit de toutes les constatations officielles, le fait d'une substitution n'est pas jugé impossible.

Et sans chercher si loin dans le passé, il y a quelques années à peine, dans cette même Angleterre qui vit l'inhumation de M^{me} de Lamotte, un charpentier, George Hollamby Druce, prétendit que l'inhumation, le 28 décembre 1864, du cinquième duc de Portland, dont il se disait le fils, n'avait été qu'un simulacre imaginé par le noble duc, mort en réalité, toujours d'après lui, quinze ans plus tard. L'acte d'inhumation existe, la tombe se dresse au cimetière de Highgate, et tout cela n'empêcha pas, qu'admettant le cas d'un simulacre *toujours possible*, le tribunal consistorial réuni à la cathédrale de Saint-Paul décida l'ouverture du cercueil, tandis qu'un délégué du ministre de l'intérieur, un médecin légiste, était appelé à constater la vérité.

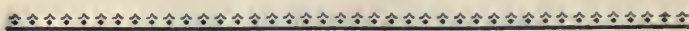
Tout cela nous prouve qu'un acte mortuaire, même régulièrement rédigé, n'a jamais eu qu'une valeur conditionnelle et relative, et qu'en dépit de cet acte, une substitution ou un simulacre peuvent toujours être jugés possibles. Or, pour le cas de la comtesse de Lamotte, vu les circonstances qui accompagnèrent sa disparition,

tant à Londres qu'à Paris, circonstances sur lesquelles je crois inutile de revenir, la substitution ou le simulacre incontestablement possibles et même vraisemblables deviennent certains, après l'enquête contradictoire dont, uniquement soucieux de la vérité, nous venons d'exposer les résultats.

Et si, après cela, on veut bien rapprocher la faible argumentation à laquelle on en est réduit, dès que l'on tente de prouver la mort de M^{me} de Lamotte à Londres, du faisceau de preuves précises que nous ont fourni les témoignages tant oraux qu'écrits que nous avons produits, il me semble que notre conclusion s'impose : M^{me} de Lamotte est morte en Crimée.

Il ne nous reste plus qu'à parer la dernière botte que nous porte M. F. Funck-Brentano. Rappelant qu'en 1844 le bruit courut que M^{me} de Lamotte venait de mourir à Paris, il ajoute : « Après être morte à Londres en 1791, puis en Crimée en 1825, M^{me} de Lamotte mourut encore à Paris en 1844. » Et sous la cinglante ironie des mots, on sent qu'il en déduit que M^{me} de Lamotte est réellement morte à Londres, bien qu'il ne soit pas parvenu à en fournir la moindre preuve. Mais ne serait-il pas plus logique de conclure que, dès l'instant que M^{me} de Lamotte, morte à Londres en 1791, puis en Crimée en 1825, serait encore morte à Paris en 1844, un doute qu'il convenait d'élucider a toujours existé, et qu'il restait à chercher où elle était réellement morte ? Et c'est cette recherche que nous ne regrettons pas d'avoir entreprise.

LOUIS DE SOUDAK.



LES ŒUFS DE PAQUES DE ROSE

— Est-ce que tu lui as préparé ses œufs de Pâques ? dit le vieux Mignot.

— Ils sont là dans la corbeille, sur le coin de l'arche, répondit la Mignote. Mais, d'abord, savoir si elle viendra ? Moi je ne pense pas.

Rose viendrait-elle ou ne viendrait-elle pas : ils ne parlaient plus que de cela depuis le dimanche des Rameaux. Rose était leur petite-fille. Elle vivait avec son père et sa mère, — leurs fille et gendre, — à Lormes, tandis qu'eux ils habitaient dans le village de La Vallée, à deux kilomètres de la ville.

Imaginez-vous un dimanche de Pâques avec un clair soleil, mais aussi avec un vent froid qui balaie fameusement les routes et transformé en éventails les queues des poules ; toutes les fenêtres et portes closes ; du feu dans les cheminées, et pourtant les trois cloches qui sonnent joyeusement, parce que c'est ce matin que le Christ est ressuscité. L'ange du Seigneur a soulevé la lourde pierre du sépulcre, pareille à celles que l'on voit ici sur les concessions à perpétuité dans le cimetière neuf. Et

le Christ s'est élançé vers le ciel, son pays, en même temps que chantait la première alouette.

— Ma foi, dit Mignot, avec un vent pareil, ça serait bien possible qu'ils ne la laissent pas venir.

Et puis, il n'y avait pas que le vent !

Cela n'allait plus avec Tambour, leur gendre. Est-ce que, l'été dernier, il n'avait pas essayé de leur emprunter de l'argent ? Il avait des ennuis avec sa boulangerie. Mais, eux, est-ce que leurs terres leur rapportaient un sou ? Juste de quoi se nourrir, et à la condition de ne pas avoir trop d'appétit ! S'ils avaient douze billets de cent francs pliés dans l'armoire entre deux draps, — les deux du milieu, dernière pile à gauche, — ce n'était pas pour s'en défaire, même en faveur de leur gendre. Ils étaient vieux. Lui n'avait pas encore trente-cinq ans. Avec deux bras valides on doit se tirer toujours d'affaire dans la vie. Ils se vantaient de n'avoir jamais emprunté un centime à personne. Alors, sans qu'il y eût eu de dispute, ils étaient comme fâchés, eux et leur gendre : ils ne s'étaient même pas vus pour le 1^{er} janvier.

Bien qu'il ne restât plus de poussière sur la route, dont on voyait à nu tous les cailloux, le vent soufflait encore. L'horloge sonna la demie de deux heures. La Mignote s'assit au coin du feu. Parce que c'était aujourd'hui dimanche de Pâques, elle ouvrit son livre de messe pour lire quelques prières. Le vieux recompta les œufs dans la corbeille : il y en avait douze, six bleus et six rouges, qui faisaient penser à des poules merveilleuses qui les auraient pondus, et beaucoup plus jolies que celles qui, pour l'instant, gloussaient dans la cour.

En lisant des prières, en regardant les œufs, la Mignote et Mignot se souvenaient de Rose. Chaque année elle leur faisait sa première visite pour Pâques. Ensuite tous

les jeudis elle venait les voir, jusqu'aux mauvais jours de l'hiver. Dans la cour, dans le jardin dont elle connaissait tous les arbres fruitiers, dans le pré où il y avait une mare au bord de laquelle les grenouilles aimaient à prendre l'air, elle s'amusait avec l'âne, qui n'était pas méchant, et avec la Marie Jacquet, qui parfois était plus méchante que l'âne. Elle respirait le bon air de la campagne, puisque Lormes, avec ses deux mille cinq cents habitants, était pour elle une vraie grande ville. Elle rapportait tantôt une brassée de coquelicots et de bleuets, tantôt du chèvrefeuille qu'elle avait cueilli sur les haies garnies d'épines qui piquent.

Elle entrait dans sa neuvième année. Ils l'aimaient beaucoup, comme tous les grands-pères et grand'mères aiment leurs petits-enfants.

Mignot sortit dans le pré, derrière la maison.

La Mignote s'assoupit, son livre de messe sur les genoux. Elle ne se réveilla qu'en entendant la porte s'ouvrir : c'était Rose avec sa mère !

— Vous voilà donc ? dit-elle en se levant. Dieu merci, ça fait du temps qu'on ne vous avait vus ni les uns ni les autres !

— Qu'est-ce que tu veux !... dit Louise, la mère de Rose, qui avait l'air tout triste.

La Mignote ne répondit rien. Elle se contenta d'embrasser Rose. Avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus, c'était une gamine qui ressemblait à beaucoup d'autres ; mais, pour sa grand'mère, il n'y en avait pas au monde une pareille.

— Et papa ? demanda Louise.

— Il doit être par là, dans le pré, dit la Mignote.

Rose regardait cet intérieur que depuis si longtemps elle n'avait pas vu. Les meubles ne paraissaient pas plus

vieux. Quant à grand'mère Mignot, elle avait toujours ce bonnet blanc sur ses cheveux gris. Puis elle aperçut les œufs dans la corbeille. Mais elle n'osa point s'en approcher, quoiqu'elle sût bien qu'ils étaient pour elle. L'année dernière il y en avait six verts et six jaunes.

Elle n'écoutait pas sa mère, qui d'ailleurs prononçait des phrases incompréhensibles. Qu'est-ce que c'était qu'une traite de cinq cents francs qu'il fallait payer après-demain ?

— Je t'assure, disait-elle à grand'mère Mignot, qu'il travaille, qu'il ne dépense pas un sou. Seulement nous avons des clients qui ne nous paient pas. Tu sais bien, quand les Robineau ont levé le pied en nous laissant une note de trois cent quarante francs ?...

— Oui... oui... faisait grand'mère Mignot.

Dans un coin Rose retrouva la petite pelle dont elle se servait pour creuser des trous dans le sable et dans le terreau. Elle se demandait pourquoi, depuis le mois d'août de l'année dernière, on l'avait empêchée de revenir ici, où elle était si bien !

— Va donc chercher ton grand-père dans le pré, lui dit grand'mère Mignot.

Juste à ce moment il rentra. Il parut surpris de voir Rose. Il l'embrassa. Elle sortit tout de même pour revoir le pré, l'âne qu'elle essaya de faire courir un peu, mais elle n'y réussit point : il avait dû vieillir, lui. Elle regarda la maison des Jacquet qui touchait à celle des Mignot et lui ressemblait. Elle regarda le village dont une partie était nichée dans un creux de terrain, tandis que l'autre grimpa avec ses maisons le long d'une colline à la rencontre des derniers arbres du bois. Mais elles s'arrêtaient trop tôt ; mais ils ne descendaient pas assez bas. Et il y avait, entre les derniers arbres et les premières maisons,

un grand espace occupé par des champs difficiles à labourer et par des « chaumes » hérissées de rochers et de genêts.

Rose ne pensait ni à sa mère, ni à son grand-père, ni à sa grand'mère. Elle ne les voyait point assis tous les trois, les mains sur les genoux, évitant de se regarder dans les yeux.

C'est que les Mignot, comme tous les paysans, étaient durs à la détente ! De l'argent prêté, c'est presque de l'argent perdu : il faut l'avoir là, sous les yeux, à portée de la main. Quand ce sont des louis, il faut les faire tinter de temps à autre, pour s'assurer qu'ils sonnent toujours clair ; quand ce sont des billets de banque, il faut les déplier souvent pour voir s'ils ne sont pas attaqués par l'humidité ou déchiquetés par les rats.

— Eh bien, tout de même, dit Louise qui parlait vite, je ne vous aurais pas cru si mauvais cœur. Puisque je vous dis qu'on vous le rendrait, que Pierre vous ferait un reçu ! Il ne nous reste plus qu'à nous laisser saisir et à quitter le pays. Quel malheur !

Elle tira son mouchoir et s'essuya les yeux.

— Dame, dit Mignot, certainement que c'est dur pour vous. Seulement, tu comprends bien : si nous venions à tomber malades, à ne plus pouvoir travailler ?...

— Mais ce n'est qu'un moment à passer ! répondit-elle. Pierre est un bon ouvrier. On vous rembourserait par petites sommes, aussitôt que possible. Et avec un reçu....

— Avec un reçu, réfléchit la Mignote en regardant Mignot, ça serait peut-être différent, en effet. Mais faudrait d'abord l'avoir.

C'est qu'elle n'avait confiance en personne : donnant, donnant.

Ah ! comme Louise eut vite fait de rentrer son mouchoir et d'ouvrir son porte-monnaie, d'où elle tira un papier plié en huit !

— Je lui avais dit, expliqua-t-elle, de préparer quand même le reçu, parce que je pensais bien qu'à la fin des fins vous ne voudriez pas nous laisser dans l'embarras.

Pour lire la Mignote mit ses lunettes ; lui, il avait encore de bons yeux. Il y eut un silence que Louise trouva long. Evidemment il leur en coûtait de se défaire, d'un seul coup, de cinq billets de cent francs.... Une bûche, que la flamme rongait par le milieu, se cassa brusquement en deux morceaux qu'avec les pincettes Mignot rapprocha. De la suie tomba sur les charbons. Dans la marmite accrochée à la crémaillère on entendit chanter l'eau.... Louise ne fit pas un geste, mais son cœur se mit à battre très fort quand elle vit sa mère se lever, ouvrir l'armoire et monter sur une chaise pour atteindre la dernière pile de draps, à gauche....

— Grand'père, dit Rose qui rentrait parce que dans le pré aussi le vent soufflait, l'âne n'a pas voulu courir : il est donc malade ?

Grand'père ne répondit pas : il avait d'autres soucis en tête. Ce reçu qu'il tortillait entre ses doigts ne lui représentait pas les cinq billets de cent francs qui allaient sortir de la maison. Y rentreraient-ils jamais ? Il fut sur le point de dire à sa femme.... Mais il était trop tard.

— Je vous remercie pour Pierre, dit la maman de Rose. Vous pouvez être sûrs que vous n'y perdrez rien.... Allons, Rose, embrasse grand-père et grand'mère.

Elle avait hâte de rentrer pour annoncer à son mari la bonne nouvelle.

— Nous allons partir, dit-elle. Vous comprenez : il doit m'attendre. Au revoir. Et merci beaucoup.

Mais Rose regardait du coin de l'œil les beaux œufs bleus et rouges. Dieu, que sa mère était donc pressée !

— Rose, viens-tu ?

Oui, Rose venait. Mais la barrière de la cour se fut à peine refermée sur elles qu'elle dit :

— Maman, et mes œufs de Pâques ?

Il s'agissait bien de cela ! Sa maman tenait cinq billets bleus beaucoup plus jolis et plus utiles que les œufs.

— Ce sera pour une autre fois, dit-elle. Ton grand-père et ta grand-mère nous ont prêté de l'argent. Ils ne vont pas te donner encore des œufs par-dessus le marché !

Qu'est-ce que tout cela faisait à Rose ? Au tournant de la route elle s'arrêta, piétinant de rage, et se mit à pleurer.

— Je te laisse là, lui dit sa mère. Mais le croquemitaine va venir. Tiens, l'entends-tu ?

On entendait, en effet, des pas sur la route, les pas de quelqu'un qui marchait vite. Rose, effrayée, se hâta de rejoindre sa mère.... Ah ! le bon croquemitaine ! C'était grand-père Mignot qui se dépêchait, qui courait, quoiqu'il n'eût guère plus de forces que l'âne du pré. Rose était partie sans ses œufs : voudrait-elle revenir à La Vallée ? Il tenait à la main le panier dans lequel pas un œuf n'était cassé.

— C'est les œufs de Pâques de Rose, dit-il. Avec toutes ces histoires-là on les avait oubliés.

Rose l'embrassa bien fort sur les deux joues. Et grand-père Mignot se contenta de ce reçu.

HENRI BACHELIN.



POÉSIES

Eurythmie.

I

De grands vaisseaux, gonflant leurs voiles d'écarlate,
se suivent, chargés d'or, l'un à l'autre pareil :
ils traînent leur sillage, au loin, sur la mer plate
et naviguent vers le soleil.

Des chênes font frémir leurs frondaisons sphériques,
vertes royalement dans un nimbe d'azur :
midi brûle la terre et les ombres obliques
tournent sur le sol blanc et dur.

Et je vois des sommets, égaux et parallèles,
s'élever dans l'aurore à de mêmes hauteurs :
un nuage sur eux s'élargit comme une aile
et se replie avec lenteur.

II

C'est ton Orgueil, et c'est ta Force, et c'est ton Rêve,
compagne qui chantais en me donnant la main :
ô Jeunesse éternelle, hélas ! et pourtant brève,
toi qui vas me quitter au milieu du chemin.

Tu t'éloignes... voici le soir et sa tristesse.
Mais non ! je ne veux pas, je ne peux pas vieillir.
Mon sang est plein d'ardeur et le désir me presse,
et je marche vers l'avenir.

Je te retrouverai dans le vent des bannières,
dans les cris des combats, dans les chants des vainqueurs,
Jeunesse ! et je saurai te faire prisonnière
pour t'enclorre à jamais dans le fond de mon cœur.

Ah ! qu'importent les ans, les souffrances, la gêne,
la nuit !... j'attends, certain de me survivre encor,
celle qui doit venir avec sa face humaine,
cette autre jeunesse : la Mort.

Psaume du matin.

Mirabilis in altis Dominus.

I

Dieu très haut, la montagne est plus près de Ta face
que la cité qui dort sous ses toits, à midi,
comme un monstre engourdi
dans la fange et les joncs d'une rivière basse.

Nos pères se sont fait des dieux à leur image :
des adolescents nus ou des rois couronnés ;
aux dieux ils ont donné
le glaive du vainqueur ou la barbe du sage.

Ils ont taillé leurs dieux, nos pères qui sont morts,
dans la pierre et le bois, le cristal et l'ivoire,
et sur la laque noire
ils les ont peints avec des pinceaux chargés d'or.

Seigneur, l'homme est semblable à la marmotte brune
qui sort de son terrier à la fin de l'hiver :

Ta splendeur l'importune
et l'âpre vérité blesse ses yeux de chair.

C'est pourquoi, Dieu clément, à nous Tu te révéles
en symbole et figure, et par comparaison :

telle à notre horizon
s'élève par degrés la lumière nouvelle.

II

Le ciel est sans nuage ; il frémit comme l'eau
d'une mer que traverse une flotte à la rame,
et la lumière enflamme
la cime du glacier comme un lointain flambeau.

Elle pénètre la forêt comme une pluie
et comme une fontaine elle inonde le champ ;
et là-bas, éblouie,
la plaine la reçoit comme un bassin d'argent.

L'homme se tient debout aux marches de sa porte :
ayant lavé sa tête, il a pris son repas ;
l'outil est à son bras,
il se rend au travail avec une âme forte.

Les jardins sont pareils à des paniers de roses,
les marchands sous l'arcade ont placé leurs comptoirs,
et les fenêtres closes
attendent pour s'ouvrir le souffle frais du soir.

Winkelried.

D'autres sauront mourir et dévouer leurs corps
aux pierres de la fronde, à la pointe du glaive
— et l'on verra, le soir de la lutte sans trêve,
reluire dans le sang les armures des morts :

Je vis pour ton amour, Patrie à l'âme humaine ;
je connais ton visage et le son de ta voix,
et, joyeux d'observer tes rites et tes lois,
je te consacrerai mon effort et ma peine.

Le héros, pour frayer à son peuple un chemin,
enfonce dans son cœur les piques et les lances ;
j'ose lui dire : « Père ! » et lui tendre la main,
car j'ouvre lentement, chaque jour, en silence,
une route nouvelle où passeront demain,

Au milieu des lauriers que je plante et j'arrose,
au son du joyeux fifre et du tambour morose,
faisant étinceler leurs sabres au soleil,
jeunes et cependant à leurs aïeux pareils,
le panache ducal, rouge et blanc, sur la tête,
se hâtant vers la gloire et les sûres conquêtes,
chantant à pleine voix mes vers,

tes fils, ô vieux Pays égayé de lacs clairs !

G. DE REYNOLD.



LE LAC VOYAGEUR

ROMAN DES MONTAGNES D'UNTERWALD

TROISIÈME PARTIE ¹

IX

« Le loup noir hante de nouveau le pays ! »

Ce bruit court dans la contrée et bien des gens se signent rien qu'à entendre prononcer ce nom. Mais personne n'a rien vu, et nul ne pourrait dire sous quelle forme le loup se montre cette fois-ci. Car, tous les dix ans, quand il y a une mauvaise année ou que la mort fait plus ample moisson, la mystérieuse créature élémentaire apparaît partout où se passe quelque chose qui prend aux yeux de la fantaisie populaire un caractère quelque peu insolite.

Aux époques reculées, c'étaient des dragons. Aujourd'hui, c'est un ours qui foule les prairies d'un pas si lourd que l'herbe jaunit, ou un renard qui passe de nuit les poulaillers en revue, ou encore un vautour qui s'abat sur les troupeaux, ou un sanglier grogneur qui dévore les petits enfants. Quelle que soit du reste la forme prise par l'être énigmatique, on le nomme « le loup noir. »

Tous savent conter quelque trait de brigandage. Un matin une bête est tuée ou a disparu dans une ferme; les uns émettent la supposition que c'est le chasseur sauvage, car les gens pusil-

¹ Pour les deux premières parties, voir les livraisons de février et mars.

lanimes sont souvent effarouchés par des détonations dans les nuits d'étoiles. Les plus superstitieux laissent grands ouverts les vantaux de la grange afin que le « Türrst » puisse passer sans encombre.

Si une botte de foin ou un chevreau sont dérobés au cours de cette visite nocturne, ils ne s'en étonnent pas outre mesure, satisfaits que les poutres et les bardeaux n'aient pas volé en éclats sous les sabots des chevaux sauvages, pour entreprendre avec lui un voyage aérien.

Les esprits éclairés de la commune, l'instituteur en tête, se moquent de ces fables et déclarent que le loup noir est véritablement quelque loup affamé ou un vagabond qui vit de braconnage. Car souvent des bandes de bohémiens traversent les forêts en allant à Gersau, où ils fêtent leur kermesse annuelle, et l'un ou l'autre de ces tziganes saisit l'occasion propice au vol et au pillage. Mais le menu peuple tient à la vieille tradition du loup noir, bien qu'il nourrisse une crainte puissante à son égard et mette tout en jeu pour s'emparer de lui.

Personne ne se préoccupe autant du loup noir que la fantaisie de Weidstrudeli, depuis que l'offrande journalière qu'elle dépose derrière la chapelle pour les gnomes est dévorée par une créature invisible. Cela ne peut être que le « loup noir. » Mais sous quelle figure apparaît-il ? Elle a beau le guetter matin et soir, elle arrive toujours quand la jatte est déjà vidée ou encore intacte. Une fois seulement elle a pu entendre bruire le voile des aulnes, comme froissé par un gibier fugitif et elle a vu briller quelque chose qui était le panache d'une queue ou le reflet d'une arme.

La curiosité est plus forte chez elle que l'effroi, car tout ce qui est mystérieux et tout ce qui frôle l'aventure l'attire.

Un soir d'été, comme elle traverse la forêt de Lachen et suit les traces des fougères écrasées aboutissant à la chapelle, elle se heurte à un homme qui, fredonnant, le fusil à l'épaule, sort de l'ombre des bosquets d'érables.

Elle est si pénétrée de la pensée du loup noir qu'elle s'arrête

effrayée et le regarde avec saisissement. Il est presque obligé de l'écartier de sa route s'il ne veut pas faire un détour.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi bouche bée, fillette ?

Elle rit doucement. On dirait le son roucoulant d'une colombe.

Non, ce n'est pas le loup noir ! C'est le gars du Schorenegg, qui au dimanche du jugement de Dieu a éclaté d'un rire si ironique quand elle a parlé de l'esprit du lac.

Il a, lui aussi, reconnu tout de suite l'enfant aux pigeons et à l'âme superstitieuse :

— A qui appartiens-tu ?

— Je ne sais pas, aux gnomes !

Il rit brièvement :

— Folie ! n'as-tu pas appris à lire ?

— Si, dit-elle en inclinant la tête.

— Dans quels livres ?

— Ceux-ci !... fait-elle, et d'un geste circulaire elle indique la forêt, le lac et le ciel.

— Mais il n'y a rien d'écrit, là-dedans ! Il faut lire les livres des hommes.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Père Frowin.

— Ah ! ah !... Père Frowin !

Il est pressé et ce qui le préoccupe ne supporte aucun délai. Comme il s'éloigne, il entend que l'enfant marche derrière lui. Il ne s'en soucie pas plus que si une belette croisait son chemin et ne se retourne même pas.

Mais, au moment où il passe près de la chapelle, retentit un cri sauvage qui ressemble à un appel au secours. Il se tourne, Strudeli vole à lui et se cramponne à son bras, tendant la main vers le taillis d'épines. Ses traits sont décomposés par l'effroi.

— Qu'y a-t-il ?

Elle ne parle pas, mais se penche en avant.

Là-bas, dans le hallier, près de la jatte de lait, elle a aperçu deux yeux ardents fixés sournoisement sur elle, au fond d'une tête embroussaillée.

— Le loup... le loup noir ! balbutie-t-elle, et tout son corps tressaille, comme si elle voyait une bête fauve prête à bondir.

Vital arrache vivement son fusil de l'épaule.

— Où?... où ? souffle-t-il.

Mais soudain elle laisse retomber sa main tendue dans la direction du fauve, car la tête aux aguets a pris vie tout à coup et un geste menaçant lui impose silence. Puis tout disparaît derrière le voile vert des ramures.

Elle redevient plus tranquille. Ce n'est pas une bête, mais quelque gnome des cavernes ou un vagabond poursuivi. Et quand Vital, qui a pris son exclamation à la lettre, insiste, elle secoue la tête et dit :

— Rien !... Rien ! Ce n'était pas le loup noir qui hante le pays.

En riant, il passe la main sur sa petite tête émue, si doucement qu'elle lève son regard vers lui, étonnée de cette caresse :

— Naïve enfant qui vois des fantômes en plein midi !

Et il s'éloigne rapidement.

Mais elle le suit de nouveau, pareille à une ombre, comme si elle ne se sentait que près de lui à l'abri du monstre qui a surgi devant elle. Quand Vital entre au Sattelbats, dans la maison de la famille von Büren, elle reste debout à la haie du jardin. Elle effeuille les pousses sauvages des prunelliers et suit des yeux les évolutions des hirondelles qui bâtissent leur nid au faite de la maison.

Lorsque Vital sort après quelques instants, il ne fredonne plus comme auparavant. Ses yeux rayonnent, et son visage reflète une joie intime si profonde qu'elle se répand sur toute la contrée autour de lui. Il ne prend pas même garde à Strudeli, tant il est absorbé par sa pensée intérieure et se hâte du côté du village.

Elle remonte de nouveau la côte. Près de la chapelle la jatte de lait n'est qu'à moitié vide, comme si l'hôte mystérieux avait été effarouché durant son repas.

Gloria ne dit rien de son aventure forestière à Père Frowin ; elle ne lui raconte pas sa rencontre avec Vital Andacher, parce que

quelque chose de mystérieux la retient, comme si elle se trouvait en face d'un miracle auquel personne ne doit toucher ; elle lui tait également l'apparition du loup noir, parce que l'homme sauvage lui a imposé silence, et que les vieux pins qui savent tant de choses et n'en trahissent rien dans leurs bruissements lui ont appris à se taire. Mais, de ce jour, elle fait le guet avec plus de rigueur et un soir elle reste à son poste jusqu'à ce que la nuit tombe.

Tout à coup, on entend craquer le bois mort, un être trapu se détache d'un bond du fond de la forêt et boit le lait avec une telle avidité que Gloria se promet de placer demain un bol plus grand dans la cachette.

Quand l'étranger se tourne et l'aperçoit, elle pousse un léger cri et veut s'enfuir ; mais d'un élan il est près d'elle et saisit son poignet d'une rude étreinte :

— Ne bouge pas... fillette... et tais-toi ! Qui es-tu ?

— Weidstrudeli.

— Ne dis rien à personne.... Tu entends ? Sans cela, malheur à toi ! Tu vois ce fusil ? il te clouerait le bec... tu ne serais pas la première !...

— Je ne dis rien, répond-elle, mutine.

— Mais tu cours après le gars !... Qui est celui qui portait une carabine de chasse ?

Ses paroles sonnent comme le croassement d'un gosier qui a désappris tout langage, et sa manière d'être, en dépit de l'attitude menaçante, est celle d'un homme qui n'ose pas jouir de la lumière du jour.

— Le gars ? C'est Vital Andacher.

L'homme laisse échapper une sourde malédiction :

— Sacrebleu ! Qu'a-t-il à m'espionner dans la forêt ?

— C'est qu'il est garde-forestier, comme le fut son père.

— Qu'il ne croise plus mon chemin... sans cela il y aura un malheur !

C'est au tour de l'enfant de tressaillir. Elle lève les yeux. Le visage disgracié au front étroit, aux sourcils embroussaillés sous lesquels flambent des éclairs surnois, ressemble à la face

d'un loup. Les cheveux décolorés sont touffus comme une toison souillée. Derrière la moustache hérissée des dents aiguës luisent, haineuses.

Il porte, par-dessus l'épaule, suspendus à un croc de fer, une poule décapitée et un corbeau sanglant.

A sa proie, on reconnaît le « loup noir. »

On dirait que Gloria se rend très nettement compte, dans sa candide innocence, que si cet homme est menacé dans sa liberté, les obstacles ne pèseront pas plus lourd pour lui que la vie des bêtes tuées qu'il a jetées d'un geste insouciant par-dessus son épaule.

Et elle éprouve de l'angoisse pour Vital qui l'a récemment protégée.

L'homme sauvage laisse retomber sa main quand il croit percevoir des pas dans le lointain. Il se courbe en deux et jette encore ces mots : « Tais-toi... fillette... sinon !... » Puis il disparaît si rapidement que Gloria croit que le sol s'est entr'ouvert pour le dérober dans une trappe.

Mais il continue à fuir, par des sentiers dérobés, à travers la forêt de Lachen et les ravines des avalanches, vers la Corne d'Enfer. Sous un rocher surplombant, une caverne, dont un buisson de genévrier masque complètement l'entrée, se dérobe à tous les yeux. C'est son gîte. D'abord un couloir étroit, où il se glisse, puis l'espace s'élargit et des stalactites pendent à la voûte, comme des glaçons. Tout au fond, il y a une flaque d'eau, dans laquelle on entend sans cesse rejaillir les gouttes suintant du tuf. La flaque d'eau représenterait son lavabo et son miroir, s'il avait besoin de l'un ou de l'autre, et les gouttes régulières remplacent le tic-tac de la pendule absente dans son palais de pierre.

Dans un coin, un tas de feuilles sèches recouvertes de peaux de moutons. C'est sa couche.

La lumière lui vient d'un interstice de la roche, qui lui sert aussi de cheminée naturelle. Un petit foyer de briques et de pierres est construit sans art sur le sol. Une paire d'oiseaux

morts, et de la viande de mouton séchée sont suspendus à des crochets fixés dans le roc. C'est son garde-manger.

Il jette à terre le butin de ses épaules. Puis il déplume le corbeau, si hâtivement que le duvet noir vole à l'entour, et l'embroche sur une barre de fer pour le rôtir sur le feu qui se met à pétiller. Toute sa vaisselle consiste en sept ustensiles de rebut qui lui servent aussi de calendrier dans sa retraite. L'un est un bol de terre presque intact, qu'il ne prend entre ses mains que lorsque les cloches carillonnent au village avec un accent de fête. Il sait alors que c'est dimanche parmi les hommes qui vivent selon les mœurs et selon les lois.

Il n'y a plus de dimanche pour lui, depuis qu'il a gravement transgressé les commandements de Dieu. Mais il est bon quand même d'avoir connaissance de ce jour, car ni les bûcherons ni les gardes ne traversent le district forestier, et c'est alors qu'il travaille à son aise, lui !

Une tasse ébréchée indique le lundi, un pot à moitié cassé, qu'il a ramassé dans un tas de détritux représente le mardi, un vase sans anse le mercredi, une cafetière rouillée le jeudi, un verre fendu le vendredi, et un bocal d'étain le samedi. Ces ustensiles sont alignés le long de la paroi de rocher, selon l'ordre des jours de la semaine dans le calendrier des hommes de la vallée.

Il a eu vite fait de se mettre dans la peau du « loup noir. » La superstition du peuple, qu'il a lui-même partagée, lorsqu'il était petit garçon, lui est d'une grande utilité.

Comme le vent des sommets renvoie la fumée qui emplit toute la caverne, le braconnier tousse et jure.

Certes, là-bas, aux bords du grand Océan pacifique, il était mieux loti. Il demeurerait, comme les autres hommes, dans une maison chaude. Il était estimé comme un adroit artisan, personne ne le poursuivait, et nul ne s'informait ni de son nom ni de son état. Il était le Suisse, Balz Vogler, rien de plus. Il n'avait pas de passé. Il pouvait chasser et pêcher, tuer des tigres et des sangliers, sans que nulle loi le lui défendit. Mais

ce qui lui rendit le séjour là-bas amer, c'est que le pays où il pouvait vivre sans être molesté n'était pas son pays et que les Andes gigantesques ne remplaçaient pas pour lui les hautes Alpes d'Unterwald.

Il avait supporté l'exil durant quinze années. Puis la nostalgie s'empara de lui. Le désir de revoir la terre où la seule femme qu'il eût jamais chérie dormait avec son enfant, la terre que son méfait avait arrosée de sang ; le désir de revoir les montagnes où passaient des hardes de chamois, où s'envolaient les aigles ; le désir de revoir ce lac que les hommes avaient condamné à mort comme lui, fut bientôt plus puissant que la crainte du châtement imposé par la justice humaine.

Il n'espérait rien de la bonté des hommes, mais de leur promptitude à oublier. Sans doute, les vagues du lac ne murmuraient plus les événements qui s'étaient déroulés sur la haute Alpe il y avait plus de quinze ans. Et si un loup de plus ou de moins gîtait dans les cavernes de la Corne d'Enfer, et vivait sa vie selon l'usage des loups, qui s'en soucierait ?

Et c'est ainsi qu'il quitta les Andes pour revenir dans son pays.

La nourriture ne lui manqua pas ici, son arme et son habileté se chargeaient de lui procurer des vivres. La Dundel, qui n'était jamais à sec, lui donnait de l'eau à discrétion, et dans les nuits d'été il apaisait souvent sa soif à la tétine d'une chèvre sauvage, sur les pacages solitaires, jusqu'à ce que le cor du vieux Dönni Baschi l'effarouchât.

Ce cor réveillait toujours en lui quelque chose qu'il aurait préféré bercer du sommeil de l'oubli. Car le vieux berger avait sonné du haut de sa citadelle de la roche du Corbeau, au-dessus de l'Alpe où il s'était enfui après avoir accompli son méfait, et lorsque le brouillard se déchira comme un voile de traître. Il est vrai que nul témoin ne s'était élevé contre lui. Mais le cor avait sonné, il l'avait distinctement entendu, et depuis lors il lui avait souvent semblé, en chassant dans les Andes, en percevoir encore le son. Et c'est pour cela qu'il évitait tous les pacages où Baschi menait pâturer ses bêtes.

Une nuit, comme il s'était glissé près de la chapelle du Sacrement de Père Frowin, il aperçut la jatte de lait. Dès lors il s'y rendit chaque jour et s'adjudgea le tribut qui revenait aux gnomes. Il se souciait peu d'avoir été surpris un jour par la fillette, la Strudeli. Elle ne babillerait pas, celle-là ; il avait confiance en elle, comme si elle portait le signe du silence au front. Un loup noir, et une brebis si blanche ! L'un ne devait pas avoir peur de l'autre. Mais elle avait du courage, quand même, la petite !

Il rit brièvement en se rappelant de nouveau les yeux de l'enfant. Une ride se creuse verticalement entre ses yeux.

Mais il brise net l'effort de sa recherche, et son visage s'obscurcit, au souvenir du jeune chasseur de la famille abhorrée.

Quand le son du cor rappelle les vaches sur les cimes lointaines, le larron de la forêt se met à dévorer un morceau de viande brûlée. Puis il se faufile sous le roc jusqu'à sa litière et s'endort bientôt du sommeil d'un homme dont la tête est une proie destinée à la potence....

X

Au moment où Vital Andacher franchit le seuil du Sattelbats, il a déjà oublié Strudeli. Toute sa pensée et tous ses désirs tendent au même but.

Il est revenu au pays avec le souvenir de la compagne de son enfance ; car, durant son séjour à l'étranger, il a compris que nulle autre fille ne lui était comparable. Quand elle prit si vaillamment parti pour l'œuvre compromise, au jour du jugement de Dieu, une flamme chaude avait jailli de son cœur. Et ces deux sentiments étaient si étroitement unis en lui l'un à l'autre, qu'il ne distinguait plus si l'enthousiasme pour l'œuvre ou l'amour pour la jeune fille était le plus fort, tandis qu'il se hâtait, grisé d'espérance, vers le Sattelbats.

Depuis son retour il a souvent rencontré Thaddéa, quand elle cultive son jardin, près de la haie, et qu'il se rend, le fusil à l'épaule, comme au hasard, dans le district forestier. Le soir, il vient auprès d'elle avec d'autres gars, selon la coutume du pays et brigue sa faveur dans les entretiens nocturnes devant sa

fenêtre. Mais les façons hautaines et mutines de Thaddéa, au cours de ces entrevues, ne favorisent aucune familiarité des gars. Elle les repousse toujours avec une langue subtile et de savoureuses saillies.

Quand elle le laisse entrer dans la chambre commune, il s'y rencontre toujours avec Zniderist, qui est un hôte presque quotidien du Sattelbats, et sert souvent de partenaire au président, au jeu de cartes. Il y trouve aussi le Castellfranz, et Zurtannen. Car Thaddéa est la fille la plus recherchée de tout le pays, non seulement parce qu'elle est la fille du premier de la commune, mais surtout à cause de ses qualités personnelles, de l'intégrité de son caractère et de sa vie irréprochable.

Zniderist et Andacher ont bientôt senti qu'ils étaient deux rivaux sérieux ; mais ils sont animés d'une telle estime mutuelle qu'un sentiment d'hostilité ne peut pas encore germer entre eux. Zniderist se targue de son droit de priorité, qui, chacun le sait, compte bien peu en amour ; Andacher se prévaut de sa jeunesse souveraine. L'un espère pénétrer lentement jusqu'au cœur de la citadelle, l'autre rêve de la prendre d'assaut. Celui-ci se confie en sa persévérance, celui-là dans la hardiesse de sa passion.

Tous deux cependant se rendent très nettement compte que le tyran bleu, qui sommeille derrière les fenêtres du Sattelbats, se dressera entre eux comme juge suprême, quand son heure et la leur sera venue.

Mais ce long délai ne convient pas à l'esprit impétueux de Vital. Il agit selon sa convenance. Quand il a vu une vague de pourpre inonder à son approche l'orgueilleux visage de Thaddéa, dont le sourire devient plus engageant, comme si quelque chose fondait en elle sous son regard, il va courageusement vers elle.

A la prochaine séance de la Société du lac on doit choisir le plan pour la continuation des travaux.

Le fait que Strudeli a croisé son chemin aujourd'hui lui est d'un favorable augure, car elle paraît être une alliée des elfes et des gnomes. En vérité, l'amour va le rendre superstitieux !

Tandis qu'il approche de la maison, il s'étonne de sa belle

apparence, comme s'il ne l'avait jamais remarquée jusqu'ici. En vérité, de même que la Thaddéa dépasse toutes les jeunes filles du village, sa maison domine la commune, et s'est fait une place à part grâce à la pureté de son style d'Obderhalden.

Le faite est tourné du côté de la vallée. Des deux côtés, des galeries de bois sculpté s'étendent sous le large toit en auvent. L'étage supérieur surplombe. Au lieu du toit de bardeaux, en usage dans le pays, la maison arbore un toit pointu recouvert de tuiles.

Quand Vital, entrant à cette heure indue, dépose son fusil dans l'angle du poêle, arrache le feutre mou de sa tête, d'un geste si brusque que les boucles volent sur ses yeux, et la regarde silencieusement, Thaddéa sait déjà tout.

Mais elle ne laisse pas paraître son trouble, bien qu'elle sente, sous son corsage, son cœur battre et palpiter, comme si tout un essaim d'oiseaux voulait prendre sa volée. Sa résolution de plusieurs années ne doit pas être renversée dans le transport d'un sentiment irréflecti.

— Eh bien, Thaddéa ? dit le gars, comme exigeant un encouragement.

Elle fait un geste de dénégation :

— Ne parlez pas encore aujourd'hui, Andacher. L'heure n'est pas venue.

— Quand viendra-t-elle, si elle n'est pas venue ? s'écrie-t-il. Son sentiment et sa parole l'emportent comme une vague irrésistible, et il se rapproche impétueusement de la jeune fille... Qu'avons-nous à attendre, ne sommes-nous pas d'accord, nous deux, sans qu'une parole ait été échangée entre nous ?

« D'accord ? Oui... peut-être... intérieurement, dit une voix en elle, mais pas d'accord avec la destinée. »

Et à haute voix elle dit :

— Ce que j'ai déclaré dans la forêt du Sacrement, le matin du jugement de Dieu, est encore valable aujourd'hui, Andacher. J'épouserai l'homme qui aura le plus contribué à l'achèvement de notre entreprise. Je célébrerai ma noce quand l'herbe poussera sur le fond du lac... pas avant !

— L'époque où tu te marieras m'est indifférente pour l'heure, mais je veux savoir qui tu épouseras. Car je ne pourrais pas supporter l'idée qu'un autre marche à tes côtés.... Il y aurait un malheur.

— Eh bien, tâchez de pouvoir diriger l'entreprise. Je ne demande pas mieux, Andacher!

— Et si Zniderist agit contre moi, s'il me devance là-bas... alors quoi?

Il y a quelque chose de particulièrement étrange dans la volonté de cette jeune fille, qui s'offre, pour ainsi dire, en récompense, dans un étrange duel, et fait dépendre son bonheur personnel de la prospérité de toute une commune montagnarde.

— Alors....

— L'épouseras-tu aussi, lui? fait-il d'un ton rude.

— Comme je l'ai dit, répond-elle simplement.

Il la regarde d'un air étonné. Elle fera comme elle l'a dit. Nulle fibre ne tressaille en elle. Et pourtant, il le sent, à travers cette froideur feinte, son cœur s'élance au-devant du sien.

— Et s'ils exécutaient le plan de Salzberger? interroge-t-il. gouaillieur. Prendrais-tu également le Tyrolien?

Elle rit:

— Il a déjà femme et enfants en Autriche. Non, il faut que ce soit un homme d'Espane.

— Alors, le duel sera entre Zniderist et moi. Mais il prendra bien soin de mettre tous les atouts dans son jeu!

Elle jette un conseil comme à la légère:

— S'il est l'esprit qui conduit, soyez la main qui accomplit!

— Par Dieu, je le veux! Et cela ne peut pas manquer. Mon plan est bon, c'est même le seul raisonnable. Ils ne pourront pas accomplir l'œuvre sans accepter mon projet.

— Peuh! chacun loue sa propre marchandise, dit Sabbas von Büren, qui vient d'entrer dans la chambre.

A la mine surprise des deux jeunes gens, il comprend qu'il est arrivé au bon moment. Eh! le beau soupirant pour lui que le gars du Schorenegg, qui revient de l'étranger la poche pleine

de plans, mais qui n'a pas de valeurs, pas de ferme, rien que sa misérable hutte du Schorenegg !

Le Zurtannen et le Castellfranz feraient d'autres gendres, eux qui ont une ferme et du bétail, et des ducats plein leurs bahuts ! Ne vaudrait-il pas mieux que Thaddéa restât vieille fille plutôt que d'épouser un va-nu-pieds comme cet Andacher ? Et cela arriverait fatalement si elle persistait dans sa folle idée, comme elle en était bien capable ! Elle n'avait pas l'échine souple. Elle n'était pas pour rien l'enfant de son sang et de sa race !

Mais si elle s'obstinait à vouloir l'abaissement du niveau du lac, il s'obstinerait lui dans son opinion que l'état actuel des choses valait mieux, parce qu'il s'en trouvait bien ; la misère des autres ne lui touchait pas le cœur et il redoutait tous les sacrifices qui auraient pu troubler son bien-être égoïste.

— Salzberger prétend la même chose que vous, Andacher ; chaque benêt d'ingénieur prône son propre plan, et tous leurs plans se contredisent. C'est de la charlatanerie ! reprend le président.

— Oh ! monsieur l'amman, je crois que vous vivrez assez longtemps pour voir que c'est nous qui triompherons en fin de compte.

— Que Dieu m'en préserve ! Les temps me plaisent tels qu'ils sont.

— Ils deviendront meilleurs, et M^{lle} Thaddéa pourra se choisir un fiancé.

— Elle peut se recommander dès aujourd'hui à la grâce de sainte Catherine !

— Nous verrons bien ! jette le gars, comme un défi.

Alors le vieux s'échauffe, en sentant qu'une secrète conviction vibre dans le ton du jeune homme.

— Ce n'est pas vous, Andacher, ni aucun des gars du lac qui l'aurez !

— Ça, c'est mon affaire ! intervient Thaddéa avec calme.

Le sang bouillonne dans la tête du vieillard :

— Billevesées ! Par Ponce et par Pilate, le gars du Schoren-egg !... Peuh ! quand je récolterai des chars de foin sur le fond du lac... alors oui... alors... qu'il t'épouse... mais, par Dieu, pas avant !...

Un rire gouailleur l'étrangle, comme s'il parlait de la fin du monde.

— Eh ! nous pourrions bien assister à tout cela, réplique Vital tranquillement. Car Thaddéa, éperonnée par la contradiction, lui sourit dans une telle allégresse d'avenir que tout lui paraît soudain rose et facile.

— Attendons la fin !... et maintenant adieu, Andacher ! Sans rancune ! Mais tenez-le vous pour dit : « Un char de foin sur le fond du lac ! »

Il rit grossièrement, comme pour lui rendre encore plus sensible l'énormité de sa prétention. Puis il ouvre la porte, et la fait claquer derrière lui, comme pour souligner sa protestation.

Vital a compris. Il prend son chapeau, jette le fusil sur son épaule et tend sa main droite à la jeune fille.

Elle la serre énergiquement, comme pour un pacte, et fixe les yeux sur lui pour l'exhorter à la confiance ; il ne dit rien que ces mots :

— C'est bien, Thaddéa ! et part, grisé par la belle assurance de la jeunesse.

Le défi railleur : « Un char de foin sur le fond du lac ! » lui fouette le courage au lieu de le déconcerter.

Et quand il passe devant la grange des von Büren, il sourit involontairement : il y a de la place encore pour le regain du lac !

XI

Zniderist est assis dans sa chambre de travail, dans la belle maison sur la place du village, dont l'entresol est occupé par les classes de l'école. Il se penche avec attention, et examine les plans pour l'achèvement de l'entreprise du lac. Mais ses pensées ne sont pas toutes absorbées par son travail ; elles errent du

Sattelbats au Schorenegg, et un pli se creuse entre ses yeux, quand, presque sans en avoir conscience, il met le plan d'Andacher de côté comme une affaire réglée.

« Trop dangereux pour l'exécution... beaucoup trop dangereux, murmure-t-il, comme s'il avait besoin d'une excuse pour son geste. Oui, oui, dangereux à tous les points de vue. Si l'œuvre échoue, le travail de plusieurs années sera perdu dans la galerie, et si elle réussit.... »

Il n'ose pas envisager toutes les conséquences de cette possibilité.

La demande en mariage de Vital au Sattelbats ne lui est pas demeurée inconnue. Qu'est-ce qu'on n'apprend pas à Espane, quand la Plodergret circule et que le ruisseau de la Dundel confie au lac toutes les nouvelles de la montagne !

Sabbas lui-même s'est vanté à la table d'auberge de sa réponse du « char de foin » pour avertir en quelque sorte tous ceux qui seraient tentés de prétendre à sa fille, et n'auraient à faire valoir que des espérances au lieu de bonnes espèces sonnantes d'Obderhalden.

Cette déclaration s'est répandue parmi les gens, et la résolution de Thaddéa, de ne choisir que l'homme qui aura le plus contribué à l'accomplissement du grand œuvre, est blâmée par les « Secs » comme une folie, et vivement approuvée par les « Mouillés » comme une attitude vaillante. Et Zniderist sait bien qu'il ne faut pas songer à ébranler cette décision de la jeune fille : elle agira ainsi, coûte que coûte.

« Non ! le plan de Vital Andacher est décidément trop hasardeux ! Intelligent, hardi, presque génialement conçu... mais risqué... très risqué ! »

Puis il examine de nouveau avec bienveillance le projet de Salzberger, l'homme modéré qui doit rallier tous les suffrages. C'est pour ce plan qu'il votera, et nul doute que tous les autres le suivront.

Il écarte également le troisième plan, celui d'Escher de la Linth, comme trop coûteux.

Et maintenant il s'agit de persévérer, sans se soucier des obstacles, et ne pas se laisser surprendre à l'improviste par des scrupules sentimentaux intempestifs. La chose prime la personne.

Il se lève, si grand dans sa lévite brune aux longs pans, que sa tête heurte presque le poutrage du plafond bas.

Il se redresse encore.

L'aube d'une ère de combat et d'activité bénie se lève pour lui. Le joug de l'ignorance et de la superstition sera bientôt brisé sur la nuque de ce peuple, la prospérité et l'abondance fêteront leur entrée dans le vallon alpestre, et il célébrera la venue d'une jeune femme à son foyer !

Et quelle femme ! Il a vu grandir Thaddéa, et il a pétri son intelligence ; son amour s'est pour ainsi dire développé avec elle. La perspective de la posséder compense pour lui toutes les fatigues ; et sa résolution se fortifie encore, à la pensée qu'un autre pourrait la lui disputer.

Et c'est ainsi que Nicodème Zniderist, le président de la Société du Lac, plaida chaudement à la séance pour le plan de l'Autrichien Salzberger.

Un appel à toute la Suisse rapporta de grandes sommes ; car le peuple et la science s'intéressaient également à l'entreprise hardie des courageux montagnards.

La proposition de Zniderist fut un coup écrasant pour Vital Andacher, qui opposa, avec une pénétrante conviction, son plan à celui de Salzberger et le détailla selon toutes les règles du métier. Mais il reconnut bientôt qu'il tenterait vainement de persuader des hommes prévenus contre lui. Le vent ne soufflait plus sur les ailes de son moulin.

Le projet de vider le lac au moyen de forages horizontaux dans le sein de la roche rencontra la plus grande approbation. Même les célèbres ingénieurs Pestalozzi et Conrad Escher donnèrent leur assentiment à Salzberger. Cela fut décisif pour les gens d'Espagne.

Est-ce que le gars du Schorenegg, qu'ils avaient vu, en pantalon court et pieds nus, faire des niches avec les autres.

gamins autour de la fontaine du village, pouvait l'emporter sur ces hommes-là, quand l'instituteur même, qui était jadis pour lui, le lâchait ouvertement ? Vital sent bien que c'est de là que vient le vent contraire. Et, lentement, il commence à comprendre au fond de son âme pourquoi le vent souffle de ce côté.

Il tempête et crie :

— Je vous avertis, gens d'Espane, que vous faites fausse route avec votre système de forages. Premièrement, ils ne seront jamais capables de débiter trois cents pieds cubes d'eau par seconde.

— Escher a exprimé les mêmes doutes. Mais comme, en cas de non-réussite, nous pouvons toujours exécuter l'un des autres projets, nous n'en avons pas tenu compte, déclare Zniderist avec un calme mesuré qui contraste avec le zèle emporté de son rival, et fait une impression favorable sur les modérés.

— Deuxièmement, s'écrie Vital qui ne se laisse pas démonter, vous ne comptez pas avec les conditions du terrain. Je les ai approfondies, moi. La roche friable, l'épais limon et les nombreux bancs sablonneux de la galerie rendent l'écoulement du lac par des trous de forage absolument impossible. Je ne parle point par intérêt personnel. Si mon plan était celui de mon adversaire le plus acharné, je le recommanderais encore, parce qu'il tient compte de toutes les éventualités. Et personne ici ne serait capable d'en faire autant !

En disant ces paroles il toise Zniderist des pieds à la tête, avec une hostilité si provocante, que l'instituteur sent l'aiguillon dans le discours de son ancien élève. Ils se dressent tous deux en face l'un de l'autre, comme deux montagnes entre lesquelles s'ouvre un abîme, creusé par une petite main de femme, un abîme si profond qu'ils se sentent pris d'épouvante en le sondant. Zniderist réussit cependant, grâce à son empire sur lui-même, à cacher son dépit, comme si l'attaque personnelle ne le touchait point :

— Ne vous emportez pas, Andacher, c'est inutile. Vous

savez bien que nous ne nous sommes décidés pour le projet Salzberger qu'après un consciencieux examen, et parce que l'effet d'une mine comme vous la recommandez ne peut-être prévu par des calculs humains. En suivant votre plan nous abandonnerions le chemin des certitudes scientifiques, pour nous hasarder sur le terrain mouvant des hypothèses.

Le plus noble désintéressement flambe dans les yeux d'Andacher, car il met la réussite de l'entreprise plus haut que son amour. Ce n'est pas la colère de ses espérances déçues qui le pousse à se démener avec tant de passion en face de l'indifférence des gens d'Españe, mais une loyale inquiétude de voir ses concitoyens s'engager dans une voie sans issue.

— Vous vous fourvoyez, je le répète, et lorsque vous vous en apercevrez, il sera peut-être trop tard ! Oui, un jour viendra où vous me prierez et supplierez de vous accorder ce que je vous offre aujourd'hui : mon expérience et ma connaissance des lieux. Mais alors, vous ne me trouverez plus. Si je ne suis pas assez bon pour mettre l'entreprise en œuvre aujourd'hui, je ne serai pas assez fou pour vous tirer de l'impasse dans laquelle vous vous serez fourrés aveuglément, en dépit de mes avertissements.

— L'orgueilleux ! murmure Zurtannen gouailleur au Castellfranz. Nous saurons bien mener la barque sans lui !

Nulle réplique ne suit la menace de Vital, elle est tombée dans l'eau comme une pierre. Et quand il prend son chapeau et ferme derrière lui la porte de la chambre du conseil, tous le laissent partir. Personne ne le rappelle ou ne le gratifie d'une parole consolante.

Tous l'accusent de présomption. Personne n'a vu luire dans ses discours la pépite d'or de la vérité.

Quant à Vital, il lui semble que tous les ponts s'écroulent derrière lui et qu'il n'y a plus de route possible pour le ramener jamais vers ses concitoyens. Ce n'est que lorsqu'il sort à l'air libre, et se dirige vers la montagne à grands pas furibonds, qu'il a, en voyant les fenêtres du Sattelbats fixées sur lui comme des yeux menaçants, conscience, avec un cuisant ressentiment,

de toute la portée de sa défaite.... Dans l'ardeur de la lutte il n'a songé qu'à la prospérité de ses concitoyens ; maintenant tout se résume en une catastrophe personnelle. Le sentiment que Thaddéa est désormais perdue pour lui le transperce comme une balle.

Mais l'arbre frappé par la foudre pousse des rejetons nouveaux, quand la sève profonde de ses racines n'est pas atteinte.

Dans les temps qui suivirent, le conseil communal d'Espane confia à Andacher, à titre de dédommagement pour l'échec subi, la charge de garde-forestier qui avait appartenu à son père.

Il l'accepta, silencieusement, pour demeurer dans le pays. Quoiqu'on l'eût traité injustement, il ne se sentait plus d'attrait pour l'étranger depuis qu'il avait vu les pins de la forêt du Sacrement frémir sous la tempête, et les joues de sa bien-aimée pâlir d'amour.

Ce qui le retient plus fortement que tout, c'est peut-être le désir, encore inavoué, de voir s'accomplir le désastre qu'il prédit, et de saluer le jour où sa semence lèvera, sinon sur le fond du lac, au moins dans la connaissance des hommes.

Tandis qu'il vaque à son service, là-haut dans la forêt, on travaille sans relâche, là-bas, au prolongement de la galerie. Des mineurs et des hommes de corvée percent, font sauter les rocs, la pioche et la houe ne chôment point.

Les adversaires mêmes se rendent chaque jour sur l'emplacement. Ils regardent les travailleurs avec des yeux ironiques, ou les stimulent par des saillies, mais ils prennent un intérêt passionné à l'avancement de la galerie. Quelle que doive être l'issue de l'œuvre, il y a quelque chose de palpitant et de sublime dans cette agitation humaine qui accapare tous les esprits.

Seul Vital, qui de par sa science et la loyauté de ses principes, devrait être le chef de l'intrépide équipe, semble avoir perdu tout intérêt aux travaux, et suit, à l'écart des hommes, ses propres voies. Quand l'œil vert du lac scintille jusqu'à lui, il détourne la tête, découragé, comme si un ami perfide le tentait.

La petite Weidstrudeli croise presque chaque jour sa route.

Un jour qu'il est à l'affût d'un chevreuil, elle sort d'un buisson, se met juste devant son arme chargée, et le regarde en riant. Tandis qu'il suit les traces du loup noir, dont les brigandages se multiplient, causant beaucoup de dépit dans les fermes d'alentour, il est surpris de voir la fillette aux yeux lourds de rêve, aux cheveux épars semés d'aiguilles de pin et de feuilles mortes, sortir de la caverne qu'il tient en observation, et chercher à le détourner par des paroles câlines. Elle parle du loup noir comme si elle l'avait vu et guide Vital dans une fausse direction, si bien que la proie lui échappe.

Et Strudeli s'étonne de le voir passer si morose et si taciturne, comme s'il était blessé et avait honte de sa plaie.

Et de la pitié pour lui s'insinue dans son âme....

XII

Chaque année, dans la neuvième semaine après l'ascension du Christ, les bohémiens passent par Espane pour se rendre à la kermesse des sans-patrie, à Gersau, au bord du lac des Quatre-Cantons. C'est toujours un véritable événement pour la jeunesse et un souci pour toute la commune, car ces vagabonds forment une bande dangereuse. Leurs filles ont des yeux trop grands, les gars des cœurs trop inflammables, les vieilles femmes les doigts trop longs et les hommes les poings trop durs.

Selon la chronique d'Espane, leur séjour dans le vallon montagnard a toujours des suites néfastes ; ils emportent quelque chose de gros du village ou laissent quelque chose de petit derrière eux. C'est un peuple impérieux, se targuant de sa noblesse héréditaire qui ne se transmet que de mère en fille. Il y a bien des années, quand un paysan refusa du lard cru à l'une de ces princesses mendiante, les hommes mirent le feu à sa maison, et tout Espane, sauf la chapelle, devint la proie des flammes. Quand ils sont là, les étincelles jaillissent des toits ou des regards, et causent des désastres. Les paysannes mettent leurs filles et leurs poules sous clef. Parfois un de ces gars aux boucles brunes reste au village et entre en service ; mais cela ne

ne dure pas longtemps, et il disparaît de nuit, par delà les montagnes, comme emporté par le vent capricieux....

Cette année, c'est une jeune fille qui reste derrière eux après leur départ, une jeune fille au jupon rouge, dont le Pierre de la Hubelmatt s'est follement entiché. Quand les bohémiens, aux sons d'un violon, ont exécuté leurs danses dans la prairie, et que la Maruscha, en lui coulant un ardent regard sous les paupières mi-closes, s'est approchée de lui avec une parole hardie, le désir de la garder chez lui a germé dans son esprit. Il cherche à l'engager comme servante pour la ferme du Hubel. Tentée par un salaire élevé, et ayant discerné tout de suite le caractère du vieil homme qui, les yeux clignotants et les lèvres gourmandes, cherche à la persuader, elle accepte l'offre, d'autant plus vite qu'elle saisit très bien le profit qu'elle peut tirer de ce terrain si elle l'ensemence avec son art diabolique. Les compagnons bohémiens ne se sont point opposés à son dessein, bien qu'ils ne renoncent pas volontiers au talent productif de la jeune fille; mais ils savent bien que la Maruscha s'enfuira de chez son vieux galant dès que les bahuts seront vides, et qu'elle dansera de nouveau l'an prochain, avec des colliers de beaux ducats sonnants autour de la nuque, à la fête du couronnement.

Seul, le noir Hatto, le dompteur d'ours de la troupe, se démena comme un insensé quand la Maruscha prit congé, et voulut la forcer à partir avec eux. Elle ne fit que rire des violentes menaces qu'il proférait, lui promettant un prompt retour et une abondance dorée. Hatto se soumit avec des grincements de dents; mais il lui cria encore qu'il reviendrait la chercher si elle s'attardait trop longtemps.

Et la Maruscha reste et fait son entrée, comme fidèle servante, à la ferme de la Hubelmatt. La Franz Sepp Babe a déjà dû subir auprès d'elle mainte rivale déguisée; mais jamais une fille comme celle-ci, dont l'esprit malin étincelle visiblement dans ses yeux pervers, n'a encore passé le seuil de la maison.

Elle a beau porter l'honnête costume d'Obderhalden, dont le

Hubelmattler lui a fait cadeau, elle ressemble toujours à une princesse de rue travestie, avec ses cheveux fous, rebelles à toute contrainte, qui volent à tous les vents, ses narines frémissantes qui flairent toutes choses, ses lèvres retroussées, rouges comme le péché, et le dandinement de ses hanches, qui fait de sa démarche un balancement perpétuel au-dessus de poignards tendus ou de cœurs pantelants. Et ses yeux ! ses yeux d'enfer !

La Franz Sepp Babe s'oppose avec violence à sa venue et veut lui défendre l'entrée du logis ; mais le Hubelmattler la jette de côté comme un tison consumé et initie la nouvelle servante à l'ordre du ménage. Et quand les jours suivants la Maruscha déclare impérieusement qu'elle ne veut pas vivre avec une pareille sorcière échappée de la nuit de Walpurgis, il montre la porte à la vieille femme :

— Va-t'en ! Monte au pâturage, à la hutte du rocher. Fanes-y l'herbe sauvage, fais ce que tu voudras, mais décampe !

Elle connaît son Pierre. Quand sa passion est en jeu, rien n'y fait : objections, prières et menaces sont vaines.

— Ah ! si elle pouvait mourir, celle-là ! maugrée-t-il.

Alors elle se fait docile et humble.... Elle veut tout supporter... pourvu qu'elle ne soit pas chassée, et qu'elle puisse apercevoir au moins de loin la Hubelmatt et son Pierre ; car l'attachement d'un chien hargneux gronde au fond de ses entrailles.

Elle supplie qu'on la laisse dormir à l'étable, avec le bétail ; elle veut bien faire toute la besogne d'un valet.

— Soit ! crie le paysan, mais ne te trouve plus sur ma route, et que mes yeux ne te voient plus !

Le valet de ferme est jeune et joli garçon, la servante décide qu'il lui aidera dans les travaux du ménage, car elle ne peut suffire à elle seule. Le Hubelmattler s'accommode de tout, pourvu que la Maruscha lui sourie ! Il lui apporte l'eau de la fontaine, fend le bois pour elle, et lui confie la clef du grenier qui regorge et des bahuts pleins de toile. Et quand elle lui fredonne une de ses étranges chansons d'enchanteresse, il bourre sa pipe de porcelaine, et

son regard se détourne de la soyeuse robe à plis bleus que le lac déroule sous ses fenêtres, pour se fixer sur la jupe aux raies rouges de la jeune fille. Il hausse dédaigneusement les épaules en songeant aux hommes qui briguent là-bas les faveurs de la froide ondine et tendent leurs filets vers d'imaginaires trésors, tandis qu'il jouit ici confortablement du plus beau trésor palpitant de vie.

Il ne sent pas que les mailles d'un autre filet se resserrent insensiblement autour de lui, et que, tandis que les hommes d'Espane engagent une partie sérieuse contre l'envahissante ondine, il devient un jouet entre les mains d'une dangereuse créature humaine. Une seule âme, du fond de sa déchéance, s'abîme dans des songeries sans fin pour tenter de l'arracher à l'envoûtement de la perfide intruse.

La Franz Sepp Babe ne paraît plus sous les yeux de son mari, car elle craint d'être chassée, exilée dans la hutte alpestre ; elle loge dans un angle de l'étable, derrière la cloison, où l'on élève les veaux et les brebis. Elle s'acquitte de toutes les besognes d'un valet, et vit du lait de ses vaches, des œufs de ses poules, et des fruits que les arbres miséricordieux laissent choir, quand elle passe, clopin-clopant, dans sa robe déguenillée. Elle ne parle plus à personne, mais elle a d'étranges conciliabules avec les bêtes ; d'autres fois elle s'accroupit dans le fenil et regarde à travers la lucarne vers le lac comme si lui seul pouvait lui prêter secours dans sa grande misère.

Ah ! oui, le lac ! S'il voulait céder la place, le mauvais ennemi céderait aussi la sienne dans l'âme de son mari. Il y a huit ans, lorsqu'il avait été si passionnément conquis par l'entreprise, elle avait vécu près de lui l'époque la plus tranquille de sa vie conjugale. Mais quand le succès se fit attendre et que les difficultés s'amoncelèrent, son zèle se refroidit. Ce n'est pas une de ces natures opiniâtres que la résistance éperonne. Il s'enflamme rapidement pour une chose, se laisse absorber par elle aussi longtemps qu'elle répond à son attente, et y renonce, tourné vers quelque autre fantaisie, dès que survient la déception.

Depuis que les travaux avancement si vigoureusement, que l'on entend chaque jour dans la ferme du Hubel les détonations des coups de mine, l'espérance de l'abandonnée se réveille.

Mais on se chuchote déjà de nouvelles difficultés.



Quand Weidstrudeli vient à la ferme du Hubel, chercher des nouvelles de la Franz Sepp Babe pour Père Frowin, — car ce n'est plus elle qui apporte le lait, — elle trouve dans la cuisine la Maruscha qui pèle des pommes de terre avec le valet. Elle demande la Franz Sepp Babe ; tous deux se mettent à rire et lui indiquent l'écurie. La bohémienne se figure que Strudeli est de son espèce et lui parle un charabia que celle-ci ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre, prise d'épouvante devant le regard faux de la Maruscha, car si en effet, par son pauvre accoutrement, Gloria semble appartenir à la caste des vagabonds, son pur visage dément toutes les suppositions hasardées : la candeur de la colombe s'unit dans ses yeux à l'intrépidité de l'innocence.

Tandis qu'elle se tient debout, intimidée par l'entourage étranger, Pierre de la Hubelmatt entre. Le couple, étroitement rapproché, se sépare rapidement. Une ardente rougeur monte aux tempes du vieux paysan, tandis qu'il suit du regard le jeune valet qui se retire confus. Mais Maruscha fait une révérence si plaisante devant le Hubelmattler, et passe la main avec tant de câlinerie dans ses cheveux hérissés, que sa colère se dissipe et qu'un sourire de complaisance détend ses grosses lèvres. Il se laisse tomber lourdement sur la banquettes du poêle comme un ours apprivoisé et attire à lui la jeune fille qui se laisse faire.

Strudeli est sortie, et se hâte du côté de l'étable comme si elle pouvait, par sa venue, épargner un spectacle honteux à la Franz Sepp Babe. Mais celle-ci la salue de ces mots :

— As-tu vu la femme de Satan avec son vieux galant ?... Et ils ne t'ont rien donné pour Père Frowin ? Ils mangent le lard eux-mêmes, les goinfres ! Mais quand le navire coule, les rats prennent la fuite !

Gloria ne répond pas à ces propos, qui lui sont incompréhensibles. Elle dit que Père Frowin fait saluer la Franz Sepp Babe et veut entreprendre un pèlerinage en Terre-Sainte pour la réussite de l'entreprise du lac.

Alors, les yeux à moitié éteints de la Franz Sepp Babe brillent d'un nouvel éclat :

— Qu'il fasse cela, oui, qu'il fasse cela !... Et que dit-il?... Que croit Dönni Baschi?

— Père Frowin dit qu'ils auraient dû exécuter le plan d'Andacher, et Baschi dit qu'aucun plan ne réussira, tant que l'on n'aura pas offert un sacrifice sanglant aux esprits des eaux. Beaucoup de sang rouge doit encore se mêler à la couleur bleue de l'onde, sans cela elle ne se soumettra jamais à la volonté des hommes et ne descendra pas vers la vallée par l'escalier qu'on lui creuse.

Cela plaît à la Franz Sepp Babe !

Elle veut se montrer reconnaissante pour la bonne nouvelle. Elle enfonce la sellette dans la litière, et commence à traire une vache, jusqu'à ce que le lait écumant déborde du pot de terre brune.

— Prends, Strudeli ; ce que je puis encore t'offrir ; car ils m'ont ôté tout le reste. Que Père Frowin fasse son pèlerinage, et que Baschi sacrifie aux esprits malins, pour que nous ayons une fin... une fin à ce ménage du diable.

Gloria emporte soigneusement à la maison le pot de lait. Le loup noir exige tous les jours plus à boire. L'écuëlle est toujours vide.



Quelques lunes se sont écoulées, quand le vieux Hubelmattler passe un soir près de l'étable. Il entre et examine le bétail. Voyant dans l'angle des moutons la Franz Sepp Babe accroupie, il s'arrête et lui parle, car un dépit violent l'étrangle. Il a eu une dispute avec la Maruscha, et depuis lors elle le bafoue ouvertement. Et il ne veut pas céder cette fois, parce qu'elle est allée trop loin, l'impérieuse fille !

— La Brouni a-t-elle fait le veau ?

Il parle des bêtes comme s'il l'avait vue hier encore, et comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé entre eux.

Elle répond laconiquement, de très loin, comme si elle se souvenait à peine des choses dont il parle.

— Te plais-tu ici?

— Il le faut bien.

— Hé ! il fait du moins chaud chez les bêtes !

— Plus chaud que chez les hommes.

— Hé ! ce n'est pas toujours très confortable dans la maison, dit-il en se grattant la tête.

— Tu en verras de toujours plus belles dans ta maison et c'est tant pis pour toi, maugrée-t-elle.

Alors il la regarde avec fureur, crache à terre et se dirige de nouveau vers son logis, où le mensonge flatteur et la tromperie douceuse de la Maruscha l'accueillent en souriant.

Mais peu à peu, tandis que les jours deviennent courts en s'avancant vers l'automne, que les semaines sans soleil s'écoulent, les flatteries et les simagrées hypocrites de la bohémienne tombent comme des voiles sans consistance et le mensonge, l'imposture et l'inconduite étalent partout leur nudité menaçante et éhontée, dans la ferme et la cour de la Hubelmatt, sous les yeux du paysan effaré.

La fille devient plus effrontée et le valet plus hardi. La révolte ouverte l'accueille s'il tente de donner un ordre. La propreté et l'exactitude sont bientôt inconnues à la ferme, et la cuisine aux solives noircies ressemble à un bivouac de saltimbanques. Les beaux ducats fondent dans les bas de laine, et il coûte toujours davantage au paysan de s'en défaire. Car le vent seul sait où ils s'envolent ! Jamais un objet neuf ou des denrées quelconques n'entrent dans la maison. La provision du grenier diminue, la cave des pommes de terre et la cheminée des viandes fumées se vident, comme si les sans-patrie venaient puiser leurs approvisionnements de route dans les bahuts bondés de maître Pierre.

A ses observations la Maruscha répond par des rires, car elle ne

prend plus la peine de déguiser ses vrais sentiments. Elle se sent sûre de lui ; il est sa proie aussi longtemps que cette proie sera de quelque profit. Quand une velléité d'action personnelle s'empare du vieux, elle louvoie quelque temps, pour lui donner l'illusion qu'il est encore le maître de la maison. Mais sitôt après, elle se redresse, excédée par la contrainte, et bafoue son amour jusqu'à ce qu'il se mette à pleurer devant elle comme un enfant.

Alors elle embrasse le valet sous ses yeux et renvoie le vieux chez sa femme, et quand il s'en va furieux, elle ferme la porte et tire les verroux. Lui se tourne vers l'étable et cherche un refuge près de Babe. Il déverse sur elle sa fureur impuissante, jurant de tirer vengeance de la coquine et de la chasser à coups de fouet hors de la maison.

La Franz Sepp Babe ricane silencieusement ; elle sait depuis longtemps ce que devient le courage de son vieux en face d'une telle créature. Car sa volonté est brisée et sa force avilie ; il oscille deci delà comme le saule au vent.

Il a peur de réclamer le secours du gendarme, quand même il sait que la Maruscha ne partira pas de plein gré ; elle restera jusqu'à ce que la ferme du Hubel soit vidée à fond. Et s'il la chasse, elle est capable de le compromettre devant toute la commune et de se dresser en accusatrice devant lui.

Dans cette misère, il fuit la maison, qui devient un camp de bohémiens, où entrent et d'où sortent des gens suspects, où le noir Hatte a paru déjà deux fois, dans une attitude menaçante. Lorsque le vieux, assis sous son poirier, dont les feuilles mortes tombent lentement dans le lac, fume maussadement une pipe qui ne lui dit plus rien, parfois un désir l'attire vers la fraîche ondine qui se joue des hommes là-bas, et il se demande silencieusement si l'on n'arrivera pas à la maîtriser, ou si elle continuera à faire des siennes dans les profondeurs vertes, comme dans sa maison la sorcière dont il ne peut plus se défendre.

Quand le rire strident de la Maruscha retentit dans la cui-

sine, il s'effare, et quand le mugissement des vaches sort de l'étable, il se redresse, comme si les bêtes appelaient leur maître.

Hélas ! il a déjà dû se dessaisir de deux vaches, et la Franz Sepp Babe s'est démenée comme un diable quand elles ont quitté l'écurie.

— Eh ! elle a ma foi raison, la Babe... mais qu'elle est laide... laide ! Tandis que la Maruscha, cette maudite sorcière, est-elle assez souple et jolie !...

Il sourit avec une complaisance sénile et laisse tomber sa pipe.

La nuit, quand la fille tire de nouveau les verroux derrière lui, il se réfugie chez Babe. Celle-ci s'écarte un peu sur la litière, pour le laisser s'asseoir. Lorsqu'enfin épuisé, abruti par des libations trop prolongées, il tombe dans un sommeil agité, elle le veille, hargneuse, les mains nouées autour des genoux, et rumine sa vengeance....

XIII

La vie s'écoule à la commune comme l'eau entre les palettes du vieux moulin de la Dundel. Un aileron fait rejaillir l'onde en un jet hardi qui s'évapore aussitôt en vaine poussière ; près d'un autre le soleil se mire dans une goutte d'eau qui reproduit, l'espace d'un instant, toute la magie de l'arc-en-ciel. Là, le moulin du temps ne moud que de la paille légère, ici deux pierres se heurtent et se broient réciproquement. Bien rares sont les moulins où l'on ne moud que du blé lourd, coulant à travers les cribles en farine odorante, qu'on pétrit pour apaiser, sous forme de pain, la faim spirituelle !

Tandis que la catastrophe montait lentement à l'horizon de la Hubelmatt comme une nuée d'orage, d'autres pages de la vie publique ou intime se déroulaient à Espane.

A côté des travaux du lac qui accaparaient tout l'intérêt de la population, la nouvelle que Père Frowin, l'ermite de la forêt du Sacrement, s'était décidé à entreprendre un pèlerinage en Terre-Sainte, causa, en ce temps-là, une vive sensation.

Car il le faisait pour le bien de la commune.

On racontait qu'il avait aperçu, pendant les méditations nocturnes sous son érable, une lueur qui avait pénétré jusqu'à lui comme une étoile d'argent, à travers les ramures, tandis qu'il lisait sur une banderole de nuée, comme dans les annonces des vieux maîtres, ces mots en lettres flamboyantes : « Voyage, pour que votre lac puisse voyager ! »

Père Frowin interpréta l'apparition comme un encouragement à sortir de cette paix méditative où il se complaisait en d'exquises contemplations, entre une gracieuse enfant et de braves paysans. Et quand l'aurore empourpra le Fracmont, sa résolution était prise.

Son propre bien-être pesait bien peu dans la balance, s'il jetait le bonheur de ses concitoyens dans l'autre plateau. Il est vrai qu'il y avait l'enfant... Gloria-Maria ! Son âme n'était-elle pas plus précieuse que les trésors problématiques de l'onde ? Mais une pensée qui lui vint soudain chassa toute indécision. Oui, certes, c'était ce qui valait le mieux : il confierait la jeune fille aux bénédictines de l'alpe de Saint-Nicolas. Là-haut, dominant les vallées où règne le péché, à l'abri des murailles où ne vivaient que de saintes femmes, brochant de soies chatoyantes les ornements sacrés, elle serait préservée de tout mal et fleurirait pour le Seigneur. Il ne se demanda pas, dans sa divine candeur, si sa protégée pourrait se faire à cette vie claustrale.

Il était temps qu'il se séparât de Gloria. Elle devenait sauvage dans la grande solitude qui l'entourait. Ou bien quelque autre évolution secrète s'accomplissait en elle ; car elle n'était plus l'enfant de jadis. Elle errait deci delà, et restait rarement à la maison, comme poussée au dehors par une inquiétude intérieure. Elle guettait le « loup noir » et courait souvent chez Dönni Baschi. Les jours de pluie, elle s'asseyait, rêveuse, au coin de l'âtre ou lui posait d'étranges questions auxquelles il ne savait que répondre, ne se rendant pas bien compte si elle interrogeait en connaissance de cause, ou parlait simplement pour rompre le silence.

Quand elle se cousait une jupe nouvelle, celle-ci était plus longue et avait plus de plis que la précédente. Il arrivait aussi.

qu'elle nouât un petit ruban de soie autour de ses cheveux épars qui lui tombaient jusqu'aux hanches. L'éveil de la grâce féminine planait comme un charme voilé sur toute sa personnalité.

Père Frowin tremblait devant l'éclosion de l'amour dans ce cœur immaculé, depuis qu'il avait remarqué que l'enfant observait d'un œil curieux les nids des oiseaux, le voyage des nuées, l'épanouissement des bourgeons dans la chênaie, les images des saintes Ecritures, et tenait les yeux fixés durant des heures sur la lisière du bois, comme si quelqu'un devait passer par le chemin.

Si elle était vraiment un rejeton de la famille à laquelle, dans la clairvoyance de son pressentiment, Père Frowin l'attribuait, malheur à elle, quand l'amour prendrait possession de cette créature issue d'un mélange d'instincts si complexes ! Il y fleurirait avec humilité et s'y propagerait frénétiquement, dans un dévouement sauvage, comme la rue vivace qui se fraie un chemin à travers les anfractuosités des roches et les fissures des murailles pour ramper vers l'azur.

Si elle était une enfant de l'amour, n'était-elle pas vouée d'avance à l'amour ? Ne portait-elle pas déjà le signe des élus du mal sacré au front, puisqu'elle rayonnait souvent dans la pénombre de la forêt comme une fleur auréolée de flamme ?

Le malheur était-il déjà arrivé ? Car elle était depuis quelque temps tour à tour si raide et si souple, si absente et si câline ! Le changement s'était opéré en elle presque soudainement, à la reprise des travaux du lac. Un des ouvriers autrichiens de Salzberger l'avait-il peut-être enjôlée par de belles paroles ?

Il se souvenait aussi qu'elle était revenue effarée et pâle de sa visite au Hubelhof, qu'elle lui avait parlé de l'étrange et sauvage servante, et de la pauvre Franz Sepp Babe, accroupie, délaissée et haineuse, sur sa litière de paille. Avait-elle rencontré là-bas quelque compagnon de la tribu dangereuse de Maruscha et lui avait-il jeté un sort ?

Père Frowin, dans sa sainte sagesse, ne croyait pas aux maléfices. Mais, depuis sa jeunesse vécue dans des contrées mé-

irdionales, il savait que l'amour est un charme qui captive l'âme et les sens, et peut dans son indomptable ivresse inspirer de telles actions, que les jeunes hommes épris de la vie deviennent par remords et par expiation des ermites, perdus au monde, se nourrissant de racines pour oublier le miel des lèvres caressantes et tuer la convoitise des joies de la chair.

Il ne savait plus rien du péché. Mais lorsqu'il songeait à l'amour qu'une femme avait éprouvé pour lui, si ardent qu'elle en était morte, sa main se levait involontairement pour esquisser un geste de bénédiction sur un front invisible...

Un effroi le saisit. Il était grand temps pour lui de partir, afin que l'enfant pût sortir de son voisinage de solitude et apprît à vivre comme un être normal parmi les autres êtres, mais tout d'abord comme une âme entre les âmes, dans le couvent des bénédictines ; car les nonnes étendraient les ailes de leurs coiffes blanches pour protéger la petite tête inquiète de son innocente Gloria.

Peut-être deviendrait-elle nonne elle-même, quand la paix l'envelopperait là-haut de sa contagieuse haleine ?

Il se pourrait aussi que l'oiseau farouche ne supportât pas la cage, se blessât aux barreaux et s'envolât. Que Dieu l'en préserve ! Puisse-t-il laisser la brebis paître en toute innocence dans le troupeau, et la désaltérer aux sources fraîches et jaillissantes où les loups ne vont jamais étancher leur soif !

Quand Père Frowin fit à Gloria la communication qu'elle devait se rendre au couvent et y demeurer durant son pèlerinage en Terre-Sainte, elle pâlit si fort qu'il s'effraya.

— Laissez-moi rester ici, mon père, supplia-t-elle.

Elle ne dit pas : « Emmenez-moi ! » comme il l'avait espéré.

— Tu ne peux habiter seule.

— Je ne peux pas m'éloigner du lac... je ne peux pas quitter la forêt... je dois rester ici !

— Tu dois obéir, Gloria ! Quiconque ne sait pas, dans la vie, se soumettre à une autre volonté quand il le faut, n'est pas libre.

— Eh bien, laissez-moi servir... j'aimerais servir quelqu'un.

Elle regardait au loin. Mais elle ne dit pas qui était celui qu'elle aurait aimé servir.

— Tu es trop inexpérimentée pour cela, mon enfant. Les bonnes sœurs t'apprendront maintes choses. Tu serviras Dieu.

— Je ne quitterai pas la forêt du Sacrement.

— La montagne de Saint-Nicolas n'est pas au bout du monde.

— Mais une vallée profonde et de hautes montagnes la séparent d'Espane. Je ne resterai pas là-haut.

Père Frowin était un connaisseur d'hommes, mais il ne savait pas sonder l'âme d'une jeune fille qui recèle les plus troublantes énigmes ; il crut qu'il n'avait à compter qu'avec l'entêtement d'un enfant. Et il fallait le dompter.

Mais c'était la volonté consciente de la femme prête à s'éveiller.

Quand elle reconnut l'inutilité de ses prières, Gloria se rendit dans la forêt. Elle n'errait plus au hasard, comme jadis, retenue par chaque papillon qui volait auprès d'elle, attirée par chaque baie des buissons, bercée en rêve par chaque murmure ; elle alla dans la direction de la hutte du Schorenegg, où serpentait l'étroit sentier du district forestier.

Elle s'assit sur un tronc d'arbre et attendit, dans une tension recueillie, jusqu'à ce que le précoce crépuscule d'automne étendît ses ailes grises sur la vallée, tandis que les glaciers de l'Oberland s'enflammaient. Quand le garde-forestier parut enfin sur le chemin, et, suivi de son chien Phylax, se dirigea d'un pas alerte vers le village, une muette allégresse jaillit à son approche du fond du cœur de la jeune fille, mais aucun son ne s'échappa de ses lèvres. Une palpitation la saisit, comme si une musique intérieure frémissait à travers ses membres, et comme si des mains invisibles y touchaient harmonieusement les cordes les plus sensibles.

— Dieu te salue, Weidstrudeli ! dit-il en s'arrêtant.

Mais son visage morne depuis plusieurs mois ne s'éclaira

point. Que lui importait la Strudeli? Elle aurait pu être une camarade de jeux s'il avait encore été un enfant, mais elle n'était qu'une biche apprivoisée, et le chasseur ne se laisse tenter que par le gibier qu'il met en fuite; elle n'était qu'une ronce sauvage qui fleurissait pour lui au bord du chemin. Car il avait assez de clairvoyance pour remarquer la confiance et l'attachement que lui témoignait la petite, depuis le matin où il l'avait protégée contre le fantôme du loup noir. Dès lors, il l'avait presque quotidiennement rencontrée sur son chemin; souvent elle l'avait accompagné dans ses courses, aimant à se laisser instruire par lui sur la vie des plantes ou les mœurs des insectes. Il ne lui parlait jamais du lac, bien qu'il y songeât toujours, et dans son nostalgique désir d'une autre femme, il ne prenait presque pas garde à l'enfant qui, pleine de ferveur, marchait à ses côtés.

Quand elle lui exprima sa plainte : « — Je dois partir... aller au couvent ! » il répondit en riant :

— Tu veux donc devenir nonne, Weidstrudeli?

— Oh non ! Je ne resterai pas là-haut... je m'enfuirai !

— Sois raisonnable, enfant. Il faut cependant que tu apprennes quelque chose.

Apprendre ! Il lui semblait qu'elle savait déjà tout ce qui lui était nécessaire pour vivre quand elle marchait ainsi près de lui, écoutant sa voix.

Apprendre ! Ne savait-elle pas quand les hêtres se teignent de rouge, quand les patrons Pierre et Paul régissent la température, quand les baies sont mûres, où poussent les herbes médicinales ? Ne savait-elle pas ce qui est écrit dans la vieille Bible de Père Frowin ? où s'en vont les nuées ? quelle est la profondeur du lac ? Que lui fallait-il de plus pour vivre ?

Elle commençait aussi à pressentir tout ce que peuvent contenir d'espérance et de douleur ce ciel et cet enfer qui s'appellent un cœur humain, quand, Vital l'ayant quittée en lui faisant un léger salut, elle songea qu'elle ne le reverrait peut-être pas le lendemain, si elle devait s'en aller par delà le Schynberg....

XIV

Tandis qu'à coups de mine on pousse la galerie toujours plus avant dans le sol, la Maruscha continue à mener son train de folle vie dans la ferme de la Hubelmatt.

Elle ne dissimule plus son aversion pour le vieux paysan.

Elle reçoit qui lui plaît. Ses hôtes vagabonds viennent avec le vent de la nuit et disparaissent avec l'aurore. Le vieil homme, guéri de sa passion, ne sait plus comment se dépêtrer du bourbier où il est tombé. Son dos se voûte sous le pied qui lui écrase impitoyablement la nuque. Il craint si fort la langue de vipère de la fille, qui menace de le flétrir publiquement s'il en appelle à la loi, qu'il sent s'accroître sa détresse de jour en jour, sans entrevoir de délivrance.

Une nuit que le föhn, poussant devant lui la meute du chasseur sauvage, traverse en hurlant le Schynberg, Pierre de la Hubelmatt, titubant, trouve la porte de la ferme verrouillée. Excité par les propos railleurs de ses compagnons, il a fait de trop copieuses libations au Lion d'or. Craignant l'accueil qui l'attend dans le camp bohémien, il a pris le chemin le plus long pour rentrer à la maison. Se heurtant à toutes les haies, donnant de la tête contre les murs, il serait presque tombé dans le lac, si le föhn, de sa main secourable, ne l'avait mis rudement dans la bonne direction. Mais la porte de la ferme est close. Il y frappe du poing et d'une voix avinée appelle en l'injuriant la Franz Sepp Babe; une fenêtre s'ouvre enfin et la tête ébouriffée de la Maruscha, à côté d'une autre, se penche au dehors. Dans son langage émaillé de mots étrangers, et d'une voix roucoulante, elle nargue le vieil homme et lui ordonne d'aller dormir à l'écurie, car il n'y a pas de place pour lui ce soir. Elle entrecoupe ses paroles de rires moqueurs et l'homme à ses côtés rit avec elle en jetant au vieillard sans défense des épithètes malsonnantes.

Le föhn hurle, et l'on ne se rend pas bien compte si dans sa violence il raille l'homme berné ou si, pris d'un beau zèle justicier, il menace le couple éhonté.

Le vieux se sent soudainement dégrisé. Dans l'accablement qui succède à la violente surexcitation, sa misère pèse sur lui d'un poids si lourd que ses jambes flageolantes se dérobent sous lui et qu'il s'écroule sur le seuil de pierre. Le chien de berger le flaire avec de petits cris plaintifs et passe sa langue sur son visage barbu et mouillé de larmes.

Mais il se ressaisit. Non, il n'est pas encore tombé si bas qu'il doive dormir à côté du chien devant la porte, lui, le maître de la Hubelmatt, tandis que sa servante se prélassé là-haut, dans la chambre conjugale. Il entend encore que l'on referme violemment les volets au-dessus de sa tête. On ne voit plus qu'un mince filet de lumière à travers l'échancrure en forme de cœur des lattes de sapin. Puis il se traîne lentement à travers la cour et la prairie agitée par le vent, jusqu'à l'écurie, où la lanterne suspendue aux solives du plafond bas répand une morne lumière.

Mais il y fait bon et chaud. Dans l'angle obscur la Franz Sepp Babe est étendue, les bras croisés. Son vêtement brun se distingue à peine de la laine sombre des moutons, qui se sont couchés autour d'elle en posant familièrement leur tête sur ses genoux. Au bruit des pas, elle ouvre les yeux. Quand elle voit l'homme chancelant qui monologue avec lui-même, elle se met sur son séant et s'écarte un peu pour qu'il ait de la place sur la litière.

Il s'y laisse tomber lourdement.

— Maintenant c'est assez ! Comme un chien... comme un chien ! Et dedans, dans la bonne chambre... elle repose... avec son galant.... Comprends-tu, Babe, dans la bonne chambre... et moi, on me laisse dehors... comme un chien !

Un éclair s'allume sous les sourcils broussailleux de la femme, elle regarde son mari d'une façon pénétrante. Il a bu, lui, le sobre Hubelmattler ! Voilà où l'a conduit cette fille ! Mais qu'est-ce qui tombe, à mots entrecoupés, de ses lèvres ? Dans la bonne chambre, où, jeune femme florissante, elle avait dormi près de son époux... où Anne-Mareili, leur fillette, — que Dieu

l'ait en sa sainte garde ! — est née et morte !... C'est là que la bohémienne a élu domicile ?

Elle saute sur ses pieds. Elle saura bien empêcher cela, elle, la Franz Sepp Babe, l'épouse légitime du Hubelmattler, s'il est devenu une chiffé molle qui se laisse tordre et pressurer entre les mains d'une femme vénale et supporte qu'elle insulte aux choses les plus sacrées !

Tandis qu'elle se tient debout, comme si une résolution soudaine avait grandi sa taille, elle voit le vieil homme, penché en arrière, lutter contre le sommeil qui l'accable. Les mèches grises de ses cheveux se hérissent au-dessus de son visage dévasté ; des larmes roulent encore le long de ses joues. Comme il a l'air négligé et décrépité, lui qui était jadis toujours si bien tenu !

Haletant, il balbutie encore à chaque reprise de souffle :

— Un chien... un chien....

Soudain sa tête se renverse de côté sur la litière, son corps flasque se replie, et il demeure étendu comme assommé par le vin, la misère et la honte.

La vue de sa détresse agit plus fortement sur la femme que sa colère et que sa dureté. Quand elle le voit s'écrouler, elle se sent de nouveau liée à lui, et la volonté de faire ce qu'il néglige l'aiguillonne. Comme la Lop dévaste tout sur son chemin, au temps des avalanches, pour se frayer une voie libre, elle veut s'ouvrir un chemin pour lui, son maître et son seigneur ! Il a pu la malmenier impunément. C'était son droit. Mais lui, personne ne doit le maltraiter. Elle est de la race de celles qui ont fait rouler au Rotzloch des rochers sur les envahisseurs étrangers. L'ennemi a pénétré dans sa maison, il doit en être expulsé, coûte que coûte, fût-ce au prix du salut de son âme. Que lui importe son âme, à elle, pourvu que lui ne perde pas la sienne !

Elle ne réfléchit pas, la Franz Sepp Babe ; elle agit, poussée par de sombres et élémentaires puissances, telle une force de la nature. La tête baissée, ainsi que le taureau qui fonce sur l'obstacle, elle traverse la cour. Le föhn lui-même la chasse en avant, comme si deux mains vengeresses et complices la saisissaient aux épaules.

Elle se heurte à la porte fermée... qui ne cède pas à sa poussée. Alors elle aperçoit près du banc de la maison le gros bloc de chêne où l'on fend le bois, et la hache tranchante fichée en terre.

Elle s'en saisit, et frappe la porte à coups répétés. Le vent hurle si fort que les craquements se perdent dans le bruit de sa fanfare. Mais on entend pourtant, à l'étage supérieur, le va-et-vient affairé de gens surpris.

Une fenêtre s'ouvre. Le chien se met à aboyer très haut. La Franz Sepp Babe n'y fait pas attention. Par la porte enfoncée, elle s'élance en avant comme poussée par des furies, gravit le petit escalier de bois, atteint la chambre à coucher et en fait sauter avec la hache la porte, qui n'est pas verrouillée. Elle entre, et voit ou croit voir, un homme à demi-vêtu sauter d'un bond hardi par la fenêtre. Elle s'en rend d'ailleurs à peine compte ; elle n'a d'yeux que pour le lit conjugal, d'où la misérable fille à demi dressée, les bras nus et les cheveux épars, s'apprête à fuir.

Quand elle aperçoit la vieille brandissant sa hache, elle crie, retombe sur le lit et jette, comme pour se défendre, ses mains en avant. Et comme la Franz Sepp Babe a frappé aveuglément, sans réflexion, sur deux obstacles, elle abat aussi le dernier d'un coup puissant et atteint la malheureuse juste au milieu de la tête.

Le cri s'éteint, meurt dans la nuit.

La couverture d'indienne à carreaux rouges ne paraît pas plus rouge qu'auparavant.

L'énergie ne faiblit pas encore chez la vieille femme. La chambre doit être nette avant que l'homme s'éveille, en bas. Il faut qu'il puisse de nouveau dormir ici demain, ici, où Anne-Mareili est morte... où cette fille.... Le dégoût et l'indignation longtemps contenus bouillonnent en elle.

Soudain elle perçoit la plainte des vagues flagellées par le vent, qui se heurtent avec fracas contre la muraille du jardin et hurlent, avec des voix affamées : « Ouah ! Ha ! Ouah ! Ha ! »

comme si elles réclamaient une proie de la furie de l'ouragan. Et un éclair illumine sa conscience troublée. Le lac, le lac sera son complice ! Les paroles du vieux prophète du roc du Corbeau retentissent du fond des horizons lointains : « Un sacrifice sanglant pour les esprits des eaux ! » Elle viendra en aide à ceux de là-bas.... Oui, oui... un sacrifice est nécessaire... un sacrifice sanglant....

Les forces décuplées par l'excitation, elle saisit le corps encore chaud de la Maruscha, l'enveloppe dans la toile grossière qu'elle a elle-même tissée, et le jette sur son épaule comme une botte de foin sauvage dans les hauts pâturages. Elle n'est pas lourde, la fille qui s'est repue de sa honte et qui a dilapidé son bien. A peine courbée en avant, la vieille passe la porte demeurée grande ouverte, traverse le jardin, où les dernières fleurs ne savent rien du crime, où les plants de choux dénudés et les groseilliers gémissent sous l'étreinte brutale du föhn.

La nuit est si sombre, que la Franz Sepp Babe butte souvent avec son fardeau contre une pierre ou une marche d'escalier. Sur la muraille du jardin elle dépose sa charge, prend, comme si elle accomplissait une besogne quotidienne, de lourdes pierres de la bordure des plates-bandes, en charge le corps et noue les quatre coins du drap de toile. Puis elle soulève le paquet à l'un des bouts et le pose sur le parapet de la muraille basse, et après l'avoir soulevé à l'autre bout, elle le pousse, des deux mains, dans le lac.

Un sourd clapotement de l'eau qui rejaillit... une vague le murmure à la vague suivante, jusqu'à ce qu'une autre couvre tout d'un transport d'allégresse et que le föhn danse sur le tombeau en hurlant mystérieusement, comme s'il n'avait rien perçu, ou s'il se réjouissait du crime accompli ; car il souffle sa colère justicière à travers les vallées des hommes et ne veut rien savoir de la longanimité qui règne dans les sphères supérieures.

La Franz Sepp Babe reste sur la rive et regarde dans le tourbillon écumant, qui a, en un instant, recouvert son acte, comme s'il n'avait jamais été commis : l'eau lave le sang, et le lac se

soumettra désormais à la volonté des hommes, car il est souillé et les esprits s'apaiseront. Le sang ! la vieille femme essuie instinctivement ses mains à son tablier, et alors le souvenir lui revient de l'emplacement du crime, du désordre révélateur qui règne dans la bonne chambre, là-haut, où elle a dormi aux côtés de Pierre dans ses jeunes années.

Elle s'en retourne lentement par le jardin, où les buissons la frappent au visage sans qu'elle s'en aperçoive, et pénètre par la porte ouverte dans la maison expurgée, dont personne ne lui dispute plus l'entrée. Elle monte l'escalier de bois, dont les marches lui paraissent gluantes, et entre dans la chambre. Elle frissonne. Là-bas, dans l'écurie, près du bétail, il fait plus chaud....

D'une main prompte, elle arrache les draps du lit et va chercher à la place familière des draps frais. Hélas ! les armoires sont saccagées et en désordre, comme si on les avait vidées. La belle toile, qu'elle avait elle-même tissée, qu'est-elle devenue ? Ah ! quelles mains dévastatrices ont gouverné par ici ! La pensée qu'elles ne pourront plus nuire désormais l'emplit d'une joyeuse satisfaction.

Elle recouvre les oreillers et le lourd édredon de plume de toile fraîche et secoue le matelas de crin végétal, comme si elle apprêtait le lit pour un hôte. Soudain elle frémit. N'entend-on point des pas, une voix qui appelle ? Elle s'arrête. Non !... c'est le vent... le föhn des sommets, qui souffle dans la cheminée.

C'est égal, là-bas, dans l'étable abritée du vent, on est plus à l'aise. Il lui tarde d'y revenir.... Ici elle se sent devenue étrangère. Combien d'autres y ont habité depuis qu'elle est partie ! Tant et tant, qu'elle n'a plus envie de s'y installer de nouveau. Mais c'est pour un autre qu'elle a nettoyé la place ; Pierre, le maître de la maison, peut rentrer maintenant chez lui et n'aura plus besoin de coucher devant la porte comme un chien.

Pierre, oui, Pierre !

Lorsqu'elle a tout remis si bien en ordre, qu'on ne dirait jamais que le péché et le crime ont pénétré dans la petite chambre, elle descend lentement. Elle hausse les épaules en parcourant du regard la cuisine qui ressemble à un camp levé en toute hâte; mais elle ne se sent plus la force de remettre encore de l'ordre partout. Ses membres raidis sont de plomb, et elle se traîne à travers la cour comme une somnambule. Puis elle entre dans l'écurie, où les vaches se sont à peine remuées; l'une meugle dans sa somnolence et se renverse sur le flanc. Dans le coin des moutons, le vieux Hubelmattler est couché, assommé de sommeil, et respire lourdement.

Elle le regarde fixement, comme ne se souvenant plus de ce qu'elle a à lui dire; puis elle arrache les haillons de son corps et les jette dans la fosse à purin, derrière l'écurie. Elle met la vieille vareuse du valet sur ses épaules, s'accroupit à sa place accoutumée, croise les bras autour de ses genoux, jusqu'à ce que sa tête grise ébouriffée, s'inclinant toujours plus bas, soit vaincue par le sommeil; comme après la dure besogne journalière accomplie pour le maître là-haut, sur les rochers des pâturages, quand elle porte une charge trop lourde pour ses épaules, et gémit sous le faix en bronchant presque à chaque pas.

ISABELLE KAISER.

(La suite prochainement.)

VARIÉTÉS

LES ÉCOLES DANS LE PAYS DE VAUD

AVANT 1536

Une question intéressante et qui n'a cependant pas encore été examinée d'une manière précise, à l'aide des documents, est celle de l'enseignement dont bénéficiaient au moyen âge les populations du Pays de Vaud.

Les conciles et les synodes de l'Eglise, dès le haut moyen âge, ordonnent l'institution d'écoles dirigées par des clercs, non seulement dans les villes, mais encore dans toutes les paroisses rurales. Cet enseignement devait être donné par le curé ou son vicaire. Aux termes des prescriptions ecclésiastiques, il était gratuit, et nobles et manants s'asseyaient sur les mêmes bancs. Il devait porter tout d'abord sur la connaissance de la religion et du chant, puis sur celle de la grammaire, de l'écriture et des quatre règles. Mais on ne retrouve pas trace de cet enseignement dans les campagnes vaudoises, et tout document nous fait défaut pour en parler avec précision.

Dans les villes, le développement de la population exigea la nomination de maîtres spéciaux, désignés probablement par le clergé local tout d'abord, puis par le conseil de ville; ecclésiastiques quelquefois, et ensuite de plus en plus souvent laïques. Si le *rector scholarum* n'apparaît dans les documents qu'au quatorzième siècle, on serait tenté de l'identifier avec le *scriptor* laïque qui figure dans plusieurs actes à Lausanne dès le début du treizième. Mais il s'agit en réalité d'un écrivain public. Pierre Eliot

obtint en 1235 du chapitre l'autorisation d'élever un *scriptorium* devant la cathédrale, à l'endroit où Pierre d'Arraz avait confectionné des verrières pour l'église. Cette boutique ou une autre du même genre existait encore en 1352 à côté de l'évêché, et le dernier *scriptor* que nous connaissions, M^e Jean Henri, cumulait dans cet édicule en 1369 les emplois de mercier et d'écrivain. Le *scriptor* n'est donc pas un maître d'école.

Il faut le chercher plus probablement dans la grande classe confuse des clercs, et M^e Borcard d'Arbore, qui testa à Nyon en 1358, paraît effectivement être un régent, mais les exemples certains nous manquent. Par contre, le *scolasticus* qui est témoin d'un acte à Corbières en 1317 et que l'on appelle en 1335 *scolare* est certainement un régent. Nous arrivons maintenant à un terrain plus solide.

Le *rector scholarum* apparaît à Avenches en 1336, à Vevey en 1337, à Grandson en 1345, à Moudon en 1363, à Romont en 1371, à Lausanne en 1381, à Payerne en 1395, à Lutry en 1404, à Yverdon en 1409, à Cossonay en 1418, à Orbe en 1421, et les archives locales des autres villes vaudoises nous fourniraient probablement de nouvelles indications. Ces dates n'indiquent évidemment pas le commencement de l'institution. Ce sont celles que marquent un compte de ville heureusement conservé ou bien une transaction privée.

Comme nous l'avons dit, le maître d'école est généralement un laïque, lorsqu'il est nommé par l'autorité civile. A Yverdon, les maîtres devaient être bacheliers, et la plupart sortaient du collège de Dôle. En 1436, la ville de Lausanne va chercher en Maurienne M^e Jean d'Arnulphi. Les villes vaudoises se disputaient les meilleurs. C'est ainsi que Jean Mouget enseigne à Yverdon avant d'être engagé à Lausanne en 1431 ; Nicolas Gléresse quitte en 1527 Payerne, où règne la peste, et vient à son tour se fixer à Lausanne.

M^e Jean de Chardonet, maître ès arts, du diocèse d'Autun, est recteur des écoles d'Yverdon en 1491, lorsqu'il épouse Marguerite, fille d'Henri Vulliemin, un bon bourgeois de cette ville. La ville de Lausanne l'engage en 1500, mais c'est à Moudon

qu'il se fixe : « Egrège et de grande prudence », Jean de Char-donet achète en 1506 une maison à Moudon au Plan Borget, et c'est là qu'il meurt, entouré d'un fils qui est prêtre, d'une fille mariée à un chirurgien de Fribourg et d'autres enfants. Cet exemple montre qu'un maître d'école était un personnage considéré et qui pouvait assurer l'avenir de sa famille. A Lausanne, M^e Jean de Barbasia, après avoir quitté l'enseignement, demeura un notable souvent consulté.

Le testament d'un autre régent de Moudon, Guillaume Depierre, originaire de Murs en Savoie, nous fournit quelques indications intéressantes. Il avait débuté à Romont et s'était fixé ensuite à Moudon où il testa le 6 mai 1489, jeune encore, faisant de son père son héritier et chargeant le clergé de Moudon de ses funérailles et d'un anniversaire, en vue desquels il fit donation d'une somme d'argent, de tasses d'argent et de diverses créances dont l'énumération est assez suggestive. « Je donne, dit-il, 12 florins qui me sont dus sur une tasse en argent fin que j'ai en gage de Claude Gaule, de Moudon, y compris le salaire dû pour l'écolage de son fils; 4 livres 10 sols qui me sont dus par François Nyton pour mes gages lorsqu'il était gouverneur de Romont; 4 livres que me doit Pierre Ensis comme gouverneur de Moudon pour mes gages, plus un florin que me doit le même Ensis pour son fils qui a été à mon école, et 3¹/₂ sols que me doit ledit fils de Pierre Ensis à titre de prêt et pour lesquels j'ai en gage dans mon armoire un texte du *Philosophe d'Aristote* en parchemin; 54 sols que me doit Jean Maillardoz, donzel de Rue, pour l'enseignement de ses trois neveux qui ont été en chambre chez moi pendant trois quartans (trimestres); 4 florins que me doit François Alamand pour l'enseignement de ses fils à charge de lui rendre un *catbolicon* que j'ai dans mon arche (coffre); 3 florins que me doit n. Girard de Vuippens pour l'instruction de ses enfants; 13 florins que me doit n. Pierre de Prope, châtelain de Bulle, tant pour la table (*commensalitate*) que pour l'écolage de ses fils, » et le testament mentionne encore une douzaine d'autres débiteurs semblables. Guillaume Depierre termine par la donation au clergé de ses livres, qu'il n'énumère malheu-

reusement pas, mais qu'il évalue à 18 florins, soit à environ 1800 francs de notre monnaie.

Ce testament montre que le régent de Moudon touchait un double salaire, de la ville et des parents, mais que les gouverneurs aussi bien que les particuliers négligeaient souvent de le payer. Il recevait des pensionnaires, — le châtelain de Bulle lui devait 1000 francs de pension, — et si l'un des écoliers manquait d'argent, le maître lui en prêtait. Ce système financier semble bien avoir été général. Un acte du 3 avril 1371 dit que Jean Maréchal, clerc de la chapelle de la comtesse de Savoie, donna à cens à Jean Lagier, clerc de Romont, les écoles de Romont, sous le cens de 4 florins d'or bon poids, mais cette amodiation est unique en son genre. Retenons-en seulement qu'à Romont le maître était délégué primitivement par le comte de Savoie. A Lausanne, le chapitre nommait le régent du quartier de la Cité; et le conseil de ville celui de la ville inférieure. Dans les autres localités, la nomination par le conseil de ville est également la règle au quinzième siècle.

La ville fournissait en outre le local. C'était au début une maison louée à un particulier, puis chaque commune tint à avoir sa maison propre : à Lausanne, au bord du Flon où est aujourd'hui la pharmacie Odot; à Yverdon, l'ancienne demeure seigneuriale des donzels de Colombier au bord de la Thièle ; à Moudon, une maison au Condoz entre la Méline et le mur de ville. A Lausanne, à Moudon, le maître avait son habitation particulière en dehors de la maison d'école. A Yverdon, il logeait dans l'édifice même, où l'on avait aménagé en outre une chapelle pour les maîtres et les élèves. A Payerne le régent tenait pension, à l'école même; en 1460, on le voit emprunter à l'hôpital de ville une *coître*, un oreiller et une couverture; en 1517, la ville achète pour lui à Neuchâtel six formes de lit.

Quant au salaire annuel, le maître recevait de la ville, à Lausanne, à Payerne, à Yverdon, à Cossonay une somme qui variait de 5 florins à Cossonay à 18 florins à Lausanne, soit de 500 à 1800 francs. A Lausanne, en 1467, le système fut modifié. Les deux régents, qui venaient de Moudon, reçurent pour tout trai-

tement la jouissance d'une maison d'habitation à côté de l'école, mais la finance d'écolage à payer par les parents fut élevée à 8 sols pour les petits enfants et à 12 sols pour les grands, ce qui, au prix actuel de la vie, représente un écolage de 60 à 90 francs par an.

Il faut noter qu'à Lausanne, et dans d'autres localités moins importantes, comme à Cossonay en 1418, il y avait plusieurs maîtres, partant plusieurs classes. Parfois même, le terme de *rector scholarum* s'applique à un véritable directeur. Ainsi pour Pierre de Bex, qui en 1344 est recteur des écoles de Sion et du Valais. D'autre part, ce directeur ne devait pas « tout son temps à ses fonctions », comme le dit la formule officielle moderne, Jean Lucrator ou Wagnière, maître ès arts, qui fut pendant vingt ans (1452-1472) recteur des écoles de Lausanne, était en même temps chapelain à la cathédrale et curé de Crissier.

Nous ne savons pas grand'chose des écoliers. Ils connaissaient la douceur des examens, car en 1486 on voit les maîtres d'école de Vevey, de Payerne et d'Estavayer fonctionner comme experts des élèves du maître de Romont. A Nyon, les « écoliers non tonsurés » qui chantaient à l'église avec les clercs mariés ou célibataires et les jeunes gens portant la première tonsure cléricale » réclamaient avec eux du prieur de Saint-Jean en 1455 un dîner les veilles de Noël, de Pâques, de Pentecôte et de la Toussaint, ainsi que le dîner et le souper le jour même de ces fêtes.



Le moyen âge n'a pas connu la division de l'enseignement en trois séries distinctes : primaire, secondaire et supérieure, comme nous l'avons aujourd'hui. L'enseignement secondaire devait se confondre d'une part avec l'enseignement primaire, — comme il apparaît par le testament de Guillaume Depierre et par un important contrat passé à Payerne le 16 juin 1449, suivant lequel le régent Etienne de Villette recevrait, en sus de 8 florins donnés par la ville, 8 sols des enfants auxquels il enseignerait l'alphabet, 10 de ceux qui apprendraient les sept psaumes (*septem salmis* = enseignement religieux ?) et 12 sols des élèves

nourris *de actoribus et doctrinale*. On peut reconnaître là l'embryon d'un collège communal.

D'autre part, l'enseignement secondaire se confondait aussi avec l'enseignement supérieur. C'est dans cette dernière catégorie qu'il faut ranger les collèges des Innocents.

Les collèges des Innocents ne sont pas une institution spéciale à Lausanne. Elle est connue en dehors de nos frontières, et au Pays de Vaud elle existait encore à Vevey, à Montreux et à Yverdon. Elle n'était pas non plus exclusivement religieuse.

A Lausanne, la fondation de l'évêque Guillaume de Challant, en 1419, porte qu'il devra y avoir six Innocents aptes au chant, qui devront être éduqués par des prêtres dévots, connaissant l'office divin et ferrés sur la grammaire. A n'en juger que par les termes de la fondation, comme par ceux de la création des Innocents d'Yverdon en 1453 et en 1519, il est certain que ces jeunes gens étaient destinés à entrer dans le clergé, et ils avaient droit, leurs études terminées, à certains bénéfices ecclésiastiques. Mais en réalité, les Innocents ne formaient que le noyau de l'institution. On y recevait des pensionnaires. C'est ainsi qu'en 1534, la veille de la sainte Catherine, n. Aubert Loys plaça son jeune frère Sébastien comme *commensal*, soit pensionnaire, chez les Innocents, qu'il fit marché avec leur maître le chanoine P. Vuarnier, à raison de 40 sols (150 francs) par mois, et Sébastien demeura là pendant sept mois, jusqu'au samedi avant la saint Jean-Baptiste 1535. Aubert Loys paya pour son frère 10 florins, soit environ 1000 francs de notre monnaie.

Quant à l'enseignement, le catalogue de la bibliothèque des Innocents de Lausanne, en 1529, catalogue qui a été publié, prouve qu'il se donnait là, par les deux prêtres attachés à la maison, un enseignement très général. La religion et la philosophie y tiennent naturellement une large place, et l'on remarquera la prépondérance des ouvrages de deux pères de l'Eglise, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, qui voisinent avec la *Cité de Dieu* de saint Augustin, et aussi les œuvres d'Aristote, de Casiodore et d'Alexandre de Halliès. Mais les sept arts libéraux, le

trivium et le *quadrivium* sont également compris. En sortant du collège des Innocents, le jeune homme avait certainement une instruction suffisante pour l'époque. Il pouvait d'ailleurs continuer ses études aux universités, ce que fit en 1511 Jean Salliet, qui quitta les Innocents parce que sa voix avait mué.

Nous ne savons rien de l'enseignement donné dans les monastères et les couvents vaudois. Leurs bibliothèques ont été dispersées à la Réforme, et nous ne pouvons plus guère déterminer avec certitude que l'origine d'une bible de Romainmôtier, d'un psautier de Bonmont, d'un livre de morale de Montheron et d'un recueil de sermons des cordeliers de Lausanne. Chez les dominicains de Lausanne, l'enseignement était donné par un lecteur et un sous-lecteur et contrôlé par le maître des étudiants. Pour le surplus, nous savons seulement que les prieurs de Romainmôtier et de Payerne devaient verser chaque année 20 livres (2800 francs) pour l'entretien d'un écolier au collège de Cluny, à Paris; un conflit à ce sujet entre Cluny et Romainmôtier fut réglé en 1454. En 1527, les dominicains de la Madeleine, à Lausanne, promettent d'instruire Nicolas Dunant en toutes vertus et doctrine jusqu'à ce qu'il soit parvenu à un âge suffisant, et de subvenir à ses besoins. Cet âge, un testament de 1457 le fixe à 18 ans.

Les jeunes gens du diocèse de Lausanne allaient étudier aux universités étrangères. Le catalogue des élèves de l'université de Paris pour 1378 mentionne neuf élèves appartenant à ce diocèse, et deux d'entre eux devinrent chanoines de Lausanne. En 1379, Jean Bonfils, déjà maître ès arts, va étudier la théologie à Paris, et on l'y retrouve en 1387 étudiant le droit; il mourra curé d'Avenches et juriste renommé.

Le diocèse de Lausanne ne donnait d'ailleurs pas seulement des élèves à l'université de Paris, mais aussi des professeurs. En 1302, le chanoine Rodolphe d'Allaman, cousin du sénéchal de Lausanne, y enseigne le droit; de 1331 à 1339, un autre chanoine, Guillaume Mercier de Fribourg, est professeur de médecine dans la même université. Plus tard, à la veille de la Ré-

forme, le chanoine lausannois Pierre Tartaret de Romont fut un professeur de scolastique à la Sorbonne dont les écrits eurent une certaine réputation.

Dans la même période, beaucoup d'autres étudiants vaudois fréquentent l'université de Turin, celles d'Avignon, de Montpellier, vont à Rome et ailleurs encore. En 1493, Etienne Loys, de Lausanne, est reçu docteur en droit de l'université de Plaisance, et son brevet lui décerne le privilège de conférer le doctorat à d'autres; son fils Aubert va faire ses études à Aoste. Nombre de ces étudiants font leurs études avec le revenu d'une chapellenie ou d'une prébende canoniale du chapitre de Lausanne.

Ceci est pour le doctorat ou la licence. La cléricature est de nature spéciale. Le clerc n'est par définition ni un prêtre, ni un sacristain, ni un scribe, ni un enfant de chœur. C'est un élève d'une école ecclésiastique, où il a étudié, au moins sommairement, la théologie et le droit. Il est tonsuré, peut recevoir les ordres mineurs, mais ne se destine pas forcément au sacerdoce, et il peut se marier. Deux exemples suffiront.

En 1312, le pape Clément V charge le chancelier de l'église de Tours, notaire apostolique, d'examiner Jean Ruffi de Croy (Croix), clerc du diocèse de Lausanne, qui a reçu les ordres mineurs et de lui conférer l'office de notaire. Le 2 juin 1486, l'évêque Benoît de Montferrand signe à Lausanne le contrat de mariage d'Etienne Loys, alors âgé de 21 ans, et le lendemain le même prélat lui octroie une lettre de cléricature. Etienne deviendra un célèbre jurisconsulte. On sait d'autre part que soit l'évêque, soit ses vicaires-généraux — et même avant 1343 les simples doyens — avaient le droit de créer des notaires, et que l'official en avait la surveillance.

Les notaires et les avocats qui ont fonctionné chez nous jusqu'en 1536 n'ont pas tous fait leurs études à l'étranger. C'est à Lausanne principalement qu'ils ont appris la pratique de leur profession. Sans doute, ils se sont formés chez un de leurs anciens. Mais ils ont aussi reçu un enseignement théorique, et il est manifeste qu'il y avait à Lausanne une école de droit. De cette école, nous connaissons plusieurs professeurs : l'avocat Etienne

Loys, Jean Bagnyon qui fut le premier syndic de Lausanne en 1481, et surtout des chanoines. Dans son livre sur la *Cathédrale de Lausanne*, M. le curé Dupraz a dressé de ces chanoines professeurs de droit une liste qui peut facilement être allongée. Citons Jean Gérold en 1314-30; Gui de Prangins en 1372, trois ans avant son avènement à l'épiscopat; François de Colombier en 1480, au retour de l'université de Turin où il avait achevé ses études; Michel de Saint-Cierges et Jacques de Montfalcon en 1495; Louis de Pierre en 1506; François de Lutry, le dernier prévôt, en 1517-21; Laurent Cinquensod en 1522; Jacques Perrin en 1521; Jean Grand et Geoffroi de la Faverge en 1526, et enfin Jean de Montfalcon, le dernier prieur de Lutry.

Qu'une école supérieure existât autour de la cathédrale, cela n'a rien d'anormal. Les conciles, les décrets pontificaux l'ordonnaient. En 1179, le concile de Latran prescrivit qu'afin de pourvoir à l'instruction des pauvres clercs, il y aurait un maître en chaque cathédrale qui enseignerait gratuitement; en 1215, le pape Innocent III confirma cette ordonnance.

De fait, vers l'an 1000 déjà, on trouve à Lausanne un écolâtre nommé Adalbert, et l'écolâtre Louis est au chapitre, de 1218 à 1240, le confrère du prévôt Conon d'Estavayer. Ce *scolasticus* nous semble être le précurseur des professeurs ès lois des temps postérieurs.

Mais où était cette école de droit? Elle ne se rattachait pas à la maîtrise des Innocents. Les professeurs en droit, en décrets ou *in utroque jure*, sont antérieurs à la création de Guillaume de Châlant, et rien plus tard n'indique que les chanoines, comme les professeurs laïques, aient enseigné chez les Innocents. Il y avait en outre auparavant des professeurs de théologie attachés à l'école épiscopale, tels que le dominicain François de Moudon en 1391.

En réalité, l'école de droit devait être une section de l'officiat, et elle était très probablement installée dans le bâtiment même de la Curie annexé à l'Evêché, et sur l'emplacement duquel, par une curieuse coïncidence, s'élève aujourd'hui la salle du tribunal de district.

Les bureaux de l'officialat étaient le centre de l'administration judiciaire ecclésiastique. Le plus grand nombre des procès aboutissaient à cette chancellerie qui était en même temps un parquet et un tribunal. Les futurs notaires y faisaient un stage, les notaires en exercice s'honoraient du brevet de jurés à la cour de l'official. A côté de l'enseignement pratique que les clercs y trouvaient, un enseignement théorique était donc indispensable. Aussi croyons-nous que c'est dans une *aula* de l'officialat que Gui de Prangins comme Etienne Loys et Jean de Montfalcon donnèrent leurs leçons.

Les Bernois supprimèrent l'officialat, et avec lui les institutions qui en découlaient. Ils supprimèrent en même temps le collège des Innocents. Mais, tarissant ces deux sources d'enseignement, ils devaient au peuple vaudois de les remplacer. Ils le firent par l'institution de l'académie de Lausanne qui continua ainsi, avec de nouvelles méthodes, les deux écoles disparues. Cela est si vrai qu'un texte de 1541 relatif aux Innocents de Vevey dit qu'on en emploie les biens « pour apprendre la parole de Dieu et ycelle si Dieu leur donne la grâce prêchier par le commandement de nos très redoubtés seigneurs. »

MAXIME REYMOND.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Souvenirs d'un Phéacien. — Le vieux Vienne. — La correspondance de Treitschke. — Recul du germanisme en Amérique. — A propos d'Otto Ludwig. — Nouvelle édition de Heine.

On connaît le joli mot de Goethe sur les Viennois qu'il appelait les Phéaciens du Danube : « Toujours, disait-il, c'est dimanche chez eux, toujours la broche tourne au foyer. » Et, comme commentaire à ces paroles, on se souvient de l'amusant tableau que fait Treitschke dans son *Histoire d'Allemagne au XIX^e siècle* de ces innombrables « nopces et festins » qui égayaient le fameux congrès de 1815.

Aujourd'hui c'est un Viennois de vieille roche, J.-F. Castelli, qui, en nous racontant ses souvenirs, fait revivre de manière fort plaisante la Vienne de la première moitié du dix-neuvième siècle¹.

Castelli était fonctionnaire dans l'administration impériale et royale et il utilisa les nombreux loisirs que lui laissaient ses fonctions à écrire des vers et des pièces de théâtre. Ces vers et ces pièces sont à l'heure qu'il est parfaitement oubliés. Castelli, type du dilettante, ne se mettait point martel en tête pour trouver des sujets très originaux. Il adaptait pour la scène viennoise des pièces françaises, dont le public bon enfant et de goûts faciles se contentait. Castelli confectionnait ces pièces avec une merveilleuse vélocité. Il n'en écrivit pas moins de deux cents qui, après avoir charmé les Viennois, faisaient le tour des scènes autrichiennes. Maintenant Castelli n'est plus qu'un nom dans la littérature de son pays, bien que ses poésies en dialecte bas-autrichien fassent encore les délices de ses compatriotes.

¹ *Aus dem Leben eines Wiener Phäaken, 1781 bis 1862.* Stuttgart, Robert Lutz, 1913.

Et c'est cet aimable homme qui nous conte ses souvenirs. L'œuvre à vrai dire ne date pas d'aujourd'hui, puisque Castelli est mort en 1862, mais, publiée imparfaitement il y a quelques années, elle a trouvé un éditeur intelligent, M. Adophe Saager, qui nous la donne dans son intégrité. Ce qui s'y trouve d'intéressant, c'est d'abord la silhouette de ce type de vieux Viennois qui n'est actuellement plus qu'un mythe. La maxime de Castelli, qui était celle de la majorité de ses compatriotes, ressemblait fort à celle que Rabelais inscrit sur la grande porte de Thélème : « Fais ce qui te plaira. » Castelli ne remua jamais de problèmes philosophiques insolubles. Il se contenta de vivre en épicurien bon vivant. Il donnait fort peu de son temps à l'Etat, qui ne paraissait point très exigeant : quelques heures de bureau, le reste étant consacré aux distractions et aux plaisirs. Le théâtre tenait une grande place dans sa vie, et une première était pour lui un événement de toute importance. Sans se laisser troubler par les contre-temps de l'existence, il s'efforçait de prendre son parti des choses. Il nous dit que si un fâcheux se trouvait sur son chemin, il essayait de l'écarter doucement et s'il n'y réussissait pas, il s'accommodait de la chose. Une nuit il raconte qu'il fut suivi par un barbet crotté qui sans plus de façons entra dans son logis. Impossible de faire sortir l'animal. Bien mieux, il s'installe sur son lit, et quand on veut le chasser il montre les dents. Philosophiquement Castelli passe la nuit sur une chaise et ce n'est que le matin, aidé de son domestique, qu'il réussit à se débarrasser de la bête.

Je ne donne évidemment point ces souvenirs comme une œuvre transcendante, mais par le temps qui court, où les névrosés et les agités tiennent le haut du pavé, il est réconfortant de passer quelques heures dans la compagnie d'un homme gai et aimable, doué d'un heureux naturel et bien équilibré.

— Treitschke, qui n'aimait guère les Viennois et qui reprochait à cette ville de Phéaciens de n'avoir plus d'activité scientifique, à peine quelques bons professeurs de médecine dans sa faculté illustre autrefois, et de n'avoir qu'une ombre de vie artistique dans son théâtre, Treitschke est de nouveau d'actualité

ces temps-ci, grâce à la publication de sa correspondance. L'œuvre sera considérable, à en juger par le premier volume qui comprend les lettres de jeunesse de 1848 à 1859¹. On y voit Treitschke dans sa famille, à l'école, à l'université, et l'on assiste à ses débuts d'écrivain lorsqu'il publie ses deux volumes de vers, *Vaterländische Gedichte* (1856), *Studien* (1859), et son essai de science sociologique, *Die Gesellschaftswissenschaft* (1859).

Ce qui frappe alors en lui, c'est qu'il a une nature de poète plus que de savant. Après ses vers il rêve d'écrire des drames qui resteront, d'ailleurs, toujours à l'état de projet. La science ne l'attire guère. Avec un tour d'esprit imaginatif, il avoue qu'il a de la peine à se plier à la rude discipline des sciences politiques et sociales, du droit et de l'histoire. Il se plaint de se laisser trop « dominer par ses impressions. » Et il faut reconnaître qu'il n'a point tort. En histoire, où il est le plus subjectif des hommes, il a surtout révélé des dons de poète et d'orateur. C'est davantage par l'éclat de la narration que par la solidité de son érudition qu'il est parvenu à conquérir le suffrage de la foule.

Ce qu'on voit aussi dans ses premières lettres, c'est combien, de bonne heure, il fut animé d'un ardent sentiment patriotique. Né dans une vieille famille saxonne, d'idées très particularistes et très conservatrices, dès quatorze ans il affiche des sentiments de patriote allemand et des idées libérales. Il fait même, en pleine crise de 1848, une profession de foi républicaine. Sans aller aussi loin que certains camarades qui, dit-il, « portaient sur leur cœur le portrait de Robert Blum, ce Christ offert en sacrifice à la tyrannie, » il fait des vœux pour l'élection en France du général Cavaignac. Il est vrai que ces velléités républicaines sont de courte durée. Deux ans après, le jeune Treitschke juge avec une extrême sévérité « la politique néfaste du roi Frédéric-Guillaume IV qui, en refusant de reconnaître la constitution impériale, fournit aux radicaux le prétexte de crier

¹ *Heinrich von Treitschkes Briefe*, herausgegeben von Max Cornicelius. 1^{er} Band. Leipzig, S. Hirzel, 1912.

à la trahison. » Et c'est ainsi que chez ce politique en herbe on voit déjà l'unitaire libéral qu'il sera plus tard.

On comprend dès lors l'intérêt de cette correspondance qui nous permet de suivre étape par étape la formation d'un des esprits qui furent les directeurs de l'âme allemande dans les grandes crises de l'histoire prussienne de 1860 à 1870. Treitschke est plein de fougue et il a déjà toute la vivacité de sentiments qu'il répandra plus tard dans ses écrits. Il ne veut rien savoir de la philosophie des Iréniens : « Ne jamais haïr, tout aimer ou tout plaindre. » Il veut qu'on prenne parti et qu'on ne néglige aucune occasion d'affirmer sa conviction. Avec cela il est cordial, bon, confiant et il a le culte de l'amitié. Chose curieuse, « l'éternel féminin » ne lui dit rien. Il reçoit des confidences d'amis et il entre sans peine dans leurs sentiments. Mais il constate chez lui la vague intuition qu'un tel amour ne sera jamais son partage. Je note aussi cette réflexion : « La meilleure pierre de touche de l'élévation du cœur d'un homme est le respect qu'il a de la femme. »

Cela ne l'empêche certes point d'être un joyeux vivant, prenant part à toutes les agapes de ses camarades, chantant avec entrain la chansonnette, faisant des discours et buvant sec. Il lit aussi des vers dans les réunions de ses amis, où il célèbre la patrie allemande que « pour voir grande, hélas ! il faut regarder dans le passé. » C'est là le thème ordinaire de ses poèmes, *Vaterländische Gedichte*, dont le succès, d'ailleurs, fut très limité. On voit que le jeune auteur est un peu piqué que Julian Schmidt, « le prince de la critique », lui ait renvoyé son volume sans l'avoir lu. Du reste peu à peu il s'éloigne de la poésie — j'entends de la composition poétique — et se tourne vers le travail pratique « qui un jour pourra être utile à sa patrie. » Avec énergie il se met aux études les plus arides, les plus contraires à sa nature, et en 1859, il publie son petit écrit *La sociologie*, où il s'efforce de prouver qu'il ne saurait y avoir de science politique distincte de la société, ce qui revient à dire que tout essor de vie nationale tend toujours vers des réformes à la fois politiques, sociales et religieuses.

C'était déjà la thèse que l'historien devait plus tard soutenir dans ses livres pour, l'appliquant à l'Allemagne, montrer qu'en devenant vraiment un état constitutionnel, libéral et démocratique, la Prusse serait le centre de ralliement de la pensée germanique.

— Treitschke, qui aimait à suivre partout les manifestations de la vie germanique, ne se serait certes point réjoui s'il avait vécu assez pour voir que le germanisme, autrefois si prospère en Amérique, subissait chaque année un recul. Les colonies allemandes du Wisconsin qui, les dernières, avaient gardé si fortement l'empreinte du pays natal, la perdent peu à peu. Dans les écoles allemandes on est obligé de donner la première place à l'étude de l'anglais, et ce sont les pères et mères d'origine allemande qui le demandent. L'historien Carl Lamprecht, qui visitait, il y a sept ou huit ans, ces foyers de culture germanique, constatait déjà que les groupes spécifiquement allemands participaient peu à la vie intense du pays et il remarquait que plus un Allemand s'élevait dans l'échelle sociale, plus il avait la tendance à se dépouiller de son caractère germanique. A l'heure actuelle, même dans le peuple, la langue allemande est abandonnée. A New-York il y avait un théâtre allemand, qui jouait des pièces allemandes et qui était subventionné par des Allemands. Aujourd'hui ce théâtre est obligé de fermer ses portes parce qu'il n'est plus soutenu par la colonie. Un journaliste allemand établi dans cette ville écrivait récemment : « Bien que nos confrères de l'empire parlent des constants progrès du *Deutschtum* en Amérique, les gens qui vivent dans ce pays voient que c'est juste le contraire qui est vrai. Il faut faire son deuil du rêve de certains pangermanistes qui naguère, en constatant que des populations d'origine allemande dominaient dans certaines villes, en tiraient la conséquence qu'à brève échéance l'allemand dans ces villes se substituerait à l'anglais. Maintenant en Amérique on parle bien moins l'allemand qu'il y a vingt ou trente ans. »

— Le 13 février on a célébré le centième anniversaire d'Otto Ludwig, le premier et unique poète important que la Thuringe

ait produit. A cette occasion les critiques des revues et journaux ont beaucoup parlé de Ludwig et de son œuvre. Cette œuvre, actuellement, a un regain d'actualité, mais l'édition digne de l'écrivain se fait encore attendre. En 1891 Adolphe Stern et Erich Schmidt publiaient sous le titre de *Gesammelte Schriften* le premier recueil un peu complet des œuvres de Ludwig. Depuis on a découvert de lui plusieurs écrits restés inédits. Ils sont, il est vrai, pour la plupart à l'état de fragments : notes ou esquisses où Otto Ludwig, toujours inquiet et jamais satisfait de lui-même, cherchait à fixer sa pensée mobile. Mais on sait précisément le goût qu'à notre époque pour ces études fragmentaires qui, mieux encore qu'une œuvre finie, nous font pénétrer plus avant dans la personnalité d'un auteur. C'est vrai surtout pour Otto Ludwig qui aimait à se confesser la plume à la main. Or nous aurons bientôt ces confessions, l'éditeur munichois George Müller ayant entrepris de publier en dix-huit forts volumes tout ce que le poète a écrit. En attendant, la maison Bong, qui par sa collection *Goldene Klassiker Bibliothek* propage dans les masses profondes de la nation les grands et petits classiques allemands, publie une nouvelle et fort bonne édition d'Otto Ludwig, précédée d'une étude très pénétrante d'Arthur Eloesser¹. Le premier volume, en deux parties, nous donne les poésies et les récits populaires de l'écrivain : *Die Heiterellei*, *Entre ciel et terre*, *Histoire de trois souhaits*, *Souvenirs d'un vieux maître d'école*, *Maria*. Le deuxième volume renferme le théâtre : *Der Erbförster*, *Mademoiselle de Scudéri*, *Les Macchabées*, *Agnès Bernauerin*, les études sur Shakespeare et Schiller et les *Réflexions sur l'art dramatique*. On sait que Gottfried Keller se gaussait fort de cette dramaturgie qu'il appelait le livre de cuisine d'Otto Ludwig : « Malheureusement, disait-il, il est mort avant d'avoir pu manger le premier des plats dont il donnait les recettes. » Aujourd'hui nous jugeons avec plus d'équité ces essais. Otto Ludwig avait un idéal très élevé. Son rêve était de régénérer la scène allemande que Schiller avait irrémédiablement gâtée. Il exérait ce dramaturge, « professeur versifiant », disait-il, dont le pathos, le faux enthousiasme

¹ *Ludwigs Werke*, in vier Teilen. Berlin und Leipzig, 1913.

siasme et le lyrisme exagéré ont détourné le théâtre de ses voies naturelles. Pour avoir un théâtre vrai, ajoutait-il, il faut revenir à Shakespeare. Et il essaya de mettre la chose en pratique. Le malheur est que son talent n'était pas à la hauteur de son inspiration. Quand, après avoir montré comment il faut faire une bonne pièce, il voulut passer à l'exécution, il échoua pitoyablement. Lui-même se rendit compte le premier qu'entre ses théories et la pratique il y avait un abîme. Ce sentiment le rongeaît et tristement il faisait cette confession : « Le beau n'est jamais achevé, car une chose peut toujours être plus belle. »

Si Otto Ludwig consuma sa vie à chercher cette perfection qui ne venait point, du moins fut-il un critique très clairvoyant et les notes dans lesquelles il exhala ses plaintes, sans du reste jamais vouloir consentir à jeter le manche après la cognée, sont au plus haut point suggestives. Cela peut être un réconfort pour bien des artistes qui ont vainement lutté pour réaliser leur idéal, — et ne sont-ce pas souvent les meilleurs ?

Aussi les critiques d'aujourd'hui, plus subtils et de sentiments plus nuancés que leurs prédécesseurs, sont-ils portés à juger avec plus d'équité Otto Ludwig. C'est le cas certainement d'Arthur Eloesser dont on lira l'étude avec infiniment de plaisir.

— La belle édition d'Henri Heine publiée par l'Inselverlag de Leipzig sous la direction de M. Oscar Walzel vient de s'enrichir de trois volumes, le troisième, le quatrième et le huitième. Le troisième, confié aux soins de M. Jonas Fränkel, comprend les dernières poésies, le *Romancero* et les vers posthumes. Quand on relit ces beaux vers écrits sur le matelas de souffrances, le *Matrazengruft*, comme Heine disait, on est émerveillé de leur jeunesse et de leur fraîcheur. Sans doute les parties du *Romancero* — les histoires, sorte de *Légende des siècles*, *Lazare*, les *Lamentations* et surtout les *Mélodies hébraïques*, un pur chef-d'œuvre — ne sont pas très liées : ce sont moins des poèmes complets que des essais ou des ébauches. Toutefois le détail des vers et des strophes n'a jamais été plus soigné. Nous savons par le témoignage de l'un des secrétaires de Heine, Karl Hillebrand, que le poète employait de longues heures à revoir et à limer son œuvre. Les

variantes du *Romancero* sont, on le sait, nombreuses et importantes. Les éditeurs des œuvres de Heine n'ont pas toujours su bien choisir. Le mérite des volumes publiés par l'Inselverlag est de nous donner le texte définitif du poète, celui qu'il fixa lui-même pour l'impression.

Le quatrième volume édité par Julius Petersen renferme les *Reisebilder* et le huitième qu'Oscar Walzel commente contient les *Essais : Adresse à l'Assemblée fédérale, les Délateurs, Les Huguenots de Meyerbeer, La scène française, Introduction à Don Quichotte, Les jeunes filles et les femmes dans Shakespeare, Misères des écrivains, Déclaration contre Wibl* et l'étude sur Ludwig Börn.

Heine essayiste est, on le sait, très savoureux. Ajoutons que bien des allusions de ces pages de critique et de polémique, qu'on aurait souvent peine à comprendre, nous sont expliquées par d'abondantes notes données en appendice. Et cela fait le double intérêt de cette édition belle par sa typographie et utile par ses commentaires : les bibliophiles y trouveront autant de plaisir que les lettrés.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE RUSSE

Noblesse d'aujourd'hui et de jadis. — Le prince Pierre Kropotkine, géographe et géologue. — La princesse Marie Dondoukov-Korsakov. — A propos du tricentenaire de la dynastie des Romanov.

Un assassinat comme on en voit souvent dans les grandes villes vient, malgré sa banalité, de remuer fortement l'opinion publique en Russie, parce qu'il dévoile l'état moral déplorable de la classe sociale qui devrait donner le bon exemple aux autres. Depuis quelque temps une série de crimes, accompagnés de vols importants, s'étaient succédé sans que la police eût réussi à découvrir les coupables. Le meurtre de M^{me} Timé, femme d'un ingénieur, qu'on trouva morte, dépouillée de son

collier de perles fines et d'une broche en brillants, intrigua et passionna le public. On allait comme d'habitude attribuer ces forfaits aux expropriateurs, de fâcheuse mémoire, lorsque la police découvrit que les assassins n'étaient autres que des jeunes gens appartenant au monde diplomatique, M. Dalmatov et le baron Heissmar, qui sortent tous deux des écoles du gouvernement, où ne sont admis que les fils de la haute aristocratie.

Cette révélation n'a surpris personne et c'est là le signe des temps qui mérite d'être signalé et qui m'a décidé à m'arrêter sur ce fait divers. En effet, Dalmatov et Heissmar sont d'anciens élèves de l'Ecole impériale de droit de Saint-Pétersbourg. Ils ont rencontré au skating M^{me} Timé. Décavés, en quête d'une proie, frappés par l'éclat de son riche collier et de sa broche chatoyante, ils ont lié connaissance avec l'élégante jeune femme, qui semble ne pas s'être montrée trop farouche, puisqu'ils ont obtenu la permission de lui rendre visite à son domicile. Le baron Heissmar avoua ingénument au juge d'instruction : « Je pensais que ce n'était rien du tout de tuer quelqu'un ; pourtant, vous ne me croirez pas, mais j'en ai été malade plusieurs jours.... » Son repentir doit être sincère, car il s'est trouvé que le splendide collier de perles et la broche affriolante étaient du toc !

La mentalité plutôt inquiétante de ces messieurs, je l'ai dit, ne surprend personne. A ce propos, M. Stolypine, frère de l'ancien ministre, écrit sans ambages dans la *Novoïé Vrémia* que des crimes commis avec tant de sang-froid et de cruauté ne pouvaient être perpétrés que par des représentants de la jeunesse dorée. « De pareils actes, s'écrie-t-il, sont la fin logique, la suite nécessaire de l'éducation que les jeunes gens de la noblesse reçoivent dans les écoles privilégiées. Dès l'enfance on les habitue à sabler le champagne, aux sports coûteux, promenades en troïka, etc. Il faut de l'argent pour ces plaisirs et l'on se fait facilement à l'idée que tous les moyens sont bons pour s'en procurer. Dans les classes supérieures, les grands se ruinent en bouquets de roses pour les actrices et en parties fines. On fait dans ces écoles le moins possible de science et l'on y cultive

une morale de caste, tout à fait spéciale. » Remarquez que c'est un ami du gouvernement qui trace ce tableau pessimiste de l'éducation que reçoit la jeunesse des classes dirigeantes, sous l'égide de l'Etat. Que voulez-vous? quand la jeunesse s'amuse, il peut lui arriver d'occire quelqu'un ou quelqu'une mal à propos, mais elle ne fait pas de politique! Entre deux maux, il faut choisir le moindre. Il n'en allait pas ainsi autrefois: des écoles privilégiées sont sortis les Décembristes, un Bakounine, un Kropotkine! Elles couvent aujourd'hui de vulgaires bandits, qui assassinent pour voler.

— Le prince Pierre Kropotkine, dont l'Angleterre et la Russie ont fêté le soixante-dixième anniversaire, est en effet un ancien élève de l'Ecole des cadets, privilégiée entre toutes. Un savant de Moscou, le professeur D. Anoutchine, a saisi le prétexte que lui offrait cet anniversaire du grand révolutionnaire pour révéler Kropotkine sous un aspect nouveau, celui de géographe et de géologue. Le jeune prince, avant d'entrer dans la voie révolutionnaire, refusa de servir dans la garde impériale et demanda qu'on l'enrôlât parmi les cosaques de l'Amour. Lorsqu'il fut à Tchita en Mandchourie, il se fit confier la mission de reconnaître la route de Blagovetchensk à travers le Merguenn. A cette époque la Mandchourie était encore inconnue et les études que le prince Kropotkine publia sur cette contrée firent sensation. Puis le jeune explorateur se mit à la recherche des cratères éteints de l'Ouyonkhotdoughi, que le sinologue Wassiliev avait pressenti se trouver dans ces parages après avoir lu des poèmes chinois. En s'inspirant de ses vagues indications, le prince Kropotkine découvrit les volcans éteints de la Mandchourie, ce qui bouleversa le monde des géographes et des géologues, parce que la situation de ces cratères semblait à première vue en opposition avec la théorie de la corrélation des volcans et d'un bassin d'eau. Naturellement, il est question de donner le nom de Kropotkine à l'un des trois cratères éteints qu'il a retrouvés. Il se mit ensuite avec la même ardeur à l'étude de l'orographie de la Sibérie orientale et des traces que la période glaciaire y a laissées. Il apporta ainsi de précieuses indications à la géologie.

Il était en pleine activité lorsqu'on l'enferma dans la maison d'arrêt d'où il devait s'échapper miraculeusement pour fuir à l'étranger. En exil, à Londres, l'émigré ne lâcha pas non plus la science et pendant que les journaux quotidiens ne le présentent que sous les traits d'un anarchiste philosophe, il donne à l'*Encyclopædia Britannica* de substantielles études géographiques sur la Russie. Les sociétés scientifiques anglaises accueillent avec empressement ses communications et l'ancien élève de l'Ecole des cadets jette sur son pays un lustre que ne connaît plus la jeunesse d'aujourd'hui, à qui, en guise de sérum préventif, on inocule le mépris de la science, la haine de l'intellectualité et l'amour effréné des plaisirs. A cette école les jeunes gens deviennent de loyaux sujets du tsar, mais au prix de quelle démoralisation ! A peine commençait-on à oublier la fin tragique du fils du général Gourko, que Dalmatov et Heissmar commettent un crime où la lâcheté le dispute à la bassesse.

— Il fait bon se retourner vers la génération précédente et de se délecter dans l'admiration de la bonté incarnée en la personne d'une contemporaine du prince Kropotkine, la princesse Marie Dondoukov-Korsakov. La célèbre révolutionnaire russe, M^{lle} Véra Figner, trace dans ses *Souvenirs de la forteresse de Schlüsselbourg* un portrait saisissant de cette femme de bien. Un abîme sépare ces deux êtres dévoués corps et âme à la poursuite d'un idéal opposé, et pourtant la princesse chrétienne et la révolutionnaire, membre du comité exécutif qui a voté la mort d'Alexandre II, sont sœurs par la sincérité de leurs convictions, le sacrifice complet d'elles-mêmes, l'abnégation poussée jusqu'à l'héroïsme. Le charme et la bonté que toutes deux respirent les rapprochent et à première vue un lien de sympathie et d'estime s'établit entre elles.

La princesse Marie est parente d'âme de l'héroïne du même nom de *Guerre et Paix*. Sa religion est amour, charité, mansuétude. Elle a partagé son immense fortune entre des œuvres de bienfaisance, ne se réservant que le nécessaire et voué sa vie au relèvement des criminels. Elle n'admet pas qu'il existe des cœurs tellement endurcis, que la bonté ne les puisse toucher.

Elle veut entrer en communication avec les détenus de la terrible forteresse de Schlussembourg. Ce n'est pas facile. Plehve s'y oppose, mais la princesse Dondoukov occupe une situation trop élevée pour qu'on ose lui dire non, quand elle insiste :

— Laissez-moi aller vers ces malheureux, dit-elle au ministre, personne ne leur a jamais adressé une parole d'amour ! Permettez-moi de les voir, leurs cœurs s'adouciront peut-être et se tourneront vers Dieu....

Et la princesse Marie Dondoukov, à l'âge de soixante-treize ans, a pénétré dans la redoutable forteresse, où tous ceux qui y entrent murmurent en leur cœur : *Lasciate ogni speranza*, et elle est descendue dans les cachots des prisonniers pour leur dire : « Je veux partager votre sort, je vivrai avec vous dans cette prison et serai soumise aux mêmes règlements que vous. J'ai demandé qu'on me loge dans une cellule.... » Cette faveur ne lui fut pas accordée, la condescendance de l'administration n'allait pas jusque-là. On refusa d'interner la princesse Dondoukov et le commandant de la forteresse offrit de la recevoir dans ses appartements privés. Elle préféra louer une misérable chambre dans le bourg voisin et se contenta de la maigre pitance qu'elle y trouva.

Chaque jour, par la pluie, la tourmente ou le froid, la princesse Marie se faisait conduire en canot à l'île où se trouve la forteresse et elle passait la journée entière à s'entretenir avec les détenus. Les longues conversations qu'elle eut avec Véra Figner n'ont pas modifié les idées des deux femmes. L'une garda sa foi en un Dieu personnel et sa confiance dans les miracles. Ne voyait-elle pas, la nuit, Jésus-Christ lui apparaître et n'attendait-elle pas journellement, selon la promesse de l'apôtre, l'approche du cataclysme du jugement dernier, qui surprendra les hommes parmi les menus soucis de la vie quotidienne ? Elle était prête. L'autre, positiviste et rationaliste, reconnaissait Dieu dans le bien et le confondait avec la nature de la Bonté absolue. Mais toutes deux étaient tolérantes et avaient le cœur aimant, toutes deux poursuivaient un idéal de justice et ne dif-

féraient que par les moyens auxquels elles avaient recours pour l'atteindre. Sans rien céder de leurs croyances, elles se comprirent et s'aimèrent. Chacune admirait dans l'autre le reflet de sa propre âme, le sacrifice absolu de soi, l'immolation de tout intérêt personnel, l'entière consécration de ses forces à la cause, servant avec la même ferveur, l'une l'idée chrétienne, l'autre l'idéal socialiste. La princesse Marie caressa jusqu'à son dernier souffle l'espoir d'amener son amie révolutionnaire à sa foi. M^{lle} Figner savait qu'elle ne convertirait pas son aînée, mais elle admirait sans réserve sa beauté morale et l'élévation de son esprit. Elle recevait avec déférence les innombrables traités religieux que la princesse Marie ne cessa de lui envoyer, même après 1905, lorsque M^{lle} Figner, bénéficiant de l'amnistie, vint en Suisse pour rétablir sa santé. La princesse Dondoukov en mourant se flattait encore qu'un jour l'ancien membre du comité exécutif, touchée par la grâce, lui succéderait dans son œuvre de missionnaire chrétienne.

— L'esprit de tolérance, le respect des idées d'autrui, l'aspiration au perfectionnement moral, à une vie que n'absorberaient pas exclusivement les besoins matériels, ces vrais indices de la civilisation disparaissent de la noblesse russe et plus ou moins de l'Europe en général. On ne sait plus être libéral. On est anarchiste ou réactionnaire. Il y a un demi-siècle, un Victor Hugo, un Michelet, un Quinet, un Gladstone, un Mazzini, un Garibaldi auraient élevé leurs voix pour adresser un mot d'encouragement à ceux qui, depuis si longtemps, combattent le despotisme des Romanov, dont la Russie fête aujourd'hui le tricentenaire dynastique. Eux, qui connaissaient si bien l'histoire de l'Europe, auraient rappelé quelle pression les membres de cette famille ont toujours opposée au développement du libéralisme, non seulement en Russie, mais dans toute l'Europe. A part un homme de génie, — terni, il est vrai, par combien de tares ? — la famille des Romanov s'est signalée par des femmes débauchées, qui n'hésitaient pas à faire assassiner leurs maris ou leurs amants dès qu'ils les gênaient ; par un tsar mystique qui,

pour parvenir au trône, fit supprimer son père, et une série d'empereurs tremblant sans cesse pour leur couronne, ne concédant quelques maigres réformes au peuple que sous la menace de la révolution, et s'empressant de reprendre ce qu'ils ont accordé dès que le danger est passé.

Alexandre II, à qui Herzen criait : « Galiléen, tu as vaincu ! » aurait pu inaugurer une ère franchement libérale et il aurait eu tout le peuple avec lui et pour lui. Mais après le geste grandiose de la libération des serfs, il semble s'être repenti de ce bon mouvement et a déchaîné sur la Russie la réaction policière qui y sévit encore aujourd'hui et fait de l'empire des tsars une satrapie digne de la Perse. Nicolas II, effaré devant le grondement de la révolution et guidé par les sages conseils de M. Witte, a, de mauvaise grâce, octroyé la constitution. Mais lui aussi s'en est repenti et une année après cet acte, le seul de son règne qui fera vivre son nom devant la postérité, il a restreint toutes les libertés accordées et désigné M. Witte comme le pire ennemi de la Russie. La police organisa contre l'ancien ministre libéral un attentat qui, par bonheur, échoua et actuellement le despotisme s'affirme plus brutal que jamais.

— Dans ma dernière chronique, j'ai décrit les horreurs des prisons russes, où combien d'innocents sont enfouis ! Un auteur anglais, M. Rothery Reynolds, vient de publier à Londres un ouvrage sur la Russie : *My Russian Years*, lequel confirme les réflexions amères que quarante années d'espérances déçues arrachent à mon cœur meurtri ! M. Reynolds a passé plusieurs années en Russie. Il est entré en contact avec toutes les classes de la société, a fréquenté les salons des réactionnaires, que les libéraux appellent les « bandes noires », et les milieux révolutionnaires. Dans les deux camps, ce qui l'a le plus frappé, c'est le caractère idéaliste du peuple russe : « Plusieurs dames que j'ai rencontrées dans une maison amie, écrit-il, appartiennent à la ligue des *vrais Russes*, où elles entrent comme nos ladies dans *the Primrose league*. » Après cet hommage rendu aux dames des bandes noires, M. Reynolds ajoute : « La révolution russe a

fait surgir des hommes et des femmes que j'ai vénérés et que je vénère encore comme des saints. » Pendant son premier séjour dans l'empire moscovite M. Reynolds est émerveillé de l'absence complète de *cant* chez les Russes. Ils ignorent Mrs Grundy et le despotisme du « qu'en dira-t-on ? » comme la tyrannie de l'étiquette. Ils ne dissimulent pas leurs péchés mignons et, lorsqu'ils vivent en dehors des conventions sociales, le font sans dissimulation, à la bonne franquette. A Londres, les restaurants doivent être fermés à minuit et tous le sont censément, tandis qu'à Saint-Petersbourg on peut ouvertement faire la noce toute la nuit. La vertu n'y gagne pas grand'chose, mais le vice s'allège du poids de l'hypocrisie.

Les jeunes gens semblent à l'auteur anglais beaucoup plus développés que les *boys* ou les *girls*. La précocité des adolescents slaves ne laisse pas que de l'effarer un peu. Le fils d'un ami de M. Reynolds, à l'âge de quatorze ans, écrit un drame qui se passe sous le règne de Louis XIV et dont tous les personnages sont des surhommes planant au-dessus de la morale. Un autre éphèbe déclare gravement que l'amour ne peut pas durer plus de six mois et il ajoute que, lorsqu'il atteindra l'âge de vingt-cinq ans, il s'empressera de se suicider.

— Pourquoi donc ? demanda M. Reynolds, surpris.

— Quel sens peut avoir la vie après vingt-cinq ans ? répondit froidement l'adolescent.

Dépravé par l'éducation qu'il reçoit, il faut encore se féliciter si l'éphèbe moscovite se tue lui-même et non son prochain, à l'exemple de Dalmatov ou de Heissmar. Au premier abord, M. Reynolds fut enchanté de la liberté d'allure des Russes et de leurs aspirations idéalistes. Pourtant il ne tarda point à reconnaître qu'« un Anglais n'a qu'à vivre un certain temps en Russie pour voir l'autre côté de la médaille. » Il découvrit non sans stupeur que les manifestations les plus cyniques de la débauche étaient plutôt encouragées et qu'en revanche on sévissait contre toute velléité d'idées indépendantes : « Lorsque je me suis mis en route pour la Russie, écrit-il, j'étais sans doute fier,

comme il convient, de notre *habeas corpus*, cependant je dois avouer que ce n'est qu'à Saint-Pétersbourg que j'ai compris toute l'importance de cette loi britannique. Un de mes amis russes fut arrêté et mis en prison. Des mois passèrent sans qu'il réussît à apprendre de quoi on l'accusait. J'allai moi-même chez le ministre de l'intérieur lui demander pour quel motif mon ami avait été incarcéré. Il me répondit tranquillement qu'il n'existait pas dans le code russe de loi pour faire relaxer un prévenu, même lorsqu'on ne peut formuler contre lui aucun grief ! Et mon ami resta dix-huit mois en prison, sans savoir pourquoi. »

En libre citoyen anglais, il ne fut pas moins surpris de constater que tout fonctionnaire russe dispose arbitrairement de la liberté et de la vie des individus et des familles. Un habitant de la ville de Kieff se vit tout à coup déporté à Arkhangel, sans jugement. C'était un commerçant. « Il en appela vainement à la justice des tribunaux, en démontrant qu'en l'enlevant ainsi à ses affaires, on ruinait toute sa famille et que sa femme et ses enfants mourraient de faim. Il n'en fut pas moins déporté administrativement sans pouvoir deviner pour quelle raison ! »

Une dynastie qui, après trois siècles de règne, n'a pas même su assurer à son peuple la sécurité du domicile, est jugée, à ce qu'il me semble. Et quand on songe à la misère du peuple russe, à l'alcoolisme qui le déprave pour alimenter de moitié le budget, aux entraves que subit l'industrie russe, au dénuement de la Sibérie, qui pourrait être une mine inépuisable de richesses, et que les Romanov n'ont pas même eu la peine de conquérir, puisqu'ils l'ont reçue d'Ivan-le-Terrible, on comprend, à travers les restrictions et les atténuations de la censure, avec quelle sévérité des historiens de la valeur de Solovief, Kostomaroff et surtout Klioutchevski jugent cette dynastie.

MICHEL DELINES.

CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

M. Francesco Chiesa à Genève.

Je lis qu'en sa conférence du 8 mars, à Genève, M. Francesco Chiesa¹ a dit « ses impressions d'enfance et de jeunesse au contact de la nature et de la vie, de la religion et de la société » ; qu'il « a raconté comment son âme s'est ouverte à la poésie des choses, à celle du sentiment et de la pensée. » — J'en suis réduit à transcrire ces mots comme on transcrit, mélancoliquement, le menu d'un festin auquel on fut convié, mais dont on ne put manger. Comme tant d'autres j'étais venu croyant que M. Chiesa parlerait en français. Il a parlé en italien. On en eut, d'abord, quelque dépit. Mais à grand tort. Nous y avons perdu, par ignorance, quelque chose ; nous y avons beaucoup perdu. Ce n'est pas cela qui importe ; c'est ce que M. Chiesa, je ne dirai pas : y a gagné, mais, dans tous les cas, n'a pas : couru risque d'y perdre. Un vrai artiste, un poète n'a qu'une langue, la sienne ; il n'agit qu'en elle et que par elle ; elle est la chair même, elle est la pulpe de sa pensée. La langue est l'Épouse. Ce n'est pas bourgeoise association de mariage, ce sont épousailles

¹ Un groupe de jeunes gens avait pris l'initiative de fêter à Genève, le 8 et le 9 mars, le poète Chiesa :

« Tout d'abord, disaient-ils, nous voulons rendre hommage au Tessin dont il est le fils.... Nous saluons en Francesco Chiesa un grand poète qui fait honneur à son pays et à son époque.... Nous opposons la haute figure de Chiesa à tous les entrepreneurs, hommes d'affaires et hôteliers qui nous déconsidèrent. Parmi les tumultes de la place publique, nous voulons faire taire un instant la rumeur de la foule pour laisser s'élever la voix pure du Poète.... Nous voulons lui montrer qu'à Genève, à Lausanne, à Neuchâtel, dans toute la Suisse qui parle français, on honore et on aime le poète suisse qui parle italien.... Nous voulons... montrer que, par des moyens différents, nous servons une même patrie, un même idéal. »

Les Feuilles mars 1913.

de sang et d'âme. Il n'y a pas de naissance légitime en langue étrangère. Tout commerce d'art avec une autre langue est un adultère. Un artiste ne peut faire œuvre bâtarde. La science est bâtarde. L'art est de race.

Le mot n'est pas un signe, il est un organe, il est une voix. Non seulement il a une signification, c'est-à-dire une manière d'être compris, mais il a une manière d'être senti, une manière d'agir sur les sens, une manière de donner du plaisir aux sens en même temps que de la satisfaction à l'esprit, une manière de répondre au désir, de répondre à l'instinct, une manière d'être complet, unique et nécessaire.

On peut comprendre un mot étranger, on ne le sent pas vraiment. Je ne dis pas qu'il ne puisse affecter nos sens d'une émotion certaine ; je ne dis pas qu'il n'ait, parfois, un pouvoir « étrange » (c'est bien le terme) d'évocation, ni que, même intelligible, il n'agisse subtilement sur l'oreille. (Nous avons, charmés, « écouté » M. Chiesa.) Mais de cette sensibilité passive, qui subit, à la sensibilité active, qui crée, il y a un abîme. Le mot étranger peut nous émouvoir à créer — mais dans *notre* langue. Dès qu'il s'agit d'expression (art), une seule forme est possible. Nous ne savons, nous ne sentons, par tempérament, qu'une langue. Notre tempérament, c'est une langue.

L'idée, représentée, devenant mot, devient nécessairement dessin et son. Dessin par l'écriture, son par la parole. On en juge à l'œil et à l'oreille. Il y a correspondance parfaite, congénitale, entre l'idée et la forme sonore et plastique du mot. Une langue ne s'enrichit, ne se nourrit, que par les racines. Il n'y a que le mot « natif » qui soit le mot propre, qui soit le mot. Le mot *amour* est pour nous une identité ; *Liebe* n'est qu'une équivalence ; *l'amore* est plus proche : il s'en faut pourtant de deux lettres ; et si la graphie, encore, était la même, d'une langue à l'autre il y aurait différence d'accent et d'intonation.

Et qu'il s'établisse équivalence, par traduction, entre deux mots pris dans leur sens propre, équivalence certaine d'objet, cette équivalence même cesse dès que l'on passe au sens figuré, dès que l'on cherche à définir par comparaison, dès que de

l'affirmation d'existence on passe à la détermination de qualité, dès que l'on s'élève au « sens-image », dès qu'il s'agit d'une de ces façons personnelles de dire, de ces idiotismes, de ces tours, de ces gestes, de ces spontanéités qui marquent l'individualité même des langues de race.

Et qu'on pense à toutes les nuances des rapports, des contacts des mots entre eux, à ces assemblages, ces enchâssements, ces enlacements, ces conjonctions ; ces reflets, ces actions et ces réactions, ces appels, ces répulsions, ces suggestions par rapprochement, ces correspondances ; ce jeu des semblables et des contraires, des complémentaires ; ces dépendances, ces associations, ce sens des valeurs, des proportions, ce mouvement interne, cette attache des muscles, ce flux du sang, ce réseau des nerfs, cette subtile sensibilité qui détermine la place des accents, qui donne l'expression, qui distribue les intensités et combine la forme multiple des nombres... qu'on songe, enfin, à tout ce qui constitue la *complexion* même d'une langue, et l'on verra que l'ensemble de ces éléments sont éléments *physiques*, qu'ils tiennent moins au mot-idée (notion), qu'au mot-phénomène (idée réalisée, parole), moins au mot-esprit qu'au mot-corps, au mot-chair, au mot-langue.

M. Chiesa devait parler en italien, il n'eût pas fait acte de poète, d'artiste, sans cela. Il s'est défini par cela même.

....J'en étais à ce point de mes réflexions lorsqu'on m'a remis le numéro de la *Semaine littéraire* du 15 mars qui contient la traduction des paroles prononcées par M. Chiesa. J'avoue que j'ai été un peu vexé. Non certes que ma curiosité n'y trouvât son compte, mon intelligence son profit, et mon cœur de quoi se réjouir. Ma mauvaise humeur était mauvaise humeur de chroniqueur qui se voit soudain menacé de perdre trois pages laborieusement écrites. Car mon début, sur lequel tout se greffe, n'a plus, maintenant, de raison d'être. Il est ridicule de paraître ignorer ce qui vient d'être mis à la portée de tous. — Tant pis ; je n'ai pas le courage de recommencer ; et je continue sans me dissimuler qu'il s'agit maintenant d'opérer une volte assez périlleuse, et de tirer ma transition d'une apparence même de

contradiction. Car je ne commettrai pas l'absurdité de prétendre qu'il n'aurait pas fallu traduire M. Chiesa, et que c'est lui avoir fait injure. D'abord, la traduction semble être aussi parfaite qu'une traduction peut l'être. Ensuite, (mais ne l'ai-je pas déjà dit ?) la question est différente suivant qu'il s'agit de nous, qui ne pouvons chercher que l'équivalence, ou de M. Chiesa, dont le souci ne peut être que d'identité. (Il faudrait préciser encore ce qu'on entend par identité en art ; il ne s'agit pas d'une identité de l'expression à l'objet, mais d'une identité de l'expression au « sujet », à la sensibilité du sujet.)

Mais la traduction, encore une fois, si experte, si fine qu'elle soit, reste bâtarde ; elle donne l'équivalence de l'idée — elle ne peut donner l'équivalence de l'image. L'image est à refaire, à recréer. Or le scrupule lie le traducteur au mot. La puissance du symbole demeure, car le symbole repose sur une analogie, sur un rapport dont la nécessité, ou l'opportunité, apparaissent suffisamment et constamment à l'esprit. Ainsi l'admirable comparaison par laquelle M. Chiesa termina, le soir du banquet, son discours. Le symbole est une façon de prouver par évidence matérielle, de démontrer par figure. Mais l'image est une sorte de rencontre heureuse de la sensibilité, elle est toute dans la fortune des mots ; elle tient à l'individualité des mots.

Prenons ces lignes (qui contiennent une idée si juste, qui sont d'une critique si perspicace, et dont on pourrait tirer si grand profit chez nous) : « Il en est qui aiment le lac au bord duquel ils sont nés en l'appelant Ceresio ou Léman (ô bons « lakistes » de chez nous, on va vous resservir cela dans un moment !). Il en est qui transfusent leur lac dans leurs œuvres, en font une nuée céleste, une ondulation musicale, une joie reposante qui ne ressemble pas aux autres joies.... » — Que cela est vrai, que cela est intelligent ! Mais, avouons-le, c'est assez mal dit « en français » ; cela n'a pas l'accent définitif. Ce qui est la preuve certaine, 1° que c'était très bien dit en italien ; 2° que le traducteur a été admirablement scrupuleux. Personne n'hésite à comprendre ; l'idée est lumineuse ; elle a toute précision de sens ; mais elle a, en français, une certaine impropriété d'image ; il y

a une certaine gaucherie des mots qui est peut-être, qui est, à n'en pas douter, la conséquence du soin même avec lequel, en italien, l'auteur les a choisis. Voilà où la traduction trahit par fidélité même.

Mais ailleurs, mais le plus souvent (puisqu'il faut renoncer à la perception directe, et qu'il faut passer par un intermédiaire) reconnaissons tout ce que garde d'émouvant, tout ce que garde d'impressionnant, de convaincant, tout ce que conserve d'autorité, de lumière, de richesse, — et de nombre, — de vigueur intellectuelle et morale, la parole du poète, même traduite.

Et lorsque, le dimanche soir, dans la grande salle des Rois de l'hôtel de l'Arquebuse, à la fin du banquet, Francesco Chiesa se leva pour lire, en français cette fois, son discours, l'accent, la voix, cette sincérité, cette force de signification, de vie directe que donnait au mot français prononcé le mot italien associé par la pensée et l'émotion, firent presque illusion, et on eut l'impression de l'œuvre d'art réalisée en sa forme originale, en sa substance native.



Ai-je trop appuyé sur un point qui, à d'autres, paraîtra secondaire? Et s'étonnera-t-on que je n'aie pas encore abordé l'essentiel? Que je n'aie pas encore dit : « les impressions bienfaisantes ressenties par tous ceux qui ont assisté à cette réunion ; impression de joie, à l'idée de l'amitié qui unit tous les intellectuels de notre pays ; impression de réconfort dans la période troublée que nous traversons, à l'idée du sentiment patriotique qui, malgré les divergences de vues passagères, vibre dans tous les cœurs suisses ; impression de fierté à l'idée que de notre nation surgissent des génies de traditions et de langues diverses ; impression de reconnaissance, enfin, envers ceux qui, dans le but idéal le plus élevé, ont entrepris de resserrer toujours plus les liens qui unissent les Confédérés de tous les cantons¹? » Certes je m'associe au sentiment qu'expriment ces paroles. Je n'ai pas la moindre peine à avouer que je fus ému de cette émotion-là (sans peut-être que je l'eusse formulée en ces termes, qui ne

¹ *Journal de Genève.*

sont pas très familiers à ma plume, mais non indifférents à mon cœur) ; je suis prêt à dire même que je fus heureux d'éprouver cette émotion, à convenir qu'il ne m'était jamais arrivé de m'y abandonner avec autant de liberté de conscience, d'y participer avec autant de clairvoyance, avec autant de satisfaction et d'active volonté, aussi naturellement, aussi simplement, aussi chaleureusement. Je me suis, en un mot, senti élargi en sympathie.

Ce n'est pourtant pas là-dessus que je crois devoir insister.

D'abord, parce qu'on a déjà, ailleurs, partout, fait ressortir l'importance helvétique et morale de la manifestation. C'est une chose hors de doute, et j'apporte ici l'appui de mon plus sincère témoignage. — Ensuite, parce que, à la réflexion, j'ai senti mon enthousiasme moins désintéressé que je ne l'avais cru. En effet mon patriotisme, assez exclusif, particulier, et d'une chatouilleuse indépendance, ne s'est, je crois, si aisément associé, si facilement « confédéré », que parce qu'on n'a exigé de lui, grâce à M. Chiesa, aucune de ces concessions auxquelles le tempérament répugne, aucune de ces neutralités contre lesquelles la « race » s'insurge ; qu'on ne l'a écœuré d'aucune banalité, d'aucune sentimentalité, qu'on ne lui a imposé aucune autoritaire formule — qu'on a admis, en somme, qu'on a proclamé qu'il suffisait d'être artiste pour bien mériter de la patrie ; mieux encore : que personne autant que les artistes, les poètes (pas même les présidents des sociétés de gymnastique, pas même les capitaines des pompiers, pas même les orateurs des tirs fédéraux) n'avait droit à l'exceptionnelle et fervente reconnaissance de la patrie.

Et c'est ici que la personnalité de M. Chiesa prend sa signification essentielle ; et c'est ici qu'il importe de bien « centrer » la question.

M. Chiesa a dit : « L'artiste doit s'abstenir autant que possible de parler de lui directement. » — Il est certain (cela se dégage avec évidence de la suite) qu'il pouvait ajouter : doit s'abstenir, aussi, de parler de son pays directement.... « Pourquoi le nom de ton pays n'apparaît-il pas une seule fois dans tes écrits ? — Il en est qui ont besoin de crier bien haut le nom de l'aimée et

de le mêler à tous leurs discours... [d'autres] aiment avec autant d'ardeur sans prononcer une fois le cher nom... [ils en] diffusent la secrète musique, le sens et la valeur en tout. »

O pauvre Olivier, boitillant, à la recherche du « génie des lieux » avec un petit filet à papillons ; ô faiseurs de Lémans, de Taveyannes, de Chillons, de Molésons, de Gryons... et patapon ! — de Davels, de reines Berthe, de Bonivards, de Téméraires, d'Alpinulas... et tralala ! ¹ — que dites-vous de cela ! O poètes nationaux, ou qui vous croyez tels (tels vous croit-on aussi) pour avoir fait nager quelques noms glorieux dans le jus douçâtre de vos prières, dans le fade petit-lait de vos bergeries et de vos vacheries ; ô vous qui vous croyez Suisses (poètes suisses !) pour avoir dit : sapins, chalets, montagnes et troupeaux !... Comprenez-vous ce que cela veut dire ? Et comprenez-vous quel poète, aujourd'hui, (et avec quelle justice !) la Suisse « intellectuelle » acclame ?... Un poète qui n'a jamais mis le nom de Suisse — pas même d'Helvétie, ce qui est encore plus poétique — dans ses vers !... et qui est plus Suisse que vous, parce qu'il est plus artiste, parce qu'il est plus poète ! — Parce qu'il est cela avant tout ! Ah, vive la Suisse !

EDMOND GILLIARD.

— J'ai reçu *In memoriam* Edouard Rod ² de M. Ernest Tissot. Je fus aussi, pendant quelques années, un de ces petits Suisses qu'on voyait aux dimanches hospitaliers de la rue d'Erlanger. Je n'ai pas le temps, aujourd'hui, d'amener jusqu'à forme tout ce qui demeure, en mon cœur, de reconnaissant et très ému souvenir. C'est être sincère que de méditer la façon de dire.

— J'ai reçu un nouvel exemplaire du *Livre des dix*, dont j'avais dit quelques mots dans ma dernière chronique. C'est M. Daniel Bersot, un des collaborateurs, qui a eu l'amabilité de me l'envoyer. Il a poussé la complaisance jusqu'à en couper les pages « dans le but de m'en faciliter la lecture. » M. Daniel Bersot désirait que je citasse son nom et sa prose. C'est fait.

¹ Nous laissons à notre chroniqueur la responsabilité de ses jugements et de ses rimes. (*Réd.*)

² Edition Atar, Genève.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Le riz décortiqué et l'orizanine. — Types nouveaux de brique. — Une théorie de la droiterie. — La salive des malades ayant eu la fièvre typhoïde. — Un canal du Rhin à l'Ems. — Le poids du foie et le poids du corps selon l'alimentation. — Proportion des sexes aux Indes. — Le bore dans les organismes. — Publications nouvelles.

On sait depuis plusieurs années que la volaille nourrie exclusivement avec du riz complètement décortiqué perd l'appétit, maigrit, dépérit et présente les signes d'une sorte de béri-béri. On la guérit sans peine d'ailleurs en lui faisant absorber du riz complet, du riz avec sa caryopse.

Ce fait indique, évidemment, que les enveloppes du grain de riz renferment une substance alimentaire ou nécessaire à l'alimentation. Des Japonais ont étudié la question et ils ont, en effet, trouvé dans l'enveloppe du grain de riz une substance azotée, de nature alcaloïdique, qu'ils ont nommée orizanine. Ils ont fait de nombreuses expériences avec cette substance, sur le pigeon, le poulet, le rat et le chien, et constaté que les animaux nourris avec des aliments artificiels contenant des matières azotées, des hydrates de carbone, des graisses et des sels, vivent peu de temps si à la ration on n'ajoute pas de l'orizanine. Les chiens nourris de viande bouillie et de riz décortiqué dépérissent au bout de trois semaines. Mais l'addition d'un peu d'orizanine les remet vite sur pied.

L'orizanine existe aussi dans le son de froment, d'orge, dans l'avoine, le sorgho, et beaucoup d'autres aliments ; elle est particulièrement abondante, mais moins que dans le riz, dans le son d'orge.

Il resterait à savoir comment agit l'orizanine, de quelle manière elle est si utile à l'organisme.

— On signale, en Allemagne, des types nouveaux de brique. La première est la brique dite de Neuwied, qui se fabrique avec

un conglomérat de tuf, une sorte de cendre volcanique très légère et très poreuse, qu'on trouve à la surface du sol, et qu'on additionne d'un bain de ciment. Le tout fournit une pâte qu'on met en moule, et qu'on sèche et durcit au soleil.

L'autre est le « coakstein » du nord de la Prusse, qui se fabrique à Welkenraedt. On obtient cette brique en pétrissant de l'argile avec du coke broyé finement ; le mélange est moulé, séché et mis au four où, durant la cuisson, le coke brûle et disparaît, laissant fort peu de cendres, ce qui fait que la brique est très poreuse, et contient beaucoup de vides. Pour faciliter la combustion, la brique est fabriquée avec un vide dans le sens de la longueur. Celle-ci est très légère et très poreuse. Pourtant elle résiste à une charge de rupture de 26 kilogrammes par centimètre carré, et se coupe très aisément. L'air y circule, et sans doute l'humidité aussi. Il convient donc d'en faire usage plutôt à l'intérieur d'une maison que pour la construction des murs extérieurs.

— Pourquoi l'humanité est-elle en immense majorité dextro-gauche ? La question a été souvent discutée, et résolue de façons très variables, ce qui donne à penser que la solution définitive n'a pas encore été trouvée. Dans un mémoire présenté naguère à l'Académie de médecine, par M. Herber, de Cette, une nouvelle théorie est esquissée. M. Chauffard en a donné un aperçu. Pour M. Herber, l'homme est droitier non pas parce que, comme le voulait Broca, il est gaucher de cerveau, il a le cerveau gauche (qui innerve le côté droit du corps) plus développé, mais parce que le côté gauche du corps est celui qui se met le moins volontiers en avant. Et s'il se réserve, c'est que c'est le côté du cœur. « Tous les efforts, les souffrances, les mouvements du côté gauche du corps, dit M. Herber, retentissent profondément sur le cœur et la loi du moindre effort explique pourquoi l'homme se sert principalement du bras droit. »

L'idée n'est pas dépourvue d'intérêt. Il en résulte qu'on ne verra jamais une humanité gauchère, et que la gaucherie restera toujours une exception, un trouble accidentel. Mais les gauchers ont-ils le cœur un peu moins à gauche ? Et d'autre part, qu'en

est-il de l'orang-outang, qui est droitier, par rapport aux gorilles et chimpanzés, qui sont gauchers ?

— Nul n'ignore que l'urine des sujets ayant eu la fièvre typhoïde, et guéris, qui ont repris leur vie, et circulent et voyagent, peut, pendant des mois et des années, renfermer des bacilles typhiques. Ces bacilles, répandus partout, et sur les voies ferrées en particulier, arrosées chaque jour par les soins des voyageurs, augmentent les facilités de contagion, et les porteurs de bacilles — car c'est ainsi qu'on nomme ces malades guéris, mais encore infectants — constituent un danger public d'autant plus grand que personne ne se méfie d'eux.

Ces malades, paraît-il maintenant, auraient deux cordes à leur arc. Ils seraient infectants non seulement par l'urine, mais par la salive aussi. Un récent travail publié dans la *Presse médicale* le démontre clairement.

On savait déjà qu'au cours de la fièvre typhoïde il peut se présenter des ulcérations de la bouche et du pharynx évoluant comme les ulcérations intestinales et renfermant des bacilles. Mais ces derniers ne se contentent pas de se présenter pendant la phase fébrile, et dans les ulcérations seulement ; on en trouve chez les convalescents aussi. Il ne faut toutefois pas exagérer le danger qu'offrent ces derniers, en tant que porteurs de bacilles dans la bouche et le pharynx. Car les convalescents ne présentent de bacilles salivaires que jusqu'au cinquantième jour, et seulement dans la proportion de 1 sur 7. Mais il est évident qu'il faut désinfecter les crachats des malades atteints de fièvre typhoïde, aussi bien que les autres sécrétions, et se dire que même guéris, et remis sur pied, ils sont, pendant quelques jours au moins, infectants par leur salive.

— Pour être tout à fait libres, en ce qui concerne le Rhin, et n'avoir pas à consulter sans cesse les Hollandais, les Allemands songent à créer au fleuve une nouvelle embouchure, en plein territoire allemand. Cela gênera peut-être la Hollande, mais qu'importe ? Le projet actuellement à l'étude consisterait à creuser un canal du Rhin à l'Ems (solution qui léserait moins la Hollande que la création de toutes pièces d'une bifurcation du

fleuve). Ce canal donnerait passage aux chalands du Rhin, et aux bateaux à vapeur. Il aurait 4^m50 de profondeur, plus qu'en Hollande, et 30 mètres de large au plafond (56 m. au niveau de flottaison). Il partirait de Wesel sur le Rhin, et aboutirait à Aschendorf sur l'Ems; sa longueur serait de 170 kilomètres. L'embouchure nouvelle du Rhin se trouverait donc à 220 km. de Wesel. Le canal serait partagé en biefs, et comporterait cinq écluses intermédiaires et deux terminales. Coût, 225 millions de marks; c'est-à-dire probablement 300 millions, car les évaluations sont toujours dépassées. Seulement, les personnes qui semblent le plus intéressées à l'affaire prétendent qu'en réalité cela leur coûterait fort cher, et sont disposées à s'en désintéresser totalement.

— Le rapport du poids du foie au poids du corps, étudié autrefois par M. C. Richet, et plus récemment par M. Maurel, vient d'être étudié à nouveau par M. Magnan. Ce dernier a fait porter ses déterminations sur 280 mammifères appartenant à 29 espèces. Dans chaque cas il s'agissait d'individus pris à l'état sauvage, et le poids du foie a été établi pour l'organe rempli de sang. Et M. Magnan a classé les animaux selon leur régime alimentaire, ce qui est tout à fait logique, étant donné le rôle du foie dans les phénomènes d'alimentation, et dans la lutte contre les toxines.

Le résultat est de faire voir que la proportion de foie par kilo d'animal varie de 26 à 53 grammes, c'est-à-dire du simple au double; et qu'elle est minima chez les herbivores et piscivores, pour atteindre le maximum chez les frugivores et omnivores.

Chez les carnivores elle n'est pas aussi élevée qu'on l'eût pensé; et chez les frugivores elle l'est plus. Du reste voici le tableau détaillé donnant le poids du foie par kilo d'animal :

Herbivores . . .	26,3	Granivores . . .	39,4
Piscivores. . . .	29,3	Omnivores . . .	39,6
Carnivores . . .	36,8	Frugivores . . .	44,2
Insectivores . . .	38,8	Omnivores . . .	53,4

— Le dernier recensement de l'Inde a fait voir aux statisticiens que le nombre des hommes, dans cette région, l'emporte considérablement sur celui des femmes. La cause de cette différence est dans le mépris des femmes. Celui-ci, d'abord, est cause d'une forte proportion d'infanticides portant sur le sexe féminin. Pourtant l'enfance féminine est aussi bien traitée que la masculine, et le nombre des filles est supérieur à celui des garçons : 21 845 000 contre 21 155 000. Mais après l'âge de 5 ans c'est tout autre chose. La fille ne compte plus ; on ne la soigne pas en cas de maladie. Aussi, pour l'âge de 10 à 15 ans, trouve-t-on une prépondérance marquée de garçons : 18 500 000 contre 15 200 000 filles. Et plus tard, c'est pire encore. La femme, chargée des travaux les plus pénibles, les plus malsains, mal nourrie, tombe vite dans un état de déchéance organique. Et il est rare que le médecin ou le pharmacien aient à s'occuper d'elles : on ne les dérange pas pour si peu. La lamentable condition de la femme, d'où résulte la différence numérique indiquée plus haut, n'est spéciale à aucune caste : dans toutes les castes, chez toutes les peuplades, et dans toutes les religions de l'Inde il en va de même : la femme est opprimée, mal traitée, et pas soignée.

— En dehors d'éléments chimiques principaux, existant en abondance, l'organisme présente beaucoup d'éléments dont il ne renferme qu'une proportion très faible. On peut se demander s'ils sont utiles ou non, tant la quantité en est insignifiante.

Dans une récente note à l'Académie des Sciences de Paris MM. G. Bertrand et Agulhon ont étudié la proportion de bore que peuvent contenir les organismes. Déjà, ils en avaient trouvé des traces chez le bœuf, le cheval, le mouton, le lapin et le cobaye. Mais on en rencontre chez bien d'autres espèces, chez les poissons, l'orque, la tortue, la seiche, les escargots, les coquilles Saint-Jacques, les oursins, sangsues, crevettes, vers de farine et de vase, grenouilles, cyprins, etc. Il est clair que la proportion de bore est particulièrement abondante chez les organismes marins. Mais il y a des espèces extraordinairement

pauvres en bore, comme la truite et la sangsue, chez qui la proportion est infinitésimale. De façon générale, toutefois, il semble bien que le bore existe chez tous les organismes, normalement, mais en très faible proportion. Cet élément leur est-il nécessaire? on ne sait.

— Publications nouvelles : Voici d'abord un livre excellent, qui n'existait nullement dans la littérature actuelle, le *Manuel d'archéologie américaine* de M. H. Beuchat (A. Picard, Paris), un ouvrage à mettre à côté des autres manuels, admirables, de MM. Déchelette, Enlart, Diehl, Saladin, Migeon. M. H. Beuchat a résumé tout ce que l'on sait de l'Amérique (nord et sud) préhistorique, et de ses civilisations disparues ; il montre aussi tout ce qu'il resterait à apprendre sur tant de points. Son œuvre est très complète, très nourrie, très substantielle. Et la bibliographique est excellente, aussi. — *L'enseignement médical à Paris* est une brochure publiée par la *Presse médicale* ; elle est distribuée par MM. Masson & C^{ie} aux étudiants et surtout aux médecins étrangers qui ne savent pas toujours assez quelles ressources dans l'ordre de l'enseignement leur offre la Faculté de Paris, et croient ne pouvoir trouver ce qu'ils cherchent qu'à Berlin, ou en Allemagne. Elle leur fera voir combien ils se trompent, en leur montrant tous les enseignements, théoriques et pratiques, que Paris met à leur disposition dans l'ordre médical. — *Le problème des poudres au point de vue technique, économique et national*, de M. A. Buisson (Dunod & Pinat, Paris), est un livre qui intéresse tous les pays, et qui arrive à son heure. On y trouve tout ce qui concerne les poudres, exposé en une langue claire, précise, et facile à comprendre. — Dans la *Question de la population* (F. Alcan, Paris) M. Paul Leroy-Beaulieu aborde l'étude d'un problème fort important, non pas au point de vue français seulement, mais dans tous les pays. Aussi tout économiste et tout sociologue ont-ils intérêt à lire ce livre très documenté et nourri. — Enfin, dans le *Problème physiologique du sommeil*, (Masson & C^{ie}, Paris) M. H. Piéron aborde l'étude d'un problème qui est de tous les jours, ou plutôt

de toutes les nuits, et tente de donner l'explication du phénomène. L'auteur ne prétend d'ailleurs pas l'avoir trouvée; il a voulu surtout orienter les recherches dans la bonne direction.

CHRONIQUE POLITIQUE

Des anniversaires. — La guerre des Balkans et la médiation européenne. — Le rôle de l'Autriche-Hongrie. — La mort du roi de Grèce. — Les armements en Allemagne et en France. — La chute du ministère Briand. — En Suisse : la convention du Gothard.

L'année 1913 rappelle des souvenirs. Voici un siècle que, par un énergique effort, l'Europe se délivra de la domination napoléonienne et refoula le César longtemps invincible au delà des frontières de l'ancienne France. L'Allemagne célèbre, avec sa libération nationale, les plus beaux anniversaires de l'histoire politique et militaire de la Prusse. La Russie ne s'enorgueillit pas seulement de la gloire séculaire de ses armées, elle commémore, par delà les siècles, un autre jubilé et une autre délivrance : l'avènement des Romanof et la reconquête du sol de la patrie sur les envahisseurs étrangers. L'an 1913 ne pourrait-il pas, comme quelques-uns l'avaient espéré, préparer à son tour des réjouissances futures, marquer le rappel à une vie normale et libre de la péninsule des Balkans si longtemps asservie et malheureuse et la réorganisation, dans des cadres agrandis, de ces anciens peuples chrétiens qui ont bien leurs souvenirs de gloire aussi, puisqu'ils ont défendu l'Europe et contenu pendant de longues années le flot irrésistible des Turcs?

Il faut en rabattre. La reprise de guerre n'a provoqué, des semaines durant, aucun fait décisif. Les alliés ont été aussi incapables de prendre la presqu'île de Gallipoli qu'ils l'avaient été de forcer les lignes de Tchataldja. Des trois villes qui, selon la

mode turque, ont énergiquement résisté quand toutes les armées reculaient battues, Janina a cédé. Andrinople vient de se rendre, mais les détails nous manquent encore. De Scutari nous ne savons rien, sauf que l'Autriche-Hongrie a sommé le Monténégro, sous forme d'ultimatum, de laisser sortir de la place la population civile et que celui-ci a obtempéré, à contre-cœur assurément.

De nouveau l'Europe, que ses mémorables échecs semblent n'avoir pas découragée, intervient : elle offre sa médiation. Pourquoi cela, après son affirmation qu'elle ne pouvait plus rien dans cette méchante affaire ? Est-ce le désir d'éviter une plus longue effusion de sang et d'assurer, avec la paix, une reprise économique ?

On voudrait le croire ; mais une autre explication se présente et paraît assez vraisemblable. Il semble que les puissances les plus désireuses d'en finir sont celles qui s'opposent le plus à une solution claire. Elles ont fixé par avance un état de paix qui répond à peu près à leurs ambitions et elles ont hâte de le faire passer dans le droit public, car elles redoutent les surprises toujours possibles de la guerre et veulent empêcher à tout prix une défaillance définitive du Turc. De toutes la plus pressée, c'est comme de juste l'Autriche.

Il faut se garder, quand on fait de la politique, des sympathies et des antipathies.... L'attitude de la monarchie des Habsbourg, depuis le début de la crise balkanique, n'était pas précisément propre à lui faire des admirateurs. Après avoir encouragé la guerre, parce qu'elle croyait y trouver son avantage, elle s'est laissé surprendre par l'événement et a donné au monde entier le spectacle de son désarroi ; puis elle est rentrée en scène pour réclamer la création d'une Albanie au nom du principe des nationalités et empêcher les Serbes d'atteindre l'Adriatique parce qu'il lui plaisait ainsi. Dans tout cela, aucune préoccupation de bien public, aucune grande vue d'avenir, rien que des intérêts ou des appétits nationaux.

Le contre-partie existe. Il y a une thèse autrichienne que

tous les grands journaux ont exposée et d'après laquelle la monarchie bicéphale, constamment provoquée par ses voisins, par les Serbes en particulier, aurait fait preuve en toute cette affaire d'une patience et d'un désintéressement admirables. Cette thèse doit être prise au sérieux, car ceux qui la défendent sont sincères et, sur les deux rives de la Leitha, des millions de gens pensent comme eux.

Cependant, malgré toutes les incertitudes et les contradictions du passé et du présent, il y a une façon objective de traiter l'histoire qui donne, sinon la certitude, au moins une forte approximation de vérité. En ne tenant compte que des faits et en constatant les rapports de l'empire avec ses voisins, il nous paraît pourtant difficile d'admettre que les petits, le Serbe et le Monténégrin, aient été les agresseurs, et le grand, l'Austro-Hongrois, la victime. On aura aussi quelque peine à nous faire accroire que la préoccupation des nationalités ait jamais inspiré la politique de Vienne ou de Budapest.

Ainsi, en réclamant une Albanie indépendante, l'Autriche y voyait son intérêt. Elle avait dès longtemps travaillé ce pays et l'homme même qui dirige aujourd'hui la politique extérieure de l'Italie, le marquis de San-Giuliano, disait, il y a quelques années, que, par la force des choses, l'influence autrichienne l'emporterait fatalement sur toute autre en Albanie et que ce serait faire œuvre de dupe que de conclure un marché avec elle.... Une fois le principe obtenu, la diplomatie viennoise a tout fait pour élargir le territoire de sa dépendance. Elle tient surtout à Scutari, la clef de voûte de l'édifice au nord, le pivot d'une politique qui, malgré un effarement passager, semble n'avoir renoncé à aucun de ses projets sur les Balkans, pas même à la route continue. Au lieu de la vallée du Vardar, ce sera la région albanaise qui verra éclore et grandir les combinaisons habsbourgeoises. L'Orient restera la terre bénie des intrigues et des querelles.

C'est pour réaliser ce beau projet que l'Autriche, à peine rassurée du côté de la Russie, s'est éprise d'un zèle touchant pour

la population inoffensive de Scutari et a cherché au Monténégro la querelle d'usage à propos de quelques-uns de ces incidents fâcheux qui se produisent toujours au cours des guerres. Comme il s'agit d'un très faible, elle a immédiatement procédé par ultimatum et a envoyé une flotte croiser le long de la côte d'Albanie.

La démonstration austro-hongroise n'est pas approuvée par l'Europe ; le contraire serait stupéfiant. Comme de juste, personne ne bouge et l'on conçoit sans peine que l'Allemagne ne songe pas à se mettre à la traverse des projets de son alliée et que la France et l'Angleterre n'aient point hâte de se jeter dans une aventure qui ne les intéresse que de très loin. Le temps est passé où les nobles indignations conduisaient à la guerre ; on ne se préoccupe aujourd'hui que de réalités. Pour simplifier les choses, sir Ed. Grey vient de se déclarer enchanté de la marche des événements. Mais, en se plaçant sur le terrain même des réalités, que dire de la Russie, que dire de l'Italie ?

Il faut croire que le tsar Nicolas II, chez qui les fêtes en l'honneur de sa race ont fortifié la bonne opinion qu'il a de lui-même, est décidément un bien pauvre homme pour ne pas comprendre quel prestige énorme lui vaudrait, sans danger aucun, un geste énergique en faveur du slavisme. Sensible à la lettre personnelle de son vénérable frère de Vienne qui lui aura sans doute abondamment parlé de la très sainte paix et de la divine providence, il est en train de préparer à l'Autriche un succès de plus, faute qui lui sera comptée un jour ou l'autre. Quant à l'Italie, il n'est pas dans sa manière de déployer tant de... simplicité. Si elle laisse faire l'Autriche, c'est qu'elle doit avoir sa compensation prête. Qu'est-ce ? Vallona avec sa rade admirable, les îles de l'Egée?... Nous ne savons. Mais on dit la paix prochaine ; après une guerre qui, un moment, a été une croisade, ce sera la paix de l'Europe. Attendons de la connaître avant que de la juger.

— Quelle surprise que la mort du roi de Grèce, Georges I^{er}!... A son arrivée au trône, en 1863, il avait apporté à sa patrie d'adoption, comme don de joyeux avènement, les îles Ioniennes

cedées par l'Angleterre ; il tombe sous la balle d'un déséquilibré aigri, souverain brillant et fêté, dans sa bonne ville de Salonique où affluent les messages de victoires.... Mais, entre temps, quelle dure et ingrate carrière que la sienne ! Plus tard, lorsque le règne nous sera exactement connu, nous découvrirons peut-être que ce cadet de Danemark, devenu roi par la volonté de l'Europe et l'élection nationale d'un peuple qu'il ne connaissait pas, a déployé pour maintenir son trône et protéger son pays plus d'activité et de ressources que d'autres n'en ont dépensé pour créer des empires.

Il ne connaissait pas encore les difficultés de sa tâche lorsqu'il disait, dans sa première proclamation : « Je veux faire de la Grèce un modèle pour les royaumes balkaniques. » De fait, l'Etat créé en 1832 par la conférence de Londres était à peine viable. Resserrée dans des limites trop étroites, la Grèce pouvait tout juste supporter les charges de ses dettes. Elle était comme une pierre d'attente, un pays en devenir et, de toutes parts, de la Thessalie, de l'Epire, de la Macédoine, des îles, s'élevaient des cris d'appel.

L'Europe ne montrait aucune bonne volonté. A la belle époque de confiance et d'enthousiasme où le lyrisme de Chateaubriand, de Byron, de Victor Hugo, de Lamartine avait célébré le martyre et la victoire des héros de l'indépendance avait succédé une ingrate période de désenchantement et de dénigrement. On en voulait aux fils des anciens protégés de troubler par leurs inquiétudes le repos du continent. Les Grecs ne faisaient rien pour améliorer ces dispositions. Exubérants et brouillons, ils se plaignaient à peu près de tout le monde, et leur roi ne trouvait pas grâce à leurs yeux. Les plaintes, d'où qu'elles vinssent, rencontraient des auditeurs sensibles et bruyants qui préconisaient l'action immédiate et s'étonnaient qu'il ne fût pas déferé à leur vœu. Et, pour comble de malheur, le pays ne se fortifiait pas ; les querelles l'épuisaient ; les chefs de partis, qu'ils s'appelassent Delyannis, Tricoupis, Theotokis ou Rhalli, ne songeaient qu'à se mettre, eux et leur clientèle, au pouvoir ; tous

les moyens leur étaient bons, même l'excitation belliqueuse agissant sur un pays à peine armé.

Pendant presque tout son règne, Georges I^{er} s'est trouvé placé entre la menace d'une révolution et la crainte d'une lutte inégale avec la Turquie. Il s'est montré d'une souplesse extrême, cédant à la poussée nationale lorsqu'il ne pouvait faire autrement, admettant même une fois la guerre, mais travaillant toujours pour protéger son pays contre les suites de ses impatiences et de ses fautes. Il était bien placé pour cela, grâce aux hautes relations familiales de la maison de Danemark ; sans cesse il partait en voyage, plaidait la cause de l'hellénisme dans les conseils de l'Europe, utilisait toutes les circonstances pour désarmer les hostilités et gagner des sympathies. Il ne reculait devant aucun sacrifice, acceptant même, en un jour de malheur, de dépouiller ses fils de leurs situations dans l'armée et la marine pour épargner au pays le péril d'une crise dynastique. Mais toujours il gardait la confiance, car il avait discerné dans son peuple un fond d'énergie et de bon sens et il était persuadé que le jour paraîtrait où le bien l'emporterait sur le mal.

La récompense vint. La crise provoquée par la Ligue militaire fut la dernière du règne ; tôt après, sous la main habile de M. Venizelos, la régénération commença. Puis ce fut l'alliance balkanique que presque tout le monde avait déclarée impossible ; et puis la guerre marquée de victoires.... Au moment où allait surgir l'assassin, le roi Georges semblait avoir des pensées heureuses. Il voyait sans doute, dans un avenir prochain, se dessiner les frontières de la plus grande Grèce réunissant l'Epire, une portion de Macédoine, la Crète, les îles ; il se réjouissait par avance de la grande fête nationale où, à l'occasion de ses cinquante ans de règne, son peuple enfin gagné allait lui témoigner sa reconnaissance et son affection ; et plus loin, dans la brume des ans, il croyait voir se dresser haut et ferme le trône de son fils victorieux, le roi Constantin I^{er}.... Il meurt en plein triomphe, ayant atteint un but, réalisé une œuvre.

— Autour de nous on parle surtout d'armements.

En Allemagne, les projets arrêtés viennent promptement en discussion. Le Conseil fédéral s'est déjà réuni ; il ne fait pas d'opposition à la loi militaire, il est à peu près d'accord avec le gouvernement sur les mesures fiscales qui le rendront réalisable. Le Reichstag ne sera sans doute pas d'aussi bonne composition. Mais, si les socialistes votent contre l'augmentation des armements, leur opposition ne sera pas très redoutable, car ils sont d'avance acquis au projet d'une taxe unique et exceptionnelle à prélever sur la fortune à raison de trois cinquièmes pour cent, c'est-à-dire de 600 marks pour 100 000 marks, que le gouvernement préconise. La perspective d'une évaluation de toutes les fortunes de l'empire, y compris celles des princes confédérés, a le don de les enchanter. Ils y voient l'annonce de temps nouveaux. Ainsi l'on obtiendra le milliard de marks qu'on déclare indispensable pour la mise en vigueur de la loi ; quant aux dépenses courantes de 2 à 300 millions par an qu'en nécessitera l'application, on n'est pas tout à fait aussi avancé. Mais à chaque jour suffit sa peine.

Le hardi projet militaire et financier, inspiré, dit-on, par Guillaume II lui-même, approche donc de la réalisation. En pleine paix, l'empire germanique va augmenter son armée permanente de 150 000 hommes et imposer à ses peuples une contribution extraordinaire comme on n'en exige qu'en cas de péril extrême. Pour ceux qui ont constaté dès longtemps que jamais la nation allemande n'a refusé un sacrifice demandé à son patriotisme, il n'y a là aucun motif de surprise ; mais aucune démonstration n'avait égalé celle-ci. Pour l'empereur et ses conseillers, c'est un éclatant triomphe.

En France, les armements de l'Allemagne ont provoqué une de ces émotions nationales qui, dans les circonstances graves et pour leur plus grand honneur, ont toujours élevé et uni nos voisins. Il paraît hors de doute que, si le pays était consulté, il accepterait sans rechigner l'héroïque moyen que les autorités militaires et le conseil des ministres déclarent seul capable de rétablir l'équilibre détruit : le retour au service de trois ans avec

toutes ses conséquences. Mais le parlement n'est pas le pays ; les grands intérêts nationaux n'y apparaissent que déformés par les combinaisons de partis et le dogmatisme de sectes. Déjà un groupe nombreux déclare les alarmes vaines, la réforme superflue et M. Jaurès, de sa grande voix, proclame criminels ceux qui, en armant mieux la France, vont plonger leur pays dans la misère et jeter le gant à l'Europe.

Il faut que le ministère se hâte ; les émotions passent vite en France : encore un peu et l'inquiétude se calmera, le pays reviendra à sa vie heureuse. Alors, aucun parlement n'osera plus lui imposer de sacrifice et, par la force des choses, il faudra bien revenir à cette politique timide et inquiète que la nation semblait avoir répudiée pour jamais.

— Malheureusement le ministère Briand, qui avait entrepris avec ardeur la réforme militaire, n'est plus qu'un souvenir. Au moment où toutes les énergies auraient dû se tendre pour prévenir le danger extérieur, il est tombé sur une question interne : cette fatale représentation proportionnelle que, depuis longtemps, tous les gouvernements ont inscrite sur leur programme, mais que tous sauf un ont cherché à éluder.

De fait, il n'y a là rien d'extraordinaire. Il n'est pas fréquent qu'un régime rompe de gaité de cœur avec le système électoral qui assure sa domination. Si, grâce à l'autorité et à la persévérance de M. Poincaré, la Chambre, proportionnaliste d'étiquette, avait fini par s'exécuter, le Sénat a réagi. Il s'est prononcé avec d'autant plus d'ardeur contre M. Briand que, par-dessus la tête du ministre, il voulait atteindre le président de la République, à qui il ne pardonne pas sa nomination et contre qui il croit pouvoir assouvir impunément ses rancunes.

Maintenant c'est le conflit entre les deux chambres, c'est le gâchis ; et, pour y remédier, des politiciens dès longtemps cotés : MM. Barthou, Pichon, Etienne... c'est-à-dire des hommes intelligents, mais sans prestige, sans caractère et sans programme. Pourquoi la France si riche en forces s'abandonne-t-elle de nouveau ? Est-ce que le système parlementaire serait incompatible avec sa grandeur ?

— Aux chambres fédérales on fait de l'histoire: depuis hier le Conseil national discute la convention du Gothard. Rarement débat s'est engagé dans des circonstances plus difficiles, j'allais dire plus tragiques. D'une part, un mouvement hostile d'opinion, très prononcé dans la Suisse allemande, quasi unanime dans les cantons romands; d'autre part, poussant par tous les moyens à l'acceptation, le Conseil fédéral dont la majorité parlementaire s'est habituée, dans les grosses affaires, à considérer l'avis presque comme une loi. Peut-on espérer que tous nos honorables députés auront la force d'âme et l'élévation de pensée nécessaires pour se faire un jugement libre et prononcer au plus près de leur raison et de leur conscience? Et de la décision, qui n'est pas de celles dont on revient, dérivera moins peut-être un changement apparent dans nos rapports avec l'étranger qu'une modification de nos mœurs, un fonctionnement nouveau de notre démocratie. Mais attendons....

Lausanne, 26 mars 1913.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

LES ORIGINES DU ROMAN RÉALISTE, par *Gustave Reynier*. — 1 vol.
in-16. Paris, Hachette, 1912.

Le roman réaliste ne date pas du dernier siècle, ni de l'avant-dernier, ni de l'antépénultième. Il est bien plus vieux que cela. M. Gustave Reynier nous le fait voir à l'œuvre dès le quinzième, et même antérieurement, non certes en possession de tous ses moyens et sachant très exactement ce qu'il veut faire, mais bien reconnaissable après tout. Il y a beau temps qu'on s'est avisé que la vie vaut d'être peinte et que l'art réaliste a son prix, même, je dirais presque surtout, quand il s'abstient d'être satirique et quand il s'abstient d'être grossier, vulgaire ou cynique. M. Reynier a donc cherché les origines du réalisme, et il a dû remonter assez haut, jusqu'au *Satiricon* et à *l'Ane d'or* : deux œuvres qui ont eu sur le réalisme moderne une influence certaine et qu'on peut prouver, et que M. Reynier prouve avec des faits et des dates. Car je dois dire que l'ouvrage dont je parle est à la fois d'un érudit et d'un lettré, et que je ne sais trop ce qu'il en faut le plus louer, de l'érudition qui est à la fois solide et discrète, ou du sens littéraire qui est très fin et très sûr. Donc Pétrone et Apulée ont fait école chez nos dévots aïeux.... Toutefois, si j'en crois mon expérience, ce n'est pas à ces lointains ancêtres que s'attachera la curiosité du lecteur de M. Reynier ; peut être même lira-t-il distraitement, et, comme on dit, en diagonale, les pages que l'auteur consacre aux fabliaux, au roman de Renart, à Rabelais.... En quoi il aura tort, évidemment, vu que sur tous ces points M. Reynier a fait bien des remarques ingénieuses, et qu'il a quelque peu renouvelé sa matière en concentrant son attention sur le seul réalisme des œuvres susdites... mais enfin, ce qui m'a particulièrement charmé, ce sont cinq chapitres....

Et d'abord les *Quinze joies de mariage*, « livret » anonyme, qu'on ne lit plus guère, et c'est dommage. Ces quinze joies, d'ailleurs, ne sont joies, nous dit M. Reynier, que pour les maris aveuglés, mais — et ici c'est l'auteur qui parle — « selon tout bon entendement, sont les quinze plus grandes *malheuretés* qui soient en terre. » Les *Quinze joies* sont une satire du mariage. Or, si elles n'étaient que cela, il ne vaudrait guère la peine d'en parler : le sujet était depuis longtemps épuisé quand l'anonyme du quinzième siècle le reprit, et il ne l'a pas sensiblement rajeuni. Mais il y a dans les *Quinze joies* plus et mieux qu'une thèse banale : il y a une quantité de petits tableaux « où l'écrivain semble s'être surtout appliqué à reproduire des images familières. »

Ces petits tableaux, M. Reynier les a fort bien encadrés et fort bien exposés. S'il vous plaît de voir une famille du quinzième siècle allant au pèlerinage, lisez la *Huitième joie*.... Et s'il vous plaît de voir comment les femmes de ce temps-là s'y prenaient pour se faire offrir une robe par leurs maris, lisez la première.

Le chapitre relatif au *Petit Jehan de Saintré* est charmant. M. Reynier analyse ce curieux ouvrage, et vous pouvez, avec cet excellent guide, vous faire une idée exacte de ce qu'était au quinzième siècle, sinon « l'éducation d'un prince », du moins celle d'un gentil chevalier. C'est un bien joli roman d'amour, mais qui finit misérablement. La « Dame des Belles cousines » fait une chute lamentable... oh ! quelle lamentable chute ! Il est vrai qu'elle en est punie. Le petit Jehan de Saintré se venge cruellement. Il fait à son ancienne maîtresse l'affront de dévoiler publiquement sa trahison. J'avoue que cette justice me paraît excessive : c'est peut-être que nous sommes de bien faibles courages au prix de ceux du quinzième siècle. Et même de ceux du dix-septième, car le dénouement du *Misanthrope* n'est pas sans analogie avec celui du *Petit Jehan*.... « Quelles drôles de mœurs mondaines ! » disait à ce propos Jules Lemaître. J'aurais souhaité que M. Reynier prît un peu la défense de la « Dame des Belles cousines », comme M. Lemaître celle de Célimène, et qu'il dît : « Quelles drôles de mœurs courtoises ! » Mais il ne le dit pas. M. Reynier est sévère. Il est vrai que la « Dame des Belles cousines » en avait fait un peu plus que la cousine d'Eliante....

Il n'y a rien de plus varié que le livre de M. Reynier, parce qu'il n'y a rien de plus divers que le réel. Les *Propos rustiques* de Noël du Fail nous transportent aux champs, et c'est bien justement qu'ils sont dits « rustiques », tant ils fleurissent la terre : « Rien de plus naturel, rien de plus charmant, dit M. Reynier, que cette évocation des mœurs villageoises. L'art n'y fait pas défaut, mais on n'y sent aucun artifice. » Noël du Fail a regardé, écouté, retenu. Aussi rien ne manque à son tableau : fêtes campagnardes, veillées et « fileries », rixes aussi, rixes d'hommes et rixes de femmes, où l'on combat surtout de la langue, tout y est : « Et tellement criaient et braiaient ces déesses (les femmes de Vindellesses et de Flameaux) que tout le bois de la Touche en retentissait, ainsi que le conta depuis Hillot Fessepain, qui pour lors y était, coupant une branche d'orme pour faire un arc. » Ces propos rustiques sont exquis. Et notez, s'il vous plaît, — c'est là le point, — que ce sont propos authentiques. Sans quoi M. Reynier n'y eût point attardé sa critique. Il ne s'amuse point à recueillir des calembredaines d'humoriste. Il lui faut du réel, et qui soit pris sur le vif. M. Reynier estime peu les *Joyeux devis* de Bonaventure Despériers, — c'est du *chiqué*, — moins encore le *Moyen de parvenir* de Béroalde de Verville, recueil de facéties ordurières qui déshonorent le réalisme. Tandis que les propos rustiques... M. Reynier ne tarit point d'éloges sur leur compte. Et comme il a raison ! Un honorable membre de l'Institut, M. de la Borderie, s'est amusé — car il n'est rien plus amusant que telle besogne — à relever dans les registres paroissiaux de Saint-Erblon, de Noyal-sur-Seiche et autres lieux, les noms de beaucoup de personnages qui ont un rôle dans les *Propos*. Les sobriquets eux-mêmes, nous dit-il, semblent avoir été conservés. Fessepain n'est point un mythe. Tant mieux !

Connaissez-vous *la Celestine* ? C'est une *tragicomédie* qu'on attribue au bachelier Fernando de Rojas de la Puebla de Montalban. Son vrai titre n'est point *la Celestine*, mais bien *Calixte et Mélibée*, titre plus congruent sans doute, vu qu'il s'y traite des amours de deux joveux, comme dans *Roméo et Juliette* ; toutefois le nom de *la Celestine* a prévalu, et c'est justice aussi parce que la Celestine est la cheville ouvrière dudit drame. J'ignorais *la Celestine* avant d'avoir lu le chapitre succulent que lui consacre M. Reynier, non moins versé dans la littérature

espagnole que dans la française; et je dois dire que j'ignorais un personnage bien intéressant, et, si je m'en rapporte à l'impression que m'en laisse M. Reynier, presque sympathique. Mon Dieu, oui! nonobstant que cette Celestine fasse un métier peu recommandable : cette Celestine est une Frosine et Frosine est ce qu'on appelle en langage académique une entremetteuse et en français d'un autre nom. Mais Frosine n'est rien à côté de Celestine; c'est à Macette qu'il faut songer. « Cette vieillie barbue, ridée, cassée, courbée, ratatinée, ne connaît pas la fatigue : du matin au soir elle est à l'œuvre. Chez elle, elle fabrique du sublimé, des fards, des pommades, des eaux pour le teint, des lessives pour blondir les cheveux.... Des hommes et des femmes viennent sans cesse la consulter, lui demander des recettes pour être aimés.... Elle organise des rendez-vous. Sa clientèle est infinie.... » Elle est dévote : « Elle n'entreprend rien avant d'avoir été à l'église réciter ses prières, de même qu'elle s'assure, en sortant de chez elle, qu'elle n'a pas heurté un caillou du pied, et que ni corbeaux ni étourneaux ne se sont présentés à sa vue. Elle est d'ailleurs en paix avec sa conscience : « Je suis, dit-elle, » une vieille comme Dieu l'a voulu. » Elle ne se croit pas plus mauvaise que les autres. Elle vit de son état comme chaque artisan vit du sien, le plus honnêtement qu'elle peut.... »

Cette *Celestine*, que M. Reynier remet en lumière, eut au seizième siècle un succès extraordinaire : le texte original en fut réimprimé soixante-trois fois en cent ans, et on en fit des traductions italiennes, françaises, hollandaises, allemandes. M. Reynier a bien raison de dire que c'est un ouvrage considérable dans l'histoire du réalisme.

Je signale enfin, comme particulièrement neuf et pittoresque le dernier chapitre de M. Reynier : *Les gueux dans la littérature française au seizième siècle*. Cette vie des gueux du seizième siècle, M. Reynier la peint d'après un ouvrage qui parut en 1596 sous ce titre alléchant : « *La vie généreuse des mercelots, gueux et bohémiens, contenant leur façon de vivre, subtilité et gergon mise en lumière par M. Péchon de Ruby, gentilhomme breton, ayant été avec eux en ses jeunes ans, où il a exercé ce beau métier....* » M. Reynier nous fait pénétrer avec Péchon de Ruby (ce nom signifie, paraît-il, en argot du temps : enfant éveillé) dans la société des gueux, société organisée, hiérarchisée comm

l'autre.... « Car, disait Montaigne, les gueux ont leurs dignités et ordres politiques. » Et M. Reynier nous raconte aussi l'histoire du « capitaine Ragot », et celle de « maître Pierre Faifeu », et celle de Tailleboudin.... Et saviez-vous que dans le XXV^e livre de ses *Œuvres*, qui traite « des Monstres et Prodiges », Ambroise Paré s'est ingénié à recueillir les artifices des vagabonds qui simulaient des infirmités ? Et qu'il n'a pas employé moins de quatre chapitres à décrire les ragoûtantes impostures ? Au surplus, la littérature du seizième siècle finissant est toute pleine des « ruses et finesses » des gueux.... Le moment n'est pas loin, conclut M. Reynier, où le goût français sera tout prêt à accueillir les héros des romans picaresques, quand ceux-ci viendront d'Espagne, et où, à leur suite, nos Sorel et nos Lesage produiront leurs *Francion* et leurs *Gil Blas*.

Espérons que M. Reynier nous donnera prochainement la suite de ces études sur le roman réaliste dont il a si bien débrouillé et raconté les origines.

P. SN.

LES ASPIRATIONS AUTONOMISTES EN EUROPE. — Leçons faites à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, par MM. J. Aulneau, F. Delaisi, Y.-M. Goblet, R. Henry, H. Lichtenberger, A. Malet, A. Marvaud, Ad. Reinach, Ch. Seignobos, H. Vimard. — 1 vol. in-8°. Paris, F. Alcan, 1913.

Une « ligue internationale pour la défense du droit des peuples » vient d'être créée en France; voici un livre qui lui amènera certainement des adhérents, de ces adhérents qui auront, après l'avoir lu, « la tranquille et opiniâtre conviction » qu'il est nécessaire de travailler à libérer les pays d'Europe « où la population est mécontente de son gouvernement parce qu'il est dirigé par des autorités composées d'étrangers et où elle désire obtenir une indépendance suffisante pour être gouvernée ou du moins administrée par des hommes qu'elle regarde comme des compatriotes. »

Dans ce nouveau volume de la *Bibliothèque générale des sciences sociales*, — réunion de conférences faites l'hiver dernier, — il y a une idée convaincue que dégage M. Seignobos dans une préface lumineuse et c'est l'aspiration à l'autonomie, devenue, au XX^e siècle, — par l'impossibilité matérielle de faire des révolutions, — la forme généralisée du mouvement national. Cette

aspiration se manifeste surtout en Alsace-Lorraine, chez les Polonais, en Catalogne, en Albanie, chez les Serbo-Croates, en Irlande, en Macédoine, en Finlande, dans les Iles grecques.

Depuis que ces conférences ont été faites à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, — cette université libre en face de la grande Sorbonne officielle, — les événements ont marché à pas de géants; et tandis, que se corrigeaient les épreuves de ces études, qui toutes s'achèvent sur un point d'interrogation, les armées des alliés balkaniques, en une campagne qui déconcertait toutes les prévisions, hâtaient la solution des problèmes albanais, macédonien, serbo-croate. Je dis seulement « hâtaient », car il est à craindre que la jalousie des grandes puissances, entre elles et à l'égard des peuples plus jeunes subitement émancipés, ne permette d'aboutir, cette fois encore, qu'à un règlement de comptes provisoire.

Il serait trop long d'analyser ici tous les chapitres de ce recueil; d'aucuns, en particulier celui de M. Adolphe Reinach sur les Iles grecques, sont des études originales écrites après plusieurs voyages dans ces pays qui luttent pour leur indépendance et où cette lutte, incomplètement notée par les grands quotidiens, ne peut se comprendre qu'en interrogeant les intéressés, en les voyant vivre.

Les préoccupations actuelles feront lire tout d'abord le chapitre si clair, si vivant et, par endroits, vraiment prophétique, que M. Francis Delaisi a consacré à la partie albanaise: après l'avoir lu on peut se rendre compte de ce qu'est l'Albanie, ce « paradoxe géographique », pays sans unité politique, sans unité religieuse, où l'on se demande s'il faut adopter l'alphabet latin ou l'alphabet arabe, où les catholiques plaident pour le premier, où les musulmans voudraient maintenir le second, persuadés que si leurs enfants cessent de lire le Coran en arabe, ils deviendront bien vite chrétiens, « pays le plus sauvage, le plus impénétrable, le plus mal connu de l'Europe. »

Et pourtant, c'est le passage du rail à travers ce pays qui est aujourd'hui l'un des plus graves problèmes internationaux; l'Albanie est devenue le point de rencontre de toutes les rivalités internationales. « Qu'ils aillent du nord au sud, ou de l'est à l'ouest, de Vienne à Salonique, ou du Danube à l'Adriatique,

qu'ils soient allemands, serbes, bulgares ou turcs, tous les chemins de fer projetés doivent traverser le massif albanais. » Et ainsi conclut M. Delaisi : « Le sort de l'Albanie est lié à la situation générale de l'Europe comme le sort de l'Europe est lié à la question des chemins de fer albanais. *C'est pourquoi le problème albanais est comme le nœud gordien de la politique européenne.* »

Aux réalistes qui ne croient pas à la force des idées et des sentiments, je recommande la pénétrante étude de M. Malet sur la nationalité serbo-croate si diversement répartie dans l'Autriche-Hongrie, « ce doyen des jeux de patience géographiques », et dans le pays de la domination du sultan. Il est réjouissant de voir cette nationalité arriver à trois siècles et demi de domination turque et, la première dans les Balkans, reconquérir son indépendance. »

L'événement de 1908, l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, a été un rude coup pour tous ceux qui rêvaient de grande Serbie. Mais depuis les espérances ont pu renaître et il est permis plus que jamais de voir « dans ces peuples aujourd'hui morcelés, dans cette poussière d'Etats et de provinces, l'espérance d'un Etat un, et la promesse d'un grand peuple. »

En travaillant pour eux-mêmes, en luttant pour « sauvegarder leur personnalité en péril », Grecs, Bulgares et Serbes ont combattu pour tous les autres opprimés; les victoires des alliés balkaniques auront dans le monde entier un immense et durable retentissement; on sait maintenant, à n'en plus douter, qu'un peuple double sa force quand il va au combat avec le sentiment de son droit. Quel argument pour tous ceux qui s'unissent dans l'idée commune de la « défense du droit des peuples! »

CH. SCH.

ONDINE, par de la Motte-Fouqué; illustrations d'Arthur Rackham. — 1 vol. in-4°. Paris, Hachette & C^{ie}, 1913.

Que la vague en sa forme mouvante et sans cesse nouvelle, que la pierre anguleuse, immobile au bord du chemin, que la maison riante ou sombre, que l'arbre aux cent rameaux ou rigides ou flexibles, que plus haut, dans le ciel, la nue irrégulière,

effilochée, rebondie ou encore à peine distincte, que tout ce qui nous entoure et qui n'est pas immédiatement humain cache une puissance ou une induction, agisse, regarde, se mêle, par une volonté incomprise, à notre vie indifférente, la facilite, la désennuie ou l'égaie, l'entrave ou l'assombrisse, se prête à notre fantaisie ou la contrecarre, berce l'enfant qui dort, ou heurte le passant ; que les choses aient une âme et de quoi la manifester ; ou encore que farfadets, lutins, kobolds, fées, ondines, korrigans, sylphides, tout un monde de petits ou d'immenses génies dissimule sous l'apparence de ces choses sa bienveillance, sa malignité, ou simplement sa malice, et parfois même, pour nous conduire ou nous leurrer, aille jusqu'à revêtir notre forme disgracieuse, il en est, surtout chez nous, beaucoup qui doutent. Mais, *suppose this supposition*, comme dit Byron, dans son *Don Juan* ; faites un instant crédit à cette croyance, et maintenant imaginez un peintre assez poète pour surprendre cette apparence qui échappe à nos yeux, pour la circonscrire d'un trait souple, harmonieux, flottant suffisamment précis encore, qu'enfin notre incuriosité s'éveille, l'aperçoive et s'en charme, et vous ne serez pas loin d'avoir compris le génie d'Arthur Rackham.

Voici quelques années que, de la veille au lendemain, le dévoila et le rendit célèbre la publication, illustrée par lui, de ce chef-d'œuvre de James Matthew Barrie qui a pour titre *Peter Pan*. Fantastique, rieur, ému, lui seul pouvait donner forme à la fantaisie ailée du délicieux poète des Highlands, lui seul était capable de suivre dans sa course vagabonde le *Petit oiseau blanc*, l'enfantelet à qui sa naïveté révèle l'invisible. Puis, celui à qui Rackham s'apparente le plus près par le double sens du drame et de la comédie, par la netteté et l'imprévu du verbe, par la divination poétique, Shakespeare, le tenta, et il donna du *Songe d'une nuit de la mi-été* une illustration si merveilleuse qu'elle ne dépare ni tout ce que l'œuvre fait naître de rêves, ni l'œuvre même.

Aujourd'hui, une erreur lui a fait choisir cette *Ondine* de la Motte-Fouqué qui était, et serait demeurée bien peu de chose sans les gravures par lesquelles il l'a rendue un livre précieux. « Ce qui suit, dit la préface, est l'histoire du chevalier Hild-

brand de Ringstetten et d'Ondine. Elle nous apprend comment le chevalier épousa une fille des eaux et ce qu'il en advint; comment le chevalier mourut et fut mis en terre, et comment Ondine retourna à son élément. » Et ce qui suit, pourrait-on ajouter, ne vaut guère que par l'image. Mais quelle image! Qu'ici, au milieu de poissons roses, et coiffée d'une coquille énorme, l'illustrateur évoque Ondine enfant, devant sa mère agenouillée; que là, sur un fond rappelant étrangement certains paysages de notre lac, il montre la petite fille des eaux, parée d'une robe merveilleuse, entrant dans la hutte du pêcheur; qu'ailleurs, échevelée, et plus flexible que l'ombre d'une fée, il lui fasse écarter les nuages du ciel, qu'il la pose attentive au bord du ruisseau dangereux, ou l'engloutisse, triste et résignée, dans les lames furieuses; qu'il la suive jusqu'au fond des eaux de nouveau, où, mains jointes, elle pleure encore l'amour mort; qu'il dresse, âprement belle, la méchante Bertalda au haut d'une tour dominant une vallée et une petite ville qu'on dirait de notre Gruyère; qu'il entr'ouvre sous les pas du chevalier la terre où s'irritent des lutins, partout son sûr et clair génie poursuit, atteint, illustre la beauté dans l'imprévu, partout sa couleur adoucie s'harmonise avec la forme et l'enveloppe. Peu d'illustrateurs, si aucun, ont jamais égalé la perfection de ces compositions hardies, inattendues, où l'art du Japon s'allie au meilleur de notre art, où la candeur des vieux imagiers s'unit aux recherches des décorateurs les plus modernes.

Arthur Rackham, Robert Spence, qu'un jour prochain révélera, et dans un autre genre, moins original peut-être, mais d'une compréhension plus immédiate, d'une bonne humeur plus éclatante, Cecil Aldin, voilà de beaux noms au seuil de cette renaissance de l'art de la décoration et de l'illustration à laquelle nous assistons. Il convient de remercier la maison Hachette de nous avoir donné ce beau volume et de féliciter la Compagnie Ballandyne pour l'achevé de l'impression et des reproductions.

L.-E. C.

LA CAISSE D'ÉPARGNE DE NEUCHÂTEL (1812-1912), par *Philipp* et *Marcel Godet*. — 1 vol. in-4° illustré. Neuchâtel, Attinger frères, 1912.

Depuis quelques années, nos établissements de crédit ont pris la louable habitude de publier, à l'occasion de leur cinquante-naire ou centenaire, d'intéressants ouvrages commémoratifs, qui sont en même temps des contributions importantes à l'histoire économique de notre pays. Il y a trois ans, c'était le Crédit foncier vaudois et Caisse d'épargne cantonale. Aujourd'hui, c'est le tour de la *Caisse d'épargne de Neuchâtel*, au sujet de laquelle M. Philippe Godet vient d'écrire le plus charmant volume qui se puisse trouver. Il a été d'ailleurs dignement secondé en cela par M. Marcel Godet, son fils, directeur de la Bibliothèque nationale à Berne, auteur de la partie financière et administrative, ainsi que par M. Louis de Meuron, peintre à Marin, qui a préparé et dirigé l'illustration avec un art vraiment consommé.

La Caisse d'épargne de Neuchâtel, créée en 1812 sous la forme d'une fondation, est à la fois l'une des plus anciennes de notre pays (la première en date, la Dienstboten-Zinskasse à Berne, a été fondée en 1789) et l'une des plus importantes (à la fin de 1911, les dépôts s'élevaient à 66 048 800 fr. contre 99 601 644 fr. à la Caisse d'épargne cantonale vaudoise et 72 086 160 fr. à la Caisse d'épargne du canton de Genève). Mais ce qui fait, avant tout, l'intérêt de la Caisse d'épargne de Neuchâtel, c'est la façon admirable dont elle a compris son rôle économique et social, mettant ainsi en pratique les belles paroles d'un membre de sa direction, M. Jean Jéquier : « Faire profiter le pays lui-même de l'épargne du pays. »

Nous donnerions à ce compte-rendu une extension trop considérable, si nous voulions énumérer toutes les formes de l'activité sociale exercée par la Caisse d'épargne de Neuchâtel. Mentionnons toutefois, à titre de simple indication, les prêts de 600 000 fr. à 1 % pour l'académie, de 400 000 fr. à 2 % pour le pénitencier, et les multiples allocations plus ou moins gratuites aux hôpitaux, au sanatorium cantonal, à l'asile des incurables de Perreux, à la maison de correction, à la chambre d'assurance contre l'incendie, à l'école d'agriculture de Cernier, au service des eaux de Neuchâtel, aux chemins de fer de l'Etat, etc. Et,

en même temps qu'elle dotait ces institutions avec une générosité sans cesse renouvelée, en même temps qu'elle prêtait son concours à l'Etat et aux communes, qu'elle contribuait à l'organisation du Crédit foncier, qu'elle venait en aide à l'agriculture, au commerce et à l'industrie, la Caisse d'épargne de Neuchâtel trouvait le moyen d'être, « de toutes les caisses suisses, celle qui depuis un siècle a eu le taux le plus stable, une de celles qui ont eu en moyenne le plus élevé et qui par là ont le plus favorisé leurs déposants. »

Ces résultats remarquables, uniques en Suisse, sont dus en première ligne à la sagesse du législateur, qui a su laisser aux caisses d'épargne la plus grande liberté possible, de manière à leur permettre de s'adapter aux conditions locales et d'exercer en même temps les fonctions qui leur incombent dans la vie économique et sociale. On a compris en Suisse que, s'il est éminemment moral et bienfaisant d'aider les classes populaires à se constituer un capital par des prélèvements sur le produit de leur épargne, il n'est pas moins utile de mettre les ressources considérables provenant de ces épargnes accumulées à la disposition des forces vives et productrices de la nation. C'est là un contraste bienfaisant avec les pays comme la France et l'Angleterre, qui imposent le placement en fonds d'Etat, faisant ainsi affluer sans nécessité toutes les épargnes des diverses régions du pays, sans tenir aucun compte de leurs besoins les plus urgents, vers un centre unique : la dette de la nation.

Mais il est encore une autre raison non moins importante des services inappréciables rendus aux pays par la Caisse d'épargne de Neuchâtel. Cette raison étant propre à l'établissement dont il s'agit, on nous permettra ici de citer les paroles mêmes de M. Philippe Godet : « L'honneur de notre Caisse d'épargne, c'est que l'argent n'y a jamais été que le serviteur de visées généreuses. Il a été mis, dès le début, à sa vraie place. D'emblée, il fut entendu que les promoteurs de l'institution n'en retireraient aucun bénéfice personnel, et que le pays seul en tirerait profit.

» La caisse d'épargne a amassé patiemment, mais non point pour elle-même. C'est une fourmi, mais une fourmi prêteuse. »

Quel plus bel éloge pourrait-on faire de cette admirable institution ?

G. P.

SOLDATS SUISSES AU SERVICE ÉTRANGER. Mémoires d'un lieutenant au service de France, *J.-P. Maillard*. — Notes d'un appointé de voltigeurs, *J. M. Bussy*. — 1 vol. in-16. Genève, Jullien, 1913.

La belle série des mémoires militaires éditée par M. Jullien vient de s'augmenter d'un volume qui ne le cède en rien, comme intérêt, aux précédents.

Les souvenirs des deux militaires vaudois incorporés dans les armées impériales sont singulièrement savoureux. Ils sont, en outre, fort instructifs, car ce sont des témoins oculaires de ce qui fut tout d'abord la victoire, puis la défaite. Tous deux participèrent aux combats de Polotzk, célèbres dans les annales de la bravoure helvétique.

Maître d'armes et lutteur redouté, Maillard conte avec verve, non point seulement les affaires militaires auxquelles son régiment prit part, mais celles d'un caractère tout privé qui lui mirent si fréquemment le sabre à la main. Maillard commença à quinze ans sa carrière de soldat ; il l'acheva, vieux déjà, en qualité d'adjudant-major dans les milices vaudoises.

Le récit de Bussy est une histoire de misère ; quelques gros rires dans les premiers temps de la guerre d'Espagne, puis, bien vite, la dure campagne, les marches forcées, les nuits sans sommeil et les blessures. Et voici la Bérésina, la retraite, ou plutôt la déroute....

Félicitons M. Jullien d'avoir réuni tant de souvenirs curieux. Ils contiennent de fortes leçons qu'il est bon de ne pas oublier.

ED. CH.

LA ROUTE S'ÉCLAIRE. Roman, par *Henry Soulié*. — 1 vol. in-16. Paris, Grasset.

L'éditeur parisien Bernard Grasset, dont on peut suivre au jour le jour les initiatives variées et souvent généreuses, inaugure, sous les auspices de M. le pasteur Soulié, une série de romans, protestants de fait, mais « catholiques », c'est-à-dire universels, comme esprit : « Une littérature de large inspiration chrétienne.... »

« Que chacun, dit l'auteur par l'intermédiaire de son héros, André Waller, que chacun chante la part de beauté dont son âme a été imprégnée — rien que cela. »

Or, tout naturellement la « part de beauté » revendiquée par M. Soulié dans cette croisade, ce seront les beautés d'ordre spirituel, celles de l'être créé à nouveau par l'intervention divine. Il nous raconte la conversion d'un enfant du siècle. Il en retrace les étapes avec cette science des choses de l'âme qui n'exclut pas une certaine inexpérience de la vie extérieure; et il en marque les points culminants avec mesure, sans rien de l'enthousiasme débordant qui s'exhalait d'un Réginald Breynolds¹, mais avec un sentiment très sûr, en revanche, de l'intériorité du phénomène religieux. « Tandis que jadis il (André Waller) paraissait voir les choses du dehors, maintenant il semblait les voir du dedans. »

Une pure histoire d'amour, touchée d'une main très jeune, traverse constamment la trame, un peu sévère, de ces analyses. C'est de l'amour pénétrant et mesuré comme l'était la foi. Fait de réticences et de silences délicieusement nuancés, il m'a rappelé plus d'une fois, en la douceur de son prélude prolongé, les vers de Sully Prudhomme :

Le meilleur moment des amours....

Cet ouvrage, dans sa spiritualité un peu froide et sa réelle délicatesse, ne semblerait pas destiné à une large diffusion, s'il n'était aussi le livre de la lutte. Or, *Jean-Christophe* en fait foi, ce sont ceux-là qu'on dévore.

M. D.

CONSEILS AUX NERVEUX ET A LEURS FAMILLES, par le Dr Zbinden, avec une préface du Dr Dubois. 4^{me} édition. — 1 vol. in-16, Genève, Kündig; Paris, Fischbacher, 1912.

D'après le Dr Zbinden, l'état nerveux ou nervosisme est un mal psychique plutôt qu'une maladie bien définie. On peut être nerveux à tout âge, on ne l'est pas nécessairement pour toujours. Les symptômes essentiels de cet état sont : la fatigabilité, l'anxiété, l'émotivité, l'irritabilité. L'attention est « le point qui, généralement, relie aux troubles psychiques proprement dits les symptômes secondaires de l'état nerveux », savoir : l'insomnie, la dyspepsie nerveuse, les palpitations cardiaques et l'accélération du pouls, les troubles respiratoires.

L'hérédité n'est pas, à proprement parler, une cause de ner-

¹ Bazin, *La barrière*.

vosisme ; elle transmet seulement des tendances favorables à cet état, tendances qu'il est toujours possible de faire disparaître. ,

Quant aux causes prédisposantes, elles abondent : éducation défectueuse des nourrissons, surmenage, examens, incompetence psychologique des maîtres, négligence où est tenu le développement physique et moral.

De toutes les causes déterminantes, la principale est « le fait de ne pas mettre les choses au point. »

On se gardera de dire à un nerveux : « Il faut vouloir guérir, il faut vouloir dormir, » etc.

On amènera les nerveux à *bien penser*, puisque le bonheur dépend uniquement de nos représentations mentales. On éduquera la raison. Par un entraînement graduel sagement dirigé, les malades verront progressivement disparaître les symptômes de leur mal.

- Un grand nombre des exemples que l'auteur a réunis à l'appui de ses assertions fourniront des arguments aux partisans de la liberté morale. Le livre ne se borne pas à affirmer le déterminisme scientifique ; il contient un chapitre intitulé : *Le déterminisme moral*. Or faire dépendre des affirmations physiologiques d'une métaphysique quelconque nous paraît un procédé peu scientifique ; mais une métaphysique déterministe, et dont le déterminisme *moral* est le fondement, ne sera jamais à notre humble avis qu'une métaphysique immorale, dont il y a lieu, de nos jours plus que jamais, d'émanciper toute science, physiologique ou autre, digne de ce nom. B.

LES NOMS DES FLEURS TROUVÉS PAR LA MÉTHODE SIMPLE, SANS AUCUNE NOTION DE BOTANIQUE, par *Gaston Bonnier*, de l'Académie des sciences. — Un vol. in-16 illustré. Paris, Librairie générale de l'enseignement.

Le philosophe Ernest Bersot a publié parmi ses réflexions de moraliste une *Lettre sur la botanique*. « La botanique, dit-il, est une science des plus trompeuses. Comme les fleurs sont charmantes, on s' imagine qu'elle est charmante aussi, et l'on est vite désabusé. Pourquoi donc ? Ah pourquoi ? C'est que les savants ont songé à eux et non pas à nous. Ils ont voulu une science qui en fût réellement une et ils ont mis chaque chose à sa place sans s'occuper de savoir s'il serait facile à tout le monde de l'y trou-

ver. Combien de fois j'ai essayé de devenir botaniste et à chaque fois j'ai été vaincu !

» J'avais pensé que pour reconnaître une fleur il suffisait de reconnaître quelques gros caractères, bien visibles, bien tranchés et toujours réunis ; mais il paraît qu'il ne faut pas se fier aux apparences.... Force a été aux savants de s'adresser à des caractères cachés et délicats, en sorte qu'on ne peut rien sans le scalpel et le microscope et sans avoir en même temps la fleur et le fruit, sans avoir suivi à peu près toute l'histoire de la plante. On se rebuterait à moins. »

Plus loin, il parle des figures accompagnant les descriptions des plantes ou servant à faire trouver leurs noms ; il s'exprime ainsi : « Oui, ils sont bien précieux aux ignorants, ces livres avec figures ; s'il n'y a qu'un dessin, c'est bien ; si la couleur y est, c'est encore mieux. Que de peine ils nous évitent ! On nous imposerait de trouver, dans des salons nombreux, une personne inconnue, sur des renseignements minutieux ; quelle difficulté de la reconnaître et combien de chances nous aurions de tomber sur une autre ! Au contraire on nous la présente, ou son portrait, et d'un coup d'œil, sans analyse de détail, il se forme en nous une image d'ensemble par laquelle nous la reconnaitrons toujours.

» De quoi s'agit-il en définitive ? de savoir, car d'être savant est pour la plupart de nous une prétention trop haute. »

Combien qui, comme Bersot, ont été découragés par les botanistes ! Je crois cependant qu'ils vont changer d'avis et devenir d'ardents collectionneurs de plantes lorsqu'ils auront eu entre les mains le charmant petit volume de M. Gaston Bonnier, professeur de botanique à la Sorbonne, si connu déjà par sa *Flore* complète de la France et de la Suisse.

M. G. Bonnier a cherché à combiner la méthode des clefs dichotomiques de Lamarks, c'est-à-dire une suite de doubles questions posées successivement au lecteur, avec l'examen de « ces gros caractères bien visibles, bien tranchés et toujours réunis » dont parle Bersot. Il y a joint de nombreuses figures en noir (2715 fig.) et en couleurs (372 photographies). Et l'on arrive ainsi, sans qu'il soit question d'étamines, de pistils, d'ovaires, de carpelles, d'ovules, de styles, de stigmates, de graines, ni de fruits, à trouver très facilement le nom de toutes les plantes répandues en

France, en Belgique, dans les plaines de la Suisse et en général tous les végétaux communs en Europe. L'on trouve en outre indiqués, dans ce petit volume, les propriétés médicales des plantes, avec les doses à employer; les dangers qu'elles peuvent présenter; leurs usages agricoles et industriels; les espèces recherchées par les abeilles; les noms vulgaires, ainsi que quelques indications pratiques sur la récolte et la conservation des plantes. C'est un livre qu'on peut mettre entre les mains d'enfants de quinze ans déjà. En très peu de temps ils arriveront à déterminer eux-mêmes les plantes rapportées de leurs promenades dans les champs et les bois. Au lieu de détester la botanique, ils apprendront à l'aimer. Au lieu de fouler aux pieds les fleurs et les herbes, ils apprendront à les respecter. F. J.

L'AUBE. Poèmes, par *Henri de Ziegler*. — 1 vol. in-16. Genève, Atar.

M. de Ziegler a reçu du ciel la facilité, l'abondance. Ses vers coulent comme les sources, comme ces fontaines de Turquie, ombragées d'un platane, comme les ruisseaux de France, comme toutes les eaux vives de tous les pays qu'il célèbre dans l'*Aube*. Il est voyageur essentiellement. Il a beaucoup vu, beaucoup retenu, et les images recueillies dans sa mémoire en sortent à l'appel du rêve :

Tous ils m'ont apparu les sites que j'aimais,
Les villes et les champs, la mer et les sommets,
Qui tous m'ont fait cette âme émue et vagabonde,
Acquise à tout jamais à la splendeur du monde.

Vers d'une belle ampleur, vers réussis. On peut en citer d'autres. Voici :

Bientôt tout ne fut plus que silence et parfum :
On entendait prier l'âme des violettes.

« Parfum charmant », diront les uns. Certains, mal lunés, diront :
« Parfumerie. »

Il y a bien un peu de cela dans l'abondance soutenue, mais confuse, trouble même, de ce flux lyrique. Cent inspirations diverses s'y croisent, s'y fondent quelquefois; mais leur fusion fait un peu penser à celle de certains onguents à la rose. On pardonne des vers médiocres, s'ils sont, comme ici, coupés de passages bien venus. Mais ce sont pas des objections d'ordre

technique qu'on veut adresser à ce poète. Sa poésie ne frappe pas, n'attache pas, ne garde pas l'attention que lui prête le lecteur le mieux disposé. Les yeux lisent, l'oreille perçoit des périodes harmonieuses. L'esprit et le cœur en sont bientôt distraits. Pourquoi ? La faiblesse est-elle dans la nature, dans la qualité du sentiment et de la pensée inspiratrice ? — Les mots nous disent des choses véhémentes, nous annoncent des éblouissements. Mais ils ne parviennent pas à notre âme. Il y a entre elle et l'âme du poète comme un espace sidéral où l'éther serait trop subtil pour transmettre la lumière. P. K.

LES OASIS. Poésies, par *Charles Clerc*. — 1 vol. in-16. Paris, Lemerre, 1912.

M. Charles Clerc est à ce tournant du jeune âge où l'âme hésite, l'esprit flotte, où les sens sont inquiets ; l'âge où, inexpérimenté, mais non pas naïf, on attend le premier appel du plaisir, où l'on a

Le doux pressentiment des caresses futures,
où l'on espère des choses vagues, où l'on est triste sans cause,
et joyeux sans savoir pourquoi.

Il lutte contre l'ennui qui lui noie le cœur, contre la grisaille de ses jours actuels, en tournant ses regards vers le passé lumineux, un passé peu lointain, en se réfugiant dans le rêve et la pensée :

Mes oasis, ce sont la pensée et le rêve.
Je chemine sans peur, certain d'apercevoir,
Sur ma route où l'Ennui comme un sable s'élève,
Ces paradis baignés par les vapeurs du soir.

Il n'est bien nulle part, a de furieux désirs de voyage, de villes inconnues, de visages nouveaux :

C'est en vain que chez toi les tours, la citadelle,
Le parc au tapis vert qui vit passer Louis,
Te montrent, sûrs témoins des jours évanouis,
Les fastes confondus dans leur ombre fidèle.

Leur splendeur familière est pour toi sans attrait
A force de les voir tous les jours, de trop près,
Tu ne respectes plus leur majesté chenue.

Son petit livre, écrit en vers traditionnels, bien sages et bien

clairs, comme il convient à un prix Sully Prudhomme qui porte sur sa couverture l'homme à la bêche du Parnasse, ne contient pas la révélation d'un grand artiste du verbe et du rythme, mais il annonce un penseur original, qui ne recommence pas le maître des *Vaines tendresses*, mais le continue en nous donnant comme lui de menues autant qu'ingénieuses remarques philosophiques, de fines notations sur la vie journalière et la vie du cœur.

Nous en voulons pour exemple cette réflexion que nos villes toujours en voie de transformation, toujours bouleversées, effacent bien vite notre souvenir et prennent facilement un visage étranger :

Il n'est pas de foyer pour nous au cœur des villes.
 Nous implorons en vain, de nos logis hostiles,
 L'apaisante douceur des évocations.
 Cependant qu'ils rajeunissaient, nous vieillissions.
 Il nous faut un effort souvent pour reconnaître
 La façade où s'ouvrait jadis notre fenêtre.

M. Clerc n'a rien d'un sentimental, ni même d'un idéaliste. Il est très positif, trop positif pour un poète.

Il n'a pas l'extase lyrique, ne se prolonge pas en vibrations émues dans le cœur du lecteur. Il ne croit pas assez à la poésie pure, à l'Esprit pur :

Nos baguettes sont cassées (disent ses *Fées*),

Nos robes, couleur de nuit,
 Ont pris, comme nos pensées,
 L'horrible ton de l'ennui.

Et si, parmi nos domaines,
 S'égare un Prince Charmant,
 Au lieu d'être ses marraines,
 Nous le voulons pour amant.

Nous nous demandons, pour finir, si Sully Prudhomme approuverait la paresse morale qui fait dire à l'auteur des *Oasis* :

Vivre ? A quoi bon ? Mon rêve las
 Dans l'ambiance se disperse.
 Cette rumeur qui le traverse,
 Ce sont des voix, ce sont des pas.

Une brume flotte, où tout sombre.
Des points d'or émergent de l'ombre
Et se pourchassent en mes yeux....

Etre ou n'être pas ? Je méprise
Ce vain dilemme, et j'aime mieux
L'oubli moelleux où l'on s'enlise.

Quand notre poète aura donné à sa phrase un tour plus lapidaire, une allure plus franche et plus assurée, il sera un remarquable créateur de beauté.

Malgré tout, nous avons trouvé dans ses *Oasis* une de nos meilleures joies intellectuelles de l'année. H. A.

FOQUIER-TINVILLE, ACCUSATEUR PUBLIC DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE (1746-1795), par *Alphonse Dunoyer*. — 1 vol. in-8°. Paris, Librairie académique Perrin & C^{ie}, 1913.

Le personnage fâcheusement célèbre dans l'histoire sous le nom de Fouquier-Tinville est resté aux yeux de la postérité comme la sinistre personnification de ce tribunal révolutionnaire, dont il a, dans l'espace de quinze ou seize mois, requis et obtenu — c'est lui-même qui indique ce chiffre — près de 2400 condamnations capitales. Etre farouche et énigmatique, accessible parfois à des sentiments d'humanité, mari tendre et bon père, comme plusieurs des terroristes les plus sanguinaires, Fouquier-Tinville a plus d'une fois tenté la curiosité des historiens. Venant après eux, M. Dunoyer s'est spécialement attaché à établir quelle avait été sa part d'influence et sa responsabilité dans l'application du régime de la Terreur. Fouquier apparaît dans cette étude comme un homme de beaucoup moins d'envergure que les chefs du mouvement révolutionnaire. Il semble au début avoir été surtout un instrument, et avoir mis au service de ce qu'il considérait comme l'intérêt public un zèle aveugle de fonctionnaire exact et une puissance de travail presque surhumaine. Mais à partir de prairial an II, le tribunal est débordé ; il faut chaque jour de nouvelles hécatombes. Les dieux ont soif. Et Fouquier, gagné par la contagion, surmené, ne dormant plus, exaspéré, cesse de suffire aux exécutions qu'il réclame. Les irrégularités se multiplient : actes d'accusation incomplets, raturés ou surchargés après coup, confusion entre les *traduits*, collusion avec les juges ; des agents provocateurs, dont l'accu-

sateur encourage et exploite les dénonciations, révèlent des complots imaginaires; les dernières garanties que laisse aux prévenus un semblant de légalité sont foulées aux pieds. Telle fut l'œuvre personnelle et la faute de Fouquier-Tinville. Ni meilleur ni pire que les autres, entraîné par le vertige commun, il reste coupable devant l'histoire d'avoir, à un moment donné, dépassé les exigences et aggravé les rigueurs d'un régime d'exception.

Pour terminer, notons, puisque la résurrection d'*Alvare* a ramené l'attention sur le nom un peu oublié d'Aimée, de Coigny, une légère inadvertance. Les vers d'André Chénier cités page 114 ne sont pas tirés de la *Jeune captive*, mais d'un iambique qui n'a de commun avec cette pièce que d'avoir été composé dans la prison de Saint-Lazare, et qui est son propre adieu à la vie.

P. L. V.

LE COMTE DE FERSEN. — CHARLES GUILLAUME DE LILIENFELD.

— LA PRINCESSE ZELMIRE. — Par la princesse *Schahovskoy-Strechnef*. — 1 vol. in-16. Paris, Perrin.

Il est des existences qui sont particulièrement émouvantes. Un enfant naît, qui semble prédestiné au bonheur. Des fées bienveillantes entourent son berceau; elle lui apportent tout ce que les hommes envient : naissance, richesses, honneurs, beauté; la fortune sourit au nouveau-né. L'enfant grandit, favorisé de la fortune. Puis tout à coup le malheur vient le frapper; il s'attache à ses pas, et les dons mêmes qui le signalaient à l'admiration de tous le désignent à ses ennemis et le marquent, comme une victime, pour une fin tragique. — Tel est le cas du comte de Fersen. Né d'une des premières familles suédoises; riche et beau, il attire tous les regards, et surtout ceux des femmes. La plus gracieuse des reines n'est point insensible au charme de sa personne; par délicatesse, le chevalier loyal quitte Versailles, et s'en va en Amérique, où l'on se bat, chercher la gloire et l'oubli. Il trouva celle-là, à défaut de celui-ci, et les circonstances, peut-être aussi un secret désir de revoir Marie-Antoinette, le ramenèrent en France, où il faillit épouser Germaine Necker. Mais la tempête est proche. Ce n'est plus de fêtes qu'il s'agit. La famille royale est prisonnière à Paris. Axel de Fersen mit tout son dévouement à tirer la reine d'une situation indigne

d'elle. Il fut l'organisateur de la fuite à Varennes, projet généreux, qui eut pour seul résultat d'aggraver la surveillance qui entourait la famille royale. Une fois encore Fersen revit la femme qu'il adorait ; c'était le 20 juin 1792, aux Tuileries, par une journée terrible d'orage, alors que la foule, houleuse, essayait ses forces, étonnée de voir la faiblesse de la royauté expirante. — Rentré en Suède, Fersen devait survivre une dizaine d'années à ces lugubres événements. Une mort épouvantable lui était réservée : en un jour de révolution, il fut arraché de sa voiture, massacré et coupé en morceaux par la populace de Stockholm ameutée....

Deux autres récits, plus courts, terminent ce volume que liront avec plaisir ceux qui aiment les émotions fortes. Le premier concerne un noble Esthonien, mari d'une jeune femme russe charmante, et de la meilleure noblesse. L'imprudence de celle-ci et son babillage inconsidéré la firent englober dans une fournée de conspirateurs, que l'impératrice Elisabeth de Russie envoyait en Sibérie. Le mari suivit sa femme et succomba bientôt à la phtisie. — Le second, plus court et plus tragique encore, raconte la vie de la femme du premier roi de Wurtemberg. Celui-ci, élevé à Lausanne, paraît-il, à Mon Repos, dont il gardait un si bon souvenir qu'il donna ce nom à un château de Finlande, — était un brutal qui maltraitait sa femme. Il y eut des scènes odieuses en Russie, où il était au service de la grande Catherine. L'impératrice prit parti pour la jeune femme, la mit sous la protection d'un de ses officiers et bientôt la princesse disparut sans que l'on ait jamais pu savoir si, séquestrée d'abord, elle n'avait pas fini par être enterrée vive.... C. G.

ETUDES ET FANTAISIES HISTORIQUES, par E. Rodocanachi. — 1 vol. in-16. Paris, Hachette & Cie.

M. E. Rodocanachi, bien qu'assez peu connu du grand public, n'en a pas moins derrière lui une œuvre considérable, couronnée deux ou trois fois par l'Académie française. Et cela signifie tout de même encore quelque chose. Il s'est fait une spécialité de l'histoire italienne, et, dans cette histoire, de ce qui touche à Rome. C'est ainsi que parmi les sous-titres alléchants de ce nouveau volume on voit figurer *Pie VII à Paris*, *L'origine du nom de Napoléon*, *Les voyageurs français à Rome*. On y voit

figurer aussi des fantaisies se rapportant à d'autres objets tels que le sifflet au théâtre, les bêtes dans l'histoire ou les voyages dans l'antiquité.

La « prière d'insérer » qui accompagne fidèlement moult ouvrages édités par les grandes maisons parisiennes vante l'érudition de M. Rodocanachi, son habileté à mettre en œuvre sous une forme agréable une copieuse documentation, son sens très juste du pittoresque. On peut souscrire à ce jugement, presque sans réserves. En effet, les figures évoquées au cours du livre, si intéressantes déjà par elles-mêmes, le deviennent encore davantage, présentées par un si aimable historien. Rien de tout l'appareil lourd et pédant du philologue à la mode germanique; pas de commentaires encombrants : à peine de temps en temps au bas des pages quelques notes indispensables à la clarté du récit. S'il n'était devenu banal de recourir à une telle comparaison, je dirais que les *Etudes et fantaisies historiques* de M. Rodocanachi se lisent comme un roman.

R. F.

FINLANDE ET FINLANDAIS. Ouvrage publié sous la direction de *Werner Söderhjelm*. — 1 vol. in-16. Paris, Colin, 1913.

Voici un petit livre empreint du patriotisme le plus intelligent. Les auteurs se proposent de faire connaître au public de langue française l'histoire de leur pays, sa culture intellectuelle, sa direction artistique, son industrie, son agriculture, etc.... Le rapide coup d'œil qu'ils nous permettent de jeter ainsi sur une contrée particulièrement chère à ceux qui ont le culte de la liberté est tout à fait suggestif.

Nous souhaitons à *Finlande et Finlandais* de nombreuses éditions; il ne sera cependant pas mauvais de revoir de près, à cette occasion, la traduction que nous avons sous les yeux.

ED. CH.

CHOSSES DE CHEZ NOUS

A PROPOS DE JUSTE OLIVIER

Nous serons à lui tant que nous vivrons.

A.-L. HERMINJARD.

Ces jours, j'ai beaucoup pensé à mon vieux maître. Ses vers, que je redisais dès ma quinzième année, ont chanté de nouveau dans mon cœur. Ils se confondent pour moi avec ces vieilles chansons rustiques, connues depuis toujours, que se transmettent les générations successives et qui semblent l'œuvre collective de toute une race. Je me suis pris à fredonner ces mélodies d'un pur et doux accent :

Le long de l'eau dormante
La belle s'en alla....

Allons cueillir la fraise
Pendant que le loup dort....

Nous dansons,
Nous passons
Au tournant des saisons....

Elle s'en va dans les montagnes,
La belle aux yeux bleus,
Elle va seule sans compagnes
Et sans amoureux....

Et tandis que s'envolaient sous mes pas, comme des oiseaux à l'approche du promeneur, ces chers refrains qui bercèrent ma rêverie d'écolier, je songeais à celui qui les écrivait il y a plus d'un demi-siècle. Le connaît-on seulement ?

L'une à l'écart chante, distraite,
Un bout de refrain villageois,
Sans savoir qu'il fut une fois
Un vieux poète
Qui le chantait au fond des bois.

Un trésor de visions et d'images a soudain jailli pour nous du sol familier ; mais le magicien dont la baguette divinatrice s'est inclinée sur cette source cachée, la génération nouvelle ne saura bientôt plus son nom. Déjà elle le renie. A cette heure, nos jeunes hommes de talent ne sentent plus ce que nous devons à Juste Olivier. Ils confondent, de bonne foi, son œuvre avec les lamentables platitudes qu'on a souvent prises pour de la « poésie romande. »

Pas plus tard qu'hier je lisais ici-même, dans la livraison d'avril, la prosopopée mordante de mon jeune ami M. Edmond Gilliard, mon successeur à la chronique suisse : « O pauvre Olivier, boitillant à la recherche du « génie des lieux », avec un petit filet à papillons !... »

Et je me disais : « Ces jeunes seront toujours les mêmes, des blasphémateurs innocents ! Une génération nouvelle a besoin de « s'opposer » pour « s'affirmer » et se sentir « elle-même. » C'est la loi du mouvement et de la vie ! » Et je me résignais....

Mais quand j'ai su que la boutade de M. Gilliard contristait des lecteurs de mon âge, je me suis dit que, pour le taquiner un peu, je me constituerais son avocat. Oui, messieurs les jurés, il vous faut acquitter M. Gil-

liard. Il n'est point coupable, non pas même en intention. Il y a tout simplement... qu'il ne sait pas son Olivier. Je ne dis certes point qu'il ne l'ait pas lu, puis qu'il en parle. Mais, sûrement, il ne l'a pas *vécu*. Nous autres, nous avons vécu l'œuvre, je dirai même vécu *de* l'œuvre d'Olivier. Elle est une part — la meilleure — de notre jeunesse. Nous demeurons encore tout vibrants des émotions qu'elle nous a données ; comme à vingt ans, mais avec bien plus de conviction, hélas ! nous

chantons sous les vieux chênes

Le souvenir des beaux jours envolés.

C'est de Juste Olivier que nous avons reçu la révélation de la poésie ; nous avons trouvé en lui ce qu'aucun autre n'aurait pu nous donner. A l'âge où quelque chose se dénoue dans l'âme de l'adolescent, tel vers, telle image, tel accent nous a remués jusqu'au tréfonds de l'être.

Et ce poète ne dit plus rien à nos jeunes écrivains actuels ! Ils ont d'autres goûts, répondant à d'autres besoins ; d'autres voix frappent leur oreille. Chaque génération a ses poètes ; chaque adolescent a le sien. C'est à vingt ans qu'on élit son poète, celui qui sera le confident, l'ami, le maître impérieux de l'âme. — Et, naturellement, c'est parmi les poètes actuels qu'on rencontre ce grand frère mystérieux, qui vous prend par la main et vous introduit dans le paradis du rêve.

J'ai gardé, grâce au ciel, grâce aussi à l'indulgence de la génération nouvelle, le bienfaisant contact avec les jeunes. Ils me font parfois confidence de leurs sympathies intimes ; plus d'un m'a nommé « son poète » : pour celui-ci, c'est Verlaine, pour celui-là, c'est Samain, ou c'est Charles Guérin ; tel autre proclame Henri de

Régnier, ou Verhaeren, ou Paul Fort.... Bon ! mais une chose est certaine : nous pouvons très bien, nous autres vieillards, goûter ces poètes-là et comprendre, par l'intelligence littéraire, l'enthousiasme qu'ils inspirent. Quant à en devenir amoureux, comme ces jeunes gens, non, ça, nous ne le pouvons pas. Il n'y a, même en fait de poésie, qu'un âge pour être amoureux ; ou si vous voulez, il n'y a qu'un âge où se nouent les grandes amitiés. Plus tard, on se rencontre, on s'estime, mais c'est par la raison et la réflexion qu'on se lie et se comprend, non par le prompt instinct du cœur.

Les poètes les plus attachants de la génération nouvelle (je pense, par exemple, à Charles Guérin, le « Semeur de cendres », mort si prématurément) ne peuvent être pour nous ce que furent ceux qui enivraient nos vingt ans. Nous les admirons à l'aide du sens critique ; ils ne prennent pas violemment possession de notre âme, comme une passion.... Nos vingt ans sont si loin !

Et alors, pourquoi voulez-vous que les jeunes partagent nos émois et nos enthousiasmes ? Ils ne les peuvent comprendre que par un effort d'intelligence historique.

Et c'est ainsi que Juste Olivier ne leur dit rien, lui qui nous a tant dit. Leurs préoccupations vont ailleurs. Ils ont, j'en suis sûr, feuilleté avec bonne volonté les *Chansons lointaines* et les *Chansons du soir* ; peut-être même ont-ils lu l'admirable poème de *Jean Wysshaupt* (tout de même, j'en doute un peu) ; mais l'originalité propre, la saveur unique de ce poète inimitable, qui n'a imité personne, je vois bien qu'ils ne les soupçonnent même pas ! Le seul mot *Helvétie* ! tant galvaudé par de mauvais rimeurs, suffit à les horripiler. Ils oublient que c'est Juste Olivier qui a éveillé le génie à demi sommeillant de la terre vaudoise et que, pour cela même, comme le procla-

maît Warnery, « de tous nos poètes, il n'y en a aucun que nous devions aimer davantage¹. »

Ces jeunes gens ignorent surtout, je le crains, cette œuvre capitale du poète d'Eysins, ces deux volumes qui sont un monde de pensées, d'intuition et de divination : *Le canton de Vaud*. Warnery, que je citais tout à l'heure, n'hésitait pas à voir en Juste Olivier le « Michelet vaudois. » Rapprochement glorieux et mérité. Juste Olivier, reprenant l'œuvre du bon doyen Bridel, pénétrant par la profondeur de sa sensibilité le génie même de son peuple, l'a révélé en l'incarnant. On peut se moquer de son rêve : « Faire parler le génie du lieu. » Mais pour en rire, il faut vraiment méconnaître combien il a réussi à le faire parler en effet.

N'est-ce pas Olivier qui, vers 1829, incarnait en Yzolier, ancêtre de Davel, « le génie de la future pensée vaudoise mariée de cœur à la vieille Suisse ? » Que M. Gonzague de Reynold me pardonne d'avoir osé penser à lui à propos d'Olivier : mais comment ne pas voir en Olivier l'humble précurseur du jeune et éloquent messie de l'helvétisme ?

Qui donc encore, si ce n'est Olivier, a suscité l'éclosion du sentiment vaudois dans ce qu'il eut de plus fier et de plus hardi ? N'est-ce pas lui qui, en 1831, entonnait cet hymne, *l'Avenir*, adressé aux étudiants de Lausanne² ? Il leur disait des choses simples et fortes : que le Pays de Vaud, enfin émancipé, devait, en faisant œuvre de liberté, assurer un lendemain fécond ; que l'heure avait sonné pour les Vaudois de se donner une conscience nationale.

¹ *Au foyer romand*, 1902.

² *L'Avenir*, par J. Olivier. Se vend chez les principaux libraires au profit des familles indigentes des défenseurs de la patrie. Imprimerie S. Delisle. — Cette plaquette de huit pages est, je crois, devenue fort rare ; mais le poème a été réimprimé dans les *Chansons lointaines*.

En authentique poète, qui peint au lieu de dissenter, il évoquait la terre vaudoise contemplée, pour ainsi dire, à vol d'oiseau ; il n'y trouvait encore que des marques de servitude et des vestiges de féodalité :

Là, c'est Vufflens et sa tour bourguignonne,
Ici, Chillon et ses murs savoyards ;
La vieille Avenche aux débris de colonne
Garde en son sein l'empreinte des Césars.
Où sont, Vaudois, vos titres, votre gloire ?
Qu'avons-nous fait ? Que dit notre passé ?
Notre nom même à peine y fut tracé.
C'est le moment de fonder notre histoire :
Sinon, rayés du rôle des vivants,
Nous passerons, poudre jetée aux vents.

Ces accents-là, nous ne permettons à personne d'en rire. Le Vaudois qui en riait n'aurait plus qu'à passer la frontière pour s'aller enliser dans le cosmopolitisme visqueux et nauséabond des sans-patrie. Ces accents-là, je proclame qu'ils sont une date mémorable. C'est l'éternel honneur d'Olivier de les avoir jetés à cette génération, pleine de promesses magnifiques, des Charles Secrétan, des Lèbre, des Monneron, des Herminjard ¹.

L'appel de ce poète de vingt-trois ans résumait les plus hautes aspirations de tout un peuple. Ah ! plutôt au ciel que son esprit planât encore sur le Pays de Vaud, qu'il animât toujours les Vaudois d'aujourd'hui ! Lui qui, parlant de sa « terre vaudoise », disait avec une émouvante simplicité : « Je la trouve en chaque endroit douce et belle », comme il l'eût défendue contre les

¹ Qu'on nous permette de rappeler cette belle déclaration d'Herminjard : « Toucher à Olivier, c'est toute notre vie de jeunesse qu'on ressuscite d'un mot. Amour, patrie, poésie, mystère du cœur humain, beautés de l'histoire et de la nature, nous avons tout entrevu et plus ou moins pénétré et saisi, grâce à Olivier. Nous provenons de lui et nous serons à lui tant que nous vivrons. »

sauvages profanateurs ! Je ne songe pas seulement au projet barbare de l'ascenseur des Diablerets ; je pense plus amèrement encore à tant d'autres attentats qui ne sont plus des projets, mais des faits accomplis. Que dirait Juste Olivier s'il revoyait Lausanne à cette heure, s'il retrouvait les patriarcales demeures d'autrefois transformées en brasseries ou en *tea-rooms* ; s'il contemplait les architectures saugrenues qui s'élèvent de toutes parts ; s'il voyait son vieil Escalier-du-Marché... mutilé ; la vénérable maison de Viret... démolie, et cela, pour comble d'ironie, dans l'année même où l'on célébrait le 400^e anniversaire de la naissance du réformateur !!! Et que dirait-il de cette insatiable fièvre de gain, qui rend insensible à toutes les laideurs ? Est-ce là le développement moral qu'il rêvait pour son pays, lui qui s'écriait : « Vivons de notre vie ! » qui concevait si noblement les destinées de sa patrie, qui ne souhaitait de la voir grandir « que du côté du ciel », et trouvait jusque dans le passé sans gloire d'une terre trop longtemps asservie d'humbles et pourtant fières raisons de l'aimer davantage :

« C'est aussi de l'histoire, a-t-il dit, que d'avoir vécu résigné, caché au pied de la montagne ; de porter oublieusement une destinée inconnue et sévère ; d'être battu de l'orage, et de lui survivre, bien qu'on ne soit qu'un roseau. C'est aussi de l'histoire que d'être pauvre et content. C'est aussi avoir fait quelque chose que d'avoir souffert. »

Si seulement nous savions tressaillir encore à de telles paroles !

Celui qui les prononçait, il fut — osons le dire — un prophète au sein de son peuple. Et s'il est écrit que toujours le peuple se plaît à tuer ses prophètes, du

moins ne faut-il pas que, parmi la foule inconsciente qui les lapide, on ait la douleur de rencontrer les champions naturels de l'idéal, les lettrés et les poètes. — N'est-ce pas, mon cher Gilliard ?



Ah ! mon ami, prenez-y garde : Juste Olivier est un être à part ; on n'a le droit de le confondre avec personne, surtout point avec les rimeurs de tant de pauvretés qui se chantent, parce qu'elles ne sont pas dignes d'être lues. Ce n'est pas lui, je vous le jure, qui a découvert « les bords de la libre Sarine », ni « déroulé l'emblème de nos bannières. » Je pense avec vous qu'il ne suffit pas de mettre dans ses vers le nom de Suisse, ni même celui d'Helvétie, pour être un poète national ; assurément, le *sujet* n'est rien ; le tout est d'exprimer en artiste l'âme du pays, sans même avoir besoin de le nommer. Mais si tout cela est vrai, je ne sais pas de poète plus vraiment « national » que Juste Olivier. Le charme propre de sa poésie, c'est d'être une émanation spontanée de la terre natale. Et par ces mots, « terre natale », je n'entends point le cadre extérieur, tout ce pittoresque facile de carte postale illustrée, tout ce bric-à-brac historique et sentimental qui devient la proie facile de la banalité sans art : j'entends ce qui fait le fond le plus particulier et le plus intime d'une race, le trésor de ses sentiments profonds et cachés, de ses aspirations secrètes, sa conception particulière de la vie morale. Le poète qui exprime tout cela, sans préméditation, sans théorie préconçue, sans préoccupation du *sujet*, par besoin de dire ce qui obsède son cœur, celui-là ne serait-il pas le vrai poète d'un pays ? Tel fut Olivier. Il n'eut pas — cela est trop évident — la puissance de l'être avec une plénitude

victorieuse, avec cette maîtrise souveraine qui s'impose. Et si la jeune génération, rendue plus difficile que nous par les maîtres habiles qu'elle suit, ne trouve plus dans Olivier ce que nous autres, ingénus, nous y trouvions, je suis prêt à convenir que ce n'est pas tout à fait sa faute.

Je serai sincère entièrement. Quand je relis mon Olivier, je sens fort bien tout ce qui lui a manqué. Mais je sens plus fortement encore la richesse de poésie qu'il portait en son âme grave et profonde, sœur de celle de Vinet.

A eux deux, Vinet et Olivier, ils représentent la conscience d'une génération dont la vie intérieure fut intense, dont le sérieux moral — l'a-t-on assez redit ! — allait jusqu'au scrupule douloureux, mais qui, noble entre toutes, suffirait à l'honneur d'une race.

Pour discerner en Olivier cette source de hautes émotions, pour y surprendre cette *poésie de la conscience* qui constitue son originalité, il faut avoir beaucoup pratiqué son œuvre. C'est dire qu'il faut avoir accepté ce qu'il y a, dans sa forme, tout à la fois de gaucherie et de recherche, et discerné, sous les maladresses laborieuses de l'expression, le très fin artiste qu'il fut : car il le fut très réellement, de la manière et dans la mesure où il pouvait l'être.

Vous, jeunes gens de Lausanne ou de Genève, qui êtes experts en l'art d'écrire, qui avez tiré profit pour votre éducation littéraire de toute la virtuosité des poètes qu'a produits la France dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, vous jugez Olivier comme s'il eût écrit hier. Vous doutez-vous bien qu'il est né en 1807, qu'il aurait cent-six ans aujourd'hui ? Vous représentez-vous que, sorti d'une ferme d'Eysins, il reçut pour toute pré-

paration littéraire celle que pouvait donner l'académie de Lausanne en 1827, — et qui n'était certes point méprisable, mais vous paraîtrait bien timide et bornée, à vous jeunes, qui-avez fait l'apprentissage des lettres à Paris, et qui savez tant de choses ! Faites-vous réflexion que, quand Juste Olivier avait vingt ans, Victor Hugo n'en était encore qu'aux *Odes et Ballades*, et que, chez nous, la vogue de Béranger balançait le succès de Lamartine ? Béranger, qu'on mettait alors si haut (et qu'on met aujourd'hui beaucoup trop bas), fut certainement le premier maître d'Olivier. Mais le disciple avait une personnalité assez forte pour n'être pas un imitateur.

Et, de fait, il s'est créé — au prix d'un effort qu'on ne sent que trop ! — une forme bien à lui, dont vous ne trouverez le modèle nulle part. Il avait horreur de la banalité vulgaire de l'expression ; son sentiment était trop personnel et trop vrai pour qu'il se contentât des clichés romantiques de son temps ; il éprouvait l'impérieux besoin de tous les sincères en qui palpite un idéal : rendre son émotion par une langue qui fût *sienne*, et non *quelconque*. Et celle qu'il a écrite, si souvent tourmentée et alambiquée, abonde néanmoins en trouvailles heureuses. Je vous le montrerais sans peine si nous passions une heure à le lire ensemble.

Il avait sur la poésie des intuitions neuves et fécondes. Et par là aussi il a été parmi nous un initiateur. L'un des premiers, avant beaucoup d'autres, il a tenté de ressaisir la tradition de la chanson populaire. Non point du tout par caprice de littérateur ou par un goût d'artificiel raffinement, mais au contraire en suivant simplement sa pente naturelle. Juste Olivier est né paysan. *Manent vestigia ruris*. Il tient à la terre et à la campagne par toutes ses racines. Ces rustiques refrains

sur quoi il a modulé tant de fraîches variations, c'était l'expression même de la poésie agreste qui chantait autour de son berceau. Ce campagnard, devenu lettré et penseur, se mit à noter ses rêves (tandis que le paysan s'en nourrit sans les écrire) : tout naturellement, la forme qu'ils revêtirent fut celle de la chanson ; et fort souvent le thème initial de ces petits poèmes, d'une inspiration si grave et recueillie, fut une de ces ritournelles enfantines dont il démêlait, par divination de race, le sens mystérieux. Dans ces vieux moules de la poésie populaire, dans ces rimes naïves que sa mère lui avait enseignées, il a versé toute la philosophie mélancolique que la vie lui avait faite, et, dirais-je peut-être, cette tristesse particulière de l'homme qui a échangé le sain contact de la terre contre la troublante fréquentation des livres. Devenu « intellectuel », c'est-à-dire conscient, il eut bientôt mesuré le néant de la vie, des rêves ambitieux, des rares et brèves joies ;... et voici trouvée sa ronde fameuse des *Marionnettes*. Il se prend à méditer sur la mort universelle, et ce tragique « lieu commun », il le renouvelle dans la saisissante chanson des *Compagnons de la Marjolaine*.... Quelques-unes des émotions éternelles qui visitent nos âmes, depuis qu'il y a des hommes, et qui souffrent, ont ainsi trouvé leur expression imprévue et charmante dans ces légers refrains. Il en marquait l'incalculable valeur poétique, lorsque, véritable précurseur du symbolisme, il écrivait en 1854 (notez cette date lointaine !) :

« Le quatrième livre de cet ouvrage contient des morceaux d'un genre à part et nouveau, basé sur d'anciennes formes de poésie populaire qui se sont longtemps conservées dans la Suisse française. Ces formes ont un fond d'inspiration et des effets qui leur sont propres : elles offrent surtout l'avantage de parler à

l'âme sans lui tout dire, de susciter des pensées et des tableaux que l'imagination peut achever ou poursuivre à son gré. L'auteur n'ignore point que c'est là, en fait d'art, une manière de sentir et de juger peu française !... » (Préface des *Chansons lointaines.*)

Evidemment, en 1854 ! Mais quel juste et délicat instinct de la poésie ! Qu'on les relise donc, ces *enfances*, comme il les appelait aussi. Et si des artistes dignes de ce nom rencontrent cette poésie-là sans en ressentir le charme, alors ce n'est pas Juste Olivier qui sera le plus à plaindre....



C'est qu'il fut à plaindre, en effet. Vous connaissez sa destinée. Ce vrai poète a chanté au milieu d'une double indifférence : celle du grand Paris, où il s'était fourvoyé, — car il lui manquait exactement les talents particuliers qu'il faut avoir pour le conquérir, — et l'indifférence, bien plus cruelle à son cœur, du pays natal qu'il avait imprudemment quitté.

Il faut l'avoir vu, peu avant sa mort, à Gryon, « le haut village », pour savourer en sa plénitude la confidence poignante intitulée *la Trompeuse*. Aujourd'hui encore, moi qui les sais par cœur depuis un demi-siècle, je ne puis redire ces strophes sans pleurer. Toute la déception d'une vie s'y épanche ; mais aussi la suprême espérance de l'au-delà, que proclame la « trompeuse » elle-même en réponse au reproche douloureux du poète :

T'ai-je trompé ? répondit-elle :
A toi de voir la vérité.
Je suis la Vie.... En sa beauté
Seule ma sœur est immortelle :
L'Eternité.

PHILIPPE GODET.



L'ENFANT D'ADOPTION

—◆—
NOUVELLE
—◆—

Hans von Scharnachthal avait trente-huit ans, mais en paraissait bien davantage. Il commençait à prendre du ventre et à perdre ses cheveux.

Il venait de rentrer chez lui. La pièce était vaste, allongée, couverte partout, même au plafond, de boiseries peintes en blanc, qui avaient pris avec le temps un ton de vieil ivoire, genre de décoration fréquent aux vieilles maisons bernoises. Les fenêtres donnaient sur la Herren-gasse, la plus paisible, la plus moyen-âgeuse des rues de Berne. Les meubles, tous anciens, mais d'époques différentes, souvenirs de famille, héritages d'ancêtres, se trouvaient là chez eux, sans avoir passé par la boutique de l'antiquaire. Dans un angle, un grand poêle de faïence, blanc, à dessins bleus, qu'on n'allumait qu'en hiver. En cette fin de journée d'octobre, le feu brûlait dans une cheminée à la française, luxe rare pour la Suisse allemande. Peu de livres, bien que ce sanctuaire de vieux garçon fût décoré du nom de bibliothèque. En revanche, quantité de portraits, qui résumaient l'histoire de cette antique famille de Scharnachthal, dont le

nom se rencontre si souvent dans les annales helvétiques.

Des guerriers du *xvi^e* siècle, couverts de fer, des dames en robes de velours, aux fraises empesées, rudes figures d'autrefois, peintures sans art, noircies et craquelées par le temps ; des magistrats du *xvii^e*, en perruques à marteaux, l'air solennel, leurs femmes en coiffes de mousseline raide, vêtues d'étoffes sombres et de guimpes blanches, visages de puritaines, fermés, respectables et sans grâce. Le *xviii^e* siècle jetait sur ce monde sévère la note gaie de ses couleurs tendres et la frivolité de sa poudre. Puis venaient les années terribles, la Révolution, l'invasion française ; l'arrière-grand'père, mort jeune encore au combat de la Neuenegg, sa veuve en voiles de deuil, en robe à taille courte, serrant théâtralement ses enfants orphelins entre ses bras nus. Plus tard, les portraits se faisaient plus petits, plus modestes : des aquarelles gouachées, des dessins aux deux crayons ; puis des daguerréotypes, enfin des photographies.

Hans de Scharnachthal était le dernier rejeton de cette longue lignée. On retrouvait en lui le type des ancêtres : nez gros, yeux bleus, un peu saillants, bouche grande à fortes lèvres, menton carré fendu d'une fossette, tout cela fondu, empâté, atténué. Il n'était pas beau, mais il avait de la race. Sa manière de parler, de saluer, de marcher, tout en lui sentait son gentilhomme. Il vivait avec sa sœur Rosalie, son aînée de six ans. Célibataires tous deux, leur fortune suffisait à leur donner l'aisance, presque le luxe ; ils habitaient le premier étage d'une maison appartenant à leur famille depuis plus de deux cents ans.

M^{lle} de Scharnachthal s'était lancée avec une belle énergie et un triomphant optimisme dans le courant de

cette philanthropie moderne utilitaire et sociale, si différente de l'ancienne charité, toute religieuse et sentimentale. Hans remplissait un emploi sans éclat dans une maison de banque où l'on faisait peu d'affaires. Le dernier des Scharnachthal était « rond de cuir. »

Pourquoi ne s'était-il pas marié ? Probablement parce qu'il n'avait pas su plaire à celles qu'il avait recherchées, et ne s'était point soucié de celles qui l'eussent agréé. Du reste, il ne faisait de confidences à personne, étant de nature très réservée. Ce n'était pas un « homme à femmes » ; on ne lui connaissait pas de liaison, à peine quelques aventures banales. Il n'était pas de ceux que l'infini tourmente ; la politique locale, la bonne chère, le bon vin, sa pipe et son *Leist* (club) semblaient suffire à remplir son existence.

Pour le moment, il paraissait de mauvaise humeur. Il se disait : « Pourquoi donc cette grande sottise de Rosa s'éternise-t-elle dans les Grisons ? Il y a plus de huit jours qu'elle en a fini avec son *Frauenverein* à Coire... elle devrait être de retour.... Avant-hier une carte postale, ce matin une dépêche pour annoncer son arrivée ce soir.... Elle disait « lettre suit », mais comme elle n'a jamais su calculer le temps que prennent les lettres pour arriver, la sienne sera ici demain !... »

Et avisant sur sa table la carte envoyée par sa sœur, — une vue de montagne, — il la déchira avec une sorte de rage et la jeta au feu. « Thusis ! Que diantre allait-elle faire là-bas ? » Cependant on avait sonné. Un instant après, Bābeli, personne d'importance qui servait le frère et la sœur après avoir servi leurs parents, entra, portant une lettre timbrée de Coire. L'enveloppe était large et très remplie. M^{lle} de Scharnachthal écrivait longuement, donnant beaucoup de détails, et toujours

en français, suivant l'ancien usage des patriciens de Berne.

— Nous allons savoir la cause de son retard, fit son frère.

Bäbeli tenait une autre missive :

— Mademoiselle doit avoir des choses importantes à nous dire, car elle m'écrit à moi aussi... et pas une carte... une vraie lettre !

Sans répondre, son maître décacheta et lut :

« Mon cher frère,

» Souviens-toi de la conversation sérieuse que nous avons eue ensemble il y a une quinzaine de jours. Tu me disais qu'au lieu de me disperser en une quantité d'œuvres philanthropiques, je ferais mieux de centraliser mon activité sur un objet unique, et tu me suggérais l'idée d'adopter un enfant. Je la combattis, cette idée, par des arguments qui me semblaient décisifs ; tu n'ajoutas rien. Aujourd'hui, je reconnais que ton conseil était bon ; je l'ai suivi ; j'ai adopté un petit garçon.

» Je sais que tu vas te récrier, reprendre une à une toutes mes objections ; je les ai pesées, je t'assure, car je ne suis pas femme à agir à la légère. Mais il y a dans la vie des forces supérieures qui s'imposent à notre volonté et la dirigent parfois malgré nous. Lis mon récit sans parti pris et tu en jugeras.

» Tu sais comment, après les séances de Coire, je me décidai à faire un petit séjour à Thusis, et comment, ne trouvant pas de place à l'hôtel, je louai une chambre chez de braves gens du pays. Le propriétaire, Joseph Cadisch, un cultivateur aisé, occupe avec sa famille tout le haut de la maison ; ma chambre, grande, claire, très propre, sert de *Wohnzimmer* en hiver. Au rez-de-chaus-

sée habitent les vieux parents, avec une étrange vieille servante borgne, qui fait penser aux sibylles des romans de Walter Scott, et un petit-fils orphelin.

» Cet enfant me gagna le cœur tout de suite. Il s'appelle Hans-Georg; la vieille servante ne lui dit que Hans. Il a cinq ans, l'air intelligent et réfléchi, une jolie petite figure brune et pâle et de magnifiques yeux noirs. Je remarquai bientôt que les vieux Cadisch le traitaient durement, la grand'mère surtout, une femme sévère, brusque, sans tendresse. En revanche, la vieille servante l'adore. Il me prit vite en affection; les enfants sont comme les chiens, ils sentent instinctivement qui les aime.

» Un jour, j'appris par les gens de l'hôtel où je prends mes repas quelle horrible tragédie pesait sur cette petite existence. Georges Cadisch (son père) avait, dans un accès de délire alcoolique, assassiné sa femme, proférant contre elle les accusations les plus odieuses, — et les plus fausses aussi, — car elle était, de l'avis de tous, irréprochable. Lisbeth, la vieille servante, put soustraire l'enfant, alors au berceau, à la fureur du misérable. Depuis lors il purge sa condamnation dans un asile d'aliénés. Les vieux parents ont recueilli le petit, mais à contre-cœur. Ils accomplissent leur devoir sans amour; cet enfant leur rappelle trop le crime qui a déshonoré leur famille. Puis, bien que convaincus de l'innocence de leur bru, ils ne l'ont jamais aimée. Fille d'un aubergiste de la Via-Mala et d'une Italienne, elle était restée une étrangère pour eux. Georges avait succédé à son beau-père et son vice avait augmenté du fait de son métier. C'était un brutal et un détraqué. La jalousie folle qui l'arma contre sa femme, — il prétendait qu'elle l'avait

trompé et que l'enfant n'était pas de lui, — son obstination à maintenir ses accusations qu'il ne pouvait pas même appuyer d'un semblant de preuve, son cynisme inconscient, ses crises de fureur, tout concourt à faire voir en lui une victime de l'alcoolisme, ce fléau qui ruine et désole notre pays.

» Le récit de ce drame rendit le petit Hans-Georg encore plus intéressant à mes yeux. Comment l'idée d'adoption s'insinua-t-elle dans ma pensée ou plutôt dans mon cœur ? Sait-on jamais pourquoi et comment naissent les grandes résolutions ? Ce furent peut-être deux tout petits incidents qui hâtèrent ma décision.

» Un jour Hans-Georg fut puni injustement pour une faute commise par un de ses cousins. J'assistai à la scène. Le petit bonhomme se laissa accuser et frapper sans un mot, sans une larme. Les mains derrière le dos, il redressa sa petite taille, et jeta sur sa grand'mère un regard si intense et si profond que j'en fus frappée. Je plaidai sa cause, je prouvai son innocence. La vieille femme, par déférence, n'osa point me contredire, mais bougonna :

» — Bah ! pour une taloche de plus ou de moins.... Ce petit-là ne se plaint jamais, mais on ne sait pas ce qu'il remue dans sa tête... des vengeances d'Italien, pour plus tard ! Il n'est pas des nôtres, c'est sa mère tout craché !

» Et la vieille Lisbeth de grommeler :

» — Ressemble seulement à ta mère, mon trésor, c'est ce que tu peux faire de mieux !

» Une autre fois, je le conduisis au bazar et lui fis cadeau d'un jouet qu'il convoitait depuis longtemps. Je ne l'avais jamais vu si joyeux : il se mit à sauter et à rire. Et figure-toi, Hans, que je vis s'épanouir sur cette petite

figure brune... ton rire, le rire de papa et de l'oncle Rudi, le rire des Scharnachthal ! Est-ce assez drôle ? Je te jure qu'en ce moment-là il te ressemblait... à toi dans ton enfance !

» Tout le jour et toute la nuit, je roulai des pensées dans ma tête. Cet enfant avait été mis sur mon chemin par la destinée, il m'avait pris le cœur, il était orphelin et malheureux.... Sans avoir conservé la foi naïve de notre chère mère, qui voyait partout le doigt de Dieu, je me sentais poussée par une force mystérieuse, il me semblait entendre une voix qui me disait : « Tu dois. »

» Le lendemain, je parlai aux grands-parents. Ils s'emparèrent de la proposition avec une joie non dissimulée.

» — Il sera plus heureux chez vous qu'ici, dit le vieux, et puis, nous avons tant d'autres petits-enfants !

» La grand'mère, plus rusée, se mit à me vanter son Hans-Georg, lui découvrant tout d'un coup des mérites dont elle ne s'était point avisée jusqu'alors. Je craignais la douleur, peut-être même la colère de la pauvre Lisbeth, dont l'orphelin est la seule joie ; je pris mille précautions pour lui annoncer mes intentions. Elle m'interrompit d'un ton solennel :

» — Vous voulez adopter mon Hansli, *Jungfer von Scharnachthal* ? C'est bien. Prenez-le. C'est votre devoir.

» L'étrange créature, qui tout d'abord m'avait regardée avec méfiance, savait notre nom, — ce qui montre que ce cher vieux nom est encore connu dans la Suisse entière. Elle voulait dire sans doute que le devoir de toute femme non mariée et relativement riche est de servir de mère à ceux qui n'en ont pas. Elle a raison, après tout !

» Une seule chose m'inquiétait : l'hérédité paternelle.

» Accompagnée des grands-parents, je conduisis l'enfant à Coire, chez un médecin distingué, qui l'examina consciencieusement. Son verdict fut rassurant ; il ne remarqua en lui aucune des tares si fréquentes chez les enfants d'alcooliques. Il n'est pas très robuste, mais parfaitement sain. Je te parlerai plus tard des diverses formalités remplies ici ; l'adoption ne pourra du reste être définitive qu'à la majorité du petit garçon.

» Cette lettre est bien longue : j'ai mis deux jours à l'écrire, et je me demande quel accueil tu lui feras. Tu me diras sans doute que je n'aurais pas dû prendre une décision aussi grave sans te consulter, ou du moins sans t'avertir. C'est vrai. Mais je compte sur la gentillesse de mon protégé pour te convaincre. Je ne m'excuse pas. J'ai la conviction d'avoir bien agi. Je ferai en sorte que cet enfant ne dérange pas tes habitudes. Bien qu'habitant ensemble, nous sommes assez indépendants l'un de l'autre. Ne me sois pas trop sévère ! Cette nouvelle affection ne t'enlèvera pas la première place dans mon cœur, mais j'en avais besoin, je t'assure. Chez toute vieille fille, il y a une mère manquée qui ne se console pas. »



Hans de Scharnachthal avait lu d'un trait, immobile, crispant seulement un peu ses doigts sur le papier. Sa lecture finie, il resta comme pétrifié, le visage altéré, le front dans les mains. On heurta à la porte. C'était Bäbeli rouge, irritée, entrant en coup de vent :

— *Ach ! Herr Jesus !* Je vois que monsieur sait tout et qu'il n'est pas plus content que moi ! Mademoiselle avait bien besoin d'amener cet intrus, qui va salir partout et faire du désordre !

— Allez, Bäbeli, et laissez-moi tranquille ; allez exé-

cuter les ordres de votre maîtresse. Vous irez la chercher à la gare, au train de 7 heures 40. D'ici là, préparez tout ce qu'il faut.

Resté seul, il se leva lentement. Ses jambes fléchissaient. Il s'approcha de la fenêtre et, sans rien regarder, colla son front aux vitres. Les Anglais disent qu'il y a *a skeleton in house*, « un squelette dans la maison. » Hans en avait un dans sa confortable demeure, mais si bien muré que nul n'en soupçonnait l'existence. Et voilà que la destinée, d'un formidable coup de pioche, venait abattre ce mur, édifié avec tant de soin. Et le spectre apparaissait immuable et terrible.



M. de Scharnachthal revivait le passé. C'était tout juste six ans auparavant. Il prenait ses vacances d'automne. Déjà méthodique et posé, déjà un peu vieux garçon à trente-deux ans, il avait pour système de diviser en deux parts le temps de congé que ses patrons lui accordaient : une semaine en juillet, deux en octobre. Il partait alors en chasse, à la montagne le plus souvent, et cela moins par goût que par hygiène, sachant que l'exercice était propre à combattre son embonpoint naissant.

Cette année-là, son ami André de Zizers l'avait invité chez lui, dans les Grisons, où il habitait, avec son père, un vieux château près d'Andeer.

Arrivé à Coire un samedi soir, Hans y trouvait une lettre d'André, expliquant qu'il avait été mandé à Milan par un télégramme annonçant la mort subite d'un oncle.

« Mon absence ne sera pas longue, ajoutait-il, je sera de retour avant la fin de la semaine. D'ici là, tu pourras chasser ou excursionner à ta guise. Je te recommande

Thusis et ses environs, en particulier l'auberge du père Dolf à la Via-Mala. En t'annonçant comme mon ami, tu seras traité mieux qu'un prince. Le père Dolf est mort, mais son gendre Cadisch, qui a pris sa succession, a conservé les traditions de la maison. Il a la meilleure cave du pays ; il a aussi une petite femme jolie, mais fière et réservée comme tout. Pas moyen de rire avec elle ! Reste à flâner quelques jours dans le pays, et arrive-nous jeudi soir pour le souper, ou vendredi pour midi. »

Scharnachthal fut très ennuyé de ce contretemps. Il n'aimait pas à voir ses plans dérangés, et ne se souciait pas d'aller chasser tout seul. Il fut sur le point de retourner à Berne. Mais le lendemain, la matinée étant belle, il se décida à suivre le conseil de son ami. Le chemin de fer s'arrêtait alors à Reichenau ; arrivé là, Hans confia sa valise à la poste et fit la route à pied.

La journée était merveilleuse : un ciel de saphir, un ciel d'Italie, et, dans l'air, la douceur énervante et subtile qui présage le *föhn*. Il faisait presque trop beau. Les rayons obliques de l'automne, rasant le sol, s'accrochaient aux moindres reliefs, qui projetaient de longues ombres. Les hêtres rougeoyaient à côté des sapins bleus. Sur le vert humide des prés, les colchiques mettaient de courtes flammes mauves.

Les vergers ont, dans ces vallées, des splendeurs de haute futaie. Les pommiers chargés de fruits luisants, comme vernis, attendaient la récolte prochaine, tandis que les poiriers, les cerisiers, les pruniers n'avaient plus que leur feuillage rose et or.

Les petites vaches grisonnes, si alertes dans leurs robes beiges, regardaient les passants de leurs grands yeux doux.

Les gens, endimanchés, se promenaient lentement, par petits groupes, l'air heureux. Les maisons paraissaient comme lavées de soleil. Et de tous les clochers, clairs et hauts, tels des campaniles italiens, s'envolaient les graves sonneries dominicales.

Les sommets se profilaient très nets sur l'azur, tandis qu'à leurs pieds une brume d'argent, estompant la base des montagnes, les faisait légères, comme suspendues en l'air.

A Thusis, Hans fit une halte et un solide repas. Il se demanda s'il logerait là ou irait plus loin. Enfin, il décida de continuer sa route.

Le föhn s'était levé. Sa chaude haleine semblait apporter toutes les ardeurs de l'Italie ; de grands nuages blancs passaient sur l'outremer du ciel. Le paysage prenait une beauté tragique. Ah ! ces journées d'automne, avec leur charme suprême de choses qui vont mourir, comme elles sont plus troublantes que les matins de printemps avec leur candeur frêle de choses qui commencent !

Après le premier pont de la Via-Mala, la vallée s'élargit ; un pré, quelques pommiers ronds, font une clairière au cœur de la forêt. C'est là que s'élève l'auberge du « père Dolf. »

Elle semblait déserte. M. de Scharnachthal sonna plusieurs fois. Parut enfin une vieille, grande, maigre, robuste, le visage tanné, un œil à demi fermé, l'autre luisant comme celui d'un faucon.

— Que voulez-vous ? dit-elle d'un ton rogue. Le maître est au service militaire. Nous n'avons plus personne dans cette saison.

Le voyageur se recommanda de M. de Zizers.... Il avait compté passer trois jours ici... mais puisqu'on ne voulait pas le recevoir....

La vieille sembla s'amadouer et introduisit le jeune homme.

— Qu'y a-t-il, Lisbeth ? fit une voix de contralto très douce, mais avec un accent d'autorité. Vous savez bien que je vous ai priée d'être polie et de bien accueillir les étrangers.

Et l'hôtesse apparut : une toute jeune femme, petite, brune et pâle. A sa vue, Hans fut un peu déçu ; ce n'était pas là le type traditionnel de la jolie hôtesse. Il la salua néanmoins de son plus beau salut, et lui expliqua d'où il venait, où il allait.

— Nous pourrons vous satisfaire, monsieur, dit-elle, bien que notre personnel soit très restreint. Quant aux repas... la salle à manger est fermée dès le 1^{er} octobre, et la salle à boire n'est pas ce qu'il faut pour un monsieur comme vous. Mais nous avons une petite pièce....

— Et vous, Frau Clara ? bougonna la servante, où prendrez-vous vos repas ? A la cuisine, avec moi et ce grand dadais de Fritz ?

— Je serais désolé de vous déranger, protesta le voyageur. Si vous voulez vous accommoder de ma société, à table....

Elle accepta, tout simplement. Il constata qu'elle était, après tout, d'aspect agréable et qu'elle parlait, non le dialecte de la vallée, mais un allemand assez pur, avec un léger accent italien.

— Vous aurez le temps, dit-elle, de visiter avant souper les gorges de la Via-Mala. En attendant, vous prendrez bien un verre de vin.

Elle le fit entrer dans une petite pièce claire et propre, et lui versa d'un beau vin de la Valteline, chaud et doré comme le soleil d'octobre. Hans, qui connaissait les usages des campagnards, lui offrit de trinquer avec

lui, et la regarda plus attentivement. Elle était vraiment jolie, d'une beauté fine et menue, comme une Vierge de Luini. Ses beaux cheveux bruns, coiffés en bandeaux, étaient simplement noués sur la nuque, et dans l'ovale étroit du visage brillaient deux admirables yeux noirs, bien enchâssés sous de fins sourcils presque droits.

On chercha partout « ce grand dadais de Fritz », qui servait de guide aux étrangers dans les gorges de la Via-Mala ; il demeura introuvable.

— Qu'importe ? fit la jeune hôtesse, je vous accompagnerai.

Hans ne demandait pas mieux.

La fissure de rochers dans laquelle s'engouffre le Hinterrhein a été, hélas ! gâtée par l'industrie des étrangers. Une porte de fer en ferme l'accès, des galeries en bois de sapin munies de barrières, contournant les anfractuosités du roc, donnent toute sécurité aux visiteurs, mais nuisent à l'impression. Hans suivait des yeux, non l'eau pure tourbillonnant sous les voûtes sombres, ou rejaillissant en cascades, mais la fine silhouette de la jeune femme, ses formes harmonieuses, ses gestes précis, d'une grâce un peu sauvage.

Ils étaient arrivés en un point où le torrent s'étale en nappe d'un vert limpide caressée de lianes retombantes.

— C'est beau ici, soupira Clara. Ma pauvre mère disait qu'elle aimerait à reposer là au fond... qu'on y serait bien.

— Votre mère n'était pas du pays ?

— Non ; elle était de Sondrio. On dit que je lui ressemble, que j'ai l'air d'une étrangère. Quand mes beaux-parents sont fâchés, ils m'appellent « l'Italienne. »

— Comme vous parlez bien l'allemand ! Mieux que moi....

— C'est que j'ai été longtemps chez les bonnes sœurs à Coire. Quand ma mère est morte, je n'avais pas quinze ans ; on m'a envoyée là-bas parce que je ne pouvais pas rester ici... la maison était un enfer... le père buvait, il amenait chez nous toutes sortes de personnes.... J'étais heureuse chez les sœurs ; j'ai appris à faire de la dentelle ; on m'aimait bien, on aurait voulu me garder.... Etre religieuse, ça m'aurait assez plu.... Mais le père m'a fait revenir quand j'ai eu vingt ans.

— Cela se comprend.

— Il voulait me marier ; il m'avait promise d'avance. Une semaine après mon retour, j'étais fiancée à Georges Cadisch.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes mariée ?

— Trois ans juste. Le père voulait un gendre pour tenir son auberge ; il se sentait vieillir, mes deux frères étaient partis ; alors... quoi ?... Maintenant le père est mort.... Je suis seule à la maison avec Cadisch. Et puis, il y a Lisbeth qui a déjà servi ma mère.

Elle avait un je ne sais quoi de triste, d'accablé, d'un peu farouche, qui faisait penser à un pauvre oiseau captif s'essayant à battre des ailes.

Elle était trop simple pour se demander pourquoi elle témoignait tant de confiance à un homme qu'elle voyait pour la première fois. Hans n'était pas grand psychologue, il ne s'analysait pas, il se laissait aller tout doucement à l'impression du moment. Le fonds sentimental qui sommeille chez toute âme germanique s'éveillait en lui.

Au bord de cette onde froide et pure, qui est celle du « Vater Rhein », du fleuve des légendes, il pensait aux âmes sœurs qui croient se reconnaître à la première rencontre.... Et ils remontèrent très lentement vers l'auberge dans la clarté blonde du couchant.

Ils soupèrent en tête à tête dans la petite pièce claire aux rideaux blancs. Hans von Scharnachthal se montrait aussi prévenant, aussi respectueux, avec la fille du père Dolf qu'avec une femme du meilleur monde.

Certes, il savait de quel ton il faut parler aux jolies aubergistes quand on veut leur plaire, mais il ne songeait pas qu'il pût exister le moindre rapport entre elles et cette charmante « Frau Clara », si évidemment supérieure à sa condition.

Elle le regardait avec une admiration étonnée ; jamais elle n'avait été traitée avec tant d'égards. On a dit que « pour un laquais, une duchesse a toujours vingt ans. » De même, pour une femme du peuple, un homme du monde est environné d'un merveilleux prestige. Scharnachthal, peu habitué aux succès féminins, se sentait admiré, et, sans être fat, son orgueil en était chatouillé, délicieusement. La vieille Lisbeth les servait, se mêlant parfois à la conversation, les enveloppant d'un singulier regard de son œil rond.

Cependant le föhn soufflait en tempête. Son haleine brûlante tendait les nerfs et faisait fléchir les volontés. Clara Cadisch avait peur de l'orage. Aux lueurs des éclairs elle frissonnait, aux éclats du tonnerre elle se signait et invoquait la Vierge et les saints. Hans riait de ses craintes et prenait plaisir à la rassurer. Le repas terminé, Lisbeth était sortie. Puis l'orage s'éloigna. Une pluie chaude frappait les vitres ; une énervante odeur de feuilles mouillées pénétrait l'atmosphère.

Un coup de vent ouvrit la fenêtre et éteignit la lampe. Dans l'obscurité, les mains se cherchèrent, les lèvres murmurèrent des mots sans suite, puis se fondirent dans un baiser. Ils étaient jeunes, ils étaient seuls....

Pendant quatre jours, ils vécurent en plein rêve. Comme des amants de légende, ils étaient isolés, loin du monde, au milieu des forêts, dans une petite maison gardée par une vieille servante indulgente et un serviteur imbécile. Après l'orage, le soleil était revenu, plus radieux qu'auparavant ; on eût dit d'un soleil tout neuf, fait exprès pour éclairer leur bonheur. Ils avaient perdu la notion du réel ; ils erraient dans les bois, extasiés, presque toujours en silence ; ils n'avaient qu'une seule chose à se dire....

Pour une fois dans sa vie Hans fut vraiment jeune et vraiment amoureux.... Il fut presque poète et presque beau. Il aima sans arrière-pensée et fut aimé sans frein. Ah ! ces jours incomparables, il ne les regrettait pas ! Il en adorait la mémoire : c'était le paradis secret de sa vie terne et banale.

Pourquoi faut-il que le bonheur dure si peu et se paie si cher ?

Le jeudi soir, un hasard remit sous ses yeux la lettre de son ami, à l'heure même où celui-ci l'attendait à Andeer. Il partit le lendemain. Clara l'accompagna jusqu'au second pont.

— Reste encore, au moins jusqu'à demain, lui disait-elle, le vendredi est un mauvais jour !

— Petite folle, tous les jours se valent ! Ne pleure pas, je reviendrai dans une semaine. A bientôt, mon amour !

Après un dernier baiser, ils se séparèrent. Elle resta au bord du chemin à le regarder s'en aller, sans larmes et sans paroles. Très pâle, très droite, les mains croisées sur la poitrine retenant les plis de son fichu blanc, elle avait l'air d'une sainte....

La réception fut cordiale au château des Zizers. Le père et le fils revenaient de Milan, satisfaits comme des gens qui ont fait un bel héritage. André voyait la vie en rose : il caressait des projets d'avenir, de mariage. Aux questions de son ami, Hans répondit évasivement qu'il avait passé les quatre jours d'attente à Thusis et à la Via-Mala. Quand on voulut lui en faire dire plus, il se déroba. Son bonheur n'était pas de ceux que l'on raconte.

Le premier soir, il écrivit à Clara quelques lignes, brèves et ardentes. Elle ne répondit pas. Peut-être se sentait-elle gênée pour écrire à un « monsieur. » Car cette femme exquise n'était qu'une illettrée. Hans ne s'étonna point de son silence.

Au commencement, il souffrit de la séparation ; il était surtout irrité contre lui-même d'avoir écourté cette idylle, qui méritait bien qu'on lui sacrifiât toutes les invitations du monde. Mais très vite il se laissa gagner par l'atmosphère de bien-être qui l'enveloppait. L'existence s'écoulait doucement au château de Zizers. Quelques parties de chasse, une table excellente, une cave hors ligne, les veillées au coin du feu, égayées par le vin, le tabac et les bonnes histoires, tout cela était fait pour endormir les regrets, pour faire fuir les rêves. Le jeune Bernois se reprenait ; il était sorti de sa vraie nature ; il y revenait. Il n'était pas du bois dont on fait les héros de roman.

Bientôt il se dit qu'il avait été bien sot d'être si jeune. Il pensait à l'unique lettre dictée par l'amour, dans sa première ferveur. Les écrits restent ; on voudrait souvent les effacer. Il se disait aussi qu'il avait promis de revoir Clara et que cette entrevue serait pénible et douloureuse. Pauvre petite ! elle l'aimait tant ! Evidem-

ment le plus simple eût été de retourner à Berne par un autre chemin, mais c'eût été cruel et un peu lâche. Il avait promis de revenir... un Scharnachthal n'a qu'une parole.... Il fallait la revoir, lui dire adieu, un adieu bien tendre, mais définitif. Et cela était dur.

La semaine écoulée il partit. Son ami l'accompagna en voiture jusqu'à Zillis, où ils prirent leur repas de midi. Puis Hans resta seul avec ses pensées.

Ah ! qu'elle était charmante, cette Clara aux yeux noirs ! Il sentait encore la douceur de son baiser, et ce souvenir lui mettait du feu dans les veines. Mais la rupture s'imposait ; c'était comme une dent qu'il fallait arracher. De remords, il n'en avait point : le paysan brutal qu'on avait trompé méritait bien son sort ; du reste il ne saurait jamais rien !



L'après-midi s'avancait, grise, âpre, fouettée par une bise aigre. Après ses jours d'or, octobre a des jours de fer. La nature semblait boudier. Le voyageur approchait du but ; un étrange malaise l'envahissait. Il prévoyait une scène ; Clara serait irritée, passionnée, sa nature italienne se ferait jour.... Et il haïssait les scènes.

Enfin l'auberge montra son toit brun et ses volets verts.

Comme la première fois, Lisbeth vint lui ouvrir ; son œil rond eut en le voyant un éclair de satisfaction.

— Vous faites bien d'arriver aujourd'hui, murmura-t-elle, le maître revient dans trois jours.

— Allez prévenir votre maîtresse, dit-il froidement.

Elle l'introduisit dans la petite salle à manger aux rideaux blancs. Il revit tout : le soir d'orage, la jeune femme tremblante, leur premier baiser.... Son cœur se serra.

Tout à coup, il tressaillit. Clara était debout devant lui, toute frémissante, ses grands yeux noirs brûlant dans l'étroit visage. Il fit un violent effort sur lui-même, se raidit et lui tendit la main, en évitant son regard. Un lourd silence pesait sur eux.

— Asseyons-nous, dit-il.

Elle resta debout. Ce fut lui qui parla le premier :

— Ma bien-aimée Clara, je viens vous dire adieu.... Oui, adieu ! Je dois partir... la vie nous sépare. Vous pourrez toujours compter sur moi, sur mon respect, mon... amitié.... Je ne vous oublierai jamais ! Vous m'avez donné des joies exquises....

La voix lui manquait ; il n'osait toujours pas la regarder. Il attendait des mots, des larmes. Elle se taisait. Il se leva, embarrassé, troublé, honteux. Elle se taisait toujours. Il fit un pas vers elle et voulut l'attirer à lui. Alors elle recula, les mains derrière le dos, redressant sa petite taille, et dardant sur lui un regard de douleur, de reproche et de mépris.

↓

Il retourna à Berne et reprit sa vie. Mais le dernier regard de Clara ne le quittait plus ; il s'était enfoncé dans sa mémoire comme un fer, tenaillant sa conscience, faisant saigner son cœur. Il avait beau se raisonner, se dire qu'après un instant de folie il était redevenu homme sage, que d'ailleurs ces choses-là sont sans conséquence, il éprouvait un étrange malaise à revivre cet épisode de son existence, et pourtant il y pensait toujours.

Au printemps, André de Zizers se maria. Hans de Scharnachthal devait être garçon d'honneur et conduire à l'église une jeune Zurichoise, fille d'un très riche industriel ; on lui avait donné à entendre que la petite mil-

lionnaire, gentille et bien élevée par surcroît, consentirait volontiers à s'appeler M^{me} de Scharnachthal. Au dernier moment, il trouva un prétexte pour ne point assister à la cérémonie.

Un jour d'été, il reçut une lettre, vulgaire enveloppe jaune, portant le timbre d'une localité inconnue du canton des Grisons et adressée d'une grosse écriture d'enfant ou d'illettré à « Herr von Scharnachthal — Bern. » C'était une coupure de feuille d'avis : « Etat civil de la commune de Thusis. Naissances, du 10 au 20 juillet : *Hans-Georg*, fils de *Georges Cadisch*, aubergiste, et de *Marie-Clara Dolf*, son épouse.... » C'était tout. Un voile passa sur ses yeux, son sang ne fit qu'un tour. Le nom, la date.... Cet enfant était son fils ! Puis il se ressaisit. La vieille Lisbeth seule avait pu lui envoyer ce message. Elle avait dû se rendre à pied à ce village ignoré pour y porter la lettre sans attirer les soupçons. La vieille sorcière ! Quel était son but ?

Après le choc de l'émotion, l'irritation le gagnait. Après tout le mari était revenu du service militaire juste après son départ.... D'ailleurs, à quoi bon se calciner pour cela ? Personne ne saurait jamais rien. Son oncle Rodolphe, homme considérable, un des premiers magistrats de Berne, en avait fait bien d'autres....

Vint l'automne. Au lieu de chasser et de parcourir les montagnes, Hans alla passer ses vacances à Paris, et s'amusa... s'amusa comme quelqu'un qui veut s'étourdir.

Il n'avait plus entendu parler de Clara.

Un jour d'hiver, en dépliant son journal, un nom accrocha son regard, il lut :

« Un drame sanglant vient de plonger dans la consternation la paisible localité de Thusis. Un homme de trente ans, Georges

Cadisch, aubergiste à la Via-Mala, a, dans un accès de délire alcoolique, assassiné sa jeune femme en l'accusant de l'avoir trompé. Il voulait frapper aussi son enfant, âgé de six mois, qu'il prétend n'être pas de lui, mais une servante, accourue au bruit, réussit à sauver l'innocente créature. La victime était, au dire de tous, une très honnête femme, jouissant d'une réputation sans tache. Les soupçons du misérable sont donc sans fondement. Mis en état d'arrestation et interrogé, il a maintenu son accusation sans pouvoir l'appuyer même d'un semblant de preuve. On sait que la jalousie sans motif est une des manifestations de la folie alcoolique. Le coupable ne témoigne d'aucun repentir. Il est probable que, vu son état, il sera interné dans une maison de santé. »

Hans de Scharnachthal lut jusqu'au bout. Il ne s'évanouit pas, ne poussa pas un cri. Lorsqu'il parut à son bureau, ses collègues lui demandèrent ce qu'il avait : il était pâle comme la mort. Sa sœur le crut malade et lui fit avaler des tisanes. Il ne se tua pas ; il ne devint pas fou ; il continua à vaquer à ses occupations. Et nul ne se douta que, ce jour-là, un ressort avait été brisé en lui, que sa joie de vivre était morte. Car, s'il était le vrai coupable, il était aussi le véritable condamné.

Le regard de Clara, cette hantise qu'il s'était efforcé d'abolir, se dardait désormais sur lui du fond de la tombe : ce n'était plus un reproche, c'était une malédiction. Une question lancinante se posait à lui, sans cesse : comment Georges Cadisch avait-il su ? La vieille Lisbeth n'avait certainement pas trahi sa maîtresse chérie ; le serviteur presque idiot qui séjournait à l'auberge n'avait rien deviné. La lettre, l'unique, la courte lettre écrite à Clara au château des Zizers au lendemain de la séparation, avait-elle été trouvée et lue par le mari ?

Non. C'était bien plutôt la malheureuse elle-même qui, écrasée par un secret trop lourd, avait crié la vérité en un jour d'exaspération. Il reconstituait la scène : Cadisch, en état d'ivresse, voulant brutaliser le petit, sa femme lui lançant au visage : « Cet enfant n'est pas de toi ! » Et l'explication brève, haletante ; et la brute furieuse, qui voit rouge et qui frappe.... Il lui semblait la voir, *elle*, toute pâle de passion concentrée, recevant le coup sans le parer, sans crier grâce, droite et fière, avec son terrible regard dans les yeux....

Ah ! elle avait souffert, elle avait expié ! Et lui ? Lui qui avait cru la faute *sans conséquence* !... Vainement il avait cherché à endormir sa conscience avec des sophismes ; c'était maintenant à son tour d'expié lentement, en silence, à l'insu de tous. Quelle torture !

Il acheta tous les journaux grisons pour avoir des détails. La victime avait été assommée, puis traînée sur le plancher, piétinée.... Lisbeth, accourant au bruit, avait sauvé la dépouille aimée d'autres outrages, emporté l'enfant et ameuté les voisins.

Le procès fut bref ; l'accusé, reconnu irresponsable, fut enfermé dans un asile de fous.

Cent fois, dans les premiers temps, Hans fut sur le point de partir pour les Grisons, de tout dire, de réclamer l'enfant. Hélas ! cet acte inconsidéré n'eût servi qu'à souiller la mémoire de celle que tout le monde croyait innocente et qui avait tant souffert par lui. Il n'avait aucun doute : le petit être sauvé de la hache du meurtrier, c'était sa chair et son sang.... Que de fois il voulut aller trouver un confident ou un confesseur ! Mais on ne fait confidence qu'à ceux qui devinent, ou tout au moins à ceux qui comprennent. Parler à sa sœur ? Elle connaissait si peu la vie, elle était tellement étrangère

aux choses de l'amour ! Quant à ses amis, ils étaient absorbés par leurs familles, leurs affaires ou leurs plaisirs. Peu leur importait l'état d'âme de ce bon Hans qui, ils le remarquaient bien, n'avait plus sa grosse gaité d'autrefois. Sa religion ne lui offrait pas l'appui d'un confesseur. D'ailleurs, à quoi bon ? Un prêtre aurait-il pu le consoler, aurait-il pu l'absoudre, quand sa conscience le harcelait sans cesse ?



Les années passèrent. La douleur s'atténua, le remords s'engourdit. Hans de Scharnachthal était devenu vieux garçon avant l'âge, quinteux et taciturne. Il s'efforçait d'oublier et y parvenait quelquefois. Il essayait alors de se persuader que l'enfant n'était pas de lui, et que l'opinion publique disait vrai : Cadisch avait frappé en brute inconsciente, en fou furieux.

Cinq ans s'étaient écoulés. Il croyait avoir réussi à assoupir sa conscience, et voilà que la destinée le prenait aux épaules et le mettait face à face avec sa faute, cette faute qu'il avait crue *sans conséquence* !

Il n'avait plus de doute maintenant. Cet enfant que la vieille Lisbeth n'appelait que Hans et, qui avait *le rire des Scharnachthal*, c'était son fils.

Son fils ? Et sa sœur l'avait adopté, et il serait toujours là, devant lui, reproche vivant, remords fait chair !

N'avait-il donc pas assez souffert, assez enduré dès le jour où il avait eu connaissance du crime ? Ah ! ses journées de tourments, ses nuits de torture.... Et il avait fallu se taire, et il faudrait se taire encore, se taire toujours quand son fils serait là, sous son toit, sous ses yeux ! Il lui sembla que l'expiation dépassait la faute. Il envia le pauvre dément dont les années de prison se passaient dans un asile. Mais sa conscience lui disait que

ce n'était que justice ; Georges Cadisch avait été l'instrument du crime, Hans de Scharnachthal en avait été la cause.

Pas un instant il ne songea à s'irriter contre l'action de Rosa. Il voyait là, non l'acte de la Providence, il n'y croyait guère, mais l'effet d'une puissance occulte, le destin, l'*Anankè* des anciens.

La nuit tombait. Il sortit. Ses pas le conduisirent à la terrasse de la cathédrale, déserte à cette heure. Le ciel était gris ; on ne voyait qu'une raie rose à l'occident ; l'Aar mugissait tout en bas ; des lumières ponctuaient d'or la rive opposée ; d'autres dessinaient les ruelles du quartier de la Matte, au bord de la rivière. Il se pencha sur le mur de la plate-forme et pensa à cet Anglais qui sauta de là à cheval et paya de sa vie sa folle témérité. Qu'est-ce qui l'empêchait d'en faire autant ? Il n'en fit rien pourtant. L'instinct de conservation, la force de la tradition, certaine apathie qu'il tenait de sa nature et de sa race le clouaient au sol. Il rentra chez lui, lentement, avec un grand froid au cœur.

L'heure était proche. Rosa allait arriver. Enfermé dans sa bibliothèque sombre, il attendait. Bientôt une voiture fit résonner les pavés et s'arrêta devant la maison. Il entendit le va-et-vient des servantes et du cocher. Il ne bougea pas. Bientôt la porte de l'appartement s'ouvrit ; les pas se rapprochèrent ; on portait des colis ; des voix de femmes s'élevaient, puis tombaient tout à coup, comme après un ordre de silence. Il restait immobile ; une main d'acier broyait son cœur. Enfin, M^{lle} de Scharnachthal entra.

— Ah ! mon pauvre Hans ! fit-elle, tu restes là, dans l'obscurité, et tu n'es pas venu à ma rencontre à la gare ! Je comprends : tu es fâché. // dort maintenant ;

il ne faut pas *le* réveiller, mais quand tu *le* verras, tu me pardonneras bien vite. Et maintenant, allons souper, je meurs de faim !

A table, Rosa fit tous les frais de la conversation. Une grande femme osseuse, avec des traits accentués, un bon regard, un bon sourire et un air d'autorité, aucune grâce féminine ; c'était l'homme de la maison. Elle s'était jetée résolument dans ce mouvement philanthropique et social qui aide aujourd'hui tant de femmes solitaires à combler le vide de leur existence, ou plutôt à se leurrer sur la détresse de leur cœur. Comme la plupart des personnes d'action, elle n'était guère observatrice. Elle parlait, parlait, toute remplie de son sujet, sans s'apercevoir que ses paroles ne trouvaient pas d'écho, et mangeait de grand appétit, sans remarquer que son frère ne touchait à rien. Elle plaidait avec chaleur la cause de son « filleul », comme elle l'appelait, racontant des traits d'intelligence, des mots gentils, où Hans reconnaissait la nature à la fois ardente et fine de Clara. Il lui sembla que la destinée qui lui imposait l'expiation et le condamnait au silence se faisait un peu plus clémentement.

Au dessert, la porte s'ouvrit. Les deux servantes, Anneli et Bäbeli, entrèrent, tenant chacune l'enfant par une main. Leurs cœurs de vieilles filles s'étaient tout de suite ouverts à ce petit être. M^{lle} de Scharnachthal le prit sur ses genoux. La lumière tombait sur la mignonne figure, et Hans fut obligé de la regarder. Le fils était le portrait de sa mère : les mêmes traits délicats et purs, les mêmes yeux noirs brillant dans l'étroit visage.

Son regard fit le tour de la pièce et rencontra celui de Hans. Alors il lui sembla que ce regard de douleur et de reproche qui le poursuivait depuis tant d'années se

fondait. C'était comme si l'âme de Clara passait dans les yeux de *leur* enfant et lui disait : « Tu as souffert, tu as expié, je te pardonne. » Il sentit que le devoir était là, le grand devoir qu'il avait cru pouvoir esquiver, et qui revenait s'imposer à lui. Il fallait l'accepter, le charger sur ses épaules et le porter sans faiblir. Un sentiment nouveau gonflait son cœur. Jusque-là il n'avait éprouvé que trouble et remords. Maintenant il sentait planer sur son âme endolorie comme une aube de pardon, de tendresse et de paix, l'aube d'un amour nouveau. Il avait si mal aimé la mère, il devait d'autant mieux aimer le fils. Il se leva, s'approcha de sa sœur et d'une voix altérée :

— Tu as bien fait, Rosa, d'amener ce petit.... Je t'aiderai dans ta tâche. Et plus tard, qui sait ? nous pourrions peut-être l'adopter tout à fait... lui donner notre nom....

Et prenant l'enfant dans ses bras, il déposa sur son front le premier baiser paternel.

EMILIE GAUTIER.



LA VÉRITÉ

SUR

LA MORT DE CHARLES XII DE SUÈDE¹

Dans une étude des mieux documentées, le capitaine Oswald Kuylenstierna établit d'une façon péremptoire que la mort de Charles XII est due à une balle de gros calibre provenant probablement d'un fusil de rempart de la forteresse de Fredriksten, dont les Suédois faisaient le siège en 1718. Il réfute une à une toutes les insinuations tendant à faire croire que le héros suédois aurait été assassiné par un des siens, à la suite d'une conspiration ou autrement.

Outre l'histoire bien connue de Charles XII, roi de Suède, par Voltaire, nous possédons plusieurs ouvrages où il est traité de sa mort ; la plupart laissent planer un certain mystère sur cet événement ; pourtant trois se prononcent plus ou moins décidément en faveur de l'hypothèse d'un assassinat. Nous en dirons quelques mots plus loin.

Le capitaine Kuylenstierna, tout en écrivant avec la chaleur d'un patriote doublé d'un militaire érudit qui

¹ *La mort de Charles XII*, par le capitaine Oswald Kuylenstierna, directeur du musée d'artillerie à Stockholm.

tient à l'honneur du héros national, reprend et discute cette période tragique de l'histoire de son pays en rétablissant les faits d'après les récits des témoins oculaires et d'après les documents de l'époque les plus dignes de foi. Il fait voir avec toute la clarté désirable l'impossibilité d'admettre qu'un coup de feu a été tiré de la tranchée par un assassin qui s'y serait caché, il démolit les légendes qui se sont formées à la suite de prétendues confessions. On sent dans sa manière d'écrire, où vibre de temps à autre l'enthousiasme du militaire patriote, qu'il met une sourdine à son style pour ne pas se laisser aller à faire du lyrisme aux dépens de la logique. Il veut convaincre par l'exposition des faits et non par l'éloquence ou la sentimentalité.



La sombre journée d'automne du 30 novembre 1718 tirait à sa fin, dit-il en commençant son récit, lorsque Charles XII, revêtu de son manteau de cavalerie, et montant son cheval anglais, se rendit aux travaux d'approche, devant Fredriksten. Le crépuscule étendait son voile gris sur les hauteurs boisées et sur les eaux bouillonnantes de la rivière de Tistedal. C'était le crépuscule qui devait si longtemps envelopper ce jour mémorable, le dernier de l'époque des Carolins.

Tous les détails de l'événement disparaissent dans cette obscurité. On sait que le roi fit son apparition sur les lieux aux environs de 4 heures : à 9 heures il était mort. Les nombreux récits qui nous sont restés se contredisent sur plusieurs points.

En effet, on n'est au fond pas encore au clair sur la question de savoir si Charles XII a trouvé la mort d'un guerrier ou s'il est tombé sous les coups d'un assassin à gages. On peut dire que la science historique a

démontré qu'il a été tué par une balle venant de la forteresse norvégienne ; cependant plusieurs historiens, après s'être livrés à des recherches consciencieuses, sont restés indécis. C'est ainsi que Björlin évite, dans son ouvrage sur Charles XII, de formuler une opinion. Otto Sjögren émet par contre, dans *Charles XII et ses hommes*, la singulière théorie que le roi est probablement tombé victime d'un assassinat, mais que celui-ci aurait été commis par deux hommes connus dans la suite comme déserteurs, Guldenpries et Hallenfeld, lesquels, quoique au service suédois, auraient été d'origine danoise, ce qui explique qu'ils n'auraient guère pu être retenus par le dévouement et la fidélité des vrais Carolins pour leur roi.

Le grand public a donc souvent dû se demander ce qu'il fallait croire.

Un examen du crâne du roi défunt entrepris, en 1859, par les professeurs Retzius et Santesson et par le médecin du roi Lundberg, n'a pas non plus réussi à résoudre la question. Cette expertise constata, il est vrai, avec certitude, que la balle était entrée dans la tête par le côté gauche, mais elle ne se prononçait pas sur les autres questions qui en dérivait.

Pour se rendre clairement compte de ce qui s'est passé à la mort de Charles XII, il est cependant aussi nécessaire de connaître les relations qu'en ont faites les témoins oculaires et les autres personnes dignes de foi qui se trouvaient sur les lieux que d'étudier la position des tranchées par rapport aux ouvrages de la défense et du terrain qui les séparait. Il importe aussi d'être quelque peu au courant de la manière dont on faisait un siège au commencement du dix-huitième siècle, et de savoir quelles espèces d'armes les assiégés employaient pour

repousser une attaque. On verra alors que la solution de la question n'est pas introuvable, bien plus, qu'elle s'impose.



Dans la campagne qu'il entreprit en 1718, Charles XII avait résolu de diriger son attaque principale contre la Norvège méridionale. La marche en avant eut lieu sous le commandement du roi lui-même, en trois colonnes, de l'Ed ouest dans le Dalsland, du Vermland et du Bohuslän.

Ce ne fut cependant qu'à la fin d'octobre que l'armée principale put être concentrée vers la frontière norvégienne. Elle comptait environ 35 000 hommes. Des corps de troupes furent laissés en Halland et en Scanie ainsi que sur la côte est de la Suède. Charles avait ainsi réussi à porter l'effectif de l'armée suédoise au chiffre de 60 à 70 000 hommes, de bonnes troupes bien armées, ce qui témoigne aussi bien de son énergie que de la force vitale du royaume.

La campagne commençait sous d'heureux auspices. En peu de temps toute la contrée, jusqu'au Glommen, fut débarrassée d'ennemis et l'on put investir Fredrikshald de trois côtés.

Charles XII, à cette époque du déclin de sa vie, était le grand général mûri par l'expérience et rendu prudent par les revers, le meneur d'hommes pour lequel l'art de la guerre n'avait plus de secrets. Il savait à fond tout ce qu'un cavalier, un soldat, un officier d'artillerie ou du génie doit savoir : il pouvait enseigner à une recrue à lancer une grenade, à un artilleur à pointer un canon, à un officier du génie à faire sauter une porte de forteresse. Il avait en outre acquis une merveilleuse habileté dans ce que nous appelons aujourd'hui le service d'état-

major général. Il s'occupait des moindres détails, était son propre chef d'état-major, et résolvait comme en se jouant les problèmes les plus difficiles.

Pour juger avec équité Charles XII comme général d'armée, il faut donc étudier soigneusement le plan conçu et l'exécution de la courte campagne de 1718, et l'on verra qu'il semble y avoir corrigé toutes ses fautes premières pour acquérir une véritable perfection dans l'art de la guerre.



Mis en garde par son expérience de 1716, alors qu'il avait laissé de côté cette place forte, pour essayer de s'en emparer ensuite par surprise, tentative si malheureuse qu'il fut repoussé avec de grandes pertes, le roi avait résolu de se rendre maître de Fredriksten avant de pousser plus loin.

Il connaissait bien le terrain autour de la forteresse, et son coup d'œil expérimenté lui eut bientôt fait voir comment il fallait s'y prendre pour la réduire.

La forteresse de Fredriksten est située à une petite distance de la ville de Fredrikshald ; elle est perchée comme un nid d'aigle sur des rochers et inaccessible de tous les côtés, sauf à l'est, où s'élevaient plusieurs plateaux en gradins sur lesquels les Norvégiens avaient construit des redoutes. Charles XII établit son quartier-général dans le village de Tistedal, au nord de la rivière de ce nom. Il s'était donné beaucoup de peine pour faire venir de l'artillerie de siège et rien n'avait été négligé non plus pour tout ce qui concernait le matériel accessoire. On s'occupait avec ardeur de la confection des fascines et des gabions. Un plan d'attaque avait été préparé par un officier du génie français du nom de Philippe Maigret de Saint-Maur. Cet officier, entré au

service de Charles XII en 1717, paraît avoir acquis rapidement la confiance du roi. Il est permis d'en conclure que Maigret était un homme sur lequel on pouvait compter, capable et de haute valeur. Le 20 novembre, l'artillerie étant arrivée, on commença dans la soirée l'installation des batteries. La forteresse de Fredriksten avait été mise par son énergique commandant, le lieutenant-colonel Barthold Nicolai Landsberg, en excellent état de défense. La garnison étant relativement faible, on avait cependant dû renoncer à défendre la ville de Fredrikshald.

Les Norvégiens dirigèrent aussitôt un violent feu d'artillerie contre les batteries suédoises en construction, sans réussir à retarder l'ouvrage. Quelques jours plus tard, ces batteries étaient prêtes et les Suédois commencèrent à canonner la redoute de Gyldenløve.

En sa qualité de « directeur de l'attaque », Maigret commandait les travaux de siège proprement dits. Le 24 au soir on commença une tranchée qui partait du bord de la rivière pour prendre la direction du sud, travail qui fut continué les jours suivants en même temps que le tir contre Gyldenløve. Le 27 après-midi, 200 grenadiers ayant Charles XII en personne à leur tête s'élancèrent à l'assaut. Au bout d'un combat de courte durée la redoute était aux mains des Suédois.

Dans la nuit du 29 au 30, les Suédois prirent la direction du nord et achevèrent, avec une perte de 30 hommes, la première parallèle.

Le roi s'était fait construire pour son service particulier, à l'est de la hauteur de Gyldenløve, une ou plutôt deux cabanes en planches, où il pouvait se reposer des travaux du siège.

Le 30 novembre était le premier dimanche de l'Avent.

Charles partit à cheval ce matin-là de son observatoire pour se rendre au quartier-général. Il y assista au culte du matin, où il entendit un sermon ayant pour sujet « l'entrée de Notre Seigneur à Jérusalem. » Il avait revêtu un uniforme tout neuf qui a été conservé. Le service divin terminé, il retourna à son poste et y brûla quelques papiers qu'il avait reçus dans la matinée. Il assista ensuite au service du soir, après quoi, monté sur son cheval « l'Anglais », il s'achemina au crépuscule vers les tranchées.

Du milieu de la parallèle achevée, on se proposait de creuser une nouvelle tranchée formant angle aigu avec la précédente. Ce travail, qui devait s'effectuer à portée de mousquet de l'ennemi, était des plus dangereux, surtout parce que le commandant de Fredriksten avait fait allumer le long des murailles une quantité de cercles goudronnés, et que ses soldats ne cessaient de lancer des boules lumineuses. A 8 ou 9 heures, Charles XII prit dans la tranchée son dernier repas, qui lui fut apporté par son fidèle serviteur Hultman.

Après son souper, le roi prit place à une petite distance du point d'où partait la nouvelle parallèle, là où les soldats étaient le plus activement occupés à creuser à l'abri des gabions qu'on venait d'apporter. De l'endroit où il se tenait appuyé contre le parapet il pouvait facilement suivre les travailleurs. Or, à cette distance, les assiégés pouvaient fort bien distinguer sa tête, qui s'élevait au-dessus du retranchement, et il est plus que probable que la majorité des tireurs la prenaient pour cible. Les officiers qui se trouvaient dans le voisinage du roi se rendirent compte du danger que courait celui-ci, mais ils eurent beau l'avertir, il ne voulut pas quitter son poste d'observation.

Il était près de neuf heures. Charles resta encore un bon moment dans cette position périlleuse, partageant son attention entre les travailleurs de la tranchée et la forteresse, dans laquelle une telle activité semblait régner qu'on s'attendait à une sortie.

De la multitude des projectiles qui sifflaient autour de la tête de Charles, un enfin toucha le but, entrant par une tempe et sortant par l'autre.



A ce point de son récit, notre auteur repasse rapidement les revers que Charles XII avait essuyés les années précédentes et il se demande si, en ce soir mémorable, le découragement, la lassitude, le dégoût de la vie, n'avaient pas porté son héros à s'exposer ainsi pour mettre fin à ses jours. Il savait que cette campagne de Norvège n'était pas envisagée d'un œil favorable par ses généraux, que le pays tout entier soupirait après une paix que son amour-propre l'empêchait de lui donner. En effet, son but, en entreprenant cette dernière guerre, n'était-il pas de se récupérer d'un seul coup de ses précédentes défaites, afin de pouvoir, rentrant victorieux à Stockholm, regagner sa popularité, sa réputation de grand homme de guerre, de faire rentrer dans le respect un conseil, un parlement rendus hostiles, presque factieux, par ses malheurs ?

En ce moment, prêt comme toujours à donner sa vie pour la Suède, se dit-il peut-être que ce dernier sacrifice rendrait la paix à son pays et était aussi le seul qui lui permettrait de mourir comme il lui convenait de mourir : face à l'ennemi ?

Le monarque suédois tomba comme un des héros des grandes tragédies de l'antiquité. Le dernier jour de sa vie fut aussi le plus noble. C'est avec émotion qu'on lit en-

core aujourd'hui l'impression que la nouvelle de sa mort fit sur les Carolins, sur ceux qui avaient été les compagnons de toute sa vie et aussi sur ceux qui ne l'avaient connu qu'à distance, comme roi et grand homme de guerre. Les officiers étrangers qui se trouvaient dans son armée partagèrent ces sentiments, si même quelques-uns pensaient comme Maigret, quand, citant un auteur contemporain célèbre, il dit :

— Voilà la pièce finie, allons souper !

Voltaire, dit ici le capitaine Kuylenstierna, semble vouloir chercher une excuse à ces paroles bien frivoles en un pareil moment, lorsqu'il qualifie Maigret d'homme singulier et indifférent, mais peut-être ne lui rend-il pas justice. Un Français peut avoir des sentiments profonds, tout en ne se résignant pas à laisser perdre l'occasion de faire de l'esprit. Et d'ailleurs Maigret avait raison. L'époque de la grande tragédie était passée, l'ère glorieuse de la Suède touchait à son terme, celle du rococo allait commencer, le souper fin à la lueur des bougies, au son caressant des violons et des guitares.



Deux témoins oculaires de toute confiance et indépendants l'un de l'autre ont fait par écrit le récit de la mort de Charles XII : Maigret et Carlberg. Celui du premier, rédigé sous la forme d'une lettre adressée au baron Gedda, ambassadeur à Paris, le 23 décembre 1723, est trop connu pour que nous le reproduisions ici. Celui de Bengt Carlberg, alors âgé de vingt-trois ans et lieutenant du génie, est plus circonstancié et plus important encore.

En voici les principaux passages :

« Ce soir-là, dit-il, tout semblait aller mal. Les travailleurs de la tranchée s'absentaient plus longtemps qu'à l'ordinaire et le

travail ne progressait que lentement, au point que Sa Majesté s'inquiétait et que des officiers furent envoyés à diverses reprises pour s'informer de la cause de tous ces retards. Le roi m'envoya plusieurs fois voir ce qui se passait....

» Ayant reçu l'ordre de me rendre dans la tranchée, je vis à quelque six ou huit pas de là Sa Majesté le roi sur le talus intérieur, couché sur le côté gauche, enveloppé de son manteau, de telle sorte que les pieds se trouvaient à environ six quartiers plus haut que le fond de la tranchée, tenant la main gauche sous la pommette gauche et la tête dépassant le bord du parapet. Dans cette position il avait le visage quelque peu tourné vers la forteresse et la nouvelle tranchée où se trouvaient quelques soldats. Cette nouvelle tranchée, qui faisait un angle aigu avec l'ancienne, ne se trouvait pas si éloignée de celle où se tenait Sa Majesté, que les plus rapprochés au moins des travailleurs ne pussent voir la tête du roi au-dessus du parapet. Cette observation me paraît digne d'être notée.

» ... J'ignore combien de temps le roi peut être resté dans une position aussi dangereuse, exposé au feu intense de mousqueterie et d'artillerie que l'ennemi entretenait sur nous cette nuit-là.

» J'étais là depuis un quart d'heure à peine, debout devant les pieds de Sa Majesté, lorsqu'une balle lancée de l'extérieur de la tranchée pénétra par le côté gauche de la tête, sans qu'aucun mouvement du corps parût en résulter autre qu'un lent fléchissement de la tête sur le manteau.

» Le premier d'entre nous qui remarqua la mort du roi fut l'aide de camp général Kaulbars (par la suite baron, général, gouverneur de province et commandant en chef) qui, lorsqu'il vit la tête du roi se pencher inerte sur sa poitrine, me frappa sur l'épaule en s'écriant d'un air consterné :

» — Seigneur Jésus, le roi est mort ! Allez immédiatement faire rapport au général Schwerin.

» Je me rendis en courant le long de l'ancienne parallèle en quête du général ; je ne tardai pas à le rencontrer, en train de

remonter vers le roi qu'il n'avait probablement quitté que depuis un instant, car ce brave officier était presque toujours à ses côtés pendant les attaques. Je lui dis que Sa Majesté avait été tuée, ce qui lui causa une vive impression, tout ce qu'il trouva à dire étant : « Seigneur Jésus ! » Il me prit par le bras et nous nous rendîmes à grands pas vers le lieu de l'accident. Le général ne toucha pas au corps du roi, il me donna l'ordre d'aller chercher une civière, puis, se tournant vers le capitaine comte Knut Posse qui, cette nuit-là, était de garde auprès de Sa Majesté, il lui dit :

» — Accompagnez le lieutenant, mais faites en sorte que personne ne remarque que vous êtes avec lui.

» Nous nous mîmes donc en route, vivement émus, le capitaine et moi.

» Quand nous fûmes de retour, le général Schwerin monta sur le talus de la tranchée, à côté du cadavre du roi, dont il souleva un peu la tête qui se trouvait légèrement infléchie vers la poitrine; il nous fit signe de la main que tout était bien fini et redescendit parmi nous sans prononcer un seul mot. Je conclus de là que le général n'avait pas touché au roi pendant que le comte Posse et moi nous étions allés à la recherche du brancard. Celui-ci fut alors déposé sous les pieds du cadavre, que nous nous aidâmes les uns et les autres à descendre et à placer sur la civière, recouvert comme il l'était de son manteau, agrafé autour du cou. Le général ayant demandé deux manteaux de soldat, un officier se rendit auprès des troupes de garde, à peu de distance, et revint avec deux capotes dont nous recouvrîmes le roi en les rangeant bien sur les côtés. Pendant que nous étions ainsi occupés arriva l'aide de camp général Sicre qui ôta le chapeau du roi de dessus sa tête et le remplaça par sa propre perruque blanche et son chapeau galonné, disposant les manteaux de façon à ce que quelque chose du chapeau et de la perruque fussent visibles, afin que le mort ne fût pas reconnu, car le roi ne portait jamais ni perruque, ni chapeau

galonné. Mais la mort de notre grand héros ne resta pas longtemps cachée, elle fut bientôt connue de tout le monde.

» Le roi ayant ainsi été déposé sur la civière et arrangé comme il est dit ci-dessus, le général Schwerin me le confia avec l'ordre de le faire transporter, incognito, à la grande batterie, d'où l'on avait, quelques jours auparavant, bombardé et détruit la redoute de Gullenlöf et où je devais attendre d'autres ordres et demander au capitaine baron Malcom Hamilton, qui commandait notre escorte de la garde, les hommes nécessaires.

» ... Le baron était déjà au courant de ce qui était arrivé et il me chuchota à l'oreille : « Le roi ? » Je répondis affirmativement, puis j'allai moi-même choisir douze hommes de même taille avec lesquels je m'empressai de retourner au brancard, divisant mes gens de telle façon que six d'entre eux porteraient, pendant que les six autres se reposeraient. Je leur fis entendre qu'il s'agissait d'un brave officier et qu'il fallait le porter avec précaution sur ce terrain accidenté ; ils promirent de le faire, sans avoir l'air de se douter de qui il s'agissait. Nous nous mîmes en route.

» Au bout d'un certain temps nous fîmes la rencontre d'un de mes amis, le capitaine Schultz, qui, s'étant trouvé dans la tranchée à la mort du roi, savait qui nous portions.

» Ayant marché sous sa conduite environ une demi-heure, nous nous aperçûmes qu'il s'était trompé de chemin et avait obliqué trop à gauche.... Nous résolûmes finalement de descendre un plan très incliné et semé de pierres.

» Malheureusement, au cours de cette descente, le cadavre du roi ayant glissé, à un moment donné, de la civière, le lieutenant Carlberg et ses hommes eurent tout juste le temps de le retenir et de l'empêcher de tomber à terre. Mais dans le mouvement, le chapeau galonné et la perruque se dérangèrent et les soldats reconnurent le roi.

» Arrivés enfin à la batterie, le général Schwerin qui les y avait précédés leur donna l'ordre de porter le cadavre au quartier-général de Tistedal.

» ... Nous étions maintenant seuls, le capitaine et moi, à côté du cadavre de notre roi, continue le lieutenant Carlberg, et mon ami se chargea d'aller avertir le général Schwerin, qui nous avait devancés, que nous étions arrivés et avions besoin de porteurs pour entrer le corps dans la maison. Il devait être environ une heure du matin. Laissé seul à côté de la civière et dans le silence de cette nuit mémorable, je me sentais de plus en plus accablé par la tristesse. Tantôt assis sur un des bras du brancard, tantôt me promenant de long en large dans la rue, je ne pouvais chasser de mon esprit toutes les pensées qui l'assiégeaient au sujet de cette mort soudaine de notre grand héros.

» Enfin le capitaine Schultz revint. Il me raconta que la plus grande confusion régnait au quartier-général ; cependant le général Schwerin lui avait adjoint deux hommes, un valet de chambre du défunt roi, si je me souviens bien, du nom de Lindborn, et l'un de ses anciens gardes du corps. A nous quatre nous portâmes la civière dans la maison, où nous déposâmes notre roi bien-aimé, pâle et ensanglanté, sur le plancher de sa chambre.

» Le général Schwerin et le médecin du roi Neumann, les larmes aux yeux, s'y trouvaient déjà. Quatre cierges étaient allumés sur une table ; bientôt nous vîmes entrer plusieurs grands personnages : le duc de Holstein, le feld-maréchal comte Mörner, le général Ducker, etc., etc. Tous paraissaient affligés et versaient des larmes. »



Nul rapport officiel de la mort de Charles XII n'ayant été publié, le public, tant en Suède que dans le reste de l'Europe, et les historiens en furent réduits à chercher les renseignements qu'ils désiraient dans les récits de différentes sortes provenant de sources variées.

Un grand nombre de ces récits ne renferment, pour ce qui est du genre de mort, que des suppositions. Ils sont par conséquent de peu de valeur pour les études historiques. Il en est d'autres cependant qui portent le cachet

de la vérité et qui méritent de fixer l'attention. Tel est en particulier le cas des comptes rendus des témoins oculaires de pays étrangers. C'est ainsi que nous trouvons dans les *Historische Nachrichten von dem Nordischen Kriege* un récit de la mort de Charles XII qui, pour être concis, n'en est pas moins, autant qu'on en peut juger, tout à fait correct. Il est daté de Stockholm, 7 janvier 1719, et ainsi conçu :

« L'aide de camp général Sicre arriva le 16 décembre à Stockholm, venant de Norvège. Il apportait les nouvelles suivantes de la mort du roi. Charles XII se trouvait le 11 décembre (le 30 nov. v. style) dans la tranchée devant Fredrikshald lorsqu'il reçut une balle à travers la tête, causant une mort immédiate. Le roi se tenait agenouillé à l'extrémité de la tranchée, afin d'observer ce qui se passait. Quelques officiers avaient prié Sa Majesté de ne pas s'exposer à un aussi grand danger, mais il leur avait été répondu que Sa Majesté voulait voir de ses propres yeux ce qui se faisait. C'est immédiatement après ces paroles qu'il fut frappé. L'aide de camp Sicre lui couvrit le visage de sa perruque, l'enveloppa dans son manteau et le fit emporter au quartier-général le plus proche. Aussitôt après il apporta la nouvelle au prince de Hesse-Cassel, qui envoya immédiatement Sicre à Stockholm et donna l'ordre de s'emparer du baron Görtz, sur le point de se rendre à l'armée. »



Un récit d'un plus haut intérêt encore, quoique d'un tout autre genre, est celui de la Motraye, dont le nom est bien connu de tous ceux qui se sont quelque peu sérieusement occupés de l'histoire de Charles XII.

De la Motraye, qui était aussi négociant, se trouvait à Stockholm de retour d'un voyage en Laponie, lorsque Charles XII tomba à Fredrikshald.

Il chercha à se procurer des renseignements sur l'évé-

nement en s'adressant à ceux qui en avaient été les témoins. Même en admettant qu'il se soit trompé sur un point ou l'autre, il n'en reste pas moins que ce récit est un des documents les plus dignes de confiance qui se rapportent à la mort du roi.

C'est en 1727 que parut à La Haye son ouvrage : *Voyages de S : r/a. de la Motraye en Europe, en Asie et en Afrique*. Ouvrage orné de nombreuses gravures et de plusieurs cartes, etc.

La carte que de la Motraye nous donne de Fredrikshald est la meilleure des cartes contemporaines publiées, quoique, de même qu'un grand nombre de gens de son temps, il se fût imaginé que le coup était venu d'Overbjerget. Il donne la place où le roi tomba pour le point de départ de la nouvelle parallèle.

Enfin il y a dans la I^{re} partie des *Fredrik Axel von Fersens historiska Skrifter*, publiés par R.-M. Klinkowström, une description de la mort de Charles XII, à laquelle, autant que le capitaine Kuylenstierna a pu s'en assurer, il n'a pas été accordé l'attention qu'elle méritait, puisqu'elle provient de deux témoins oculaires inconnus jusqu'ici.

Axel von Fersen l'aîné naquit l'année qui suivit celle de la mort de Charles XII. Comme tous ses contemporains il s'intéressa beaucoup à l'énigme historique de l'époque et durant le service de plusieurs années qu'il fit dans l'armée française il eut l'occasion de contribuer à sa solution.

« Pendant que je servais en France, dit-il, je fis bonne connaissance avec le général Robert, gouverneur à Maubeuge, ainsi qu'avec un vieux colonel de Saint-Ceny. Ces deux officiers avaient assisté au siège de Fredrikshald sous le roi Charles, en qualité d'officiers du génie dans la brigade française commandée

par le colonel Maigret. Ces honorables officiers professaient tant d'estime et d'amour pour le roi de Suède qu'ils ne le nommaient jamais sans que les larmes leur vinssent aux yeux. Je leur demandai ce qu'ils pensaient du prétendu crime dont on accusait l'aide de camp général Sicre. Tous deux s'accordèrent à dire qu'ils avaient été de service cette nuit-là dans la tranchée, occupés au tracé de la parallèle, qu'ils avaient connu Sicre comme un homme honorable, incapable d'aucune bassesse, que, si même lui ou un autre eût voulu commettre ce crime avec un mousquet, la chose n'aurait pas été praticable, attendu que la nuit était si noire qu'on n'eût pu distinguer sa main devant ses yeux et que par conséquent on n'eût pu viser à la tête du roi, puisqu'on ne pouvait distinguer une mire ou l'extrémité d'un mousquet. Le meurtrier eût-il voulu se servir d'un pistolet, il eût fallu qu'il fût si près du roi qu'il l'eût presque touché de son arme et dans ce cas la poudre en s'enflammant aurait certainement laissé des traces sur le visage....

» A cela il faut ajouter que, si un coup de feu avait été tiré si près du roi, le colonel Maigret, l'aide de camp général comte Rosen et plusieurs autres officiers qui étaient assis sur la banquette sur laquelle le roi se tenait debout, l'auraient entendu, vu qu'ils étaient assis si rapprochés des jambes du roi que les genoux de Sa Majesté, dans les dernières convulsions de l'agonie, heurtèrent l'épaule de Maigret, ce qui ne manqua pas d'attirer l'attention des officiers.

» Ils dirent aussi que pendant toute cette nuit-là l'ennemi tira des coups de mousquet aussi bien que de canon, ainsi que les assiégés ont l'habitude de le faire dans un siège. »

Ce récit, indépendant de celui de Carlberg, est d'une grande signification. Il montre avant tout combien la supposition d'un assassinat parut inadmissible à ceux qui étaient présents dans la tranchée. A un certain point de vue il renferme un fait nouveau digne d'être noté. Il semble que Maigret, von Rosen et d'autres officiers fussent

assis sur un rebord en terre — il s'en trouve toujours dans les travaux de fortification — au-dessous des pieds du roi. Ce détail expliquerait certaines contradictions relevées entre Maigret et Carlberg, ainsi qu'un propos singulier qui se lit dans les *Souvenirs* de Thure Bjelke et provient probablement d'un malentendu. Cet auteur dit en effet que « Maigret tenait ses mains sur les pieds du roi, afin de le mettre en hauteur, » et plus loin, que Maigret s'aperçut que « le poids sur ses mains avait augmenté », ce qui lui fit comprendre qu'il était arrivé quelque chose.



Si l'on va à la forteresse de Fredriksten, on voit immédiatement à l'est du jardin du commandant un enfoncement allongé ayant l'apparence d'un fossé comblé. C'est tout ce qui reste de la célèbre approche de Fredrikshald, de la tranchée mémorable où Charles XII trouva la mort.

Grâce aux fouilles qui ont été faites sous la direction du général Roeder, il est devenu possible de désigner avec certitude le point exact où le roi est tombé.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi Charles XII avait choisi ce poste d'observation. C'était une partie de la parallèle dans laquelle il ne devait pas y avoir grande circulation en ce moment-là, tandis que plus au sud du point de départ de la nouvelle ligne, la suite du roi aurait gêné le service des communications, transport des blessés, etc., de cette ligne avec l'arrière-garde.

Il a beaucoup été discuté sur la question de savoir de quel côté de la tête le coup mortel avait frappé. Elle est intimement liée à celle de la position qu'avait prise le roi au moment de la mort. Pour s'en rendre compte, il

faut être bien au courant de ce qui se passa dans la I^{re} parallèle le 30 novembre.

- A quatre heures Charles était arrivé à cheval. Il avait mis pied à terre et passé une inspection rigoureuse des lieux à la suite de laquelle le travail avait été commencé. Peut-être à huit heures déjà, peut-être plus tard, il avait pris son premier et dangereux poste d'observation, ayant, s'il faut en croire Maigret, la moitié du corps exposé au feu de l'ennemi, ou, d'après de la Motraye, couché à plat ventre sur le parapet.

Vers les neuf heures, après le repas du soir, le travail ayant été poursuivi environ une heure et demie, le lieutenant Carlberg arriva dans l'ancienne tranchée (I^{re} parallèle). Le roi paraît avoir eu alors une position un peu différente, un peu plus commode et pas tout à fait aussi exposée ; il était à moitié couché, à moitié assis, la main gauche sous la pommette gauche, la tête au-dessus du couronnement du parapet et les pieds, par conséquent, à « environ six quartiers plus haut que le fond de la tranchée. » De cette façon s'explique, d'après les rapports de Robert et de Saint-Ceny, les contradictions apparentes des versions de Maigret et de Carlberg, au sujet de la hauteur des talons du roi au-dessus du sol.

Il est probable que le roi avait déjà attiré l'attention de l'ennemi lorsqu'il prit sa première position, la plus visible, puisque la distance jusqu'à la forteresse n'était que d'environ cent soixante mètres. La position du monarque au moment où il fut frappé se trouve donc, autant qu'on peut en juger, très correctement décrite par Carlberg.

Un témoignage dont on n'a jusqu'ici pas tenu compte, mais qui confirme l'exactitude de ce récit, est le manteau conservé au Musée (*Lifrustkammaren*) et qui porte

encore aujourd'hui, sur le côté gauche, des restes de la terre de la tranchée.

De la main droite Charles XII tenait un bâton qu'on a cru destiné originairement à un gabion et qui est conservé au musée historique parmi les objets non exposés.

On ne saurait donc contester aujourd'hui, semble-t-il, que, conformément aux déclarations unanimes des témoins oculaires et de personnes bien renseignées et dignes de foi, le coup fatal est bien entré par la tempe gauche. Le roi avait en effet ce côté-là tourné vers la forteresse d'où partait un feu nourri.

Ce qui paraissait de toute évidence à ceux qui étaient présents ne le fut cependant pas pour ceux qui ne virent le roi que quand il fut couché sur la civière.

Il y a heureusement deux témoignages incontestables qui décident du côté par lequel le projectile fatal est entré.

L'un, le plus ancien, est celui de l'homme qui était à la fois le valet de chambre et le médecin de Charles XII, en même temps que *General Stabschirurgus über die königliche Armé zu Landt und Wasser*, Melchior Neumann.

Si quelqu'un peut apporter ici un témoignage digne de foi, c'est bien Neumann. Ce fut lui qui embauma le cadavre du roi, à Uddevalla. Quoiqu'il ne fût pas présent dans la tranchée et qu'il n'eût pu par conséquent voir de quelle direction le coup était venu, il déclare d'une façon péremptoire que ce coup vint *de la gauche*.

Encore plus décisif cependant sur ce point est l'examen du crâne de Charles XII, examen fait en 1859, à la requête de l'historien Fryxell. Cette expertise

fut exécutée par le professeur d'anatomie A. Retzius, le professeur de chirurgie C. Santesson et le médecin du roi D.-V. Lundberg. Le procès-verbal complet de cette opération se trouve dans la revue médicale *Hygiea* de 1860.

Le professeur Santesson joignit à ce procès-verbal des explications plus détaillées où on lit : « La direction de gauche à droite du projectile est indiquée par les raisons suivantes :

» 1° Du côté droit les dommages causés au crâne étaient plus considérables, la fracture plus étendue et plus violente que du côté gauche ;

» 2° Les bords osseux autour de l'ouverture du crâne du côté gauche se sont montrés, une fois les esquilles enlevées, aigus sur le bord extérieur, par conséquent brisés en dedans et obliquement, tandis que du côté droit ils étaient aigus sur le bord intérieur, par conséquent brisés obliquement en dehors. »

Comme à cette époque on ne savait pas avec certitude à quel endroit de la tranchée Charles II était tombé, la question de savoir s'il s'agissait ou non d'un assassinat ne pouvait guère être élucidée.

Quant à l'espèce de projectile employée, les opinions ne furent pas moins divergentes et les suppositions varièrent d'un boulet de canon à une balle de pistolet. Ceux qui se sont trouvés sur les lieux sont cependant assez unanimes dans l'opinion qu'il s'agissait d'un projectile d'artillerie. C'est ainsi que Maigret déclare positivement dans sa lettre au baron Gedda, en date du 23 décembre 1723 : « On ne peut point absolument soupçonner que ce soit une personne de son armée qui l'ait tué, *car l'arme qui a tiré la balle ne peut point être portée par un homme si fort qu'il soit.* »

A en juger par ce que l'aide de camp général Sicre raconta à Voltaire, Charles XII aurait été tué par une balle qui pesait une demi-livre, plus petite par conséquent que le projectile que lançait le fauconneau, la pièce d'artillerie de moindre calibre en usage à cette époque, mais plus grosse qu'une balle de mousquet ordinaire.

La seule possibilité qu'on puisse envisager, c'est que le coup tiré provenait d'une arme à feu portative, mais de très gros calibre, et s'il n'est pas impossible que la blessure ait été produite par une balle de mousquet, il est beaucoup plus probable qu'elle l'a été par une balle de *fusil de rempart*, arme montée sur pivot qui se trouvait dans toutes les forteresses de l'époque.

Tout porte à croire d'ailleurs que le coup mortel a bien été tiré de la forteresse et non pas, comme de la Motraye le suppose, de l'ouvrage avancé Overbjerget ; en effet, le roi se trouvait, dans la tranchée, à l'abri des balles pouvant provenir de cette direction ; il résulte en outre de renseignements absolument sûrs que cette nuit-là il ne fut tiré aucun coup de feu de cette place.

L'hypothèse de l'assassinat paraît encore plus inadmissible si l'on considère l'éclairage de la place ou les circonstances de lumière. Comme le dit Carlberg, les cercles goudronnés que le commandant avait fait suspendre le long des murailles et les boules à feu que ses hommes envoyaient constamment éclairaient tout le terrain. Comme on s'attendait à une sortie, les troupes chargées de protéger les travailleurs étaient divisées en détachements, et il faudrait être bien ignorant de ce qui se passe lors d'un siège pour s'imaginer que le terrain entre les tranchées et les remparts était mal surveillé. Notons encore une autre circonstance des plus

importantes. Du côté suédois, il ne fut pas tiré, ce soir-là, un seul coup, soit de mousquet, soit de canon. L'éclair d'un coup de feu, tiré dans le voisinage du roi, n'aurait par conséquent pu échapper à l'attention des travailleurs, de leurs soutiens ou des huit ou dix officiers qui se tenaient assis ou debout autour du roi.

Dans le champ de lumière à l'ouest de la tranchée, si les données de Carlberg sont exactes, un meurtrier n'aurait pu se tenir sans être vu. Dans la tranchée, en revanche, il régnait une telle obscurité qu'on ne pouvait voir ni le guidon ni la mire, ainsi que l'attestent les ingénieurs français Robert et Saint-Ceny. Charles XII, se tenant accoudé contre le parapet, exposait près du tiers de son corps au tir de l'ennemi. Comme en outre la distance de la forteresse aux tranchées était celle d'un mousquet ordinaire, on peut admettre à peu près comme certain que la silhouette du roi, vivement en lumière, était très visible et que le feu des meilleurs tireurs ennemis était concentré sur lui. Cela étant, il paraît bien difficile d'envisager l'hypothèse d'un coup de feu provenant d'ailleurs que des remparts de l'ennemi.



La circonstance que la mort de Charles XII fut tenue secrète au commencement, pour plusieurs raisons, était bien propre à faire naître et à propager de faux bruits à son sujet. La première nouvelle de sa mort fut sans doute répandue par les soldats qui transportèrent le corps de la tranchée au quartier-général à Tistedal. Ces hommes ignoraient sans doute la position qu'avait le roi quand il fut tué. Ils ne virent que les blessures du crâne et comme le sang coulait le plus par la tempe droite, ils en conclurent peut-être que c'était par la droite que la balle était venue. Le rapport qui fut

fait au commandant Landsberg par le déserteur Hallenfeld nous donne un écho de ce qui se disait dans le camp suédois. Le journal du commandant renferme en effet la note suivante :

« Un enseigne suédois, Martin Hallenfeld, vint me trouver (le 15 décembre nouveau style) pour me dire qu'il se tenait près du roi quand celui-ci était tombé et put constater qu'il avait été frappé au-dessus de l'œil droit, de sorte qu'il tomba raide mort ; l'officier qui commandait s'écria aussitôt : « Qu'on emporte le lieutenant-colonel qui vient d'être tué ! » sur quoi quelques hommes de la garde avancèrent pour emporter le cadavre, le travail dans la tranchée fut interrompu et chacun se rendit à son quartier. »

Plusieurs circonstances s'opposent cependant à ce que Hallenfeld ait été témoin oculaire. Il n'avait d'abord ni le rang ni une fonction qui lui permît de prendre place dans la suite du roi. D'après plusieurs récits beaucoup plus dignes de foi que le sien, l'officier commandant ne cria rien du tout à la mort du roi, et nous avons vu qu'il ne fut pas procédé immédiatement à la levée du cadavre. Il est probable que Hallenfeld a fait son récit d'après des on-dit et qu'il a voulu se rendre intéressant en prétendant avoir été présent.

Il semble cependant que son rapport au commandant ait servi de base aux premières descriptions de l'événement faites à l'étranger. Il n'y a rien d'ailleurs d'étonnant à ce que plusieurs années même après la mort de Charles XII on ne fût pas tout à fait au clair sur ce qui s'était passé le 30 novembre 1718, puisqu'aucun document officiel n'avait été publié. Puis, plus tard, lorsque Voltaire et Nordberg ont voulu écrire l'histoire de Charles XII et raconter sa mort, il semble que, arrivés à la question de savoir de quel côté le coup pénétra, ils se contentèrent

de reproduire le compte rendu du commandant Landsberg, ou plutôt du déserteur Hallenfeld.

Il n'est cependant pas difficile de comprendre pourquoi il n'a été publié aucun récit officiel de cette mort. Aussi longtemps que les Suédois se trouvèrent devant Fredrikshald, personne, pas plus parmi les ennemis que parmi les Suédois, n'eut l'idée d'un assassinat. Tous les récits concordent à cet égard. C'est donc assurément des soldats porteurs du cadavre que provenait l'information erronée que le coup était parti de la droite.

Les différentes versions des témoins oculaires d'un côté et les premiers historiens de Charles XII, Voltaire et Nordberg, de l'autre, contribuèrent à placer le tout sous un jour singulier.

En 1719 déjà, le bruit que la mort de Charles XII était due à un assassinat commença à se répandre et à trouver de la croyance, surtout, comme de juste, parmi les adversaires et les ennemis du roi. Des bruits analogues ont été rapportés au sujet de toutes les morts qui ont beaucoup préoccupé l'imagination populaire. N'a-t-on pas, en son temps, émis le doute que Gustave-Adolphe soit tombé à Lutzen sous les balles ennemies ? Pour en revenir à Charles XII, plusieurs circonstances devaient contribuer à jeter un certain mystère sur sa mort. Les principales personnalités de l'armée ne voulurent pas tout d'abord, et pour plusieurs raisons, faire connaître la mort du roi. On considérait la chute de la citadelle comme imminente et l'on redoutait l'impression que cette nouvelle allait faire en ranimant le courage de l'ennemi et en décourageant les troupes suédoises. La question de la succession au trône était cependant au premier plan. La rivalité régnant entre les deux partis qui se partageaient l'armée : les partisans d'un des candidats à la couronne,

neveu de Charles XII, le jeune duc de Holstein, qui se trouvait sur les lieux et ceux de l'autre, beau-frère du roi, généralissime de l'armée suédoise, le prince héritier de Hesse, contribuait également à faire désirer de garder le secret encore quelque temps.

Le fait qu'un grand nombre de ses sujets n'approuvaient pas la politique belliqueuse de Charles XII, et qu'on trouve dans des lettres de l'époque des expressions comme : « Ce cœur d'airain ne cessera-t-il donc jamais de battre ? » ne prouve en aucune façon l'existence d'une conspiration. On n'a jamais non plus réussi à en trouver la moindre trace.



Quelques mots maintenant sur l'accusation portée contre Sicre, l'aide de camp général.

Le petit groupe d'officiers qui entouraient Charles XII le soir du 30 novembre se composait en majeure partie d'étrangers. Schwerin et Kaulbars étaient Allemands, Maigret, Sicre, Robert et Saint-Ceny étaient Français, ainsi probablement que Marchetti. De ceux qui jouèrent quelque rôle dans le drame de la tranchée, il n'y en avait guère que deux qui fussent d'origine purement suédoise, le capitaine comte Posse et le lieutenant du génie Carlberg.

Il en est un parmi ces étrangers dont il a été surtout question. C'est André Sicre.

En sa qualité d'aide de camp, Sicre avait été envoyé ce soir-là par le prince héritier au roi soit pour lui remettre un rapport, soit pour rapporter des ordres. C'est à cette circonstance qu'il doit d'avoir été dans la tranchée.

Il se rendit immédiatement compte de l'importance qu'il y avait pour son maître, le prince héritier, à être in-

formé aussitôt que possible du grave événement. Comme il s'agissait tout d'abord de cacher aux soldats l'identité du défunt, il plaça sa perruque blanche et son chapeau galonné sur la tête du roi, prit le chapeau percé du projectile mortel et regagna au grand galop le quartier-général du prince héritier, à Torpum. Le prince Fredrik était à table avec ses officiers. Sicre, selon le récit du laquais Pihlgren, se penche vers lui et lui chuchote quelques mots à l'oreille. Celui-ci communique la nouvelle de la même manière à son voisin et c'est ainsi qu'elle fait le tour de la table, après quoi l'ordre est donné de seller et d'amener les chevaux. Puis le généralissime se jette en selle et suivi de ses officiers prend la route de Tistedal. On chevauche à bride abattue, il s'agit d'une course qui lui vaudra peut-être la couronne de Suède.

C'est ainsi que Sicre en vint aux yeux du grand public à jouer un rôle prédominant dans la mort du roi et à être désigné comme le meurtrier de Charles XII. Ce bruit, qui se chuchotait d'une oreille à l'autre, lui parvint bientôt et il en fut si affecté que, se trouvant en 1721 gravement malade de la fièvre à Stockholm, il se donna, dans un accès de délire, comme ayant tué le roi.

De la Motraye, lui aussi, défend Sicre de la façon suivante :

« Si la grandeur même de la blessure n'était pas suffisante pour justifier les officiers du roi et en particulier Sicre d'avoir trempé dans une machination pour mettre fin aux jours du roi, le fait même que personne ne prit au sérieux les paroles qui lui avaient échappé dans un moment de délire occasionné par la fièvre devrait le faire. Son dévouement, son respect et son admiration pour Charles XII étaient connus de tous. »

La meilleure preuve de son innocence est cependant la confiance que lui montra jusqu'en 1730 la propre sœur

du roi. On conserve aux archives du royaume trois lettres de Sicre à la reine Ulrique-Eléonore, d'où il ressort que cette princesse conservait pour lui des sentiments d'estime et d'affection qu'elle n'aurait certainement pas eus si elle avait nourri le moindre soupçon qu'il eût trempé dans une conspiration contre son frère.

Dans les premières années qui suivirent 1750 les bruits d'assassinat prirent une direction nouvelle. Ce n'était plus un étranger qu'on voulait rendre responsable de ce crime. Celui que la plus noire calomnie indiquait du doigt était un des hommes qui avaient joui, au plus haut degré, de la confiance et de l'estime de Charles XII, le commandant en chef de l'artillerie suédoise aux batailles de Helsingborg, de Gadebusch et de Fredrikshald, le président du collège de la guerre, le général baron Cronstedt.

« Comment, dit le capitaine Kuylenstierna, pourra-t-on expliquer cet extraordinaire changement d'acteur dans le rôle d'assassin de Charles XII ? Comment l'imagination populaire a-t-elle pu faire succéder Cronstedt à Sicre dans ce drame où elle voulait absolument chercher un meurtrier quand il n'y en avait point ? Quelque pièce accusatrice, quelque action louche était-elle venue en lumière, quelque confession avait-elle été faite ? Non. Il n'y a rien, absolument rien, dans la vie de Cronstedt qui puisse justifier le moindre soupçon à son endroit. »

Cronstedt, le rénovateur de l'artillerie suédoise, était un homme de guerre et un savant de grande valeur qui apporta des réformes techniques importantes à l'arme dont il était le chef. « En 1714, Charles XII le nomme major-général ; il prend part à la plupart des batailles de l'époque, il est blessé à Rügen, fait prisonnier à la capitulation de Stralsund, mais échangé ensuite, car

Charles le considérait « comme si indispensable pour la patrie qu'il doit être à tout prix conservé pour son service. » Il est récompensé en 1718 par le titre de baron, et Charles lui confie la tâche de réorganiser l'artillerie de siège pour la campagne de Norvège. Lorsqu'il mourut à Stockholm le 13 décembre 1750, Cronstedt était un des derniers généraux survivants de Charles XII. »



Une autre expertise du cadavre, entreprise en 1746, fut très peu sérieuse, très superficielle et rien moins que scientifique. Elle était exécutée cependant par trois hommes de marque, C. Hårleman, Cl. Ekeblad et A.-G. von Höpken, mais aucun n'était médecin.

Les témoins oculaires avaient déclaré que le coup était parti de la gauche. Ces messieurs assurèrent qu'il venait de la droite, et comme c'étaient des hommes populaires et en évidence, on les crut. Les trous du crâne avaient été recouverts, lors de l'embaumement du cadavre, et les experts, n'ayant considéré le trou qu'à travers la peau parcheminée, arrivèrent à la conclusion tout à fait fausse que l'ouverture de la tempe droite étant la plus petite, c'était par conséquent par ce côté-là que le projectile était entré.

Cette erreur donna un nouvel essor aux bruits d'assassinat, et il se trouva même un pauvre aliéné pour déclarer qu'il avait tué le roi, ainsi que c'est écrit dans la biographie de Tollstadius que Johannès Dillner publia en 1850 dans le *Biografiskt Lexikon*, mais qui est trop longue pour que nous la reproduisions ici.



Comme on le voit par le résumé que nous donnons ci-dessus, nécessairement incomplet, il paraît difficile de croire que Charles XII soit tombé sous la balle d'un

assassin. Il n'en est pas moins certain que cette hypothèse a, tout dernièrement encore, retrouvé des défenseurs. L'auteur mentionne les trois principaux de la façon suivante.

C'est d'abord un avocat, O.-J. Hultgren, qui, en 1897, a fait paraître une plaquette sous le titre : *De l'assassinat de Charles XII, enquête historique et juridique* ; il n'a évidemment pas visité les lieux, et imagine une place où l'assassin se serait tenu, sur des données absolument fantaisistes et improbables.

Puis c'est un médecin, le D^r A. Nyström, qui dans son ouvrage intitulé : *Charles XII et la conspiration contre son autocratie et sa vie*, publié en 1900, traite le sujet plus consciencieusement.

Pour démontrer que le héros ne peut pas avoir été atteint par un coup de mousquet de la forteresse, le D^r Nyström se procura l'autorisation de faire faire des essais de tir des remparts de Fredriksten à la place où le roi tomba. Un sergent norvégien armé d'un mousquet de l'époque, chargé de poudre d'une composition analogue, tira en tout vingt-quatre coups, tant de jour que de nuit, contre un plan vertical d'un mètre carré de surface. Treize balles atteignirent le but et paraissent avoir percé la planche presque horizontalement. Ainsi fut démontré *ce qu'on ne voulait pas démontrer*.

On a donc tout lieu, fait observer le capitaine Kuylenstierna, au nom des Carolins si injustement soupçonnés, d'être reconnaissant au D^r Nyström d'avoir fait faire cet essai de tir.

Le docteur ne se laissa cependant pas rebuter. De même qu'au nombre de ses sources d'information il cite deux romans, il appuie ses allégations au moyen d'un dessin fantaisiste où l'on représente un individu qui

décharge, à une distance d'environ deux pas, un coup de fusil contre la tête du roi, et il conclut triomphalement : on peut donc considérer comme prouvé que si Charles XII a été atteint à la tempe gauche, il a pourtant été visé de très près, c'est-à-dire assassiné.

Les lauriers du Dr A. Nyström empêchaient, paraît-il, le major C. Adelsköld de dormir. Il écrivit un ouvrage considérable en deux parties, sur *Charles XII et les Suédois*, où il traite à fond de la mort du roi. En fait de mépris pour les faits acquis, il dépasse encore le précédent.

Il accuse formellement Sicre d'être le meurtrier et fonde sa théorie sur une pièce trouvée dans les archives de famille du baron M. Kaulbars et publiée dans le périodique russe *Russkaja Starina*.



« Charles XII, dit en terminant le capitaine Kuylenstierna, est donc bien mort de la mort qu'il avait toujours désirée et recherchée : celle d'un guerrier. Lui cependant qui avait tant conduit de charges de cavalerie ne devait pas, comme son grand prédécesseur Gustave-Adolphe, mourir l'épée à la main et à la tête de ses Carolins. Il devait, lui, le plus infatigable cavalier qui eût jamais porté une couronne royale, périr dans une tranchée. Mais il se trouvait en tout cas à la place la plus dangereuse quand il tomba, alors comme toujours, quand il s'agissait d'affronter la mort : au premier rang. Les soldats qui travaillaient dans la nouvelle tranchée et qui voyaient leurs camarades tomber l'un après l'autre, à côté des gabions à moitié pleins, savaient que derrière eux, mais en un endroit plus dangereux encore, se trouvait leur chef suprême, le roi de Suède en personne. Le sentiment qu'il contemplait leur ouvrage les encourageait. »

Sa mort a été une fin digne de sa carrière militaire, le sacrifice d'un héros.

F. SCHULTHESS.

LES AVATARS DE « FIDELIO »

On ne peut penser sans émotion à Beethoven. En lui, l'homme excite autant d'admiration que le musicien. Non, certes, qu'il ait été exempt de défauts ou de travers. Mais il les rachetait par une telle grandeur d'âme, par une telle noblesse de sentiments, par tant de pureté morale, par tant de probité artistique, — et, de plus, il a tant souffert, — qu'il est impossible de ne pas être attendri et émerveillé en lisant sa vie ou en écoutant son œuvre.

Dans cette œuvre, les compositions destinées à la scène comptent pour une bien faible part. D'aucuns, même, considèrent comme dénué de valeur l'unique opéra qu'il ait fait représenter. (Encore était-ce, à vrai dire, un simple opéra comique, en ce sens qu'un dialogue parlé interrompait les morceaux chantés.)

« *Fidelio*, il faut le reconnaître, n'a pas fait avancer d'un pas la musique dramatique, dit M. Vincent d'Indy ; cela est et reste un opéra que Mozart eût pu signer et qui ne marque guère de progrès sur les opéras de la même époque. »

Ce jugement n'est pas d'accord avec le respect que de grands maîtres ont témoigné à cette œuvre, et à la

prédilection que l'auteur éprouvait pour elle. « Mon *Fidelio* n'a pas été compris du public ; mais, je le sais, on l'appréciera plus tard », disait-il, vers 1824, au chargé d'affaires de Saxe, Griesinger. Trois ans après, au moment de mourir, faisant connaître à Breuning et Schindler ses dernières volontés, il leur signalait la partition de son opéra, qui gisait sous un tas de paperasses, et il le leur recommandait particulièrement, leur confiant que « cet enfant de son esprit lui avait coûté plus de douleurs que les autres et causé aussi le plus grand souci ; qu'il lui était donc le plus cher ; qu'il attachait une importance particulière à sa conservation et à son emploi pour la science de l'art. » M. Jean Chantavoine, qui rapporte ce propos, fait remarquer que la critique moderne n'a pas ratifié l'estime dans laquelle Beethoven tenait son *Fidelio* et qu'on s'accorde généralement pour la reléguer, dans la production du grand compositeur, au rang secondaire d'une *Geneviève* dans la production de Schumann. « On a tort », ajoute-t-il.

Je ne me propose pas de prendre parti dans le débat. Je voudrais seulement ici raconter l'histoire de *Fidelio*, parce qu'elle nous montrera en Beethoven un homme de théâtre, ce que peut-être bien des personnes sont loin de soupçonner, et parce qu'elle nous permettra de le voir aux prises avec des difficultés et engagé dans une lutte qui nous feront mieux connaître son caractère, qui nous feront mieux mesurer ses scrupules de conscience, qui nous inspireront à la fois plus de sympathie, de pitié et de déférence pour un des plus beaux génies dont l'humanité puisse s'enorgueillir.

I

On s'imagine communément que toute son attention se concentrait sur la musique symphonique. C'est une erreur. Il n'était pas indifférent le moins du monde à la musique dramatique, à laquelle il avait été initié de très bonne heure. Attaché à la chapelle du prince-électeur, dès l'âge de douze ans, comme *cimbalist*, c'est-à-dire pianiste, il remplissait aussi les fonctions d'accompagnateur au théâtre de Bonn, ce qui lui donna l'occasion, en moins de deux années, de 1783 à 1785, d'étudier de près, avec les artistes de la troupe, deux opéras de Glück, deux de Sarti, quatre de Salieri, cinq de Paesello, sans compter une douzaine d'autre partitions d'auteurs moins célèbres.

Il avait tellement le goût du théâtre qu'il suivit assidûment les représentations qui se donnaient à l'Opéra impérial de Vienne en italien et à l'*An der Wien* en allemand, alors même qu'il était atteint de surdité :

« Je dois me placer tout près de l'orchestre pour comprendre les acteurs, écrivait-il à Wegeler le 28 juin 1800. Les sons élevés des instruments et des voix ne me parviennent plus si je suis placé un peu loin. »

Son ami, Ignace von Seyfried, qui fut longtemps le chef d'orchestre du théâtre *An der Wien*, nous le montre à cette place, muet et extrêmement attentif quand on jouait, par exemple, les ouvrages de Cherubini et de Méhul, qui faisaient alors courir tout Vienne. Il les écoutait en général jusqu'à la dernière note, sans manifester l'impression qu'il en ressentait, sauf en quittant la salle, sans rien dire, après le premier acte, lorsqu'il était mé-

content. Parfois, pourtant, quand il trouvait la musique trop mauvaise, il ne résistait pas à un accès d'hilarité qui le prenait malgré lui, et il riait alors à gorge déployée en faisant entendre une sorte de grognement.

Il n'est donc pas surprenant que, lorsqu'on l'en sollicita, il ait tenté la fortune des planches, comme je ne tarderai pas à le raconter. Nous verrons que la tentative ne réussit pas, et que *Fidelio* n'eut aucun succès à son apparition.

Cet échec ne le détourna pas du désir de composer pour la scène. En 1807, il proposa au directoire des théâtres impériaux et royaux de Vienne de lui fournir tous les ans : 1° un grand opéra, pour le prix de 2400 florins et la recette de la troisième représentation ; 2° une œuvre moins importante (petite opérette, divertissement, chœurs ou composition de circonstance, suivant les besoins de la direction), moyennant le produit d'une représentation donnée à son bénéfice.

Cette proposition resta sans réponse. Si singulière qu'elle puisse paraître, elle dénote une prédilection marquée pour la musique dramatique, prédilection dont on retrouve bien d'autres preuves, citées par M. Maurice Kufferath, au livre duquel j'emprunte les principaux éléments de la présente étude¹.

Il est revenu au théâtre, en écrivant, en 1807, une ouverture pour la tragédie *Coriolan*, de H.-J. von Collin ; en 1810, une musique de scène pour l'*Egmont* de Goethe ; plus tard, une ouverture de divers morceaux pour le *Roi Etienne* de Kotzebue ; en 1814, une musique de scène pour la *Leonora Prohaska* de Dunkler.

En 1822, il entendit le *Barbier* chanté en italien à Vienne, où le répertoire de Rossini jouissait de la plus

¹ « *Fidelio* » de L. van Beethoven. Paris, Fischbacher, 1913.

grande vogue. Sous l'impression du moment il annonça l'intention de composer un opéra « dans le même style ! » Est-ce pour réaliser ce projet, vraiment extraordinaire, que, l'année suivante, il offrit à l'Opéra de Berlin de mettre en musique la *Belle Mélusine* de Grillparzer ? Malheureusement, le poème (qui n'est pas sans quelque analogie avec celui de *Tannhäuser*) fut jugé trop semblable au sujet d'un ballet, *Undine*, qui avait été représenté peu de temps auparavant. Aussi refusa-t-on le scénario qu'il avait proposé.

Il fut très irrité de sa déconvenue, et sa mauvaise humeur se traduisit par d'acerbés observations dont ses cahiers de conversation de cette époque ont gardé la trace : il n'y ménage pas les chanteurs allemands, dont l'infériorité était évidente par rapport aux interprètes de Rossini.

Ajoutez à ces tentatives réalisées, ou simplement conçues, l'intention qu'il eut de composer de la musique pour l'*Odyseus* de Kœrner et surtout pour le *Faust* de Goethe — un de ses projets les plus chers, disait-il, — et vous conviendrez que, contrairement à l'opinion courante, la scène exerçait sur lui une attirance qu'attestent encore les longues études qu'il fit, de 1793 à 1802, chez le vieux maestro Salieri.

« On a conservé ses « travaux d'élève dans le style vocal. » Rien n'est curieux comme de voir le soin méticuleux et l'attention avec lesquels il y note toutes sortes de formules expressives copiées dans les œuvres allemandes, et notamment les partitions de Mozart, ou chez les maîtres italiens, alors considérés comme les modèles les plus parfaits du style dramatique. »

M. Kufferath ajoute que, en manière d'essai, et sur le conseil de son vieux professeur, Beethoven écrivit plu-

sieurs morceaux de chant qui tiennent plus de l'air dramatique que de la romance ou du *lied*, notamment *Adelaïde*, sorte de cantate sur un poème de Mathison et un véritable fragment de scène dramatique sur un texte italien : *Ah ! perfido....*

En 1801, il donna, au Burgtheater de Vienne, un ballet sérieux (*Ballo serio*) intitulé : *Les créations de Prométhée*. Le succès en fut si considérable qu'on en publia aussitôt la réduction pour piano et qu'il eut seize représentations consécutives, nombre considéré alors comme presque exceptionnel.

Tout ceci montre bien qu'il ne demandait pas mieux que d'écrire pour la scène, et qu'il était tout disposé à saisir la première occasion qui se présenterait.

Encore fallait-il pourtant qu'on lui proposât un livret qui n'effarouchât pas l'extrême susceptibilité de sa pudeur. Etant données la rigueur et l'intransigeance des idées qu'il professait sur la pureté de l'amour, sur la sainteté du mariage, il n'eût pas accepté un sujet tant soit peu licencieux. De même, avec son caractère enthousiaste, il lui fallait que le libretto ne fût pas banal, simple prétexte à musique. Sur son lit de mort, parlant à son ami Etienne von Breuning, il se plaignait encore de la peine qu'il avait eue à trouver un poème dramatique à sa convenance¹, c'est-à-dire qui le prît tout entier, et qui fût moral et de tendance élevée. Il répéta alors qu'il n'aurait jamais pu rien faire sur un texte qui ne l'eût pas complètement satisfait. Par exemple, il ne comprenait pas que l'immortel auteur de *Don Juan* eût pris pour héros un débauché,

¹ Dans le fouillis de ses papiers, il y avait, en effet, un nombre considérable de livrets manuscrits ou imprimés qu'il avait réunis pour y faire une sélection.

encore que l'inconduite de celui-ci soit punie au dernier acte, puisque le commandeur ressuscité l'entraîne dans les abîmes.

II

En 1802, Schikaneder, directeur du théâtre *An der Wien*, vint proposer à Beethoven d'écrire la musique d'un opéra, comme il l'avait fait jadis pour Mozart, en lui fournissant les paroles de la *Flûte enchantée*. C'est même avec les bénéfices que lui avait procurés cette pièce qu'il avait fait construire son théâtre. Il espérait sans doute que l'œuvre nouvelle du compositeur applaudi des *Créations de Prométhée* aurait un succès égal à celui de son illustre devancier.

Beethoven accepta, et il se mit sans désespérer au travail, avec son ardeur habituelle. Suivant l'usage du temps, il vint prendre logement au théâtre même, dans l'appartement mis à sa disposition par le directeur-librettiste, de sorte que, pour passer de chez lui au parterre, il n'avait que quelques pas à faire.

Quel était le titre de l'opéra ? Quelle en était l'affabulation ? On l'ignore. On ignore aussi, d'ailleurs, pourquoi et quand le projet fut abandonné. Toujours est-il que, au bout de quelques semaines, le compositeur renonçait à y donner suite. Mais, peu de mois plus tard, le baron von Braun, directeur général des théâtres de la cour, lui fit accepter la commande d'un opéra, aux conditions suivantes : participation dans les recettes que produirait l'ouvrage, et libre disposition, pendant un an, d'un appartement au théâtre.

Lui avait-on imposé le sujet ? L'avait-il choisi lui-même ? Ce point n'est pas éclairci, et on disserte, d'ail-

leurs, sans arriver à une conclusion, pour savoir comment on en avait pu concevoir l'idée. Mais on peut presque dire que le scénario était tombé dans le domaine commun, depuis que J.-N. Bouilly avait fait représenter *Léonore ou l'amour conjugal*, petite tragédie bourgeoise conforme à la formule mise à la mode par Diderot et Sedaine à la fin du dix-huitième siècle.

Bouilly était un fort estimable littérateur de cette époque-là, et ses contes ont fait les délices de nos arrière-grand'mères, conjointement avec ceux de Berquin ou de Marmontel. C'étaient, pour la plupart, de petits récits en grisaille, dans la note vertueuse et attendrie. Il avait un ton larmoyant, pour quoi on le traitait volontiers de « poète lacrymal. » C'était de quoi réussir, au temps des « âmes sensibles. »

Cet écrivain fut un fécond librettiste. Il a écrit les paroles de partitions dont la musique fut composée par les plus célèbres musiciens. Il fut le fournisseur attitré de Grétry, de Méhul, de Cherubini, de Dalayrac, de Boïeldieu, de Berton, de Nicolo. Il fut même le collaborateur littéraire d'Auber débutant.

Sa *Léonore*, qui était son début, à lui, en matière de livret, lui avait été inspirée, raconte-t-il, « par le trait sublime d'héroïsme et de dévouement d'une dame de la Touraine dont il eut le bonheur de seconder les efforts. » Cette dame, dont M^{me} de Lavalette devait renouveler l'exploit, vingt ans plus tard, sous la Terreur blanche, s'introduisit, sous un déguisement, dans la prison où était enfermé son mari et réussit à l'arracher à ses geôliers.

Transportant cette anecdote sur la scène du théâtre Feydeau, où elle parut le 1^{er} ventôse de l'an VI (19 février 1798), Bouilly jugea prudent d'en situer l'action hors de France, des faits analogues s'étant passés pen-

dant la période révolutionnaire. L'Espagne est un pays commode. Ses cachots sont célèbres. C'est dans un de ces cachots qu'il jugea bon d'enfermer Florestan, mari de Léonore. Celle-ci s'est présentée au guichetier travestie en garçon ; elle s'est donnée comme orphelin abandonné, et elle a réussi à se faire admettre en qualité de porte-clefs, sous le nom de Fidelio. (Et ceci nous explique comment il se fait que la partition se soit intitulée tour à tour et indifféremment *Léonore* ou *Fidelio*.)

Il est charmant, le mélancolique porte-clefs, et il plaît fort, — à son grand regret, car il ne peut naturellement répondre à cet amour, — il plaît fort, dis-je, à Marceline, fille du gardien Rocco.

Certain jour, celui-ci reçoit de Pizzaro, gouverneur de la prison, l'ordre de tuer et d'enterrer un prisonnier tenu au secret le plus rigoureux, à un secret tellement rigoureux que Rocco n'a jamais voulu que Fidelio entrât dans sa cellule. Mais, pour la besogne difficile et tragique dont il est chargé, il a besoin d'être aidé, et il emmène son porte-clefs pour concourir au meurtre et à l'enfouissement.

Il va de soi que c'est de Florestan qu'il s'agit. Lorsqu'elle le revoit, sa femme le trouve demi-nu, languissant, abattu, mourant de faim et de froid, implorant la mort comme un remède à tant de souffrances et si longues.

Sur ces entrefaites, Pizzaro descend dans l'asile souterrain pour veiller à l'exécution de ses ordres et pour accomplir lui-même l'œuvre macabre, car il a bien vu que Rocco ne s'en souciait pas, déclarant (comme Nevers dans *Les Huguenots*) qu'il était bien un geôlier, mais non un assassin.

Au moment où le féroce gouverneur va tuer sa victime,

Fidelio se précipite un pistolet à la main, et lui interdit d'avancer. A ce moment même, une sonnerie lointaine annonce l'arrivée du ministre, plus ou moins *deus ex machinâ*. Le crime va être puni, et la vertu, c'est-à-dire l'amour conjugal, va être récompensée. Apothéose! Seule, la pauvre petite Marceline pleure ses rêves évanouis. Fidelio est perdu pour elle depuis que Florestan a retrouvé sa Léonore.

Le thème est touchant. Il prête à de jolis développements, à des oppositions bien marquées, à des airs de bravoure, à des romances sentimentales, à des effets d'ensemble. Il est, de plus, parfaitement honnête et offre la matière d'un spectacle on ne peut plus recommandable. Il devait plaire au puritanisme et à la chasteté d'esprit de Beethoven.

A la vérité, le livret de Bouilly avait déjà été mis en musique par un certain Pierre Gaveaux. Mais les lois qui régissent la propriété littéraire n'existaient pas plus au commencement du siècle dernier qu'au temps de Corneille et de Molière. Personne ne se gênait pour traiter à son tour des sujets que d'autres avaient traités. Preuve en soit que le maestro Paër fit jouer à Dresde, en 1804, une *Leonora ossia l'amore conjugale* qui était une adaptation italienne de l'opéra comique français. On prétend même que c'est la représentation de cette *Leonora* qui engagea Beethoven à prendre le même thème. « Votre opéra me plaît. J'ai envie de le mettre en musique, » aurait-il dit à l'auteur avec sa brutalité habituelle. Cette anecdote, que Berlioz a mise en circulation, paraît controuvée, et on en arrive à penser que c'est l'œuvre même de Gaveaux que Beethoven connut, œuvre dont la partition avait été gravée à Paris, dès 1798. On en a retrouvé dans sa bibliothèque un exemplaire. D'ailleurs, la

pièce avait eu du retentissement, et, cherchant un sujet qui convînt à la pureté de son âme, Beethoven put, tout naturellement, sans y avoir été incité par personne, s'enthousiasmer pour un drame dont l'exaltation de l'amour conjugal était l'élément essentiel.

Il s'en éprit, captivé par le personnage de Léonore, dont le nom seul suffisait à enflammer son ardeur, car il lui rappelait l'amitié qui le liait, dès l'enfance, avec Eléonor von Breuning, la future femme de son ami le Dr Wegeler et à qui il garda toute sa vie l'attachement le plus tendre.

C'est probablement, soit dit en passant, la raison pour laquelle il intitula son opéra de ce nom chéri alors que la direction du théâtre *An der Wien*, — sans doute pour éviter toute confusion avec ceux de Gaveaux et de Paër, — s'obstinait à préférer le titre de *Fidelio*, sous lequel il figura sur les affiches.

III

Une fois en possession du poème, le compositeur se mit au travail avec ardeur. Il y consacra la majeure partie de l'hiver 1804-1805. L'ébauche de la partition était complètement terminée au printemps de 1805. Ces premières esquisses forment un gros volume de trois cent quarante-six pages à seize lignes par page. On n'y trouve pas moins de dix-huit notations différentes de l'air de Léonore : *Oh ! viens, espérance*, et tout le reste à l'avenant. Les gens du métier ne cachent pas combien les étonne la médiocrité de certains airs, dans le premier jet, et combien les émerveille le lami-nage qui, d'une idée quelconque, finit par l'amener à la perfection. « On a peine à comprendre, dit Jahn, comment de cette poussière musicale il a pu dégager et

construire des œuvres organiques aussi nettement développées. »

Parfois il a repris, trituré, remanié, transformé le dessin qu'il avait primitivement adopté. Parfois il l'abandonna radicalement et il prit un thème tout différent. C'est le cas, en particulier, pour l'air de Marceline, pour celui de Pizzaro, et pour le duo du cachot.

Achévé à la campagne, dans le petit village de Hetzendorf (on montrait récemment encore, dans le parc de Schoenbrunn, le vieux tilleul sous les ombrages duquel la légende veut que le maître ait travaillé), l'opéra fut donné le 20 novembre 1805, cinq jours après l'entrée triomphale à Vienne de l'armée française, circonstance bien peu favorable, car naturellement la cour et toute la noblesse avaient fui la capitale de l'empire envahie par les troupes victorieuses de Napoléon. La première eut pour auditeurs, dans la salle presque vide, surtout des officiers français sans doute peu mélomanes et encore moins connaisseurs.

L'interprétation, au surplus, laissait à désirer. L'artiste qui jouait Léonore était une jeune fille de vingt ans à peine ; il est aisé de comprendre qu'elle n'eût pas la maturité d'esprit qu'exige la compréhension d'un des rôles les plus redoutables du répertoire moderne. Le ténor, lui, était à son déclin, et il n'avait plus qu'un filet de voix.

Quant au baryton, Sébastien Mayer, beau-frère de Mozart, il se prévalait de ce titre pour s'ériger en juge de l'œuvre qu'il avait à interpréter. Il ne manqua pas, aux répétitions, d'opposer la clarté de la *Flûte enchantée* au « galimatias musical » qu'on lui donnait à chanter, et il en concluait que Beethoven n'entendait rien au style vocal.

Celui-ci n'était pas très endurant, on le sait. Aussi se vengea-t-il en introduisant après coup dans l'accompagnement des airs destinés à Mayer des sortes de contre-temps extrêmement traîtres qui rendaient la partie du baryton d'autant plus difficile à exécuter qu'il était un assez médiocre musicien. Au surplus, les artistes de l'orchestre, mis au courant du ressentiment du maître, s'amüsèrent à accentuer les notes dont la présence perfide devait induire le chanteur en faute.

A ces causes d'insuccès s'ajouta que l'auteur tenait le bâton. Or, il était un fort mauvais kapellmeister. Nerveux à l'excès, comme il l'était, et se livrant au pupitre à une gesticulation exagérée, tantôt élevant les bras au-dessus de sa tête dans les *forte*, tantôt disparaissant dans un plongeon pour indiquer les *piano*, il était fait plutôt pour troubler les exécutants que pour les maintenir dans la mesure.

L'œuvre ne plut pas. Le public y vint peu. Quant à la critique, si elle se montra, elle se montra surtout sévère. D'ailleurs, la partition n'ayant pas été gravée, on n'avait d'autre élément d'appréciation qu'une interprétation manifestement insuffisante, ce qui donnait le droit — dont on usa — de ne pas comprendre.

Après trois représentations, *Fidelio* disparut de l'affiche. L'auteur fut profondément affecté par cet insuccès, qu'il attribua à une cabale. Il s'en prit à tout le monde : à la direction du théâtre, aux artistes, à l'orchestre, à ses rivaux du théâtre italien qui triomphaient plus loin sur la scène de l'Opéra impérial.

Ses amis, plus clairvoyants, se rendirent mieux compte des défauts intrinsèques de la pièce, défauts qui, s'ajoutant aux circonstances extérieures que j'ai dites, peu-

vent expliquer l'échec. La partition développait en trois actes une action un peu trop mince pour les bien remplir. Il convenait de la resserrer, de supprimer des morceaux qui faisaient longueur. Une fois arrivés à cette conclusion, Etienne von Breuning et le poète dramatique Collin, de qui j'ai parlé, se proposèrent de la faire admettre par le compositeur. Ce n'était pas facile. Ils avaient affaire à un homme peu disposé à amputer sa partition. Cependant, comme ils jugeaient ces sacrifices nécessaires pour relever l'ouvrage injustement condamné, ils s'obstinèrent, et ils réussirent.

Une circonstance fortuite les y aida. L'*An der Wien* venait d'engager un excellent ténor, Auguste Rœckel, qui sembla devoir être l'interprète rêvé pour Florestan. Cet artiste nous a laissé le récit d'une réunion qui eut lieu chez le prince Lichnowsky pour arrêter les remaniements à faire subir à l'œuvre en vue d'une reprise.

« Le piano, raconte-t-il, était tenu par la princesse Lichnowsky, laquelle était pour Beethoven comme une seconde mère. Sur son violon, le violoniste Clément (à qui est dédié le concerto en *ré* et qui était doué d'une mémoire phénoménale) jouait par cœur les parties d'orchestre que le piano ne pouvait rendre ; enfin le ténor Rœckel et le baryton Mayer complétaient tant bien que mal la lecture en exécutant les parties de chant.

» Beethoven était comme un patient que le chirurgien charcutait. Ses amis se doutaient bien que la lutte serait terrible et qu'on ne lui arracherait pas sans difficulté l'amputation des pages jugées inutiles. Mais jamais ils ne l'avaient vu dans un tel état de surexcitation.

» Cependant, il se montra plus accommodant qu'on n'avait pensé, grâce surtout à l'intervention de la princesse Lichnowsky, dont il acceptait volontiers, avec une soumission presque filiale, les affectueux conseils et les douces remontrances. »

On travailla sans relâche de sept heures du soir à une heure du matin. Anéanti, le pauvre grand homme avait fini par se résigner à tout ce qu'on exigeait de lui. Il retrouva même sa bonne humeur, lorsque, le sacrifice une fois consommé, on passa à la salle à manger où un souper était préparé.

Il était en face de Rœckel, et il s'amusa à le regarder se débattre maladroitement devant un plat français qu'il avait l'air de ne pas connaître : « — Savez-vous ce que vous mangez-là ? lui demanda-t-il. — Pas le moins du monde », répondit le ténor. Alors Beethoven de s'écrier, de sa voix de stentor :

— Voyez ! il mange comme un loup, sans savoir quoi ! Ha ! ha ! ha !...

Et il partit d'un énorme éclat de rire.

Il va de soi que le « tripatouillage » qu'on improvisa dans les conditions que je viens d'indiquer ne pouvait être très heureux. Le travail semble avoir été fait si hâtivement, ou avec une désespérance si résignée, dit M. Kufferath, que les enchaînements harmoniques laissent à désirer en maint endroit et que l'équilibre de la composition se trouve compromis dans plus d'un morceau. En général, cependant, bien des redites ont heureusement disparu.

A l'intervention des amis du maître, l'éminent musicien ne reconnaît, tout bien considéré, qu'un seul gain véritable : c'est la nouvelle ouverture qui fut composée pour cette reprise.

La première, la véritable, celle qui fut jouée lors de la création, et qui devrait donc être désignée sous la dénomination d'*Ouverture de Léonore n° 1* (mais ce numéro a été attribué à un autre morceau, dont le ma-

nuscrit a été trouvé dans les papiers de Beethoven après sa mort, et qu'on a considéré comme la préface inédite de la première version), l'ouverture dite à tort numéro 2 était trop développée, elle offrait de grandes difficultés d'exécution, notamment pour les instruments à vent, et c'est pourquoi on décida le maître à la refaire. Il en conserva le plan général, mais il en modifia l'orchestration ; il en changea les modulations et les enchaînements ; il lui donna plus de concision, plus de fermeté. (C'est cette forme nouvelle qui porte le numéro 3, toujours à tort, bien entendu).

Ainsi remaniée, l'œuvre reparut à la scène le 29 mars ; mais, cette fois encore, elle n'eut que peu de représentations : une demi-douzaine. L'élite du public y vint en foule et fit aux belles pages un accueil enthousiaste. Le succès semblait se dessiner, lorsque l'auteur retira sa pièce, dans un accès de mauvais humeur. Il n'avait pas été satisfait de l'interprétation. Après la deuxième soirée, il se faisait remplacer au pupitre.

« Je te prie de demander à M. von Seyfried de bien vouloir diriger, ce soir, mon opéra, écrivait-il le 10 avril à un ami. Je veux le voir et l'entendre moi-même à distance. Ainsi, du moins, ma patience ne sera pas mise à une aussi rude épreuve que lorsque j'entends de près écorcher ma musique !... Je ne veux rien dire des instruments à vent ; mais on efface toutes les indications de nuances, tous les *pp*, les *crescendo*, tous les *decresc.*, tous les *forte*. On ne les fait pas. En s'entendant ainsi, on perd toute envie d'écrire. »

Cette soirée du 10 avril fut la dernière de la série. Un dissentiment avec le baron von Braun survint, qui mit le comble à l'exaspération de l'ombrageux compositeur. Voici comment cet incident est raconté dans les *Souvenirs* d'Auguste Röckel :

« En présence des médiocres tantièmes réalisés par les représentations de *Fidelio* (c'est-à-dire du faible montant des droits d'auteur qu'il percevait), Beethoven se crut victime d'une erreur accidentelle ou volontaire dans le calcul des recettes. Il fit part de ses soupçons au baron. Celui-ci prit tout naturellement la défense de ses subordonnés, ajoutant qu'il espérait bien que, par la suite, les recettes monteraient ; que les premiers rangs, les fauteuils et le parterre avaient seuls été occupés jusqu'alors, mais que bientôt on verrait aussi se remplir les galeries supérieures.

» Ces mots firent bondir Beethoven qui s'écria :

» — Je n'écris pas pour les galeries supérieures !

» — Vraiment ? reprit vivement le baron von Braun, mais Mozart lui-même n'a pas dédaigné de le faire !

» Cette remarque manquait peut-être de tact. Beethoven en fut profondément froissé. Malgré sa profonde admiration pour Mozart, rien ne l'irritait autant que de s'entendre sans cesse jeter à la tête le nom de Mozart. Il tourna le dos au baron, sortit, et fit aussitôt redemander sa partition. »

IV

Les années passèrent. La renommée de Beethoven n'avait pas été atteinte par l'avortement de ses tentatives dramatiques, et elle ne faisait que croître. En 1814, il était l'homme du jour à Vienne. Il venait de donner, dans un même concert, avec le plus éclatant succès, la symphonie en *la* et une cantate de circonstance composée pour célébrer la défaite, à Vittoria, de ce Napoléon dont le génie naissant lui avait inspiré naguère un si vif enthousiasme... et la *Symphonie héroïque*.

A ce moment, les artistes du *Kärntnertheater* (théâtre de la Porte de Carinthie), autorisés par l'intendance, selon la coutume d'alors, à donner une représen-

tation à leur bénéfice, à condition qu'il n'y eût rien à payer pour la pièce jouée, allèrent demander au maître l'autorisation de reprendre son *Fidelio*. Ces braves *Hofoperisten* ont-ils agi par calcul ou par conviction artistique? Se sont-ils dit que le nom de Beethoven influencerait favorablement sur les recettes? Comptaient-ils sur le désintéressement de cet homme qui n'était âpre au gain que par nécessité? Ont-ils voulu faire reviser le jugement injuste porté sur une œuvre en laquelle ils avaient foi? Toujours est-il que c'est à leur initiative que la musique doit de connaître *Fidelio*, le *Fidelio* définitif de 1814.

Car, tout en accédant avec la plus parfaite bienveillance à la demande qui lui était adressée, l'auteur avait mis comme condition qu'on lui laisserait le temps de faire à sa partition les retouches qu'il jugerait nécessaires. On sait qu'il n'a jamais cessé de se perfectionner. Son idéal artistique a été en évolution constante. Déjà en 1800 il écrivait que, plus grands sont les progrès accomplis par un artiste, et moins il est satisfait de ses anciennes œuvres. La version primitive de *Fidelio* se ressentait de l'influence de Mozart. Le rôle de la chanteuse était encombré de vocalises dans le goût du temps. Il avait fini par comprendre que ces ornements extérieurs convenaient mal à son tempérament. Il voulut que sa personnalité reprît le dessus. Sa réputation lui donnait le droit d'être davantage lui-même. Il décida donc de supprimer les traits de virtuosité, les fioritures, les cadences terminales, de faire disparaître tout vestige du style vocal italien, de se débarrasser de tout ce qu'il y avait de factice et de conventionnel dans cette végétation parasite sous laquelle étouffait l'émouvante et profonde expression de la pensée.

Il apporta à l'exécution de son dessein sa fougue habi-

tuelle, encore qu'il fût sollicité par bien d'autres occupations, et notamment par l'organisation d'un concert à son bénéfice. D'ailleurs, il n'avait pu remettre la main sur sa partition. Il avait fini par s'en procurer une qui était fort peu lisible et pleine de fautes. Il lui arrivait souvent que les copistes qu'il employait à mettre ses compositions au net en fissent frauduleusement des expéditions qu'ils livraient, au préjudice de ses droits, à des amateurs ou même à des éditeurs. C'est probablement une de celles-là qui lui revint, à en croire une lettre de lui à son collaborateur Frédéric Treitschke.

Celui-ci, qui remplissait à l'Opéra impérial le double emploi de « poète et régisseur », avait accepté avec empressement l'offre que l'illustre musicien lui avait faite de refondre le livret.

Dans la lettre à laquelle je viens de faire allusion et qu'il écrivait une quinzaine de jours avant la date assignée au fameux bénéfice, Beethoven reconnaît pleinement les services importants que lui rendit son collaborateur :

« Je vous assure, mon cher Treitschke, que cet opéra me méritera la couronne des martyrs. Si vous ne vous étiez pas donné tant de mal pour lui, et si vous n'aviez pas si parfaitement remanié tout, — ce dont je vous serai éternellement reconnaissant, — j'aurais de la peine à me surmonter ! Vous avez ainsi sauvé quelques bonnes épaves du navire échoué.

» En attendant, si vous pensez que l'attente devienne trop longue, ajournez la reprise à une autre époque.

» Je vais maintenant continuer jusqu'à ce que tout soit achevé, suivant ce que vous avez si bien arrangé et amélioré (à chaque instant je m'en rends mieux compte) ; seulement, cela ne va pas aussi vite que lorsque j'écris quelque chose d'entièrement nouveau. Et, dans quinze jours, c'est impossible. »

Le travail du parolier consista à resserrer l'intrigue, à en éliminer ce qui était contraire à la vraisemblance psychologique ou ce qui ralentissait l'action. Tel duo disparut parce que c'était « un morceau de concert », et que Beethoven ne voulait plus rien que de scénique, c'est-à-dire de passionné. Cependant, il y eut parfois désaccord entre son collaborateur et lui. Par exemple, au début de l'acte du cachot, il tenait à un air pour le pauvre Florestan. A quoi Treitschke objectait qu'on ne chante pas lorsqu'on est anémié, épuisé par les privations et presque moribond. On ne chante pas, soit. Mais on gémit, et on peut gémir musicalement, on peut exhaler sa plainte sous une forme harmonieuse.

« Après plusieurs essais, je finis par trouver ce qu'il fallait. Du moins, ce fut son avis. J'écrivis des vers qui dépeignent la dernière flamme d'une vie qui va s'éteindre :

Und spür' ich nicht linde, sanft säuselnde Luft?

Und ist nicht mein Grab mir erhellet?

(Un air doux ne vient-il pas me caresser ?

Quelle lumière éclaire ma prison ?)

» Ce que je vais raconter vivra éternellement dans ma mémoire.

» Beethoven arriva chez moi le soir, vers 7 heures. Après avoir causé de divers points, il me demanda où j'en étais de l'air. Je venais d'en terminer les paroles. Je les lui tendis. Il les lut, et, tout en marchant de long en large dans la chambre, il se mit à marmotter et à grommeler, comme il avait l'habitude de le faire au lieu de chanter. Puis brusquement il alla au piano et l'ouvrit.

» Ma femme l'avait prié, je ne sais combien de fois, mais en vain, de jouer pour elle. Ce jour-là, après avoir placé mon texte sur le pupitre, il commença de merveilleuses improvisations dont il n'existe malheureusement aucun moyen de fixer le vol. Il semblait vouloir y conjurer le thème de l'air.

» Les heures passèrent. Il continuait de jouer à sa fantaisie. On apporta le souper qu'il avait accepté de partager avec nous. Il jouait toujours. Tard dans la nuit, il se jeta à mon cou, et, dédaignant le repas préparé, il rentra précipitamment chez lui.

» Le lendemain, cette belle page de musique était achevée. »

Après cet récit de Treitschke, on ne lira pas avec moins d'émotion celui que j'emprunte à M. Kufferath, et que voici :

« La répétition générale se fit le 22 mai. Beethoven n'avait pas encore terminé la nouvelle ouverture promise et annoncée. Même, si l'on en croit les récits contemporains, il n'en avait pas encore écrit une note, la veille !

» Ce jour-là, il alla déjeuner au *Römischer Kaiser*, son restaurant favori, avec son ami le Dr Bartholoni. Après avoir mangé de bon appétit, il prit la carte du restaurant, et, ayant tracé des portées au verso, il se mit silencieusement à écrire quantité de notes et de phrases musicales. Lorsque le Dr Bartholoni eut soldé l'addition, Beethoven mit tranquillement la carte dans la vaste poche de son vêtement et s'en alla satisfait. Il tenait l'esquisse de son ouverture.

» L'orchestre avait été convoqué dans la matinée du 23, jour de la première, pour la lecture de cette ouverture. A l'heure dite, les musiciens se trouvaient réunis au théâtre, mais Beethoven manquait à l'appel.

» Après l'avoir attendu quelque temps, Treitschke eut l'idée d'aller voir chez lui. Il le trouva endormi. Sur le parquet de la chambre et sur le lit se trouvaient éparpillés les feuillets de la partition. Près de lui, sur la table, dans un verre de vin trempait le reste d'un biscuit ; une chandelle brûlée attestait qu'il avait travaillé jusqu'aux premières lueurs du jour. »

L'ouverture était terminée. (C'est celle qu'on désigne non plus par l'appellation de *Léonore*, mais par celle de *Fidelio*). Le temps manquait naturellement pour qu'on

en copiât les parties ; on ne put donc la répéter, et on se décida à la remplacer, le premier soir, par une autre. On ne joua la nouvelle que trois jours après, à la deuxième représentation, le 26 mai.

Le 22, l'auteur était au pupitre. Il dirigea avec feu ; mais son ardeur l'entraîna plus d'une fois hors de la mesure, et il fallut que le kapellmeister Umlauf, qui se tenait derrière lui et qui surveillait l'exécution, sans qu'il s'en doutât, intervînt du regard et de la main, pour remettre tout en ordre.

Bien étudié, interprété par des artistes convaincus, par des chœurs parfaits, par un orchestre vivant et souple, *Fidelio* produisit enfin un effet considérable. Salué par des acclamations enthousiastes de toute la salle, Beethoven fut rappelé maintes et maintes fois.

Les représentations se succédèrent. La partition fut mise en vente au bout de trois mois, alors que, pour la première version, cinq années s'étaient écoulées avant que parût l'édition, d'ailleurs incomplète.

La réduction pour piano et chant fut faite, sous la direction personnelle du maître, par son jeune disciple Ignace Moschelès. Celui-ci n'avait alors que vingt ans, et on comprend avec quel empressement et quel zèle il se mit au travail. Il a raconté, plus tard, sa joie quand il courait soumettre au grand musicien les pages de la transcription, au fur et à mesure qu'il les avait achevées. Le jour où il lui porta le dernier feuillet, sur lequel il avait écrit : *Terminé avec l'aide de Dieu*, il ne trouva pas Beethoven chez lui, et il laissa le morceau sur la table. Etant allé le reprendre le lendemain, il y trouva quelques corrections et cette annotation, d'une grosse écriture qu'il connaissait bien : *O homme, aide-toi toi-même !*

L'œuvre ne tarda pas à être jouée dans toute l'Allemagne : à Berlin, à Hambourg, à Wiesbaden. Une troupe formée par un impresario intelligent la promena un peu partout, et, dès qu'elle fut connue, elle s'installa définitivement au répertoire de toutes les grandes scènes allemandes.

Elle ne se répandit dehors que plus tard, grâce à une interprète de génie que Léonore trouva un jour, dans la personne de Wilhelmine Schröder.

Elle n'avait que dix-huit ans, et Beethoven ne cacha pas son mécontentement de ce qu'on eût confié un rôle aussi lourd « à une pareille enfant. » Cependant on l'intéressa à elle au point qu'il voulut diriger la représentation lorsqu'elle le joua pour la première fois, en novembre 1822, au Kärntnerthortheater. A la répétition générale — c'est elle-même qui raconte la scène — elle vit surgir au-dessus de l'orchestre un homme aux cheveux en désordre, au visage égaré, aux yeux étincelant d'une flamme inquiète, gesticulant avec violence. Il se livrait aux contorsions, aux plongeons et aux sursauts que j'ai déjà eu occasion de signaler à propos de la représentation du 20 novembre 1805.

Comme, depuis cette époque, il était devenu complètement sourd, et qu'il n'entendait pas ce qui se passait sur la scène, il en résulta un si abominable charivari qu'on ne put continuer. Il fallut parlementer avec mille précautions et circonlocutions, et Beethoven consentit à céder le bâton à Umlauf.

Il rentra alors chez lui et se jeta sur son lit, où il resta longtemps étendu, la tête dans les coussins, secoué par les sanglots. Il n'avait jamais plus cruellement souffert de son infirmité.

A la première (qu'il ne dirigea pas, bien entendu), il

vint s'asseoir derrière le chef d'orchestre, enveloppé jusque par-dessus la tête dans son manteau. De toute sa personne, on ne voyait que ses deux yeux qui lui-saient comme des tisons ardents. Dans ses mémoires, Wilhelmine Schroeder raconte combien ce regard la fascina.

A la fin du spectacle, Beethoven vint la trouver. Il n'avait pas entendu le son de sa voix, mais l'âme de son chant s'était manifestée à lui dans chaque expression du visage, dans toute l'attitude de l'artiste qui, en effet, s'était montrée incomparable.

« Paternellement, la main fiévreuse du maître caressa la joue de la jeune fille; il la remercia et lui promit d'écrire un opéra pour elle, promesse qui ne se réalisa pas.

» L'impression produite par l'interprétation de la Schroeder fut énorme. Dans toutes les villes de l'Allemagne on voulut l'entendre. Elle était surtout belle dans la scène de la prison. Richard Wagner qui la vit bien plus tard, en 1834, en parle fréquemment dans ses écrits. Il avoue que c'est d'elle, de son chant passionné et plein d'âme, qu'il apprit à pénétrer la pensée de Beethoven, que c'est elle qui lui fit comprendre tout ce qu'il est possible d'exprimer par le chant.

» Il cite, comme un exemple à retenir, l'art avec lequel elle détachait certains mots de la phrase chantante, qu'elle parlait plutôt qu'elle ne les chantait. Dans la scène de la prison, lorsqu'elle arrête le poignard de Pizzaro et s'écrie : « Un pas de plus, tu tombes mort ! », elle parvenait à mettre en relief le mot « mort » d'une façon si prenante et avec un tel accent, en le *parlant*, que toute la salle était secouée d'un frisson de terreur. »

C'est grâce à elle que *Fidelio* passa à l'étranger, notamment à Londres et à Paris.

V

Il restait à l'œuvre une nouvelle épreuve à traverser, un nouvel avatar à subir. On crut devoir la « tripa-touiller » pour l'accommoder aux exigences des pays où on la produisait. Ne nous indignons pas trop de ces concessions faites aux habitudes de certaines gens. Il faut une initiation pour admettre une esthétique différente de celle qui est traditionnelle et, comme on dit, nationale.

Il y a plus : certains édifices comportent un genre déterminé de spectacles. Une œuvrette se sent mal à l'aise dans un monument tel que celui que Charles Garnier a construit à Paris. Même un drame intime et familial est gêné dans un aussi vaste cadre, dans un vaisseau taillé pour les opéras à grosse caisse, si je peux les appeler ainsi. Il est bon pour le *Prophète* ou les *Huguenots* : il l'est moins pour *Don Juan*. Et on sait combien la mise en scène des *Maîtres chanteurs* au Grand-Opéra français a altéré le caractère de ce drame national.

Fidelio était un opéra comique qui, pour se produire en Angleterre, en Belgique, en France, dut subir des arrangements divers. En vue de sa représentation à la Monnaie, de Bruxelles, Gevaert remplaça le dialogue parlé par des récitatifs chantés. (Berlioz n'a-t-il pas accepté de faire un travail analogue pour *Freyschütz* ?) Il revint aussi aux fioritures que l'auteur avait fini par enlever. Il en ajouta même certaines de son cru.

En France, l'opéra avait été donné en allemand, avec la Schröder (1829) et M^{me} Fischer-Achten (1842), puis en italien avec la Cruvelli (1852).

Quand Carvalho remonta cette pièce au Théâtre-Lyrique (1860), il voulut la donner en français et mise au

goût français. Il chargea de ce travail les librettistes à la mode, Michel Carré et Jules Barbier.

Comme on consentait difficilement alors à faire paraître sur la scène lyrique des êtres simplement humains, comme le public demandait à voir des princesses, des rois, des gens à casque, le scénario de Bouilly parut trop bourgeois et le décor trop simple; on le transforma donc en un grand drame avec des personnages de haute lignée. Le pauvre Florestan fut élevé à la dignité de duc de Milan. Car ce n'était plus en Espagne que se déroulait la tragique aventure, mais en Italie. Le *deus ex machina* chargé d'intervenir au moment opportun pour dénouer l'événement n'était ni plus ni moins que le roi de France, Charles VIII, qui se trouvait passer dans ces parages par un heureux hasard. Léonore, elle, était devenue Isabelle d'Aragon. Excusez du peu !

La métamorphose des acteurs du drame permettait de déployer le luxe dont les spectateurs, déjà alors, étaient épris. Charles VIII, pour se rendre à Naples, avait endossé une tunique brodée d'or et revêtu un manteau d'hermine. Il avait bien fallu que Fidelio et le prisonnier fussent accoutrés misérablement, mais ils se rattrapaient, si j'ose ainsi parler, pour l'apothéose finale. Car il y avait, bien entendu, une apothéose à grand spectacle. Après le duo de la prison, on faisait un long entr'acte, ensuite duquel le rideau se relevait sur un décor splendide, « une salle magnifiquement ornée dans le palais des ducs de Milan, avec un trône et plus bas un autre siège », destinés respectivement au duc et à son épouse, la dame Isabelle d'Aragon, lesquels faisaient leur entrée triomphale en des atours éblouissants.

Hélas ! tout ce déguisement nuisit à l'œuvre, au lieu de lui servir. Berlioz, qui comptait sur la scène de la

prison, dut reconnaître que le célèbre « quatuor du pistolet » ne produisait pas l'effet attendu.

« L'action ayant été transportée à une époque où le pistolet n'était pas inventé, dit-il, on a dû renoncer à le donner à Fidelio pour arme offensive : la jeune femme menace Pizzaro avec un levier en fer, incomparablement moins dangereux, pour un tel homme surtout, que le petit tube avec lequel cette faible main peut à coup sûr frapper de mort Pizzaro, s'il fait le moindre mouvement. Je vois encore M^{me} Schröder-Devrient avec le tremblement de son bras qu'elle tendait vers Pizzaro en riant d'un rire convulsif. »

Et l'auteur d'*A travers chants*, qui est en même temps l'auteur des récitatifs de *Freyschütz*, ajoute sévèrement :

« Voilà ce qui résulte de tous ces tripotages de pièces et de partitions accommodées aux prétendues exigences d'un public qui n'exige rien et s'arrangerait fort qu'on voulût bien lui offrir certains ouvrages tels que les auteurs ont écrits. »

Telle est aussi l'opinion de M. Maurice Kufferath. C'est pour la faire prévaloir qu'il a écrit le livre dans lequel j'ai trouvé les matériaux de cette étude. Mais il ne s'est pas contenté de signaler le contre-sens commis par les adaptateurs français ou belge : il a voulu réparer leur faute. Il a tenu à honneur de rétablir la pureté du texte, en reprenant pour les dialogues le langage familier et un peu archaïque, un peu conventionnellement naïf, du larmoyant Bouilly, et en écrivant pour les parties chantées des sortes de vers libres, pas très élégants, sans doute, pas très harmonieux, ni très clairs, ni très corrects, mais qui ont du moins le mérite de s'adapter « non seulement au rythme et au mouvement de la phrase musicale, mais aussi à l'expression de

celle-ci, de façon à faire correspondre les paroles le plus fidèlement possible aux dessins confiés alternativement aux voix et à l'orchestre. » Quant à la partition, il lui restitua le caractère de sobriété et de vigueur qu'elle avait pris sous sa forme définitive, en 1814.

Il fut récompensé par le succès. Il eut la joie de voir *Fidelio* tout nu, si on peut ainsi parler, réussir brillamment sur cette même scène de la Monnaie que Gevaert avait deshonorée en l'y introduisant sous des oripeaux de sa façon et avec du clinquant. La représentation du 22 janvier 1912 a été suivie d'une vingtaine d'autres.

Et il est probable que Paris va suivre l'exemple de Bruxelles. On annonce une prochaine reprise à l'Opéra-Comique, sur ces planches qui ont porté *Louise*, sur lesquelles on a « planté » un atelier de couture, une mansarde, une loge de concierge. Nous nous passons aujourd'hui de panache, de brocart d'or et de couronnes. Nous ne faisons pas fi du décor : au contraire. Mais c'est exact que nous le voulons, plutôt que somptueux, et poétique plutôt que majestueux. Nous ne nous effarouchons pas de voir la fille du guichetier repasser du linge devant la geôle, comme la future maréchale de Dantzig au premier acte de *Madame Sans-Gêne*.

Notre génération est de plus en plus éprise de musique. Elle accueillera avec une respectueuse sympathie l'œuvre de l'illustre compositeur. Et celle-ci reprendra dans l'estime des connaisseurs la place dont on peut s'étonner qu'elle ait été privée.

On a cherché les causes de l'espèce d'indifférence, sinon même de l'éloignement, dont elle a eu à souffrir. M. Jean Chantavoine les voit dans ce fait que Beethoven n'a composé que cet unique opéra. On a donc pu être porté à penser qu'il sortait de son genre.

Berlioz a attribué la froideur du public à une cause plus haute. Il croit que ce qui a pu rebuter les auditeurs insuffisamment initiés, c'est « la chasteté de la mélodie, c'est le mépris souverain de l'auteur pour l'effet sonore quand il n'est pas motivé, pour les terminaisons banales, pour les périodes prévues ; c'est la sobriété opulente de son instrumentation, la hardiesse de son harmonie ; c'est surtout, j'ose le dire, la profondeur même de son sentiment de l'expression. »

Sans doute, il y a du vrai dans ces hypothèses. Mais on peut penser que les circonstances défavorables dont j'ai fait le récit ont contribué, elles aussi, à empêcher *Fidelio* de prendre plus vite et plus brillamment son essor. Cette histoire est consolante pour ceux qui, n'ayant pas de génie, ne réussissent pas dans leurs entreprises. Elle est consolante aussi parce qu'elle montre que les chefs-d'œuvre finissent toujours par être reconnus, ce qui tend à prouver que l'humanité est sans cesse en progrès.

ANNA-DÉBORAH D'ALSHEIM.



LES

IDÉES POLITIQUES DE DOSTOÏEVSKY

Eugène-Melchior de Vogüé, s'appêtant à parler de Dostoïevsky, prenait naguère des précautions extrêmes : « Voici venir le Scythe, s'écriait-il, le vrai Scythe qui va révolutionner toutes nos habitudes intellectuelles. » Sur quoi l'auteur du *Roman russe*¹ traçait du Scythe annoncé un portrait magistral, le plus vivant, le plus « parlant » peut-être de son admirable livre. Ce portrait n'était pas du reste un portrait en pied. Vogüé négligeait sciemment d'étudier en Dostoïevsky l'écrivain politique. Et avec sa loyauté coutumière il ne manquait pas de dire pourquoi. Dostoïevsky publiciste lui paraissait trop complètement russe, trop complètement « scythe » pour être compris du public français. « Un étranger, déclarait-il sèchement, n'a que faire dans les débats qu'il soulève. »

Ce langage pouvait se justifier au moment où Vogüé écrivait le *Roman russe*. Que {dis-je ? C'était là certainement, il y a un quart de siècle, le seul langage raisonnable. Il importait de ne pas désorienter outre mesure des lecteurs déjà passablement dépayés par ces

¹ E. M. de Vogüé, *Le roman russe*. 6^e édition. Paris, 1906, pages 203-279.

grands Moscovites du dix-neuvième siècle. Mais, depuis vingt-cinq ans, grâce en partie à l'alliance franco-russe, grâce surtout à d'intelligentes médiations, la Russie et ses « Scythes » se sont sensiblement rapprochés des Occidentaux. Les idées politiques d'un Dostoïevsky continuent, certes, de nous paraître étranges, déconcertantes... et généralement erronées, mais elles n'ont plus ce caractère effarant que leur attribuait Vogüé. Il eût été absurde, encore une fois, de nous initier à la politique de Dostoïevsky avant de nous faire connaître ses romans et ses drames, mais un coup d'œil dans les articles du publiciste aide à faire comprendre le littérateur et se justifie par cela même.

Un libraire de Munich, entreprenant une édition complète de Dostoïevsky, a consacré un volume entier à la politique du grand romancier russe ¹. L'activité de Dostoïevsky comme publiciste est postérieure à son séjour en Sibérie. Il rédigea d'abord, avec le concours de son frère Michel, le journal le *Temps*. Puis, le *Temps* ayant sombré, il fonda l'*Epoque* ; mais la feuille chère à son cœur, celle où il s'exprima en toute indépendance et en toute abondance, s'appelait simplement le *Journal d'un écrivain* (1876 à 1877). La Russie se trouvait, pendant cette dernière période, en guerre avec la Turquie. Les esprits étaient très montés, les passions très ardentes. M. Merejkovsky — c'est à lui que l'éditeur munihois a confié le soin de former le *volume politique* de son Dostoïevsky — ne pouvait emprunter les éléments de son recueil à une époque plus intéressante et significative, tant au point de vue russe qu'au point de vue européen.

¹ F.-M. Dostofevsky, *Politische Schriften*. Bd. XIII der *Sämtlichen Werke*, Munich et Leipzig, R. Piper & C^{ie}.

I

Disons-le tout de suite, Dostoïevsky, traitant les grands problèmes politiques, se meut très apparemment dans un domaine qui n'est pas le sien. Dostoïevsky rédigeant un article de journal, c'est un peu le « père Ingres » s'escrimant sur son violon. Dostoïevsky pensait politiquement en littérateur. On lui en fit sans doute la remarque acrimonieuse, car il ne perd pas une occasion de se défendre : « Non, déclare-t-il, et cent fois non, mes idées ne sont pas *les fantaisies échauffées d'un individu qui ne comprend rien à la politique.* » Mais voilà, Dostoïevsky juge les choses de Russie en sujet russe, avec un esprit resté russe, alors qu'autour de lui tous, à l'en croire, ont été contaminés par la peste occidentale.

Bien qu'il eût passé — ou peut-être parce qu'il avait passé — plusieurs années à l'étranger, Dostoïevsky éprouvait pour l'Europe ou, comme il dit, pour l'Occident, une horreur indicible. Rien ne lui paraissait plus absurde que le progrès politique tel que les « esprits éclairés » le conçoivent. Rien ne lui paraissait plus dangereux pour ses compatriotes que la séduction de la France ou de l'Angleterre. Dostoïevsky a la haine du Russe occidentalisant ou européenisant. A l'égard de ce Russe parisianisant qui s'appelait Tourguénief et dont il fut le contemporain, sa haine se compliquait de mépris et de colère. Il l'a tourné en ridicule dans son drame *Les possédés* ; il ne manquait pas une occasion de le déchirer en des propos hyperboliquement féroces. La Russie est, à l'en croire, une nation unique, au tempérament tout spécial. Il y a la Russie, la Russie sainte, la Russie élue. Et puis, il y a le reste du monde, obscur ramassis de peuples....

Les musulmans ne parlent pas des giaours et les juifs des goïm avec un dédain plus altier que le Russe Dostoïevsky ne parlait des non-Russes.

Très sincèrement, il était persuadé que tous les Européens le payaient de retour. L'Europe, à l'en croire, déteste les Slaves en bloc : « On paraît nourrir en Europe, écrit-il, un mépris héréditaire et d'ailleurs écrasant à notre égard. On y confond les Slaves avec les Huns ! L'Europe consentirait volontiers à ce qu'on détruisît tous les Slaves, femmes et enfants, jusqu'au dernier. » Quel délire de la persécution est-ce là ? C'est à se demander quels Occidentaux Dostoïevsky fréquenta pendant son séjour aux contrées maudites. Certes, les Européens ont l'impression d'être séparés des Russes par d'immenses fossés, par d'énormes abîmes ; malgré notre bonne volonté, nous craignons de ne pas toujours comprendre ces cousins éloignés des marches d'Asie ; mais qu'il y a loin de ces sentiments à la haine et au mépris collectifs dont s'afflige le romancier russe !

Dostoïevsky puisait les éléments de sa politique moins dans l'observation de la réalité que dans ses préjugés et ses partis pris. Au fond, il n'avait rien de ce qui est nécessaire pour parler de politique sainement : ni le sens historique, ni le simple bon sens, ni la froide raison. On sait qu'il souffrit dans sa jeunesse de crises singulières présentant tous les caractères de l'épilepsie. Ses souffrances pendant les années de Sibérie, la vie de misère et de privations qu'il mena ensuite ne contribuèrent pas à lui rendre équilibre et santé. Il apportait à l'étude des phénomènes politiques cette frénésie douloureuse qui préside à ses intuitions psychologiques. Et c'est pourquoi tout ce qu'il a écrit est si vivant et si personnel, mais si sujet à caution.

Les événements ont contredit la plupart des prophéties qu'il a, je ne dirai pas hasardées, — la Pythie ne parle pas au hasard, — mais émises avec un aplomb presque insolent. Dès 1873, Dostoïevsky annonçait la chute du régime républicain en France. La monarchie prendrait sa place et n'aurait rien de plus pressé que de partir en guerre pour le rétablissement du pouvoir temporel des papes. L'auteur du *Journal d'un écrivain* n'a pas annoncé moins obstinément la fin de l'Autriche-Hongrie : « Elle est déjà à deux doigts de la mort. Sa disparition est certaine. Comme la Turquie, elle est un *corps malade*. Peut-être est-elle plus malade encore. » Sur l'imminence de la révolution sociale, Dostoïevsky a divagué de même avec solennité. Il redoutait le « grand soir » de toute son âme et, vraiment, il semble étrange qu'on ait pu l'accuser dans sa jeunesse de coqueter avec les novateurs.

Pourtant, les faits sont là. Dostoïevsky s'est vu condamner à mort pour son commerce coupable avec des réformateurs subversifs. On veut croire que les tribunaux russes n'envoyèrent pas Dostoïevsky en Sibérie sans avoir pour cela de bonnes raisons ; mais il faut convenir que cette cure héroïque agit au delà de toute espérance. Dès son retour d'exil, le revenant de la maison des morts manifeste un tsarisme intransigeant. Tous ses écrits politiques respirent désormais une peur sacrée de la révolution et un loyalisme aveugle. L'Europe, engouée de socialisme et même d'anarchisme, allait faire, pensait-il, de sinistres expériences. Il redoutait pour l'empire le contre-coup de ces désordres : « Nous sommes à la veille d'événements immenses qui vont bouleverser et transformer l'Europe », écrivait-il. Sur ce point encore, Dostoïevsky a mal prophétisé. Trente-cinq ans ont passé depuis ses articles et l'Europe — travaillée par le socia-

lisme — en est encore à attendre les bouleversements promis.

Raisonnant de politique *ex cathedrâ* et *ab abstracto*, Dostoïevsky pouvait préconiser en matière de gouvernement des principes dont les gouvernants se soucient malheureusement fort peu. La rouerie des hommes d'Etat le remplissait d'indignation. Il eût voulu voir l'honnêteté inspirer les souverains et leurs ministres : « La politique de l'honneur et du désintéressement, déclarait-il, n'est pas seulement pour une grande nation la seule politique digne d'elle, c'est aussi la plus avantageuse. » On voudrait penser là-dessus comme Dostoïevsky, mais ce n'est vraiment pas très facile. Les plus grandes puissances d'aujourd'hui, la Prusse et l'Angleterre, ne sont pas précisément arrivées au pinacle en observant une politique « désintéressée. » Quoi qu'en dise le publiciste russe, le désintéressement n'a pas toujours réussi aux souverains qui le pratiquèrent. Les exemples cités par Dostoïevsky en faveur de sa thèse sont malheureusement peu persuasifs. Il allègue la prospérité des Etats-Unis, prospérité qu'il attribue à l'abolition de l'esclavage. Mais n'est-elle pas des plus problématiques, la relation entre ces deux phénomènes ? L'abolition de l'esclavage n'a-t-elle pas créé au contraire aux Etats-Unis une situation difficile dont ce pays souffre encore ? L'affranchissement des noirs n'entraîne-t-il pas des troubles fréquents dans les Etats du sud ?

Rien de plus juste, au demeurant, rien de plus moral que le malaise résultant en Amérique de la question nègre. Il est dans l'ordre que les fautes des pères retombent sur les enfants et que les descendants pâtissent des violences commises par les ancêtres. Dostoïevsky, dans son optimisme, — car il est résolument optimiste malgré

les apparences, — a méconnu cette vérité d'expérience. On a souvent marqué une parenté d'esprit entre cet auteur et Jean-Jacques Rousseau. Son ardeur à préconiser une politique *vertueuse* est un exemple de cette communauté de sentiments.

II

La philosophie politique de Dostoïevsky est toute pénétrée de mysticisme. Il est convaincu que la Providence a donné à la Russie une mission spéciale. On a souvent observé que tous les peuples inclinaient à se croire individuellement le peuple élu. Les Allemands Schelling et Hegel mettaient cette idée à la base de leurs systèmes. On connaît pour quelles raisons la France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Italie s'attribuent, elles aussi, la primauté. Nous voyons moins clairement au nom de quels principes la Russie peut se croire appelée à dominer le monde ; mais Dostoïevsky va nous l'apprendre. Il va même nous le ressasser, jusqu'à la lassitude. Tant sa conviction à cet égard est puissante.

La Russie, à l'en croire, est le premier pays du monde parce qu'elle est seule à professer le christianisme. Dans les diverses confessions chrétiennes qui se partagent l'Occident, Jésus-Christ, d'après Dostoïevsky, refuserait aujourd'hui de reconnaître sa doctrine ; mais il louerait et chérirait la Russie pour avoir conservé intact son enseignement. La Russie possède dans l'orthodoxie un trésor sans pareil, un talisman qui lui fera supporter les épreuves présentes et lui donnera finalement la victoire sur les autres peuples.

Il est piquant de voir Dostoïevsky porter sur le catholicisme, par fanatisme orthodoxe, des jugements analogues à ceux qu'arrachait à M. Homais la haine de son

curé. Dostoïevsky réprouve le protestantisme sous ses diverses formes, mais il déteste, mais il exècre la religion apostolique et romaine. Il la condamne surtout pour l'alliance qu'elle aurait toujours contractée avec les grands de la terre contre les faibles et les déshérités. Dostoïevsky, *peuple* par toutes ses fibres, aperçoit dans l'Eglise romaine une grande dame dédaigneuse et la poursuit de ses rudes invectives de plébéien. Méconnaissant le courant démocratique qui tout le long de l'histoire du catholicisme se manifeste à qui sait le voir ; ignorant de parti pris saint François d'Assise, saint Vincent de Paul, Montalembert, Manning, Ketteler et tant d'autres amis du peuple qui sortirent des rangs de l'Eglise romaine, Dostoïevsky maudit en elle un instrument périmé d'oppression et de réaction.

Le protestantisme ne lui inspire pas un jugement moins sévère. Au demeurant, demande-t-il, est-ce bien là une religion ? Le protestantisme, selon lui, n'est qu'une Fronde dirigée contre l'Eglise romaine, une croyance toute critique et toute négative. Si le catholicisme disparaissait, le protestantisme sombrerait aussi. Cette fois encore, Dostoïevsky se trompe lourdement. Le protestantisme fut peut-être, à l'origine, tel qu'il le décrit ; mais il a pris, depuis le seizième siècle, une physionomie bien à lui. Largement affranchi des principes qui guidèrent les réformateurs au début, il est aujourd'hui évangélisme beaucoup plus qu'anticatholicisme. Sa vie et son action se conçoivent parfaitement en dehors de tout contact hostile avec l'Eglise de Rome. Celle-ci pourrait disparaître — ce qui, d'ailleurs, n'est pas à prévoir — sans entraîner la ruine ni du luthéranisme, ni du calvinisme, ni de l'Eglise d'Angleterre.

J'ai dit que le protestantisme était évangélisme. Les

théologiens réformés cherchent, j'en suis sûr, très sincèrement, à tirer des livres divins la loi qu'ils enseignent ; mais cette conviction que j'affirme eût certainement fait tressaillir l'écrivain russe dont nous analysons la pensée : « L'évangélisme, prétend Dostoïevsky, mais le protestantisme en est la négation ! Seule parmi les Eglises chrétiennes, l'orthodoxie a le droit de se dire évangélique. »

Et nous voici en pays connu. Il nous a été beaucoup parlé naguère de l'évangélisme russe, de cette *vertu de la souffrance* et de cette *religion de la souffrance humaine* que les littérateurs moscovites ont prêchées à l'envi. Dostoïevsky fut un des plus zélés missionnaires de ces grandes idées. On se rappelle les propos de son Raskolnikof, le héros de *Crime et châtiment*, tombant aux pieds de la fille perdue qu'il aime : « Ce n'est pas devant toi que je m'incline, c'est devant toute la souffrance de l'humanité. » Dans ce cri du cœur, nous avons salué naguère un cri russe. Pour Dostoïevsky, c'est là tout simplement un cri chrétien, un cri orthodoxe. Il traduit le véritable esprit de l'Evangile, alors que les interprétations données du christianisme par les autres Eglises ne sont que des travestissements. Ce véritable Evangile, il appartient à l'orthodoxie de l'annoncer, de l'inculquer au reste du monde.

Le but de la foi, pour le Russe, n'est pas dans la vie pratique, mais dans le salut de l'âme. D'où l'abîme entre l'Eglise romaine et l'orthodoxie. Alors que l'orthodoxie orientale vise à l'universelle fusion spirituelle des hommes en Jésus-Christ, le catholicisme romain poursuit un idéal diamétralement opposé. Rome cherche tout d'abord à s'assurer une durable alliance temporelle sous forme d'une monarchie universelle, après quoi Rome tentera

de mener à chef une alliance spirituelle sous la direction du pape, maître de ce monde terrestre. L'orthodoxie orientale tend d'abord à la fusion spirituelle de l'humanité en Christ. Une fois ce résultat obtenu, mais alors seulement, elle réalisera sur cette base la fusion temporelle de l'humanité.

Dénaturée par le catholicisme « qui a vendu Jésus-Christ pour des biens terrestres », la doctrine du Christ a perdu en Occident la confiance du peuple. Il n'en va pas de même en Russie. Le peuple y est resté croyant. La Russie est donc appelée à « rechristianiser » l'Europe et à christianiser le monde entier par l'orthodoxie. Quand et comment ? Dostoïevsky nous laisse à cet égard dans l'ignorance ; mais il ne met point en doute la mission même de son peuple. Elle s'accomplira conformément à l'esprit de l'Évangile, soit conformément à cet idéal d'humilité et d'ascétisme qui était celui de Dostoïevsky romancier : « Quand notre heure sonnera, écrit-il, nous commencerons par devenir les serviteurs de tous en vue de la réconciliation de tous. En cela consiste notre grandeur, puisque la fusion définitive de l'humanité sortira de tout cela. »

Que l'orthodoxie soit telle en principe, plus démocratique, plus populaire, plus pitoyable aux déshérités que les autres confessions chrétiennes, je le crois volontiers. Du moins tous les auteurs, Russes ou non Russes, qui en écrivirent avec compétence lui ont-ils prêté ces caractères. « Notre Eglise, déclarait feu Pobédonostzeff, procureur-général du saint-synode (*Recueil de Moscou*, 1896) a été de tout temps et reste jusqu'à présent *l'Eglise du peuple tout entier*. Ce qui la distingue, c'est l'esprit de charité et l'absence de distinction personnelle. » A ce titre, l'orthodoxie paraissait à Pobédonos-

tzeff infiniment plus près du véritable esprit évangélique que le catholicisme et surtout le protestantisme. Il reprochait à celui-ci de ne pas distinguer suffisamment entre ce qui est de la terre et ce qui est du ciel. Et il fondait son accusation sur des textes empruntés à des anglicans de marque : « Si la corruption est complète, a écrit l'historien Froude, aucune compassion ne peut être admise. Elle n'est possible que si nous confondons dans notre cœur le crime et l'infortune. » A quoi le procureur du saint-synode objectait : « Quel mépris doit donc ressentir cet auteur anglais à l'égard des Russes, chez lesquels cette confusion existe réellement et qui ont toujours appelé les *criminels* des *malheureux* ! »

Oui, telle est la théorie. Oui, l'orthodoxie orientale propose à ses fidèles un très noble et très pur idéal de pitié et de charité. Et certains écrivains russes — les Dostoïevsky et les Tolstoï — ont généreusement formulé et ardemment préconisé cet idéal ; mais l'orthodoxie passant dans les faits, l'orthodoxie manifestée dans l'histoire, a tout autre apparence. Un écrivain russe bien placé pour en juger, M. Dmitri Merejkovsky, n'hésite même pas à déclarer la vérité historique « absolument contraire » à l'idéal théorique que nous venons d'exposer. Si l'idée de l'universelle fusion des hommes par l'esprit, déclare M. Merejkovsky, a existé quelque part, c'est dans le catholicisme. Les essais qu'il a tentés pour la réaliser ont échoué. Du moins s'est-il appliqué à cette réalisation. On n'en saurait dire autant de l'orthodoxie.

Dostoïevsky blâme le catholicisme romain pour avoir confondu le temporel avec le spirituel et pour avoir béni la Bête au nom de l'Eglise ; mais un phénomène identique, objecte M. Merejkovsky, s'est produit dans l'orthodoxie. En Occident, l'Eglise est devenue un Etat ; en

Orient, l'Etat est devenu une Eglise. Le César romain s'est élevé en Russie au grade de « juge suprême des affaires ecclésiastiques », d'après la propre formule de Pierre le Grand, donnant un statut au saint-synode.

Et M. Merejkovsky de conclure : « Nulle part la domination de la Bête n'a été aussi cruelle et blasphématoire que dans l'autocratie russe. » Cette opinion est quelque peu tranchante, mais, convenons-en, le spectacle de la Russie contemporaine n'est pas pour l'infirmier. Qu'on demande aux catholiques de Pologne, aux protestants de Finlande et des provinces baltiques, aux dissidents de tout l'empire ce qu'ils pensent de cette « fusion spirituelle de tous les hommes par la charité » où Dostoïevsky aperçoit le but suprême de l'orthodoxie ! Je crains fort que leur réponse n'apporte au dur propos de M. Merejkovsky une confirmation éclatante.

III

Orthodoxe, démocrate et mystique, en politique comme en religion, Dostoïevsky met tout son espoir dans ces deux éléments de la puissance russe : le tsar et le moujik. Les âpres querelles entre républicains et monarchistes qui marquèrent en France les années consécutives à la guerre franco-allemande avaient produit sur lui une impression pénible. Il ressentait profondément le tort que causait à la France le fait d'avoir à sa tête un gouvernement qui n'était que le gouvernement d'un parti. A tout prix, il fallait épargner à la Russie un pareil malheur. Le culte du peuple russe pour le tsar, l'idée que le tsar est le père du peuple caractérisent, d'après Dostoïevsky, la nation russe, au même titre que son orthodoxie. Dieu et le tsar, le peuple russe mourrait de méconnaître ces *vérités éternelles*, comme il les appelle. Mais y a-t-il, en po-

litique, des vérités éternelles ? Et n'était-il pas fort téméraire, du temps déjà de Dostoïevsky, de tabler sur l'éternité de la théocratie moscovite ? Malgré tout, Dostoïevsky était trop intelligent pour ne pas voir venir l'orage. Et il l'a vu venir. Mais, par un accident commun, il s'en raccrocha, si l'on peut dire, avec plus de ferveur, avec une ferveur plus angoissée, à ces institutions séculaires où il pensait trouver un abri contre la tempête : tsarisme, orthodoxie.

Plus encore qu'au tsar, dont il ne parle qu'avec une discrétion extrême, il croyait au peuple, au peuple des campagnes. Du paysan russe devait venir le salut. Dostoïevsky a raconté lui-même une hallucination typique dont il fut l'objet. Alors qu'il n'était encore qu'un enfant, il entendit un jour, en rase campagne, une voix mystérieuse crier : « Au loup !... »

Fou de terreur, il prit la fuite et courut droit devant lui, sans se retourner. Un brave homme de moujik nommé Marei labourait à quelque distance. Tout tremblant, Dostoïevsky lui conta sa frayeur et implora sa protection. De sa droite calleuse et souillée de terre, Marei traça d'abord le signe de la croix, puis caressa le petit Feodor Michailowitch, tremblant de fièvre et tout près de s'évanouir : « Là, là, mon enfant, disait-il ; il n'y a pas de loup par ici. Et puis, bien sûr que je ne lui permettrais pas de t'emporter.... »

Il y a quelque chose de symbolique dans cette anecdote. Sa vie durant, Dostoïevsky vécut dans la terreur du loup, du loup qui devait dévorer sa Russie bien-aimée. Et toujours il lui suffit, pour recommencer de croire en son peuple, de reprendre contact avec le moujik : « S'il y a chez nous, disait-il, quelque chose de tout à fait sain, de tout à fait intact, c'est la base, par où j'entends le

peuple, le peuple sur lequel la Russie a été de tout temps et continuera d'être assise. »

L'amour du moujik, le culte du moujik étaient d'ailleurs des sentiments fort répandus à l'époque où écrivait Dostoïevsky. Les plus célèbres auteurs russes de la seconde moitié du dix-neuvième siècle ont glorifié le moujik en prose et en vers. Le héros de ces *Danichef* qui firent courir naguère tout Paris est un serf affranchi du nom d'Ossip. Et le comte Danichef, son maître, s'incline humblement devant lui : « Cet homme est grand, dit-il à sa mère, cet homme vaut mieux que nous. » Le culte du moujik se trouve même chez les déracinés comme Tourguénief, tant il répondait à l'idée régnante : « Nous autres civilisés, s'écrie un personnage de *Fumées*, nous ne sommes que des guenilles, mais le peuple, oh ! le peuple est grand. » La même vénération superstitieuse s'observe chez Léon Tolstoï. Il célébrait dans la vie des moujiks la vie idéale et — ne pouvant emprunter leur âme — du moins portait-il volontiers leur costume.

L'amour du moujik n'est pas moins essentiel dans la littérature de Dostoïevsky... et dans sa politique. Et dans celle-ci comme dans celle-là, ce sentiment revêt un caractère franchement mystique : « A notre littérature, écrit-il, revient le mérite d'avoir plié le genou par l'entremise de ses meilleurs représentants, et bien avant toute notre *intelligence*, devant la vérité du peuple. Notre littérature a salué dans l'idéal du peuple le seul idéal vraiment beau. » Dans cette adoration religieuse pour le Démon russe, on découvre de nouveau une ressemblance avec Rousseau. Ces effusions sentimentales qu'inspirait à l'auteur d'*Emile* et aux hommes de son temps le retour à la nature, le retour au moujik les inspire à Dostoïevsky.

Effrayés par les bouleversements dont l'influence occi-

dentale menace le tsarisme, exaspérés par les grands airs supérieurs des Russes cosmopolites, les écrivains slavophiles considéraient comme un devoir de prendre contre les novateurs la défense des « couches profondes », de leurs vertus simples, de leur foi naïve : « Puissions-nous apprendre du peuple, gémit Dostoïevsky, comment on dit la vérité ! Le peuple peut nous enseigner l'humilité, le sérieux, la pratique de la vie. » L'intelligence russe gagnerait infiniment à se rapprocher du moujik : « Ce serait une première tentative en vue de guérir nos racines. » La Russie n'existe au surplus que dans son peuple : « La Russie est peuple », répète à satiété Dostoïevsky. Même il spécifie : « La Russie n'est pas l'Autriche. » C'est le peuple russe qui, dans les moments tragiques, a sauvé la Russie. Alexandre I^{er} parlait en vrai souverain de son pays quand il refusait d'obéir à Napoléon, sommant le tsar de remettre son épée au fourreau, et quand il annonçait son intention de se laisser pousser la barbe et de gagner les forêts *avec son peuple*. Et Dostoïevsky rédige la confession de foi suivante qui, chimérique peut-être, n'en a pas moins une réelle grandeur : « Je veux qu'on le sache : je tiens par-dessus tout au peuple. Je crois — comme à des choses sacrées — à l'âme du peuple et à sa force, dont nul de nous ne paraît encore soupçonner l'impétuosité ; mais je crois surtout à la signification rédemptrice de l'esprit populaire, à sa puissance de conservation et de construction. »

Dostoïevsky — les événements l'ont prouvé — s'exagérerait puissamment ce qu'il appelait la *force de conservation* du peuple russe, c'est-à-dire son conservatisme religieux. La piété du peuple russe est singulièrement en surface. Elle résiste mal à une propagande révolutionnaire méthodiquement menée : « En fait, écrit M. Merej-

kovsky, les paysans russes n'ont jamais été aussi éloignés du christianisme qu'aujourd'hui. Entre la terre et le ciel, un abîme s'est creusé. »

Le peuple russe demeurant incapable de traduire de lui-même ses aspirations, les gens de lettres ont pu lui attribuer leurs propres sentiments sans courir le risque d'être démentis. C'est ainsi que Dostoïevsky a glorifié dans le moujik le soutien conscient de l'orthodoxie et le représentant le plus parfait du véritable esprit évangélique ; mais son portrait du paysan russe est peu fidèle. Sous quel aspect tout autre ce peuple n'apparaît-il pas dans l'œuvre d'un Maxime Gorky, mieux placé pourtant qu'un Dostoïevsky pour peindre le moujik en connaissance de cause ! Sous quel jour monstrueux et désolé l'homme du peuple russe, citadin ou campagnard, ne se montre-t-il pas à Maxime Gorky ! Peut-être cet auteur exagère-t-il, dans son réalisme et son pessimisme, les côtés sombres de son modèle. Mais l'optimisme et l'idéalisme sentimental de Dostoïevsky lui ont certainement fait voir un moujik plus vertueux, plus pieux, plus beau qu'il n'est vraiment.

Cet élan vers le peuple qu'il constatait parmi ses confrères n'a donné d'ailleurs aucun des résultats positifs qu'il attendait. Il ne faut point s'en affliger. La tâche qui s'impose à la Russie ne consiste pas tant à ravalier « l'intelligence » au niveau du moujik qu'à élever un peu le moujik au-dessus de sa condition présente. L'entreprise est certes plus malaisée. Elle exige beaucoup de prudence, de patience et de tact. L'opération recommandée par Dostoïevsky et les hommes de son école était infiniment plus facile, ce qui n'implique pas, j'y insiste, qu'elle fût opportune.

IV

Nous avons laissé voir déjà quels sentiments l'auteur des *Possédés* nourrissait à l'égard de la révolution, cette révolution qu'on l'accusa dans sa jeunesse d'avoir servie. Dostoïevsky la redoutait au contraire de tous ses nerfs et la détestait de toute son âme. Il la détestait autant que le catholicisme ; et rien d'étonnant à cela, puisque socialisme révolutionnaire et catholicisme, c'était pour lui une seule et même erreur. La thèse peut sembler paradoxale ; mais elle est de ces paradoxes qui méritent de retenir l'attention.

C'est un fait digne de remarque que les écrivains contre-révolutionnaires ont toujours attribué au voisin la responsabilité de la révolution. Pour les théoriciens du conservatisme allemand, le socialisme révolutionnaire est une invention diabolique des Celtes, des Latins... ou des Juifs. Pour les auteurs réactionnaires de France, c'est une utopie allemande... ou juive. Pour Dostoïevsky, socialisme, révolution, anarchisme sont le résultat nécessaire... du catholicisme. La France, « puissance catholique par excellence », est donc tout naturellement le pays le plus menacé par les adversaires de l'ordre social. La France a été grande, au dire de Dostoïevsky, d'une grandeur suspecte, mais indéniable, pendant quinze siècles, au temps où, fille aînée de l'Eglise, ses rois incarnaient devant le monde l'idée catholique. Elle commença de déchoir à partir du moment où, retournée contre le principe d'où elle tirait sa force, elle prétendit renouveler l'humanité par la seule raison. A cette tâche, elle a failli. Pour s'y obstiner, elle va de chute en chute. Dostoïevsky marque aux républicains français un parfait mépris. Il leur refuse à la fois l'intelligence et la sincérité. Le seul intérêt personnel les

guide. Aucun d'eux n'est assez patriote pour mettre le bonheur de son pays au-dessus du succès de la république.

Mais la république n'est encore qu'un demi-mal. A la république succédera l'anarchie. Et la France alors sera perdue sans retour. Perdue par la faute du catholicisme. Car l'esprit du catholicisme et l'esprit du socialisme français, encore une fois, c'est un seul et même esprit. « Catholicisme et socialisme révolutionnaire, écrit Dostoïevsky, sont deux fruits de l'idée romaine, telle qu'elle a poussé en terre française. » Catholiques et socialistes visent pareillement « à la fusion des hommes par la violence. » Peu importe que la France ait cessé d'être croyante. Libre penseuse, elle reste catholique, profondément, irrémédiablement. Preuve en soit son socialisme.

Qu'il y ait une parcelle de vérité dans la thèse de Dostoïevsky, j'incline à le croire. Taine a mis en relief, lui aussi, la parenté de l'esprit césarien avec l'esprit jacobin. Or, l'esprit césarien ressemble fort à l'esprit de la monarchie absolue. Et d'autre part les socialistes ou socialisants du Palais-Bourbon sont de mentalité essentiellement jacobine. Dostoïevsky, d'une façon générale, a vu juste. Sa formule ne devient absurde qu'en raison de la rédaction trop concise qu'il lui donne et des conséquences extrêmes qu'il prétend tirer de sa remarque.

Comme on voit, toutes ces idées ne sont pas précisément d'un ami de la France. Elles sont même tout le contraire. Dans la mesure restreinte où son chauvinisme lui permettait quelque amitié pour une nation étrangère, Dostoïevsky sympathisait avec l'Allemagne. Dans la grande guerre qui mit aux prises les deux peuples, il y a quarante-deux ans, tous ses vœux allèrent à sa voisine de l'ouest. Cette attitude s'explique en partie par l'immense

admiration qu'il avait vouée à Bismarck. Dostoïevsky appréciait à la fois dans le chancelier de fer un homme d'Etat conservateur, bien disposé, au fond, pour la Russie, et surtout, surtout, il vénérail en lui l'ennemi acharné de l'Eglise catholique. Dostoïevsky exerça son activité de publiciste en plein *Kulturkampf*. Il voyait dans cette lutte spirituelle, comme dans le conflit armé qui l'avait précédée, deux ripostes victorieuses à la « grande conspiration » ourdie par le catholicisme occidental pour dominer le monde. Dostoïevsky se réjouissait à penser que Rome avait trouvé dans le chancelier de fer un adversaire à sa taille.

Bismarck avait vaincu l'Eglise une première fois dans la personne de l'empereur français : il la terrasserait une seconde dans la personne même du pape. Dostoïevsky ne prévoyait pas que le chancelier, infidèle à son orgueilleux serment, prendrait un jour, lui aussi, le chemin de Canossa.

Sous l'empire de son obsession orthodoxe, le théoricien russe attribuait, d'ailleurs, aux questions confessionnelles une importance, une prépondérance qu'elles n'ont pas. La guerre de 1870-1871 ne fut pas cette guerre de religion, ce duel entre protestantisme et catholicisme qu'il prétend. La guerre franco-allemande fut bien plutôt une guerre de races qu'une guerre de religion. Encore ne faut-il pas non plus prêter aux antagonismes de races plus d'importance qu'ils n'ont. La Grande-Bretagne est proche parente de l'Allemagne par la race comme par la foi. Ces deux pays n'en nourrissent pas moins aujourd'hui, à l'égard l'un de l'autre, et sous la pression des circonstances économiques, des sentiments médiocrement amicaux.

Il est toujours périlleux de vouloir à tout prix, comme

fait Dostoïevsky, assigner aux événements de l'histoire des raisons idéales. Chez cet esprit théorique et apocalyptique, c'était là pourtant un besoin absolu.

V

Aussi bien, n'est-ce pas une pure apocalypse, sa conception de la Russie et l'idéal qu'il assigne à ce pays ? Les slavophiles — dont il était — avaient pris pour devise deux vers fameux du poète Tutchef : « On ne comprend pas la Russie avec la raison, — on ne peut que croire à la Russie. » Dostoïevsky, journaliste, paraphrase tout le temps les vers du poète Tutchef. Rien n'est plus irrationnel — pour ne pas dire déraisonnable — que les idées de ces grands Russes sur la Russie.

Dostoïevsky a beau déclarer ses compatriotes « incapables, dans leur ferveur évangélique, de haïr sérieusement et longtemps », sa politique nationale est à base de haine. Elle pose en principe que la Russie et l'Europe n'ont rien à voir ensemble et que les idées européennes sont pour la Russie un poison : « Le Russe qui devient vraiment Européen, écrit Dostoïevsky, devient forcément et par là-même un ennemi de la Russie. » Elle est un peu infantine, cette opposition radicale qu'il établit entre la Russie et le reste de l'Europe. Mais il y tient énergiquement.

De cette prétendue contradiction entre l'esprit russe et l'esprit européen, il fournit une preuve étrange. Il observe que les révolutionnaires russes de la seconde moitié du dix-neuvième siècle ne furent pas à proprement parler des Européens. N'avaient-ils pas en Europe partie liée avec ces rebelles d'extrême gauche qui, « niant toute la civilisation européenne », s'appliquent de toute leur violence à la détruire ? En s'unissant à ces destruc-

teurs, les révolutionnaires russes manifestaient, sans bien s'en rendre compte, leur vraie mentalité russe et luttaien inconsciemment pour le génie de leur race. Quant à la sympathie apparente d'une partie du peuple russe pour les destructeurs, elle est d'après Dostoïevsky toute superficielle. Dans ses écrits politiques et dans son drame *Les possédés*, il en fournit l'explication suivante : « Ce ne sont pas les théories des conspirateurs qui subjuguent le peuple ; ce qui séduit chez les révolutionnaires, c'est le spectacle de leurs volontés tendues à l'extrême. Sur des êtres faibles, ces caractères fortement trempés exercent nécessairement un dangereux prestige. »

L'idéal socialiste où semblent se complaire certains peuples européens ne doit donc pas devenir l'idéal du peuple russe. Mais l'idéal politique proprement russe, quel est-il ? C'est un idéal tout religieux, c'est l'idéal même de l'orthodoxie : cette « fusion spirituelle de l'humanité » par la charité évangélique et « sans le secours de la guillotine » dont il a été question plus haut. Mais n'est-ce pas là un idéal bien humanitaire, bien cosmopolite pour un Russe aussi outrageusement — et rageusement — nationaliste que Dostoïevsky ? De fait, il corrige ce que sa formule pourrait avoir de trop général par cette restriction que l'idéal russe « de la fraternité des peuples dans l'amour » entend laisser aux nations leur physionomie individuelle. Et voilà sous sa plume une affirmation de principe en contradiction absolue avec ses idées particulières sur les différents peuples d'Europe et même de Russie. Loin de souffrir qu'à l'intérieur de l'empire les diverses nationalités « conservent leur physionomie », l'auteur du *Journal d'un écrivain* cache à peine son espoir de voir passer sur elles quelque jour le rouleau compresseur du panslavisme.

Dostoïevsky reproche à l'Occident de détester les Slaves et de souhaiter leur ruine, mais il témoigne lui-même au plus noble et au plus cultivé des peuples slaves, à la Pologne, des sentiments qui n'ont rien de fraternel. La raison de cette hostilité est facile à découvrir : Dostoïevsky croyait voir à l'œuvre, dans la Pologne de 1877, cette « grande conspiration cléricale » dont le cauchemar le hantait. La Pologne, quoique slave, est très attachée à sa religion traditionnelle. Il n'en faut pas plus pour la rendre suspecte à ce foudre d'orthodoxie. Pour que son idéal de fusion universelle par la charité s'évanouisse en fumée, il lui suffit de se trouver en face d'une réalité hétérodoxe.

Il n'y a rien non plus d'évangélique dans la façon dont Dostoïevsky traite la question juive. Elle présente en Russie, nul ne l'ignore, plus d'acuité que partout ailleurs. Quand Dostoïevsky déclare : « L'affranchissement des serfs les a fait passer des mains d'un seigneur féodal relativement humain aux griffes d'un dominateur implacable, l'usurier juif », il exagère, mais il n'a pas complètement tort. L'exploitation du moujik par l'homme d'affaires israélite est un fait. Il est compréhensible, je dirai plus, il est légitime que le gouvernement russe protège, dans une certaine mesure, la classe si nombreuse, si pauvre et si intéressante des paysans.

Quand Dostoïevsky accuse l'élément israélite de former en Russie — plus que partout ailleurs — un Etat dans l'Etat, j'incline de nouveau à croire qu'il voit juste ; (tout au plus peut-on se demander si l'attitude du gouvernement de Pétersbourg à l'égard des Juifs n'est point parfois de nature à exaspérer leur particularisme) ; mais, par exemple, je cesse de comprendre quand je vois Dostoïevsky reprocher à Israël de « croire en lui-même » et

de se dire appelé à régner un jour sur tous les peuples. Dostoïevsky n'a-t-il pas formellement déclaré qu'il était bon que tous les peuples se crussent individuellement appelés à faire le salut du monde ? Il aurait dû ajouter que cette permission s'arrête aux Polonais, aux Juifs, à tous les « allogènes », en un mot. Les jugements de Dostoïevsky en matière de politique intérieure sont entachés d'un nationalisme intransigeant, d'un nationalisme aveugle. Nul n'a jamais été plus incapable d'admettre que les non-Russes fussent autorisés à posséder, eux aussi, une « physionomie individuelle. »

J'aperçois encore une contradiction fondamentale entre l'idéal évangélique de Dostoïevsky et son opinion sur la guerre. N'est-il point bizarre de voir un homme qui assigne à la Russie la mission d'unifier tous les peuples dans la paix, un homme qui déclare : « Nous serons les serviteurs de tous en vue de la réconciliation de tous », prononcer l'apologie de la violence armée ? « Une longue paix, écrit Dostoïevsky, engendre toujours la vulgarité, la lâcheté, un âpre égoïsme, enfin la stagnation des esprits. » Il est vrai qu'il corrige son apologie de la guerre en faisant entre les guerres des distinctions essentielles. Il y a les guerres intéressées qui sont condamnables et les guerres désintéressées qu'il faut louer. « Une guerre entreprise pour conquérir les richesses d'autrui et sur le vœu de l'insatiable Bourse, une telle guerre témoigne de la décadence d'une nation et ne peut que causer sa mort. » Dans cette catégorie rentrent les guerres menées par l'Angleterre ou l'Autriche-Hongrie. Mais quand la Russie se met en campagne sur une de ses frontières, c'est pour des motifs tout différents et uniquement nobles.

Dostoïevsky formulait cette thèse en plein conflit

russo-turc. C'est même la guerre russo-turque qui lui inspire sa théorie : « La Russie, déclare-t-il, mène la guerre actuelle pour servir le Christ et délivrer des frères opprimés », non point pour agrandir son domaine. Dans son idéalisme généreux, mais décidément un peu simple, l'apôtre moscovite soutient que la guerre russo-turque « manifesterait l'idée que les Russes se font de leur vocation future en ceci, qu'après la libération des peuples slaves les vainqueurs ne leur prendront pas un pouce de terrain. » La Russie, en effet, la paix conclue, ne dépouilla point ces peuples slaves qu'elle avait promis d'affranchir ; mais on ne peut vraiment pas soutenir que le traité de San-Stefano soit un monument de bronze élevé au « désintéressement » du tsar. En forçant les Turcs à céder Batoum, Ardahan, Kars, Bayazid et en exigeant d'eux une indemnité de guerre de 300 millions de roubles, les diplomates russes montrèrent que les « richesses étrangères » ne leur étaient point aussi odieuses qu'à leur illustre compatriote.

Par une inconséquence nouvelle (et nous ne les notons pas toutes) Dostoïevsky ne s'avisa-t-il pas de pousser de toutes ses forces, quatre ans plus tard, à la guerre de conquête en Extrême-Orient ? Les victoires de Skobéleff dans l'Asie centrale en 1881 l'avaient grisé. Adieu les guerres désintéressées, justifiables seulement quand elles ont pour but « la délivrance de frères opprimés ! » Dostoïevsky n'hésita plus dès lors à préconiser l'expansion de la Russie en des régions d'Asie où elle ne possède aucun parent malheureux. Et il s'écrie bravement : « L'Asie sera notre salut. » Le Russe, au contact de l'Occident, est devenu « bavard et paresseux » ; mais l'expansion asiatique le retrempera et lui donnera des vertus nouvelles. L'expansion russe pourrait procurer à

la Russie « le même bienfait qui résulta jadis pour l'Europe de la découverte de l'Amérique. » Quand il émettait cette idée, Dostoïevsky devait avoir totalement oublié les belles idéologies « désintéressées » dont il nourrissait ses lecteurs pendant la guerre russo-turque. Du moins ses propos de 1877 et ceux de 1881 sont-ils parfaitement inconciliables.

Son système politique prêterait le flanc à bien d'autres critiques encore. Les naïvetés, les inconséquences, les impertinences, les contradictions et jusqu'aux erreurs matérielles y fourmillent. Pour la profondeur psychologique, Dostoïevsky romancier est sans rival ; mais il apparaît incapable d'appliquer aux faits politiques ses admirables facultés d'analyse. On l'a du reste observé maintes fois : les grands imaginatifs, les grands intuitifs font rarement en politique de bonne besogne. La politique de Chateaubriand fut sans éclat, celle de Lamartine et celle de Victor Hugo furent lamentables. Celle de Dostoïevsky, tout compte fait, ne vaut guère mieux. La Russie n'eût certainement rien gagné à faire de cet homme de lettres un homme d'Etat.

MAURICE MURET.



LE LAC VOYAGEUR

ROMAN DES MONTAGNES D'UNTERWALD

QUATRIÈME PARTIE¹

XV

Quand le Hubelmattler se réveille de son lourd sommeil d'ivresse, sur la litière de paille, le föhn a fui par delà les montagnes. Il a emporté son secret avec lui et a effacé les traces du crime sur le sable de la cour et sur l'onde. Il n'en souffle la nouvelle qu'au torrent, qui la transmet à la vallée, mais les hommes ne la perçoivent point parce qu'ils n'écoutent plus ces éternels bavards.

La Franz Sepp Babe est déjà occupée à l'étable. Elle a mis de la provende dans la crèche des bêtes, puis elle pousse le fumier dans la fosse et jette de la litière fraîche sous les pieds du bétail. Tout en travaillant, elle cause à demi-voix comme si elle discutait avec l'ennemi intérieur ; mais ses traits sont troublés et ses yeux éteints.

Pierre s'étire et regarde autour de lui avec étonnement. Les longues mèches grises pleines de brindilles de paille collent à ses tempes. Il est abattu et se sent les membres rompus. Ce n'est que lentement et par fragments que les souvenirs de la veille se raniment en lui. Il a horreur de rentrer de nouveau chez lui et d'y retrouver la sauvage chatte bohémienne.

¹ Pour les trois premières parties, voir les livraisons de février à avril.

Mais la Franz Sepp Babe s'approche de lui, la fourche à la main, et lui dit rudement :

— Tu peux rentrer chez toi, Hubelmattler, c'est propre maintenant dans la maison.

A l'interrogation de son regard angoissé, elle répond :

— Le diable est venu la chercher, la fille maudite ! Tu es de nouveau maître chez toi. Mais reste-le, cette fois !

Il se lève lourdement et, incrédule, intimidé, se dirige vers la ferme. Les poules gloussent au-devant de lui. Le jardin repose, comme une vision de paix, avec ses derniers dahlias de pourpre et d'or. Nul éclat de rire, nulle criaillerie ne sortent de la maison. Mais comme il se rapproche, il aperçoit la porte éventrée.

Est-ce donc ainsi que le malin pénètre dans les maisons des hommes ? Le föhn n'a pas l'habitude d'agir de la sorte. Le diable a pris sans doute la forme d'un bohémien.

Dans la cuisine tout est silencieux et abandonné. Ce repos insolite l'émeut comme le son de l'orgue quand il entre dans l'église, et lui fait une impression si dominicale qu'il n'ose troubler le merveilleux silence.

En haut, dans la bonne chambre, le lit est frais et intact. Le paysan s'étonne que la fille ait eu cette dernière attention avant de partir. Mais la fenêtre est demeurée ouverte. C'est par là qu'elle s'est enfuie, chassée par la peur ou enlevée par un de ses pareils. Plusieurs bûches ont croulé du tas de bois. Le noir Hatto aura mis finalement ses menaces à exécution. Pierre voudrait pouvoir le remercier de cette bonne besogne que, dans sa faiblesse, il n'a pas su accomplir lui-même.

Et il reprend ainsi lentement possession de son foyer. Comme personne ne vaque aux travaux du ménage, — le valet a sans doute suivi la fille, — il cherche dans la joie de sa délivrance la Franz Sepp Babe et veut de nouveau la reprendre en grâce. Sa laideur muette lui sera un soulagement après les charmes perfides de la Maruscha.

Mais la Babe ne démord pas de sa résistance opiniâtre et ne paraît point comprendre le désir de son mari.

— Il fait plus chaud près du bétail, réplique-t-elle à tout. Elle frissonne sans cesse et rien ne peut la décider à sortir de l'étable.

Les bêtes ne savent rien des actes des hommes, elles ne parlent pas, et leurs meuglements couvrent les cris étouffés qui montent des profondeurs des entrailles....

La vieille Noggeli de Melkseligen vient et tient le ménage à la ferme de la Hubelmatt. Elle est encore plus ridée que la Babe. Pierre ne louche pas vers elle. D'ailleurs, eût-elle un sortilège vivant dans les yeux, et fût-elle jeune comme une fleur de pommier et mobile comme une eau courante, il a assez des femmes pour un temps. L'âge se fait sentir ; en une nuit, la neige est tombée sur sa tête.

La nouvelle que la Maruscha a quitté le Hubelhof n'excite dans le village qu'un médiocre intérêt. Personne ne s'en soucie. La bohémienne n'était après tout qu'une vagabonde. Elle était venue, elle est repartie, comme tant d'autres avant elle. C'est le sort de toutes celles de sa race. Le noir Hatto, le capitaine de la troupe, sera venu chercher sa princesse mendicante et ils sont allés par delà les montagnes, à la fête du couronnement. Personne ne se doute que le royaume de la sans-patrie s'étend dans les profondeurs de l'eau, et qu'elle ne voyagera jamais plus, même s'ils arrivent à faire voyager le lac.

Ils sont tous au village en proie à une fiévreuse agitation. Que leur importe une bohémienne quand il s'agit de la prospérité ou de la ruine des générations futures d'Espane !

L'intérêt que suscitent les progrès accomplis par l'entreprise va sans cesse grandissant. L'ingénieur étranger Salzberger et l'instituteur Zniderist sont les hommes du jour. Thaddéa von Büren, qui circule infatigablement parmi les rangs des travailleurs de corvée, stimulant les volontaires pour un dernier assaut, passe déjà publiquement pour la fiancée de Nicodème Zniderist. Il est chaque soir l'hôte du Sattelbats. Bien que la jeune fille doive se contenir pour dissimuler sa déception et sa rancune, depuis la demande d'Andacher et la décision de la Société du lac, elle est trop vaillante pour ne pas persister dans son engagement.

Si l'entreprise réussit d'après le plan actuel, eh bien, elle deviendra la femme de Zniderist; son beau rêve sera mis sous verre, avec la couronne nuptiale, le jour de ses noces, et enseveli comme les reliques de la mère morte et du frère fusillé.

Elle ne pense pas aux ombelles fleuries des fleurs ardentes de son jardin quand elle chante le soir, en filant, la chanson populaire :

Dans mon jardin, parmi les roses,
Ma joie et mon souci....

Dans mon jardin, parmi les roses
L'amour ardent fleurit !

Dans mon travail et dans mon rêve,
La fleur se dresse et rit,
Dans mon travail et dans mon rêve
L'amour ardent fleurit.

Toutes les méchantes voisines
Le disent à l'envi :

« Quelle splendeur ! » Dans les épines
L'amour ardent fleurit !

Oui, les méchantes voisines s'arrêtent, envieuses, et l'une d'elles lui dit un soir, sans avoir l'air d'y toucher, — elle le tient de la Plodergret, qui sait tout et bien d'autres choses, — que Vital Andacher, par dépit du refus de la commune, erre durant des heures en compagnie de la sauvage Weidstrudeli et file le parfaitamour avec elle. On les a déjà souvent rencontrés ensemble, et comme le Castellfranz traversait dernièrement le Lachenwald, il les a aperçus tous deux assis sur un tronc d'arbre. Si bien que Père Frowin parle d'enfermer l'enfant frivole dans un couvent.

Thaddéa a rejeté la tête en arrière et a pris sa mine la plus hautaine. Andacher est libre, ses faits et gestes ne la regardent pas. Et elle se penche de nouveau sur son rouet.

Mais à travers la fenêtre elle voit flamber les corolles pourprées, et « l'amour ardent » se propage dans son jardin et dans son cœur. Un autre sentiment vient s'y joindre douloureusement.

Quand Vital passe de nouveau sur le chemin, elle le guette et lui jette, par-dessus la haie d'aubépine, des paroles irritées, qui volent bientôt de l'un à l'autre comme des flèches empoisonnées ! Car Andacher ne le cède en rien à Thaddéa en orgueil, et depuis sa double déception il est comme un sanglier blessé dont les muscles se contractent à chaque attouchement de la place sensible.

— On ne te voit plus le soir ! Tu fais sans doute ta cour ailleurs ?

— Et quand cela serait ! Que viendrais-je faire ici, chez vous ? Il y a déjà trop de soupirants !

— Oui, au sabbat de l'enfer il n'y en a qu'un pour danser avec les sorcières !

Alors Vital voit soudain le pur visage de Gloria, frais comme la rosée, surgir dans son esprit.

— M'invites-tu à ta noce, pour la nuit des Quatre-Temps ?

— Si tu m'invites à la tienne, pendant le carnaval, réplique-t-il crânement.

— Je ne me marierai qu'au printemps.

— Tu épouses Zniderist ?

— L'homme qui domptera le lac !

— C'est lui qui te domptera ! murmure-t-il ardemment, et se rapprochant d'elle d'un pas rapide, il l'attire d'une main ferme si près de la haie que leurs mains nouées reposent dans les épines. Elle veut se libérer, palpitante d'effroi, car la plaisanterie est finie et la passion se dresse entre eux, impérieuse. Dans son geste elle se déchire aux épines, si bien qu'une égratignure rouge se dessine sur sa peau. Il n'y prend presque pas garde. Avec un ricanement insidieux, il dit :

— Au printemps ! Il peut couler beaucoup d'eau du lac jusque-là !

Elle a porté son bras à ses lèvres et aspire les gouttelettes de sang. Ses yeux le regardent presque avec hostilité, et comme elle se sent vaincue d'avance, elle joue la conquérante :

— En janvier la galerie sera percée.

— Ce n'est pas encore dit. Un chameau ne passe point par le

trou d'une aiguille. Si quelqu'un doit dénouer le nœud de la question du lac, et dénouer ensuite tes tresses pendant la nuit de noce, ce sera moi, parce que j'en fais le but de ma vie. Et si je n'aboutis pas, tu pourras tresser les nattes blanches des vieilles filles, Thaddéa. C'est moi qui te le dis !

— Nous verrons bien ! Zniderist a ma parole.

Cette déclaration le frappe comme un coup en plein visage.

— Eh bien, tiens-la, orgueilleuse fille !

Et il s'élance vers la montagne.

Elle se détourne brusquement, brise en passant la tige d'une des corolles ardentes, la jette à terre et l'écrase du pied.

Andacher escalade la côte à grands pas furieux.

Il force sa pensée à se détourner des bravades de la bien-aimée perdue, pour se reporter sur l'ennemi insaisissable qui le nargue partout, ce loup noir dont il suit la piste depuis plusieurs semaines, sans pouvoir découvrir sa tanière.

Il a entendu ces derniers jours des détonations retentir dans le district de l'Alpe où la chasse est interdite. Mais il a beau chercher et surveiller, dès qu'il apparaît le mystérieux braconnier s'est évanoui comme une vapeur de brume.

Et c'est Weidstrudeli qui surgit devant lui avec son visage d'innocence ; quand il lui demande de le mettre sur la trace du chasseur sauvage, elle semble prendre plaisir à le guider sur une fausse piste et à éloigner l'un de l'autre les deux adversaires acharnés. Gloria elle-même ne se rend pas bien compte si elle agit ainsi pour protéger contre un guet-apens l'homme qui par sa jeunesse et par ses yeux tristes est devenu pour elle le centre du monde, ou si elle le fait par peur du « loup noir » et des menaces qu'il a proférées. Ou bien serait-ce le besoin instinctif, particulier aux sans-patrie, de garantir contre les punitions de la loi le braconnier pourchassé, dont la personnalité auréolée de légendes inspire à l'enfant du plein air, qui semble issue de la même race, de la crainte et de l'admiration ? Depuis qu'elle a vu devant elle l'homme redouté, affamé et dépendant de sa générosité, elle se sent en quelque sorte tenue de le protéger.

Comme il tarde ce soir à Vital Andacher, dans sa colère persistante, de prendre enfin le « loup noir » à son piège ! Il marche très prudemment à travers la forêt du Sacrement, comme un homme qui aimerait écraser à chaque pas un ennemi invisible. Tout à coup, il lui semble qu'une ombre furtive glisse sur son chemin. Irrité, il se retourne, mais n'aperçoit personne. Entre les troncs des sorbiers et des érables la lumière de la pleine lune joue si harmonieusement dans les ténèbres, que le garde se figure voir autour de lui les elfes danser une ronde avec les lutins nocturnes.

Soudain, au moment où Vital s'approche de la caverne des rochers, la forêt s'anime comme par enchantement. Une branche de pin, fichée entre deux pierres de tuf, flambe et jette une lueur rougeâtre sur le gazon, où un homme, dont l'ombre se meut en proportions fantastiques, étripé une bête. Il a lui-même l'air d'un faune avec ses vêtements de peau, sa chevelure et sa barbe incultes.

Mais à peine a-t-il, avec le flair du sauvage, pressenti l'approche de l'ennemi, qu'il saute sur ses pieds, avant même que le chien s'approche en grondant. Le tison vole, comme un éclair qui s'éteint, dans la profondeur de la gorge, et une détonation retentit.

Un léger cri, vite étouffé, un craquement des buissons, un bruit de pierres roulant par la côte abrupte, et le « loup noir » a disparu.

Tout cela se déroule si vite qu'Andacher ne trouve pas le temps de faire usage de son arme. La petite ombre qui croise partout son chemin lui barre le passage. Il fait trop sombre pour distinguer quelque chose ; mais avant que Vital reconnaisse Gloria, il a senti sa présence. Elle se cramponne à son bras et le détourne de la direction où l'homme sauvage s'est enfui.

— Viens... Vital ! Laisse courir le loup ! Je crois que c'était le Türost avec ses chiens à trois pattes... l'un d'eux m'a mordue.

Elle gémit doucement.

Vital veut s'arracher à elle et poursuivre le braconnier ; mais à l'ouïe de sa plainte il hésite, et l'entraîne vers la clairière où la lune tient sa lampe d'or suspendue.

Le visage de l'enfant est pâle comme la mort, et son regard tout égaré de souffrance. Quand il la saisit par le bras pour la retenir, elle tressaute. Il touche du sang qui coule. Après avoir vite allumé du feu, il voit une légère blessure béante. Gloria a été atteinte par la balle qui lui était destinée.... Pauvre petite ombre protectrice ! Quelque chose de doux et de fraternel monte à son cœur.

Weidstrudeli... pauvre petite !

Il l'attire plus près. Elle sourit, et son sourire semble dire : « Je souffre, mais je suis si heureuse de pouvoir souffrir pour toi ! »

Il ne le comprend pas bien, car il n'est pas tenté d'interroger plus profondément ces yeux candides. Mais il songe involontairement au geste d'une autre femme, qui, pour s'arracher à sa puissance, s'est déchirée jusqu'au sang à une haie d'épines, en le regardant d'un air de défi, tandis qu'ici une enfant se jette au-devant d'une arme mortelle pour le protéger, et lève encore humblement les yeux vers lui, comme pour lui demander pardon d'oser souffrir pour lui.

Il veut bander sa plaie, mais elle s'y refuse et tressaille à son attouchement, si effarouchée qu'il croit lui avoir fait mal.

— Non, Père Frowin connaît des remèdes pour toutes les blessures, et après-demain je dois aller dans la vallée de Nünalp, chez les bénédictines. Mais je n'y resterai pas. Que ferais-je sans le lac, sans la forêt, sans....

Elle n'ajoute pas le petit mot, mais Vital l'entend.

— Non, tu n'appartiens pas à l'étranger... Strudeli....

— Le lac ne voyage pas non plus, n'est-ce pas, Vital ? Si tu arrives à l'y contraindre... alors... je partirai aussi... mais pas avant.

Elle se tait, car le visage de Vital s'est assombri. Le souvenir

du lac et de Thaddéa lui fait mal. Mais Gloria ne sait rien de ces choses-là.

D'un pas ailé, elle court vers la maison. Elle a pu protéger Vital, et le « loup noir » s'est enfui. Cela lui fait oublier la brûlure de sa plaie, qu'elle rafraîchit à la fontaine, et au lieu de la montrer à Père Frowin, elle la panse elle-même avec des feuilles vulnéraires dont le vieux Dönni Baschi lui a révélé les merveilleuses propriétés.

Elle ne parle ni à Père Frowin, ni à Dönni Baschi, ni au grand ormeau du bord de la Lop, de rien de ce qui concerne Vital ; car nulle bénédiction, nulle formule magique, nul ombrage et nulle fraîcheur ne peuvent guérir son mal mystérieux.

C'est sans doute le mal sacré, que l'on porte devant soi comme une coupe de sacrifice, invisible et inviolable, afin que personne ne l'effleure avec des mains sacrilèges....



Le matin suivant, Père Frowin conduit sa pupille à Saint-Nicolas. Elle le suit, mais ses pieds ne semblent avancer qu'à regret en traversant le défilé de la montagne. Elle se retourne sans cesse, comme si quelque chose devait la rappeler ou quelqu'un la rejoindre. Quand le lac d'Espane disparaît derrière le rocher et que le paysage prend un caractère plus mélancolique, comme un visage dont les yeux se ferment, Gloria pleure à haute voix.

Elle pose à terre son petit paquet, noué dans un foulard rouge, et court sur un éperon de roc, pour rencontrer une fois encore le regard bleu de sa patrie. Et soudain, comme s'il s'agissait de résoudre une énigme, elle demande à Père Frowin, qui marche lentement, en égrenant le rosaire entre ses doigts :

— Père Frowin, qu'est-ce que l'amour ?

Il murmure encore son : *Ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ* et regarde en souriant la jeune fille qui pleure.

— Enfant ! enfant ! l'amour c'est Dieu ! L'amour c'est le divin dans l'homme. Il est aussi multiforme que l'univers, qui ne

subsisterait pas sans lui. Il chasse les bêtes fauves hors de leurs tanières, et détermine le cours des planètes. Il unit les êtres pour l'accomplissement de leurs fins, et bâtit les nids des oiseaux. Il incite ces nonnes là-haut à l'adoration. Il met des lacs à sec et transporte des montagnes. Il fit descendre le Fils de Dieu même sur la terre. Il met aussi des larmes dans tes yeux, Gloria, parce que tu aimes ton pays, et il me conduit demain hors de la vallée, loin de la paix, parce que j'aime les hommes qui y habitent.

— Et qu'est-ce donc que le péché ? interroge la petite palpitante.

— Le péché ? c'est agir contre l'amour... rien d'autre.

Et ils ne se disent plus rien.

A chaque croix des stations, le vieillard fait une courte dévotion et dit : « *O crux ave, spes unica !* »

Du sommet de la montagne des sons de cloches descendent. Ils roulent comme les grains d'un rosaire de cristal. Mais leur son surprend Gloria, car c'est la cloche de prière d'une humanité captive, et elle est une plante de plein air. Les femmes qui sont là-haut ont prononcé des vœux et leurs mains ne se tendent plus, désireuses, au-devant de l'amour.

Le couvent se dresse comme un reposoir au sein des nuées. Quand Gloria entre dans le parvis, il lui semble qu'elle entre en captivité et elle ne songe plus qu'à la fuite.

Quant à Père Frowin, il lui paraît être à la frontière de l'au-delà, plus haut que la vie, et il croit n'avoir qu'un geste à faire pour s'envoler et franchir le seuil de l'éternité. Il se réjouit de ce que sa protégée séjournera ici, au couvent, durant son pèlerinage ; entre les plantes consacrées à Dieu, derrière les haies de romarin et de violiers elle prospérera et n'entendra, en brochant des étoiles et des chasubles, rien que le tic-tac monotone de son cœur.

Il ne songe pas qu'elle n'est point de ces élues qui palpitent d'effroi devant la vie, avant d'avoir porté la coupe à leurs lèvres, mais qu'elle appartient déjà aux prédestinées de l'amour terrestre, qui doivent marcher à travers la tempête et la misère,

au lieu de reposer dans le bercail paisible, sous la houlette du Bon Berger, et de demeurer pauvres, chastes et obéissantes.

A leur entrée dans le couvent, ils sont accueillis par une nonne qui porte la cornette de l'ordre comme deux ailes à ses tempes. Dans la petite chapelle décorée de lys les sœurs chantent de leur voix pure et enfantine, où sonne leur âme immaculée. Père Frowin croit, tandis qu'il écoute les chants sacrés, que Gloria priera ici pour tous ceux qui se plongent là-bas dans les délices de la vie, qu'elle travaillera pour ceux qui sont affaiblis et indigents, qu'elle s'humiliera pour les violents et les blasphémateurs, et qu'elle expiera pour les pécheurs.

La petite est agenouillée près de lui et regarde en souriant les anges de bois sculpté qui, sur la chaire en pur style baroque, jouent et se culbutent dans des nuées d'écume, comme si la joie était un commandement là-haut, et la vie libre et insouciance une règle divine. Pendant que les nonnes chantent :

Ave maris stella,
Dei mater alma
Atque semper virgo,
Felix cœli porta,

elle entend toujours la vieille petite chanson un peu irrévérencieuse de son enfance :

O bon Dieu !
O bon Dieu !
Que tes anges chantent bien !
Ils dressent sur leur piédestal
Leur petit derrière vers le ciel !

Vient le bon Dieu,
Avec son fouet de lumière,
Qui frappe les petits anges
Sur leurs petits derrières.
O bon Dieu !
O bon Dieu !
Que tes anges chantent bien !

Tandis qu'elle entend chanter ainsi les petits anges baroques, elle voit dans le lointain une forêt s'étendre, et Vital y passer, le fusil à l'épaule :

« O bon Dieu ! ô bon Dieu ! que tes anges chantent bien, là-bas dans la vallée d'Españe ! »

D'un pas tranquille, Père Frowin entreprend à l'aube son pèlerinage en Terre-Sainte....

XVI

Ils la nomment là-haut Gloria-Maria, et pourtant elle demeure toujours avant tout une Weidstrudeli. Tout l'opprime : le vêtement ajusté des élèves du couvent, les hautes murailles du jardin, les fenêtres étroites des cellules et la dévotion des nonnes. Tout lui est pénible : l'immobilité à l'école, où elle doit apprendre à broder, tandis que sous ses doigts malhabiles, qui ne savent bien manier que les herbes, les fleurs et les bêtes, les fils s'embrouillent ; les heures de prière dans l'église, à genoux, qui se passent à dire et redire le rosaire et les litanies, tandis qu'elle exhalait gaïement autrefois, debout sous le dôme de la forêt, et les bras levés, son adoration au soleil et aux étoiles ; le chant des vêpres et des répons, alors qu'elle ne chantait naguère que lorsqu'elle en avait envie et que la joie montait à ses lèvres comme un oiseau prêt à prendre son essor.

Rien ne lui plaît ici. La suavité des nonnes, le repos céleste qui se dégage du silence claustral, la paix qui règne dans toute la maison laissent indifférente, parce qu'elle n'est venue à Saint-Nicolas que par contrainte et qu'elle a pris secrètement la résolution de s'enfuir, dès qu'une occasion se présentera.

Tout ce qui pourrait la faire chanceler dans son dessein est considéré avec un parti pris farouche, comme mauvais et inutile, parce que cela s'oppose à son indomptable besoin de liberté. Que vient-elle faire dans cette sainte demeure où est inscrit en lettres d'or sur le fronton de la porte : *Venite, adoremus Dominum*. Au lieu de « venir et d'adorer Dieu », son cœur l'incite puissamment à courir sur le sol de la forêt, qu'un homme foule quotidiennement, épiant peut-être sa venue quand un chevreuil glisse furtivement sous la feuillée. Et le lac bleuït entre les ramures frémissantes !... Un effroi la secoue parfois comme un

vent de tempête, quand elle songe que l'on pourrait, tandis qu'elle est prisonnière en haut, donner là-bas la liberté au lac et le contraindre à voyager comme on l'a contrainte à partir. A cette seule pensée son désir de fuir devient plus impétueux. Ici, la vallée est si étroitement fermée par le Schattenberg et la Nünalp que l'on n'aperçoit plus les lacs de la plaine. Seule la Melch mugit au fond du ravin sauvage et la petite brèche dans la couronne des rochers est un défilé menant aux contrées d'Unterwald, qui ne la tentent point, car elles sont pour elle l'étranger.

Le loup noir même ne lui fait plus peur de loin, elle n'a rien que de la pitié pour son abandon et envie sa libre existence. Sa caverne au cœur de la forêt lui paraît un séjour plein de charme, depuis qu'elle languit entre les murs d'un couvent et ne peut se mouvoir que comme si on l'avait mise aux fers. Oh ! voir comme lui voler l'autour et entendre croasser les corbeaux quand un coup de fusil du chasseur sauvage disperse l'essaim noir, au lieu de contempler dans une chapelle saturée d'encens les petits anges, qui, juchés sur leur piédestal, écartent leurs ailes rigides dans un jeu inanimé, et les nonnes psalmodiant des litanies, sorte d'oraison funèbre de tout ce qui est encore vivant en elles !

La blessure au bras de Gloria est dès longtemps guérie, mais elle caresse parfois doucement la cicatrice comme si elle était un stigmate d'amour, signé de son sang, dont la destinée l'aurait marquée.

Elle ne respire librement que durant les heures où elle peut aider sœur Perpétue à arroser les plantes du jardin. C'est là que son projet arrive à maturité ; car c'est de là qu'elle voit luire les espaces neigeux des champs d'hiver, et les chênes et les noyers qui se cuivrent sur les pentes de la Stockalp. Avant que l'hiver vienne dans le pays, elle veut rentrer chez elle. C'est ainsi que font tous les petits étourneaux d'Espane.

Comme on ne peut utiliser Strudeli dans la salle de broderie parce qu'elle a des mains maladroites et se montre rebelle chaque fois qu'il s'agit d'une occupation en chambre close, on a

placé la sauvageonne sous la protection particulière de la sœur jardinière. Les grandes campanules qui ornent les autels ont valu à sœur Perpétue la confiance de Gloria. Une femme qui sait élever des fleurs d'une pareille beauté doit comprendre bien des choses, et juger avec plus de mansuétude le désir de plein air d'une plante humaine qui menace de s'étioler.

Le jardin de Saint-Nicolas est un chant de louange fleuri, qui tend au ciel comme un *Magnificat* par tous les calices lourds d'aromes et riches de couleurs. Gloria perçoit la splendeur chantante; mais la haute muraille qui sépare cette merveille du monde extérieur empoisonne aussi pour la petite le charme de la jouissance. Ce qui la tente surtout désormais, c'est tout ce qu'il y a par delà les murs. Mais ceux-ci ne sont cependant pas si élevés qu'un écureuil des bois ne puisse les franchir; ici ou là les pierres s'effritent et forment des échelons.

Elle a bientôt réussi à s'insinuer dans le cœur de sœur Perpétue. On lui confie la mission d'arroser chaque soir les plates-bandes de légumes et de fleurs. Elle prolonge alors son travail si avant dans la soirée qu'elle manque souvent l'heure de la méditation. Et comme le médecin du village a ordonné pour l'enfant indomptable, qui veut à peine manger, de longs séjours à l'air, on n'y met pas d'obstacle.

Un nuit, comme les élèves regagnent leur dortoir, et que les sœurs chargées de la surveillance font la ronde à travers la maison et la cour, Gloria ne paraît point. Le jardin n'est pas arrosé, sa couchette étroite demeure intacte. Mais elle a dépouillé l'uniforme du couvent, car on le retrouve noué en paquet près du portique. Elle s'en est allée avec le pauvre vêtement qu'elle portait à son entrée au couvent. Elle s'est enfuie en Weidstrudeli, n'ayant sur le corps que sa chemise de lin et sa petite jupe à corsage en toile de Mazzola.

Une grande agitation règne dans la paisible demeure des bénédictines. On envoie le serviteur du couvent à la recherche de la fugitive, et les sœurs prient le ciel de ramener la brebis errante. Mais pour la rattraper il faudrait unir les ailes de l'épervier à l'agilité du chamois de la Nünalp. Personne ne

connaît mieux que Weidstrudeli les sentiers discrets de la montagne, les brèches des clôtures, les secrets des crevasses et les cavernes des torrents. A peine a-t-elle, d'un effort hardi, escaladé la muraille du couvent, que nul obstacle ne peut refréner son désir de revenir chez elle. Car tout ce qui pour d'autres représenterait des difficultés n'est pour elle que plaisir et que jeu.

Elle court vers la vallée par des sentiers presque impraticables, mais elle demeure cependant toujours à mi-côte du lac de Wyserlon, elle marche dans la direction du soleil couchant, vers le cône de la Gum. Car Espane se blottit au pied même de la Gum.

La nuit tombe. L'air souffle tiède et lourd, à travers les pentes boisées des monts de Rudenz, où la mort automnale passe sous un dais de pourpre. Des nuages menaçants s'amassent sur les flancs escarpés du Fracmont, et çà et là une fauve lueur court la vallée, comme le reflet d'une forge souterraine, de sinistres et fulgurantes épées déchirent les nues.

Gloria connaît ces signes précurseurs. Les orages soulevés par Pilate, dont l'âme, selon la légende, hante ces lieux depuis la mort de Jésus, sont les plus redoutés dans la contrée. On dirait que les boucliers romains étincellent encore, et que les lances des Galiléens qui secondèrent l'action meurtrière du gouverneur de la province sifflent menaçantes dans les airs.

Elle fuit devant l'ouragan. Le tocsin d'alarme tinte déjà des tours de Wyserlon, sur les vallées obscurcies. Quelques lumières s'allument. A travers les ténèbres, l'enfant fugitive court le long de la grand'route vers Richwyl, par le marécage. Quand, arrivée sur la crête du défilé, elle voit les trois cimes vierges de l'Oberland luire à la lueur d'un éclair, son cœur bondit dans la joie bienheureuse du retour.

Soudain son pas hésite. Des détonations sourdes montent des profondeurs du Kaiserstuhl, comme si des nains souterrains forgeaient et martelaient quelque œuvre mystérieuse. Ce sont les montagnards ! En vérité, ils travaillent jour et nuit, car le temps presse. Elle vient à l'heure propice, la résistance du lac

n'est pas encore brisée. On veut le bannir — il demeure. Elle aussi on l'a renvoyée — et elle revient !

Puis Gloria continue sa marche, gravissant la côte des montagnes de Rudenz, au pied desquelles le lac repose, intact. Mais plus elle se rapproche de la vallée, plus le sentiment d'être une sans-patrie pèse lourdement sur son cœur. Où doit-elle se rendre, après tout ? Où habitera-t-elle, si elle ne trouve pas d'asile ici ? Si elle se rend dans la hutte de Père Frowin, les émissaires lancés sans doute par le couvent à sa poursuite la trouveront et la ramèneront là-haut. Non ! non !... Chez Dönni Baschi ? Oui, mais que deviendra-t-elle dans sa tanière du roc du Corbeau ?... Chez le « loup noir ? » Elle frémit.... Ou chez Vital ? Oui... il est pour elle le commencement et la fin de toutes choses. Si elle pouvait rester auprès de lui ! Elle est, il est vraiment inexpérimentée dans les travaux du ménage et de la ferme ; mais s'il y consent seulement elle veut le servir, le servir avec tout le zèle de la femme dévouée. Presque instinctivement elle recherche, au cours de ses pérégrinations, tous les chemins où il a coutume de passer dans l'exercice de ses fonctions. Mais les nuées voyagent avec elle. Sous la chape de plomb qui pèse sur la vallée, l'obscurité devient si grande que Gloria n'avance plus qu'à tâtons, à la lueur des éclairs flamboyants. Elle se trouve maintenant dans le district franc et ne veut pas aller plus avant, parce qu'elle espère y rencontrer Vital. Quand l'orage menace, le garde des forêts doit parcourir le domaine ; car l'impétueuse Lop, qui grossit trop rapidement, cause souvent des ravages si les ouvriers de corvée ne viennent pas assez vite avec leurs pioches et leurs pelles creuser un lit au torrent.

Mais quand la pluie se met à tomber comme d'une écluse éventrée, et frappe, clapotante, la créature fugitive, elle se réfugie, presque affolée, dans les bois et s'accroupit à l'abri d'un sapin déchiqueté. Pendant quelques secondes tout le paysage flambe d'une lueur si fantastique et si violente que Gloria ferme les yeux et courbe la nuque. Puis, on entend un craquement comme si les rochers éclataient et si les montagnes renversées s'écroulaient l'une sur l'autre. Le sol de la forêt bouleversée

frémit. La pluie hésite. Un gémissement court à travers la feuillée, un déchirement de ramures froissées. Un chêne, frappé dans toute sa longueur par la hache de l'éclair, se fend, et entraîne les branches des arbres voisins dans sa chute bruyante.

Gloria pousse un cri et s'enfuit éperdument devant elle. Elle aime les tempêtes, mais aujourd'hui l'ouragan fait rage, comme si c'était la fin du monde. Elle veut traverser le lit de la Lop pour descendre ensuite vers la vallée. Mais comme les eaux grossissantes baignent déjà ses chevilles et que des rumeurs menaçantes grondent dans le ravin, elle se retire épouvantée.

— La petite mère de la Lop vient me chercher ! la petite mère de la Lop m'appelle ! L'avalanche ! L'avalanche ! crie-t-elle.

Mais, soudain, elle perçoit à travers les vociférations de l'ouragan et le mugissement de la crue des eaux l'aboïement d'un chien, et ranimée elle court en avant. Elle savait bien que Vital passerait par le chemin, puisque le devoir l'appelle. Phylax le devance. D'un pas rapide, Andacher descend la côte, nu-tête, comme s'il s'était sauvé du Schorenegg aux approches de l'orage. Il a aussi l'intention de traverser la Lop, car il a reconnu le danger et veut chercher du secours au village.

A ce moment Strudeli court à sa rencontre et se cramponne si sauvagement à son bras qu'il veut, dans la première impulsion, s'arracher avec violence à l'étreinte. Mais une voix si familière résonne, l'exhortant avec un effroi si visible et une joie si palpitante, qu'il se laisse faire :

— L'avalanche ! l'avalanche ! Viens, ne passe pas....

Dans la fulguration des éclairs il voit le doux visage de Gloria et ses yeux mystérieux, qui reflètent toute la forêt tumultueuse. D'abord il ne s'étonne nullement de la voir à cette heure nocturne, seule en ces lieux, au sein des éléments déchaînés. Elle est à sa place dans la forêt, comme le fantôme de la petite mère dans la Lop sanglotante, comme le vent dans les ramures et les flammes dans les nuées. Il ne se demande pas pourquoi elle a quitté le couvent, et où elle compte se rendre.

Sa façon câline de se blottir contre lui est toute une réponse, et le sentiment d'être tout pour une créature, de pouvoir d'une parole, d'un geste, en faire le bonheur ou le malheur selon son bon plaisir, comme d'autres ont disposé là-bas de son avenir, lui est bienfaisant dans l'amertume de sa solitude.

Il ne parle pas, car c'est le moment d'agir énergiquement.

La Lop déborde !

Elle descend de la montagne avec une rapidité furieuse, bondissant d'un élan sauvage par-dessus les obstacles qui lui barrent la route, entraînant dans son cours le sol pierreux des côtes et les bancs de sable. Elle déracine les arbres, dont les rameaux s'enchevêtrent dans ses flots, elle s'élance en avant comme une furie de la destruction et se fraie brutalement une voie où bon lui semble !

En un clin d'œil les jeunes gens se trouvent isolés sur un îlot, au sein des vagues houleuses qui clapotent de tous côtés et menacent de les entraîner. Il ne faut plus songer à atteindre la rive opposée pour gagner le village ; seule, la fuite, en gravissant la côte, peut encore les sauver. L'intelligent Phylax, qui bondit devant eux, leur indique la route à suivre, par son rauque aboiement. Dans les ténèbres impénétrables Vital hésite. Mais, à la lueur des éclairs, il finit par s'y reconnaître et entraîne la jeune fille avec lui vers la hauteur, tandis que le flot continue à les poursuivre. Ils fuient sous les verges de l'ouragan qui les flagellent. Après une courte accalmie les gouttes deviennent plus lourdes, plus serrées, et tombent comme une grêle sur la nuque des deux fugitifs.

Gloria, qui est aussi nu-tête, commence à gémir sous la flagellation. Vital jette son lourd capuce de laine sur elle, met le bras autour de ses hanches et la porte presque en l'entraînant. Seul son instinct de chasseur le guide encore. Il se souvient d'une hutte dans le domaine de la Lop, où il a souvent déposé son gibier. C'est elle qu'il espère retrouver si elle n'est pas encore emportée par les eaux. S'ils étaient seulement à l'abri ! Jamais pareil ouragan n'a sévi, depuis qu'il existe. Ah ! tout plutôt que de périr ici, comme un chevreuil blessé, avec cette

enfant entre les bras, lapidés par les grêlons ou foudroyés par le feu du ciel ! Ça et là un tronc se brise avec fracas et un écroulement bruissant court à travers la forêt qui se cabre, gémissante, dans des convulsions d'agonie.

Quand Andacher atteint le refuge, ses forces sont épuisées. Il laisse tomber son fardeau sur la litière de feuilles sèches et s'abat lui-même aux côtés de la jeune fille. Sa poitrine halète, et la transition de l'angoisse mortelle à la joie du salut est si violente, qu'il ne se défend pas quand Gloria, dans l'ivresse d'une allégresse confuse, lui prend la tête et la couche sur ses genoux. Il reprend haleine, lentement et profondément.

Ils ne parlent point. Mais Gloria qui repose, les yeux clos, la tête appuyée à la cloison, passe comme en rêve, et pourtant consciemment, ses mains sur la tête de Vital et la caresse tendrement.

Un frisson court sur la nuque du jeune homme. Il dresse l'oreille. Un nouveau son traverse le mugissement courroucé du torrent démonté, un son d'airain, une voix d'appel pénétrante....

Les cloches d'Espane sonnent la tempête. Elles retentissent dans ce désert perdu comme montant d'une île engloutie ; Vital les entend comme s'il était mort, et leur message d'exhortation n'atteint plus son cœur. Il n'y a plus de secours possible. Les éléments doivent suivre leur cours. Là-bas demeurent les hommes qui l'ont congédié durement, là-bas vit la femme qu'il a recherchée et qui s'est promise à un autre. L'a-t-elle jamais aimé ? N'a-t-il pas été le jouet de son impérieux caprice ? Ah ! il vaut mieux que cela. On ne se joue pas impunément de lui....

Quand il redresse involontairement la tête, il sent que les doigts de Gloria, qui tâtonnent au-dessus de son visage, se joignent derrière sa nuque, l'enserrant d'un frais collier de bras nus, et que de douces lèvres frôlent avec une timide ferveur son front, ses cheveux, ses yeux et ses joues. Il ne s'en défend pas. Une vague chaude et délicieuse noie son amertume, et un goût de miel monte à ses lèvres. Elle lui est toute dévouée,

cette fillette des bois. Elle s'entend à le consoler autant que les forêts où il cherche sa consolation. Celle-ci du moins le regarde comme une gazelle blessée et se blottit contre lui comme le föhn qui fond le cœur rigide des glaciers.

— Petite ! petite ! murmure-t-il, et une légère réprimande inquiète tremble dans sa voix.

Mais ces mots tombent des lèvres de Gloria :

— C'est toi que je veux servir, Vital... rien que toi... car je t'aime... toi seul....

Et lorsque ses lèvres, qui n'avaient jamais reposé que sur le plumage des colombes, sur la laine des brebis et sur le calice des anémones, rencontrent les lèvres de l'homme, et que l'effroi sacré de l'amour fait tressaillir son corps, elle tremble, comme si elle était secouée par l'ouragan qui fait rage autour de la cabane, l'ouragan qui les a poussés l'un vers l'autre.

Elle n'entend pas les cloches de la vallée qui appellent à la prière. Elle entend seulement, comme de bien loin, la voix de Père Frowin qui lui avait dit un jour :

— L'amour chasse les bêtes fauves hors de leurs tanières, et réunit les hommes pour l'accomplissement de leurs fins....

Elle embrasse Vital.

« Pécher, c'est agir contre l'amour... rien d'autre... rien d'autre. » C'est ainsi que lui parle Père Frowin, à travers l'océan. Reposer sur le cœur de Vital, ce n'est pas agir contre l'amour... ce n'est pas pécher. Elle a trouvé là son abri, sa patrie, son paradis !

Et il la laisse reposer sur son cœur.

Les cloches d'Espane sonnent la tempête dans la nuit sauvage.

« O cher bon Dieu ! O cher bon Dieu ! que tes anges chantent bien ! » disent-elles à Gloria, comme là-haut, à Saint-Nicolas, devant l'autel....

Et ils s'endorment, blottis l'un près de l'autre, tandis que l'orage s'apaise lentement au dehors, et que les vents repliant leurs ailes brisées, rentrent dans leurs cavernes. Les éclairs bleus éteignent leurs lumières et, seule la voix du torrent, dont

la puissance courroucée se rebelle contre l'œuvre de la main des hommes, tonne dans la nuit.

Quand le jour s'éveille derrière les montagnes de Rudenz, le couple sort du refuge.

La terre semble fêter une renaissance.

Le lac lève du fond de la vallée un œil interrogateur vers eux. Mais Vital évite le regard bleu. Là-bas, la Vierge du Hasli à la face rayonnante regarde par-dessus l'épaule sombre des monts Holtschi.

Mais Gloria ne regarde que Vital, épanouie dans son amour pour lui !

Il la conduit à l'aube dans sa maison du Schorenegg et la confie à la vieille Viktorli, pour qu'elle l'initie aux travaux du ménage.

Elle veut le servir : il l'accueille comme servante... car il ne se sent plus complètement libre à son égard.

XVII

C'est l'avril !

Il n'apporte pas encore dans le vallon montagnard l'épanouissement de toutes les sèves qui dorment dans les bois et dans les prés ; mais il ranime toutes les espérances. La parole créatrice du Seigneur, la parole dispensatrice de promesses qui résonne à chaque renouveau dans la chute des avalanches, sur le flanc des monts libérés de neige, passe avec le souffle du réveil sur l'œuvre des hommes qui approche de son couronnement.

Tous les cœurs palpitent à l'ouïe de cette annonce, et nul peut-être avec plus de force et de persévérance que le cœur de Nicodème Zniderist. Car il se sent presque à la veille d'atteindre le but si longuement poursuivi. Sa poitrine se dilate, ses bras s'étirent comme s'il voulait embrasser tout le paysage. Et Thaddéa lui sourit d'un air de bienheureux consentement. La fraîche beauté du jour rayonnant fait comme un cadre au lac bleu et à la tête blonde, qui seront bientôt domptés tous deux dans leur orgueil tenace, vaincus par son zèle et par son amour.

Des fenêtres de sa chambre de travail, sise à l'étage supérieur de la maison d'école, il domine tout le lac. Déjà quelques barques le sillonnent. Le bateau du pêcheur Luzzi fend les flots, par simple curiosité, car il prétend toujours qu'il siffle sur toute l'entreprise.

D'autres barques sont là pour chercher à découvrir si les forets qui ont percé la galerie aboutissent vraiment au bassin du lac.

Du haut de la tour les cloches invitent les fidèles à rendre des actions de grâces. Les gars *youlent* déjà au-devant de la victoire.

Sous la direction de Salzberger, on a poursuivi durant de longs mois les travaux de forage qui deviennent toujours plus périlleux. Tantôt, c'est l'air respirable qui fait défaut aux mineurs, tantôt c'est l'eau souterraine qui les surprend, ou la dureté des roches qui paralyse le fatigant labeur. Mais le premier avril, quand la longueur de la galerie atteint treize cents pieds de roi, le foret perce la pierre friable et rend, au choc, un son inaccoutumé.

Et hier, le soir du 14 avril, les mineurs, après avoir pris toutes les mesures préventives de sécurité, ont enfoncé d'un effort vigoureux le foret de douze pieds dans le bassin du lac : la galerie est percée !

D'abord, un peu de limon a rejailli. Au bout de quelques instants c'est l'eau pure, hésitante, comme prise d'une dernière crainte, avant de se soumettre à la volonté des hommes. Mais bientôt, sous la puissante pression, à travers toutes les fissures du poutrage protecteur elle s'élance en jets de trente pieds de long, comme pour donner libre cours à son courroux contre les perturbateurs.

Mais qu'importe ? La communication avec le lac, qui a défié si longtemps toutes les tentatives d'approche des hommes, est enfin établie pour tous les temps !

Maintenant il ne s'agit plus que d'avancer prudemment, pour ne pas être inondé par le lac. La première et profonde blessure,

à laquelle il doit lentement succomber, est taillée. L'eau fraîche en découle comme le suc vital dont saigne un ennemi vaincu.

Quand la nouvelle de l'événement, qui s'est accompli sans accidents pour les travailleurs, parvient au village, une joie sans bornes court comme un tourbillon de föhn sur les toits et sur les têtes. Les cloches se mettent à sonner dans la tour de l'église, les pâtres qui conduisent leurs chèvres au pâturage youlent, les mortiers éclatent, les verres s'entre-choquent gaîment au Lion d'or, et les grains des rosaires s'égrènent pieusement entre des doigts rugueux et frémissants.

Là-haut, sur la roche du Corbeau, Dönni Baschi souffle dans son cor, comme s'il s'agissait de sonner l'hallali du lac, qui, pareil à un gibier de choix, vient d'être forcé par les chiens traqueurs jusque dans ses derniers retranchements.

Et les troupeaux qui reposent encore dans les chaudes étables mugissent vers les pâturages solitaires où la neige commence à fondre. Mais il faut pour l'instant chasser un autre troupeau, celui des blanches brebis d'écume, hors d'un champ bleu où poussera un jour de l'herbe pour le bétail des générations à venir.

La Franz Sepp Babe, qui, pareille aux ruminants, son seul entourage, passe ses jours dans une demi-somnolence, secoue seulement sa tête grise, quand Pierre lui communique la nouvelle du percement. Elle sait de longue date que la colère de l'eau est brisée depuis le sacrifice sanglant. Pourquoi s'en réjouirait-elle? L'œuvre accomplie ne mettra-t-elle pas son crime à jour? Car le lac peut être banni, mais non pas les arbres et les morts qu'il cache dans sa vase. Et tout ce qu'elle a prévu se réalise : son mari, Pierre, le coureur de filles, s'éprend pour un temps de l'ondine bleue des eaux. Il n'y a plus rien à craindre pour lui, car cette enchanteresse-là tient fortement tous ceux qui tombent sous son charme.

Dans la maison du Schorenegg l'événement s'accomplit sans susciter de joie visible. Car, en dépit de toute l'amertume qui

depuis des mois le rend étranger à l'entreprise, Vital Andacher est trop clairvoyant pour ne pas connaître exactement le défaut de la cuirasse de ses adversaires.

L'entreprise pouvait réussir jusque-là... mais pas plus loin. Il l'a prédit en temps et lieu. Quand l'allégresse pénètre jusqu'au Schorenegg, elle n'éveille point d'échos. Andacher prend son fusil et monte vers la montagne pour échapper à l'importune rumeur de la fête.

Dans la chambre basse, Gloria, qui file du chanvre que la vieille Victorli tisse près d'elle en forte toile de ménage, présentent ce qui agite Vital sans qu'il ait prononcé une parole. Elle sait interpréter chaque pensée qui assombrit la face de son maître, aussi bien que les nuages qui, rampant des profondeurs, montent à l'assaut du Fracmont et présagent, pour la vallée, de la tempête ou du beau temps. Car son cœur est aussi une vallée profonde, où les caprices du maître font le soleil et la pluie.

Et de même qu'elle aime Vital d'une façon désintéressée, elle chérit le lac à sa manière, non pas comme le font depuis tant d'années les habitants d'Espane, pour l'amour du profit qu'ils pourront arriver à lui extorquer. Elle l'aime pour sa beauté, parce qu'il est pour ainsi dire l'âme du paysage, et tout ce que l'on machine contre lui la blesse au cœur.

Elle tourne plus rapidement ses bobines en chantant à mi-voix :

Nous n'irons plus au bois....

Et la vieille Victorli reprend le refrain de sa voix chevrotante.

A travers la fenêtre Weidstrudeli suit le vol heurté et inégal d'un pivert par delà les haies d'aubépine des champs qui appartiennent à Vital, et qu'elle ne foulera jamais en maîtresse ! Car il ne l'aime sans doute pas comme elle l'aime, bien qu'elle lui appartienne. Et le chant plus triste tombe de ses lèvres :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés....

Quand le percement est certifié, la main de Thaddéa saisit avec une loyale honnêteté la main de Nicodème, qui palpite secrètement sous la vigoureuse pression de ses doigts ! L'orgueil de la réussite a grisé la jeune fille à tel point qu'elle ne sait plus ce qui l'a poussée à ce geste équivalant à un engagement.

Le soir, dans la maison du Sattelbats et selon le désir de Thaddéa, les fiançailles sont fixées au premier dimanche de mai.

Mais tous les flots de la Lop n'ont pas encore coulé vers le lac.



Un matin, comme Zniderist revient de l'école, l'ingénieur Salzberger, du district d'Oberberg, entre dans sa chambre de travail. Il a une mine si sérieuse que le maître d'école flaire un malheur.

On travaille depuis plusieurs semaines à une écluse de sûreté, qui doit protéger la vallée inférieure en cas d'inondations possibles. On doit faire également sauter une mine dans un puits latéral. Peut-être qu'un malheur y est arrivé.

— Qu'y a-t-il, Salzberger ?

— Je suis au bout de ma science, monsieur Zniderist, ou pour mieux dire, je vois clair. Cela ne peut pas continuer ainsi. En poursuivant les forages, les conditions du terrain se sont révélées absolument différentes de ce que l'on avait généralement supposé. J'ai acquis pour mon compte la conviction que... monsieur Zniderist, croyez qu'il m'en coûte autant d'avouer la vérité qu'à vous de l'entendre... que l'écoulement du lac, au moyen des trous de forage, est chose impossible.

Zniderist pâlit, une secousse court à travers sa haute stature, comme si un coup l'atteignait en pleine poitrine.

Tout cela à la veille de ses fiançailles !

— Pourquoi ? balbutie-t-il.

— Impossible... impossible ! A cause de la friabilité du roc et de la présence de glaise épaisse et de grandes couches de sable. Celles-ci boucheront sans cesse les trous de forage.

— Oui, mais que reste-t-il donc à faire ? interroge Zniderist pâlisant.

— Une seule chose, dit Salzberger fermement, avec la décision d'un homme qui a pris une résolution extrême : tailler un puits perpendiculaire dans le rocher, et y mettre une mine pour faire sauter la paroi.

— Quoi ? s'écrie Zniderist, le plan d'Andacher !

— Oui. Cet homme connaissait sans doute bien mieux que nous les conditions du terrain. En Tyrol, une chose pareille ne nous serait jamais arrivée. Là-bas, notre plan eût été excellent. Ici, il est dès aujourd'hui inexécutable. Faites venir des experts. Moi, je ne peux pas aller plus loin.

Le directeur des travaux prend congé.

Zniderist lutte contre lui-même toute la nuit et tout le jour suivant. Quand la nuit vient, il se rend à la maison du Sattelbats. Sa tête d'apôtre, auréolée de boucles, ne se dresse plus aussi victorieusement, et il marche légèrement courbé. De toute la force de sa volonté il cherche à combattre des pensées contradictoires. Ce n'est que sous le regard de la jeune fille qu'il aime qu'il parvient à les oublier.

Ce soir-là, on parle aussi de Vital Andacher au Sattelbats. Le bruit court par le village qu'il vit avec la petite vagabonde des forêts, Weidstrudeli, après l'avoir attirée hors du couvent. En entendant cela, Thaddéa retrousse ses lèvres si dédaigneusement, qu'une vague de pourpre afflue au cœur de Nicodème et y ranime l'espérance. Andacher a sans doute perdu la partie auprès de la fière jeune fille.

Quand elle sera sa fiancée, il saura bien la conquérir. Et quel que soit le plan qu'on mettra à exécution, ne reste-t-il pas toujours l'instigateur moral de l'entreprise, lui, Nicodème Zniderist ?

Et il laisse Thaddéa s'engager envers lui.

Elle dit d'un ton ferme :

— Tu as ma parole, Zniderist, si l'œuvre réussit.

Sabbas de Büren taquine le couple :

— Hé ! il y aura encore beau temps jusqu'à ce qu'un char de foin, récolté au fond du lac, roule vers mes granges !

Nicodème embrasse Thaddéa. Et dans la certitude qui l'emplit, durant son retour à travers le silencieux paysage montagnard, où la voix du lac monte comme le sourd grondement d'un lion captif, il se sent envahi par la paix que donne la prise d'une bonne résolution.

Le matin, il fixe de nouveau avec intrépidité l'œil bleu du glacier de l'Oldenhorn. Il a la parole de la jeune fille, c'est à la destinée de décider maintenant, et les experts peuvent venir !

Troisième partie.

XVIII

Les experts viennent.

Les conditions du terrain sont vraiment très différentes de ce que l'on avait prévu, et l'écoulement du lac par les trous de forage est reconnu absolument inexécutable. Il ne reste, si l'on fait abstraction du plan sûr mais trop coûteux d'Escher de la Linth, que le projet de Vital Andacher, qui a déjà reçu jadis l'approbation de la Société minière d'Oberberg : l'ouverture de la galerie par une mine.

L'unanimité du jugement irréfutable est une cause de grand trouble pour la Société du lac.

Salzberger se déclare prêt à confier à Andacher la direction des travaux. Il n'y a plus d'autre moyen de salut, si l'on ne veut pas renoncer à l'œuvre, à la veille même de la victoire.

Les gouttes d'une sueur d'angoisse perlent au front de Nicodème Zniderist, mais il ne soulève pas d'objection. On aurait beau se révolter et se débattre contre cette nécessité, il faut bien que cela soit. Il organise la députation des citoyens et des experts qui doivent communiquer au jeune ingénieur du Schorenegg le résultat de l'expertise ; mais il s'épargne l'humiliation d'en faire partie lui-même.

Quand Vital voit entrer ces hommes dans sa maison, il

comprend que son jour est venu. Mais l'amertume de l'avanie soufferte reflue de nouveau vers son cœur, et l'orgueil et le dépit animent ses paroles.

— Que m'importe toute l'affaire maintenant, puisque vous m'en avez exclu ? réplique-t-il à la première ouverture.

Mais il sent au fond de son être qu'il aurait aussi bien pu répondre : « Que m'importe ma propre vie ? »

Gédéon Zurtannen et les vieux du conseil qui l'ont vu grandir l'exhortent paternellement :

— N'enfourche pas tes grands chevaux, Vital ! Il ne faut pas qu'il soit dit que l'œuvre de toute une génération échoue par l'opiniâtreté d'un seul !

Wolf Obersteg reconnaît loyalement :

— Nous nous sommes trompés, c'est très humain. Toi, tu as vu plus clair.

Salzberger dit :

— J'ai pu mener l'entreprise jusqu'ici. Achéons-la ensemble, en bonne intelligence. Il s'agit du dernier et périlleux assaut. Nous avons pour cela besoin de votre concours, Andacher. Vous ne pouvez pas vous dérober à ce devoir.

Les façons loyales et probes des envoyés apaisent Vital.

Quand on lui communique que tout s'est passé selon ses prévisions, un flot de satisfaction jaillit pourtant des profondeurs de son être.

— Même Escher de la Linth ! s'écrie-t-il dans un transport de joie. Le plus grand ingénieur de notre temps ! Ah ! certes, s'il approuve, alors....

Il a honte de son entêtement, et la fierté légitime l'emporte sur l'orgueil.

— Eh bien, soit, citoyens, dit-il simplement, je suis prêt. Je mettrai toute mon ambition à faire réussir votre œuvre.

Les esprits se détendent, et chacun lui serre la main, cordialement.

On confie solennellement à Vital Andacher, au nom de la Société, la direction supérieure des travaux. Il prie Salzberger de

le seconder jusqu'à la fin, et celui-ci en fait volontiers la promesse.

Le Tomlibatz, qui n'a pas encore pu placer une seule de ses boutades, parce que la disposition des esprits ne s'y prête point, frappe sur l'épaule d'Andacher :

— Hé ! tu désarçonneras encore Zniderist, et tu gagneras la main de la belle Thaddéa. Elle n'est, ma foi, pas à dédaigner !

Comme Vital se tait, interdit, les hommes remarquent les deux femmes, qui filent et tissent, assises dans l'embrasure de la fenêtre et interrompent la marche du métier tant que dure la conversation.

Les ciseaux viennent d'échapper aux mains de la jeune et de choir à terre avec un léger cliquetis.

« Ho ho ! songe Tomlibatz, je crois que je viens de dire une bêtise. »

Gloria lève les yeux et les fixe avec angoisse sur Vital. Il se détourne légèrement et ne veut pas mordre à la plaisanterie du Tomlibatz :

— Il y a assez de femmes par ici pour tenir mon ménage.

« C'est vrai, se dit Batz. Mais la Thaddéa vaut pourtant mieux qu'une enfant trouvée, bien que l'autre ait une paire d'yeux à vous mettre, rien qu'à les voir, l'âme tout endimanchée ! »

Les hommes la regardent avec complaisance.

On chuchote bien des choses au village. Mais Vital avait prévenu les calomnies. Après la nuit d'orage, il avait avisé le conseil des orphelins de la fuite de Gloria du couvent des bénédictines, en ajoutant qu'elle avait cherché asile auprès de lui et qu'il l'avait engagée comme servante, sous la protection de sa vieille cousine Victorli. Quand le conseiller objecta que tout cela n'était peut-être pas selon le désir du Père Frowin, Vital répondit qu'il avait l'intention d'épouser la jeune fille si elle se conduisait bien.

Quant aux nonnes qui avaient fait faire des recherches auprès des autorités, on les avait informées que la fugitive était sous bonne garde et refusait de réintégrer le couvent.

C'est ainsi que Gloria demeura dans la hutte du Schorenegg.

Lorsque les hommes eurent pris congé, l'esprit de Vital se rasséréna ; il lui sembla que l'amertume des derniers mois tombait comme un fardeau de ses épaules, et il pensa que la vie véritable, la seule qui lui convînt, allait recommencer pour lui.

Il rit de contentement. Mais lorsqu'il vit que Gloria, du fond de sa cachette, riait avec lui, il redevint sérieux :

— Pourquoi ris-tu, Strudeli ?

— C'est donc toi qui dois chasser d'ici le pauvre lac, Vital ?

— Je lui donne toute liberté de voyager hors de notre étroit vallon.

Mais que signifie ce nom de femme : Thaddéa, que les hommes ont jeté comme un appât ? Est-ce que Vital n'est pas sorti de la maison des von Büren avec une figure rayonnante, la première fois qu'elle l'a rencontré dans la forêt ? Elle frissonne, saisie d'un pressentiment. Mais elle est à lui ! Et comme elle le voit si joyeusement ému, tout son être tourné, dans une jubilation intime, vers l'œuvre reconquise, elle se réjouit avec lui ; car la joie de Vital prime toutes choses pour elle.

Quant à lui, il va vers le lac, pour renouveler, après tant de mois d'hostilité contrainte, son pacte d'amitié avec lui. Et il se donne tout entier à son travail, car il lui appartient de toute sa jeune force. Là, il peut fournir toute sa mesure, et utiliser peut-être tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a appris à l'étranger.

La forêt est abandonnée et le fusil pend au clou, derrière le poêle de faïence. Il étudie de nouveau des plans. Le bout de la galerie est élargi en forme de chambre de mine, et dans la voûte on fore un puits perpendiculaire de six pieds de profondeur destiné à emmagasiner la poudre.

En ce temps-là se produit un événement qui contribue beaucoup à fortifier le peuple d'Espane dans la croyance que le ciel regarde avec complaisance son entreprise et son directeur. Lorsqu'il s'agit de faire sauter la chambre de mine, Vital allume lui-

même la mèche et se retire. Comme aucune détonation ne retentit, il croit que la mèche s'est éteinte, et revient sur ses pas pour en remettre une nouvelle. Soudain une détonation éclate avec un formidable fracas. Des blocs de rochers sont projetés en l'air. Vital, qui se trouve sous le feu, est miraculeusement préservé.

Ainsi la considération pour Andacher grandit dans la commune. Tout le monde lui sait gré d'avoir accepté la charge de directeur, et de n'avoir pas gardé rancune à ses adversaires. Il est vrai que Zniderist et lui ne se sont pas réconciliés. Ils se fuient mutuellement, car il n'y a pas assez de place sous le soleil pour les deux rivaux à Espane.



Quand Vital se dirige vers sa demeure, le soir du jour où la mine a sauté, Thaddéa l'attend près de la haie de son jardin, où les ombelles des fleurs de « l'amour ardent » s'épanouissent sous la caresse de l'été.

Mais il ne s'arrête pas, bien qu'il croie lire une muette invite dans l'attitude de la jeune fille.

— Bonsoir, dit-il brièvement.

— Tu as eu de la chance dans la mine aujourd'hui, Andacher ! Cela aurait pu mal tourner. On a entendu la détonation jusqu'ici.

— Ce n'était pas si grave, dit-il d'un ton détaché et il continue sa route.

Elle le suit des yeux, à la dérobée, entre les cils blonds de ses paupières demi-closes. Ne sait-il pas qu'elle a remis les fiançailles qui étaient fixées au dimanche jusqu'après le percement de la galerie ? Mais la fille des bois demeure là-haut avec lui.... Il y a sans doute quelque chose de vrai dans les bruits qui courent, et dont elle cherche à secouer l'obsession.

Strudeli, accroupie sur le seuil de la porte, attend Vital. Elle se redresse d'un bond à sa vue. Elle ne sait rien des événements du jour.

— Que fais-tu ? demande-t-il sèchement.

— Tu étais loin... tu es revenu... entre deux il n'y a rien eu....

— Où as-tu été ?

— Dans la forêt du Sacrement... à la chapelle.

— Je l'ai senti. J'ai failli sauter en l'air avec la mine !

Elle ouvre des yeux aussi grands que si elle voyait la mort s'approcher d'elle.

Alors il a un rire bref :

— As-tu rencontré le loup noir, que tu prends un air si étonné ?

— Oui, dit-elle, comme absente.

Il croit qu'elle parle en plaisantant.

— Il a du bon temps celui-là, maintenant... il peut braconner à son aise.

— Oui, ton absence fait du bien aux uns....

Et ils n'en parlèrent pas davantage ce soir-là.

Gloria a déjà souvent rencontré le « loup noir. » Elle le tait, afin de ne pas rapprocher les deux hommes ; car elle sent instinctivement qu'il y a entre eux une haine secrète qui les jetterait l'un contre l'autre, à la première rencontre.

Elle se rend chaque jour dans la forêt ; c'est comme une gorgée d'eau fraîche pour son pain quotidien. Elle va jusqu'à la hutte de l'ermite, avec la douce espérance que Père Frowin sera revenu pendant la nuit. Mais la hutte demeure vide... et vide le banc à l'ombre des érables.

Où se livre-t-il maintenant à sa méditation du soir ?

Puis elle porte la jatte de lait à la place accoutumée et y rencontre souvent le Loup noir qui l'attend. Elle ne le craint plus, et il ne la menace jamais, depuis qu'elle lui a donné, après l'agression nocturne, le conseil de chercher pour quelque temps une autre retraite. Il a suivi son conseil, silencieusement.

C'est pour lui maintenant une période d'amnistie, car Vital ne vaque plus à ses fonctions de garde-forestier. Gloria en a fait la communication à l'homme noir, et il a réintégré sa caverne, où l'on vit plus confortablement que dans les pâturages. Il ne lui parle presque pas, tout langage lui étant pénible. Mais elle

sait qu'il est sous le coup de la loi et que c'est pour cela qu'il se cache des hommes. Pourquoi ? il ne l'a jamais révélé.

Il l'examine souvent d'un regard aigu, sous ses sourcils broussailleux, tandis qu'il boit son lait. Une fois, il a saisi si brusquement la petite médaille de la Vierge qu'elle porte à son cou, qu'elle s'est effrayée.

— D'où l'as-tu ?

— Père Frowin dit que je la portais à mon cou, quand les gnomes me déposèrent à la porte de l'église.

Il contemple la médaille. Elle est pareille, tout à fait pareille à celle qu'Amili portait sur son sein, quand ils se sont mariés.

Le soir, quand le Loup noir se couche sur sa litière, cette nouvelle traverse de nouveau son esprit : « Sacrebleu ! sacrebleu !... c'est peut-être tout de même... notre Mareili ! »

XIX

L'œuvre du lac touche à sa fin.

La massive écluse qui peut être haussée et baissée perpendiculairement, pour protéger la plaine contre les inondations, est terminée. Quand l'hiver revient à Espane, il n'y a plus qu'une paroi de quatre à six pieds d'épaisseur pour retenir les eaux du lac. Il s'agit de faire sauter cette paroi, car c'est par là que le lac doit se mettre en voyage. Mais le percement de la galerie constitue un danger mortel. Car la cartouche, enveloppée d'une gaine de cuir, qui doit être allumée par l'amadou, longe toute la mine.

L'homme qui mettra le feu à la mèche d'allumage doit se hâter de s'enfuir à travers la longue galerie, avant l'explosion de la mine, sinon il est irrémédiablement perdu.

C'est ce que se disent les gens d'Espane, les uns avec un effroi lourd d'angoisse, les autres avec un souci plein de pressentiment, surtout les femmes dont les maris ou les fils peuvent être désignés par le sort.

— Songez donc ! s'exclame la femme de Tomasen, sur le seuil de la porte du Lion d'or, près de mille livres de poudre

seront enfermées dans la chambre de mine ! Si nous ne sautons pas en l'air, tous ensemble !...

La vieille ménagère du Hubelhof se signe :

— Jerelis ! Jerelis ! et le Hubelmattler dit que c'est le gouvernement de Berne qui fait cadeau de cette poudre !

Elle accompagne ces paroles d'une grimace si expressive qu'on dirait, à la voir, que l'explosion tuera inmanquablement son homme : « De la poudre du gouvernement ! »

— Et les artilleurs sont venus vérifier l'efficacité de la charge. Ces messieurs disent que l'on pourrait faire sauter tout le village, avec cette poudre ! Ah ! que ne sommes-nous en janvier, pour que ce jour effroyable soit passé ! Et voici qu'il neige déjà !

Elles lèvent la tête, surprises.

Des nuées grises roulent de lourdes cargaisons le long des flancs de la Gum et du Schynberg. Quand le vent souffle, il déchire les minces enveloppes des balles, et le duvet de la cargaison s'effiloche, flocon par flocon, jonchant lentement le sol.

Le quatrième dimanche de l'avent, quand les gens d'Espane se rendent à l'église, le paysage étincelle à l'entour, criblé de blancs scintillements. On entend crisser la neige glacée sous les sabots de bois. Les hommes cachent leurs mains dans leurs poches ; les gars soufflent sur leurs doigts rougis ; les filles marchent modestement, comme si elles portaient le printemps en offrande devant elles. Tout ce petit monde semble silencieusement captivé par l'enchantement blanc.

L'hiver a étendu sur le lac sa lourde couverture, mais sous la cuirasse de glace, l'onde éternelle veille et palpite. Dans la maison de Dieu, une ferveur règne, si profonde qu'on y sent l'attente de quelque chose de grave. Car un appel doit être lu du haut de la chaire, afin de trouver des volontaires pour l'accomplissement de l'acte suprême du percement. Cette perspective agit encore plus fortement sur les esprits que la lecture d'un mandement de l'évêque. Cette fois-ci, il ne s'agit pas seulement d'obéir, mais de se vaincre soi-même. Un homme doit sortir des rangs et se dévouer. Mais lequel ?

Le vicaire Mathys lit la proclamation à voix haute et intelligible :

« Citoyens d'Espane ! Il a été pris la résolution suivante, ratifiée par le gouvernement : quiconque s'annoncera pour rendre volontairement le service d'allumer la mine, obtiendra l'indulgence plénière. Quoi qu'il puisse avoir commis, crime d'incendiaire, vol ou assassinat, son acte dangereux et son courage au sacrifice lui vaudront le rémission de tous ses péchés. On ne lui demandera ni son nom, ni son origine. Si l'homme périt en accomplissant l'œuvre, il sera jugé, et ses actions le suivront. S'il en sort sain et sauf, il sera justifié aux yeux du monde ; car il aura contribué pour une bonne part à briser la servitude du lac qui pèse sur notre commune.

« Et maintenant, disons trois *Pater* et trois *Ave* pour l'heureuse réussite de l'entreprise : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen. »

Un murmure court à travers l'église, comme lorsque les ramures se courbent humblement dans la forêt, sous le vent du ciel qui passe....

A la sortie, dans la clarté du jour hivernal, chacun poursuit ses propres pensées, et scrute les actions secrètes qui pèsent sur sa conscience. Le vieux Jan Jöri, qui se souvient d'avoir fusillé des Français, à l'abri d'une haie, au Wysiberg, lors de l'invasion, soupèse la possibilité de se libérer de ce pénible souvenir de jeunesse. Mais, alors, n'était-il pas en état de légitime défense?... Et on ne plaisante pas avec une mèche d'allumage... par saint Wendelin ! Ce n'est pas un archet ! Ah certes, s'il pouvait jouer au lac quelque marche entraînante, pour le forcer à déguerpir, cela ferait bien mieux son affaire !

La vieille Franz Sepp Babe parle à voix haute devant elle et s'adresse à ceux qui l'entourent :

— Par mon âme, je ne puis pas allumer la mine... une pauvre vieille bête comme moi.... C'est l'affaire des hommes ! Le Hubelmattler peut y aller... c'est à lui d'expier !

Personne n'écoute ses divagations, ou l'on en rit. On la sait dès longtemps toquée et les gens disent qu'elle s'est mis

l'esprit à l'envers à cause de l'infidélité de son mari avec la Maruscha. Non ! le Hubelmattler est trop gras et trop lourd pour allumer la mine.

Les hommes se réunissent par petits groupes, et discutent la proclamation. Gédéon Zurtannen dit :

— Vital Andacher veut y aller lui-même. Il dit que ce ne sera pas la première fois. Dans les mines d'Autriche, ils doivent tous s'exécuter à tour de rôle. Mais la Société du lac ne le souffrira pas. C'est là une besogne dangereuse, il ne faut pas y exposer un homme nécessaire au bien public.

— Il y en a tant d'autres, c'est vrai ! approuve le Castellfranz.

Mais nul ne désire être compté préalablement au nombre de ces autres. Car les hommes intègres, ceux qui ne traînent derrière eux aucun péché, comme un invisible et lourd boulet, s'en excluent d'avance.

— Si je m'offrais, objecte le Castellfranz, on croirait que j'ai quelque chose à expier. J'aime mieux régler mes comptes avec le vicaire. Car, songez-y : mille livres de poudre pour un seul homme !



Quand Gloria prend connaissance de la proclamation, affichée à tous les poteaux indicateurs des routes, sa première pensée s'élance vers le Loup noir. Deux raisons lui semblent d'un grand poids dans sa candeur : cet homme est le seul qui soit hors la loi, pour quelque grave délit, et Vital ne sera pas obligé d'allumer la mine si un autre s'offre, un autre dont personne n'a cure.

Elle attend le Loup noir dans la forêt enchantée, où tout semble assoupi sous la neige, où seules les traces du gibier fugitif se dessinent sur le tapis blanc. Ça et là, quand un oiseau volète à travers les ramures, une poussière de givre s'éparpille, comme s'il secouait le duvet de son plumage.

Lorsqu'elle voit l'homme ramper à travers les buissons, elle ne ressent plus rien de la crainte d'antan. Il a l'air si misérable et si transi dans le pantalon de coutil et la peau de bête qui

tombent en haillons, et il doit faire si cruellement froid dans sa caverne de la Corne d'enfer ! Cette pensée la fortifie dans sa résolution de lui faire part de l'appel de la commune.

Mais il l'interrompt aux premières paroles, et saisit la jatte de lait. Des syllabes entrecoupées tombent de ses lèvres :

— Je le sais déjà... je l'ai lu... sur la pierre du petit calvaire... là-haut... C'est affiché !

— Vous devriez vous annoncer... vous pourriez du moins habiter ensuite une chambre chaude, pendant l'hiver. Qu'en dites-vous ? dois-je parler de vous à Vital Andacher ?

Il la regarde d'une façon pénétrante, sous les cils en broussailles qui voilent presque ses yeux. Il y a déjà réfléchi toute la nuit : « Bigre oui, il fait diablement froid ! Là-bas, dans l'Amérique du sud, j'étais bien mieux loti. »

Et comme il voit de nouveau le trait d'espièglerie, qui lui rappelle toujours Amili, flotter autour des lèvres de la jeune fille, il dit à demi-voix :

— Si tu étais ma fillette... peut-être le ferais-je.

Elle le regarde avec de grands yeux, et secoue la tête en riant. Sa fille, non ! Puisqu'elle est une enfant des gnomes !

— Si, la fille d'Amili ! Elle souriait comme toi. Elle était jolie à croquer comme toi. Quel âge as-tu ?

— Je marche vers ma dix-neuvième année, depuis le printemps, dit père Frowin.

— C'est l'âge qu'aurait ma fillette. Père Frowin... oui, c'est lui qui m'a aidé jadis... lorsqu'il se sont emparés de moi, et que je me suis enfui en Amérique. Et Amili est morte... Père Frowin doit tout savoir. Où loges-tu maintenant ?

— Je suis servante dans la maison du Schorenegg.

Alors son visage s'assombrit.

— Mais ne commence pas d'amourette avec le gars, fillette ! fait-il avec un geste de menace.

Elle lui aurait volontiers révélé son secret, mais elle se tait, intimidée, car elle craint sa colère.

Elle s'en revient songeuse. Si cet homme était son père ? Les gens d'Espane disent qu'elle est originaire de la tribu des sau-

vages ? N'est-il pas un homme sauvage ? Si seulement Père Frowin voulait bientôt revenir ! Une appréhension terrible la traverse soudain. On ne parle que d'un seul crime dans le pays : le double assassinat commis jadis sur la Roche noire, et dont les victimes furent le père et le frère de Vital. Ah ! Seigneurl...

Elle hâte le pas comme si elle pouvait fuir cette possibilité. Elle se sent tout intimidée en revoyant Vital. S'il allait apprendre qu'elle est la fille d'un meurtrier, de l'homme qui a immolé les siens !

Tant de haine pourrait-elle être rachetée par tout son amour ? Elle se fait conter, le soir, par la vieille cousine Victorli, l'histoire du double crime, et plus l'acte lui paraît horrible, plus ses doutes s'accroissent. Non ! non ! ce n'est pas possible ! Mais une angoisse demeure en elle, comme une écharde dans sa chair.

Vital ne remarque rien. Le domaine où se déroulent ordinairement les rêveries de Strudeli lui est étranger, et il a pour l'heure bien d'autres choses à sonder que la pensée d'une jeune fille !

Là-bas, au bord du lac, les ouvriers rencontrent de toujours plus grandes difficultés à traîner dans la galerie le sac de cuir qui contient les mille livres de poudre, et qui gît au fond d'un tonneau de bois de chêne étanche. L'air devient de plus en plus étouffant dans le tunnel, et les lumières ne veulent plus brûler.

Gloria apprête des vêtements de rechange pour Vital, car il rentre tout trempé par l'eau qui suinte de la galerie. Puis il se met à table pour le souper. Tandis qu'elle le sert et que ses regards errent distraitemment sur sa taille, il y remarque une étrange transformation. Une ombre soucieuse glisse sur son front.

— Weidstrudeli, lui dit-il, en janvier, après le percement de la galerie, nous célébrerons notre mariage.

— Vital !

— Sans cela, il y aura de nouveau de quoi clabauder sur nous, au village.

Elle se tait. Comme il a dit cela d'un air grave !

— Nous avons le temps, réplique-t-elle doucement, jusqu'au retour de Père Frowin.

Elle doit pourtant auparavant être fixée sur son origine. Une autre chose la tourmente encore, depuis que ces hommes ont jeté à Vital, au jour de la députation, le nom de Thaddéa comme un appât séducteur. S'il aimait une autre femme, qu'advient-il ?

Elle s'approche de lui. Mais il la repousse doucement du geste et vide son verre de cidre :

— Laisse ! J'ai la tête pleine de soucis. Depuis plusieurs jours, nous travaillons là-bas dans les ténèbres. Dieu sait comment tout cela finira !... Mais après le percement... Strudeli... si tout réussit bien.... Et il faut que cela réussisse !

Il est vrai, se dit-il en se jetant fatigué, sur sa couche, qu'il a caressé d'autres projets jadis.

L'image de Thaddéa rayonnait alors comme la couronne de l'œuvre ! Mais le destin ne l'a pas voulu. Son orgueil blessé, l'arrogance de la jeune fille, l'amour dévoué et avide de protection de cette enfant, l'ont entraîné sur une autre voie. Il s'agit d'y marcher droit et d'aller toujours de l'avant. Car les gars de la race des Andacher ont appris à ne jamais transiger avec la notion du devoir.

ISABELLE KAISER.

(La fin prochainement.)



CHRONIQUE PARISIENNE ¹

Le défi de Rastignac au Paris d'autrefois. — Le Paris d'aujourd'hui et ses différents « peuples. » — Leurs dissemblances; leur unité. — Deux livres d'André Gide et de Maurice Maeterlinck.

Je ne relis jamais sans un frisson la dernière page du *Père Goriot*, où Balzac nous montre Rastignac lançant son défi à Paris. Je n'aime point prêter aux écrivains des intentions qu'ils n'eurent pas; combien ont produit leurs œuvres presque inconscients, possédés qu'ils étaient par « le démon de leur cœur ! » Mais c'est le fait de toutes les grandes œuvres qu'en même temps que de documents humains elles soient riches de symboles. Nous ignorons si Balzac, lorsqu'il a choisi un cimetière pour véritable point de départ de la carrière de son héros, a songé au sens admirable de cette situation. Rappelons-nous le mot de Goethe : « Par delà les tombes, en avant ! » Mais il l'a créée, et nous n'avons pas à lui en demander davantage. C'est du haut de la ville des morts que Rastignac, brûlant de désirs, regarde la ville des vivants, ce Paris « tortueusement couché le long des deux rives de la Seine où commençaient à briller les lumières. » Ne nous payons pas de mots. Prenons garde aux trop faciles antithèses. Pourtant, combien de morts étendus là sont plus *vivants* que les gens de « ce beau monde » qui, à l'heure où Rastignac regarde de leur côté, commencent à s'habiller pour la parade sous les lustres des salons ! Je n'ai pas, pour le monde, l'étrange mépris de ceux qui le dénigrent tout en continuant de le fréquenter : j'estime vain de manger un fruit — si rien ni personne ne nous y contraint — en prenant des mines écœurées ; rejetons-le, si l'on ne fait que nous l'offrir ;

¹ M. Romain Rolland, devant s'absenter de Paris pour quelques mois, a prié son ami, le romancier nivernais M. Henri Bachelin, de le suppléer.

s'il ne dépend que de nous, ne le cueillons pas. Laissons-le s'épanouir pour ceux qui en feront vraiment leurs délices.

S'il lui était donné de revivre aux premières années de ce vingtième siècle, Rastignac n'hésiterait pas davantage à se mesurer avec la grand'ville. Mais il lui faudrait sans doute une volonté plus forte encore. Pour savoir s'adapter aux circonstances, on n'en est pas moins obligé, parfois, de se précipiter à la rencontre des événements. On peut se promener, les rênes lâches, en s'abandonnant au caprice de son cheval, mais dès qu'il fait pointe on bondit du siège du tilbury pour se suspendre à ses naseaux, Rastignac aurait aujourd'hui des difficultés plus nombreuses à vaincre. Il verrait qu'il a fait souche et que du bas au haut de l'échelle sociale ses fils sont légion. Légion, sans doute ses frères et ses ancêtres le furent-ils, mais ils ne connurent ni le tinta-marre, ni la bousculade effrénée de la vie actuelle.

Paris s'est prodigieusement agrandi. Comme un lutteur, il a fait craquer en un formidable effort sa ceinture de fortifications ; les maisons, pareilles à un troupeau bondissant, ont envahi la pente des collines, les champs de ce qui était hier la banlieue et sera peut-être demain un nouvel arrondissement. Il n'a point l'unité — que je ne songe pas à exiger de lui — d'une de ces petites villes de France qu'il semblerait que l'on pût tenir dans le creux de la main : là aussi, pourtant, que les rouages de la vie sont compliqués ! Et comme il faut les bien connaître pour voir l'endroit précis où ils s'engrènent ! Mais que dire de Paris ? C'est un assemblage de villes différentes artificiellement bâties à côté l'une de l'autre. De Passy, blanc de riches hôtels, à Belleville, gris de masures caduques, il n'y a pas que deux heures de marche : il y a toute la distance qui sépare cinquante mille francs de rente d'une journée de travail misérablement payée. Pour aller du Quartier latin à la rive droite il ne suffit pas de traverser la Seine ; entre la Sorbonne et la Bourse, il y a l'abîme qui sépare la pensée des affaires.

Promenons-nous à pied dans les rues de Paris. Voici le peuple des ouvriers que l'on rencontre en pantalon de velours bleu, en blouse blanche, en gros souliers salis par la chaux, qui passe

les yeux mornes et la moustache tombante ou siffle joyeusement le dernier refrain à la mode ;

le peuple des ouvrières qui redoute la morte saison, s'arrête devant les affiches collées sur les murs des mairies, chante et rit dans des ateliers surchauffés par le calorifère ou par le soleil de juin ;

le peuple des employés correctement vêtu de noir qui part, vers sept heures du matin, des quartiers excentriques ou, plus tôt encore, de la banlieue ; alors ce sont des tramways, des trains où il se presse en lisant son journal, en fumant sa première cigarette, et il ne lui reste qu'à s'engouffrer dans de grands magasins, dans des établissements de crédit plus vastes que des cathédrales, dans de petites banques à la devanture desquelles des titres, peut-être récemment « lavés », sont étalés comme du linge qui sèche sur des fils de fer ;

le peuple des commerçants, depuis les humbles boutiquiers anxieux de savoir si demain ils ne gagneront pas plus qu'aujourd'hui, jusqu'aux grands « patrons » chez qui l'or ne cesse d'affluer ;

le peuple des soldats qui garde inutilement des monuments publics que personne n'aurait l'idée même de rayer de la pointe du couteau, qui suit des avenues musique en tête, qui se promène le soir, trouvant les minutes longues dans ce Paris moins attrayant pour lui qu'un village, une dernière cigarette aux lèvres ;

le peuple des étudiants qui flâne sous les arbres du Luxembourg, qui se terre, pauvre, dans sa mansarde, riche, s'enferme dans son cabinet de travail, le front dans les mains et les yeux sur un livre ;

le peuple des écrivains dont les uns, dédaigneux, vivent au plus haut de la Tour d'ivoire, dont les autres, enthousiastes, prêtent l'oreille pour écouter battre le cœur des foules ; et quelques-uns sont soucieux de mettre à l'abri leur dignité, comme on protège, de la paume de la main ouverte, une flamme que tourmente le vent dans les couloirs ;

le peuple des musiciens qui marche en se balançant selon le rythme des mélodies qu'il porte en lui-même ;

le peuple des peintres et des sculpteurs pour qui le monde réel existe ;

le peuple des théâtres pour qui les feux de la rampe sont plus beaux que la lumière du soleil ;

le peuple des hommes politiques qui renverse des ministères, résout à force de cris des problèmes insolubles et croit à la majorité des voix ;

le peuple des grands financiers qui décide d'emprunts de plusieurs centaines de millions, fait creuser des canaux et des ports, établir des voies ferrées, n'a qu'à frapper la terre du talon pour qu'en jaillissent des usines, et lance des ponts sur les fleuves avec autant de facilité qu'en a une araignée à accrocher sa toile à l'angle d'un mur ;

le peuple des églises qui s'agenouille dans des nefs obscures pour gagner des indulgences et mériter la bénédiction d'un cardinal ministre de Dieu, qui cligne des yeux quand il retrouve la lumière du jour sur le parvis Notre-Dame, tandis que les grandes orgues jouent une fugue de Bach ;

le peuple des cafés et des restaurants de nuit, à qui plaisent les violons des tziganes et les évolutions des danseuses ;

le peuple des riches, enfin, qui peut pétrir sa vie comme il lui plaît.

Ces peuples ne vivent point séparés par des cloisons étanches. Ils communiquent entre eux ; ils se rencontrent dans les escaliers des maisons, se coudoient dans les rues ; ils se pénètrent tantôt avec indifférence, tantôt avec colère. Rarement ils sympathisent. Pourquoi en serait-il autrement, puisque chacun d'eux est déchiré par des luttes intérieures ? Il y a, chez les travailleurs, les syndicalistes et les jaunes, chez les employés, ceux qui rêvent d'améliorer leur sort et ceux à qui suffit la vie que leur imposent les conditions sociales actuelles. Mais nul peuple — à l'exception peut-être de celui des hommes politiques — ne se querelle autant que le peuple des écrivains. Jamais, aux siècles de bonne

santé intellectuelle, les « écoles » ennemies ne se sont à tel point multipliées. Ni Corneille, ni Pascal, ni Bossuet, ni Diderot, ni Rousseau ni tant d'autres n'ont songé à s'étiqueter eux-mêmes. Si la postérité s'en est chargée, c'est par manie de classification, par besoin d'avoir quelques idées nettes à la portée du cerveau, et parce qu'elle a du temps à perdre. Mais, depuis vingt ans, — et je prie de croire que mon énumération n'est pas complète, — se sont succédé ou vivent parallèlement : 1° l'instrumentation verbale ; 2° le décadisme ; 3° le magnificisme ; 4° le magisme ; 5° le socialisme littéraire ; 6° l'anarchisme ; 7° l'école romane ; 8° le paroxysme ; 9° l'ésotérisme ; 10° le naturalisme ; 11° le jammisme ; 12° l'école française ; 13° le régionalisme ; 14° le synthétisme ; 15° le somptuarisme ; 16° l'humanisme ; 17° l'intégralisme ; 18° le néo-mallarmisme ; 19° l'impressionnisme ; 20° le néo-romantisme ; 21° le néo-classicisme ; 22° le visionnarisme ; 23° le primitivisme ; 24° le subjectivisme ; 25° le sincérisme ; 26° l'intensisme ; 27° le druidisme ; 28° le spiritualisme ; 29° le bonisme ; 30° l'unanimisme ; 31° l'école de la Flora ; 32° le whitmanisme, etc. Tout cela en une vingtaine d'années ! Et j'attends que ces pauvres gens qui, du vivant de Charles-Louis Philippe, ne parlaient jamais de lui et depuis sa mort lui trouvent force imitateurs, créent le philippisme. J'attends également, pour Jules Renard, le « vulpisme. » Les proclamations, les défis, — défis de futurs Rastignacs, à qui la vie peut-être se chargera de fermer la bouche, — se multiplient. Si nous ne savons ni où nous en sommes, ni où nous allons, ce n'est pas leur faute. Routes et carrefours disparaissent sous la surabondance des poteaux indicateurs ; mais, sur les plaques, que de flèches en tous sens ! Chacun suit sa voie ; beaucoup marchent très longtemps pour arriver au désert. L'orgueil irréductible, l'orgueil mauvais parce que rarement justifié, a jeté les fondations de ces bicoques que sont la plupart des écoles. « Puisse l'effort se poursuivre ! » dit Romain Rolland au sujet de la musique française contemporaine. Il ne le peut qu'à une condition : la modestie. Rien n'est fait, tant qu'il reste quelque chose à faire. Rien n'est tant prisé, à « la foire sur la place », que l'ori-

ginalité même factice ; Cyrano lui-même serait tenté de se mettre un faux nez en carton. Il est essentiel, pour que l'on vous remarque, d'apporter « quelque chose de nouveau », ce « quelque chose » eût-il même l'odeur d'un cadavre déterré. Prolonger la ligne selon ses forces, fi donc ! mais vive la briser ! Ces efforts contradictoires de ceux qui cherchent ne sont nullement pour me déplaire. Mais je ne puis comprendre le besoin qu'ils éprouvent de crier *urbi et orbi* qu'ils cherchent. Que n'attendent-ils d'avoir trouvé !

Les « écoles » de ce genre sont plus rares chez le peuple des peintres et des musiciens. Peut-être cela tient-il à ce que chez eux les théoriciens purs sont en plus petit nombre ? Ce n'est pas qu'ils en manquent, ni qu'eux non plus ne s'efforcent de découvrir des voies nouvelles. Il leur arrive aussi de rompre des lances, et nous en entendons craquer le bois.

En même temps qu'il s'agrandit et qu'il se surpeuple, Paris se transforme. On n'y trouve plus d'arbres que dans les quartiers riches, qui en ont le moins besoin : leurs habitants passent l'été à la campagne. D'immenses immeubles sont bâtis en quelques mois. Chaque grand magasin absorbe peu à peu son quartier. Le tranquille Café Anglais subit la loi commune ; l'heure est venue des brasseries, aux terrasses desquelles le peuple des ouvriers endimanchés peut s'asseoir pour six sous à côté du peuple des riches. Les hôtels meublés se multiplient, et songe-t-on à la vie qu'y mènent ceux que tout retient dehors, puisqu'ils n'ont pas d'intérieur qui les attire ? Des pâtés de maisons sont jetés bas pour élargir les voies d'accès immédiat aux gares. On perce de nouvelles rues pour faciliter la circulation, et l'après-midi ce ne sont qu'encombrements de véhicules de toutes sortes. Des milliers de passants se croisent et se heurtent aux carrefours, sur les trottoirs. Il y en a de pressés qui foncent, chargés de paquets, comme des sangliers qu'une meute pourchasse, et d'oisifs qui n'attendent que d'être bousculés pour affirmer leur dignité de citoyens libres. De lourds camions défoncent les pavés de bois et font trembler les murs. Les autobus cornent. Les cochers hurlent. Des piétons sont écrasés. Et c'est

une grande rumeur à quoi il faut bien s'habituer et qui fait partie de notre vie, de huit heures du matin à minuit, tellement que l'absolu silence des champs, lorsque nous le retrouvons, étonne nos oreilles désormais inoccupées. Elles écoutent comme parfois tournent les meules d'un moulin : à vide.

Mais si, sans quitter Paris, nous voulons nous donner l'illusion de nous arracher à lui pour le dominer, ce n'est pas de la ville des morts que nous prendrons le chemin. Par des rues escarpées nous atteindrons le sommet de Montmartre, et c'est de là que nous découvrirons l'unité de la ville des vivants. La grande rumeur, nous ne l'entendrons plus que comme un sourd murmure. Les quartiers ne se différencieront plus : ce ne sera plus, du nord au sud et de l'est à l'ouest, qu'une houle de toits bleus et gris, et nous ne distinguerons plus entre la mesure de Belleville et l'hôtel de Passy. Les halls de Dufayel, les tours de Saint-Vincent de Paul, de Notre-Dame et de Saint-Sulpice, la toiture vitrée de la gare du Nord, le fronton de la Chambre des Députés, le dôme des Invalides et l'Arc-de-Triomphe, la tour Eiffel même ne nous apparaîtront plus que comme des « accidents », comme des vagues qu'un coup de vent plus fort a soulevées et qui, par miracle, ne sont pas retombées ; elles aussi font partie de cet océan de pierres et de fer que nous avons sous les yeux. Des discussions, des rivalités, des haines, des sympathies, plus rien ne nous parviendra que des échos, tous semblables à distance, de voix humaines. Nous nous souviendrons de ceux qui bataillent différemment pour la grandeur de la France : des pacifistes qui ont foi en la perfectibilité des hommes, des belliqueux pour qui la masse des soldats armés est un argument et le grondement du canon une réponse ; des révoltés dont le premier geste, en ouvrant les yeux, est de fermer les poings, et des résignés qui n'attendent plus de la vie que ce qu'ils en ont déjà reçu ; de ceux qui ambitionnent d'écrire l'épopée de la société future, qui refusent de glaner dans les champs que moissonnèrent les siècles passés, et de ceux qui, s'autorisant de l'exemple de leurs ancêtres, racontent sans éclat de trompette ce qu'ils voient autour d'eux ou démaillot-

tent leurs souvenirs comme on fait d'enfants qui grandissent ; de ceux qui croient à la science et pour qui l'éternité de la matière est une certitude, et de ceux pour qui l'éternité de Dieu est un dogme ; de tous ceux, enfin, qui cherchent aujourd'hui des leçons dans le passé, et de tous ceux pour qui le présent n'est qu'un jalonnement de l'avenir.

Regardez : les maisons, les monuments publics sont si pressés les uns contre les autres, les rues si resserrées, que les différents peuples qui les habitent ou qui s'y rencontrent ne peuvent pas n'y point fraterniser. Et ils le font malgré eux ; et ils le font sans le savoir. Tous obéissent à un rythme dont la plupart n'ont pas conscience, mais qui est celui même de la vie plus forte que chacun d'eux et qui cimente leurs groupes au moment où ils pensent se disjoindre avec le plus de violence. Et c'est bien ainsi qu'il faut les considérer : dans le recul de l'espace, puisque nous n'avons pas celui du temps. A l'estuaire d'un grand fleuve, nous voyons seulement la masse de ses eaux qui sont celles, pourtant, de plusieurs rivières et de centaines de ruisseaux venus des plaines, des bois et des montagnes : il suffit qu'il ait eu un lit assez profond pour les recevoir toutes. Ainsi les discussions esthétiques scientifiques et politiques, les soulèvements partiels ou totaux des foules, ainsi les divers affluents de la pensée et de l'énergie humaines se rejoignent pour se fondre en un tout harmonieux.



Des esprits de notre temps, un des plus aigus, des plus subtils est certainement André Gide. Qu'on lise, pour s'en convaincre, non pas tant le *Retour de l'enfant prodigue*¹ ni *Bethsabé*, qui s'imposent par d'autres mérites d'une importance plus générale, plus humaine, que le *Traité du Narcisse*, que la *Tétanitive amoureuse*, que *El Hadj* et que *Philoctète*. A ses débuts, — et il commença de publier très jeune, — ce qui le séduisait davantage

¹ André Gide, *Le retour de l'enfant prodigue*, précédé de cinq autres traités. Editions de la *Nouvelle Revue française*, 35 et 37 rue Madame, Paris.

parce qu'il avait surtout vécu parmi les livres, c'étaient plus les idées pures sur la vie et sur l'art que la vie même, que la réalisation esthétique pour elle-même. Et je retrouve sur ses lèvres le sourire désabusé de Laforgue, mais plus intimement philosophique : il y a certains points de contact entre les *Deux pigeons* et la *Tentative amoureuse*. Mais, si l'Hamlet de Laforgue « s'ennuie supérieurement », Narcisse, « grave et religieux, reprend sa calme attitude : il demeure, symbole qui grandit, et, penché sur l'apparence du monde, sent vaguement en lui, résorbées, les générations humaines qui passent. » *Bethsabé* est le livre du désir qui meurt de toucher à sa réalisation ; le *Retour de l'enfant prodigue* est un des plus émouvants poèmes que je connaisse. « Tout ce qui peut exister de tendresse dans la maison, d'intelligence dans l'ordre », comme l'écrivait Charles-Louis Philippe à André Gide, que cela est peu de chose en regard des longues aventures et des haines qu'il faut dompter ! Comme il est meilleur, après une longue journée de marche, de s'asseoir sur la terre dure au pied d'un chêne anonyme, que de s'étendre sur l'herbe molle du verger paternel ! Des esprits de notre temps André Gide est devenu peu à peu l'un des plus clairs. Ses *Prétextes*, ses *Nouveaux prétextes*, son *Immoraliste*, la *Porte étroite* en font foi. A côté — mais à une certaine distance — des traditionalistes il a pris nettement position, et nous devons lui en savoir gré. Il ne veut « retenir du passé que l'encouragement au futur. » Il n'estime point — et avec combien de raison ! — qu'après le dix-septième siècle il ne soit plus rien resté d'important à dire. En même temps que lui la *Nouvelle Revue française*, marquée au coin de son esprit, le répète. Je ne sais point de critiques plus fines ni plus fortes, écrites avec moins de partis pris, — politique, littéraire ou autre, — que celles d'Albert Thibaudet, de Jacques Copeau, de Michel Arnauld, d'Henri Ghéon, de Jean Schlumberger, de Jacques Rivière. Je ne vois pas aujourd'hui, en France, de revue où tant de pareils jeunes hommes réunis mettent au service de la culture générale une telle somme d'efforts et de réalisations ou, pour ceux qui les lisent, d'indications sur la meilleure voie à suivre.

Sur le livre de M. Maeterlinck, *La mort*¹, je me suis précipité avec l'avidité d'apprendre, avec le désir — ou l'angoisse — d'acquérir une certitude. Hélas ! je n'y ai trouvé qu'hypothèses lyriques. La faute n'en est pas à M. Maeterlinck qui, pour n'être pas un de nos philosophes les plus authentiques, n'en est pas moins un de ceux qui nous ont fait le plus pressentir les mystères au milieu desquels nous vivons sans les soupçonner. Si la vie est un spectacle passionnant, que ne donnerions-nous pas pour voir se déchirer en deux le voile du temple qui nous cache ce Saint des Saints qu'est l'au-delà ! A quoi bon écarter les solutions religieuses, comme fait M. Maeterlinck, puisque les solutions philosophiques ni poétiques ne nous apportent aucune preuve qui soit moins discutable ? En face de l'immensité certaine et de l'éternité probable, quel point infime, quelle courte minute que la raison humaine ! Et, mystère pour mystère, que vaut de dire que nous nous perdrons, après notre mort, « dans la conscience universelle ? » Je dois ajouter, d'ailleurs, que M. Maeterlinck ne s'illusionne pas. Lui aussi est devenu un clair esprit, encore que les symboles qu'il affectionnait naguère n'aient été enveloppés que de nuages que perce un regard attentif. Et il faut méditer le dernier chapitre de son livre, le XII^e, et, de ce chapitre, le dernier §, le V^e. Et quelles grandes évocations on trouve au cours des pages précédentes, comme celle-ci, des « Communications avec les morts » :

« N'examinons pas encore ce qu'ils ont à nous révéler ; mais, à les voir s'agiter ainsi parmi la multitude de leurs frères et sœurs désincarnés, ils nous donnent, de l'autre monde, une première impression qui n'est guère rassurante, et l'on se dit que nos morts d'aujourd'hui ressemblent étrangement à ceux qu'Ulysse évoquait, il y a trois mille ans, dans la nuit cimmérienne : pâles et vaines ombres effarées, inconsistantes, puériles et frappées de stupeur, pareilles à des songes, plus nombreuses que les feuilles tombées de l'automne, et qui tremblent comme elles aux souffles inconnus des grands espaces de l'autre monde. »

Mais n'oublions pas que notre grand Diderot, dont on célébrera bientôt le deuxième centenaire, écrivait, le 15 octobre

¹ Maurice Maeterlinck, *La mort*. Fasquelle, 11, rue de Grenelle, Paris.

1759, à M^{lle} Volland : « Le sentiment et la vie sont éternels. Ce qui vit a toujours vécu et vivra sans fin. La seule différence que je connaisse entre la mort et la vie, c'est qu'à présent vous vivez en masse, et que, dissous, épars en molécules, dans vingt ans d'ici vous vivrez en détail. »

Rastignac, au Père-Lachaise, ne voyait pas aussi avant. Il se préparait sa vie, pour le plaisir, et pour l'impérieux besoin qu'il éprouvait de la vivre. Et peut-être sont-ils seuls à posséder l'unique vérité, — de cela, bien entendu, il ne faut même pas qu'ils aient un soupçon, — ceux qui ne s'occupent pas de « transposer d'un ton au-dessus », ceux qui ignorent ce qu'il en est de faire de la petite réalité quotidienne une autre réalité éternelle, qui nous paraît plus grande. Mais ce Rastignac est-il autre chose qu'une synthèse? Ne se pourrait-il pas qu'il ne fût qu'une formule algébrique? Non. Il se dresse devant nous, comme un homme qui va nous renverser, ou nous serrer la main. Grâce soient donc rendues à l'art quand il n'exprime que la quintessence, épique ou lyrique, de la vie.

HENRI BACHELIN.

CHRONIQUE ITALIENNE

La peur de paraître anciens. — L'utilité de certaines erreurs. — Tentatives pour expliquer la manie de la nouveauté. — Le théâtre du peuple. — Un livre d'histoire du christianisme.

Il faut avoir le courage d'être et de se déclarer franchement conservateurs pour certaines choses. Le courage, dis-je : la mode actuelle n'est-elle pas en effet de blâmer — dans le domaine artistique tout au moins — ce qui constitue la tradition et le respect aux formes consacrées, aux procédés normaux? On exalte en revanche les tentatives les plus louches, les plus échelées et les plus enfantines. Voici un riche amateur qui achète à l'exposition des « tout-jeunes » la toile la plus énigmatique.

Non pas qu'elle lui plaise, qu'elle lui semble pleine de symboles secrets ou qu'elle lui fasse espérer une augmentation de valeur dans quelques années. Non : c'est qu'il pense faire preuve d'un esprit intrépide et audacieux en donnant son appui à un art si inaccessible aux cerveaux actuels. Voici un critique affairé à tâtonner dans les brumes de certains vers libres ou à sonder la profondeur d'une prose amorphe. Ce critique craint, lui aussi, de passer pour un retardé ou pour un progressiste incomplet, fût-il même le critique devenu célèbre par la sévérité avec laquelle il a toujours discerné et condamné, chez les écrivains ordinaires, chaque manque de clarté, chaque image un peu voilée, chaque pensée restée imprécise. Il est le critique pédant, prompt à biffer de son crayon rouge et bleu les meilleures pages, pour un mot ou pour une construction qui ne répondrait pas à son idéal de vocabulaire ou de style.... Mais qu'importe? c'est la mode de paraître sans préjugés, neufs à tout prix, intelligents au delà de l'intelligible. Le pauvre grammairien réservant, lui aussi, ses rigueurs aux paisibles disciples de l'art normal, est tout courbettes et sourires devant ceux qui se flattent d'avoir dompté la grammaire, la syntaxe et maint autre préjugé. Voici l'artiste qui, bien que fidèle dans ses propres œuvres aux exemples du passé, est néanmoins étrangement incliné à louer et à encourager les négateurs les plus absolus de toute loi et de toute croyance. Voici le philosophe disposé à discuter sérieusement (admettre serait trop dire) la *philosophie* des futuristes. Voici l'homme de science qui aimerait aussi trouver quelque apparence de raisonnement dans les théories des cubistes....

En somme le comble de l'élégance, semble-t-il, c'est de se montrer rebelles à tout précepte éprouvé, comme le comble de l'intelligence c'est de déclarer qu'il y a beaucoup de beau, de grand et de vigoureux surtout dans les œuvres qui nous paraissent les plus brutales, les plus artificielles et les plus déplaisantes. Il y aurait là ample matière à discussion s'il s'agissait d'attitudes sincères. Mais l'esprit révolutionnaire n'est et n'a jamais été en Italie un phénomène spontané ou général. Quiconque

connaît un peu l'histoire italienne — littérature,² beaux-arts, politique, mœurs — sait bien que nous sommes un peuple ingénument conservateur. Non pas réactionnaire, entendons-nous, car ce peuple est prompt à se renouveler et à évoluer sans cesse. Mais s'il se renouvelle, c'est par degrés, sans renier la religion du bon sens, qui fut toujours notre seule religion véritable, sans oublier ni tarir non plus le mythe de Rome, sans se laisser entraîner par cette ardente manie des changements subits qui fait la grandeur et l'infortune du peuple français. Si nous pouvions représenter par un graphique l'évolution des arts et des lettres en Italie, nous aurions un tracé ondulant et non pas brisé ; la ligne atteindrait tout doucement son maximum et son minimum, sans décrire des angles aigus. La courbe est la figure expressive de notre mentalité, c'est-à-dire la figure qui — si je me rappelle bien ma géométrie — change continuellement de direction. Sans doute, nous avons eu et nous avons encore quelques révolutions et quelques révolutionnaires, mais il faut en rechercher presque toujours la cause déterminante dans l'influence des exemples français. C'est là le malheur. Car les révolutions ne se transportent pas d'un pays à l'autre sans perdre de leur belle sincérité, sans y ajouter quelque chose de plus ou moins artificiel, et tout ceci ne se fait pas assez rapidement pour ne pas arriver trop tard.

C'est ainsi que les racines parisiennes du futurisme italien sont bien près d'être sèches et pourries. Le cubisme, qui semble chose si nouvelle ici, commence à être déjà vieux jeu en France. Le soi-disant vers libre, que quelques-uns de nos jeunes gens brandissent glorieusement à la ronde, comme les jeunes de 1830 montraient leurs longues chevelures ébouriffées, est plutôt abandonné par les poètes français de la dernière génération. En examinant l'ensemble de la production et de la critique françaises, j'ai l'impression — et je ne suis pas le seul — qu'il s'affirme une tendance à vouloir apaiser en des formes tranquilles et sereines la tempête déchaînée par les impressionnistes et les décadents. On sent flotter dans l'air une bonne et fraîche odeur de

printemps classique. Nous pouvons donc d'autant moins nous laisser raisonner et convaincre par les propos d'énergumènes qui sortent de la bouche de quelques-uns de nos écrivains et de nos artistes. Ceux-ci, peu nombreux, il est vrai, mais très bruyants, ont commencé à jouer aux fous furieux, aux gens ivres, aux excentriques et aux iconoclastes, juste au moment où l'époque de ces bizarreries était déjà presque entièrement passée. Il nous est d'autant plus aisé de demeurer fidèles à cet esprit conservateur qui est peut-être la caractéristique la plus évidente de notre race.

— Mais il y a aussi d'autre part des erreurs utiles et je dirais presque providentielles. On rentre, l'esprit élargi, de certaines expéditions étourdies; certaines grosses fautes, pourvu qu'on s'en aperçoive à temps, renforcent dans la suite notre honnêteté et lui tracent plus nettement sa voie. J'ai la conviction que pour l'art — et non seulement pour l'art — nous serons toujours plus ou moins des classiques, c'est-à-dire des esprits modérés, équilibrés, ennemis des excès, aux contours nets, aux intentions franches, persuadés qu'il n'y a de liberté que dans le respect des justes lois et non dans la rébellion contre toute contrainte. Par là nous courons aussi le danger de devenir pauvres, froids, monotones, académiques. Pour conjurer un tel péril, il faut admettre qu'un peu de verve débridée est, parfois, une excellente précaution. Si être artificiel signifie conserver l'habileté technique et non plus l'inspiration, nous admettrons volontiers la possibilité de tirer quelque profit même du futurisme, lequel nie ou ignore la technique, méprise la forme et voudrait réduire tout l'art à une pure ferveur lyrique en le privant des moyens d'expression les plus élémentaires. Dans un pays où l'on trouve tant de beaux parleurs, d'habiles dessinateurs et de musiciens avisés, il n'est pas dit qu'on ne puisse retirer quelque profit de cette bande d'agités qui hurlent la nécessité d'écrire sans règles de syntaxe, de peindre le temps et non l'espace, d'assembler uniquement des notes dissonantes et non plus même des notes, mais uniquement des bruits. Dans un

pays où le bon sens, parce qu'il est si répandu et si enraciné, devient souvent une chose rance, grisâtre, ennuyeuse, fournit tant de prétextes à la paresse, fait pousser la mauvaise herbe du scepticisme, s'arroe l'autorité et la déférence qui reviennent au génie seul, dans ce pays il est peut-être bon que Papini & Cie fassent à Florence, à Rome et ailleurs ce qu'ils nomment une démonstration de *teppisme* intellectuel. Il n'y a pas de risque que ces courants violents et troublés parviennent à nous bouleverser. Notre raison fait entendre parfaitement sa voix claire et perçante même à travers le tapage de la foire futuriste. Et la raison nous dit : ce sont de bons garçons, un peu lourdauds, un peu gauchers, un peu trop avides de gloire, un peu trop portés à croire que crier, du haut d'une scène, des insolences au public et en recevoir pour réponse des imprécations, des tomates et des pommes constitue une entreprise très héroïque. Mais ce sont, au fond, de bons garçons, quelques-uns d'entre eux sont même intelligents, sinon tous ; ils sont fièrement décidés à doter l'Italie d'un art entièrement neuf. Leur tort est d'ignorer que, pour créer un art nouveau, il faut des œuvres artistiques et non pas des programmes, il faut des livres, des tableaux, des statues, de la musique et non pas des codes esthétiques. Les programmes, laissons-les aux politiciens qui ont toujours besoin d'une réserve d'admirables promesses pour s'attirer les suffrages des électeurs. C'est tout au plus si les doctrines esthétiques peuvent accompagner l'œuvre d'art ; elles ne peuvent la devancer, encore moins la susciter. Wagner a écrit, il est vrai, plusieurs volumes sur les éléments et le but de son drame musical ; mais ce sont davantage des créations que des commentaires qu'il nous a donnés et s'il ne nous avait laissé après lui que des théories, il est probable qu'elles seraient demeurées stériles. On écrit beaucoup sur l'impressionnisme, mais seulement lorsque les impressionnistes avaient déjà passé par des épreuves décisives. A une époque où les plus timides eux-mêmes ont répudié les enseignements des anciens traités, il est étrange que quelques personnes — et justement celles

qui se croient les plus dégagées de tout lien — prétendent renouveler l'art en lui préparant des programmes minutieux, basés sur des concepts abstraits glanés par ci par là dans le champ de la philosophie ou dans celui des sciences. L'art, comme l'amour, comme l'esprit héroïque, *flat ubi vult*, souffle où il veut. Il dédaigne de se soumettre aux formules préconçues, il fuit les pièges de la pédagogie, il se joue de ceux qui croient l'attirer plus facilement parce qu'ils se groupent en cercle pour former ce qu'on appelle aujourd'hui un cénacle et que nos anciens appelaient une école. Le Christ a dit : « Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Les paroles de l'art sont tout le contraire : « Chacun me priera et m'invitera pour son propre compte. » L'art est vraiment la divine anarchie qui ne permet à ses fidèles que l'action individuelle.

— C'est une question complexe de toutes façons que celle de la nouveauté en matière d'art, une question qui, pour être élucidée, doit être envisagée sous de multiples aspects. Il est probable, par exemple, que de nombreuses tentatives de réforme artistique sont subordonnées à certaines conceptions et à certaines méthodes empruntées à la science et transposées arbitrairement sur le terrain de l'art. Cet encombrement de doctrines, de postulats, de programmes par lequel on annonce l'apparition de toute nouvelle école en poésie, en musique ou en peinture est peut-être, avant tout, une malheureuse imitation des moyens et des procédés traditionnels par lesquels une science nouvelle s'affirme. Cette manie de se renouveler sans trêve, de changer chaque année son étiquette et son drapeau, est sans doute inspirée par le concept de progrès, concept qu'on a coutume d'étendre, sciemment ou non, aux choses de l'art, où, à vrai dire, il ne pourra jamais trouver un terrain propice. De là tant de sécessions artificielles, provoquées par la pensée à la fois ingénue et présomptueuse qu'il est possible à l'artiste d'accomplir, d'une génération à l'autre, une œuvre non seulement qualitativement différente, mais encore quantita-

tivement plus grande. On invente le vers libre comme un progrès vis-à-vis du vers normal; on imagine le cubisme comme un pas important sur toute la peinture antérieure.

Mais, reconnaissons-le, le préjugé du progrès n'explique pas tout. Je me souviens d'un bel article de Giuseppe Prezzolini, publié par la *Voce* il y a deux ans. Parlant de Bergson, l'auteur analysait son caractère de penseur fragmentaire, tumultueux, incohérent, inapte à se tenir dans la voie d'une logique solide et sereine, tout-puissant en revanche pour disjoindre, dissoudre et « remettre en état de fusion la pensée cristallisée de toute une époque. » Et de cet argument, il étendait ensuite son étude sur tous ceux qui, non seulement philosophes, mais encore artistes, suivent des tendances analogues et ont une forme semblable d'activité. Il les appelait, avec un mot intraduisible, les *Spuntaiuoli*. Le *spunto*, expliquait-il, « est une pensée qu'on n'a pas menée à chef, qu'on n'a pas vécue de façon à en faire un système. » Chez les *Spuntaiuoli*, on constate cet esprit qui se manifeste comme réaction contre le rebattu, contre ce qui est conventionnel, contre les formules toutes faites, que cela s'appelle mécanisme et positivisme ou académie et modèle. C'est ce désir de recueillir la vie à son apparition, quand elle est fraîche et qu'elle grouille, à sa source même, quand elle est ce qu'est l'intuition pour un philosophe, l'esquisse pour un peintre ou l'accord pour un musicien. La tâche des *Spuntaiuoli* ou des impressionnistes de tout genre est de débarrasser le terrain de tous les *non plus ultra* des diverses académies, que ce soit en philosophie, en peinture ou en musique, jusqu'à ce qu'arrive celui qui se lance à fond dans la voie tracée par les autres et qu'il n'y ait plus moyen de marcher décemment derrière lui. Mais alors surgissent d'autres *Spuntaiuoli*, d'autres impressionnistes, d'autres personnalités qui se lancent à la traverse, incapables d'ouvrir de vraies voies pour leur propre compte, mais habiles à en signaler la direction. « Ces hommes de l'impressionnisme moderne, conclut admirablement Prezzolini, ne sont pas des poètes, des philosophes, des peintres, des

musiciens ou autre chose encore, ils ne constituent qu'un second rang dans les domaines de l'esprit et de la grandeur. Les vraiment grands, les géants, sont ceux qui osent produire l'art dans l'académie, créer la philosophie dans le système, vivre avec héroïsme entre les quatre murs de la maison et, tout en laissant intactes les grandes lois humaines, les surpasser quand même. Les escapades hors des écoles, les pensées non systématisées, les aventures extra-domestiques ne sont certes pas méprisables, tout comme les vers libres et les *spunti* philosophiques, mais au-dessus d'eux plane tranquille, majestueuse et calme l'œuvre du vrai génie, comme une force de nature régulière, solide, continue. Au-dessus il y a le grand système, système si l'on veut, mais qui vit pourtant quand on voit dans l'histoire l'action qu'il a eue. Il y a la grande poésie qui sut se condenser dans les formes habituelles et sans qu'aucune craquelure y fit jamais sentir le tumulte d'un esprit nouveau. Il y a la grande peinture, sans doute ordonnée et solennelle, mais aussi vraie et sentie. Il y a en somme tout talent qui, en se limitant, ait gravi les cimes et qui en se concentrant ait embrassé le plus possible du grand tout. »

— Le théâtre du peuple ! mais pas tout à fait celui dont on parlait en Italie il y a vingt ans, à la veille du triomphe du socialisme. Je me souviens d'avoir lu des articles, des propositions, des programmes plus beaux les uns que les autres. Il faut, disait-on, que le peuple ait son théâtre séparé et distinct de celui où les bourgeois se rassemblent pour déguster les apprêts de leur art compliqué et malsain. Il faut de la musique simple, spontanée, des drames à thèse sociale, des personnages tirés du prolétariat, ignorant les raffineries du beau langage et revêtus de leurs haillons. Il faut une donnée précise : la lutte actuelle contre les oppresseurs, la félicité de la société future, plus rien d'un odieux passé. On voit qu'on était déjà discrètement futuriste à cette époque. Mais les événements répondirent peu à ces belles espérances ; le socialisme cessa d'être, dans l'esprit même de ses disciples, une espèce de messianisme ; l'idée qu'on se

faisait du peuple, conçu comme entité séparée, perdit tout crédit et personne ne songea plus à créer un art destiné exclusivement au peuple.

Toutefois celui-ci existe. Non pas sans doute comme une caste séparée, comme une classe qui doit être nécessairement en lutte avec la bourgeoisie, mais, quoi qu'il en soit, il faut bien reconnaître que le peuple existe. Il faut bien admettre que, dans toute société, il y a une majorité de citoyens auxquels le sort n'accorde qu'avec parcimonie les moyens de pourvoir aux nécessités les plus indispensables de la vie. Et, même pour ces citoyens-là, la maxime évangélique, qui dit que l'homme ne vit pas de pain seulement, est vraie. Mieux encore : le besoin de pain spirituel est souvent plus criant chez celui qui manque de pain matériel. Il est inexact de prétendre que l'homme qui se nourrit d'aliments misérables est fatalement hors d'état de nourrir son âme de mets rares et exquis.... Ces idées sont à peu près celles des théâtres du peuple comme il en existe un, merveilleusement organisé, dans la ville la plus riche et la plus moderne de l'Italie, à Milan.

L'édifice n'a rien de remarquable ni d'attrayant, c'est simplement une grande estrade carrée au fond de laquelle s'ouvre une scène. Mais sur cette scène, depuis quelques années, les chefs d'orchestre les plus renommés ont dirigé des concerts de musique classique : Beethoven, Wagner, Martucci. Des troupes de comédie très estimées y ont donné plusieurs représentations ; la prédilection du public pour les drames les plus tragiques et les plus imposants est caractéristique. Les *Revenants* d'Ibsen, joués par Zacconi, obtinrent un très grand succès. Récemment, le professeur Ettore Romagnoli — l'helléniste célèbre dont je parlais dans une récente chronique — fit représenter au théâtre du peuple les *Nuées* d'Aristophane, les *Bacchantes*, l'*Alceste* et le *Cyclope* d'Euripide, pièces traduites par lui-même. Et moi, qui assistais à une de ces soirées, je puis témoigner que le public, composé en majorité de vrais gens du peuple, suivit le spectacle complet avec une attention admirable et une

intelligence pénétrante, même dans les passages que, semblait-il, pourraient seules trouver beaux et sensés les personnes capables de se reporter aux conditions de l'époque. Il est maintenant question de représenter quelques chefs-d'œuvre dramatiques italiens et étrangers : Alfieri, Shakespeare, Schiller.... Ah certes le peuple n'a pas besoin d'un art spécial pour s'enthousiasmer et s'émouvoir ! Il a d'autant moins besoin de cet art grossièrement vrai, combatif et pédagogique dont les tuteurs des intérêts prolétariens avaient l'idée. Si le peuple a ses préférences, c'est du côté d'un art idéaliste, romanesque et héroïque. L'ouvrage dont il se réimprime annuellement en Italie le plus grand nombre d'exemplaires, par milliers et milliers, est un recueil de légendes chevaleresques du moyen âge, intitulé *I reali di Francia* (La famille royale de France), œuvre du quattrocentiste Andrea da Barberino.

Celui qui en aurait le loisir et le goût trouverait matière à de singulières et consolantes réflexions dans le fait que les plébéiens italiens s'intéressent encore tant à l'empereur Charlemagne et au paladin Roland.

— Cette saison est d'habitude la plus féconde pour les livres. Je ne saurais dire avec certitude quelles sont les raisons qui conduisent les auteurs et les éditeurs à choisir souvent le printemps pour lancer leurs imprimés.

Il se pourrait aussi que les raisons sentimentales n'y soient pour rien. Il n'y a pas beaucoup d'ouvrages de littérature pure, poésie, romans, nouvelles, du moins jusqu'à présent. J'en parlerai dans ma prochaine chronique. Mais j'ai hâte de citer d'ores et déjà une œuvre historique, qui n'a rien de volumineux ni d'indigeste, et qui est à la fois savante et agréable — un peu à la manière des historiens français. Je veux parler du livre de Tommaso De Bacci Venuti intitulé *De la grande persécution à la victoire du christianisme* (Milan, Hoepli, 4 fr. 50). Cet ouvrage fait partie de la collection historique dirigée par Pasquale Villari. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un livre d'occasion, publié pour exploiter l'intérêt que la célébration du

centenaire de l'édit de Milan donne au personnage qui a nom Constantin. C'est au contraire une étude subtile et patiente, préparée sans doute de longue main d'après les sources directes et d'après les auteurs les plus récents qui se sont occupés de cette matière. Un fait très significatif, surtout parce qu'il prouve la tendance générale à dégager l'histoire des étroitesse de la méthode historique pure, c'est l'emploi fréquent de l'interprétation psychologique par le laborieux érudit. Notons aussi le parti qu'il sait tirer de documents évidemment partiiaux, tendancieux ou peu véridiques pour quelque autre raison. « Certains écrits passionnés, explique De Bacci Venuti, ont l'incontestable valeur d'exprimer non seulement la pensée individuelle de leurs auteurs, mais aussi celle très importante des œuvres auxquelles ils se sont donnés, d'être l'indice de tendances qui agiront ensuite sur le développement d'autres faits. » De même que les nouvelles erronées ou déformées ont de l'importance pour l'historien de toute époque, les légendes sont de puissants facteurs d'énergie dans l'âge où elles ont pris naissance. Je cite encore : « Si Constantin ordonne la destruction de quelque temple païen où ont lieu par abus certaines pratiques immorales, les chrétiens penseront qu'il a mis la main à la destruction de toutes les idoles et de leur culte. Les Gentils en seront déconcertés, et les premiers en tireront profit immédiatement au détriment des seconds. Ainsi, dans l'incessant mouvement des sociétés, il arrive que ce qu'on a cru a plus d'importance que ce qui s'est produit en réalité. »

Voici, me semble-t-il, une des tâches principales de l'histoire future : substituer à la conception formelle et mesquine de la vérité des critères assez larges pour embrasser toute la réalité, même celle qui ne découle pas des documents qualifiés d'authentiques.

FRANCESCO CHIESA.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

Fin de la saison musicale. — Le développement des mélodies indigènes. — Encore l'éducation musicale des masses. — Exposition de peintures impressionnistes et « futuristes ». — La femme américaine change-t-elle physiquement ? — Enquêtes fédérales sur les trusts. — Nécrologe : le Rev. Robert Collyer. — Les livres.

Chaque printemps, la fin de la « saison » new-yorkaise est accueillie avec un soupir de soulagement. C'est qu'aussi, pendant les mois d'hiver, il y a de plus en plus à voir, à entendre. On en est arrivé à un encombrement de richesses — ou plutôt de matières. Par exemple, en musique, aux innombrables productions européennes viennent maintenant s'ajouter les œuvres locales. Nous avons même, aujourd'hui, des opéras américains. Après *Natoma*, de Victor Herbert, et *Mona*, d'Horatio Parker, on a vu apparaître *Cyrano*, dû à M. Walter Damrosh, lequel, du reste, avait déjà produit *The Scarlet Letter*. A parler franc, aucun de ces quatre opéras n'est appelé à révolutionner le monde musical, bien qu'ils aient des qualités solides. Ils donnent l'impression de quelque chose de correct, scientifique, bien étudié, mais sans grande inspiration. Certains critiques ont été jusqu'à dire que ces œuvres manquent d'originalité ; ils dénoncent, dans *Mona*, de trop nombreuses réminiscences de Sir Elgar ; dans *Cyrano*, des imitations des effets chers à Debussy ; et, en parlant de *Natoma*, en son temps ¹, nous avons relevé la copie presque littérale de motifs indiens. Mais les compositeurs européens actuels échappent-ils tous à ce reproche ?

— A propos de musique américaine, il ne faut pas perdre de vue que le bagage de mélodies indigènes, de *folk-songs*, est plus considérable dans cette contrée qu'on ne le croit généralement. C'est ainsi que M. le professeur J.-A. Lomax a pu réunir une importante collection de chants de *cowboys*. Ces chansons ont

¹ Livraison de mai 1911.

un cachet très particulier : on sent que cette musique trainante, plaintive, est née dans la solitude des plaines ; il s'y trouve trace des cris employés par les gardeurs de bétail pour faire marcher leurs immenses troupeaux ; on y distingue aisément l'influence des airs monotones avec lesquels, parfois, ils calment les bêtes pour éviter les *stampedes* — les galopades affolées, souvent fatales. On ne peut s'empêcher de rapprocher ce genre de mélopées des chants des bateliers du Volga où se reflètent, en d'étranges onomatopées, les interjections par lesquelles ces malheureux scandent leurs efforts pour tirer leurs pesantes barques. Les paroles des mélodies « cowboy » ne chantent guère l'amour ni le vin : la pensée de ces hommes vivant isolés par petits groupes ne s'arrête que sur les dangers, les péripéties de leur existence. Les prouesses chevalines y jouent le principal rôle.

Les mélodies indiennes et nègres, d'autre part, sont l'objet d'études de plus en plus approfondies depuis que l'attention du monde musical a été appelée sur elles par le compositeur européen Dvorak. Il est assez curieux de constater que, contrairement à l'attente des prophètes d'Euterpe, les secondes n'ont pas eu d'influence sensible sur les compositeurs américains de tous les genres, tandis que la musique peau-rouge a été largement exploitée, non seulement par Mc Dowell, d'abord, dans sa *Suite indienne*, mais par Victor Herbert et nombre d'autres auteurs de morceaux pour piano et pour chant. L'exemple de Dvorak, dans sa *Symphonie du Nouveau-Monde*, en ce qui concerne la musique nègre, n'a pas été suivi. Il y a, il est vrai, bien des rééditions des traditionnels *rag times*, mais elles ne dénotent aucun progrès et ne s'incorporent à aucune œuvre de longue durée. Cependant d'aucuns prétendent que le dernier mot n'est pas dit en la matière. Selon eux, la musique tient un place si importante dans l'éducation des jeunes noirs aux collèges de Hampton, Fisk ou Tuskegee, qu'il se forme là des traditions de nature à développer, avec le temps, les mélodies nègres. Les étudiants y jouent et arrangent les vieux chants, les vieilles danses et en composent même de nouveaux. On prédit que le jour viendra où quelque diplômé de ces collèges

mettra au jour une symphonie basée sur ces motifs et que celle-ci fera pour ce genre de musique ce que Grieg a fait pour les *folk-songs* de la Scandinavie, ou Sir Charles Villiers Stamford pour l'Irlande, dans son *Irish Symphony*.

Mais il y a aussi un autre champ à exploiter en ce pays : les vieux airs anglais qui se sont conservés dans certaines régions du sud, colonisées jadis par des immigrants de la Grande-Bretagne et où il n'y a guère eu de mélange avec d'autres races. Quelques-uns de ces chants sont extrêmement populaires, comme *The Derby Ram*, qu'affectionnait George Washington et dont on trouve plusieurs variantes en Virginia, ou en Kentucky. Le regain d'intérêt qui s'attache actuellement à cette espèce de musique permet d'espérer que quelqu'un en Amérique suivra l'exemple donné, en Angleterre, par Miss L. Broadwood, Mrs Fox, Mrs K. Lee et tant d'autres, et que nous verrons se fonder une institution analogue à la *Vacation School of Folk Song and Dance*, de Stratford sur Avon.

— Nous avons déjà eu l'occasion de signaler les efforts constants qui se manifestent aux Etats-Unis pour développer l'éducation musicale générale. Mais il est difficile de résister à la tentation de revenir sur ce sujet, qui est d'une importance primordiale dans un pays jeune. Sans parler des concerts donnés par les grands orchestres des principales villes ou les quatuors réguliers, tels que le « Kneisel », le nombre d'institutions secondaires popularisant la musique classique est étonnant. Parfois l'œuvre est entreprise par la municipalité, parfois elle est due à l'initiative de philanthropes, comme le *Music School Settlement*, qui s'adresse surtout à la classe ouvrière. Sous ce rapport, la presse fait beaucoup. Le *World*, de New-York, l'*Examiner*, de San-Francisco, etc., par leurs concerts gratuits, mettent les chefs-d'œuvre classiques à la portée de gens hors d'état de fréquenter les auditions payantes. Et il ne faut pas oublier ce qui a été accompli par les églises des divers cultes au moyen de récitals gratuits de musique d'orgue. Toutefois on ne saurait nier que, dans ce champ d'activité aussi, la munificence de nos millionnaires tant décriés est un facteur d'une haute valeur. Les

grands orchestres, avec leur nombre limité de concerts, et la nécessité où ils se trouvent de rémunérer largement les artistes et surtout les leaders, ne sont pas des entreprises brillantes au point de vue financier. Cela est encore plus sensible aux Etats-Unis qu'en Europe, où existent les subventions du gouvernement. Sans les largesses du major Higginson et de Joseph Pulitzer, deux de nos meilleures institutions, le *Boston Symphony Orchestra* et la *New-York Philharmonic*, pour ne citer que celles-là, n'auraient guère de chances de vivre.

— La saison a été fertile aussi en expositions de peintures. Mais le *clou*, en la matière, appartient sans contredit à l'*International Exhibition of Modern Art*, ouverte en février et mars. C'est là que, pour la première fois, à New-York, on a pu contempler les productions étranges des cubistes et futuristes, et autres impressionnistes dans tous les genres possibles ou impossibles. L'élément européen y était, comme de juste, fortement représenté. Cependant, le style ultra-moderne, en peinture ou sculpture, semble avoir déjà fait bien des adeptes au nouveau monde, s'il faut en juger par le nombre respectable de productions indigènes exposées. Sous un certain rapport, l'utilisation des sujets locaux par les impressionnistes américains a eu des effets curieux. C'est ce qui a eu lieu, par exemple, pour la série d'aquarelles dans lesquelles M. J. Marin s'en prend au plus haut « gratte-ciel » du monde, le Woolworth Building. Cet édifice à cinquante-cinq étages y est représenté dans toutes les positions imaginables, excepté celle qu'il a en réalité ; on le voit, tantôt sinueux comme un tire-bouchon, tantôt décrivant une courbe, ou formant avec le sol des angles absolument contraires aux lois de l'équilibre.

Bien des gens se refusent à prendre au sérieux de telles études ; d'autres s'irritent ; beaucoup cherchent patiemment à voir quelque chose dans les œuvres de Marcel Duchamp ou de Picabia et poussent des exclamations de triomphe, lorsqu'ils ont découvert, qui un pied, qui un bras ou une apparence de figure. En tout cas, l'exposition a obtenu un très grand succès de curiosité.

— Puisque nous parlons d'esthétique, il paraît que les lignes générales du corps des femmes américaines ont une tendance marquée à changer. Tel est du moins l'avis, pour ainsi dire unanime, d'autorités en l'espèce : les couturières, modistes, bottiers et gantiers ! Il n'est pas facile de comprendre pourquoi la tête de l'Américaine devient plus petite, ses mains plus grandes et plus larges. Mais les autres phénomènes sont, en revanche, explicables. L'agrandissement du pied serait produit par deux causes : l'athlétisme d'une part, et, de l'autre, la nécessité où sont les femmes, de jour en jour plus nombreuses, obligées à travailler pour vivre, de porter des chaussures larges. L'athlétisme, la vie au grand air, seraient également la raison du développement du thorax et des épaules. Bref, les modifications de la mode aidant, ces dames reviennent aux lignes chères à Phidias. Espérons que cela aura aussi une influence salubre sur leur santé, car elles en ont bien besoin, en ce siècle de vie à la vapeur.

— Passer d'un tel sujet à la prosaïque Wall Street semble un peu brutal. Cependant, l'on est bien obligé de s'arrêter un instant sur les multiples enquêtes et investigations qui, sous prétexte de parer aux dangers des trusts, bouleversent les affaires, font tomber les fonds et... ne remédient à rien. Lorsque le gouvernement, après une procédure coûteuse et embrouillée, ordonna la dissolution du trust de l'huile, du *merger* de chemins de fer de Harriman, les bons financiers rirent sous cape : leur société peut être coupée en une douzaine de tronçons, rien sur terre ne saurait contraindre ces tronçons à se faire concurrence s'ils ne le veulent pas. Le monopole, si monopole il y a, subsiste de fait : il n'y a que des complications de plus pour les scribes de l'entreprise et, surtout, pour les porteurs d'actions de la compagnie ancienne, lesquels voient leurs titres se subdiviser d'une façon fort incommode. Il faut encore s'estimer heureux quand les sociétés ainsi tourmentées par le ministre de la justice n'en profitent pas pour élever le prix de leurs marchandises, en alléguant le surcroît de dépenses causé par la décision de la Cour. C'est ce qui est arrivé pour la Standard Oil.

Au cours d'une de ces enquêtes, il a été intéressant d'apprendre les idées de M. P. Morgan sur la valeur du caractère privé au point de vue du crédit. Aux yeux du grand financier, ce dernier *n'a pas de rapports* avec l'argent. Par cette assertion singulièrement paradoxale, le nabab de l'acier veut dire qu'un homme sans le sou, mais d'une intégrité notoire, obtiendra d'une banque le crédit qui pourra être refusé à un individu ayant de l'argent, mais dont la moralité n'est pas à l'abri de tout reproche. Bien qu'émanant d'une autorité, — la plus grande peut-être du monde financier moderne, — cette déclaration, qui a fait du bruit, rencontre nombre de sceptiques. La moralité d'un homme n'est pas un facteur aisé à déterminer. Si M. Morgan a eu, ainsi qu'il l'affirme, assez de confiance en un individu absolument sans ressources pour lui avancer la bagatelle de 5 millions de francs, il devait être exceptionnellement sûr de son fait. En revanche, un inconnu qui courrait New-York à la recherche de crédit, en n'ayant d'autre garantie que son honorabilité, trouverait que les banquiers ont le cœur bien dur....

— L'espace nous a manqué dans notre dernière chronique pour mentionner le décès d'une des personnalités les plus éminentes du protestantisme aux Etats-Unis, le Rev. Robert Collyer. Pendant les cinquante années de sa vie active comme pasteur, M. Collyer a personnifié la lutte contre les formes étroites de la religion, il a accentué la marche en avant du libéralisme modéré, tolérant, mais en harmonie avec les aspirations actuelles, les tendances dont il serait puéril de méconnaître la force.

Nul ne pouvait approcher de cet homme sans être frappé de sa profonde bonté, et aussi de son extrême modestie. malgré la position unique qu'il occupait dans l'Eglise américaine. Le « forgeron-prédicateur » — comme on l'appelait parfois — n'avait rien en lui qui rappelât l'apprenti maréchal-ferrant du Yorkshire, rien, excepté, dans ses sermons ou ses conférences, des expressions, des tournures de phrases donnant à sa parole une saveur particulière.

M. Collyer, quoique unitarien, avait de bons amis et même de chauds admirateurs parmi le clergé de toutes dénominations. Sous ce rapport, il ressemblait à Emerson, et l'on eût pu dire de lui ce que dit un jour du grand philosophe un orthodoxe militant, le « père » Taylor. Comme, après la mort d'Emerson, quelqu'un émettait la crainte que celui-ci, à cause de ses idées libérales, n'allât en enfer, Taylor, dont les convictions religieuses étaient cependant bien éloignées de l'unitarianisme, ne put s'empêcher de répliquer :

— Eh bien, si Emerson va en enfer, c'est qu'alors le climat de cet endroit est en train de changer, et que cela va devenir une localité extrêmement recherchée !

— Les années que nous traversons maintenant, et qui constituent le cinquantenaire de la guerre de Sécession, ces années voient éclore bien des volumes de souvenirs et biographies, relatifs à cette période troublée. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on nous présente aujourd'hui un livre consacré à l'auteur de la *Case de l'oncle Tom*, l'œuvre dans laquelle beaucoup trouvent le prologue de cette sanglante tragédie de quatre ans, qui parut longue comme un siècle ! *Harriet Beecher Stowe : une histoire de sa vie*, a été écrit par le fils et le petit-fils de cette femme remarquable. L'ouvrage nous la montre sous un jour plus intime que les autres biographies, nécessairement moins bien documentées. Il est à remarquer, en passant, que Mrs Stowe, dans ses contes de la Nouvelle-Angleterre, ne s'est jamais élevée au-dessus d'une honorable médiocrité, et qu'elle ne doit son immense popularité qu'à un seul roman.

Deux ouvrages sur la politique extérieure des Etats-Unis, parus presque simultanément, méritent d'attirer l'attention des étrangers. L'un est *Studies Military and Diplomatic (1775-1865)*, dû à la plume d'une autorité en la matière, M. Charles-Francis Adams. Le livre est surtout intéressant parce qu'il remet au point nombre de traditions historiques relatives aux opérations militaires de George Washington, — lequel semblerait, d'après cette étude, un moins grand capitaine qu'on ne nous le représente généralement. Les chapitres traitant de la guerre de Séces-

sion et notamment de l'attitude du Sud seraient, à eux seuls, suffisants pour assurer au nouveau livre de M. Adams un succès sérieux.

L'autre ouvrage est publié par M. le contre-amiral F.-E. Chadwick. *Relations of the United States and Spain : the Spanish-American War*, est une œuvre impartiale, fortement documentée, et qui fait ressortir avec courage les nombreuses fautes commises par l'armée et la marine américaines. C'est l'étude la plus scientifique et la plus complète qui ait encore paru sur les événements de 1898.

Dans le genre sérieux, il faut aussi citer *The Quakers in the American Colonies*, de M. Rufus M. Jones, professeur de philosophie au collège d'Haverford. On y voit, une fois de plus, exposée cette vérité immanente, que le développement d'une secte religieuse est en raison directe des persécutions dont elle est l'objet. Et lorsque cette secte n'a qu'une importance secondaire, elle finit par péricliter s'il lui manque le stimulant de la lutte. L'ouvrage de M. Jones, intéressant au plus haut point, fait bien ressortir aussi le rôle social des Quakers dans les « colonies » et les services qu'ils ont rendus en tempérant le puritanisme excessif de la religion des « Pèlerins. »

Le Far-West continue à inspirer nos auteurs. Nous ne mentionnons *The Soddy* (La chaumière de gazon), de Miss Sarah Comstock, et *The Black Pearl* (La perle noire), de Mrs Wilson Woodrow, que parce que ce genre de livres peut présenter de l'attrait pour les Européens désireux d'étudier les mœurs d'une région dont l'originalité se meurt. Le premier, du reste, dépeint assez bien l'Ouest de la décadence, avec ses tripoteurs sur immeubles, et ses « gogos » attirés par de fallacieuses réclames. A noter que Miss Comstock paraît subir l'influence des réalistes français. Ses pionniers ressemblent étonnement aux paysans de Zola. L'autre livre est de l'espèce traditionnelle, mélodramatique, avec le *cowboy* chevaleresque, le repris de justice, le shérif, etc., aussi inévitables dans un tel roman que Polichinelle, la mère Michel et le gendarme berné à Guignol.

Depuis la mort tragique de M. David Graham Phillips, il a

été publié tant d'ouvrages nouveaux sous son nom, qu'on est presque tenté de se demander s'il en est de lui comme de l'impérissable Jules Verne?... Les éditeurs assurent cependant que ces livres posthumes sont strictement authentiques, mais que l'écrivain a laissé une quantité respectable de manuscrits inutilisés. Ajoutons aux listes déjà données par nous ¹ *The Conflict*, qui est une variante sur le thème bien exploité depuis quelque temps : la lutte des réformistes — plus ou moins socialistes — contre le pouvoir de l'argent. Dans *The Price she paid* (Le prix qu'elle a payé), l'auteur nous présente une histoire très terre à terre ; et nous ne citons cet ouvrage que pour engager le lecteur à ne pas juger sur un aussi faible roman l'œuvre d'un écrivain dont Arnold Bennett a dit un jour qu'il était un des deux auteurs américains modernes dignes d'être lus (l'autre est M. Th. Dresser).

Aux amateurs d'études psychiques tangentes à l'occultisme, on peut signaler le dernier travail de Miss May Sinclair, *The Flaw in the Crystal* (Un défaut dans le cristal), qui est peut-être ce que cette gracieuse « authoress » a écrit de mieux.

GEORGE NESTLER TRICOCHÉ.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Poètes et romanciers. — L'histoire suisse de M. W. Ochsli. — A propos d'Adolphe Frey. — Un essai sur Walther von der Vogelweide. — Paccard contre Balmat. — *Parsifal* à Zurich. — Livres nouveaux.

La littérature d'imagination a presque totalement chômé chez nous cet été. Ce n'est pas que les volumes de vers ou les romans aient manqué, oh ! non, mais comme dit Faguet, ils ne valent pas la peine qu'on s'affaire pour les lire. Je me suis pourtant arrêté quelques instants aux *Poésies* de J.-C. Heer ². Vous con-

¹ Livraisons de juillet 1910, mai, juillet et novembre 1911.

² *Gedichte*. Stuttgart und Berlin, Cotta'sche Buchhandlung, 1913.

naissez le romancier dont les récits montagnards, *Les eaux saintes*, *Le roi de la Bernina*, jouissent auprès du grand public d'une faveur aussi insigne qu'ils rencontrent d'indifférence, voire de dédain, chez les lettrés. Oui, sans doute, ces romans, d'un lyrisme débordant et d'un romantisme parfois échevelé, plaisent peu aux esprits délicats. Mais qui peut nier que J.-C. Heer ne soit à sa manière un poète ? Il l'est comme le sont les auteurs de *Roulez, tambours*, ou *Les Alpes sont à nous*. Ses goûts, à vrai dire, ne sont pas très nuancés, mais il sent fortement et il exprime avec vigueur des sentiments qui sont toujours généraux et, par conséquent, très accessibles à la foule. Et puis, je ne peux oublier que cet ancien maître d'école de village qui, en élevant des pigeons et en faisant des vers, encourut si fort la colère des marchands de bestiaux, les gros bonnets de sa commune, est certainement un homme sympathique. On lui fit même tant de misères là-bas qu'un beau jour il s'évada, gagna les bords de l'Adriatique, où il se révéla écrivain. Il eut tout de suite du succès en célébrant, sur un mode lyrique, les beautés de l'Alpe sévère. Il faut savoir gré à J.-C. Heer de n'avoir jamais spéculé sur les goûts pervers du public : dans tous ses récits il est resté une âme simple et honnête, avec un coin de poésie. J'en prends pour preuve son joli récit *Joggeli*, où il raconte, d'une manière charmante, les souvenirs d'enfance d'un petit garçon qui ressemble fort à lui-même. Aujourd'hui il nous offre en gerbe les vers qu'il a écrits au cours de sa féconde carrière de romancier. Il y chante la nature, l'amour, l'amitié, les joies de la famille en courtes pièces de nature lyrique. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que toutes ces pièces sont d'une grande originalité de sentiment et de forme. Ce n'est pas à J.-C. Heer qu'il faut demander des rythmes savants et des coupes de vers singulières. Il écrit simplement, dans le langage populaire, des vers qui se rapprochent des lieds du vieux temps, et il faut reconnaître que plusieurs ne manquent pas de saveur.

— Pour en finir avec la littérature d'imagination, je signa-

lerai un nouveau roman de M^{me} Maja Matthey, l'auteur des *Nouvelles tessinoises* (1905) et des *Gens de bonne volonté* (1910) dont nous avons parlé naguère. Ce roman est intitulé *La ville au bord du lac*¹ et il se passe à Zurich. On sait que M^{me} Matthey a le goût des problèmes moraux et sociaux, qu'elle a le talent d'incorporer à ses récits sans leur donner jamais l'allure de thèses. Et elle rehausse tout cela par un don descriptif qui n'a rien de banal. C'est déjà quelque chose par le temps qui court où tant de plumitifs, surtout dans le camp féminin, inondent le marché de la librairie de leurs médiocres produits.

Et j'en viens maintenant aux livres solides qu'à défaut de livres plus légers, le printemps a apportés cette année.

— Après dix ans d'interruption, M. W. Oechsli reprend sa grande *Histoire de la Suisse au XIX^e siècle*². On se souvient que le premier volume — il n'a pas moins de 780 pages — embrasse les années qui vont de la révolution de 1798 jusqu'à l'entrée des alliés en Suisse en 1813. Le second, non moins copieux (848 pages), nous conduit jusqu'à la révolution de 1830. C'est dire que cet ouvrage entre dans le détail des choses. N'est-ce pas La Rochefoucauld qui disait : « Pour bien savoir une chose, il faut en connaître le détail et ce détail est infini. » Certes, M. Oechsli connaît bien l'histoire de son pays, et il ne nous laisse rien ignorer de qu'ont dit, pensé ou fait nos ancêtres. Et qu'on n'aille point s'imaginer que son livre paraisse trop long. Personne ne sait comme M. Oechsli animer la matière de son récit. S'il donne beaucoup de détails, jamais il ne se perd dans ces détails : dominant son sujet, il en marque en traits nets les grandes lignes. Son œuvre est massive, mais bien ordonnée. Elle a de la vigueur et de l'élan, car, sans intervenir jamais dans sa narration d'une manière intempestive, M. Oechsli a des sentiments qu'on découvre aisément : il est de mentalité protestante, sans du reste avoir aucune couleur confessionnelle ;

¹ *Die Stadt am See*. Zurich, Orell Füssli, 1913.

² *Geschichte der Schweiz im neunzehnten Jahrhundert*. II^{ter} Band (1813-1830). Leipzig, S. Hirzel, 1913.

il est d'esprit libéral, voire radical ; il est surtout ardemment suisse. C'est sous ce triple angle qu'il envisage et juge les choses et les gens de son pays. Et si ses sentiments sont vifs, — M. Oechsli comme Boileau aime appeler un chat un chat et Rollet un fripon, — il reste pourtant toujours impartial, car son culte pour la vérité domine tous ses sentiments. J'en ai dit assez pour montrer l'intérêt puissant de ce livre. Si vous voulez connaître dans le détail les vicissitudes par lesquelles passa la Suisse de 1713 à 1830, comment s'élabora la future Confédération par les revisions constitutionnelles, par les réformes militaires, les progrès de la vie économique, le développement de la presse, les travaux publics, les œuvres de l'esprit, prenez son livre. Je vous promets que vous y trouverez un plaisir singulier.

— M. Fritz Enderlin a consacré à Adolphe Frey une étude bien pénétrante et bien suggestive ¹. Faut-il le louer d'avoir osé dire sur un écrivain vivant tout le bien qu'en pensent les lettrés ? Pourquoi pas ? Il n'est pas nécessaire d'attendre la mort d'un homme pour rendre justice à son talent. Aussi bien la critique courante ignore-t-elle ou feint-elle d'ignorer le grand mérite d'Adolphe Frey. Parce qu'il est un artiste laborieux et consciencieux qui ne doit rien à la réclame, elle ne l'a point célébré comme maint faiseur de la foire sur la place. M. Enderlin a raison de défendre avec chaleur le rare écrivain qui, pour n'avoir pas conquis la gloire auprès du grand public, n'en reste pas moins l'auteur le plus original de notre génération. Adolphe Frey est, avant tout, un lettré et un artiste. Il aime les beaux-arts sous toutes leurs formes et dans toutes leurs expressions. On sait qu'il a cultivé tour à tour le drame, la poésie, le roman et la critique. Comme critique, ce qui fait la valeur de cet universitaire, c'est qu'il ne classe point les écrivains en catégories, les étudiant historiquement ou philosophiquement, mais qu'il fait connaître les beautés de leurs œuvres. Ce n'est certes pas à lui que s'applique la réflexion de La Bruyère : « Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché de très belles choses. » M. Frey est toujours touché par les très belles choses

¹ *Adolf Frey. Ein Kunsterlebnis.* Zurich et Leipzig, Rascher, 1913.

et je dirais même que c'est cela, presque exclusivement, qu'il analyse dans les œuvres littéraires. Même dans un ouvrage d'esthétique, comme le *Laocoon* de Lessing, il ne disserte pas sur des théories d'art, il veut surtout nous faire sentir combien l'œuvre est belle dans sa forme, belle par l'ordonnance et belle par l'expression.

Voilà ce que M. Enderlin fait ressortir dans son étude, qui n'est point œuvre d'un jeune pédant, mais celle d'un disciple enthousiaste et respectueux.

— Un autre jeune critique, M. Max Nussberger, auteur d'une remarquable étude sur le *Bailli de Greifensee* de Gottfried Keller, vient de publier sur le minnesinger Walther von der Vogelweide un essai qui mérite d'être signalé ¹.

Ce n'est pas la première fois qu'un Suisse s'occupe de W. von der Vogelweide. Bodmer lui a consacré un travail classique qu'il fit suivre de traductions des meilleurs morceaux du poète. Plus tard, Gottfried Keller célébra sa gloire dans la belle nouvelle d'*Hadlaub*. Aujourd'hui, c'est M. Nussberger qui s'efforce de montrer combien Walther dépasse ses contemporains, les poètes de cour, et à quelle hauteur il s'élève. Alors que la plupart des minnesinger ne connaissent guère qu'un thème, celui de l'amour, lui chante la nature, son suzerain, la femme, la patrie. Ce dernier sentiment est même si vif en lui qu'il étonne chez un poète du moyen âge. Walther von der Vogelweide gémit de voir que dans l'empire allemand « règnent la force et l'infidélité, tandis que la paix et le droit sont blessés à mort », et il s'élève avec force contre les indignités de Rome et son immixtion dans les affaires d'Allemagne. Il adresse aux princes, à l'empereur, au peuple allemand tout entier, ses conseils et ses encouragements. Et tout cela fait qu'on peut presque voir en lui une sorte de précurseur de Luther. Ce qu'il veut, en tout cas, c'est une Allemagne grande et forte, indépendante du joug de Rome.

M. Nussberger ne s'est pas contenté de commenter W. von der Vogelweide. Comme Bodmer il a fait passer en allemand moderne les plus belles de ses poésies. Ceux qui ne connais-

¹ Huber, Frauenfeld.

sent le grand minnesinger que par les manuels de littérature pourront ainsi pénétrer plus avant dans son intimité.

— Etes-vous pour ou contre Balmat ou pour Paccard contre Balmat? On sait que Paccard, médecin à Chamonix et naturaliste non dépourvu de valeur, fit en 1786 avec le guide Balmat la première ascension du Mont-Blanc. Qui toucha le premier la cime? Balmat, de retour en plaine, raconta qu'au bas de la dernière paroi de glace et de rocher, le docteur, qui avait perdu l'haleine, ne pouvait plus avancer et que lui Balmat, prenant les devants, avait grimpé le premier, puis enthousiasmé de sa découverte était revenu chercher son compagnon qu'il avait ranimé et amené jusqu'en haut. L'historien des Alpes Bourrit, qui tenait ce récit de la bouche de Balmat, le fit connaître dans une lettre adressée au grand public. Longtemps après Alexandre Dumas, de passage à Chamonix, s'entretint avec le vieux guide — c'était en 1832 — et sonna en son honneur la trompette de la renommée. Dès lors fut solidement établie la conviction que le guide Balmat était arrivé le premier à la cime du Mont-Blanc. Or il se trouve que cette conviction est erronée; déjà des contemporains avaient mis en doute les affirmations du guide. Paccard de son côté s'était défendu et avait produit une attestation de Balmat signée devant notaire qui prouvait que tous deux étaient arrivés en même temps au haut de la montagne. La légende n'en avait pas moins fait son chemin. Aujourd'hui un érudit bernois connu par ses travaux sur l'alpinisme, M. Henri Dübi, prétend réhabiliter Paccard¹. Sa démonstration nous paraît convaincante. Avec une patience infatigable M. Dübi a réuni tous les documents qu'il a pu trouver, — et ceux-ci sont innombrables, — ainsi que le journal du Dr Paccard qui se trouve actuellement dans les archives du Club alpin de Londres. Toutes ces pièces confrontées mettent bien décidément fin à la légende. Mais était-il nécessaire pour cela de rassembler un si fort attirail d'arguments dans un volume de trois

¹ *Paccard wider Balmat, oder die Entwicklung einer Legende*. Ein Beitrag zur Besteigungsgeschichte des Mont-Blanc. Bern, A. Francke, 1913.

cents pages? M. Dübi pouvait présenter la quintessence de ses recherches dans un petit livre.

— Zurich vient de donner à son grand théâtre le beau spectacle d'une représentation de *Parsifal*. C'est la première fois qu'une scène européenne après Bayreuth monte ce drame. L'entreprise, certes, n'aurait pu être menée à bien sans la générosité de quelques mécènes zurichois qui ont assuré, outre une répétition générale, trois représentations de la pièce. Ce faisant ils ont voulu, en satisfaisant un plaisir artistique, rappeler que Zurich a joué un rôle considérable dans la carrière musicale de Richard Wagner. D'abord le maître passa dans cette ville les dix années les plus décisives de sa vie. C'est là qu'il conçut et exécuta en partie *Tristan*, qu'il ébaucha *Siegfried* et qu'il écrivit ces fameux pamphlets qui sont comme le manifeste de son art, *Opéra et drame*, *Les œuvres d'art de l'avenir*, *La juiverie dans la musique*. Ensuite c'est à Zurich que Richard Wagner conçut *Parsifal* en 1857. Il a lui-même raconté comment cette année, se réveillant le vendredi saint par un brillant soleil qui se montrait pour la première fois depuis qu'il habitait la villa Wesendonk, il fut pénétré de joie et comme frappé d'un avertissement solennel semblable à celui du *Parsifal* de Wolfram. Séance tenante, il construisit dans l'allégresse tout le plan d'un nouveau drame en trois actes et composa son merveilleux *Enchantement du Vendredi saint*. Le *Parsifal* qui fut joué plus tard à Bayreuth (1882) était fixé dans ses grandes lignes et quelques parties même en étaient déjà écrites.

Les représentations de Zurich ont été excessivement brillantes. Sans doute elles n'ont pu rivaliser avec celles de la ville bavarroise : les chanteurs du théâtre zurichois, qui sont de bons chanteurs d'un bon théâtre, ne peuvent certes prétendre avoir la maîtrise des acteurs de Bayreuth, formés par une longue pratique; l'orchestre aussi, quelque excellent qu'il fût, n'était peut-être pas suffisamment étoffé. L'impression artistique n'en a pas moins été très forte et tous ceux qui ont assisté à l'une de ces représentations en garderont un souvenir ineffaçable.

Les Zurichoïses, du reste, n'ont point voulu s'asservir à Bayreuth. Ils ont interprété le drame à leur manière et lui ont donné un cachet particulier. Même les décors et les costumes ne sont pas une servile copie de ceux de Bayreuth. M. Gustave Gamper de Berne en a fait les maquettes et M. Albert Isler de Zurich les a adaptés à la scène.

Sur la signification du drame mystique de Wagner, nous ne saurions, après l'avoir vu représenter, souscrire à l'opinion d'Edouard Schuré qui veut que l'artiste, au sortir de sa phase païenne, ait abordé et résolu par la légende du Graal le problème du christianisme. Peut-être était-ce son intention, mais il faut reconnaître que dans leur expression ses sentiments sont singulièrement païens. La musique de *Parsifal*, malgré les effusions mystiques du héros, reste une musique sensuelle et voluptueuse. Les passions y sont rendues avec autrement d'intensité que les douloureux renoncements de Parsifal pour conquérir le droit de monter la garde autour de la coupe sacrée où but Jésus-Christ à son dernier repas avec ses disciples. Il faut, je crois, définitivement renoncer à l'idée de faire de Wagner un interprète des mystères chrétiens.

— La maison Orell Füssli vient de mettre en vente un joli volume, *Le lac de Zurich*, où l'auteur, Gottlieb Binder, en décrivant de façon plaisante les villages des deux rives, nous rappelle les souvenirs historiques et littéraires qui s'y rattachent¹. Dans un autre petit volume, *Aus Zürichs Vergangenheit*, — le troisième de la série, — M. Conrad Escher rappelle la mémoire du bailli Bodmer et de sa nombreuse famille, puis fait l'histoire de la fameuse villa Wesendonk ; M. Albert Voegeli raconte des souvenirs de son enfance de 1833 à 1853 ; M^{me} Olga Amberger qui se plaît, comme on sait, à évoquer la vie du vieux Zurich, nous décrit une foire au Münsterhof et la vie des écoliers zurichoïses à la fin du dix-huitième siècle. Des gravures documentaires illustrent ces pages d'histoire du Zurich d'autrefois.

Le Dictionnaire des artistes suisses (Huber à Frauenfeld) publie

¹ *Der Zürichsee*, von Gottlieb Binder. Mit 30 Abbildungen. Zürich, Orell Füssli, 1913.

sa dernière livraison, qui complète le troisième volume. L'entreprise était difficile à mener à bien et c'est après force tâtonnements que l'éditeur, le professeur Brun de Zurich, est arrivé au but. Reconnaissons que, malgré quelques imperfections inévitables dans une œuvre aussi considérable, le *Dictionnaire des artistes suisses* est appelé à rendre des services à tous ceux qui s'intéressent aux beaux-arts de notre pays.

La philosophie et le droit n'ont pas été négligés non plus : chez A. Francke à Berne ont paru *Philosophie und Einzelwissenschaften*, par le professeur d'université Richard Herbertz, et *Du droit des auteurs et des artistes* par M. Röthlisberger, dont la compétence dans les questions juridiques et particulièrement dans celle-ci est indiscutable.

Une étude critique très importante sur Jérémias Gotthelf due à la plume d'un universitaire français, M. Gabriel Muret, vient de paraître à Paris chez Félix Alcan. J'y reviendrai à loisir dans ma prochaine chronique.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La physiologie de la vision : cônes et bâtonnets ; leurs fonctions. — La T. S. F. entre la France et les Etats-Unis. — Téléphonie sans fil entre Rome et Tripoli. — Records d'aviation. — Le froid et les explosifs. — La baguette divinatoire. — Vaccination contre la fièvre typhoïde. — Publications nouvelles.

L'œil de l'homme est pourvu de deux sortes de récepteurs optiques : les cônes et les bâtonnets. Les cônes, localisés dans la tache centrale de la rétine, sont les organes de la vision colorée ; et c'est des cônes seulement que nous faisons usage de jour, où nous fixons les objets, où nous amenons leur image sur la tache centrale. Les bâtonnets se trouvent sur tout le reste de la rétine : par eux nous ne percevons que la lumière, sans la couleur, et ce sont les seuls organes actifs des animaux vivant

à l'obscurité, et de l'homme privé du sens des couleurs. C'est du moins ainsi que M. O. Lummer comprend la théorie de la vision.

Il vient d'appliquer sa théorie à la vision durant les nuits étoilées, et chemin faisant, il fait un certain nombre de constatations intéressantes que chacun peut contrôler lui-même.

Rappelons au préalable que la courbe de sensibilité à la lumière est très différente pour les cônes et les bâtonnets. La courbe de l'œil achromatoptique (bâtonnets) est identique à celle de l'œil normal qui observe indirectement, sans fixer, et en utilisant les bâtonnets.

L'étude de la vision durant la nuit présente cet intérêt de se faire à une période de transition, au moment où les cônes cessent de fonctionner pour céder la place aux bâtonnets.

Une expérience a été faite en ballon, lors d'une ascension avec belle pleine lune. Des oriflammes de toutes couleurs avaient été placées autour de la nacelle. Or, les couleurs de celles-ci disparaurent à mesure que l'œil s'acclimatait à la nuit : toutes les oriflammes parurent grises ou blanchâtres, preuve que seuls les bâtonnets fonctionnaient.

Une autre expérience se fit par nuit étoilée dans la montagne. Elle montra que, tant que l'œil était gêné par le voisinage de lampes électriques, les cônes restant éveillés, la vision colorée subsistait. Dès que la lumière était atténuée, les bâtonnets entraient en fonction. On constata, par exemple, comme chacun peut le faire chaque soir, en sortant d'une pièce éclairée, que le ciel, qui d'abord paraissait vide d'étoiles, s'en remplissait peu à peu : surtout si l'on évitait de les fixer. C'était le résultat du fonctionnement des bâtonnets, récepteurs de lumière. Et on pouvait faire cette expérience amusante : fixait-on les étoiles, leur nombre et leur éclat diminuait. Les regardait-on indirectement, sans les regarder, sans les fixer, elles ressortaient plus nombreuses et plus lumineuses.

Autre chose. On donna aux bâtonnets tout le temps de se réveiller, — et aux cônes celui de s'endormir. Et tout à coup on

se retourna pour regarder les lumières rouges de la ville, ou d'un cigare. Or, ces lumières parurent blanches, n'étant reçues que par les bâtonnets qui n'enregistrent que la lumière blanche, incolore.

M. Lummer a même fait la curieuse expérience que voici. Il fixe le croissant lunaire, puis cherche à fixer une étoile voisine. Et la lune disparaît du firmament pendant plusieurs secondes. Mais, avec la vision indirecte, et grâce aux bâtonnets, on voit de nouveau la lune et les étoiles que les cônes seuls ne montrent pas.

— Il y a quelques semaines, à la fin de mars, pour la première fois des communications de T. S. F. ont pu être échangées entre la tour Eiffel et les Etats-Unis. On recevait bien, jusque-là, à la tour Eiffel, les messages envoyés par le poste d'Arlington près de Washington, mais les messages de la tour n'arrivaient pas jusqu'à Arlington. Ils y sont arrivés, à la fin de mars, pendant la nuit, franchissant donc une distance de 7000 kilomètres. L'établissement des communications par T. S. F. facilitera à la mission française partie pour l'Amérique la détermination exacte de la longitude de Washington. Il faut observer que les messages de la tour Eiffel iront plus loin, dans quelques mois, quand l'installation comportera une puissance non plus de 35, mais de 150 kilowatts.

Notons, par la même occasion, un nouveau progrès de la téléphonie sans fil. On a pu téléphoner, sans fil, de Rome à Tripoli, à plus de 1000 km. de distance, au moyen du microphone à liquide imaginé par le frère de Graham Bell, et de générateurs Moretti. La voix est parfaitement reconnaissable, d'après M. Vanni, qui a fait l'expérience. On a pu, pareillement, faire entendre à Tripoli un phonographe placé à l'embouchure du microphone. M. Vanni compte, prochainement, faire des essais de téléphonie sans fil entre Rome et Paris. La distance est de 1200 km., mais les ondes rencontreront sur le trajet des obstacles naturels, montagnes, forêts, etc., qui n'existent pas entre Rome et Tripoli.

— La *Nature* a dressé récemment un tableau intéressant des records de l'aviation, depuis 1906 : records de vitesse, de distance, de durée et d'altitude.

Voici d'abord les chiffres et les détenteurs successifs du record pour la vitesse à l'heure :

1906.	41 km.	292 m.	Santos-Dumont.
1907.	50 km.	700 m.	Farman.
1908.	»	»	»
1909.	76 km.	955 m.	Blériot.
1910.	109 km.	736 m.	A. Leblanc.
1911.	133 »	136 »	E. Nieuport.
1912.	174 »	100 »	J. Védrières.

Pour la distance :

1906.	220 m.	Santos-Dumont.
1907.	770 »	Farman.
1908.	124 km.	700 m. W. Wright.
1909.	234 »	212 » Farman.
1910.	584 »	745 » Tabuteau.
1911.	740 »	200 » Gohé.
1912.	1010 km.	Fourny.

Pour la durée :

1906.	21 minutes	Santos-Dumont.
1907.	52 »	Farman.
1908.	2 h. 20 m.	W. Wright.
1909.	4 » 17 »	Farman.
1910.	8 » 12 »	»
1911.	11 » 1 »	Fourny.
1912.	13 » 17 »	»

Enfin, pour l'altitude, on a passé de 435 m. (Latham, 1909) à 3100 m. (Legagneux, 1910), à 3900 m. (Garros, 1911), à 5610 m. (Garros, 1912), et enfin à 6000 m. (Perreyon, 1913). Il n'est pas utile de chercher à dépasser ce dernier chiffre.... On remarquera que c'est en France et par des Français qu'ont été établis la plupart de ces records. Quel chemin parcouru en six ans, et quel développement que celui de l'aviation !

— Quand on rencontre sur la voie publique ou ailleurs un engin suspect, que l'on peut considérer comme renfermant des explosifs, la police a la tâche dangereuse de ramasser l'objet, de le transporter, et d'en faire l'anatomie, de voir ce qu'il y a dedans. Pour diminuer le péril, on a songé à chercher les moyens de paralyser les explosifs, de les mettre hors d'état d'exploder, et MM. Kling et Florentin, du laboratoire municipal de Paris, ont pensé à utiliser le froid.

La méthode est évidemment bonne et logique, car le froid, on le sait, met obstacle aux réactions chimiques. Mais il faut un froid assez intense, et d'après les recherches déjà faites, il conviendrait de faire usage de températures très basses, telles que celles qu'on obtient par l'évaporation de l'air liquide.

— Au cours d'un congrès de psychologie expérimentale qui s'est tenu la semaine de Pâques, à Paris, une place considérable a été faite aux expériences sur la baguette divinatoire. Ces expériences ont porté sur la recherche de sources, de cavités, et de gîtes minéraux. La conclusion générale qui en a été tirée par ceux qui étaient, à priori, plutôt défavorables à la baguette, est qu'en réalité la question mérite d'être examinée. A diverses reprises des faits ont été constatés qui donnent l'impression que la baguette pourrait bien n'être pas une pure mystification, et les probabilités sont que, d'un côté ou d'un autre, des expériences méthodiques vont être entreprises sur la question.

Il ne faut pas se dissimuler, toutefois, que l'expérimentation est difficile et exige des conditions et précautions nombreuses.

— La vaccination contre la fièvre typhoïde semble être enfin réalisée. Les Anglais et les Allemands ont leur méthode ; la France aussi a la sienne, élaborée par M. H. Vincent, le médecin militaire bien connu, qui en a donné un résumé dans la *Revue générale des sciences*.

M. H. Vincent prépare un sérum polyvalent, c'est-à-dire capable de lutter contre des races diverses du bacille d'Eberth, parce que fabriqué avec des races diverses aussi. Il l'obtient par la stérilisation des cultures de bacilles par l'éther. L'éther tue

les bacilles, mais respecte les produits vaccinaux. On le laisse s'évaporer, et le vaccin est tout prêt. Injecté à l'homme, il provoque la formation d'anti-corps protecteurs.

Il s'oppose au développement du mal quand l'infection se produit, et même il combat celui-ci dans le cas où l'inoculation du vaccin se fait après l'infection. On ne risque donc rien à se faire inoculer après infection, certaine, ou possible. L'effet du vaccin de M. H. Vincent est maintenant bien établi.

Au Maroc, sur 1000 hommes non vaccinés, 64 cas de fièvre typhoïde et 8 décès : sur les vaccinés, zéro cas.

A Avignon il y a eu une épidémie : 1100 ou 1500 cas avec 64 décès. Or la garnison comprenait 1366 vaccinés et 687 non vaccinés. Sur ces derniers, 155 cas et 22 décès ; parmi les premiers, zéro décès, zéro cas. Et il en est de même un peu partout. Bientôt on vaccinera d'office la jeunesse contre la fièvre typhoïde comme contre la variole, et on aura raison. Un point reste obscur : la durée de l'immunité conférée par la vaccination. Mais on la connaîtra bientôt.

— Publications nouvelles. Voici d'abord un livre admirable, ou plutôt la suite d'un livre admirable ; c'est le tome II, deuxième partie du *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*. Le tome I est tout entier consacré à l'archéologie préhistorique ; la première partie du tome II à l'archéologie celtique ou proto-historique (âge du bronze), et la deuxième partie, qui vient de paraître, à la suite de l'archéologie celtique (Premier âge du fer ou époque de Hallstatt). Il n'y a pas, dans toute la littérature archéologique contemporaine, un ouvrage qui approche de celui-ci, comme sûreté d'information, abondance de documents, et richesse de sources. L'œuvre de M. Dechelette (A. Picard, Paris) est un chef-d'œuvre. — Signalons ensuite *The Belief in immortality and the worship of the Dead*, par J.-G. Frazer (Macmillan, Londres). L'auteur a entrepris de résumer tout ce que l'on sait sur les sujets de son livre, toutes les croyances, présentes ou passées, et dans ce premier volume il expose les vues qu'ont sur l'immortalité et le culte des morts

les Australiens, les habitants du détroit de Torrès, de la Nouvelle-Guinée et de la Mélanésie. L'ouvrage comportera plusieurs volumes. Mais l'auteur n'a peur de rien : son *Golden Bough* comprend déjà sept volumes, et il en paraîtra deux encore. — Voici enfin la *Revue de géographie annuelle* de M. Ch. Vélain (tome VI) : renfermant une étude de M. E. Chassigneux sur l'irrigation dans le delta du Tonkin ; une autre de M. L. Lehmann sur l'irrigation dans le Valais ; et enfin une longue et excellente étude de M. E. Nordenskiöld sur la vie des Indiens du Chaco.

CHRONIQUE POLITIQUE

La guerre et la paix. — Entre Français et Allemands. — Une grève politique en Belgique. — En Suisse : la convention du Gothard.

On dit que la paix est proche. Si cela signifie que le canon va cesser de gronder dans cette péninsule des Balkans tachée de sang et marquée de tombes, c'est apparemment vrai. L'empire ottoman est à bout de forces. Les armées qui lui restent s'accrochent aux lignes de Tchataldja et aux escarpements de Gallipoli que l'ennemi n'a plus aucune raison d'attaquer. Tout le reste est perdu : après Andrinople, Scutari est tombé.

Pour les Jeunes-Turcs c'est un premier châtiment. Après avoir, par leur politique folle et leur imprévoyance, préparé la défaite, ils ont exigé de la nation épuisée un effort impossible. Maintenant il leur incombe de signer la paix la plus désastreuse qu'aient jamais relatée les annales des padischahs.

L'Europe a lâché les vaincus. Il est entendu que la Turquie sera réduite désormais à la possession des détroits reliés par une bande de terre et couverts par un mince glaciais. Seule, la question financière intéresse encore les puissances. On sait, en effet, que les porteurs de fonds turcs sont légion en Europe, que de gros capitaux sont engagés dans des entreprises orientales et

qu'il y aura là de l'argent à gagner dans l'avenir comme par le passé. Il importe de ne pas réduire à l'impuissance un peuple qui a toujours su enrichir les autres.

Cependant l'Europe a proposé sa médiation et limité les conquêtes des alliés. Il est entendu que la Bulgarie abandonnera Rodosto, la Serbie doit renoncer à la côte adriatique où ses armées sont encore ; on a interdit au Monténégro de prendre Scutari et on compte bien l'en chasser maintenant ; la Grèce voit limiter ses espérances sur les îles occupées par l'Italie et elle s'impose dès à présent la neutralisation du canal de Corfou. Et la délimitation de la nouvelle Albanie peut encore réserver de fâcheuses surprises aux vainqueurs.

Mais tout cela, sauf Rodosto qui est indispensable pour assurer à la Turquie la côte nord de la Marmara, est sans importance pour les Osmanlis vaincus. C'est au nom de combinaisons et d'intérêts européens qu'on rogne les avantages des alliés. Ainsi tend à se rétablir la situation du congrès de Berlin : à côté des exigences des combattants qui sont respectables, il y a celles des médiateurs qui le sont plus encore. Les uns ont versé leur sang, les autres n'ont rien fait du tout. Ce n'est point une raison.... Il faut concilier les choses de façon à satisfaire les « intérêts essentiels » de chacun. Et si, au cours des discussions, la volonté des grands l'emporte sur celle des petits, il n'y a rien là qui puisse troubler les habitudes des diplomates, ni effaroucher leur conscience.

Les Balkaniques n'ont pas vu sans inquiétude cette intervention de l'Europe. Elle n'avait rien fait alors qu'ils réclamaient d'elle des réformes pour leurs frères opprimés ; que ne les laissait-elle tranquilles maintenant qu'ils faisaient leurs affaires eux-mêmes ! Cependant, le « concert européen », si inharmonique soit-il, paraît conserver un certain prestige. Il est d'autant plus dangereux de s'insurger contre lui, que ce sont les grandes puissances qui tiennent les cordons de la bourse et que celle des alliés est remarquablement vide. Donc les États balkaniques ont accepté la médiation, tout en faisant quelques réserves.

Si l'on pouvait faire abstraction des maux de la guerre, de la crise agricole et financière qui menace vainqueurs et vaincus, des malheureux sans ressources qui errent sur des terrains en friche, des prisonniers qui croupissent dans le désœuvrement et la misère, des camps de concentration où s'entassent des milliers d'affamés, de la clameur des nations mutilées qui réclament la paix et la veulent tout de suite... si l'on pouvait oublier tout cela et ne regarder que le jeu de ce qu'on appelle la grande politique, on trouverait de l'intérêt et du plaisir à ce spectacle d'une originalité assez vive.

La diplomatie d'ancien régime est peu en faveur aujourd'hui. On lui reproche son parfait mépris pour les aspirations populaires, les prétextes fallacieux dont elle se couvrait, l'acheminement tortueux de ses voies, ses bluffs, ses appels à la guerre et d'autres choses encore. Pourtant nous voyons l'Autriche-Hongrie, après un effarement passager, faire de la diplomatie, et cela lui assure un grand avantage sur les autres puissances qui n'en font pas. Le comte Berchtold s'inspire des exemples d'un Kaunitz et d'un Metternich ; cela suffit pour le mettre au-dessus des autres hommes d'Etat qui n'imitent personne et ne savent ce qu'ils veulent. L'Autriche mène vivement sa partie ; tout fait prévoir qu'elle la gagnera. Si elle la perd, c'est que se sera produit l'incident infime, c'est qu'aura passé le petit coup d'air qui si souvent a gâté les plus belles combinaisons.

L'Autriche poursuit l'abaissement des Slaves. Elle pourrait à la rigueur s'arranger avec la Bulgarie qui ne touche pas son territoire et ne lèse pas ses intérêts et si, par quelques menues faveurs, elle réussissait à faire entrer dans son sillage le nouveau royaume après l'avoir au préalable brouillé avec alliés, l'affaire serait tout à fait bonne. Mais les Serbes, mais les Monténégrins.... Ces peuples entretiennent parmi les Jougo-Slaves, sujets des Habsbourg, des espérances coupables : il faut les humilier. Ils barrent la route à la grande monarchie qui voudrait étendre un bras jusque vers l'Archipel, il faut les diminuer.

Alors nous avons vu se dérouler la série connue des ma-

nœuvres. L'armement d'abord, car on ne peut prétendre faire de la politique si on n'a pas des soldats à montrer ; ensuite le resserrement des alliances moyennant des compensations légitimes. Puis est venue l'intervention directe : l'Autriche a invoqué ses « intérêts essentiels » pour écarter les Serbes de l'Adriatique ; elle a proclamé le principe des nationalités (1) pour constituer une Albanie autonome, et, tout en clamant son bon droit, elle a menacé de ses armes.

Une seule puissance, la Russie, aurait pu s'opposer à l'action autrichienne. Elle ne l'a pas fait¹. On pourrait croire qu'il n'y a plus de diplomatie à Saint-Pétersbourg ; ou plutôt, ce qui inspire la diplomatie, c'est la volonté, prépondérante malgré tout, du tsar que l'on adjure de Berlin et de Vienne de ne pas troubler la paix et qui paraît admettre de bonne foi qu'en réagissant contre la poussée de son peuple il accomplit une œuvre méritoire devant Dieu et devant les hommes. Cela étant, l'Europe désunie et incertaine n'a rien trouvé de mieux que de prendre, « par gain de paix », la suite de l'Autriche. Elle l'a fait jusqu'à la démonstration navale et peut-être, demain, ira-t-elle jusqu'à l'intervention armée.

Voici la situation d'aujourd'hui : les alliés balkaniques vont déposer les armes ; mais, quand ils se seront entendus avec la Turquie, la situation n'en sera pas beaucoup plus claire pour cela. L'Europe se réserve de statuer sur tout ce qui a trait à l'indemnité de guerre, principe et quotité ; elle fixera les frontières de l'Albanie ; elle décidera du sort des îles. Aux alliés le soin de s'entendre entre eux pour marquer des lignes frontières à travers leurs conquêtes.

Malheureusement, un des ordres de décisions influe sur

¹ On annonce que la Russie vient, par une note verbale, d'appeler l'attention du gouvernement austro-hongrois sur les graves conséquences que pourrait avoir une action précipitée contre le Monténégro. Si cela marque une reprise d'énergie, c'est fort bien ; mais le gouvernement russe s'est montré si hésitant jusqu'ici que rien ne dit que ces dispositions subsisteront demain.

l'autre. La réalisation des intérêts européens compromet l'accord entre les Etats balkaniques. La Bulgarie privée de Silistrie, que le tribunal arbitral de Saint-Petersbourg a attribuée aux Roumains, regarde vers Salonique que des conseillers empressés lui disent de revendiquer. Le Monténégro, si on le dépouille de Scutari, réclamera des compensations territoriales que, d'après les hommes d'Etat viennois, la Serbie seule peut lui fournir. Les Serbes écartés de l'Adriatique, resserrés par l'Albanie que l'Autriche, qui a pour cela d'excellentes raisons, voudrait élargir le plus possible, demandent à s'étendre vers l'est sur des territoires primitivement attribués aux Bulgares. La Grèce déçue du côté des îles, limitée sur la côte d'Epire, n'en est que plus décidée à tenir bon sur les autres points.

De façon générale, il ne faut pas attendre de la modération ou exiger de la philosophie de ces peuples balkaniques. Ils ont risqué leur existence dans la guerre ; ils y ont jeté leurs ressources, prodigué leur sang ; ils savent que de longtemps ils ne pourront pas renouveler l'effort ; c'est maintenant que doivent venir les réalisations ; ils les réclament avec opiniâtreté.

Si les puissances voulaient sincèrement accomplir une œuvre de paix, elles devraient, tout en se montrant accommodantes quant à leurs prétendus intérêts, exercer sur les autres une action modératrice. Mais le feront-elles ? Et s'il y en avait parmi elles qui prenaient plaisir à voir se quereller les alliés de hier ?... Non certes, le ciel reste gris vers l'Orient ; quand donc ces contrées dévastées seront-elles livrées, dans la concorde des hommes, au travail fécond qui répare ?

— Tandis que le grand principe de la paix est invoqué dans l'orient de l'Europe pour limiter les avantages des alliés victorieux, cette même paix est menacée en occident par des incidents secondaires qui ne prennent de l'importance que par l'émotion qu'ils provoquent.

Des véhicules aériens porteurs d'officiers en uniforme allemand qui tombent par défaut d'orientation sur le territoire français, une troupe de « jeunes éclaireurs » qui dépasse le poteau-fron-

tière, une bagarre entre promeneurs tardifs dans la bonne ville de Nancy, c'est peu de chose.... Pourtant ces faits divers devenus des événements ont été transmis par le télégraphe jusqu'aux limites du monde civilisé, ils ont excité l'émotion des foules, agité les chancelleries, provoqué des démarches d'ambassadeurs.

C'est grave parce que c'est l'indice d'une situation anormale. Pourtant, depuis six mois et plus, les rapports entre France et Allemagne avaient été corrects ; les deux gouvernements avaient travaillé ensemble à limiter le conflit oriental ; la nouvelle loi militaire allemande n'avait pas provoqué au delà des Vosges l'émotion qu'on aurait pu craindre et le plan français, encore à l'état rudimentaire, avait été signalé en plein Reichstag comme une mesure de défense. On comprendrait que les deux gouvernements désireux de rendre l'opinion publique favorable à l'augmentation des effectifs aient fait état de ces « frictions » dans des débats parlementaires. Mais il y a bien plus que cela. On nous dit que les populations françaises de l'est qui savent qu'une certaine presse les a traitées de lâches, de canailles, de sauvages de l'Afrique centrale sont dans un état d'esprit qui permet de tout craindre si ces empiètements se renouvellent. Quant à l'Allemagne, l'incident de Nancy l'a jetée dans une exaspération inquiétante et des journaux, même importants, reprennent aujourd'hui l'histoire du *Zeppelin* échoué à Lunéville comme si cette affaire n'était pas bien finie.

Donc, tandis que les pacifistes poursuivent leurs vertueux efforts et que le nouveau secrétaire d'Etat américain, M. Bryan, prépare une circulaire qui, assure-t-on, rendra la guerre impossible, une querelle d'espèce vulgaire peut, d'un instant à l'autre, troubler le repos de l'Europe et jeter, les uns contre les autres, des centaines de milliers d'hommes. Mais qui donc dira encore que seule l'ambition des gouvernements menace la paix et que les peuples, s'ils étaient laissés à eux-mêmes, s'uniraient dans un attendrissant hosanna ?

— En Belgique a éclaté une grève d'un nouveau genre. Il ne s'agissait pas d'obtenir un relèvement des salaires, pas plus que

d'assurer aux syndicats des prérogatives nouvelles. C'était une manifestation purement politique pour obliger le gouvernement et la chambre à en finir avec le vote plural et à établir le suffrage universel pur et simple. Chose curieuse, les hommes qui avaient le plus d'intérêt à une revision constitutionnelle, les chefs libéraux, les chefs socialistes même désapprouvaient cet effort ; ils craignaient, non pas tant une crise économique intense, que des désordres sanglants qui pourraient motiver une formidable répression. Ce sont les ouvriers qui ont voulu marcher.

Ils projetaient une grève générale suspendant pour quelques jours toute la vie du pays, formidable, irrésistible. Ils ne l'ont pas obtenue ; sur 1 500 000 travailleurs, y compris les ouvriers agricoles, il n'y a pas eu plus de 400 000 grévistes, presque tous en pays wallon. Mais l'effet a été produit : la majorité catholique inquiète a accepté ce qu'elle refusait il y a quelques semaines ; elle est disposée à nommer une commission chargée d'étudier les modifications qui pourraient améliorer le système électoral. Le comité de la grève et le congrès socialiste belge ont recommandé la reprise du travail. Mais des agitations de cette sorte qui intéressent des groupes nombreux et provoquent des passions diverses ne se calment pas en un jour ; elles ont pour résultat inévitable de faire autant de tort à ceux qui les soutiennent qu'à ceux contre qui elles sont dirigées. Mieux vaudrait les éviter tout à fait.

— Les débats des Chambres fédérales sur la convention du Gothard ont fait couler beaucoup d'encre. L'acceptation du traité par les deux conseils a désolé et exaspéré ceux qui, sans aucune préoccupation de parti, s'étaient efforcés d'épargner à leur pays cet acte irrémédiable.

Maintenant la chose est faite. Il faut la juger avec calme, se tenir à égale distance des vainqueurs qui, sans avoir le triomphe très fier, déclarent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et des vaincus qui voient s'ouvrir pour notre pays une ère d'humiliation et de servitude.

Des hommes intelligents, nos conseillers fédéraux entre autres, ont étudié de très près la fameuse convention et l'ont déclarée acceptable. Il est difficile d'admettre qu'ils aient été plus stupides que des écoliers ou qu'ils aient de gaîté de cœur livré leur pays à l'étranger ; cela d'autant moins qu'ils ont défendu l'acte contre tout venant et que leurs arguments n'ont pas été sans faire quelque impression. Je suis disposé à croire aussi que, pour le moment au moins, l'application du régime nouveau ne nous ménage pas grande tristesse ; je dirai même qu'elle ne différerait guère de celle de n'importe quel autre régime qu'il aurait été donné à nos négociateurs d'obtenir.

En sera-t-il ainsi dans l'avenir ? Même en laissant de côté la question financière, est-ce que certains articles du nouveau traité, la clause de la nation la plus favorisée, l'action réflexe sur le Gothard de tous les avantages accordés à d'autres lignes de transit ne gêneront pas aux entournures les directeurs des chemins de fer fédéraux et les membres du gouvernement suisse ? Il serait téméraire de l'affirmer. La Confédération, en renonçant à régir ses tarifs, abandonne en tout état de cause une part notable de sa souveraineté. Et qu'on invoque pas la convention de 1869 comme la cause de tout le mal. Le fait de diplomates habiles est, non pas de consacrer à perpétuité les clauses d'un mauvais traité, mais d'essayer de les réformer. Nos négociateurs de 1909 l'ont-ils suffisamment tenté ? Et l'acte dans son ensemble est d'une facture déplorable. Une compagnie de chemins de fer assume des obligations en échange des privilèges ou subventions qu'on lui accorde ; elle est dans une situation d'infériorité ; un Etat souverain ne se met pas dans cette posture. En confondant régulièrement la Suisse avec la régie des chemins de fer, surveillée et contrôlée par le Conseil fédéral, nos négociateurs ont prouvé que le don des nuances leur manquait. Question de forme sans doute ; mais que ces formes sont importantes quand il s'agit de la patrie !

Les adversaires de la convention du Gothard veulent prendre leurs précautions pour l'avenir : déjà une demande d'initiative

constitutionnelle circule, tendant à soumettre à la clause référendaire les traités internationaux d'une certaine durée. Malheureusement, quelque nombreux et précis que soient les articles d'une constitution, ils ne peuvent prévenir les fautes du pouvoir exécutif ou de ses agents. Le fait est que les négociateurs que la Suisse oppose aux diplomates étrangers se trouvent régulièrement inférieurs à leur rôle. L'histoire d'un siècle le prouve : depuis et y compris le congrès de Vienne jusqu'à la convention de 1909. Le remède, il n'est pas seulement dans cette réorganisation du Département politique dont on parle toujours et qu'on ne réalise jamais ; il est dans le choix, pour toute affaire délicate, d'hommes, non seulement préparés au point de vue technique, mais souples, expérimentés et soucieux de la dignité de leur pays. Si ces hommes n'existent pas, qu'on les prépare ! Ils nous éviteront, en plus de préjudices matériels, des blessures d'amour propre. Si la fâcheuse page que nous venons de tourner instruit chacun de cette nécessité, la convention du Gothard aura aussi son avantage pour notre Suisse.

Lausanne, 25 avril 1913.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

LE THÉÂTRE DE MŒURS RUSSES DES ORIGINES A OSTROVSKI,
par *J. Patouillet*. — 1 vol. in-8°. Paris, 1912.

OSTROVSKI ET SON THÉÂTRE DE MŒURS RUSSES, par *J. Patouillet*.
— 1 vol. in-8°. Paris, 1912.

Le théâtre russe, bien que par ses origines il plonge comme partout dans les traditions populaires et le rituel de l'Eglise, n'a pris de l'importance qu'à partir de Pierre-le-Grand. La fondation de Saint-Pétersbourg n'a pas été seulement l'ouverture d'une fenêtre sur l'Occident ou l'établissement d'un centre administratif, destiné à régénérer la Russie, mais encore le signal d'un examen de conscience national, qui se poursuivra à travers la poésie, la critique, le roman et le théâtre. De bonne heure en effet, avant même d'avoir dégagé son originalité de l'imitation étrangère, la littérature en Russie a moralisé. Nulle part n'est moins en faveur la conception de l'art pour l'art. Le talent y est moins un privilège qu'une charge, il porte avec soi plus de devoirs que de droits, son office est d'éclairer les voies de la pensée et de l'action.

En retour, nombre de lecteurs se jettent sur chaque livre, comme des affamés sur du pain, cherchent en lui on ne sait quelle parole, attendent de lui des indications sur la règle de la vie. Dans un Etat où se perpétuaient la distinction sociale des classes et le servage, sans vie ni droits politiques, avec une administration oppressive et routinière, une censure ombrageuse, une organisation rudimentaire du travail scientifique et technique, la littérature devenait la seule voix, le seul aliment; elle enseignait et combattait.

Elle retentissait de querelles d'écoles, de doctrines, de tendances; pas de grande œuvre où on ne cherchât, où on ne pût découvrir un plaidoyer, un réquisitoire, une prédication. La

thèse filtrait partout : choix du milieu et des personnages, action, descriptions et sentiment même de la nature, tout conspirait à suggérer ou à imposer l'impression « négative » ou « positive. » *Que faire?* titre du fameux roman de Tchernichevski, pourrait servir de titre général à presque toute la littérature russe du dix-neuvième siècle. L'enquête de celle-ci s'étendait au régime social, à la bureaucratie, à l'institution domestique, aux disciplines intellectuelles et morales, à la fonction propre de la Russie dans le monde. Une œuvre se diminuait à ne pas apporter là-dessus quelque système ou du moins quelque lumière.

Rien d'étonnant donc que les critiques russes aient demandé une leçon de morale même au plus objectif des auteurs dramatiques que la Russie ait produit. Malheureusement la plupart se laissaient entraîner par un parti pris d'école ou de tendance ; et Ostrovski, qui ne prétendait nullement au titre de penseur, a longtemps pâti de leurs interprétations contradictoires.

Et pourquoi ne pas reconnaître avec M. Patouillet, qui vient de faire pour le théâtre ce que de Vogüé a fait pour le roman russe, qu'Ostrovski n'est en effet ni un penseur, ni un prédicateur laïque ? Plus apte à saisir l'humanité en action qu'à la construire en idée, il répugnait au dogmatisme et ne s'en cachait pas à Tolstoï, au temps où ils purent causer ensemble à Moscou. De plus, la nature même de son art s'y prêtait mal. Il était peintre de mœurs, et si comme tel il voulait véritablement remplir son office, il ne devait pas interposer son moi entre la réalité et le public. Le théâtre de mœurs n'est pas le théâtre à thèse et ne requiert pas une éthique originale. Aussi la personne d'Ostrovski reste-t-elle absente de ses œuvres ; il ne transforme pas ses héros en raisonneurs ; chacun parle selon sa condition, rien de ce qu'il dit ne jure avec son caractère et son éducation.

On rapproche souvent Ostrovski de Gogol. Ces deux hommes cependant diffèrent profondément. Ostrovski n'a pas connu cette crise de mysticisme qui allait rejeter Gogol, si la mort ne l'eût enlevé, de la satire à l'idéalisation. Son clair bon sens l'a sauvé de ce double excès. Ensuite, il a vu plus loin, et plus profond ; il a ouvert à l'art un champ vierge ou délaissé ? Au commencement du dix-neuvième siècle la Russie ne se connaissait pas encore ; ses grands écrivains l'ont révélée à elle-même. Ils ont fait entrer dans la littérature ses larges horizons, ses forêts

mystérieuses, ses fleuves épiques, ses classes sociales, son histoire et sa légende, sa foi et ses superstitions, les vices d'un état séculaire et ceux d'une fraîche adaptation, son esprit et son âme. Les noms de Pouchkine, de Lermontov, de Gogol, de Fontguénev, de Saltykov, de Gontcharov, de Dossoevski et de L. Tolstoï demeurent pour toujours liés à cette vaste exploration. Ostrovski a dressé sa part de l'inventaire national : non par des statistiques enfouies dans des archives, mais un trésor de vives impressions d'où est sorti un monde oublié ou dédaigné : ces marchands moscovites et provinciaux, classe mitoyenne entre la noblesse et le peuple, orgueilleuse de sa richesse, à la fois avide de se moderniser et attachée à des formes séculaires d'activité professionnelle et de régime domestique.

Notre auteur, dont les débuts au théâtre remontent à l'année 1847, est d'ailleurs le premier qui ait livré un drame de mœurs populaires. Après sa mort, survenue en 1886, ses œuvres ont été vite reconnues comme le vrai fond d'un répertoire populaire ; et nombre d'entre elles alimentent aujourd'hui les scènes des Maisons du peuple. Sans doute, sa gloire a subi une éclipse passagère. Mais aujourd'hui Ostrovski a retrouvé la première place dans le théâtre national. L'unanime sentiment d'admiration dans lequel la Russie a commémoré le vingt-cinquième anniversaire de sa mort ne doit plus rien à un engouement de circonstance : il traduit une conviction définitive. L'auteur de l'*Orage*, de la *Forêt*, de *Loups et brebis* et de tant de belles pièces est désormais l'égal des plus grands. L'ouvrage admirablement documenté que M. Patouillet a consacré à la vie et à l'œuvre d'Ostrovski ne manquera pas de répandre dans les pays de langue française le sentiment que ce haut rang lui est justement acquis.

A. MAURER.

MÉMOIRES D'ISAAC CORNUAUD SUR GENÈVE ET LA RÉVOLUTION DE 1770 à 1795, publiés par M^{lle} Emilie Cherbuliez et précédés d'une introduction par Gaspard Vallette. — 1 vol. in-8°. Genève, Jullien.

M^{lle} Cherbuliez a rendu service aux érudits en publiant les *Mémoires* de son aïeul. Ils plairont également à ceux qui aiment à fouiller le passé, surtout lorsque ce passé élabore des formules nouvelles ou se déroule sous le drame.

Je n'oublie pas l'apostrophe de Brunetière : « Eh quoi s'écriait-il, parce qu'il aura plu jadis à quelque bourgeois désœuvré, chaque soir que Dieu lui donnait, de mettre à sa plume la bride sur le cou, sa compilation prendra rang parmi les documents historiques, nous le consulterons comme une autorité, nous l'écouterons comme un oracle et nous jetterons à mains pleines sa prose dans l'histoire d'un grand siècle ! »

Semblable reproche ne pourra pas être adressé à M^{lle} Cherbuliez. Sans doute, Cornuau est parfois verbeux, plus que cela : partial. Mais s'il ne détient pas la vérité — et qui la détient ? — il fait entendre dans une époque dramatique un son de cloche trop souvent ignoré parce que trop souvent étouffé.

ED. CH.

L'ARMÉE SUISSE, par le colonel *Ch. Egli*, traduit par le major *M. Warnery*. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot & Cie.

Le souffle de nationalisme qui passe par les nations européennes et qui nous a secoués nous autres Suisses d'une indolence préjudiciable à notre avenir immédiat, a entre autres conséquences celle d'exciter l'intérêt pour les choses militaires. Cet intérêt, à vrai dire, ne nous a jamais désertés, et s'il est un pays qui tienne à ses institutions en connaissance de cause, c'est bien le nôtre. Cependant la réorganisation de l'armée, commencée par l'adoption de la nouvelle loi militaire du 3 novembre 1907 et achevée par le règlement d'application de 1912, légitimait pleinement une entreprise du genre de celle du colonel Egli.

En effet, le remaniement a été considérable et il ne s'est pas accompli sans bouleverser quelque peu des notions pour ainsi dire cristallisées. Il était indispensable qu'un officier de notre armée, ayant l'autorité du colonel Egli, exposât dans un volume aisément maniable les résultats de l'opération et présentât au grand public un tableau complet de l'armée suisse avec des détails circonstanciés sur le fonctionnement de ses rouages. On sait si le mécanisme en est aujourd'hui compliqué et combien nous sommes loin de l'organisation primitive des contingents confédérés qui prirent part aux guerres de Bourgogne ou à celles d'Italie !

Et puis, si nous portons au service militaire tout l'intérêt que, deux ans avant Guillaume II, le chef de l'état-major général autrichien,

le général Franz Conrad von Hötzendorf, se plaisait, dans un jugement du reste trop flatteur pour notre armée, à nous reconnaître, il faut avouer que nous pratiquons peu la lecture des ouvrages militaires. Combien y en a-t-il parmi nos officiers de troupe qui aient jamais lu autre chose que les règlements dont la connaissance leur est obligatoire et qui ne se soient pas contentés des théories entendues à l'école d'aspirants ou à l'école centrale ? Un petit nombre sans doute.

A plus forte raison, le peuple dans son ensemble n'est-il pas assez instruit de la façon dont est organisée la défense du pays. L'ouvrage du colonel Egli, en venant compléter un enseignement qu'il fallait chercher jusque-là dans des manuels spéciaux, dans des articles de loi ou dans des revues techniques comble une grave lacune. Rien de ce qui concerne les droits et les devoirs du soldat, rien de ce qui touche au prodigieux mécanisme de notre armée n'y a été omis. Peut-être même l'eût-on préféré allégé de quelques données statistiques d'importance médiocre ou de détails très secondaires ? Il y eût certainement gagné, comme il eût gagné à être accompagné de cartes plus nombreuses, par exemple celles précisant la répartition de nos unités. Mais il est par ailleurs si solide, si complet, précédé d'une intéressante introduction historique du lieutenant-colonel Feldmann, accompagnée de tant de tableaux précis et copieux qu'on serait mal venu à lui chercher une chicane de... Welche. R. F.

L'ANCIENNE FRANCE, LE ROI, par *Frantz Funck-Brentano*. — 1 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1912.

M. Funck-Brentano est un auteur à la mode. Par sa manière de décrire les hommes et les choses, par le choix de ses sujets, il atteint des catégories de lecteurs que l'histoire sèche et sévère aurait définitivement rebutés. Combien n'y a-t-il pas de dames qui, arrivées au bout de l'histoire du Collier, se sont écriées : « Ça se lit comme un roman.... » et dans leur bouche le propos était éminemment élogieux. Cependant cette histoire, si facile à lire, est difficile à écrire. Elle exige de l'auteur un vaste travail de recherche ; elle réclame de plus un art consommé dans le choix des détails, le don de la narration, etc.

Donc M. Funck-Brentano était parfaitement armé pour une œuvre de longue haleine, à l'apparence plus sérieuse que ce qu'il

avait publié jusqu'à maintenant. Le livre indiqué ci-dessus est une étude très serrée de la fonction royale dans l'ancienne France. L'auteur montre comment elle agissait et comment le pays la considérait. Pour lui, le pouvoir royal, qui n'est qu'un agrandissement de celui du chef de famille, a toujours été utile et réparateur. Pas de danger qu'il abuse : il était étroitement limité par les libertés et franchises et par les coutumes, contrôlé par l'opinion publique. Il était même avantageux qu'il ne rencontrât pas d'obstacle, car c'était l'autorité absolue du roi qui constituait en France l'ordre ; et l'ordre permettait à chacun d'exercer sa liberté. Quant à l'idée d'une règle établie par un pouvoir législatif et applicable uniformément à tous les habitants d'un vaste territoire, elle eût semblé la conception du monde la plus tyrannique ; les hommes de ce temps ne l'eussent pas admise.

La royauté était populaire : chacun se soumettait joyeusement à ses ordres et la personne du roi inspirait des actes de dévouement qu'aucun chef d'Etat de nos jours ne songerait à réclamer.

Cette thèse, — car il me semble que cela ressemble fort à une thèse — M. Funck-Brentano la soutient par une multitude de documents, de traits, d'anecdotes. Il fait volontiers appel à la poésie populaire. Et tout ce qu'il dit doit être vrai. Mais, avec des arguments non moins précis, maint autre historien défendrait la contre-partie, montrerait la royauté arbitraire, tyrannique, nuisible. C'est ainsi que l'histoire réserve des désillusions.

EDM. R.

AU MILIEU DES ANIMAUX. Notes et souvenirs, par B. Galli-Valerio. — 1 vol. in-16. E. Frankfurter, éditeur. Lausanne, 1913.

Dans un volume récent, *Cols et sommets*, M. Galli-Valerio racontait ses courses et ses ascensions dans les Alpes de la région de la Bernina et de l'Ortler. Il les racontait non seulement en montagnard émérite, en ascensionniste passionné, mais aussi en savant attentif à relever en passant quelque intéressante particularité botanique ou zoologique.

Aujourd'hui, c'est des animaux exclusivement que nous entretient le professeur Galli-Valerio. Vertébrés et invertébrés, domes-

tiques ou sauvages, alpicoles ou habitants de la plaine, c'est toute une galerie zoologique qui passe devant nos yeux.

M. Galli-Valerio s'occupe particulièrement des questions de milieu, des conditions de lutte pour l'existence, des rapports de l'homme et des animaux. « Sois bon pour les animaux, eux souffrent aussi. » Cette pensée de Bouddha sert d'épigraphe au livre. Sans ombre de prétention, avec une bonhomie charmante, et souvent une pointe d'humour ou d'ironie, aussi éloigné de la cruauté que de la sensiblerie pleurnicheuse, de la sentimentalité fadasse où se complaisent de soi-disant amis des animaux, M. Galli-Valerio nous apprend une foule de choses intéressantes et utiles. En bien des occasions il corrige et redresse ces opinions erronées que l'habitude, les clichés des manuels, et les oui-dire nous ont imposées; il nous entraîne à réfléchir, à observer; il fait tomber nos préjugés, il anéantit nos idées toutes faites.

Au milieu des animaux est à rapprocher des *Beaux dimanches* du Dr Bourget, ou des *Souvenirs entomologiques* de Fabre. Ces livres nous font approcher avec une sympathie émerveillée d'un monde que nous dédaignons un peu, de par notre ignorance. Et l'on écoute avec grand plaisir les récits de M. Galli-Valerio, dont le style alerte est relevé ça et là par la saveur amusante de quelque léger italianisme.

B. G.

SOUVENIRS ET MÉLANGES, d'*Emmanuel Petavel-Olliff*. — 1 vol. in-16. Lausanne, Payot, 1913.

On pourra juger l'œuvre et la personnalité d'Emmanuel Petavel-Olliff de façons bien diverses. Quelques-uns garderont le souvenir de son insistance persévérante, tenace même, dans la propagation de ses idées. Beaucoup, dans le monde des théologiens, entendront longtemps retentir à leurs oreilles l'éclat un peu assourdissant de son « tonnerre », car il tonnait, comme Farel, avec une puissance d'expression et de conviction que les années semblaient accentuer encore, loin de la tempérer. Mais il est deux traits, deux caractères, qu'on ne lui refusera pas. Petavel-Olliff fut une personnalité; et il fut un chrétien. Ces deux éléments constitutifs de sa forte nature sont d'ailleurs solidaires. Un chrétien convaincu, quelle que soit la faiblesse primitive de sa volonté, par le fait même qu'il agit suivant une conviction et

qu'il est emporté par une foi robuste, devient nécessairement quelqu'un.

Or, Emmanuel Petavel avait une foi... renversante ; il était sûr de Dieu, comme il était sûr de la vérité qu'il proclamait sous la pression d'une nécessité intérieure inéluctable ; sa foi explique toute l'impétuosité de son action. Ce sont des qualités qui ne sont point à mépriser, et si le livre que nous signalons pouvait, je ne dirai pas susciter des imitateurs de E. Petavel-Olliff, — l'imitation est presque toujours grotesque — mais montrer quel incomparable ressort une forte conviction peut placer au cœur même de la vie d'un homme, il mériterait déjà d'être chaudement recommandé.

Mais il y a plus, sinon mieux. Ce beau volume, ouvert par quelques pages de M. Benjamin Vallotton qui évoquent la physiologie du prophète au verbe enflammé que fut E. Petavel-Olliff, comprend une excellente notice biographique rédigée par M. le professeur Narbel, tout émaillée de citations, de traits, et de souvenirs typiques, riche en aperçus fort intéressants sur les hommes et les événements qui ont joué quelque rôle dans la vie d'Emmanuel Petavel, en Suisse, en France, en Angleterre. L'ouvrage contient également un certain nombre de pièces et d'extraits, — des *Mélanges* — dus à la plume du grand champion de l'immortalité conditionnelle, une conférence sur l'harmonie imitative dans le langage, étude bien curieuse, ingénieuse, amusante, où chaque lettre de l'alphabet prend vie à son tour et nous révèle les secrets inattendus de sa signification symbolique, puis une autre conférence, sur un homme qui ne cessa d'appeler Emmanuel Petavel son père spirituel, Numa Droz, ensuite des psaumes, dans une traduction nouvelle d'une grande allure en même temps que d'une belle tenue littéraire, puis des extraits de son journal intime, des pensées, des lettres, d'autres pages encore, enfin un index bibliographique des plus complets.

Il suffit de parcourir ce volume pour se rendre compte de tout l'intérêt qu'offrait à celui qui savait la pénétrer, la personnalité de Petavel-Olliff. L'ardent *nabi* était doublé non seulement d'un gentleman, mais d'un esprit curieux qu'intéressaient mille problèmes. Sans doute, il a exercé une action et laissé une trace parce qu'il a eu son idée à lui ; mais il serait faux de dire qu'il n'a eu qu'une idée. Il a lutté surtout pour son *dogme* favori de

l'immortalité conditionnelle ; il lui a consacré son principal ouvrage. Mais ce dogme ne fut pas sa seule et unique passion.

La Bible, pour laquelle il rêvait d'une traduction nouvelle, littéraire autant que fidèle ; le peuple juif, pour lequel il songeait à provoquer la constitution d'un Etat indépendant, et en faveur duquel il ne ménagea pas les démarches, bien d'autres sujets et projets encore, l'ont empoigné et l'ont fait agir avec une étonnante vigueur. Partout il apportait le même enthousiasme, à tant d'égards juvénile. Partout il entraînait à sa suite des âmes capables de vibrer. D'où venait tant de force ? De l'intensité de sa conviction, sans doute, mais aussi de la place qu'occupaient dans sa vie le recueillement et la prière. Jamais il ne permit au travail d'empiéter sur les heures réservées à la méditation. Et tous ceux qui l'ont approché savent jusqu'où il étendait la prière d'intercession, pour les siens, pour ses amis, pour les œuvres les plus diverses, pour les hommes qui travaillent à faire progresser le règne de Dieu. La liste s'allongeait sans cesse ; prier pour tous était impossible ; il fallait chaque jour tirer au sort ceux qu'il présenterait à Dieu personnellement ! Et c'est ainsi, en se recueillant et en priant, qu'il travailla jusqu'à la fin. Il avait plus de vingt ouvrages sur le métier quand il mourut.

Ses publications sont nombreuses. L'index en mentionne 140. Elles touchent à des questions de tout ordre, de l'impôt progressif à la réforme des chemins de fer. Toutes ne demeureront pas. Son *Problème de l'immortalité*, qui survivra, a dû se condenser en une édition abrégée. Mais il eût été dommage de ne pas recueillir quelques morceaux caractéristiques. Sur les indications mêmes de l'auteur, une commission y a pourvu. Le volume qu'elle a publié dépeint avec bonheur une personnalité qui fut singulièrement vivante. Il prolongera son souvenir et son action. Nous sommes heureux d'en signaler au public l'intérêt littéraire, historique, et chrétien.

A. CH.

UN GRAND PROCÈS DE SORCELLERIE AU XVII^e SIÈCLE, par *Jean Lorédan*. — 1 vol. in-16. Paris, Perrin & C^{ie}, 1912.

Les hommes qui aiment le merveilleux ont eu beaucoup de peine à considérer comme des malades ces pauvres êtres qui sont privés de leur raison. Aujourd'hui encore bien des gens voient un défaut moral là où il n'y a souvent qu'une tare phy-

sique. Jadis on y voulait reconnaître une intervention surnaturelle, la possession d'une âme par l'Esprit du mal : au nom de la religion on faisait alors disparaître le malheureux possédé pour faire périr Satan avec lui. Il n'est pas de pays qui n'ait eu ses procès de sorcellerie avec ses horreurs et ses bûchers. Et comme certaines folies sont contagieuses, parce que l'exemple suggestionne les esprits faibles, un sorcier apparaissait rarement seul, et la répression s'étendait. — Ce volume fort intéressant traite d'une histoire de ce genre. En 1610, une jeune fille noble de Marseille, Madeleine de Demandolz, vicieuse peut-être, hystérique sans aucun doute, fut prise de crises étranges. Spontanément ou à l'instigation d'autrui, elle accusa un prêtre, Louis Gaufridy, de l'avoir ensorcelée. Celui-ci, fort populaire dans son quartier, fut poursuivi néanmoins, par l'Eglise et par le Parlement : il fut brûlé vif à Aix-en-Provence. Madeleine, bien et dûment exorcisée, vécut soixante ans encore, dans les pratiques les plus exactes de la piété, non sans être de nouveau l'objet de poursuites, ce qui ne contribua pas à lui rendre la raison.

C. G.

SWÉDENBORG, par *Charles Byse*. Tome IV. Cours 10 à 12 : *L'Esprit dans la lettre. — Le Canon de la nouvelle Eglise. — Exemples et avantages du Sens spirituel.* — 1 vol. in-16. Lausanne, Léon Martinet, 1913.

Dans cette quatrième partie de son volumineux ouvrage, M. Byse entreprend de démontrer l'excellence du système d'interprétation de Swédenborg, qui distinguait trois sens dans l'Ecriture sainte (le céleste, le spirituel et le littéral), et qui, revisant le canon à sa manière, en excluait notamment les épîtres de saint Paul. Nous avons déjà dit ce que nous pensons de cette façon d'accommoder la Bible. Sans doute des écrits religieux devenus classiques, et dont la piété de tant de générations a vécu, contiennent plus de choses pour nous qu'ils n'en contenaient dans la pensée et dans l'intention de ceux qui en furent les auteurs. Ces vieux textes se sont enrichis et saturés de toutes les méditations de la mystique et de tous les apports de la tradition. Mais qu'un décret providentiel les ait munis dès l'origine d'un jeu de tiroirs secrets destinés à être ouverts dans la suite par les soins de Swédenborg... ou de M^{me} Eddy, c'est

ce que nous n'arrivons pas à admettre ni même à concevoir. D'autres lecteurs peut-être, plus « spirituels » que nous, seront capables de goûter cette exégèse laborieusement ingénieuse, suivant laquelle, par exemple, « les moutons, les chèvres et les bœufs correspondent aux trois degrés de notre amour pour Dieu et pour nos frères. » E. L.

CHOSSES DE CHEZ NOUS, par J. Amiguet, pasteur. — 1 vol. in-16. Lausanne, Léon Martinet.

M. Amiguet est un descriptif sentimental. Il décrit beaucoup et bien, et toute sorte de choses, de petites choses surtout : un clocher, un intérieur de wagon, une station tranquille, un site, etc. Et la note douce, harmonieuse, aimable, tendre, sentimentale, traverse tout le volume.

Pour qui écrit-il ? Un peu pour les enfants qu'il aime de tout son cœur, et puis, aussi, pour les adultes. Et s'il manie bien la prose, il manie également bien le vers.

Choses de chez nous est tout à fait « de chez nous », du bon, beau et heureux pays de Vaud.

Peut-être le volume est-il un peu long, voire un peu monotone. L'auteur aime les redites, les refrains. Entre tous les récits règne un air d'étroite parenté. A la table des matières on ne compte pas moins de 49 titres différents ; en 293 courtes pages, c'est beaucoup. L'écrivain aurait pû condenser sa matière, développer un peu plus certains sujets, en retrancher d'autres d'un intérêt moindre.

Mais de quoi je me mêle ! En aurais-je fait autant ? La critique est aisée....

M. Amiguet est pasteur. On s'en aperçoit aisément. Il moralise, il parle de Jésus, mais tout simplement, discrètement, jamais sur un ton prêcheur.

Ce volume fera du bien ; il intéressera et en charmera plusieurs. Il est apaisant, bienfaisant, bien vaudois, à coup sûr, ce qui est plutôt un éloge. E. B.



LA FIN DE LA VIEILLE LOGIQUE ET L'ESSAI D'UNE MÉTHODE NOUVELLE

Aux écoutes de la France qui vient, par Gaston Riou, 1913. — *L'orientation religieuse de la France actuelle*, par Paul Sabatier, 1911. — *Les deux Frances*, par Paul Seippel, 1905.

En fermant le volume de M. Gaston Riou, je serais volontiers resté sous le charme de tant de pages ardentes et généreuses que sa veine lyrique y a prodiguées ; mais j'avais promis d'en rendre compte, et je m'étais figuré un peu naïvement que le compte rendu critique d'un livre de ce genre devait consister surtout dans une analyse des *idées*.

Un publiciste bien informé de l'état présent des esprits, auquel je faisais part de mon projet d'un article d'idées et aussi d'une petite difficulté que je trouvais à l'écrire, me dit : « Des idées ! ô homme simple ! mais il n'en faut plus. Ce n'est plus la mode. Ce que l'on veut aujourd'hui, c'est de l'action, et d'abord c'est l'ardeur qui fait vouloir et qui fait agir. »

Certes nous serions injustes de ne pas voir autre chose que cette noble flamme dans le livre de notre jeune apô-

tre; mais comme elle y brille plus que toute autre qualité et qu'elle n'a rien d'ailleurs que d'éminemment honorable, il faut dire d'abord que c'en est le premier caractère et le mérite le plus éclatant. Des chapitres comme *L'ennui de Bouddha* qui ouvre le volume, ou comme *Le rêve français* qui le termine et où l'auteur s'adresse à la France en ces termes :

« Jeune fille, si chétive et si courageuse, qui t'avances parmi tes sœurs, la main ouverte et les yeux clairs ;

» Jeune fille, la gracieuse, l'indomptable, tes chevaliers ont mis leur amour en toi.

» Et c'est à jamais.... »

de tels chapitres sont de vrais poèmes en prose bien plutôt que des exposés d'idées. Regretterons-nous qu'ils ne soient pas versifiés ? Non, car ils le sont peut-être ; il se peut que la dernière page, par exemple, si purement poétique et lyrique, soit en vers. Sait-on où finit la prose, où le vers commence, depuis que le « Prince des poètes » a aboli l'emploi des majuscules initiales, seul signe qui distinguât encore de l'*oratio soluta* l'alexandrin français abandonné à toutes les licences ?

Le fervent ouvrage de M. Riou est de ceux dont La Bruyère a dit qu'ils sont « bons » à coup sûr et « faits de main d'ouvrier », si leur lecture « vous élève l'esprit et vous inspire des sentiments nobles et courageux. » Mais il se prête mal à l'analyse, parce qu'il consiste surtout en élans, en élévations, en appels éloquentes et passionnés. Bien différent des froids écrits qui ne se composent que de sages truismes, il est — généralement du moins — irréfutable comme les productions les plus judicieuses. On ne réfute pas, on ne discute pas, et l'on peut difficilement analyser la prédication enthousiaste de la foi, du dévouement au vrai et au bien, de l'activité au

service de sa patrie. Tout cela est excellent, mais tout cela échappe par son évidence même à ce que la langue de Montaigne et celle du dix-septième siècle appellent le « discours », à ce que la langue de Platon appelait la dialectique, c'est-à-dire la suite logique du raisonnement. On sent que pour louer en termes convenables et pour caractériser un tel style, il faudrait lui emprunter ses couleurs et son allure lyrique, appliquer à l'auteur lui-même ce qu'il dit quelque part du comte Albert de Mun : « Devant cet homme en redingote, qu'on voudrait admirer en cotte de mailles et en armet, la lance au poing, sur un cheval bardé de fer, devant ce paladin moderne... on se sent fier d'être Français » ; ou bien encore il faudrait, quand on n'est qu'un prosateur ordinaire, demander à M. Lucien Maury la permission de répéter la jolie phrase de son article de la *Revue bleue* :

« Le beau livre de jeunesse que celui-ci ! ardent et loyal, éperonné, casqué, tels ces adolescents armés des tournois anciens, que l'on aimait pour leur grâce, leur feu, leur beau courage, l'audace courtoise de leur épée.... »

Cette vive image d'un jeune guerrier en armes et bouillant comme Achille se présentera spontanément à l'esprit de tous les lecteurs de M. Gaston Riou. Il s'en est lui-même servi dans un beau passage où il exprime éloquemment cette idée juste que la passion fait toute la force des doctrines et qu'il faut toujours que l'on sente un cœur d'homme palpiter sous l'armure :

« Des raisonnements ? la belle affaire !... Qu'on aille jusqu'à l'âme initiale des philosophies : sous l'écorce dure et bariolée on découvre une passion. Une passion ardente, persistante, énergique, a forgé tout le système et le commande. Ce n'est pas l'armure de mots et de formules dont elle aime à se vêtir qui a jamais séduit ou repoussé les hommes ; c'est elle seule.

Seule elle est active. Seule elle fait et défait le monde. Qu'elle meure, et le système meurt de sa mort, armure vide qui s'écroule, chose inutile désormais, — provende tout au plus pour les critiques, ces collectionneurs de panoplies. Car toute idée vivante est une passion ; une passion, c'est-à-dire un homme. »



Le *discours* d'autrefois, œuvre de raison, d'ordre et de logique, demandait un style qui, au risque de paraître un peu incolore, fût clair avant tout et plein de sens, qui n'arrêtât, ne retardât par rien, non pas même par les trouvailles les plus ingénieuses du vocabulaire ou de la phrase, l'intelligence immédiate des idées. Le talent d'écrire voulait donc *la perfection négative d'abord*, que notre jeunesse française trop impatiente méprise, méconnaissant tout ce qu'exige de pensée et d'art un soin constamment attentif à éviter toutes sortes de fautes. Le style de M. Riou a d'admirables qualités positives : l'éclat, la richesse, l'esprit, le mouvement, la poésie, la vie.... A-t-il le mérite qui consiste à être sans défauts ? Non, et je n'ai aucune crainte de lui faire de la peine par cette constatation ; car je crois, au contraire, qu'il ne serait pas fier du tout d'être loué pour sa correction classique.

Dans le bel empressement de sa plume, il lui arrive (c'est le moindre de ses lapsus) de répéter son propre texte (pages 229 et 205) ; ou d'écrire des mots les uns pour les autres : « il assiste, avec son ami, à des réunions de *gens d'œuvres* (?) d'où ils sortent oppressés ; on n'y sentait pas la vie et leurs âmes *en* (?) débordaient » (page 166) ; ou de dire le contraire de ce qui aurait un sens : « On est bien obligé de conclure que ce n'est pas la faute du modernisme s'il n'est pas populaire » (page 154 — il veut évidemment dire que c'est sa

faute); ou de ne pas même donner à sa phrase la construction rudimentaire sans laquelle toute ombre de sens nous échappe : « Eux qui s'étaient sentis longtemps étrangers et solitaires dans leur patrie — dans cette patrie qu'ils aimaient pourtant de l'amour d'un moine pour son Christ — et en même temps (*sic*) qu'ils étaient illuminés et comme vaincus par une force impérative et surhumaine, ils rejoignaient les vrais Français, les fils les plus nobles et les plus purs de ce sol natal qu'encombre aujourd'hui une espèce de horde sans foi ni loi. » (P. 255.)

Le substantif *replâteur* (p. 207) n'est pas une faute d'impression, car il est répété à la page 235 : c'est donc un enrichissement de la langue française, ainsi que le verbe *bouent* (« les idées bouent comme en un vase clos » p. 47), que nous devons au merveilleux critique qui a fait don d'une préface à M. Gaston Riou, mais qui peut-être eut tort d'ajouter à ce cadeau princier trop d'exemples hardis d'une façon toute nouvelle d'écrire un peu témérairement imitée par notre jeune « paladin. »

« L'on voit déjà poindre à l'horizon une *littérature dont l'étreinte passionnée* fera non seulement jaillir de ce chaos l'âme d'ordre qu'il recèle, mais encore en déduira une logique pratique et un devoir. » (P. 272.) Ce langage-là est contraire au vieux précepte qui prescrivait la convenance et la propriété des images ; et celui-ci viole la règle excellente d'éviter les mots redondants et superflus : « Toute église chrétienne est la gardienne d'un secret d'allégresse, de force et d'espérance, le paladin d'un *idéal* de droiture et de fraternité surhumaine, secret et *idéal* qui, pour chaque fidèle, s'incarnent dans un souvenir *brûlant et immortel*. » (P. 136.)

Un écrivain qui se ferait un devoir de n'employer que

des mots propres, justes, significatifs, n'écrit pas (p. 66) : « Elle trouve *fatalement* puisqu'elle cherche » ; car il est bon de se dire et de croire que qui cherche trouve ; mais la trouvaille est un succès, une récompense, ou encore un hasard, non une *fatalité*.

Ces méchantes critiques ne seraient qu'un pédantisme odieux, si elles ne pouvaient pas être utiles à ceux qui tiennent une plume et si elles n'avaient pas une portée morale. La langue, instrument de la pensée humaine et de la vérité, a droit au respect de tout homme qui pense et qui a foi en la vérité ; quiconque est investi de la fonction sérieuse d'écrire doit constamment se rappeler que tout ce qui vaut la peine d'être dit mérite et exige d'être bien dit.

Une manie agaçante des écrivains du jour est particulièrement caractéristique de la fièvre qui, afin de dire tout à la fois bien ou mal, bouscule le développement logique des idées et les entre-croise confusément ; je veux parler de l'abus des *tirets* remplaçant l'ancienne parenthèse, qu'on ne trouvait plus assez vive : « Ç'a été sa façon à lui — façon loyale, mais naïve, générosité de grand seigneur, égaré en plein siècle de démocratie — d'aller au peuple. » Quoi de plus malencontreux, ô maîtres de la belle tenue de la phrase et de son harmonie ! que cette absurde façon de perdre — afin de parler plus vite et de dire plus de choses à la fois — haleine ? Des barbarismes, tels que *traditionisme*, *exclusisme*, etc., ont leur origine dans le même besoin de se hâter ; on étouffe les mots en écrivant comme en parlant.

J'ai hâte de citer du bon Riou. Il y en a, et du très bon. Mais je le chercherai moins dans les pages où il est en état lyrique que dans celles où il parle comme un « honnête homme », comme un simple raisonneur.

Voici une bien spirituelle appréciation de la présente époque :

« Il saute aux yeux, d'abord, que notre époque est laborieuse et combative. Elle a peu de temps à consacrer au rêve. Elle ignore ces belles tristesses qui rongeaient naguère, au début du siècle dernier, l'oisiveté distinguée des romantiques.... Notre temps aime la vie tout bonnement, d'instinct, sans chercher à cet amour des raisons compliquées. Il ne trouve aucun ridicule à se laisser attendrir par la plainte d'Iphigénie. Il ne sent pas la joie qu'il peut bien y avoir à n'être rien. Pour le grand Hindou, vivre était le mal fondamental ; vivre, au contraire, est pour nous le bien essentiel, le bien qu'il faut gérer soigneusement, accroître au prix de tous les labeurs, de tous les combats. Partout la bataille, par amour pour la vie. Les races, les nations, les classes, les individus, tous, voulant vivre, se font une concurrence acharnée. Subsister, résister, conquérir est la préoccupation universelle ; abdiquer, la commune épouvante. »

L'auteur donne quelque part, avec beaucoup de finesse et un grand bonheur d'expressions, l'explication qu'il faut probablement tenir pour la meilleure, parce qu'elle est la plus simple et la plus humaine, de la facilité avec laquelle tant de catholiques éclairés ont fait leur soumission au pape. On trouvera plus loin, en son lieu, cette très intéressante citation. Citons ici une autre page où tout est excellent, fond et forme, la pensée, le sentiment et le style :

« Si la décadence est fatale, il n'y a plus qu'à se laisser rouler jusqu'au fond.... Mais, en vérité, qu'est-ce que ce dogme de l'unique âge mûr ? Un peuple est un peuple, c'est-à-dire des vieux et des jeunes, des hommes qui meurent et des hommes qui naissent. Changez l'esprit de la jeunesse, changez surtout l'âme de l'élite, et la nation est changée ; exemple : l'Angleterre abrutie et sceptique du commencement du dix-huitième siècle qui, grâce à la propagande wesleyenne, devint en une généra-

tion l'Angleterre croyante et forte décrite par Macaulay ; exemple : le Risorgimento italien ; exemple : la France de Gambetta et de Ferry.... Notre histoire n'est-elle pas toute parsemée de crises ? Est-ce au pays de Jeanne d'Arc se reprenant soudain à l'heure même où il paraît s'être définitivement donné à Henry d'Angleterre qu'il appartient de douter de sa constante possibilité de renaissance ? Est-ce au pays le plus sensible aux idées claires et généreuses qu'on ferait l'injure de le croire incapable de suivre une nouvelle élite, vraiment française et vraiment croyante, unissant l'esprit pratique au sens moral ? »



On a fait quelque bruit d'une erreur de M. Gaston Riou qui, trompé par des ressemblances superficielles, n'a pas vu la différence profonde qui existe entre l'esprit de la Réforme protestante et celui de la Révolution française. Il écrit (et je ne donne plus ceci comme du bon Riou, ni pour l'idée ni pour la langue) :

« Jadis la nation française fut le corps le plus compact, le plus achevé, le plus un. Mais, sournoisement injecté dans son organisme, un ferment, qui s'appelle ailleurs la Réforme et, chez nous, la Révolution, et qui porte légitimement ces deux noms, puisque celle-ci n'est que la conséquence de celle-là, ce ferment, dis-je, distendit peu à peu et en vint à disloquer le chef-d'œuvre. Il travaillait dans l'Europe entière. Avec fracas ou en silence, il y multipliait inexorablement ses cultures.... En France, son œuvre, sans effet d'abord, fut enfin et tout à coup violente, vertigineuse, radicale. Une royauté clairvoyante l'avait soigneusement éliminé durant deux siècles, pressentant qu'il serait funeste à l'absolutisme. Mais il était allé se loger chez les voisins, y avait pullulé et, sans bruit, y avait fabriqué ses toxines.... Vint le dix-huitième siècle.... Par le détour d'une philosophie souvent athée, le virus réformé était rentré en France, et de sa fermentation tumultueuse jaillissait la République. »

Cette genèse et cette odyssée, cette alchimie ou cette cuisine du bienfaisant « virus » sont sérieusement contestées par les historiens et les philosophes de l'histoire. Dans son livre de 1905 encore excellent, *Les deux Frances*, M. Paul Seippel avait constaté, entre la Renaissance et la Réforme, — deux autres pseudo-sœurs dont on veut faire aussi des parentes à tort, — « une hostilité foncière »; car toutes deux sont individualistes, mais l'individualisme de l'une n'est que l'anarchie de la nature et de l'instinct; l'individualisme de l'autre, bien loin d'être anarchique, soumet la liberté à une autorité morale intérieure reconnue par la conscience. Entre la Réforme et la Révolution l'hostilité n'est pas moins foncière, comme M. Faguet l'a très bien vu, très bien montré et très bien dit, puisque celle-ci n'a nullement affranchi l'individu et qu'elle n'a point fait autre chose que de substituer la souveraineté du peuple à la souveraineté du roi.

Pour le critique qui cherche quelque chose à se mettre sous la dent, c'est une bonne fortune d'avoir à combattre une idée fausse dans un livre tel que celui que j'essaie d'analyser; car elles y sont assez rares, et si l'on ne rencontre pas beaucoup d'idées fausses dans le volume de M. Gaston Riou, c'est peut-être parce qu'il n'y a pas beaucoup d'idées nettes.

Dans une comédie d'Emile Augier, une dame revenant de l'église parle avec admiration d'un prédicateur qui a prêché sur la charité: « Il a eu sur la charité des pensées si nouvelles! » — « A-t-il dit, murmure Giboyer, qu'il ne faut pas la faire? » A défaut d'un déploiement extraordinaire d'éloquence ou de poésie, je ne vois guère que le sophisme ou le paradoxe qui puisse rajeunir les lieux communs. Quoi de plus utile, par exemple, quoi de plus beau que le patriotisme et quelle meilleure

exhortation pourrait-on adresser à la jeunesse française que celle d'aimer sa patrie ? Mais pour remplir les âmes d'ardeur patriotique, il n'est pas besoin de discours : le même effet s'obtient en chantant la *Marseillaise*. Si l'on voulait intéresser à l'idée patriotique non plus seulement les cœurs, mais les intelligences, il faudrait faire des définitions et des distinctions, séparer du noble et pur amour de la patrie les fureurs et les étroitesse qui l'enlaidissent, faire au pacifisme sa part, au point d'honneur national la sienne, et transformer l'hymne sainte ou la sonnerie guerrière en dissertations de morale, de philosophie et d'histoire.

M. Gaston Riou a l'âme trop haute pour être patriote à la façon chauvine. Sans changer l'allure généralement lyrique de son style, il a très bien marqué la nuance exacte de son patriotisme, et c'est la bonne nuance, celle qui concilie les deux cultes également sacrés de la patrie et de l'humanité. S'il aime tant la France, non seulement d'instinct, mais avec réflexion, c'est parce qu'elle est la plus large et la plus grande des patries, je veux dire la moins exclusive, la plus universelle. Félix Bovet, le très curieux philosophe individualiste de Neuchâtel, haïssait tous les peuples en tant que peuples, parce qu'ils n'ont rien d'aimable, étant naturellement ennemis les uns des autres ; mais ce qui, par un unique miracle, rend la France exceptionnellement sympathique, c'est son généreux amour des hommes en général. Le nationalisme, en ce qu'il a d'étroit et de jaloux, est contraire à toute la tradition française.

« La France, avait écrit M. Paul Seippel avant M. Riou, fut dans l'histoire la nation expansive par excellence. De tous temps elle s'est senti la mission d'avoir un rôle à jouer parmi les peuples de la chrétienté et à leur tête. A une époque où les

autres peuples n'ont pas encore pris conscience d'eux-mêmes, cet idéal est déjà évident à la France ; il devient partie intégrante de sa constitution morale ; il rayonne déjà de tout son éclat dans la *Chanson de Roland*. Les Français y apparaissent comme le peuple élu, placé par Dieu à la tête de la chrétienté dans la lutte contre l'infidèle. Déjà l'on sent passer le souffle des Croisades, qui seront essentiellement une œuvre française. Même dans les temps les plus sombres cet idéal ne s'obscurcit jamais entièrement. Aux heures des grandes crises il reprend tout son éclat. L'esprit des Croisades revit en la Révolution et lui donne sa valeur humaine. La Révolution anglaise était restée purement anglaise. Pour que le souffle révolutionnaire ébranlât l'Europe, il fallut qu'il passât sur la France. Par son don de sociabilité, la France seule eut le pouvoir de prêter à une idée une force de propagation universelle. »



Personnellement, à un degré rare, M. Gaston Riou est tout plein de cet amour des hommes, de ce prosélytisme universel qui caractérise le patriotisme français. L'âme des croisés respire en lui. Mais il veut la conversion de l'infidèle, non sa mort, car l'infidèle qu'il voudrait exterminer, ce n'est point telle ou telle secte, c'est l'esprit sectaire qui engendre les sectes, les excite et contrarie l'œuvre sainte de l'amour. Jamais polémiste engagé dans la lutte des partis ne fit plus noble rêve de paix et de fraternité.

Il est bon qu'un vocable, sinon inédit, du moins peu en usage, vienne revêtir les idées auxquelles on veut donner un lustre nouveau : M. Riou a ressuscité le mot *œcuménique* au sens d'universel, et il voudrait que toute la terre habitée communiât dans la même foi généreuse.

Si grande est sa charité que soudain on le voit, à la page 315 de son volume, se prendre d'un accès inattendu de tendresse pour certains « misérables », de ceux qui

inspirèrent à Victor Hugo non son célèbre roman, mais les vers célèbres aussi de la *Pitié suprême* : j'entends les scélérats plus malheureux et plus à plaindre que leurs victimes, selon le grand poète; les tyrans, les bourreaux, les persécuteurs inquiets, les êtres cruels et lâches auxquels il ne manque que d'être les maîtres de la France pour massacrer protestants et juifs, et qui glorifient le crime de la Saint-Barthélemy comme « une nuit splendide pour le triomphe de la patrie et de la religion ¹. » Je refuse nettement à de pareils bandits le nom de parti politique; on ne discute pas leurs *idées*; on se tient prêt, pour sa défense personnelle, à leur répondre avec une bonne arme comme aux malfaiteurs de la rue, et patriotiquement on appuie en bons et fidèles citoyens les gouvernements qui nous protègent contre leurs attentats.

Je ne pouvais donc qu'applaudir M. Riou lorsqu'il écrivait d'abord, p. 138, avec une saine franchise de langue et de pensée :

« Je ne veux pas dire un mot de cette espèce nouvelle de démoniaques qui ne voient dans le catholicisme que la gendarmerie du privilège et qui la soutiennent sans un atome de foi au cœur, sans le moindre élan désintéressé, mais de tout le zèle rapace de leur âme calleuse et crochue. De s'étendre sur certains sujets avilit. »

Voilà ce qui s'appelle parler ! Et alors, faut-il regretter comme une défaillance de logique et de fermeté qui déconcerte, ou admirer comme l'effort d'une *pitié suprême*, tout à fait impossible à une vertu ordinaire, la haute clémence qui fait découvrir plus loin à notre auteur des circonstances atténuantes pour ces drôles :

« Plusieurs, âprement déçus, se sont retournés contre l'idéalisme lui-même. Leur foi a fait banqueroute. Les scandales de la

¹ *L'Action française*, article de l'année 1900.

République et cette universelle diminution de l'âme qui accompagne toujours l'irréligion les ont comme affolés. Ils sont devenus en même temps matérialistes et catholiques. Ils ont juré une haine immortelle à la Révolution. Ils ont tissu une doctrine du patriotisme qui exclut de France presque toute la France. Bref, leur ressentiment contre la démocratie est si exaspéré qu'ils déraisonnent. Mais comment leur imputer à crime leur fanatisme cynique, leur brutalité soi-disant scientifique, quand on sait qu'en fait *tout cela est gonflé de sensibilité*, que ce n'est qu'un lyrisme de douleur qui se déguise ? Ils ont bien tort de se moquer des poètes romantiques et de prendre un air positif et sec. La seule noblesse de leur doctrine n'est-elle pas d'être une doctrine de désespoir ? »

Ah ! les pauvres gens ! cela fend le cœur. En vérité, M. Gaston Riou est bien bon !

Mais soyons justes même pour le Diable, je veux dire pour les hommes que notre langue classique aurait, avec la Bible, appelés tout simplement « les méchants », et trêve d'ironie. Sous cette apologie paradoxale des pires ennemis de la patrie et de l'humanité, il y a quelque chose de profondément vrai : c'est que le Français reste, au fond, tellement idéaliste que le culte de l'idéal se retrouve même dans ses fureurs les plus subversives et jusque dans sa guerre impie aux formes consacrées de la vérité et de la beauté. Des hommes de gouvernement, des écrivains politiques ou religieux, M. Ferdinand Buisson, M. Paul Sabatier, M. Paul Bureau, M. Wilfred Monod, ont éprouvé pour les sectaires violents du matérialisme et de l'athéisme une sympathique indulgence bien digne de remarque et qui procède de cette observation peu banale que ces fanatiques sont des *idéalistes déçus*, de même que la misanthropie a souvent son origine dans un tendre amour des hommes trompé par une cruelle expérience.



Les mots « religion laïque » ne sont pas toujours une mauvaise plaisanterie, un paradoxe logique, une contradiction verbale.

M. Paul Sabatier aperçoit dans l'effort laïque « la suite et l'héritier d'une tradition à la fois chrétienne et française », un succédané du grand mouvement de foi qui créa les cathédrales au moyen âge; car « dans l'idée laïque, affirme-t-il, non seulement il n'y a aucun élément antireligieux, mais il ne faudrait pas la creuser beaucoup pour y trouver une idée mystique », et il pense avec profondeur que « la crise morale contemporaine vient surtout de ce que *l'idéal moral laïque dépasse sur certains points l'idéal moral religieux.* »

Dans un intéressant chapitre intitulé « Les arcs-boutants du sanctuaire », M. Gaston Riou fait cette constatation très grave que les petites gens, naguère encore et durant tant de siècles le meilleur soutien de la religion et de l'Eglise, ont fini par perdre la foi et, avec la foi, le respect, tandis qu'au contraire les aristocrates de la fortune et de l'esprit, les sceptiques, les voltairiens, « les Caïphes, les Pilates et les Gamaliels, qui n'eurent pour Jésus qu'un haussement d'épaules amusé, ou du mépris, ou des outrages, ou une croix », sont devenus, pour des raisons toutes politiques et sans plus croire au Christ que leurs ancêtres incrédules, « la suprême ressource des prêtres de son temple. »

Or, comme, pour entretenir la vie, un foyer de foi est toujours nécessaire, la foi n'a pas disparu, mais a simplement changé d'objet. « Le sentiment religieux qui subsiste au cœur des simples a pris un autre cours, écrivait, il y a une dizaine d'années, M. Paul Seippel. C'est le

socialisme qui, à son tour, est devenu religion, c'est lui qui évoque les radieuses perspectives d'un avenir de bonheur, c'est pour lui que battent les cœurs ulcérés par les souffrances injustes, c'est lui seul qui est encore capable de faire école d'apôtres et de martyrs. »

Dans son mémorable livre sur *La crise morale des temps nouveaux*, M. Paul Bureau plaide pour les socialistes avec l'éloquence que donne au juste le besoin généreux de prendre la défense d'un parti calomnié :

« Il est d'usage parmi les bourgeois de flétrir le collectivisme comme un groupe d'appétits bassement égoïstes, sous la direction de quelques leaders politiques qui ont trouvé une carrière dans l'exploitation consciente des passions mauvaises de leurs commettants.... Mais ceux-là connaissent bien mal la nature humaine qui croient que ce sont ces hommes qui ont fait la grandeur et le succès du socialisme.... La doctrine a aussi rencontré des hommes capables non pas de vivre en l'exploitant, mais bien plutôt de souffrir et de mourir en la servant. Elle est devenue ou, pour mieux dire, elle a toujours été une religion.... Les sacrifices et parfois le martyre, religieusement acceptés, furent les instruments de sa diffusion.... Malheur à nous si, après plus de trente-six ans écoulés, nous n'avions pas le cœur assez haut placé et l'intelligence assez probe pour reconnaître que parmi les insurgés qui, en 1871, subirent avec tant de courage la sanglante répression de la Commune, la proportion était grande de ceux qui pensaient que le service de la « cause prolétarienne » valait tous les sacrifices et le don de la vie même. »

Devant ce beau langage si plein de raison et d'amour des hommes, on éprouve quelque honte du plat égoïsme bourgeois qui nous fait mettre en doute la foi ardente et haute des meilleurs parmi ceux dont le rêve est une cité plus juste.

Il nous reste d'ailleurs permis de nous demander s'il

y a autre chose qu'une hyperbole ou une métaphore dans l'emploi que notre langue nouvelle fait ici du mot *religion*. Le socialisme, le patriotisme, comme aussi le culte de l'art et celui de la science, peuvent créer des espèces d'églises, de sociétés grandes ou petites, unies par un *lien* mystique et *religieuses* en ce sens. Mais le caractère essentiel de toute religion proprement dite ne fut-il pas toujours d'ouvrir à l'homme des horizons célestes, et si nos espérances, si nos curiosités spirituelles se bornent à cette vie sublunaire, ne devient-il pas un peu abusif de faire encore usage de ce nom ?

C'est pourquoi M. Gaston Riou, regardant plus haut que l'idéal social, que les patries terrestres et que toutes les choses humaines, finit par faire dans sa pensée et dans son livre une place de premier rang à la question vitale de l'avenir du christianisme.

Nous allons aborder cette question avec lui; mais comme elle est la plus intéressante de toutes celles où il touche, et que l'auteur ne l'a pas traitée avec la netteté et l'ampleur désirables, je me permettrai, sans être infidèle à sa pensée, d'élargir ici notre analyse et je tâcherai de dire, un peu plus explicitement qu'il ne l'a fait, quel son entend aujourd'hui, dans l'ordre proprement religieux, un esprit sérieux et attentif se tenant « aux écoutes de la France qui vient. »



Protestant, M. Gaston Riou met dans le protestantisme tout son espoir. Cette préférence bien naturelle n'a plus la signification étroite et précise qui aurait autrefois réjoui le cœur de quelques chrétiens français, mais qui en aurait contristé un plus grand nombre. Car désormais il ne s'agit plus de recevoir et de prêcher, en opposition avec d'autres credo, un certain credo exclusif et

définitif. Après de longs errements, les protestants ont fini par comprendre cette vue profonde de Vinet, leur plus éminent penseur, que la Réforme *continue toujours*, loin d'avoir été achevée au seizième siècle. Un temps fut et se prolonge encore, — mais enfin il touche à son terme, — où la superstition de la lettre était si grande chez les Réformés que ces hommes de la « variation » exigeaient vraiment dans leur doctrine plus de fixité que l'Eglise du roc, et que la largeur, la souplesse, la vie, l'intelligence des idées nouvelles et l'art de s'y adapter se seraient trouvées bien plutôt, théoriquement et en fait, chez leurs adversaires que chez eux.

L'intransigeance dogmatique, l'orgueil spirituel d'une église se fiant pour l'interprétation des Ecritures à la seule intelligence des individus, même assistée du Saint-Esprit, donna de bonne heure aux protestants cette morgue, cette roideur qu'on leur a tant reprochées et qui sont la cause première de leur impopularité. Et l'incompatibilité d'humeur, héritage de trois siècles, continue entre les Français et les protestants, même après la profonde révolution intérieure qui devrait tout changer, mais qui est encore trop récente pour avoir produit son effet.

Cette grande révolution consiste dans une évaluation nouvelle des deux forces — la lettre et l'esprit, l'autorité et la liberté, le passé et l'avenir, la tradition et le progrès — dont l'antagonisme nécessaire constitue l'originalité du protestantisme. Il y avait dans la religion « prétendue réformée » un fond de catholicisme si dur, elle était conservatrice avec une telle outrance qu'elle ne se contentait pas de vouloir arrêter le mouvement, elle prétendait retourner en arrière : étrange défi à l'histoire, à la vie, au cours éternel des choses, qui ins-

pirait à M. Faguet cette jolie boutade : « Ce qui fait que je n'aime pas les protestants, c'est qu'en général ils sont ultra-catholiques ¹. »

La droite logique poussée à l'extrême condamne, en effet, le protestantisme soit à demeurer la forme la plus immuable du catholicisme, soit à devenir une simple philosophie. Mais l'ordre de la logique n'est point celui de la vérité vivante. Le protestantisme a pu rester une religion originale et vivre, justement parce qu'il s'est peu inquiété d'être logique. Il a toujours réussi à concilier pratiquement les deux grands principes contraires qui le constituent, sans que leur proportion ait été constamment la même.

Les dogmes excessifs et radicaux de l'inspiration littérale des Ecritures et de leur autorité souveraine devaient susciter, par réaction, un rationalisme négateur également radical, et c'est ce que nous vîmes au milieu du dix-neuvième siècle. Ce violent conflit, logiquement insoluble dans les termes où les deux adversaires posaient la question, a cependant pu prendre fin sous l'influence du néo-criticisme et du néo-mysticisme qui succédèrent, après 1870, au culte de la science positive et à l'intellectualisme raisonneur des derniers cartésiens. Renouvier, disciple de Kant, fut le maître des penseurs nouveaux qui semaient pour l'avenir, en attendant que l'*intuitionisme* de Bergson devînt à la mode.

La grande doctrine du salut par la foi, article essentiel de la religion chrétienne protestante, était restée fort mal comprise tant que durèrent et s'opposèrent le rationalisme orthodoxe et le rationalisme libéral. On confondait la foi du cœur, qui seule est salutaire et vivi-

¹ *Le libéralisme*, p. 331. — Voyez aussi *Politiques et moralistes du XIX siècle*, 2^e série, p. 341.

fiant, avec l'adhésion de l'intelligence à des doctrines ; ou, si on les distinguait, si l'on tenait la possession de la vérité par le cœur pour l'indispensable complément de l'acquiescement intellectuel et pour la seule marque du vrai chrétien, on subordonnait la foi à la conclusion de la logique comme sa dépendance. Le raisonnement, le *discours*, restait l'unique chemin de la croyance.

Le discrédit général de l'intellectualisme en philosophie aida singulièrement la nouvelle apologétique en ouvrant ou en rouvrant les voies à une méthode renouvelée de Pascal et d'abord de Jésus, celle de la *foi directe*. Mais les vieux errements ont la vie dure et le conflit de deux partis irréconciliables, d'une droite et d'une gauche, au sein du protestantisme français, survécut aux méthodes périmées qui en étaient la cause.

Le synode général de Paris (1872) avait consacré l'antique erreur calviniste d'un credo obligatoire et il avait provoqué par cet acte le schisme officiel des libéraux et des orthodoxes. Après la séparation des Eglises et de l'Etat (1905), les libéraux réunis à Montpellier tendirent aux orthodoxes une main fraternelle. Ceux-ci ne comprirent pas la haute raison religieuse et politique de ce beau geste, ils osèrent l'expliquer par un calcul mesquin d'intérêt, et dans leur synode particulier d'Orléans (janvier 1906), loin de faire enfin l'union si opportune et si désirable, si naturelle et si juste, de tout le protestantisme français, ils confirmèrent par leur incroyable aveuglement un schisme funeste à la gloire de l'Eglise protestante, à sa force intérieure et au charme qu'elle aurait peut-être exercé pour attirer vers elle beaucoup d'esprits chercheurs et d'âmes inquiètes.

Heureusement il y avait parmi les orthodoxes un parti conciliant et sage qui s'appelait la Droite modérée et

qui se composait d'hommes restés fidèles à l'évangile de Jésus-Christ, mais éclairés par la critique moderne et tout pénétrés de l'esprit des temps nouveaux: ce parti se sépara courageusement de la Droite extrême pour fonder, non pas du tout, comme on l'a faussement dit, une troisième Eglise sectaire, mais, au contraire, en dehors et au-dessus des sectes, l'Eglise ouverte à tous les chrétiens protestants. Au mois d'octobre 1906, il y eut à Jarnac une mémorable journée dont on n'a pas beaucoup parlé dans les salons, mais que l'avenir saluera comme la plus grande date, tout simplement, de l'histoire du protestantisme français. Car c'est ce jour-là que, pour la première fois, s'unirent et s'embrassèrent tous les hommes raisonnables qui, la veille encore, se rangeaient sous les étiquettes hostiles d'orthodoxes et de libéraux.

Ce magnifique mouvement était le premier pas dans une voie qu'on a suivie depuis, d'une marche accélérée. Les blocs de l'intransigeance, à droite et à gauche, se désagrègent; sûrement et prochainement, l'union de tous les protestants français s'achèvera dans la foi et la liberté: ce n'est plus qu'une question de jours.

Si tel est le protestantisme de l'avenir et déjà du présent, il était permis à M. Gaston Riou de préférer, sans parti pris sectaire, cette forme du christianisme à toute autre, et nous pouvons justifier sa préférence par les meilleures raisons.



Car le protestantisme ainsi compris n'a rien d'agressif ni même de fermé, rien dont un catholicisme un peu large puisse prendre ombrage.

Le *modernisme*, qui n'est rien d'autre, en dépit d'étranges dénégations, qu'un protestantisme libéral échoué sur l'écueil de la papauté, a montré clairement que l'u-

nion accomplie à l'intérieur du protestantisme aurait pu, *jusqu'à un certain point*, se compléter par celle de tous les chrétiens des deux Eglises: jusqu'au point où le catholicisme cesse d'être un christianisme éclairé pour redevenir le papisme. — Le pape, voilà le seul mais infranchissable obstacle à l'exaucement du rêve grandiose de Leibniz et de Bossuet.

Je n'ai jamais compris pourquoi M. Paul Sabatier tient tant à ce que le protestantisme ne soit « pour rien dans la genèse du mouvement catholique actuel », à ce que ce mouvement ne suive « à aucun degré les voies ouvertes et battues par lui. » Exagération énorme, évidente et bien inutile pour qui admet comme le fruit naturel des études scolaires devenues de plus en plus démocratiques la collaboration inconsciente ou consciente de tous les laïques et de tous les clercs des universités et des Eglises dans la recherche de la vérité. Avec clairvoyance et avec franchise, sinon en termes bienveillants, l'évêque de Nancy avait dénoncé, au contraire, « les infiltrations dans la foi et la discipline catholiques de cet esprit d'initiative, de liberté et d'individualisme qui caractérise le protestantisme et demeure sa tare ineffaçable ¹. » Nier cette influence considérable, c'est, encore une fois, nier l'évidence. Mais ce qui est trop vrai, c'est que l'œuvre d'affranchissement commencée ne pouvait aboutir, à cause de la nécessité, dans le système catholique, d'un pape infaillible et souverain. Et ce qui est vrai aussi, c'est que, malgré l'exercice de ce mortel pouvoir de stagnation, le catholicisme n'échappe point à l'évolution nécessaire qui est la loi de toute institution vivante; ses historiens prennent cette évolution sur le fait et ses théoriciens en exposent la doctrine.

¹ Cité par M. Paul Seippel, *Les deux Frances*, p. 343.

Par quel caprice bizarre d'une logique nouvelle le modernisme n'inspire-t-il à M. Riou aucune sympathie ? L'impasse où ce mouvement religieux se trouve engagé entre une libre marche en avant et le veto du pape peut sans doute ôter toute confiance au succès qu'on espère, mais ne doit pas empêcher de saluer au moins comme un beau rêve cette généreuse idée. La situation originale du modernisme, ce qui le distingue et le sépare du protestantisme, c'est qu'en étant hérétique, il prétend demeurer dans l'Eglise du pape. « C'est bête », a dit quelqu'un, et la prétention est absurde. Mais l'est-elle davantage que tant d'autres illogismes dont toutes les formes de la foi sont coutumières et auxquels elles succombent si peu qu'elles semblent trouver, au contraire, dans les paradoxes les plus criants le ressort de leur vitalité ?

Peut-être est-il injuste, d'ailleurs, d'attribuer au seul manque de logique et de courage la soumission à Rome de presque tous les modernistes que menace ou que frappe l'excommunication. Se séparer de l'Eglise est, pour ses fidèles enfants, une telle extrémité que la charité chrétienne la plus élémentaire demande que l'on tâche au moins de comprendre les raisons d'ordre idéal et supérieur qu'un bon catholique peut avoir de ne point aller jusque-là.

Quand nous voyons un penseur tel que Newman, qui compte pour quelque chose dans l'histoire de la philosophie anglaise et qui tient une place éminente dans celle de l'Eglise d'Angleterre, condamner comme une erreur mortelle l'immobilité doctrinale, « l'attachement obstiné aux formes du passé », reconnaître que le christianisme ne peut vivre « qu'en se développant », et, en même temps, proclamer la nécessité absolue d'« un chef infail-

liblé pour en régler l'évolution ¹, » nous nous prenons modestement à douter de notre vieille logique de protestants et nous nous demandons, en premier lieu, si le vrai rôle du pape ne serait pas, non de prendre aucune initiative, mais d'attendre en silence le lever du jour, le mouvement des idées, les progrès de la science, l'éclaircissement des points de doctrine, afin de consacrer ensuite par son autorité les vérités nouvelles? Il paraît, par exemple, assez probable que si l'ère inaugurée par la séparation des Eglises et de l'Etat avait coïncidé avec le règne d'un pape intelligent, au lieu du pauvre aveugle qu'on a justement appelé « le Louis XVI de la papauté », le paradoxe de l'infaillibilité papale aurait pu s'exercer, à l'occasion du régime nouveau, presque sans aucun scandale de la raison.

Mais quelle chance incertaine et précaire de mettre tout son espoir dans l'intelligence d'un pape! On a trop lieu de craindre une incompatibilité éternelle entre l'esprit moderne et le souverain pontife. Léon XIII, si intelligent, n'était pas plus libéral au fond que Pie IX et que Pie X; mais, en politique avisé, il n'aurait jamais commis leurs maladresses. Pendant que l'Eglise évolue et se développe, les papes se succèdent immobiles dans leur vieille routine et, avec un vocabulaire à peine nouveau, répètent dans leurs encycliques et dans leurs syllabus les mêmes énormités contre le progrès, la civilisation, la science, la liberté, la pensée.

Puisque des savants, des penseurs, de grands et libres esprits abdiquent entre les mains de ces pontifes de la nuit, ne convient-il pas d'expliquer leur invraisemblable soumission par une raison un peu meilleure que la faible

¹ *Newman*, par Henri Brémond. *Le développement du dogme chrétien*, pages XI, 152, 206, etc.

et lointaine espérance qu'auraient ces sages de voir un rayon de la lumière moderne tomber sur un successeur de Pie X ? Oui, cela est convenable et voici apparemment ce que pourrait imaginer un philosophe bon catholique pour justifier sa reculade devant sa conscience d'honnête homme.



Le langage, dirait-il, n'est pas toujours la traduction exacte, l'expression pure et simple de la pensée ; quelquefois aussi il en est l'*illustration* symbolique par le moyen des métaphores, des paraboles, des hyperboles qui l'altèrent en le grossissant. Le sens commun admet sans répugnance cette exagération verbale et il nous avertit de ne pas prendre toute parole « au pied de la lettre. » Ne continue-t-on pas de réciter, chaque dimanche, dans la plupart des églises protestantes un prétendu sommaire de la foi chrétienne dont certainement le texte n'exprime plus les croyances d'un seul pasteur ayant fait ses études de théologie, ni d'aucun laïque tant soit peu instruit, mais que l'on conserve pieusement comme une relique, un héritage sacré, un signe de ralliement, un drapeau ? C'est le *Symbole* dit *des Apôtres*. Le lecteur machinal de ce document et l'assemblée qui l'écoute d'une oreille distraite n'entendent point : « Je crois tous ces articles », mais : « Mes pères y croyaient, et je répète la formule même de leur credo, parce que je veux rester dans leur Eglise. » Les Luthériens ont eu le bon sens d'éviter les luttes intestines qui déchirent encore l'Eglise de la Réforme française, en recevant dans leur liturgie toutes les grandes confessions de foi historiques, mais en se réservant le droit de les interpréter avec la liberté d'esprit des Réformateurs. Un abus que tolèrent les églises protestantes, où la sincérité est une vertu cardi-

nale, peut nous aider à comprendre la mentalité plus souple du catholique obligé de reconnaître que le Syllabus n'est qu'un tissu d'absurdités, et le saluant néanmoins comme l'étendard de la foi catholique, apostolique et romaine : *Hoc signo vinces*.

Tout cela, je l'avoue, n'est peut-être pas d'une franchise extrêmement reluisante. Des logiciens trop rigides ont pu faire planer un soupçon de scepticisme sur un chrétien aussi sincère que Newman. Mais la distinction entre la foi et les croyances n'est point une vaine subtilité ; elle jette une lumière utile sur ces mystères du cœur et dans ces dédales de la logique.

« Les symboles et les dogmes, écrit précisément Newman ou son commentateur M. Henri Brémond ¹, ne sont vivants que par l'idée qu'ils sont destinés à représenter et qui seule est substantielle.... Dans le fait, nos expressions ne sont jamais les équivalents de l'idée.... Les dogmes catholiques ne sont après tout que les symboles d'un fait divin, qui, loin d'être mesuré par ces propositions, ne serait pas épuisé, ne serait pas approfondi par un millier de propositions nouvelles.... On peut se demander si ceux qui sont orthodoxes n'ont pas le tort aussi bien que les hérétiques de prendre les mots pour des choses.... Nous parlons librement des objets matériels, parce que nos sens nous les révèlent sans le secours des mots ; mais pour ce qui est des idées sur les choses célestes, *c'est aux mots que nous les devons*. Il suit de là que nos anathèmes, nos controverses, nos combats, nos souffrances ont pour objet les pauvres idées qui nous arrivent sous certaines figures de rhétorique. »

Apparent aveu de scepticisme radical bien frappant sous la plume d'un pieux prélat ultramontain, précurseur de Bergson dans sa critique profonde de notre pauvre langage humain qui se figure traduire la pensée et

¹ *Le développement du dogme chrétien*, page 54.

n'en est que le costume travesti. « Le langage est incommensurable avec la pensée, le discours se multiplie sans fin en approximations incapables d'épuiser leur objet.... Un voile de symboles enveloppe la réalité. Nous finissons ainsi par ne plus voir les choses mêmes, par nous borner à lire les étiquettes collées sur elles. » (*Une philosophie nouvelle. Henri Bergson*, par Edouard Le Roy.)

Dans la plus jolie page de son livre (p. 234), M. Gaston Riou fait ironiquement l'apologie des hommes de peu de foi, aussi prudents que doctes, qui ont eu la bonne fortune de rencontrer, dans la philosophie et la logique nouvelles, des raisons spécieuses pour se soumettre à Rome et pour ne pas rouvrir l'ère de la grande foi qui fit les martyrs :

« L'étude de l'évolution des dogmes ayant incliné l'esprit d'un homme d'Eglise à ne plus voir dans ces dogmes que des symboles, des symboles toujours en devenir et dont le contenu même se transforme sans cesse, pourquoi, franchement, irait-il affronter le martyre pour la simple préférence portée à telle ou telle formule de foi ? Toutes ne se valent-elles pas ? Ou, si l'une d'elle, parce que plus récente, a le visage plus riant que ses devancières, c'est si peu de chose qu'un visage ! Ne se ridera-t-il pas, à son tour, comme la scolastique, comme le cartésianisme ? Non, ce serait faire vraiment trop d'honneur à ces éphémères, les formules, que de leur sacrifier quoi que ce soit ! L'Eglise ne veut pas de la mienne. Rome l'a condamnée. Je ne la connais plus. »

Sensible à des raisons esthétiques, mais nullement logiques, M. Gaston Riou se montre plein de tendresse et d'enthousiasme pour un chevalier noir, un paladin du passé, tel que le noble comte Albert de Mun, dont il n'y a pas grand'chose à craindre pour la résurrection des antiques

abus, ni grand'chose à tirer pour le profit du temps présent. Aux modernistes, au contraire, il ne cesse de témoigner une froideur ironique et méprisante. Pourquoi, encore une fois ? Il le dit, à la page 203. Parce que le modernisme n'est qu'un « fantôme bien intentionné, qui s'évanouit dès qu'on lui pose une question précise. » Mais que voulez-vous qu'il réponde ? Vous le sommez de se faire protestant : c'est trop. Le catholicisme en France ne cèdera jamais son droit d'aînesse. Et d'ailleurs le prosélytisme proprement protestant n'est plus de saison. Les polémiques confessionnelles ont perdu tout leur intérêt, parce qu'un souci bien supérieur les domine : celui du christianisme lui-même, qu'il s'agit de fortifier et de rajeunir pour sa grande lutte contre les incrédules, et d'appropriier à l'esprit du siècle. Les protestants libéraux ne s'inquiètent point de convertir les « intellectuels » du catholicisme, par la bonne raison qu'il n'y a plus qu'à les laisser suivre leur propre mouvement, non moins irrépressible, comme l'a dit avec justesse et avec force M. Paul Sabatier, « que celui de la sève qui monte dans l'arbre ¹. » Quant aux masses populaires, les apôtres du christianisme social, tant protestants que catholiques, ne leur apportent pas de doctrine, mais Jésus tout simplement.

Le protestantisme comme tel, le protestantisme *protestant* n'est guère aimable. En humilité, en tendresse, en mysticisme, en dévotion, en piété manifestée et sensible, en esprit de solidarité sociale et humaine, en charité poussée jusqu'au sacrifice, en esthétique du culte et en culte religieux de la beauté, les protestants pourraient se mettre utilement à l'école de leurs frères aînés, qu'ils ont l'impertinence de traiter un peu trop en retardataires

¹ *Les Modernistes*, p. 106.

moins instruits qu'eux et moins intelligents. Sur un seul point (il est vrai qu' il est d'importance) les deux frères séparés sont *logiquement* irréconciliables : le pape. Mais l'histoire religieuse contemporaine nous a fait voir que les embarras de cet ordre ne sont plus une affaire et que ce qui déconcerte la vérité logique n'est qu'un jeu d'adresse et de subtilité pour la réalité vivante.

La vieille logique se croyait obligée de sacrifier ou la conscience ou le pape : la nouvelle est parvenue à les concilier, c'est-à-dire à « marier le Grand-Turc avec la République de Venise », puisque le cardinal Newman, doctrinaire finalement convaincu de l'infailibilité papale, proclamait de la même bouche « le principe du *primat absolu* de la conscience. » En bon Anglais protestant, il avait d'abord affirmé ce principe ; devenu catholique, il n'a jamais cessé de le soutenir ¹. Comment est-il possible de concilier de tels contradictoires ? Je ne me charge point d'expliquer le fait, mais il faut bien que je le constate.

Le *Credo quia absurdum* a toujours régné plus ou moins dans l'apologétique et dans l'Eglise, et Pascal a fait de bien étranges défis à la raison : aujourd'hui, l'illogisme ayant atteint son comble, on en prend gaîment son parti, on n'essaie plus de l'atténuer, on se réjouit de ses paradoxes, on en fait triomphalement la théorie. Les chrétiens primitifs, hommes d'action bien plus que de pensée, pouvaient être absurdes sans en avoir conscience, contents d'être des saints, des héros, des martyrs. Les chrétiens modernes, analystes à outrance, ont besoin de se rendre compte de tout, même des raisons qu'ils ont de ne plus savoir, de ne plus penser. La cri-

¹ Newman. *Essai de biographie psychologique*, par Henri Brémond, p. 394.

tique de l'intellectualisme est la grande contradiction de la philosophie contemporaine, obligée d'user du raisonnement pour établir qu'il ne faut point raisonner.

Et c'est pourquoi M. Gaston Riou, après avoir passionnément écouté les ardents soupirs de « la France qui vient », — où il n'a guère perçu que des aspirations indistinctes et contradictoires dans une grande confusion d'idées, — renonce à extraire de ce chaos fécond une conclusion logique et termine sa fiévreuse enquête par une dernière effusion lyrique aux vertus de l'action et à l'avenir de la jeunesse.

Si la « troisième France », la bonne, la vraie, celle qui n'est ni la France rouge ni la France noire, « la France du clair bon sens, de la droiture intellectuelle et morale », que M. Paul Seippel rappelait naguère de ses vœux et que tout bon Français espère bien voir régner de nouveau, reprend un jour l'hégémonie, elle devra circonscrire dans les limites de son juste domaine le *pragmatisme* immodéré des hommes qui ne réfléchissent plus, ne raisonnent plus, ne pensent plus, et qui sont tellement épris d'action qu'ils remplaceraient volontiers la philosophie par la vie sportive ; elle devra restituer à la raison son légitime empire, restaurer dans leur ancienne suprématie la pensée, l'éloquence, le *discours*, la saine prose française et rendre ses droits inaliénables à la vieille logique.

PAUL STAPFER.





CONTES LORRAINS

LA MOISSON

On était en pleine moisson. Parmi la mer mouvante des épis, les champs de blé fauchés se détachaient, carrés de terre vêtue d'une toison courte, de couleur fauve. Et les ombres des tas de gerbes s'allongeaient démesurément.

Le soleil se levait ; des souffles frais agitaient des masses confuses de feuillages et le cri aigu des hirondelles faisait vibrer le ciel clair. Des odeurs de rosée, des parfums de fruits mûrissants sortaient du fond des vergers. Une teinte rose d'une délicatesse infinie encerclait l'horizon. C'était le commencement d'un beau jour.

Le village s'animait ; des portes claquaient, des meuglements de vaches sortaient des étables, et sur les toits de tuiles moussues des fumées transparentes et bleues tournoyaient. Un homme quelque part rebattait sa faux et le tintement de l'enclume sonnait dans le matin comme un joyeux carillon.



Seule, à l'extrémité de la rue, une petite maison dormait. Elle paraissait dormir, envahie par une sorte de somnolence qui se prolongeait au milieu du bruit, du tumulte de la vie recommençante. L'huis demeurait clos ; pas un rais de lumière n'entrait par les volets soigneusement fermés. Des coups de vent légers, courant sur la façade, éveillaient dans la treille un frémissement, agitaient les branches de trois mirabelliers, plantés dans le jardin étroit qui bordait la masure. On eût dit que les arbres, inquiets du silence qui pesait sur ces murs grisâtres, s'efforçaient de les tirer de leur torpeur.

Un beau coq, aux flancs verts et or, à la collerette de plumes rousses, descendit de l'échelle qui conduisait au poulailler. Il se campa fièrement sur son tas de fumier, et, gonflant sa poitrine, battant des ailes, il poussa un cri éclatant.

D'autres coqs répondirent au fond des basses-cours. Les sonorités rauques de leurs cris déchiraient le silence, et du coup, comme si la maison répondait à ce signal, un volet battit dans la façade.

Un bras nu poussa la vitre. Une femme en camisole blanche se pencha, les yeux encore lourds de sommeil sous la masse de ses cheveux blonds.

Un pas retentit dans le couloir de terre battue, et un homme parut.

Il était jeune, bien découplé, avec des muscles qu'on sentait rouler sous la toile rude de sa chemise. Ses pieds étaient nus dans de lourds sabots. Il marcha vers la pompe, et, ayant agité deux ou trois fois le balancier qui criait, il se débarbouilla d'un air heureux, faisant

couler sur ses bras, sur sa nuque, sur son torse la nappe fraîche, qui rejaillissait en éclaboussures brillantes.

Puis il leva la tête et inspecta le ciel, comme font les paysans qui ont l'habitude de prévoir le temps à des signes imperceptibles.

— Va faire beau, tout de même, dit-il tout haut. Le vent est bon et la rosée était forte. On entend les coqs du moulin qui chantent, comme si on était dans le pré avoisinant. Un riche temps pour la moisson !

Le ciel reposait sur la terre comme un dôme de cristal bleu qui se teintait à sa base d'une pâleur opaline. Des souffles frais passaient au ras du sol. L'homme sortit dans le chemin. Les grappes des mélilots et les feuilles de plantain, alourdies d'eau, se penchaient sur le sable.

Il respirait à pleins poumons l'air qui avait une balsamique fraîcheur.

Il mit les mains à son front, pour mieux voir dans la clarté du jour, qui déjà se faisait aveuglante.

A perte de vue, les champs se peuplaient de travailleurs affairés, qui fauchaient les blés, liaient les gerbes, chargeaient la récolte sur de lourds charriots. Leurs silhouettes gesticulantes se détachaient sur l'étendue, pareille à un tapis de laine rousse. Rapetissés par l'éloignement, ils avaient l'air de fourmis se hâtant autour de leurs maisons pour emmagasiner leurs récoltes.

L'homme se gratta la tête et fit quelques pas, vacillant toujours dans ses sabots trop larges ; il réfléchissait, puis il eut soudain le mouvement d'épaule de l'homme qui prend une décision et, le cou tendu, il s'écria d'une voix forte :

— Mélie, hé, Mélie, écoute un peu pour voir !

La jeune femme se montra à la fenêtre.

Elle riait, toute rose et toute blonde dans la clarté du soleil levant. Ses épaules étaient nues, sa peau laiteuse avait une splendeur nacrée. Elle se coiffait, et le geste de ses bras arrondis pour planter des épingles dans ses cheveux faisait ressortir les formes pleines de sa poitrine.

— Que veux-tu ? dit-elle.

— Mélie, reprit l'homme, je vas te faire une proposition. Comme le temps est beau, et qu'on ne sait pas ce qui peut arriver demain, nous allons partir en Chandeleure, pour moissonner la pièce à Maljean. Autant aujourd'hui qu'un autre jour ! Pas vrai, Mélie ? Quoi donc qu'on ferait pour passer son temps ? On n'a pas sa vie gagnée à se tourner les pouces, comme les riches. Si un orage survenait, le blé serait perdu et on aurait des reproches. C'est-y pas ton avis, Mélie ?

La femme l'écoutait parler et ses yeux, sa bouche grande ouverte exprimaient une stupéfaction sans bornes. Non, vraiment, elle s'attendait à tout, sauf à entendre ce langage. Et, quand il eut fini, elle se mit à rire d'un rire jeune, insolent, qui épanouissait sa face, et montrait ses dents éclatantes.

Elle répondit, ayant peine à prononcer ses mots, secouée par cet accès de gaieté folle :

— Aller... moissonner.... Tu n'y penses pas... on nous mettrait sur le journal....

Il insista, continuant à promener son regard sur le ciel radieux, en homme qui connaît le prix du temps, et qui ne démord pas facilement de son idée :

— Ça serait dommage de perdre une journée comme celle-là ; le blé coupé par une sécheresse pareille vaut de l'or.

Elle refusa d'un signe de tête; la voix de l'homme se fit implorante et douce :

— Allons, Mélie, laisse-toi faire. Ça nous portera bonheur.

Ces simples paroles triomphèrent des hésitations de la jeune femme. Elle referma la fenêtre, des minutes passèrent. L'homme pendant ce temps, assis sur le sol, jambe de çà, jambe de là, rebattait sa longue faux sur une petite enclume d'acier. Il apportait à sa besogne une attention concentrée et, par moments, il s'arrêtait pour éprouver le fil du tranchant sur le talon de sa paume. Enfin un pas alerte et sautillant résonna dans l'escalier, la porte de la maison s'ouvrit, et, campée effrontément sur le seuil, dans une attitude qui faisait valoir sa taille souple, serrant sur sa hanche un énorme panier d'où sortaient des goulots de bouteilles, le rire aux dents, le nez en l'air, la petite femme s'écria :

— En voilà un lendemain de noces !



C'était vrai pourtant, ils s'étaient mariés la veille. Lui, Célestin Mouret, faisait des journées chez les cultivateurs et les vigneron ; elle, Mélie Faisan, était servante à la ferme des Herbues. Leur bourse n'était guère pesante. C'était, comme on dit, la pauvreté qui se mettait en ménage avec la misère. Mais quand ils échangeaient un regard, quand ils se serraient l'un contre l'autre, alors ils se sentaient soulevés par une sorte d'audace joyeuse, et quelque chose de fort, qui les unissait, les poussait à envisager fermement l'avenir.

Ils s'étaient rencontrés souvent dans les chemins, le long des haies d'épine blanche, qui exhalent dans le

vent une senteur amère et forte. Mais leur grande amitié remontait à la dernière fête patronale. Ils avaient dansé ensemble ce soir-là et il l'avait reconduite. La lune toute blanche se reflétait dans la rivière immobile ; des chiens aboyaient dans les fermes lointaines et la flûte métallique des crapauds sonnait au fond des mares assoupies. Pas un souffle n'agitait le peuple des roseaux. Soudain ils avaient senti leur cœur se noyer dans les flots d'une tendresse, molle et vague comme ce clair de lune.

Aussi elle ne l'avait pas repoussé, quand il était venu lui faire sa cour, le dimanche suivant, à la ferme. Et depuis ce moment, ils s'étaient retrouvés aussi souvent qu'ils l'avaient pu.

Elle n'avait pas eu le courage de dire non, le dernier soir où Célestin, l'ayant prise à la taille, avait chuchoté à son oreille : « Mélie, faut nous marier ; le temps me dure trop. » L'air était tiède, une fraîcheur exquise, qui semblait la respiration embaumée de la nuit, sortait des vignes en fleurs et on entendait les cailles, qui caquetaient confusément autour de leurs couvées. Elle avait baissé la tête sans répondre, et il s'était mis à cribler sa nuque de baisers, comprenant qu'elle acceptait....

La noce avait eu lieu, une pauvre petite noce, avec les quatre témoins indispensables, perdue dans la grande salle de la mairie. Après, on avait bu quelques bouteilles de vin gris et mangé un lapin à l'auberge de la Grappe d'Or. Mais tout cela coûtait gros. On avait dû aussi acheter le mobilier indispensable, une crédence, une table, quelques marmites, payer le loyer de la petite maison, posée au bout de la rue, dont la façade s'égayait d'une treille festonnante. Pauvre Célestin ! Il réglait les dépenses au fur et à mesure, et il avait un soupir de décon-

venue, en glissant dans sa poche le porte-monnaie aux fermoirs de cuivre qui chaque fois s'allégeait. Il secouait la tête d'un air mélancolique, et répétait : « Faudra travailler dur. » Aussi pourquoi s'étonner, s'il parlait de se mettre tout de suite à l'ouvrage ? Le temps était si beau, le fermier des Herbues, qui leur avait demandé de moissonner cette pièce, avait l'air si inquiet sur le sort de sa récolte ; c'était si tentant aussi, cette somme de trente francs qu'ils pouvaient gagner en deux jours, dans un moment où ils en avaient si grand besoin !

La petite femme songeait à toutes ces choses, en suivant son mari par les chemins ravinés qui montaient à Chandeure, et contemplant ses larges épaules, son torse robuste, que surmontait la grande faux, elle se sentait envahie par une admiration mêlée de vaillance.



Midi ! Le soleil versait sur les chaumes son accablante lumière. Une flamme courait sur les terres crevassées, brûlait les herbes flétries, allumait des étincelles aux cassures des cailloux. La clarté aveuglante tombait comme une nappe d'or sur les blés assoupis, qui ondulaient par moments avec lenteur et retombaient aussitôt à leur immobilité. Le flamboiement remplissait l'espace, tout se taisait. Seul le chant des grillons, vibrant entre les mottes de terre calcinées, semblait grandir au milieu du silence universel.

Dans les champs voisins, les moissonneurs s'arrêtaient, et passant leurs mains sur leurs fronts ruisselants de sueur, ils paraissaient contempler avidement la forêt lointaine. A la lisière une mince bande d'ombre s'étendait, qu'on devinait reposante et toute humide de rosée.

Comme il aurait fait bon aller s'étendre là-bas, dans la fraîcheur qui tombe des arbres !

Mélie et Célestin ne prenaient pas de repos. Un orage est si tôt arrivé, il y avait dans cette chaleur, à la fois étouffante et lourde, une sorte de menace qui rendait la nature inquiète. Solidement campé sur ses genoux écartés, pour donner plus d'ampleur à son coup de faux, l'homme s'avavançait chaque fois d'un pas et promenait au ras du sol son outil, qui abattait chaque fois une rangée d'épis lourds. Il travaillait régulièrement, sans lenteur et sans hâte, remonté comme une mécanique. Sa femme, derrière lui, se baissait pour ramasser la poignée de blé sur le ratelot de la faux, et elle l'étalait sur le sol, l'exposant au soleil qui achèverait de sécher la paille. Leurs gestes s'emboîtaient exactement, et ils ne prononçaient pas une seule parole, par crainte d'une distraction qui aurait pu provoquer un faux mouvement, et blesser la femme à la lame tranchante de l'outil.

Soudain Célestin suspendit le balancement monotone de ses bras ; il respira largement, et, s'étant épongé les tempes, il leva les yeux vers le ciel où un nuage glissait, mince comme un flocon de laine :

— Cré mâtin, fit-il, j'en peux plus ; j'ai le gosier en feu ! Mélie, si on allait casser la croûte....

— A ton aise, mon homme, répondit-elle.

Il jeta la faux, qui retomba sur les javelles et dont la lame lança un éclair éblouissant. Puis, marchant à larges enjambées, il alla chercher à l'extrémité du champ le panier qui renfermait le repas.

Ils vinrent s'asseoir sous un bouquet de saules, au bord d'un trou plein d'eau, qui s'ouvrait dans la prairie voisine. Ils se sentirent ragaillardis, dès qu'ils reposèrent

dans l'ombre transparente, criblée de soleil. L'herbe était encore trempée de rosée. Mélie baigna ses mains dans l'eau et, rieuse, elle les passa sur son front.

— Ça va mieux maintenant, dit-elle en soupirant.

Elle restait agenouillée sur le bord de l'eau. Célestin vint la rejoindre. Des libellules effleuraient de leurs ailes degaze la cime des joncs frémissants. Le fond de la mare, tapissé de feuilles mortes, avait l'éclat d'une coupe de bronze et dans ses profondeurs on voyait courir et plonger des bêtes étranges, des insectes au corps brun, qui ressemblaient à des hannetons.

Ils s'embrassèrent à pleines lèvres.

Elle étala sur la nappe de toile bise le lard froid, le fromage crémeux, les mirabelles dont la pulpe dorée était fouettée d'écarlate, et ils mangèrent de bon appétit.

Un soupir de nouveau gonfla la poitrine de la jeune femme. Elle respira à pleins poumons et laissa errer ses regards sur les champs brûlés de soleil, où d'autres moissonneurs se courbaient, abattaient les jeunes blés et entassaient les javelles. Le comique de la situation lui revint à l'esprit, et elle dit encore une fois, sans rancune :

— En voilà un lendemain de noces !...



La journée est faite, le soir tombe, le soleil a sombré sous l'horizon. Une sérénité apaisante descend du ciel nocturne, où passent maintenant de grands souffles, des souffles qui roulent les voix gémissantes du crépuscule et le bruit lointain des charriots, rentrant la moisson.

La rosée ruisselle, apportant aux plantes sa vivifiante fraîcheur, et dans les touffes d'armoise qui bordent le chemin le chant monotone des grillons paraît grandir.

Célestin et Mélie reviennent à la petite maison. Ils sont contents; ils ont abattu par cette journée harassante une bonne partie de leur ouvrage, la besogne avançait vite, et comme ils travaillaient à la tâche, ils ont gagné une somme ronde, dont la seule pensée les réjouit.

Ils marchent d'un bon pas, oubliant presque la fatigue, ranimés par l'air vif qui passe sur leurs joues et sur leur front. Par moments une chouette blottie au creux d'un vieux noyer, pousse dans la campagne sa holée mélancolique, au firmament les étoiles s'allument.

Ils arrivent au sommet de la côte. A leurs pieds le village assemble ses toits dont la masse se devine confusément dans l'ombre qui s'épaissit. De rares lumières scintillent. Ils songent au souper, à la petite maison accueillante, où ils se retrouveront, aimants et satisfaits, et la petite femme, qui part d'un éclat de rire, répète encore une fois :

— En voilà un lendemain de noces !

EMILE MOSELLY.



Les grands écrivains de la Suisse allemande
au XIX^e siècle ¹.

DRANMOR

(FERDINAND SCHMID)

I

S'il est vrai, comme l'a dit Jean-Paul, que la « poésie est un long amour », Dranmor a aimé toute sa vie. Et n'est-ce pas Dranmor qui, dans sa préface à la troisième édition de ses œuvres, louait Baudelaire d'avoir affirmé que « tout homme bien portant peut se passer de manger pendant deux jours, — de poésie, jamais ? » L'énergique et rude Bernois qui, par la seule vertu de son talent, sans aucune de ces petites habiletés auxquelles tant d'écrivains doivent leur réputation, conquist sa place dans la littérature allemande du dix-neuvième siècle, a formé, certes, bien des rêves, mais il n'en eut pas de plus cher que celui d'imposer son nom aux contemporains par la splendeur de son verbe et les hardiesses de sa pensée.

Les caprices de la destinée firent de ce poète un homme d'affaires. Ferdinand Schmid, qui adopta le pseudonyme de Dranmor, est né à Muri, près de Berne, le 23 juillet 1823. Son père, Wurtembergeois d'origine, avait émigré

¹ Voir *Bibliothèque universelle*, janvier 1912 : Jérémias Gotthelf.

dans notre pays, qui devint aussitôt sa seconde patrie ; il acheta la bourgeoisie de la ville fédérale et fut reçu membre de l'abbaye des Bouchers. La mère de Dranmor était de vieille souche bernoise.

Après une enfance paisible, le jeune Ferdinand Schmid connut prématurément les mauvais jours. La situation de la banque dirigée par son père fut soudain ébranlée. Les ressources de la famille diminuèrent au point qu'il dut, malgré ses répugnances, se préparer à la carrière commerciale. Après quelques années d'apprentissage à Bâle et à Vevey, il se décida brusquement à tenter la fortune au delà des mers. Il partit pour le Brésil, s'établit d'abord à Santos, puis à Rio de Janeiro. Il ne demeura pas longtemps dans des emplois subalternes. Et, quoique les revers ne lui aient pas été épargnés, sa ténacité et son intelligence lui permirent de se créer de bonne heure une position brillante à Rio, où, dès 1852, il fut chargé du consulat de l'Autriche-Hongrie.

De 1847 à 1851, Ferdinand Schmid entreprit de grands voyages en Europe, mais ne reparut à Berne qu'en 1855. Il épousa, dix ans plus tard, une Française, M^{lle} Lise Aglaé, de Rouen. Ce fut, chez lui, un coup de passion, bien qu'il eût alors plus de quarante ans. La nervosité jalouse et le tempérament exalté de sa femme détruisirent peu à peu toutes les illusions qu'il avait fondées sur cet amour d'arrière-saison. Il se résigna, et il se dévoua, car il avait déjà cette philosophie stoïque dont il nous a donné comme le bréviaire dans un curieux opuscule intitulé : *Pensées recueillies par Dranmor*, et publié à Rio de Janeiro en 1886. J'ai eu entre les mains un exemplaire que l'auteur a festonné, criblé et barré de notes au crayon. Il y a nettement marqué son attitude

en face de tous les problèmes. Cette attitude, il l'a résumée dans un quatrain écrit en français, comme d'ailleurs toutes les « pensées recueillies », qui sont tantôt de son cru, tantôt empruntées à ses auteurs préférés :

Tout penser sans crainte,
 Tout quitter sans plainte,
 Tout comprendre sans voir,
 Tous aimer sans espoir.

Il a souffert en silence, et il n'a pas cessé d'aimer. Il n'est pas de ceux qui tiennent une sorte de comptabilité sentimentale et qui, pour régler leur tendresse, consultent les colonnes du « doit » et de « l'avoir. » Il n'est pas non plus un de ces êtres don-juanesques, à la Leuthold, pour lesquels il n'existe pas d'autres heures que celles du désir et de la volupté. Il considérait, comme Heine, que « la pitié est la suprême expression de l'amour, peut-être l'amour même », et, tranquillement, il oubliait, il pardonnait. Et il pouvait paraphraser, en se les appliquant, les derniers vers de sa *Perdita* :

Und bei mir bist du geborgen ;
 Gastlich ist mein Haus, und still ;
 Für mein armes Kind zu sorgen,
 Das ist alles, was ich will.

Abriter « sa pauvre enfant », veiller sur elle et la dorloter, c'est « tout ce qu'il veut ». « Peut-on être gai quand on aime ? » se demandait Louis Börne. Dranmor aurait eu mille raisons de répondre : non.

N'est-ce pas en songeant à sa compagne qu'il a inséré, dans ses *Pensées recueillies*, cet aphorisme d'Auerbach : « Pleurer ce qui est mort est moins pénible que de pleurer un être vivant que nous avons à jamais perdu ? » Ne nous a-t-il pas confié le secret de son expérience conjugu-

gale, lorsqu'il nous a montré la femme domptant l'homme moins par la douceur et la bonté que « par la maladie et par les nerfs ? »

Il avait peiné et lutté pour assurer le luxe de la richesse à celle qu'il avait élue entre toutes, pour procurer à sa muse aussi l'inappréciable bienfait d'un peu de calme dans quelque verte et confortable retraite. Ce serait le bonheur à deux, et ce ne serait plus que la poésie ! Il était véritablement au martyre de ne pouvoir consacrer que de rares moments à son travail littéraire, d'être condamné à ne laisser que des fragments d'une œuvre mutilée. Si le mariage ne lui avait guère apporté que des déceptions, il était sûr maintenant que la poésie ne serait plus seulement une passante dans sa vie. En 1868, il subit de si grosses pertes que ce fut presque la ruine.

Schmid quitte le Brésil et s'embarque pour l'Europe. Il compte s'établir à Paris et y réussir. En attendant un retour de prospérité, il compose son magnifique et sombre *Requiem*. Mais l'atmosphère de notre vieux monde est trop lourde pour lui ; il y étouffe. Il est habitué à la fièvre et à la lumière des tropiques. Nous vivons trop lentement, dans le froid, et dans le brouillard. Et comme ni à Paris, ni dans sa patrie il n'a trouvé ce qu'il cherchait, l'inaction lui pèse cruellement

Il rentre à Rio de Janeiro en 1874. Décidément, la chance le fuit. Il essuie échecs sur échecs. Une association malheureuse, une crise générale de l'industrie et du commerce l'acculent à un désastre. Et sa santé physique est atteinte, et les douleurs morales lui sont épargnées moins que jamais. A quoi se résoudre ? L'éternelle histoire de l'enfant prodigue recommence. Il n'y a plus qu'un refuge : le pays natal. Mais à Berne, où Dranmor

revient en 1881, les pierres ne sont pas moins dures qu'à Rio. Il se contenterait d'un emploi quelconque. Il est âgé, il n'est plus qu'une épave. Des portes qui auraient pu s'ouvrir se ferment devant lui.

Que faire ? Dranmor reprend le chemin du Brésil, rédige l'*Allgemeine deutsche Zeitung* de Rio, fonde la *Deutsch-brasilianische Warte*, qui devait être un instrument de propagande coloniale. Entre temps, le succès de ses vers le console de bien des disgrâces : les *Poetische Fragmente* avaient paru chez Brockhaus, en 1860 ; ils furent réimprimés en 1865, suivis, en 1867, du poème sur l'*Empereur Maximilien*, puis, en 1868, du *Requiem*. Il a la joie de mettre au point, en 1879, une troisième édition de ses *Gesammelte Dichtungen*, et de glisser quelques épis nouveaux dans sa gerbe. Son nom est presque célèbre. Il n'est évidemment pas, comme Scheffel, le poète de tout le monde ; il reste le poète d'une élite.

La vieillesse approchait à pas rapides. Les épaules courbées, les cheveux blanchis, le regard fier et la tête droite cependant, il retraversa l'océan, au mois de mars 1887, pour s'installer définitivement à Berne. Je me rappelle fort bien l'avoir vu se promener dans le quartier du Rabbenthal : sa haute taille fléchissait un peu, mais, sous le feutre noir aux larges ailes, les yeux avaient des éclairs et la moustache grise se hérissait. Une intrépide volonté habitait ce corps miné par le climat du Brésil moins encore que par les épreuves et un labeur acharné.

Il avait comme l'horreur de mourir sur la terre étrangère. C'est que les vers de Charles Didier chantent dans tous les cœurs suisses. Nous avons de telles dispositions

à la nostalgie, qu'elle est comme un mal national pour ceux d'entre nous qui s'exilent :

Non, ne me parlez point de ma Suisse chérie ;
Vous voyez bien que moi je n'en parle jamais....
... Jamais Cent-Suisse au loin n'entend le ranz des vaches
Sans qu'une larme tombe au bord de ses moustaches,
Et le mal du pays l'entraîne à désertter ;
Comme lui, tous les jours, en esprit je déserte,
Car je sens, dans l'exil, tous les jours plus ma perte :
O mes Alpes ! pourquoi fallut-il vous quitter ?

Cette plainte et ce cri, Dranmor les a poussés, dans sa brève et poignante élégie :

Ich möchte schlafen gehn.

Il n'est de sommeil pour son âme lassée et meurtrie que là-bas, là-bas, dans cette Helvétie qui reste la mère accueillante et tendre :

C'est là que je voudrais dormir,
Là-bas, dans la verte patrie,
Là-bas où l'on entend gémir
Les forêts, dont l'ombre chérie
Ensevelirait mon tourment.
O mes noirs sapins, sous votre aile,
Je goûterais, en m'endormant,
La paix d'une nuit éternelle !

Ferdinand Schmid succomba, le 17 mars 1888, à une attaque d'apoplexie. La ville de Berne lui fit de superbes funérailles, car la sympathie et l'admiration se mesurent moins parcimonieusement aux morts qu'aux vivants.

II

On a pu deviner les traits les plus saillants de cette vigoureuse et fougueuse personnalité. Dranmor n'est pas de la race des songe-creux ou des amants de clair de

lune. L'action lui est nécessaire, et la lutte l'attire. Il n'a aucune espèce de dédain pour les réalités d'ici-bas. Il n'a surtout aucun mépris de l'argent. Non point qu'il sacrifie au culte du veau d'or, mais il sait que le « vil métal », honni et désiré par tant de poètes besogneux, n'est pas toujours mortel au bonheur. Aussi travaillera-t-il jusqu'à la fin pour atteindre au moins à l'aisance qui lui enlèverait le souci du lendemain et lui garantirait des loisirs.

Il est de ceux qui exigent beaucoup de la vie, et qui entendent lui donner beaucoup. Comme il n'a pas foi dans les récompenses ou les réparations de l'au-delà, il veut épuiser son destin d'homme. « Mieux vaut, s'écriera-t-il, mourir des fatigues causées par l'abus de nos forces vitales que des regrets imposés par l'abstinence. » Il se révolte contre la défaite, il brave l'adversité. Une haute et farouche résignation sera peut-être pour lui le dernier mot de la sagesse ; mais elle n'étouffera pas la protestation intérieure et la lèvre gardera son pli d'incurable amertume.

Comme la plupart de ceux dont le passé n'est fait que des débris de leurs rêves, Dranmor n'est pas un optimiste. « Un homme de cœur, dira-t-il, a plus d'ennemis que le plus fieffé des gredins. » Il reproduira complaisamment cette boutade d'Alexandre Dumas fils : « Les femmes viennent au monde avec une ardoise à la place du cœur, et elles passent leur vie à effacer. » Il n'est pas un pessimiste non plus. Il est trop militant et trop courageux pour broyer du noir. Est-il des joies meilleures que celles de l'effort, et quelles ivresses valent donc celles de la bataille ? « L'homme libre est esclave de devoirs sacrés », puisque la liberté est simplement le

droit que nous avons de fidèlement remplir notre tâche envers nous-mêmes et envers les autres. Et puis, comme il l'indique dans ses *Pensées* : « Optimisme ou pessimisme ? N'élucidons pas cette question sans consulter l'état de notre estomac ! »

Même après le pire naufrage, il ne faut pas désespérer. Il est une consolatrice qui ne ment pas. On peut oublier ses amours, ses vengeances et la fortune perdue, — la muse, jamais. Ah ! certes, pour qui se sent « quelque chose là », le chemin de la gloire est souvent un calvaire. Il se peut qu'avec d'aimables dons moyens, on soit assuré de vaincre. Schopenhauer, qui n'était pas un sot, ne s'y est point trompé : « Les pierres précieuses sont de vente facile, tant qu'elles ne représentent pas une valeur exceptionnelle. De même, les petits talents trouvent toujours de l'emploi, tandis que les autres manquent de connaisseurs et, partant, d'acheteurs. » Dès qu'une individualité originale, dès qu'un tempérament puissant, dès qu'un génie se révèle, la route se couvre d'obstacles, et la faveur publique hésite, s'inquiète, ou se retire prudemment.

Que cela soit trop sommaire et trop peu nuancé pour être juste, il n'est pas d'esprit réfléchi qui n'en conviendrait. Dranmor lui-même aurait-il eu plus que d'autres sujet de se plaindre ? Il n'avait pas l'ambition de la notoriété bruyante. Il lui suffisait, ce semble, de chanter et d'être compris de quelques-uns. Mais nous sommes pétris de contradictions, et l'accomplissement de nos vœux nous fait regretter invariablement de n'avoir rien souhaité de plus. Quel est le poète qui ne s'estime pas au delà de son mérite, et qui n'a pas gémi sur l'ignorance ou l'ingratitude des foules ? Dranmor se proposait

de choisir pour épigraphe, en vue d'une réédition de ses *Pensées recueillies*, ces éloquentes lamentations des frères Escudier :

« Déplorable condition des hommes supérieurs ! Plus leur génie est grand, plus leurs souffrances sont cruelles ! La pensée ! voilà la fièvre lente qui les consume, le feu qui les dévore, le mal inguérissable qui mine sourdement leur organisation. A force de planer dans les sphères de l'idéal, ils n'ont plus que du dégoût pour les prosaïques réalités de la vie. Prenant leur essor vers les hauteurs les plus solitaires et les plus inaccessibles, les regards perdus dans d'immenses et splendides horizons, ils ne descendent qu'à regret dans la froide atmosphère des hommes. Dédaigneux d'une civilisation corrompue et décrépite, ils se réfugient dans la nature qui, toujours jeune, toujours attrayante, répond seule à la grandeur de leurs idées. Egarés de plus en plus dans le rêve et dans la chimère, par leur isolement, leur dégoût de l'espèce humaine, leur apparente insensibilité, ils soulèvent autour d'eux les plus fâcheuses conjectures. Le vulgaire, qui ne voit que la surface, les accuse de dureté et d'égoïsme ; ils ne sont que fatigués, fatigués d'un monde qu'ils n'ont fait qu'entrevoir, épuisés par le prodigieux développement et l'exercice immodéré de leur puissance intellectuelle. »

Je me reprocherais d'avoir cité tout au long ce plaidoyer boursoufflé et médiocre en faveur de l'artiste fatalement voué au martyre, si Dranmor n'y avait découvert l'expression la plus complète de son propre sentiment.

Nous sommes encore en plein romantisme, avec l'auteur du *Requiem* :

Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu ?

Le poète n'est pas une créature qui se puisse comparer aux autres. Il devrait jouir de privilèges qui,

prodigués à de moins dignes, lui sont refusés à lui. Il est accablé de souffrances que les autres ne peuvent pas connaître. Prométhée lié à son rocher, il expie sa douloureuse divinité.

Ceci explique bien des pages de Dranmor. Ceci explique surtout que Dranmor, je veux dire le négociant Ferdinand Schmid, ait eu le besoin de se justifier et de se magnifier envers lui-même : il n'était pas seulement l'homme d'affaires hardi et malchanceux, il était de ceux que leur vocation même traîne au supplice d'une vie inégale à leur génie. Car l'orgueil ne fut pas son moindre défaut.

Son orgueil éclate jusque dans son irréligion. Il lui est bien arrivé de soupirer après sa jeunesse croyante, si naïve et si heureuse. A l'ordinaire, il a le doute violent et la négation brutale. « En religion, affirmera-t-il, il n'est pas d'hypothèses, pas de divagations inadmissibles dès que nous croyons au surnaturel. » L'immortalité de l'âme n'est qu'un leurre. Pourquoi ? Voici la réponse de Dranmor : « Les apôtres d'une vie future oublient que beaucoup de nos semblables sont, dès leur naissance, physiquement et moralement inférieurs à la bête. » La doctrine panthéiste ne le satisfait même pas : « Le panthéisme n'est guère que de l'athéisme qui manque d'aplomb. » Et qu'on ne lui parle pas des « lois de la nature ! » Que sont-elles, et de quelle façon prétentieuse ne les a-t-on pas dénommées ? Est-ce que ces « lois de la nature », imaginées par les enfants de la terre, régiraient « l'univers tout entier, — l'immensité sans limites ? »

Mais il n'est pas d'incrédules. On croit toujours à quelque chose. Dranmor croit au progrès de la civilisa-

tion, à l'ascension indéfinie de l'humanité. Quelque éphémères que soient les manifestations de la vie, et quelque décevantes qu'elles puissent être, l'histoire démontre que nous allons, sans hâte, des ténèbres à la lumière. Si même l'idée de notre perfectibilité n'était qu'illusion, nous avons l'immortelle nature, qui est notre bien à tous et que nul ne nous peut ravir : « Les créatures disparaissent, les travaux gigantesques de l'homme impriment à la surface du globe quelques légères entailles, — ton impassible majesté plane au-dessus de nos labeurs, de nos espérances et de nos crimes. L'œuvre de quelques êtres exceptionnels survit au présent, et parfois se transmet à la postérité, mais à une postérité de si courte haleine qu'il vaut mieux y renoncer pour ne vivre que de ton souffle toujours égal, ô Nature, et dans la contemplation de ton inaltérable beauté. » On communie ainsi avec l'âme des mondes, on accepte, on se soumet, et l'on redit, après Marc-Aurèle : « O univers, je veux ce que tu veux ! »

Les poètes ne furent jamais férus d'inflexible logique. L'impulsion a plus de part que la méditation dans la philosophie de Dranmor. Ses études n'ont pas été poussées très loin et le recueillement lui a manqué. Du moins, le scepticisme frivole ou l'ironique dilettantisme lui furent-ils profondément antipathiques. Et, dans les conflits entre le cœur et la raison, il a suivi d'instinct la voix du cœur. Son athéisme, qu'il affiche un peu, garde de la noblesse, et la grande clarté de la poésie lui communique un rayonnement de grave ferveur.

Rien de bas, rien de vil en lui. Il n'a pas émancipé son esprit pour se libérer du remords. Sans faire parade d'austérité, il est l'ennemi de toute licence, et il a l'horreur de la débauche, — elle l'« horripile », pour

employer un de ces redoutables néologismes devant lesquels son français ne recule pas. En ce point comme en d'autres, il est aux antipodes de Leuthold. « Le Don Juan traditionnel, écrit-il dans ses *Pensées*, est un minotaure foncièrement stupide. Il n'y a que les badauds qui se pâment devant ses faits et gestes. Mieux vaut cultiver le don-quichottisme, car il présuppose un excès d'imagination et de sensibilité qui paralyse les inutiles et brutales prouesses de la chair. » Et, de sa manière hautesaine, il ajoutera, en déconseillant les dangereuses et dégradantes servitudes de la passion : « Il n'y a que le froid qui puisse empêcher la boue de nous salir les pieds. »

A d'autres égards, son tempérament spontané et vibrant ne saurait se réconcilier avec le réalisme à la mode. Cet art minutieux et indifférent, qui se borne à une reproduction exacte de la nature et de la vie, est aussi loin que possible de son rêve. La littérature objective elle-même n'a pas d'attrait pour lui. A ses yeux, une œuvre est par-dessus tout le cerveau qui l'a créée et l'âme qui s'y livre. Un roman, un poème vaudront et dureront parce que l'écrivain y aura mis tout ce qu'il peut y avoir d'éternel en lui. De là, cette « pensée », dont la langue peut être approximative, mais dont le sens est limpide : « Les auteurs qui se piquent de réalisme cherchent à être d'habiles artisans-photographes ; les artistes, adeptes de l'idéalisme, peignent à l'huile, et pendant des siècles leurs productions bravent toute influence délétère. » Un livre où l'on ne rencontre pas un homme peut être intéressant ; il ne mérite pas d'être immortel, et il ne le sera pas.

Les nombreuses citations que j'ai puisées dans les *Pensées recueillies* font voir qu'il y avait, en Dranmor,

l'étoffe d'un moraliste. Malheureusement ce Bernois se présente à nous sous la figure d'un moraliste français, et ses maximes n'ont point la forme lapidaire qu'elles auraient eue sans doute, s'il les avait burinées en allemand. Elles n'en n'ont pas moins du trait et de la saveur.

De ces observations et de ces sentences en deux ou trois lignes, je ne retiendrai que les plus caractéristiques. Celle-ci, par exemple, est tout à la fois délicate et profonde : « Les femmes ont des mouvements d'exquise bonté, jamais de générosité. » Cette autre est d'un sage : « Pour juger quelqu'un, il ne suffit pas de demander : Qu'est-ce qu'il a fait ? Il faut d'abord se dire : Qu'est-ce que j'aurais fait à sa place ? » Mais ce sage ne ressemble pas à tant d'autres : « Ne vous laissez pas duper par votre cœur ! Tel est l'éternel conseil de soi-disants sages et il n'est pas de conseil plus sot. » Non point qu'il soit aisément dupe. Au contraire, son regard est singulièrement perçant : « Chaque association commence par « nous » et finit par « moi. » Tout sentiment a sa source dans l'égoïsme. Le dévouement poussé jusqu'à l'immolation du « moi » est l'égoïsme d'un cœur insatiable. Mais ces cœurs-là sont rares.... L'honneur de l'homme d'affaires le plus scrupuleux diffère essentiellement de l'honneur chevaleresque.... Les correspondances intimes, établies pour *échanger* des idées, ont, à peu d'exceptions près, pour but l'étalage de nos propres idées, que nous voudrions encadrer dans des réponses louangeuses.... Incomplet comme beaucoup d'autres dictons est celui-ci : « Il vient un jour où le cœur se bronze ou se brise. » Le cœur peut se bronzer à la surface pour protéger le noyau. Une passion ne se guérit que par une autre passion.... Ne soyons pas trop modestes en parlant de nous : ceux

qui nous écoutent nous prendraient tout de suite au mot.» Et, pour terminer, ces brèves considérations sur le célibat : « Le célibataire est quelquefois injustement taxé d'égoïsme. Fréquemment il renonce au mariage par délicatesse innée, par crainte des trivialités d'un ménage, et d'un tête-à-tête par trop prolongé. »

Nous connaissons l'homme ; nous pouvons étudier avec fruit l'œuvre du poète.

III

Ce qu'il aurait fallu à Dranmor pour qu'il devînt un lyrique de tout premier rang, ne serait-ce pas une culture générale plus forte et une vie moins rongée par les soucis matériels ? Cet autodictate, non seulement n'a pas eu le temps de compléter son éducation littéraire et scientifique, mais il ne lui a pas été possible de consacrer autre chose à la poésie que ses heures perdues. Il avait le don, qui est nécessaire et qui, néanmoins, ne suffit pas. Il avait la sensibilité frémissante, l'audacieuse imagination, la pensée tumultueuse et la passion des rythmes harmonieux. Il n'avait pas ces scrupules de choix et de goût qui font l'artiste.

Sa forme est tout ensemble désordonnée et rugueuse. D'autre part, il délaie trop volontiers. Il faut avoir essayé de le traduire en vers français pour remarquer ce qu'il a trop souvent de lâché dans sa composition et de heurté dans son style. L'àpre puissance de son talent rend indulgent à ces faiblesses ou à ces lacunes ; lacunes et faiblesses sont là, et peut-être les critiques allemands les ont-ils trop complaisamment ignorées pour insister sur l'apparence fragmentaire ou le caractère inachevé de ses poésies.

Ce rêveur solitaire, « *der einsame Schwärmer* », comme

il s'appelle lui-même dans la curieuse préface écrite pour la troisième édition de son recueil de vers, s'est vivement défendu contre le reproche d'avoir laissé une œuvre démembrée et disparate, et comme une carte de magnifiques échantillons : « Un programme ambitieux, des projets, de la matière, j'ai eu tout cela. Hélas, un abîme a toujours séparé mes plans les mieux conçus de leur exécution. A chaque réveil, des devoirs impérieux m'obligeaient à oublier mes songeries pour me jeter dans la lutte des intérêts. Aussi bien, je n'ai guère connu « la félicité de la création poétique. » La « contemplation silencieuse d'une âme de poète » m'a été si étrangère qu'en vérité, au lieu d'attendre l'inspiration et de m'appliquer, je devais mettre en fuite les images qui voltigeaient autour de moi, ou les idées qui m'assaillaient ; et, quand je n'y réussissais pas, je ne parvenais que rarement à fixer mes impressions dans la langue des dieux. »

Un poète qui ploie sous le fardeau de sa tâche quotidienne est né sous une mauvaise étoile. Il ne peut ni se concentrer, ni se parfaire. C'est comme un oiseau qui n'oserait pas chanter. « Après les quelques heures pendant lesquelles me subjuguait le charme enivrant de la muse, la muse ne me dissimulait pas que la lucidité indispensable à ceux qui la servent était cruellement réduite par les perpétuels retours de l'activité pratique. » Avec une modestie fière, il avoue que, s'il n'a pas eu cette longue patience dont est faite le génie, c'est qu'il n'a pas pu l'avoir.

Dranmor, cependant, n'a pas été un simple amateur. Et il a le droit de dire : « Je n'ai rien voulu précipiter. Mon livre, depuis le premier morceau, *Le capitaine Trelawney*, jusqu'au dernier, *Le Requiem*, représente une vie d'homme dans toute sa plénitude et sa maturité. »

De sa conception personnelle de la vie, Dranmor ne parle pas avec moins de sincérité : « Je me console en me disant que mes convictions sont le fruit amer d'une victoire précédée de bien des batailles, et j'ai trouvé du réconfort dans le commerce d'esprits supérieurs, de Schopenhauer entre autres. Non point que je me flatte d'avoir compris toute la philosophie du « Conscient » ou de l' « Inconscient. » Ma route se perd dans le labyrinthe de la méthaphysique. De courtes et claires formules, voilà ce dont la philosophie de l'avenir aura besoin. Le plus grave des problèmes qui pèsent sur nous est celui de l'immortalité de l'âme. Il n'est pas une fibre en moi qui ne me contraigne à une réponse négative. Selon moi, toute individualité reçoit une enveloppe éphémère, et l'espoir que l'inexprimable petitesse de l'être humain, comparée à l'infini de l'espace, de cet être humain qui a des yeux d'ailleurs et une sensibilité, est destinée à survivre dans l'immensité des mondes innombrables, n'est qu'enfantin aveuglement ou ridicule présomption. »

Il n'entend pas s'attaquer au christianisme, se lancer dans l'incrédulité militante :

« On m'a blâmé d'avoir miné la douce et belle foi chrétienne, d'avoir substitué un scepticisme rongeur à la confiance, et à la résignation une morne fièvre cérébrale. Je ne suis pas doué de cette puissance démoniaque. Et si je possédais cette puissance, j'aurais préféré me condamner pour toujours au supplice de la prison intellectuelle plutôt que de semer le trouble dans un seul cœur.... Eh quoi ! la franche et virile croyance se rit des ménagements de l'incrédule ! Sa cuirasse la protège contre toutes les armes.... Quant à la tiède ou à l'avantageuse piété, elle est à l'abri de toutes les pensées troublantes. Et je ne m'occupe pas d'elle. »

Un mince volume de deux cent cinquante-six pages,

c'est tout ce que nous avons de Dranmor. Il débute par cette invocation mélancolique :

Rêve des rêves, Poésie,
Je renonce à toi, je te fuis :
L'arbre mutilé de ma vie
A porté de si tristes fruits,
Et ma pauvre âme est si meurtrie,
Que ma bouche n'a plus de mots
Pour mes chants ni pour mes sanglots.

Dranmor a combattu et il a souffert. La vie ne l'a pas dompté; en dépit de toutes les défaites, il ne s'est pas rendu. Le poing fermé et le front haut, il est rentré dans la mêlée. Comme il l'a dit dans la strophe la plus saisissante de son premier poème, dans son *Capitaine Trelawnay* :

*Rauh ist der Lebenspfad, den ich betreten ;
Als freier Mann ein Sklave heiliger Pflichten,
Kann ich die wilde Sehnsucht der Poeten
In Schranken halten, aber nie vernichten.*

C'est un rude chemin que j'ai pris ici-bas ;
Esclave de devoirs sacrés, mais homme libre,
Poète, tu soumets le cœur ardent qui vibre
En toi, tu le soumets, tu ne le détruis pas !

Le rêve d'indépendance et de beauté est plus fort que toutes les sujétions et toutes les misères de ce monde. Du *Capitaine Trelawnay*, qui est de 1856, au *Requiem*, qui date de 1868, s'élève le même cri : le poète ne veut pas mourir. Les entreprises naissent et sombrent, la fortune sourit et se dérobe, l'amour paraît et déçoit, il n'importe ! La poésie est la « fiancée céleste » que Dranmor a célébrée dès son premier péché de sa jeunesse : *La chute d'un ange* ; tous peuvent l'abandonner, elle lui sera fidèle.

Je n'ai pas l'intention d'analyser toutes les pièces du *Wanderbuch*, ni les imitations ou traductions de maîtres

tels que Tennyson, Byron ou Longfellow, ni l'élégie épique de l'*Empereur Maximilien*, ni la *Valse des démons*, ni même le *Requiem*, et je peux ne pas m'appesantir sur les quelques « feuilles d'automne » ajoutées à la troisième édition des *Gesammelte Dichtungen*. L'essentiel est de s'arrêter à quelques-unes des œuvres les plus significatives de Dranmor et de faire entendre quelques-uns de ses accents les plus profonds.

Rien ne frappe davantage, dans la poésie de cet enfant de la montagne que le culte de la mer. Ses voyages répétés d'Europe en Amérique lui ont fait aimer l'enchanteresse, dont la séduction est plus irrésistible encore que celle de l'Alpe. Il l'a chantée, non pas en virtuose qui aligne d'éblouissantes variations sur un thème propice, mais avec une indicible ferveur d'admiration et d'amour. Il sent d'intimes correspondances entre son âme orageuse, qui sait être calme en face du destin, et l'Océan qui, même aux instants du plus rassurant ou du plus solennel silence, couve des tempêtes et prépare des naufrages. Ne nous a-t-il pas confessé que ce qu'il eût par-dessus tout souhaité d'avoir écrit est le *Sturmesmythe* de Nicolas Lenau ?

Mais écoutons-le, et détachons de son *Requiem* cet hymne enthousiaste à celle qui lui a souvent donné, avec l'illusion de la paix, l'ombre du bonheur :

Tu demeures, ô mer, la charmeuse éternelle,
Éternellement vraie, éternellement belle,
Toi, le berceau profond et l'immense cercueil !
Et devant ta douceur ou devant ton orgueil,
Devant ton souffle ardent et large, le poète
Ne trouve plus d'accords sur sa lyre muette.
Tout commença par toi, tout s'achève par toi ;
Tu prodigues la paix, tu dispenses l'effroi ;

Ton sourire est divin, ton haleine est puissante,
Et toujours, de tes flots d'écume jaillissante,
La vie émerge, forte et pleine infiniment.
Roulant des bancs de glace avec rage, endormant
Les îles où fleurit le lotus, route d'ombre
Et d'azur où s'en vont les navires sans nombre,
Fécondant et créant sans t'arrêter jamais,
Allant des fiords gardés par leurs neigeux sommets
Jusqu'aux palmiers buvant le soleil des tropiques,
Aux clairs et chers palmiers dont les grêles musiques
Soupirent sur ta rive, — ô glorieuse mer,
Qui chantes, qui gémis, qui grondes, ciel, enfer
Tout ensemble, tu peux provoquer les désastres
Ou mettre comme un pleur aux yeux lointains des astres,
Etre de l'allégresse ou faire de la mort,
Menace de l'abîme ou sûr accueil du port....
Moi, tu m'as délivré du temps et de l'espace;
Tu donnas à mon cœur cette ineffable grâce
De ne plus craindre ni le doute, ni le deuil,
Et l'espoir me visite et se tient sur mon seuil.
Je te dois tout. J'étais malade et j'étais triste :
Tu m'as guéri, tu m'as consolé; tu persistes
A noyer mes douleurs dans les tiennes; aussi
Ne puis-je, à deux genoux, que te crier : merci !

C'est encore la mer qui chante dans l'un des plus importants et des plus émouvants poèmes de Dranmor : *Une nuit de veille*. L'auteur navigue, dans le soir étoilé, en vue de cette île de Sainte-Hélène où s'est dénoué l'un des plus extraordinaires drames de l'histoire. Au cœur de l'immensité, et tout un flot de prestigieuses visions déferlant devant son regard, il s'interroge et il interroge le mystère de la vie. On pense involontairement aux vers de Haller sur l'éternité. Chez Dranmor, l'horizon est plus large et la voix plus sonore. Tout un siècle sépare les deux poètes bernois. Tandis que le poète des *Alpes* a trouvé les suprêmes consolations, les

souveraines espérances dans sa soumission aux ordres de Dieu et dans sa foi en l'immortalité de l'âme, Dranmor n'obéit qu'à la loi de sa conscience, nie l'au-delà et proclame l'œuvre libératrice de l'avenir humain :

L'aube s'éveille ainsi qu'un symbole de feu :

Dormeurs, carguez la voile, et, Sainte-Hélène, adieu !

Comme il est naturel, toute l'existence aventureuse de Dranmor se reflète dans son livre. Un souffle d'exotisme, et de cosmopolitisme aussi, traverse sa poésie. Son *Jannario Garcia* est une moderne petite épopée brésilienne, *Santos Perez* une tragique histoire des pampas ; sa *Febre amarella* nous ramène à Rio de Janeiro. Mais ce Germain qui s'est latinisé au point de dire que sa langue maternelle est « l'une des moins pures et des plus pauvres », mais ce voyageur qui ne peut ni s'embarquer, ni atterrir sans songer d'abord à la fatalité qui le poursuit,

Au trait empoisonné qu'il sent là, dans son cœur,

mais ce citoyen du monde qui a changé de patrie pour s'attacher aux pas de la fortune volage, mais Dranmor ne peut oublier le vert pays, là-bas, dans le lointain Occident, l'humble foyer d'où il est sorti, la terre sacrée où il voudrait faire son dernier sommeil. Un jour, tout ce qui n'est pas le doux et cher passé lui semblera vide et mort, tout ce qui n'est pas la maison et le ciel de son enfance. Et les stances de *Heimweh* tomberont de sa plume, comme des larmes :

Suisse, ô mon vert pays, un soir de folle ivresse,

Je t'ai donc délaissé, le front haut, l'œil vainqueur,

Lorsque mille désirs mettaient sur ma jeunesse

Leurs griffes de lion jusqu'au fond de mon cœur.

Tous les sages avis, tous les conseils pratiques
Me furent prodigués par ceux qui m'étaient chers ;
Mais le ciel brillait, plein de fleurs et de musiques,
Et je poussai gaîment ma barque sur la mer.

Bien des ans ont passé. — L'enfant du grand voyage
Ne vous a pas dit tout ce qu'il avait pleuré,
Lorsqu'il se trouva seul sur son ardent rivage :
« Seul, seul au monde, hélas ! si seul que j'en mourrai !
» Seul, seul ! Voilà mon rêve et voilà ma conquête ! »

Oh ! ne pourra-t-on pas, en écrivant un jour
Avec mon sang, répondre à ce cri d'un poète :
« La haine me quitta, mais je perdis l'amour ? »

Tu ne m'as pas maudit, ô ma vieille Helvétie !
Non, tu m'as pardonné sans te plaindre jamais.
A l'heure où j'ai revu le sol de la patrie,
Ses paisibles vallons et ses libres sommets,
Ses parois de glacier plus hautes que la nue,
Non, tu n'as pas voilé le ciel de mes matins,
Lorsqu'au bord de tes lacs qui ravissaient ma vue
J'écoutai la cascade aux tonnerres lointains.

Des oiseaux voltigeaient sur la branche fleurie,
Alors que l'oiseleur les pourchasse là-bas...
Ainsi je soupirais en ramenant ma vie
Vers le foyer désert où se portaient mes pas !
Mais j'ai tourné trop tôt mes yeux vers l'espérance ;
Mon cœur se ferme après avoir battu si fort :
Pas assez de plaisir encor, ni de souffrance ;
C'est l'heure du retour, -- et je trouve la mort !...

Ces paroles, pourquoi n'ai-je pas su les taire ?
Pourquoi changer de ciel, si c'était pour gémir ?
Le pèlerin, courbé, pensif et solitaire,
Passe et ne cherche plus qu'une pierre où dormir.

Son âme aurait besoin de paix et de silence ;
De ses rêves confus, il ne voit émerger
Qu'un toit de chaume, là, sous le vent qui balance
Les feuilles et les fruits aux arbres du verger.

Tendez au voyageur une main fraternelle !
Rouvrez-lui la maison du père et de l'aïeul :
Il donnerait le Sud et sa flore éternelle
Pour un sapin couvert de neige, pour un seul.
Rendez-lui son antique et sa pauvre demeure,
Avant qu'il se rejette aux hasards de la mer !
Je le sens, ma patrie est toujours la meilleure ;
De grâce, accueillez-moi, — car j'ai beaucoup souffert.
Telle fut la leçon tragique des années :
Partir et repartir après un labeur vain,
Pour achever bientôt sa morne destinée
En vieillard qui se traîne, un bâton à la main.
J'ai payé mon tribut à la folle jeunesse ;
Mais l'amour du pays reste l'unique amour :
J'aurais beau m'en défendre, il me parle sans cesse,
Et j'aurais beau le fuir, il me suivrait toujours.
C'en est fait. Je suis un vaincu. Sur cette terre,
Oh ! j'immolerais tout, tout ce que j'eus ailleurs,
Seulement pour baiser ton seuil sacré, mon père,
Et pour enfin venir l'arroser de mes pleurs.

Comme Leuthold, Drannmor a célébré la mer et la patrie, en des vers moins élégants et moins harmonieux sans doute, mais de quelle voix passionnée ! Comme lui encore, il a exalté l'amour, mais avec quelle ferveur virile et saine ! Que si, dans sa *Valse des Démon*s, le désir sonne ses plus éclatantes fanfares, que si, dans *Don Juan*, Drannmor n'a point d'égards pour la pruderie germanique, il ne confondra jamais l'amour avec la volupté. Aimer, pour lui, c'est surtout se donner, — et ne plus s'aimer.

L'action et la pensée n'ont pas moins rempli sa vie beaucoup plus que le sentiment. Son œuvre est née d'une longue et riche expérience. Cette expérience ayant été triste, elle aurait pu le conduire au découragement.

Quoiqu'il ait porté une lourde croix, il n'a pas désespéré. Que la mort soit « une aube » pour lui, qu'elle lui promette « la lumière et la liberté », il croit à la vie. S'il y a du pessimisme dans son cas, ce pessimisme n'est point morose, ni stérile. Il tient à être agissant ; il est stoïque et fier. Qu'il puisse, qu'il doive ne pas suffire à bien des âmes, cela n'est que trop certain. Il n'a pas le divin rayon qui éclaire l'esprit et réchauffe le cœur. Il est désintéressé et il garde sa noblesse.

« Aucune joie n'est troublée, a-t-il dit, par cette profonde vérité du sage que « le non-être est le souverain » bien. » Il est difficile de suivre la grande doctrine de Kant : « Il ne faut s'émouvoir de rien — *man soll sich nichts zu Gemüthe ziehen* » ; mais la paix de l'âme ne doit pas être détruite par la nécessité de l'éternel renoncement. » Telles sont les pensées qu'il a développées dans son testament poétique et philosophique, le *Requiem* (XXVII) :

O reine de mon âme, ô pâle et douce Mort,
Je veux poser mon front sur ton sein calme et fort,
O toi dont la caresse, ô toi dont la puissance
Me font mieux voir la nuit de ma pauvre science !
Et, plein d'espoir, mon cœur s'élance désormais
Vers la dispensatrice auguste de la paix.
Pour que l'humanité cependant te comprenne,
Sors de l'ombre en levant ta face souveraine !
Que le jour soit ! Au loin, le culte des erreurs,
La superstition et ses folles terreurs !
Que les fleurs du tombeau se fanent, que ma cendre
S'envole, puisqu'il faut au néant redescendre !
Que m'importent l'Eglise et ses rites pieux,
Et son mauvais latin qui me promet les cieux !
Car le Verbe vivant est le seul vrai, le Verbe
Qui passe dans nos cœurs, frémissant et superbe,

Et qui brise le sceau des siècles infinis,
Le Verbe ardent qui hait la forme et la bannit.
L'au-delà nous a tous pénétrés de sa crainte,
Mais tout s'évanouit, ô Mort, dans ton étreinte.
Comme une goutte d'eau qui tombe dans la mer,
Que tout ce que je suis, tout ce qui me fut cher,
De nouveau s'en retourne au sein de la nature,
Et que le vain désir des vaines créatures
Rêvant d'éterniser leur misérable instant
S'engloutisse à jamais dans le gouffre des temps !
Travailler sans relâche et renoncer à soi,
Dieu ne réclame pas de l'homme une autre foi.

Ainsi son pessimisme n'aboutit pas à la négation. La loi universelle n'est-elle pas une loi d'effort et de progrès ? Mais que de barrières à rompre, que de murailles à renverser ! Et combien l'idéal de demain sera plus pur que notre idéal d'aujourd'hui ! C'est notre misère et notre grandeur que de marcher vers un but qui sans cesse recule devant nous. Dranmor a, dans cette boutade, esquissé l'avenir de ses rêves : « Le plus haut degré de la perfectibilité humaine serait peut-être atteint, lorsque nous pourrions nous passer de soldats, de théologiens et d'avocats. » Nous n'en sommes pas encore là, et ni les soldats, ni les avocats, ni même les théologiens ne s'en plaindront.

Dranmor annonce et prépare les deux plus illustres poètes de la Suisse allemande contemporaine : Joseph-Victor Widmann, que nous avons perdu l'an dernier, et Carl Spitteler, qui reste le plus grand nom de notre littérature actuelle.

VIRGILE ROSSEL.

LA RÉORGANISATION

DE

L'ARMÉE FRANÇAISE

En prévision de ce qui pourrait résulter du développement que l'Allemagne donne à sa puissance militaire, le gouvernement a décidé de rétablir le service de trois ans, demandé par la majorité de la presse, de l'opinion publique, du parlement.

Mais, si on accepte de donner à l'armée les hommes dont on estime qu'elle a besoin, on se préoccupe moins, semble-t-il, de l'emploi qu'on en fera. Et c'est de cet emploi que je voudrais ici rechercher les principes rationnels, qu'on a l'air d'avoir perdus de vue.

I

Oui. On a l'air d'oublier que les troupes sont destinées essentiellement — sinon exclusivement — à se battre. Pour la guerre, le commandement a besoin d'éléments instruits de leur devoir, moralement et physiquement aptes à le remplir, habitués les uns aux autres, habitués aussi à la subordination. Ces éléments ne sont pas seulement des individus, c'est-à-dire les soldats ; ils

comprennent encore des collectivités formées par le groupement de ces soldats, depuis l'escouade jusqu'à la division, jusqu'au corps d'armée.

En d'autres termes, il faut que la troupe soit en possession du savoir professionnel, qu'elle soit entraînée, qu'elle ait de la vigueur et du courage, qu'elle obéisse aisément à la volonté de ses chefs, volonté qui souvent ne sera pas exprimée au combat, et qu'il y aura alors à deviner.

De ces conditions, on peut conclure que, pour être prête à agir dès l'entrée en campagne, l'armée doit être débarrassée de tout ce qui risque de l'alourdir — retardataires, débiles, maladroits, peureux, ignorants.

Le criblage préalable qui aura séparé l'utile de l'inutile ou du nuisible s'opère aisément si on a affaire à des soldats qu'on tient en main, qu'on a pu mettre journellement à l'épreuve, sur lesquels on a journellement exercé une action directe, comme sont ceux de notre armée du temps de paix.

Celle-ci n'est pas composée, à proprement parler, de professionnels. Les citoyens qui en font partie ne lui ont pas voué leur existence : ils ne portent l'uniforme qu'en passant, pour ainsi dire, et temporairement ; ils ne sont pas déracinés ; ils n'ont pas abandonné sans esprit de retour leur famille, leur métier ; ils ne vivent pas en dehors de la nation. Au contraire, ils restent intimement liés à celle-ci, à laquelle, en accomplissant leur service, ils ne font que payer un impôt en nature. De même, ils conservent des relations constantes avec les leurs. Et ils savent que, une fois libérés, ils reprendront leur place aux champs ou à l'usine, dans un comptoir ou dans un bureau.

Il n'y a donc aucune différence spécifique entre les réservistes et les soldats de l'« active. » Ceux-ci sont simplement dans un état d'entraînement auquel les autres ont cessé d'être soumis. Ils sont sous pression, alors qu'il faut un certain temps pour permettre aux autres d'être en état de marcher.

Notre armée du temps de paix — improprement appelée active, puisqu'elle n'est en mesure d'entrer en action qu'après avoir reçu des réservistes — a donc besoin d'une certaine préparation avant de pouvoir être employée à ce qui est sa véritable fonction. La mobilisation aura beau être rendue rapide, et la concentration aussi, il n'en restera pas moins nécessaire de réhabituer les réservistes aux pratiques de la profession des armes, de les amalgamer les uns avec les autres, de faire fonctionner les diverses unités (compagnies, bataillons, régiments, brigades, divisions), de les mettre dans la main de leurs chefs respectifs, d'assurer la transmission jusqu'au dernier soldat de la pensée émanant de l'autorité supérieure.

Ces mesures préparatoires exigent un certain délai, délai qu'abrègera, il faut l'espérer, l'ardeur patriotique des officiers et des soldats. La gravité des circonstances facilitera grandement la mise en train de la machine militaire, composée d'organes vivants, intelligents et conscients. Déjà on remarque que, dans les camps, au cours des étapes et des grandes manœuvres, les unités acquièrent plus vite qu'à la caserne la cohésion qui fait leur force. Obligée de faire des routes dans les conditions les plus variées, de s'établir au cantonnement, d'organiser sa vie au jour le jour, une troupe s'assouplit et se fortifie. On est instinctivement porté à s'entr'aider, à s'ingénier, à se débrouiller. Les cadres se

rendent compte des ressources en hommes dont ils disposent ; ils mettent à l'épreuve les aptitudes de chacun. Les subordonnés, de leur côté, voient à l'œuvre leurs chefs ; ils en apprécient la prévoyance et la fermeté ; ils observent leurs défauts, que l'action met en évidence. Et ainsi les équipes constituées (les « unités » ne sont pas autre chose) arrivent à bien fonctionner.

Il est vraisemblable qu'elles y arriveront encore plus vite, grâce à la bonne volonté de chacun, s'il s'agit de faire campagne et non de participer aux simples simulacres que sont les manœuvres. La discipline apparaîtra davantage encore comme une nécessité. On sentira l'intérêt supérieur qu'il y a à bien se servir de ses armes, à bien exécuter les ordres, à bien se plier au commandement. La transformation d'une masse chaotique d'hommes en troupe docile et agissante s'opérera sans doute aisément. Plus la soupape est chargée, plus est rapide l'ébullition.

Il ne faut pourtant pas perdre de vue l'état d'âme d'un homme arraché par la mobilisation à ses affections les plus chères et à ses occupations normales, souvent à son gagne-pain. Appelé à accomplir une période d'instruction de telle date à telle date, le réserviste prend ses dispositions pour que ses intérêts en souffrent le moins possible. Il n'en va plus de même si la déclaration de guerre le surprend sans qu'il ait eu le temps de régler ses affaires, le laissant dans l'ignorance de l'époque où il rentrera chez lui, alors qu'il est même en droit de se demander s'il y rentrera jamais. Il songe à la mort ou, s'il en réchappe, aux blessures, aux maladies, qui risquent de le mettre hors d'état de reprendre sa vie antérieure. Il est donc naturel que, en se rendant à la caserne, il soit en proie à de vives préoccupations qui

le rendront inapte, pendant quelques jours, à sa « réinitiation », au travail de « réadaptation » et à l'entraînement sans lesquels il n'est pas prêt à faire campagne.

On a donc tort, je crois, de vouloir précipiter les choses, avec l'espoir de se mettre dans des conditions meilleures. Une sage lenteur a du bon. Encore faut-il aller au plus pressé, et on comprend qu'on ait d'autant plus de hâte à réunir l'armée qu'on se sent moins à l'abri d'une agression.

Or, à côté de certains désavantages, comme la proximité où se trouve la capitale des frontières menacées, — le nœud vital du pays est à quelques étapes seulement de son point le plus faible, — la France a la chance d'être favorisée tant par sa situation géographique que par les circonstances politiques. Ni l'Espagne, dont elle est séparée par les Pyrénées, ni l'Italie, dont elle est séparée par les Alpes, ne constituent pour elle une menace grave, — et d'ailleurs ces deux nations semblent peu portées à agir contre elle. La Suisse est neutre, sa neutralité étant garantie, au surplus, par les difficultés que présente son territoire, sans parler de sa puissance militaire et de la ferme volonté qu'elle manifeste de faire respecter son privilège. Nos côtes ne sont pas à l'abri d'un débarquement, mais une telle entreprise serait tellement aléatoire qu'il n'y a pas à s'en préoccuper plus que de la traversée des Pyrénées ou des Alpes par des corps expéditionnaires. Ce sont éventualités à prévoir, sans doute. Mais on est fondé à estimer que des forces relativement peu nombreuses permettraient d'y faire face.

En résumé, nous sommes un peu comme dans une presqu'île, dont l'isthme se trouverait au nord-est et au nord du pays. L'Allemagne est à peu près le seul adver-

saire de qui nous ayons à redouter une tentative d'invasion, invasion à laquelle il est possible que la Belgique n'oppose pas un obstacle infranchissable, soit qu'elle mette de la complaisance à la favoriser, soit qu'elle se montre impuissante à l'arrêter.

Nous avons donc besoin d'avoir immédiatement sur la frontière suspecte ou un peu en deçà, à portée d'intervenir, des « troupes de couverture » et des ouvrages de fortification qui donnent aux corps de l'intérieur le temps de se constituer, de s'entraîner, d'entrer en campagne, qui remplissent ainsi le rôle dévolu aux avant-postes, à l'abri desquels l'armée peut se reposer tranquillement dans ses cantonnements ou au bivouac. Ils procurent à celle-ci une sécurité d'autant plus grande qu'ils sont plus nombreux. Cependant, plus ils sont nombreux, moins il y a d'hommes qui se reposent et qui, par conséquent, seront en forme pour prendre part à l'action, s'ils y sont appelés. En d'autres termes, il ne faut pas exagérer la quantité des troupes de couverture, pourvu que leur qualité rachète cette insuffisance numérique.

Nous sommes amenés à considérer ainsi une nouvelle mission de l'armée. Au début, nous ne voyions en elle qu'un instrument de combat. Nous reconnaissons qu'elle a un autre rôle à jouer, celui du factionnaire qui, en montant la garde, exerce ainsi une action d'intimidation : s'il est impuissant à contenir des malandrins décidés à passer quand même, il écarte pourtant, par sa seule présence, des gens mal intentionnés.

Notre force militaire a d'autres rôles encore à jouer : par exemple dans les « démonstrations » ou dans les expéditions coloniales. Chaque fois que s'est présentée une occasion de ce genre, il a fallu, par des expédients,

grâce à des improvisations, organiser les corps dont on se trouvait avoir besoin. On n'y est arrivé qu'au détriment de l'armée du temps de paix, laquelle s'est trouvée désorganisée par les prélèvements faits sur elle, les troupes coloniales n'ayant pas suffi à la besogne à laquelle elles sont plus spécialement destinées.

En même temps qu'elles compromettent la rapidité et la solidité de la mobilisation, ces réductions d'effectif entravent la marche de l'instruction.

Car — et c'est un aspect sous lequel nous ne l'avons pas encore envisagée, bien que ce soit celui sous lequel elle se présente tout naturellement aux yeux — l'armée n'est pas seulement un instrument de guerre et de protection. Elle est aussi une école. La caserne est l'établissement d'instruction publique où la jeunesse française apprend le métier des armes.

L'idée d'employer l'armée du temps de paix comme école des recrues devait se présenter tout naturellement à l'esprit. Les anciens soldats servant de moniteurs aux jeunes ne peuvent que se perfectionner, que se confirmer dans la connaissance de ce qu'ils savent. Il s'établit entre les uns et les autres des relations affectueuses, du genre de celles qui existent entre des frères aînés et leurs cadets. Il en découle de la camaraderie, élément précieux de cohésion et de solidarité. Les traditions se perpétuent, et l'esprit de corps se maintient sans le moindre effort. De plus, les cadres ont à pétrir les « bleus » qu'ils auront à conduire au feu, leurs futurs réservistes, de qui le retour à leur compagnie au moment de la mobilisation rendra cette mobilisation plus prompte et plus efficace, si je peux ainsi dire.

Il y a donc de très valables raisons pour que les errements en vigueur se soient établis chez nous, encore que

d'autres nations mettent d'autres moyens en œuvre, encore qu'il en résulte un cumul des fonctions dont les inconvénients sont graves. Etant à la fois une école et un organe d'action, notre armée se trouve être une école médiocre et un organe d'action imparfait. Outre que les mêmes hommes ne réunissent pas toujours les connaissances pédagogiques et les qualités guerrières, la marche de l'enseignement est troublée lorsqu'on prélève une partie des effectifs pour constituer un corps expéditionnaire. En dehors même de ce cas (un peu exceptionnel, bien qu'il se soit produit assez souvent, et qu'il ait eu des répercussions lointaines et durables), le fait seul qu'un régiment peut être à tout instant appelé à se mobiliser gêne le bon fonctionnement de l'instruction, celle-ci exigeant du calme, de la sécurité, de la méthode.

Peut-être arriverons-nous à une solution satisfaisante en disjoignant ce qu'on a confondu, en attribuant à des organismes distincts les rôles distincts que l'armée a à remplir.

Examinons donc ceux-ci successivement, en commençant par la couverture.

II

Il semblerait pourtant naturel de commencer par l'armée-école, puisque, avant d'employer les soldats, il s'agit de les former. D'autre part, à considérer l'ordre d'importance, c'est l'ensemble de l'armée mobilisée que nous aurions à envisager tout d'abord. Mais, comme je l'ai dit, il faut aller au plus pressé, en assurant la sécurité du territoire national, en établissant un barrage, en élevant, s'il se peut, une sorte de muraille de Chine, derrière laquelle on sera à l'abri et bien placé pour poursuivre tranquillement l'étude de la question.

Nos corps de couverture sont à effectif de paix renforcé, et ils peuvent commencer les hostilités dans cet état, sauf à recevoir plus tard le complément d'hommes et de chevaux dont ils ont besoin pour être mis sur pied de guerre, avec le matériel correspondant. On ne voit pas très bien comment s'opérera ce complètement ; mais ce qu'on voit très bien, c'est que ces corps d'armée n'ont pas la composition qu'on a reconnu être la bonne pour faire campagne. Celle qu'ils présentent est simplement moins mauvaise que celle des corps de l'intérieur.

Il est vrai qu'on peut se demander, d'abord, si tous les corps d'armée doivent être taillés sur le même patron, et, ensuite, si le type choisi répond bien aux nécessités de la guerre.

La détermination de celui-ci a fait l'objet de débats prolongés et passionnés. On s'est arrêté, chez nous, au chiffre de 250 fusils par compagnie, mais en reconnaissant qu'on demandait plus pour avoir moins. On admet que le capitaine doit se contenter d'avoir quelque 200 hommes sous ses ordres et, si on lui en donne davantage, c'est parce qu'on s'attend à un déchet évalué à un cinquième ¹. Encore est-on en droit de douter que 200 tirailleurs puissent être facilement et utilement mis en ligne sous le même commandement.

En tout cas, il n'y a pas lieu de compter sur ceux qui ne sont pas bons marcheurs ou bons tireurs. En vain certains théoriciens prétendent-ils que — sur le champ de bataille, tout au moins — la justesse du feu est inutile ; que plus les balles s'éparpilleront, plus les gerbes seront larges, et plus seront grandes les zones dange-

¹ « Au bout d'une quinzaine de jours de campagne, dit M. Raiberti, les unités perdent d'un tiers à un quart de leur effectif. » (*Revue de Paris* du 1^{er} mars 1913, page 25.)

reuses ; que, sans doute, le danger s'y trouvera dilué ; mais que, si la mousqueterie fait plus de bruit que de besogne, le bruit suffira pour produire un effet moral capable d'intimider ceux qui y seront soumis, voire de les anéantir. Quelle que puisse être la valeur de cette thèse, au point de vue de l'action en masse, elle n'est pas applicable à la sentinelle isolée. Dans le service de garde, manquer le but, c'est faire faillite à son devoir. De faction aux avant-postes, on doit être sûr d'atteindre n'importe quel agresseur, de loger ses projectiles dans cette patrouille qui s'avance, de toucher cet officier qui passe à bonne portée. Même sur le champ de bataille, d'ailleurs, on ne tire pas toujours en masse sur des masses. On peut avoir affaire à un objectif déterminé et de petites dimensions.

Partant de l'hypothèse qu'un excellent tireur, comme le légendaire sergent Hoff, a été capable de mettre cinquante Prussiens hors de combat, on a dit qu'il suffirait de dix mille fantassins du même acabit, de dix mille virtuoses du fusil, pour détruire un demi-million d'ennemis. Prenons ce paradoxe pour ce qu'il vaut, et contentons-nous de dire que de nourrir, d'équiper, de loger des fantassins dont les balles se perdront, soit parce qu'ils ne seront pas suffisamment instruits, soit parce qu'ils ne sauront pas viser, faute de sang-froid, c'est aussi vain que de nourrir, d'équiper, de loger de mauvais marcheurs destinés à tomber en cours de route. En d'autres termes, la compagnie n'est un instrument de guerre apte à sa fonction que si elle est débarrassée du poids mort que constituent les mauvais tireurs et les mauvais marcheurs.

Cependant, rappelons-nous que, si tout fantassin doit être bon marcheur, la compagnie doit compter un per-

sonnel « hors rang » que ses fonctions peuvent empêcher de faire le coup de feu.

Il est assurément désirable, mais il n'est pas absolument nécessaire, que les tambours et les sapeurs, que les cuisiniers et les cordonniers, que les signaleurs et les conducteurs de mulets soient habiles au tir. Il est inadmissible, par contre, qu'on déploie en tirailleurs les soldats dont les balles sont destinées à se perdre dans le bleu. Une compagnie de 125 tireurs d'élite avec une trentaine d'auxiliaires du genre de ceux que je viens d'énumérer, soit un total de quelque 150 ou 160 fantassins, constituera une troupe bien supérieure à la compagnie actuelle de 250 fusils sur l'efficacité desquels plane une suspicion très légitime. Si on entend dire que le commandement d'un bataillon de chasseurs l'emporte sur celui d'un régiment de ligne, on peut affirmer avec moins d'exagération qu'une compagnie ne contenant que des sujets de choix, triés sur le volet, vaudra mieux, quoique numériquement plus faible, que si elle contient des réservistes et des éléments de qualité douteuse.

Encore faut-il être sûr que la déclaration de guerre trouvera dans chaque unité 160 hommes présents et prêts à partir. On ne le sera que si on majore sensiblement ce nombre, car il y aura toujours des malades, des permissionnaires, des indisponibles, des douteux, qu'il conviendra d'éliminer avant d'entrer en campagne si on ne veut pas laisser la sélection se faire soit par les maladies qui attaqueront les débiles, soit par l'épreuve du combat qui révélera les pusillanimes. Nous avons admis qu'il fallait supprimer, si faire se peut, et — en tout cas — réduire au minimum ces réductions d'effectifs en opérant un triage préalable.

En résumé, donc, la compagnie des corps de couver-

ture devrait être, non, comme aujourd'hui, sur le pied *de paix* renforcé, mais à un effectif plus élevé que l'effectif *de guerre*.

Le commandement de 200 hommes dans les casernes ou les camps d'instruction, où tout est facile, où tout est réglé, représente une charge moindre que le commandement de 150 hommes au milieu de l'imprévu hérissé d'obstacles qui est l'essence même de la guerre. La charge fût-elle plus lourde, d'ailleurs, qu'il ne faudrait que s'en réjouir. Car, si un capitaine s'habitue à mouvoir aisément un gros effectif, ce lui sera un jeu de manier une troupe moins nombreuse.

Concluons donc que les corps de couverture devraient ne renfermer que des éléments actifs, en nombre supérieur aux effectifs du pied de guerre, ces effectifs étant d'ailleurs fixés à un chiffre inférieur à celui qu'on leur attribue aujourd'hui. La compagnie compte présentement une centaine d'hommes sur pied de paix normal (on veut en avoir dorénavant 25 de plus), 160 sur pied de paix renforcé, 250 sur pied de guerre. Je demande qu'elle compte 160 hommes sur pied de guerre et 200 sur le pied de paix, qui serait, je le répète, un *pied de guerre renforcé*. En d'autres termes, il s'agirait de faire exactement le contraire de ce qu'on fait. La mobilisation s'opérerait non en recevant un surcroît de monde, mais en se débarrassant d'une partie de celui qu'on possède.

Il en résulte que le corps d'armée de couverture comprendrait un total inférieur à 30 000 hommes en temps normal, un peu plus faible en campagne, ce qui le rendrait plus mobile sans diminuer sa puissance. Des généraux jeunes, avec des troupes manœuvrières et habituées à eux, pourraient tenir tête, sur une frontière relativement étroite, aux masses destinées à les assaillir et

qui, malgré tous les efforts de leurs chefs, ne sont pas encore portées au même degré de préparation, d'ardeur belliqueuse, d'entraînement et d'homogénéité. L'Allemagne a beau s'efforcer de constituer une armée de premier choc sans immixtion de réservistes, elle n'aura pas encore atteint ce résultat, après la réalisation prochaine des projets actuellement soumis aux délibérations de son parlement.

Si cinq corps d'armée sont employés à assurer la couverture, ils absorberont 150 000 hommes, et cette masse couvrante sera assez solide, il faut l'espérer, pour laisser aux corps de l'intérieur le temps de se préparer et de venir à la rescousse. S'il en était autrement, c'est que la valeur française aurait singulièrement décliné et que notre nation ne serait plus digne de conserver le rang qu'elle occupe dans la hiérarchie des puissances militaires européennes.

III

Ayant établi un masque qui nous protège contre toute entreprise hostile pendant un certain délai, nous pouvons examiner maintenant l'armée dans son rôle d'école. Et nous nous placerons dans les conditions les plus désavantageuses en supposant que deux classes seulement sont incorporées, fournissant un total de 500 000 hommes.

Comme il en a été prélevé 150 000 pour assurer la couverture, comme il en faut quelque 100 000 pour la conquête, la pacification et la conservation de notre empire colonial, il en reste 250 000 pour les quinze corps existants (à supposer que l'on conserve ce nombre), soit environ 16 000 pour chacun. Sur ces 16 000, les recrues

figurent pour 12 ou 15 000, soit une proportion qui égale ou dépasse les trois quarts.

Il est manifeste qu'on se trouvera en présence d'unités bien minces et que les jeunes soldats n'auront pas à compter beaucoup sur les leçons des anciens. Pour que ceux-ci pussent être utilisés comme moniteurs, il serait indispensable, en tout cas, qu'on les exemptât de toutes les corvées, qu'on les déchargeât de toutes les fonctions. Or, il est difficile de supprimer le service de garde, et certaines fonctions incombent exclusivement aux militaires combattants, parce que ce sont celles qu'ils sont appelés à remplir en temps de guerre : ils ont donc à s'y préparer. Pour toutes celles qui ne rentrent pas dans cette catégorie, il est à désirer qu'on les confie exclusivement à la main-d'œuvre civile ou à des auxiliaires militarisés pris tout d'abord parmi les hommes que leur âge appelle à accomplir leur service militaire, mais que leur état physique rend inaptes à porter les armes. Puisque le pays a compris son devoir et qu'il est heureusement disposé à tous les sacrifices, le premier emploi à faire de sa bonne volonté et de son argent consiste à se procurer, moyennant une rémunération convenable, le personnel nécessaire pour toutes les besognes qui, indispensables en temps de paix, n'existent plus en campagne.

Un exemple m'est suggéré par l'argument souvent invoqué en faveur du service de trois ans pour la cavalerie. On rappelle cette phrase du maréchal de Saxe : « Les vieux cavaliers et les vieux chevaux sont les bons, et tout ce qui est recrue n'y vaut absolument rien. C'est une charge, c'est une dépense ; mais elle est indispensable. » De son côté, le prince de Ligne a dit que ce sont

les vieux chevaux qui forment les jeunes cavaliers et les vieux cavaliers qui forment les jeunes chevaux. Dès lors, comment des novices pourraient-ils être chargés du dressage? demande-t-on.

Mais justement il n'y a aucune raison pour charger les militaires du dressage de leurs montures ou de leurs attelages. Cette éducation ne fait pas partie du service de guerre: elle est du ressort des établissements de remonte plutôt que des régiments. Au temps où les soldats vieillissaient sous les drapeaux, il était naturel qu'on les employât à cette occupation par laquelle assurément leurs qualités équestres se développaient: la solidité de leur assiette, leur tact dans l'usage des aides, leur « sens hippique » ne pouvaient qu'y gagner, et aussi leur passion du cheval, qui est un grand élément de force pour la cavalerie, comme l'amour du fusil en est un pour l'infanterie ou le respect du canon pour l'artillerie. Mais ce surcroît de valeur n'est pas indispensable: c'est du superflu; c'est du luxe, un luxe qui coûte cher. On n'a qu'à préparer les chevaux, dans les dépôts de remonte, soit à la selle, soit au trait. On trouve sans peine des palefreniers pour les haras ou les dépôts d'étalons; on en trouverait aussi pour ces établissements-là. De même, on trouverait des palefreniers et des garçons d'écurie, en les payant suffisamment cher, pour exonérer les recrues du pansage, de l'entretien du harnachement, du service de nuit pour la garde des écuries. Les chevaux, d'ailleurs, devraient être assez nombreux pour que chaque homme en pût monter au moins deux par jour. Une fois accoutumé à soigner sa monture, à la seller, à la brider, — car il a besoin de le savoir, en campagne, où il n'aura personne pour le faire à sa place et pour l'aider, — l'apprenti cavalier allant deux fois par jour au manège, en carrière

ou sur le terrain, ne tardera pas à acquérir la solidité, l'habileté, la souplesse dont il a besoin pour se servir de ses armes et pour se sentir à son aise dans n'importe quelle circonstance pour l'exploration ou pour le combat.

Actuellement, le temps qu'il perd au pansage, aux corvées de fourrage, à un travail de domesticité, contribue à retarder sa formation, et il faudrait des ronds de voltige, des manèges, et surtout des chevaux, pour qu'il pût s'exercer beaucoup, dans de bonnes conditions, en variant et en multipliant les difficultés. Du jour où ces moyens matériels lui seront procurés, il s'instruira vite, et deux ans feront de lui non pas sans doute un écuyer fin, mais un très convenable cavalier de guerre, capable de bien charger, de bien sabrer, de bien battre l'estrade. Tant pis s'il est inapte au dressage. On tient pourtant à l'y employer, parce que la tradition s'est établie de laisser aux régiments le soin et la responsabilité de former leurs montures : y étant directement intéressés, ils doivent s'en acquitter consciencieusement, pense-t-on. Soit : mais, s'ils en ont le vif désir et la ferme intention, ils n'en ont plus la possibilité.

Je viens de dire par quels moyens je crois possible d'instruire les recrues sans l'aide des anciens. La caserne devrait être peuplée d'auxiliaires, tels que les malingres inaptes au service armé, mais capables de faire des écritures, de manutentionner des effets, de travailler dans les ateliers, de remplir les fonctions de lampiste ou de dérouilleur, de peintre ou de charpentier, de cuisinier ou de planton. On leur adjoindrait des civils convenablement rémunérés, ou, mieux encore, d'anciens militaires retenus au corps par l'amour de l'uniforme, par les avantages qu'il confère, par la camaraderie, par les agréments de la garnison, et qui accepteraient de rester sous les

drapeaux, moyennant qu'on leur assurât une existence sortable, plutôt que d'accepter les places qu'on leur promet sans toujours les leur donner, places de cantonniers ou de facteurs ruraux ou d'éclusiers ou d'hommes de peine dans des administrations de l'Etat, dans des compagnies de chemins de fer, etc.

Débarrassés de tout ce qui les détourne actuellement de l'apprentissage professionnel, les jeunes soldats seraient tout entiers disponibles pour l'instruction. Les quelques anciens qui resteraient auraient à assurer les services de guerre indispensables et la garde. Leur concours pour le dégrossissage de leurs jeunes camarades et pour leur dressage serait réduit à fort peu de chose ; tout au plus pourrait-on espérer qu'ils contribueraient, par les conversations de la chambrée et par leur exemple, à entretenir le bon esprit et les traditions du corps, à diriger la confection des paquetages et les corvées de propreté.

Mais, s'il ne faut pas négliger leur aide lorsqu'il sera possible d'y recourir, il est sage d'y renoncer en principe, c'est-à-dire d'agir comme si on ne devait jamais pouvoir en profiter. C'est donc à des instructeurs de carrière qu'on devra faire appel, en augmentant encore coûte que coûte le nombre des gradés. Les sacrifices pécuniaires auxquels nous contraind la préoccupation de la défense nationale, rendue plus angoissante par tout ce que font nos voisins, trouveront leur emploi le plus efficace dans le recrutement de ces « valets d'armée » dont j'ai parlé tout à l'heure et des sous-officiers chargés de transformer en soldats les jeunes Français enrégimentés.

Les dépenses qu'exige la rémunération indispensable de ce personnel risquent d'absorber tant de millions

qu'il n'en resterait plus pour allonger la durée du service militaire. Mais le fonctionnement de l'armée en tant qu'école est tellement défectueux aujourd'hui que le plus urgent est de l'améliorer. Comme on l'a fort bien dit, si un professeur n'a pas le matériel scolaire — tableaux, appareils de démonstration, livres, fournitures de bureau, appareils ou laboratoires, etc. — dont il a besoin pour ses quarante élèves, on ne rendra pas sa tâche plus aisée en portant à soixante le nombre de ceux-ci. Sa classe n'en deviendra plus forte que numériquement.

La valeur de notre armée à la guerre dépend de sa valeur comme établissement d'instruction militaire. Pour pouvoir bien employer les soldats en campagne, il faut les avoir bien formés en temps de paix. Or, on est fort loin d'arriver à ce résultat, faute de moyens matériels : pas assez de cadres, pas assez de champs de tir et de camps, pas assez de manèges et de steeples, pas assez de chevaux et de munitions. Par contre, trop de distractions — gardes, corvées, parades — détournent les élèves du travail austère que comporte la préparation de la défense nationale.

Que cet état de choses cesse au plus tôt. C'est l'essentiel, si ce n'est pas tout. Après avoir facilité par là la solution du problème, on ne l'aura pourtant pas, en effet, encore réalisée complètement. Des questions accessoires devront être réglées, comme de savoir s'il ne serait pas avantageux soit de réduire le nombre des corps d'armée, soit, si on le conserve, de réduire dans chacun d'eux le nombre de ses éléments en groupant, par exemple, ses deux divisions en une, sauf à les dédoubler lors de la mobilisation. Mais l'organisation la plus convenable dépend à la fois des nécessités de l'ins-

truction, que nous avons envisagées, et des nécessités de la guerre, qu'il nous reste à considérer.

IV

Nous en arrivons, en effet, à ce qui est l'objet même de l'armée. Elle a pour fin de faire campagne : et c'est pourquoi il est naturel que nous finissions par là l'étude des conditions qu'elle est appelée à remplir.

Nous avons admis que des réformes profondes pourraient lui faire acquérir toute la qualité dont elle est susceptible d'être douée. Reste à lui assurer la quantité.

Ici, nous voici dans le domaine de la pure théorie, voire de la fantaisie. Faut-il adopter les idées de von der Goltz et croire qu'une poignée d'hommes disciplinés, bien outillés, largement approvisionnés en cartouches, et conduits par un « moderne Alexandre », est supérieure à des masses chaotiques, hétérogènes, lourdes à manier ? S'échelonnant sur les routes en interminables colonnes, au bout desquelles la volonté de la « tête » arrive péniblement, — c'est-à-dire difficiles à commander, — difficiles, par surcroît, à loger et à ravitailler soit en vivres soit en munitions, comprenant des éléments médiocres, mal engrenés les uns dans les autres, ces masses confuses absorbent les efforts d'un nombreux personnel dirigeant. Trouvera-t-on aisément assez de généraux égaux à leur tâche, capables de bien remplir leur devoir ? Et ne vaudrait-il pas mieux que l'armée réduite au strict minimum, exclusivement formée de matériaux de choix, débarrassée de tout poids mort, constituât un ensemble léger dans la main d'un chef auquel, dès lors, quelques auxiliaires suffiraient, auxiliaires qu'il serait d'autant plus facile de trouver qu'il en faudrait moins.

Le prince de Ligne, que je citais tout à l'heure à propos de la cavalerie, se prononce dans ce sens : « Ne vaudrait-il pas cent fois mieux, dit-il, n'avoir que vingt mille hommes montés sur des chevaux excellents que d'en avoir cinquante mille qu'une marche, un détachement, un fourrage, mettent presque hors de service ? »

Il est vrai qu'elle est loin de constituer une masse chaotique, cette armée allemande à laquelle nous ne pouvons nous empêcher de nous mesurer, puisque nous sommes appelés à nous mesurer avec elle. Elle est admirablement instruite, parfaitement commandée, merveilleusement outillée, très bien armée. L'hétérogénéité de ses régiments composés de soldats actifs et de réservistes ne saurait être une cause de faiblesse grave, car l'amalgame se fera bien vite au feu, et, au surplus, ce mélange est par lui-même de qualité supérieure à l'homogénéité d'une troupe de même effectif exclusivement composée de réservistes. Néanmoins, et en dépit de l'assouplissement de ces troupes par les manœuvres et exercices du temps de paix, on peut les considérer comme pesantes, soit à cause de la lourdeur même de la race, soit à cause de la grosseur des unités. Sans entrer dans le détail d'une discussion où on est porté à jouer sur les mots, on peut dire qu'un corps d'armée français numériquement plus faible qu'un corps d'armée allemand serait en état de lui tenir tête, à égalité d'instruction et de commandement.

Ayons le courage de reconnaître que cette affirmation optimiste cache surtout l'aveu d'une inéluctable infériorité. Nous sommes moins nombreux que nos adversaires ; nous ne pouvons pas ne pas être moins nombreux. Résignons-nous y donc ; mais surtout, — et c'est ce que j'ai voulu dire, — ne nous en effrayons pas.

Ne nous en effrayons que juste assez pour ne rien négliger en vue d'atténuer l'écart qui nous place en mauvaise posture. Il nous a bien fallu admettre qu'une couverture de quelque 150 000 hommes, appuyée sur des camps retranchés et des forteresses, suffirait à arrêter une invasion de plusieurs centaines de mille hommes et lui résisterait assez pour que nous ayons le temps d'organiser le reste de l'armée, de le mettre en état d'agir, de l'amener à pied d'œuvre. Nous ne pouvons faire autrement que de considérer le total de nos forces mobilisées comme condamné fatalement à rester fort au-dessous de celui que notre adversaire mettra en ligne, s'il utilise le même nombre de classes de réservistes. La question est de tirer le meilleur parti possible de ressources limitées et non de reculer la limite, ce qui aurait pour effet, en accroissant les ressources, d'en diminuer la valeur.

Mais que peut-on attendre des réservistes qu'on se plaît à opposer aux hommes de l'active ?

J'ai dit déjà ce que je pensais de cette comparaison. D'ailleurs, il y a réservistes et réservistes. Ceux qui sont fraîchement sortis du régiment y rentreront facilement ayant perdu fort peu de ce qu'ils y ont appris, si, par contre, ils n'ont pas encore acquis, par la pratique de la vie civile, ces hautes qualités viriles et ce sentiment patriotique par quoi on se plaît à prétendre que les hommes mûrs l'emportent sur la jeunesse insouciante et irréfléchie, — encore que cette insouciance même et une certaine faculté d'enthousiasme vaillent peut-être mieux en campagne que le sentiment calme du devoir civique.

A mesure que le temps passe depuis leur libération,

ils en viennent à oublier petit à petit le maniement des armes, les règles du tir, la signification des commandements ; ils perdent l'aptitude à la marche sous le poids du sac ; ils ne savent plus les mouvements de déploiement et de rupture ; ils perdent de vue les principes de l'utilisation du terrain, l'art d'y cheminer ou de s'y creuser des abris. Les notions que l'instructeur a fait acquérir au soldat ne sont pas si bien et si profondément incrustées dans la chair et dans le sang de celui-ci qu'elles ne finissent par s'évaporer, en dépit même des périodes d'instruction qui ont pour objet d'en évoquer le souvenir, et de les renouveler, en quelque sorte, par un travail qui, malheureusement, ressemble trop souvent à l'application d'une couche d'enduit sur de la peinture écaillée.

Pour constituer rapidement un corps d'armée prêt à partir en campagne, il ne faut donc pas compter sur les anciennes classes des réservistes. Ce sont les plus jeunes seules qui doivent s'ajouter aux recrues présentes sous les drapeaux pour former ce que j'appellerai l'armée de second choc, puisque le nom d'armée de premier choc est réservé aux troupes de couverture.

Plus tard, non pas du premier coup et simultanément, mais au fur et à mesure, on mettra sur pied des armées de troisième choc, de quatrième choc, ou — si on préfère — de troisième ban, de quatrième ban, à l'aide des classes de plus en plus anciennes de la réserve.

Vers le second ban refluera l'excédent d'hommes des troupes de couverture, de même que refluera vers le troisième l'excédent d'hommes des corps de l'intérieur.

On aura ainsi facilité l'œuvre de la mobilisation, bien que, d'une part, on ait éloigné des régions menacées des soldats qui déjà s'y trouvaient, bien que, d'autre part, on

ait placé ces soldats sous le commandement de chefs qui ne les connaissent pas, après les avoir enlevés à ceux qui les connaissaient.

La permanence du commandement a du bon, assurément, et, chaque fois qu'il est possible de la réaliser, il ne faut pas manquer de s'en assurer le bénéfice. Dans l'armée-école, on le peut. Au début, les malheureux conscrits sont aisément ahuris, parce que tirillés entre leur caporal de chambrée et leur caporal d'escouade, entre leur chef de peloton et le sous-officier de service. La multiplicité des autorités dont ils dépendent contrarie leur apprentissage de la soumission : étant trop commandés, ils ne le sont pas assez ; la discipline s'établit difficilement dans une compagnie où tout le monde donne des ordres. Mais une fois qu'elle est établie, cette discipline, du jour où les esprits sont pliés à la subordination, on obéit naturellement à tout le monde. Il faut, d'ailleurs, qu'il en soit ainsi. A la guerre, et en particulier sur le champ de bataille, les rênes du gouvernement passent de main en main. Quelle que soit celle qui est chargée de la conduite, il faut que son action détermine la direction du mouvement.

Le cumul chez les mêmes personnes de la préparation de la troupe et de son emploi n'a pas toujours été réalisé, ni même toujours recherché. Voyez ce qui se passe en Suisse. Voyez ce qui se passe en Angleterre. Rappelez-vous ce qui se passait en France sous l'ancien régime : Condé a gagné la bataille de Rocroi avec des soldats qu'il n'avait pas instruits, qu'il n'avait même jamais vus.

Certes, s'agissant d'êtres qui ont une âme, d'êtres qui de plus en plus ont une âme, si je peux ainsi parler, il est excellent que le même homme les prépare à la guerre et les y emploie. Il est excellent que le chef pourvoie à

tous les besoins tant matériels que moraux de sa troupe. C'est pourquoi on a voulu qu'il s'occupât de son couchage et de sa nourriture, de son hygiène et de son équipement, non moins que de son instruction militaire proprement dite. En vertu du même principe, on a voulu que l'armée fabriquât ses poudres, confectionnât ses armes, parce que, intéressée à les avoir, les unes et les autres, de bonne qualité, elle est incitée à y apporter un soin plus attentif et plus éclairé.

Hélas ! les moyens des hommes sont limités. Il n'est guère probable qu'un même individu sera bon ingénieur et bon tacticien, pédagogue et conducteur d'hommes, officier de troupe et théoricien, qu'il ait des vues d'ensemble et le goût des détails. De là, la nécessité d'une spécialisation tout aussi regrettable qu'indispensable, sans qu'elle aille pourtant jusqu'à séparer les instructeurs des hommes de guerre, encore que ceux-ci aient à faire preuve de qualités opposées aux qualités dont ceux-là ont besoin.

Il résulte de là que nos corps d'armée de l'intérieur, constituant écoles, ne seront pas dans d'aussi bonnes conditions pour entrer en campagne que les corps de couverture. Mais on pourra exiger que nul ne devienne capitaine s'il n'a servi effectivement pendant un nombre d'années suffisant — quatre, au moins — dans un de ces corps de couverture. Cette initiation permettrait au corps enseignant de bien diriger ses efforts. Les corps de couverture seraient l'exemple vivant, le modèle, pour l'ensemble de nos forces militaires. On viendrait s'y imprégner de la tradition. Ils joueraient, en plus grand, le rôle attribué à nos « divisions de fer. »

Instruits de cette façon, c'est-à-dire soumis à l'unité de doctrine, les corps de l'intérieur fourniraient vite une gé-

nération de soldats analogues à ceux que nous avons dans l'Est, et, sinon pénétrés de la même ardeur que réchauffe le contact avec des populations surexcitées de patriotisme, du moins orientés vers la même conception de leur devoir. Soumis à ce régime intensif, ils ne tarderaient pas à être mobilisables. Trois mois suffisent pour faire « des soldats mécaniquement instruits », disait Bugaud.

« Mais, ajoutait-il, aura-t-on des soldats aimant le drapeau, confiants dans leurs chefs et dans leurs voisins de droite et de gauche, parce qu'on se connaît, qu'on s'estime et qu'on s'aime ? Aura-t-on cette adhérence, ce tact des coudes et des cœurs qui font les armées propres à gagner des batailles dès le début des campagnes ? Je ne dis pas qu'il est douteux, je dis qu'il est certain que l'on n'aura qu'à un faible degré les qualités que je viens d'énumérer. »

Soit, si on ne doit les acquérir qu'au régiment et par le régiment. Mais s'il est permis de penser que trois mois ne suffisent plus à instruire mécaniquement les soldats, parce que l'outillage de guerre s'est compliqué en se perfectionnant et que le programme des connaissances techniques s'est considérablement accru, par contre il est permis de penser aussi que l'amour du drapeau, que la confiance dans les officiers, que l'esprit de solidarité, si le régiment les développe, ce n'est pas lui qui les donne. La recrue les apporte en germe, tout au moins. Son patriotisme ou existe à l'état plus ou moins latent ou n'existera jamais. Les leçons de l'officier ne détruiront pas l'œuvre de parents indifférents, d'instituteurs sceptiques, de camarades antimilitaristes. L'estime pour le commandement doit exister à l'état diffus dans le pays.

Il doit s'y être répandu parce que les officiers s'en seront montrés dignes pour la plupart. La vie dans les

camps, aux grandes manœuvres, resserrera les liens entre chefs et subordonnés, en même temps qu'elle provoquera les relations affectueuses de la camaraderie et la solidarité. Elle ne fera que compléter la cohésion que j'appellerai préalable, c'est-à-dire que donner un corps et une forme aux instincts de sociabilité de notre jeunesse.

Celle-ci n'est pas seulement plus instruite, plus cultivée, plus intelligente que celle dont parlait le maréchal Bugeaud et sur laquelle portait son jugement; elle est plus vibrante, plus consciente de son devoir civique, plus ouverte à la notion d'une discipline agissante, discipline qu'elle voit à l'œuvre : bourgeoise, dans les sports ; ouvrière, dans les groupements syndicalistes.

Après un semestre d'« écolage », nos jeunes Français seront d'excellents soldats, auxquels pourront se mêler des réservistes à peu près du même âge qu'eux pour constituer, au bout de quelques jours, sous la pression des événements, des unités fortes et unies.

Je ne saurais prétendre à donner une solution complète et définitive du problème que les circonstances posent plus impérieusement que jamais. Et je ne me flatte pas d'avoir présenté au lecteur des arguments qui forcent sa conviction. Je n'ai pas même essayé : je suis resté dans les généralités, et les chiffres même que j'ai cités peuvent être contestés. Je ne m'en suis servi que pour donner du corps à mes démonstrations.

Je crois peu à la force des raisonnements en matière militaire. Ni l'histoire, ni la seule dialectique ne peuvent guider au milieu des préjugés dont on est entouré et qui cachent la bonne voie. Pour trouver celle-ci, il faut s'en remettre à son intuition, à son flair, ou si on veut à son bon sens, — après s'être préalablement dégagé de

tout ce que la routine a accumulé d'erreurs ou d'obscurités autour du problème.

Car, avec le temps, le sens des mots s'altère, et l'esprit cesse d'en percevoir la signification exacte. On oppose les réservistes aux soldats en considérant ceux-ci comme des professionnels. On assimile l'armée active actuelle à l'armée de métier d'autrefois. On proscriit les parades dont on abusait naguère et dont on méconnaît aujourd'hui l'action bienfaisante, action très limitée, sans doute, mais réelle. On s'imagine que la longue durée de l'apprentissage militaire en améliore la valeur, alors qu'il produit la saturation, et que le service à long terme, s'il renforce l'armée « de guerre », affaiblit l'armée « école. »

Ces erreurs graves nous empêchent d'entr'apercevoir le caractère de la réorganisation désirable. J'ai essayé de faire sentir en quoi nous sommes victimes d'idées fausses. Puissé-je avoir réussi. En dissipant certains des préjugés ambiants et sans se flatter d'être arrivé à la solution, on peut espérer avoir abattu les obstacles qui empêchaient de l'atteindre.

Lieutenant-colonel E. MAYER.

CROQUIS DE PORT

I

Au bord de la mer ouverte, le port est l'écurie où viennent s'abriter tous les coursiers des eaux : Pégases, coureurs des vastes océans, ; Rossinantes, dont les récifs des détroits dangereux ont labouré les flancs, chacun à là sa stalle et sa boucle de fer, et des ancres sont leurs entraves. Lourds ou légers, lents ou rapides, petits et grands et beaux et laids, tous s'y côtoient pour un peu de temps. Ainsi, dans les troupeaux d'un maquignon, le destrier avoisine un bâtard ; compagnons d'un jour, le premier marché les sépare.

Attachés à la file le long des quais opposés d'un bassin en fer à cheval, ils se font face. Un large chemin d'eau s'ouvre entre les deux rangs.

Lassés des longs trajets, vapeurs et voiliers, ces coursiers de la mer reposent au port leur membrure rongée des lames.



Voici les vaisseaux venus de l'Amérique avec des ballots de coton. Le nez de furet des rats au long dos gris paraît parfois entre les fils des grands duvets soyeux. Les cheminées des charbonniers de la mer Noire vomis-

sent des tourbillons de fumée grasse dont les particules s'abattent pesamment sur le sol. Des navires anglais confient aux chaînes d'une grue flottante leur cargaison de machines peintes en rouge. Loup du Nord, que le froid va mettre en campagne, un brise-glace à trois hélices dort encore son sommeil estival. Dans la blancheur du bouleau mis en tas sur le pont, les barques finlandaises dissimulent des cabines vertes d'où s'échappent un filet de fumée et des refrains d'accordéon.

Clairs et gracieux comme leurs noms, — *Primula*, *Linnea*, — les bateaux passagers de la Finlande ont des coquetteries de chevaux blancs que l'on flatte. Au milieu d'eux, — tel l'âne râpé d'un vannier parmi des pur-sang, — la carcasse dégoudronnée d'une arche de Noé berce de vieux rêves au clapotis des vagues.

II

Un vaisseau marchand, un charbonnier, est venu se ranger le long du quai est du port. Lourd et disgracieux, il me rappelle ces bateaux métalliques à la coque mi-partie rouge et noire, jouets de confection allemande, que nous faisons flotter jadis dans des bassins de fontaines.

La casquette roide, le baudrier tendu sur leurs ventres rebondis, le sabre ballant et frappant le cuir passé de leurs bottes, les mains pleines de paperasses, les douaniers descendent de bord, toutes formalités remplies.

A terre et sur le pont commence le branle-bas du déchargement. Des chevalets se dressent sur la rive, des planches y prennent place, qui forment bientôt une large passerelle jusqu'au navire. Hommes et femmes, des journaliers montent sur le vaisseau et s'engouffrent dans les soutes par les écoutilles ouvertes. Les mâts de grue

s'abaissent lentement ; un moteur qui se met en marche lance des jets saccadés de vapeur et des câbles se déroulent des treuils avec un grand bruit de ferraille.

Déjà les premiers paniers retirés de la cale oscillent dans l'air, suspendus aux fouets des grues, puis retombent lourdement sur la passerelle improvisée. Les ouvriers s'en emparent, les entraînent, et, du haut de leur échafaudage, les vident dans les caisses des chars qui stationnent en longue file sur le quai. La poussière de charbon s'élève en nuage et le vent la chasse au loin. Une odeur âcre se répand, qui vous saisit à la gorge.

De plus en plus le moteur ronfle, le treuil grince, les câbles se tendent, les paniers se balancent, les hommes halètent. A peine un char rempli, un autre lui succède ; et là-bas, au bout de l'interminable file, les chevaux attendant leur tour tirent sur la botte de foin suspendue à leur cou dans un filet à larges mailles.

Dans les flancs du navire, sans air et sans lumière, les femmes, accroupies sur des monceaux de charbon, remplassent sans relâche les paniers qu'on leur jette d'en haut. De temps à autre, du revers de la manche, elles essuient les coulées de sueur noire qui baignent leurs visages.

Le déchargement du vaisseau s'effectue dans une fièvre de travail, à la vue d'un commissaire de police auquel son long nez busqué, ses petits yeux allongés et perçants donnent la figure d'un oiseau de proie.



Midi. Un coup de sirène strident. Le charbon qu'on tenait à la main retombe sur le tas ; le moteur se tait, la grue abandonnée décrit ses dernières oscillations et les paniers laissés en suspens tournoient dans le vide. D'autres, qu'on vient de renverser, restent sur les chars,

le fond en l'air, recouvrant à demi la charge dont ils étaient remplis. Chacun quitte le navire, la besace sous le bras, et s'installe le long du quai, dans la boue noircie. Les mains crasseuses tirent des bissacs des quartiers de pain noir et des harengs fumés qui n'ont rien à perdre au contact des poudres de charbon. Mégères sordides, grands diables mâchurés, leurs dents, superbes de blancheur, brillent, et leurs yeux étincellent, agrandis, avivés par toute cette noirceur qui les entoure. Ils se mouchent dans leurs doigts... l'air pur est si bon à respirer à qui sort des soutes d'un charbonnier ! La vodka circule, chacun buvant à même la bouteille et marquant du pouce aplati sur le verre la part qui lui revient.

On mange à la hâte son maigre dîner. Une vieille grogne : *Mina olen ralmis !* (J'ai fini) et renversant en arrière sa tête de sorcière, elle achève sa ration d'eau-de-vie. Des groupes se forment, qui discutent âprement ; le mot de *copecks* revient sans cesse sur leurs lèvres. Ils escomptent le prix de leur travail.

Chichement repus, ils reprennent bientôt leur poste.

La bouteille blanche, au bonnet de cire rouge, passe sous leur veste.



De nouveau, la sirène a retenti. Avec des gestes las, ils ont serré leurs outils, pris leurs besaces, et sont descendus sur le quai dans la brume de ce soir d'automne. Des lanternes sont allumées. On les a payés et ils s'en sont allés, longeant les flancs du navire désert. A l'extrémité du quai, cinq ou six gaillards les attendent, coiffés de feutres racornis, leurs habits d'un jaune douteux portant des pièces bigarrées, et les jambes enserrées dans des bandes d'étoffe. Un gourdin pend à leur poignet. Ce sont les grands tâteurs. Il faut se laisser palper : c'est la

règle.... Car, dans les soutes à charbon, la tentation est forte pour les gueux qui sentent l'hiver approcher !

Les bras étendus, hommes et femmes, tous défilent et subissent sans murmure l'affront des grands tâteurs.

Alors, pour oublier cette dernière humiliation bue, leur vie de dur labeur et de misère, le grenier froid, la cave humide, bouges nauséabonds qui leur servent de demeure ; pour oublier le lendemain semblable à la veille, ils entrent chez le premier mastroquet venu.

Et quand elles ressortent de là, leur bissac vide pendant lamentablement au bout de leurs bras décharnés, les femmes sont soules... oh mais soules !...

III

A l'horizon d'une mer argentée, les voiles d'un navire se profilent en gris sur un ciel de nacre. C'est un de ces paysages décolorés que l'arrière-automne esquisse en grisaille.

Au port, les femmes des *Muhulassed* s'embarquent pour le *Muhumaa*, où elles retrouveront leurs maisonnettes de bois au toit de chaume.

Durant toute la matinée, elles ont défilé dans les rues de la ville, par groupes de quinze à vingt, escortant les télégas à claire-voie chargées de « balluchons » mal faits.

Au printemps, elles ont abandonné leurs demeures pour venir dans les campagnes baltiques où elles se sont « mises à maître. » Et durant tout l'été, elles ont travaillé les terres où s'enfouaient leurs pieds chaussés d'écorce de bouleau ou de sandales d'un cuir à peine dégrossi. La saison morte les rend à leur vie de famille.

Maintenant, elles vont et viennent sur le quai, près du bateau frété pour les rapatrier. Leurs paquets de

hardes sont déposés deci delà, sur des passerelles, sur des tonnes vides, sur les anneaux des cordages jetés négligemment à terre.

Elles ont revêtu pour le départ leur costume national : sur la tête, un fichu blanc dont les extrémités retombent sur une jaquette noire. Tantôt découverte, tantôt dissimulée sous un petit tablier d'un vert cru, la jupe orange est si courte qu'elle laisse deviner les genoux et voir le renflement exagéré des mollets enfermés dans de longs bas tricolores.

Généralement petites de taille, ces femmes ont la face ronde, la tête haute, l'œil clair ; leur corps, un peu charnu, reste droit ; leur démarche est rapide. A chaque pas, leur cotte, trop courte pour avoir des plis ondoyants, balance tout d'une pièce. A distance, on les dirait très jeunes. Mais souvent des pattes d'oie au coin des yeux étroits et allongés, des rides sur le front et sur les pommettes saillantes trahissent un long passé de labeur et de peine.

Un jet de vapeur s'échappe du navire et retombe sur nous en pluie fine tandis que la tierce du sifflet retentit brutalement à nos oreilles. Tout le monde s'embarque. Au second appel, des retardataires paraissent au bout du quai. Ils chassent vigoureusement les haridelles dont les fers frappent les pavés arrondis et en font jaillir de grosses étincelles. Un troisième signal, et le paquebot démarre. Il pivote sur lui-même, tourne sa proue vers la haute mer et gagne sans hâte la passe ouverte entre deux môles.

Les voyageuses regardent la côte s'éloigner. Leurs visages ressemblent maintenant à de gros points rosés, tous identiques les uns aux autres, et leurs jupes forment

sur le pont une énorme tache orange qui tombe à l'horizon comme un soleil couchant.



Femmes des *Muhulassed*, quand vous vous pressiez à mes côtés sur le quai, je vous ai senties bien loin de moi : la vaste mer ne nous séparera pas davantage. Votre langue m'est inintelligible, votre type mongol n'est pas le mien, votre pensée m'est étrangère. Je vous ai comparées aux femmes de mon pays, et je vous ai vues laides. Peut-être avez-vous fait des réflexions analogues, et votre cœur se gonfle du désir des retours chers aux exilés. Votre rêverie vous a précédées au *Muhumaa*, dans cette patrie dont vous respectez les sévères traditions. Et vous vous réjouissez d'avoir endossé le costume national dont la mode n'a pas varié depuis des siècles, le seul admis là-bas, dans ce coin de terre où l'argent n'a presque pas cours, — ô temps heureux de l'âge d'or ! — mais où l'on se paie encore en nature quand on recourt à l'aide d'autrui.

Voguez, femmes des *Muhulassed*, voguez, l'âme légère, vers ces contrées dont j'envie la rustique simplicité et que je devine si lointaines !...

Lointaines ? Non pas. Ce *Muhumaa* si traditionaliste, c'est l'île de Mohn, aussi vrai que le *Saaremaa* représente le pays d'Oesel et l'*Hiiumaa* la terre de Dagö ; et pour être de souche mongole, femmes d'Esthonie, vous n'êtes pas moins, depuis des temps très reculés, nos sœurs européennes. En naviguant, j'ai vu dans le voisinage des côtes les sables de vos îles basses, ombragées de bouleaux aux troncs blancs et de pins maritimes.

Bon voyage !

Vos jupes de couleur et votre idiome clair aux voyelles

abondantes ont éclairé mon âme qu'embrumaient les demi-teintes d'un arrière-automne arctique.

IV

Pas de glace sur l'eau, pas de neige sur terre : la nuit sans étoiles de ce 31 décembre en est tout assombrie. La mer est d'une noirceur d'encre que trouent par intervalles les feux intermittents des phares perdus sur les côtes d'îles invisibles.

Dans la rade, de nombreux vaisseaux chassent sur leurs ancres. Dans l'ordre de leur arrivée ils attendent l'autorisation d'entrer dans le port encombré.

A mon ordinaire, je suis venu aspirer l'air du large auquel se marient des relents de pêche aux harengs. Dans un estaminet de bas étage, quelques rares marins, debout devant le buffet, boivent de petits verres qu'ils vident d'un trait. La nuit de Sylvestre s'écoule dans le silence des gens et des choses. Le calme est si grand qu'on le sent anormal et voulu.

Minuit sonne à l'hôtel de ville moyen-âgeux. Aussitôt, sous les coupoles dorées du Dôme, les bourdons martellent des coups lents qui tombent lourdement et sans joie sur la cité attentive. A ce signal, une clameur formidable s'élève des rues de la ville fourmillantes de monde. Le bruit se répand de place en place et gagne le port. De la poitrine d'un vaisseau s'échappe le souffle puissant qui précède la voix de la sirène. A travers le sifflement de la vapeur, on perçoit un gargouillement ; une roulade se fait entendre, basse d'abord, ensuite plus aiguë et qui éclate enfin dans un hurlement strident. D'autres sirènes répondent et celles de la rade se mêlent au concert. Le grondement du canon parvient du large où mouillent des cuirassés. Le gong sourd du Dôme et

le crescendo du tapage populaire sont confondus dans le vacarme des sirènes. Les unes poussent des aboiements brefs et saccadés ; d'autres hurlent ou mugissent, pleurent et geignent, crient et coupent l'air de leurs appels déchirants.

Ce tintamarre d'enfer se prolonge durant un quart d'heure. L'âme apeurée reste saisie d'horreur ; l'œil dilaté sonde les ténèbres et la mer d'où sortira sans doute le spectre effarant pressenti par les sirènes qui hurlent à la mort.

Mais rien ne paraît qui puisse nous délivrer des anxiétés de l'attente.

Seul, le temps a passé.

Le temps ! C'est lui, sirènes, que vous saluez avec fracas, selon des rites maritimes.

Sirènes, voix des traversées incertaines, voix des rencontres inattendues et traîtresses, voix des angoisses, des appels désespérés et des naufrages sans nom, que clamez-vous dans le mystère de cette heure ? Poursuivez-vous de vos huées l'an qui tombe au gouffre des siècles ? Adressez-vous votre blasphème de révoltés à l'inconnu des choses futures ?...

Non pas. Déjà le dernier râle expire dans la nuit.

Votre fureur sauvage, c'est l'homme qui l'a voulue, dans son besoin de s'étourdir, aux heures les plus graves, pour oublier les certitudes passées et l'énigme de l'avenir.

— *Ha ! ha ! ha !... Fen dé brut ! Fen dé brut !*

V

En ville comme au port, c'est jour de fête. L'empire célèbre aujourd'hui le centième anniversaire de Borodino. Croiseurs protégés ou cuirassés, garde-côtes, tor-

pilleurs, contre-torpilleurs et sous-marins, toute pavoisée, l'escadre de la Baltique s'est alignée dans la baie de Revel. Dès le matin, les pièces de gros calibre et l'artillerie secondaire ont donné de la voix, évoquant l'épopée napoléonienne. Et les petites vareuses d'été, largement échancrées, les cols marins, les bonnets aux rubans noirs brodés de lettres d'or se sont éparpillés sur les quais remplis d'animation. Les *monopoles*¹ sont fermés, mais on a pris ses précautions la veille ; et d'ailleurs, sous leurs étalages de fruits et de sucreries russes, les marchandes en plein vent ont dissimulé des flacons de vodka. La police, qui le sait, ferme les yeux... et ouvre la bouche.

Pendant toute la journée, des cérémonies se déroulent au château, dans les casernes, en rue. Le soir, on tire des feux d'artifice. Et c'est à la marine que revient l'honneur de clore les manifestations dont sa canonnade matinale avait donné le signal. Pour finir la série des réjouissances, elle illumine la rade pendant deux heures de la nuit.

On danse à bord du *Rurik*. Les flonflons de la fanfare sont emportés au loin.

La mer est parfaitement calme ; un peu brumeuse seulement.

Soudain, de plusieurs points à la fois partent des traits lumineux dardés dans toutes les directions. Vingt projecteurs entrent en activité. Blancs, jaunâtres, roses, mauves ou violacés, leurs feux éclatants ont des nuances variées. Ils pivotent, se redressent, s'abaissent, balayent l'horizon où paraissent subitement des voiliers interdits de la présence de tant de phares mouvants. Tantôt obliques, tantôt verticaux, leurs rayons se marient, se confondent, s'entre-croisent et se séparent, nettement

¹ Débits de boissons spiritueuses vendues par l'Etat.

détachés sur un ciel profond et noir. Ils passent devant nos yeux dans une aveuglante clarté, volent par-dessus les tours rondes et les pignons pointus de la ville, et font briller les ors des coupoles du Dôme ; puis, brusquement, ils plongent dans l'eau, presque au pied même des navires. De légères brumes glissent et dansent dans les faisceaux de lumière comme des brouillards diaphanes courant devant la lune.

Peu à peu le chassé-croisé s'organise. Aux jeux de la fantaisie succèdent des figures géométriques savamment combinées, où chaque jet de lumière a sa place marquée, et qui se résument dans un dernier dessin grandiose. Un rayon central se dresse au zénith ; à gauche et à droite, d'autres prennent position, de plus en plus inclinés, jusqu'à ce que les derniers soient horizontaux. Et l'ensemble apparaît, dans une fixité rigide, comme le rayonnement d'un demi-soleil.

Un canon gronde. D'un seul coup, les feux s'éteignent.

VI

« Par le digne froc que je porte, dist frère Jean à Panurge, tes destinées ne sont pas à périr en eau. Tu seras hault en l'air certainement pendu.... »

C'est à toi qu'il faut adresser ces mots, pauvre loup de mer qui pendilles à l'antenne d'un bateau noir. Tu n'as échappé aux abîmes des océans que pour mourir au bout d'une corde, ballotté par les vents du large.

On le voit mal, le misérable, dans l'obscurité d'une soirée d'hiver. On distingue seulement les gestes mécaniques et bêtes de la tête qui roule sur la poitrine et des jambes ballantes, tantôt écartées, tantôt rapprochées, selon le caprice des flots. Et ces mouvements ridicules

d'une chose flasque et morte, c'est la cruelle vengeance des eaux qu'il dompta si souvent et que l'on sent jalouses de ne pas l'avoir pour elles seules, englouti dans leur sein. Il y a, dans ce semblant de vie, je ne sais quoi qui apeure et dégoûte au premier abord. A la longue, cela devient amèrement grotesque.

Tandis que j'imagine des mobiles à ce suicide, des chansons macabres, des ballades de pendus, toute la littérature de la hart me revient à l'esprit :

Un jeune homme vient de se pendre
Dans la forêt de Saint-Germain....

Quoi donc l'a poussé à périr si lamentablement ?

De retour d'un lointain voyage, a-t-il peut-être trouvé son amie mariée ?... chagrin d'amour ?

Partageons-nous toujours la corde :
C'est du bonheur pour la maison !...

De quels remords cuisants s'est-il délivré ? De quels crimes a-t-il voulu fuir l'obsession ? La mer est une alliée si complaisante à qui désire se débarrasser d'un importun ! Un homme à l'eau !... accident bien fréquent ; les enquêtes ne parviennent pas à éclaircir le mystère de ces morts sans témoins. Plus tard seulement, la tache de sang de lady Macbeth fait son œuvre, et l'expiation ne finit qu'avec la vie....

Je suis François — dont ce me poise —
Nommé Corbeuil en mon surnom,
Né de Paris emprés Ponthoise,
Et du commun nommé Villon.
Or d'une corde d'une toise....

Il y a bien aussi la question d'argent. Les marins aiment la boisson, le jeu ; on fait des dettes que suit bientôt la saisie. Et quand on a plongé sa famille dans

la détresse, quand on se trouve dans une impasse, on a parfois la faiblesse de chercher une issue dans la mort....

Ces pendus, du diable entendus,
Appellent des pendus encore....

Mais a-t-il de la famille ? Ne la préviendra-t-on point, et va-t-on le laisser longtemps osciller entre ciel et terre, en spectacle aux badauds ? Je devrais aviser la police. Point d'agent, naturellement....

La pluie nous a buez et lavez,
Et le soleil dessechez et noirciz....

Voyons du moins le nom du navire. Tiens ! c'est le *Meteor*, le bateau des plongeurs. Triste épave qu'ils auront à recueillir là.

Un vaisseau passe tout près ; ses fanaux éclairent l'antenne.

....Diable, mon pendu n'est qu'un scaphandre !

Quelle désillusion !... C'est-à-dire non, au contraire, quel... quel.... A quoi l'on peut perdre son temps le soir sur les quais !

Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

AUG. VAUTIER.

Revel 1913.



LES MŒURS

DES TERMITES CHAMPIGNONNISTES

(DE CEYLAN)

C'est surtout à cause de leur organisation sociale que les termites nous intéressent. Supérieurs à cet égard aux fourmis et aux abeilles, ils sont de tous les insectes sociaux ceux qui forment les communautés les plus parfaites. Aussi est-ce bien chez les termites que la différenciation des castes, différenciation qui va de pair avec la division du travail, atteint son expression la plus haute.

Quoique souvent désignés sous le nom de fourmis blanches (*white ants* des Anglais), les termites sont au point de vue anatomique très éloignés des formicides. La fourmi est comme le papillon, le scarabée, la mouche, un insecte métabole. Venant au monde sous forme d'un ver apode incapable de se mouvoir, elle doit, pour atteindre l'état parfait, passer par une métamorphose des plus complètes. Le termite, au contraire, offre dès la sortie de l'œuf une forme presque semblable à l'état définitif. C'est un insecte sans métamorphoses (amétabole) comme la sauterelle ou le grillon.

Long d'un millimètre à peine, le termite nouveau-

né se distingue de l'adulte par sa consistance molle, sa couleur blanche, ses mouvements maladroits. Les pièces buccales et les pattes, bien qu'entièrement formées, sont relativement plus épaisses. Les antennes, plus trapues, ont un nombre de segments toujours un peu moindre¹.

Pour ce qui est de la classification, les termites occupent dans le système zoologique une place intermédiaire entre les névroptères et les orthoptères. Semblables aux premiers par la nature membraneuse de leurs quatre ailes, ils se rapprochent des seconds (blattes, perce-oreilles) par leurs pièces buccales et leur structure anatomique en général. L'idée généralement admise est que les termites sont des orthoptères modifiés (dérivés des blattides), adaptés à la vie en société, pourvus de quatre ailes caduques à peu près semblables ou (soldats et ouvriers) entièrement privés d'ailes. Leur apparition sur notre globe remonte à l'époque tertiaire. Divers musées possèdent des morceaux d'ambre (résine de pins fossiles) qui renferment des termites parfaitement conservés, précurseurs des espèces de l'époque actuelle.

Chaque termitière comprend trois catégories d'individus, désignées aussi sous le nom de castes : les sexués, les ouvriers et les soldats.

Les sexués (mâles et femelles) ont pour mission unique la reproduction de l'espèce et la dissémination de celle-ci sur une aire plus grande. Dérivés de larves semblables à celles des ouvriers (leurs pièces buccales sont à peu près identiques), ils diffèrent de ceux-ci en ce que, au

¹ L'accroissement des antennes est indépendant des mues. Il se fait au cours de la période larvaire (avant l'hypnose) par divisions successives du 3^{me} article. Le nombre des articles diffère généralement dans les trois castes ; les sexués ont d'ordinaire un chiffre un peu plus fort.

lieu d'atteindre par une seule mue leur état définitif, ils parcourent une deuxième phase au cours de laquelle apparaissent des rudiments d'ailes, des yeux, des ocelles et des glandes sexuelles. Les larves de la deuxième phase, désignées sous le nom de nymphes, reconnaissables à leur abdomen allongé, à leur couleur blanc de lait, à leurs deux petits yeux noirs, subissent une deuxième mue qui a pour but principal de dégager les ailes de leurs fourreaux. Cette mue, moins profonde que la première, n'est qu'un changement de peau exigeant un temps très court.

Passés à l'état d'insectes parfaits ou d'imagos, les sexués sont pour la plupart destinés à essaimer. Ce sont les individus de cette sorte qui, s'échappant de la termitière, s'élèvent dans les airs en grandes masses et parfois, attirés par la clarté des lampes, envahissent les bungalows.

Aptère, de couleur blanchâtre, ordinairement aveugle, privé d'organes reproducteurs, l'ouvrier peut être considéré comme un termite demeuré à l'état de larve (arrêté à mi-chemin). Muni de mandibules dentées destinées à tailler le bois, il a pour mission principale de recueillir à l'extérieur des débris de bois et, après en avoir rempli son intestin, de construire (au moyen de cette pâte ligneuse) des meules ou jardins de champignons. C'est à l'ouvrier également qu'échoit la plus grande part : 1° dans les travaux de construction ; 2° dans l'alimentation de la reine et du roi ; 3° dans le « léchage » des œufs et le transport de ces derniers. La vie de l'ouvrier comprend deux périodes distinctes séparées par une phase d'immobilité (hypnose) répondant à la mue. Dans la première période, la larve encore molle et délicate, d'un blanc uniforme, incapable de tailler le bois, se nourrit de

champignons. Dans la seconde, le termite, qui a acquis des mandibules cornées et une tête plus résistante (jaune ou brunâtre), est capable de tailler le bois et de vaquer désormais aux travaux qui lui sont propres.

Plus éloigné de la forme primitive (*imago*), le soldat constitue un type à part. Sa tête est dure et allongée, son menton soudé. Ses mandibules, courbées en forme de faucilles, impropres à tailler le bois, sont des armes offensives et défensives. C'est au soldat qu'incombe le rôle de défendre la colonie (contre les fourmis, mille-pieds, etc.), tâche dont il s'acquitte avec un courage à toute épreuve. Plus alerte que l'ouvrier, il a la direction morale de la communauté dans son ensemble. Nous verrons tout à l'heure comment, en cas d'accident (destruction d'une partie de la paroi), les soldats amènent les ouvriers sur la brèche et organisent tout à la fois le travail de réparation et la défense. La vie de soldat est, comme celle de l'ouvrier, divisée en deux périodes séparées. l'une de l'autre par une phase d'immobilité (hypnose) répondant à la mue.

Mon opinion, quant à la différenciation des castes, est que celle-ci s'effectue pendant la période embryonnaire (à l'intérieur de l'œuf). Cette manière de voir est, pour ce qui concerne le soldat, fondée sur des preuves irréfutables (voir C. R. de la Société de biologie. Paris, 29 juin 1912). Le soldat ayant une structure anatomique tout à fait spéciale, particulière à lui seul, il faut admettre que la différenciation de cette caste remonte à une cause profonde (mode spécial de fécondation, chromosomes spéciaux), analogue probablement à celle qui détermine le sexe chez les animaux en général. Pour ce qui est de l'ouvrier, l'idée d'une différenciation tardive (liée à un arrêt de développement) est déjà plus plausible.

L'ouvrier est en effet, relativement à la structure de la tête, beaucoup plus voisin de l'imago. La caste « ouvrier » est chez les termites inférieurs (*Calotermes*) encore si peu différenciée qu'on ne peut distinguer d'une manière certaine les larves stériles remplissant les fonctions de l'ouvrier d'avec celles qui plus tard donneront des nymphes fécondes. Toutefois, étant donné ce fait que, chez les insectes en général, le sexe se détermine au moment de la fécondation, il n'est guère admissible que les termites (sexués) fassent exception à cet égard. Or, si le mâle et la femelle sont déterminés déjà dans la phase embryonnaire, il doit, semble-t-il, en être de même pour l'ouvrier.

Les termites primitifs n'avaient vraisemblablement qu'une seule forme, les sexués. L'apparition des autres castes (soldats et ouvriers) s'explique par un perfectionnement graduel en rapport avec la division du travail.

Les termites, qui jouent dans la nature un rôle utile (ils transforment rapidement le bois mort en humus), peuvent causer des dégâts considérables lorsqu'ils envahissent les constructions humaines et s'établissent à l'intérieur. On cite souvent l'exemple de vastes docks, chantiers, etc., qui, attaqués par ces insectes, durent être entièrement reconstruits, occasionnant des pertes qui se chiffraient par millions.

Certains termites, dédaignant le bois mort, s'attaquent aux arbres verts (thé, cashewnut, caoutchouc) ou encore aux céréales, causant aux plantations de grands dommages.

Un trait particulier des dégâts causés par les termites, c'est que lorsqu'on s'aperçoit du mal, il est le plus souvent trop tard pour y parer. L'insecte poursuit son travail à la sourdine. Pénétrant par-dessous dans les pou-

tres, planchers, cadres de tableaux, caisses posées sur le sol, il ronge l'intérieur sans que rien à la surface décèle sa présence et ses larcins. Un beau jour tout s'écroule et l'on trouve une dentelle ligneuse ou un amas de poussière là où il y avait auparavant du bois compact. Le dommage est, comme il ressort de ce qui précède, le résultat direct du travail de l'ouvrier. L'ouvrier, à moins qu'il ne soit momentanément occupé à l'intérieur de la termitière, passe sa vie entière à ronger du bois. Or ce n'est pas du bois pourri qu'il lui faut, mais du bois sain, suffisamment riche en azote. Explorant les alentours, il trouve de lui-même les matériaux favorables (troncs, poutres, barrières, etc.), garantit ses approches au moyen de galeries couvertes et commence aussitôt une exploitation méthodique. Le mineur est petit, mais son ardeur au travail est inlassable. Le nombre des ouvriers s'élevant pour une seule termitière à plusieurs centaines de mille, on comprend sans peine le pouvoir destructeur d'une telle armée.

Parmi les moyens proposés pour se préserver des termites, il faut citer : 1° l'imbibition au moyen de matières toxiques des poutres, planches, etc. employées aux constructions ; 2° la surélévation au-dessus du sol au moyen de colonnes de pierre ou de fer enduites de goudron ; 3° l'isolement des tables, caisses, malles, etc. au moyen de pieds plongeant dans des godets remplis d'huile ; 4° la suspension des petits objets au moyen de fils de fer. (Les précautions indiquées sous les n^{os} 3 et 4 sont utilisées également avec succès contre les fourmis.) Enfin 5° une surveillance fréquemment exercée et la destruction radicale des cordons de terre durcie (galeries d'approche) établis le long des colonnes ou des parois.

Il y a à Ceylan deux termites champignonnistes cons-

tructeurs de dômes, le *Termes Redemanni* et le *T. obscuriceps*, tous deux décrits par Wasmann. Un troisième *Termes* (*T. Horni* Wasm.) installe ses champignonnières dans des loges souterraines difficiles à découvrir. Les autres espèces, au nombre de 25 environ, vivent les unes sous la terre, les autres dans les arbres creux, sous les écorces ou dans le bois.

Les insectes qui vont spécialement nous occuper sont des termites supérieurs, éleveurs de champignons, plus intéressants au point de vue des mœurs que les formes plus primitives.

Le soldat du *T. Redemanni*, long de 4 $\frac{1}{2}$ millimètres, est caractérisé par sa tête jaune, ovalaire, et par ses mandibules courbées en forme de sabre, la droite inerme, la gauche avec une dent triangulaire placée sur le bord interne à peu près au milieu.

L'ouvrier, long de 3 $\frac{1}{2}$ à 4 mm., a la tête arrondie de couleur jaune pâle. L'imago, de couleur brune, mesure de 14 à 15 mm. (avec les ailes 28).

Le *T. obscuriceps* est caractérisé surtout par sa tête brune. Le soldat, long de 4 mm., se reconnaît encore à ce que la mandibule gauche porte (au lieu d'une dent unique) trois petites dents obtuses en arrière du milieu.

Le *T. Horni* a la tête jaune comme le termite de Redemann, mais avec une taille beaucoup plus forte. Les dimensions de cette belle espèce sont : soldat 8 mm., grand ouvrier (antennes de 19 articles) 6 à 6 $\frac{1}{2}$, petit ouvrier (antennes de 17 articles) 4 à 5, imago 15, avec les ailes 29 à 30.

Communs dans le low country et jusqu'à une altitude de 1500 m. environ, les dômes du *T. Redemanni* atteignent une hauteur de deux mètres et forment d'ordinaire un monticule conique plus ou moins régulier. Les termi-

tières du *T. obscuriceps* sont, elles aussi, très répandues dans la région chaude, mais elles frappent un peu moins le voyageur, leur forme étant généralement plus surbaissée.

Les termitières en forme de dômes se rencontrent surtout sur les terrains ouverts, dans les plantations, les clairières, à la lisière des bois ; elles sont rares en revanche dans la grande jungle, trop sombre et trop humide. Les matériaux dont elles sont construites sont de petits grains de terre jaune ou rougeâtre (suivant la nature du sol), agglutinés en une masse compacte au moyen de la salive. Leur surface est si dure qu'on ne peut l'entamer qu'à coups de pioche¹. Le dôme, en forme de pain de sucre, offre d'ordinaire un peu en dessous du sommet quelques larges ouvertures désignées sous le nom de cheminées ou canaux d'aération. Ces cheminées comprennent dans la règle un ou deux canaux principaux partant de la base et, dans leur partie moyenne, quelques branches obliques répondant aux orifices. Leurs parois sont percées de quelques trous (canalicules) qui aboutissent aux cavités profondes, mais on ne voit presque jamais de termites à l'intérieur, car il y a entre les loges des voies de communication mieux protégées.

A part les cheminées, la surface de la termitière ne montre aucune ouverture. Ce n'est pas en s'exposant à découvert, mais au moyen de galeries souterraines, que les termites vont et viennent pour explorer les alentours et faire provision de bois en taillant les arbres morts. Les galeries elles-mêmes, outre qu'elles se dissimulent sous un revêtement de terre là où elles vont s'ouvrir à

¹ La terre des termitières est utilisée par les planteurs anglais comme une sorte de ciment pour faire le tennis lawn, complément nécessaire du bungalow.

la surface, sont d'ailleurs, sur tous les points exposés, constamment surveillées par une escouade de soldats. N'y a-t-il pas dans de telles dispositions la preuve d'une sagacité extraordinaire ? Les termites vivent au milieu d'un peuple hostile ; des fourmis féroces dix fois mieux armées, dix fois plus agiles, n'attendent que l'occasion, toujours prêtes à les croquer. Et pourtant, à moins d'une brèche accidentelle (causée par la griffe du pangolin ou par la main de l'homme), la citadelle est si bien protégée que ses innombrables habitants s'y développent et prospèrent dans la sécurité la plus complète.

Une tranche de la termitière ayant été enlevée, on voit à l'intérieur un système de loges séparées par des cloisons. Ces loges renferment les corps spongieux, meules ou jardins de champignons, qui servent à l'alimentation des jeunes. Leur grosseur, qui varie de la taille d'une pomme à celle d'une noix de coco, est naturellement en rapport avec les dimensions des jardins. Leur paroi est percée de nombreux petits canaux au moyen desquels les termites (ouvriers et soldats) circulent d'une loge à l'autre. Tandis que le plancher de la cavité est aplati, son plafond est courbé en forme de voûte.

Il n'y a pas de loges en dessous du sommet du dôme ; il n'y en a pas non plus au voisinage de la surface. L'édifice entier est revêtu d'une couche de terre compacte, épaisse de 15 à 25 centimètres (suivant les régions), destinée à protéger les parties internes, entre autres les précieux jardins. Cette couche, peu perméable à la chaleur, maintient à l'intérieur une température presque égale (23 à 26°) plus fraîche pendant le jour et plus chaude pendant la nuit que l'atmosphère qui l'entoure. Elle conserve au surplus l'humidité nécessaire, sans laisser toutefois la pluie passer au travers.

C'est dans la profondeur, au niveau du sol ou un peu en dessus de celui-ci, que l'on trouve les loges les plus nombreuses et les plus grandes. C'est là également que se voient les meules les plus prospères. Le nombre des loges dans une termitière de belle taille peut être évalué à plus de cent.

Les jardins, partie essentielle de la termitière, sont formés de pâte de bois partiellement digérée, émise du rectum des ouvriers sous forme de crottes brunes, mais travaillée à nouveau par les pièces buccales et agglutinée au moyen de la salive. Ces meules, de couleur brune, de consistance friable, d'ordinaire un peu humides, renferment de nombreuses cavités et anfractuosités qui les font ressembler à des éponges. Les cavités servent à augmenter les surfaces de culture et à faciliter l'accès de l'air à l'intérieur.

Une meule en pleine exploitation — on les trouve surtout au voisinage de la cellule royale — montre ses surfaces externes et internes revêtues d'un délicat mycélium de couleur grisâtre. Formé de filaments entre-croisés, le mycélium porte de petites boules blanches, larges d'un millimètre environ, désignées sous le nom de mycotêtes. Ces boules qui, observées au microscope, montrent des tiges ramifiées chargées de conidiophores et de conidies (semences de champignons) servent à l'alimentation des jeunes et à celle du couple royal.

Les champignons des termitières appartiennent (d'après T. Petch ¹) à deux formes différentes, un agaric (*volvaria eurhiza*) et un xylaria (*x. nigripes*).

L'agaric (lorsqu'il se développe à l'extérieur sur les termitières abandonnées) forme un champignon à chapeau,

¹ *Insects and Fungi (Science Progress, N° 6, octobre 1907).*

comestible, brunâtre en dessus avec les lamelles blanches atteignant une hauteur de 25 cm. Les xylarias se présentent sous forme de tiges cylindriques, blanchâtres, renflées et rembrunies vers le bout, de la grosseur d'un crayon.

Les jardins mis en observation sous une cloche ne montrent le plus souvent aucun agaric, mais seulement des xylarias. Un fait curieux à relever est que les boules blanches désignées sous le nom de mycotêtes (produit spécial de l'agaric) ne prospèrent pas dans les laboratoires, mais subissent bientôt une sorte de fonte. L'atmosphère de la termitière est, paraît-il, indispensable à leur réussite.

Quant à l'ensemencement des jardins, mon opinion est qu'il se fait de lui-même, dès le premier jour, au moyen des conidies contenues dans la pâte de bois. Examiné au microscope, le contenu du rectum de l'ouvrier montre en effet, au milieu des débris de bois, un grand nombre de conidies non digérées, vraisemblablement capables de germer. Il suffit donc que l'ouvrier-termite avale de temps à autre, en sus des débris de bois, un supplément de mycotêtes, pour que la pâte intestinale renferme des semences en quantité.

A côté d'éponges lourdes et humides, richement garnies de mycélium, on trouve dans chaque termitière des meules à demi desséchées, plus ou moins désertes. Les champignons se développant aux dépens des matières azotées contenues dans la pâte de bois, celle-ci est sujette à s'épuiser. Il faut, pour qu'un jardin prospère d'une manière continue, que les termites soient constamment occupés à renouveler son sol. La règle générale est que les éponges placées dans la profondeur, au niveau de la loge royale, sont beaucoup mieux entretenues que celles qui se trouvent près du sommet.

Prenons une de ces éponges et examinons à la loupe.

Les jardins convenablement choisis portent toujours à leur surface un grand nombre de jeunes larves et souvent des paquets d'œufs en voie de maturation ou d'éclosion.

Il n'y a pas dans toute la termitière de spectacle plus charmant que celui de ces milliers de petits êtres, les bébés-termites, paissant sur les jardins comme des moutons minuscules.

Long de 1 $\frac{1}{2}$ à 2 millimètres à peine, encore tendres et délicats, d'un blanc de lait, ils sont là par milliers cherchant leur pâture, errant à tâtons entre les filaments du mycélium. Les adultes, ouvriers et soldats, qui marchent au milieu d'eux d'une allure plus vive, les palpent au moyen de leurs antennes, attentifs, semble-t-il, à guider leurs premiers pas.

Plongé dans une obscurité complète, ce petit monde est aveugle, entièrement privé d'yeux. Et pourtant rien ne lui échappe. Les heurts de la pioche, la lumière qui pénètre, la pince d'acier qui s'approche, tout est perçu aussitôt. Les petits coups frappés par les soldats, les trépidations qui les agitent sont autant de cris d'alarme, autant d'appels et de signaux¹. Réagissant à leur tour, les larves effarées se blottissent sous les meules, les ouvriers se cachent dans quelque fissure, entraînant avec eux leurs précieux nourrissons ; tandis que, fidèles à leur consigne, les soldats se tiennent sur la défensive, la tête relevée, les mandibules menaçantes, prêts à mordre l'agresseur.

Le soldat-termite met à son attaque une ténacité ex-

¹ Les termites (soldats) ont coutume, lorsqu'ils sont molestés ou inquiétés, de frapper avec les mandibules (ou le menton) la surface qui les porte, produisant ainsi une sorte de bruissement. (Voir *Bull. Soc. Ent. Suisse*, 1912.)

traordinaire. Qu'on approche la main, qu'on mette à sa portée un chiffon ou un mouchoir, ses mandibules pointues s'y enfoncent aussitôt et rapprochent leurs deux mors. Essaie-t-on de lui faire lâcher prise en tirant sur le corps, c'est le plus souvent la tête qui se détache à la jointure du thorax. Une autre particularité de sa morsure est qu'il fait suinter de sa bouche une salive visqueuse qui laisse sur la peau et surtout sur le linge une tache d'un brun-rouge difficile à effacer.

La morsure du *T. Redemanni* n'est pas douloureuse. Il en est autrement des termites de grande taille. Le soldat du *T. bellicosus*, par exemple, espèce africaine, a des mandibules assez puissantes pour mordre jusqu'au sang.

Outre les larves qui vont et viennent, on rencontre parfois, dans les anfractuosités des corps spongieux, des individus immobiles ou endormis. Cet état particulier, désigné parfois sous le nom d'hypnose, se reconnaît à ceci que la larve (ouvrier ou soldat) se tient couchée sur le côté, la tête repliée sous le thorax, avec les pattes et les antennes dirigées en arrière, appliquées contre le corps. L'hypnose dure environ 8 jours. L'insecte reste pendant ce temps absolument immobile, à part un léger tremblement qui se montre au bout des pattes, au moment où la pince le saisit. L'hypnose correspond à une mue. La cuticule (couche externe de la peau), qui se détache au cours de cette phase, prend, surtout au niveau des extrémités, un aspect flétri et une teinte rousse assez marquée. L'intima de l'intestin, rompue en arrière de l'estomac, est expulsée au dehors en partie par la bouche, en partie par l'anus. Le corps prend une transparence particulière due à la résorption du tissu graisseux; les trachées apparaissent avec une netteté plus grande.

Nous savons déjà que la mue coïncide avec un chan-

gement de régime. Devenu mangeur de bois, le termite (ouvrier) sera désormais beaucoup plus destructeur. C'est pendant la phase de repos que la chitine, jusqu'alors molle et blanche, prend sur diverses parties du corps (mandibules, dents des maxilles, téguments de la tête, etc.) sa consistance cornée et sa couleur définitive. Le « soldat blanc », si facile à reconnaître au milieu des larves d'ouvriers, acquiert pendant l'hypnose ses mandibules d'un brun noir. La couleur jaune de la tête apparaît peu à peu dans les jours qui suivent. C'est enfin à ce moment que, ensuite de l'achèvement du système nerveux et des muscles, le termite, jusque-là lent et maladroit, acquiert l'agilité qui distingue l'insecte adulte.

La mue des termites est comparable, comme on voit, à une sorte de nymphose. Il n'y a pas de changement de forme, on n'observe aucun nouvel organe, mais il y a des modifications internes en rapport avec l'achèvement des divers systèmes. Le termite, passant à ce moment de l'état de larve à la phase adulte, subit une sorte de crise qui ne se produit qu'une fois.

Le développement du termite sexué diffère de celui de l'ouvrier et du soldat en ce qu'il lui faut une mue supplémentaire pour passer de l'état de nymphe à l'état d'imago. Il y a là une loi générale. L'imago, par le fait qu'elle acquiert des yeux, des ocelles et des ailes, qu'elle développe des organes sexuels, représente manifestement un état supérieur. Il est naturel qu'un tel perfectionnement exige une phase supplémentaire (période nymphale), en sus de la phase larvaire proprement dite. L'asexué au contraire (ouvrier et soldat) peut être considéré comme un termite arrêté à mi-chemin. N'ayant pas à former des ailes, n'ayant pas à développer des glandes génitales, il atteint l'âge adulte par la voie la plus courte.

L'apparition des sexués n'ayant lieu qu'à une certaine époque, on peut, si le moment n'est pas favorable, ouvrir plusieurs termitières sans en rencontrer un seul. C'est ainsi que, séjournant à Ceylan pendant les mois d'hiver, je n'ai, sauf un cas unique, malgré bien des recherches, jamais rencontré chez les *T. Redemanni* et *obscuriceps* des imagos ou des nymphes¹. On sait cependant, d'après les relations de divers auteurs, que les sexués se forment simultanément dans plusieurs loges (sur les champignonnières), mêlés aux ouvriers et soldats. L'essaimage a lieu d'ordinaire dans la soirée, de préférence après un jour pluvieux, parfois pendant la pluie, si l'averse n'est pas trop forte.

Une bonne chance m'a fait assister en décembre 1911 à l'essaimage du *Termes Horni* à Seenigoda. Le nid était caché dans la terre à côté du bungalow. L'exode se faisait par deux ou trois ouvertures rondes de la grosseur d'une plume de corbeau, taillées dans la terre dure, au pied du mur. Chaque ouverture était entourée d'une tache jaune de la largeur de la main, surtout formée d'ouvriers avec une garde de soldats relativement peu nombreuse. Les imagos devaient sortir l'une après l'autre, mais elles marchaient si vite, se suivant à la file, les ailes repliées le long du corps, qu'au bout d'une demi-heure, il en était passé plusieurs milliers. Des oiseaux du genre *Moina*, accourus en grand nombre, les happaient au passage au-dessus du bungalow ; plus tard, la nuit étant venue, ce fut le tour des chauves-souris (*Vesperugo noctula*). Cinq de ces chiroptères ayant été abattus à coups de fusil, je trouvai leur estomac bourré de termites. L'exode terminé, — il avait

¹ Pour ces deux espèces le développement des nymphes s'effectue vraisemblablement d'avril à août ; l'essaimage, pendant la saison des pluies, de septembre à novembre.

duré environ trois quarts d'heure, — les asexués se retirèrent à l'intérieur. Dans le cas particulier, l'essaimage se répéta trois soirs de suite au-dessus du même nid. Examinant le terrain à la lueur d'une lanterne, je vis que la sortie avait lieu chaque fois par de nouveaux orifices distants des précédents de quelques mètres et protégés de même par une escouade de soldats et d'ouvriers.

Les essaims de termites comprennent les deux sexes en nombre à peu près égal. Le mâle et la femelle, bien qu'au premier abord difficiles à reconnaître, peuvent être distingués cependant d'une manière très sûre. Il suffit d'examiner à la loupe les anneaux ventraux de l'abdomen. (Voir *Rev. Suisse de Zool.*, 1913. *Termes Horni*).

Les termites ailés sont, dans les colonies françaises, souvent appelés des « éphémères », désignation qui ne leur convient pas trop mal. Le termite ne subsiste en effet pas longtemps sous cette forme. Retombé sur le sol, il perd ses quatre ailes à peu près en même temps. Celles-ci ne se détachent pas à la racine comme les ailes des fourmis, mais se coupent d'elles-mêmes suivant une ligne transversale à l'intersection de l'écaille (partie basale) et de l'aile proprement dite. Il y a là un fait étrange. La nature donne au termite sexué quatre ailes des plus parfaites avec tout un système de muscles destiné à les mouvoir, en vue d'un vol qui, sur une vie dont la durée est évaluée à 12 ou 15 ans, dure une heure au maximum. Une observation analogue pourrait être faite au sujet des yeux et des ocelles, avec cette différence que l'usage de ceux-ci se prolonge encore pendant quelques jours. L'idée généralement admise est que les yeux, destinés à voir de loin, servent principalement pendant le vol, tandis que les ocelles, destinés à voir de près, sont utilisés surtout à l'intérieur du nid.

Les locaux (vérandas, etc.) dans lesquels un essaim de termites s'est abattu durant la soirée ont, lorsqu'on revient le lendemain, leur sol jonché d'ailes à ce point qu'on peut les balayer en un monceau. Les termites eux-mêmes, avalés pendant la nuit par les geckos, les lézards et les crapauds, ont le plus souvent entièrement disparu.

Un moyen commode de se débarrasser des éphémères est de placer près des lampes des bassins remplis d'eau. Les termites se laissent tomber à l'intérieur et se noient par milliers.

Chaque termitière abrite au moins une reine pondeuse enfermée dans la « loge royale » en compagnie de son époux. Longue de 6 à 7 centimètres, traînant après elle son abdomen énorme, mou, de couleur blanchâtre, la digne matrone est presque incapable de se mouvoir. Tout au plus, si on la place sur une table, avance-t-elle de quelques pas. Le roi est plus petit et plus agile. Sa longueur est d'environ 12 millimètres. Il ressemble à une imago privée d'ailes, d'un brun sépia, avec le ventre cependant un peu plus gros.

La loge dans laquelle le couple royal est enfermé est une fente surbaissée, haute de 2 centimètres environ, sur 10 à 12 de largeur et autant de profondeur. Il n'y a jamais de corps spongieux à l'intérieur. Taillée dans un bloc de terre dur et compact, elle se trouve dans le fond de la termitière, presque au niveau du sol, parfois en dessus ou en dessous. Ses parois, à peu près lisses, sont percées d'un grand nombre de canaux qui servent au va-et-vient des ouvriers et des soldats, mais sont toujours trop étroits pour que le roi puisse y passer. Celui-ci est avec sa compagne emmuré pour la vie.

Pauvre reine et pauvre roi ! Savent-ils que leurs yeux ont *une fois* vu la lumière ? Savent-ils que portés sur des

ailles diaphanes, leurs corps, alors plus sveltes, ont *une fois* plané dans l'azur ? Pensent-ils du fond de leur prison à cette heure de jeunesse et de bonheur, heure brève qu'*une fois* le destin leur a donnée ?

Parfois, au lieu d'une reine, on en trouve deux murées dans la même loge avec un ou deux rois¹.

Une loge avec trois reines est une trouvaille beaucoup plus rare, une loge avec quatre reines un fait tout à fait exceptionnel. J'ai une fois seulement observé dans la même cellule, (*T. Redemanni*), en compagnie d'un roi unique, quatre reines dodues à peu près de même taille (4 à 5 cm.).

Pourvue de deux ovaires énormes, une reine-termite est, si j'ose m'exprimer ainsi, une véritable « machine à pondre. »

Escherich a, chez *T. bellicosus*, évalué le nombre des œufs expulsés par la reine adulte à 30 000 en un jour. La ponte s'effectuant d'une manière continue, ce chiffre multiplié par 365 donne 9 millions 950 000 en une année, près de 150 millions fournis par une seule femelle, à supposer que la vie de celle-ci se prolonge pendant 15 ans !

La dissection rend compte de ces chiffres et les confirme. Une reine adulte (*T. Redemanni*), dont j'ai compté les gaines ovigères en les arrachant une à une, m'a donné pour un seul ovaire le chiffre de 2400. Chaque gaine renfermant une dizaine d'œufs mûrs, cela fait pour les

¹ Voici à ce sujet une observation précise. Ayant ouvert moi-même un bloc encore intact (*T. obscuriceps*), je vis enfermés dans une case unique deux reines et deux rois. L'une des reines était longue de 6 cm., l'autre de 5,1. Toutes deux avaient l'abdomen fortement gonflé. Les rois mesuraient 12 mm. La cavité parfaitement lisse était de forme triangulaire et très surbaissée. Sa largeur était de 9 cm. sa profondeur de 8, sa hauteur de 1 1/2. Les deux reines, bien que séparées par un petit rebord de terre étaient directement en contact.

deux ovaires 48 000 œufs environ prêts à être pondus au moment où l'on observe.

Les œufs, de forme oblongue, longs de 0,6 mm., blanchâtres, arrondis aux deux bouts, sortent par petits paquets, d'une manière continue, à raison de 30 environ à la minute. Les contractions vermiculaires qui resserrent et relâchent tour à tour les parois de l'abdomen favorisent leur progression le long des deux oviductes.

Recueillis par les ouvriers au fur et à mesure de l'expulsion, les œufs subissent tout d'abord l'opération du léchage, destinée à les sécher. Ils sont, à cet effet, brossés à coups de langue¹. Transportés ensuite dans les loges les plus voisines, ils sont déposés sur les jardins, de façon que, sitôt écloses, les jeunes larves trouvent déjà à se nourrir.

Observés au microscope, les œufs fraîchement pondus ne montrent, comme chez les insectes en général, aucune trace de l'embryon. L'imprégnation se faisant au moment où l'œuf passe devant la spermathèque, la segmentation du vitellus commence vraisemblablement de suite après. La durée du développement n'est pas connue ; il est toutefois probable que celui-ci se fait très vite, car les œufs recueillis sur les jardins montrent d'ordinaire l'embryon déjà formé.

Un fait intéressant à noter est que les œufs recueillis à leur sortie ou encore dans la loge royale et conservés au laboratoire (entre deux verres de montre placés dans

¹ La langue des termites, improprement appelée hypopharynx, est un petit organe en forme de poire, gorgé de sang, portant près du bout au côté ventral une plaque brune hérissée de petits poils. Fixée au côté dorsal de la lèvre inférieure, la langue proémine en avant jusqu'au bord du labre. Les œufs qui ont été léchés forment des amas à peu près secs, tandis que les œufs pondus en dehors de la loge (soustraits aux soins des ouvriers) baignent dans une nappe de liquide.

l'obscurité) avortent toujours, quels que soient les soins qu'on leur prodigue. Il faut, outre le léchage, l'atmosphère de la termitière pour que l'embryon vienne à bien.

En sus de la reine pondeuse, on observe dans certaines termitières une ou plusieurs jeunes femelles destinées, paraît-il, à remplacer la première en cas de mort ou d'accident¹. Ces jeunes femelles (désignées sous le nom de néotènes) proviennent vraisemblablement de nymphes aux ailes atrophiées, demeurées dans le nid. Certains termités (*Calotermes*, *Termitogeton*) ont deux espèces de femelles à peu près de même taille, des femelles ailées destinées à essaimer et des femelles aptères qui pondent dans le nid lui-même. Ces dernières étant libres dans les cavités du bois, les mâles qui vont et viennent peuvent aisément les approcher. Chez les termites supérieurs (*Termes*) dont les reines sont cloîtrées, le pariage des femelles néotènes doit être au contraire très difficile. Aussi n'est-il nullement prouvé que les termites faiseurs de dômes puissent dans chaque cas particulier remplacer leur reine.

Les asexués qui tiennent compagnie au couple royal, au nombre de quelques centaines, appartiennent surtout à la caste des soldats. Parfois cependant ce sont les ou-

¹ Ayant ouvert un jour une termitière de *T. obscuriceps*, je trouvai dans la loge royale une reine énorme longue de 6 $\frac{1}{2}$ cm. et un roi long de 12 mm. A quelque distance gisait une grosse nymphe, longue de 12 mm. avec des rudiments d'ailes et deux petits yeux noirs.

Cette nymphe ayant été mise au jour par un coup de pioche, je ne pus vérifier si elle était emmurée. Un dôme de *T. Redemanni* me donna, outre la reine pondeuse, une jeune femelle longue de 19 mm., de la grosseur d'un petit crayon. Sa demeure était une cavité en forme de fente longue de 4 cm. sur 2 $\frac{1}{2}$ de profondeur, taillée dans un chicot de cocotier à quelque distance de la cellule royale. Les ovaires, bien que plus petits que ceux d'une reine adulte, montraient déjà des gaines ovariennes en très grand nombre.

vriers qui dominant. Attentifs aux besoins de la reine et du roi, les uns sont occupés à les alimenter, les autres à les lécher, à les caresser de leurs antennes, d'autres encore à lécher les œufs et à les transporter un à un dans d'autres loges.

L'alimentation du couple royal consiste essentiellement en mycotètes. Ces petites boules, présentées au bout d'une aiguille, sont acceptées avec plaisir non seulement par les larves, mais encore par le roi et par la reine (d'après Doflein).

Observé au microscope, le contenu de l'estomac de la reine se montre formé de fragments de champignons, sans trace de débris ligneux. Une certaine quantité de salive, dégorgée par les ouvriers et les soldats, est le complément obligé de ce régime. Il faut en effet que la reine ait à sa disposition le liquide nécessaire pour former la masse du sang évaluée à deux ou trois centimètres cubes qui baigne les viscères de l'abdomen. Il faut au surplus qu'elle fournisse à la sécrétion de diverses glandes.

Quelques observations ont été faites sur des cellules intactes gardées quelques jours en chambre (entourées de leur bloc de terre compacte). On remarque tout d'abord que les soldats et ouvriers qui se trouvent à l'intérieur ne cherchent pas à s'échapper, mais que, fidèles à leur consigne, ils restent auprès de la reine. Il est même probable qu'à défaut de mycotètes, les asexués nourrissent leur bonne mère en lui ingurgitant de la salive, car les sujets traités de cette manière restent en vie d'ordinaire pendant cinq ou six jours, tandis qu'une reine isolée dans une boîte succombe déjà après un jour ou deux.

Si, au lieu de laisser la cellule royale intacte, on l'ouvre sur l'un des côtés, les termites, cherchant à protéger la

reine, font en quelques heures une cloison de terre qui l'emmure à l'intérieur. De telles précautions ont ce mauvais côté qu'elles rendent l'observation très difficile.

Comment débute une termitière ? Nous savons déjà qu'après avoir volé pendant quelques instants, les imagos sexuées retombent sur le sol et que peu après leurs quatre ailes se détachent. Presque en même temps commence le pariage ou formation des couples. Un mâle s'attache à une femelle et la suit à pas rapides sans plus la quitter. Cette course, désignée sous le nom de « promenade nuptiale », se prolonge pendant des heures, avec de courts instants d'immobilité ou de repos, à travers les herbes, les feuilles mortes, les morceaux de bois et les cailloux qui d'ordinaire jonchent le sol, mais ce n'est qu'au bout de plusieurs jours que les noces sont célébrées.

Un fait bien établi est que, la promenade terminée, le jeune couple creuse dans la terre une cavité close (chambre nuptiale) et s'abrite à l'intérieur. C'est dans cette cavité que sera établie la première champignonnière par les soins de la reine (et peut-être de son conjoint) ; c'est là aussi que se fera la première ponte, la première éducation des larves. Quelque temps plus tard, les larves ayant passé à l'âge adulte, le premier soin des asexués (ouvriers et soldats) est d'emmurer leurs parents une fois pour toutes. Usant de grains de terre en guise de moellons, agglutinant ces grains au moyen de leur salive, ils font une prison solide, la loge royale, et y enferment leurs prisonniers. Ceux-ci se laissent faire, paraît-il, sans résistance.

A quelle époque a lieu la première ponte ? Combien d'œufs comprend-elle ? Quelle part la reine et le roi prennent-ils à l'établissement du premier jardin ?

Pour ce qui concerne les espèces champignonnistes (*Termes*) les renseignements nous manquent. Il faudrait conserver des couples en captivité et faire des observations de longue haleine, ce qui, pendant un séjour de quelques mois, est absolument impossible.

Les seules indications précises, celles de J. Feytaud ¹, se rapportent à l'espèce européenne, le termite lucifuge, classée dans le genre *Leucotermes*. Ce termite, qui vit dans les vieilles souches de pin, dans la région des Landes, ne fait pas de jardins de champignons à la manière des *Termes* ; ses mœurs sont beaucoup plus simples. Les travaux de Feytaud nous seront néanmoins d'un grand secours. Voici, résumés en quelques mots, les résultats principaux obtenus par cet auteur.

Une femelle et un mâle du termite lucifuge (pris au moment de l'essaimage) ayant été placés dans un tube de verre, Feytaud observe la première ponte *au plus tôt* au bout de quinze jours.

Le nombre des œufs est d'abord très petit. On compte pendant la première année rarement à la fois plus de cinq à six œufs par couple.

Au deuxième été (quinze mois après l'essaimage), la ponte étant devenue plus active, on peut trouver pour un seul couple de vingt-cinq à trente œufs.

Les premiers œufs donnent exclusivement des ouvriers ; les nymphes viennent ensuite, en dernier lieu les soldats.

Les premiers ouvriers fonctionnels (entièrement développés) ont été observés au septième mois après l'essaimage ; les premières nymphes sont apparues au huitième.

Ces premières nymphes sont destinées à former des femelles néotènes et des mâles substitutifs.

¹ *Archives d'anatomie microscopique*, Paris, juin 1912.

Les colonies observées en captivité pendant une période de dix-huit mois (durée maximale) n'ont jusqu'à ce jour jamais montré de soldats. Un soldat a été observé dans la nature au milieu des ouvriers, au sein d'une petite colonie, dont le roi et la reine semblaient avoir essaimé depuis deux ans.

La reine grandit très lentement. Les ovaires, peu développés au moment de l'essaimage, restent petits chez la femelle fondatrice aussi longtemps que celle-ci se nourrit elle-même de débris de bois (pendant les dix-huit premiers mois). C'est plus tard seulement, lorsque le régime de la salive se substitue à celui du bois, que se produit peu à peu l'accroissement des ovaires et la distension de l'abdomen.

Ces indications ne s'appliquent pas exactement au genre *Termes*. Il n'y a, chez le termite lucifuge, pas de loge royale entièrement close, il n'y a pas de jardins de champignons. Le développement de l'espèce européenne est ralenti d'autre part à intervalles réguliers par la succession des saisons froides. Dans le low country de Ceylan, où la température (à l'ombre) se maintient toute l'année entre 23 et 32°, le développement marche probablement plus vite. Je ne crois pas trop m'éloigner de la vérité, en faisant pour l'espèce qui nous occupe (*T. Redemanni*) les suppositions suivantes :

La chambre nuptiale ayant été établie par le couple fondateur, la première ponte aurait lieu au bout de dix à quinze jours ; l'éclosion des larves se produirait cinq ou six jours plus tard, la mue (hypnose) au bout de trois à quatre mois. C'est plus tard seulement, qu'après avoir installé quelques jardins, les ouvriers se trouveraient en nombre suffisant pour construire la loge royale (définitive) et emmurer leurs parents. Une femelle longue de

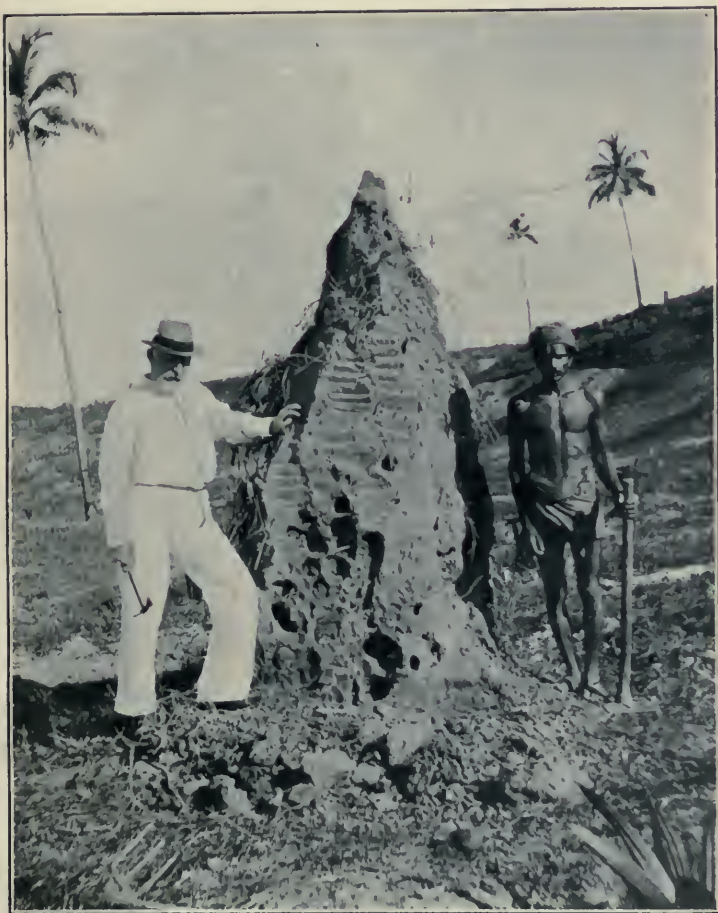
19 mm. aurait à peu près deux ans, une reine de 4 à 5 cm., ayant déjà la grosseur du petit doigt, en aurait peut-être quatre.

Le planteur qui parcourt sa plantation (cocotiers) rencontre çà et là des monticules groupés d'une façon irrégulière, percés d'ouvertures plus ou moins larges. Chaque groupe de monticules révèle la présence d'une termitière en formation. Celle-ci, presque entièrement souterraine, comprend un certain nombre de loges occupées par des jardins. La reine et le roi sont déjà enfermés dans leur cellule à un ou deux pieds de profondeur. Les ouvertures, futures cheminées, ne servent pas seulement à l'aération des loges; leurs parois forment la première charpente de l'édifice et c'est par cette voie que les habitants vont et viennent pour jeter au dehors les déblais de l'intérieur. Les termites travaillant à ce moment à découvrir, on peut, si les circonstances sont favorables, les observer à loisir.

Campés autour de l'orifice, de nombreux ouvriers s'occupent à en relever les bords sous la surveillance d'une escouade de soldats. Les grains de terre qu'ils apportent de l'intérieur et tiennent entre leurs mandibules font l'office de moellons. Imbibés de salive, ils sont mis en place les uns au-dessus des autres, palpés au moyen des antennes et soigneusement ajustés.

L'expérience relatée ci-après a été faite le 25 décembre 1909, à Ambalangoda, dans le but de contrôler à la loupe la reconstruction de la paroi.

Il est 10 heures du matin. Le ciel est couvert; le thermomètre marque 28°. La termitière (*T. Redemanni*), faite d'une terre jaunâtre, forme un large cône élevé d'un mètre, avec plusieurs cheminées d'aération qui s'ouvrent obliquement un peu en dessous du sommet.



Coupe d'une termitière du *Termes Redemanni*,
observée à Ambalangoda (Ceylan).

D'après une photographie de C. Ferrière.

J'incise la paroi au moyen d'une hachette et découvre, à environ 12 cm. de profondeur, une loge arrondie de la grosseur d'une orange. Le corps spongieux est laissé intact. On ne voit à ce moment qu'un petit nombre de termites à sa surface. J'enlève entièrement la paroi externe, balaie les débris et m'éloigne quelques instants.

Revenu au bout d'une heure, je trouve la surface du corps spongieux et les bords de la loge couverts de termites. L'ouverture pratiquée dans la paroi est déjà à moitié fermée par un opercule de terre mouillée, découpé en dentelle, tranchant sur les parties voisines par sa couleur plus foncée.

Cet opercule, dont la direction est à peu près verticale, s'appuie à la surface de la meule au moyen de petits piliers de terre. Un interstice de quelques millimètres, ménagé sur les bords, laisse voir un grand nombre de têtes jaunes dirigées en dehors. C'est une rangée de soldats qui paraissent monter la garde et forment tout autour de l'ouverture un cercle à peu près continu. Il faut dire que de petites fourmis extrêmement agiles (*Plagiolepis longipes*) rôdent dans le voisinage et cherchent à dérober les jeunes larves. Les soldats ont pour mission de défendre ces dernières.

Dans les découpures de l'opercule se voient de nombreux ouvriers occupés au travail de reconstruction. Tenant entre leurs mandibules un grain de terre, ils l'imbibent de salive et le pétrissent avec leurs pièces buccales avant de le mettre en place. Parfois, un ouvrier prend un grain de terre de la bouche d'un autre et le mâchonne à son tour. Les soldats, mêlés çà et là aux ouvriers, n'apportent pas eux-mêmes des matériaux, mais remplissent la fonction de surveillants. Tâtant les petits

moellons au moyen de leurs antennes, ils s'aident à les ajuster exactement. Le gros de l'ouvrage se faisant de l'intérieur, les têtes des cimenteurs se voient seules dans les découpures de l'opercule. Quelques termites se tiennent cependant à l'extérieur (malgré l'ardeur du soleil) et, aussi longtemps que la paroi est incomplète, aident les ouvriers à compléter leur travail. Les parties nouvellement construites restent longtemps encore humides, de couleur foncée. Cette humidité provient, dans le cas particulier, de la salive qui imbibe les granules et les agglutine.

Penché sur la termitière, j'ai observé à la loupe, pendant plus d'une heure, sans voir une seule fois un termite se retourner et vider son rectum ¹. Le liquide agglutinant, clair et transparent, ne ressemble nullement d'ailleurs au contenu intestinal qui, chez les termites vrais (ouvriers adultes), est en majeure partie formé de débris de bois.

Il paraît donc établi que le ciment employé par le *T. Redemanni* pour la construction de sa termitière est uniquement de la salive. Les termites en général ont, outre leurs glandes salivaires (glandes en grappes situées dans le thorax), deux vastes réservoirs qui débouchent avec celles-ci en dessous de la langue. Ces réservoirs, remplis d'un liquide visqueux, remplissent, chez certains individus, les trois quarts environ de l'abdomen. La quantité de liquide employée au cours du travail de construction rend compte de ce fait connu depuis longtemps, que les termites ne bâtissent presque jamais par un temps sec. Il faut, pour que le travail puisse s'effec-

¹ Il en est autrement des *Eutermes* (groupe des *Nasuti*). Ayant observé le long d'un cocotier des *E. ceylonicus* Holm. occupés à réparer leur tunnel, j'ai constaté, qu'avant de se décharger du grain de terre qu'il apporte, l'ouvrier se retourne et dépose sur la brèche une goutte jaunâtre échappée de l'intestin. Voir *Ann. Soc. ent. de France*, 1910, p. 129.

tuer, que la terre soit imprégnée d'humidité. C'est donc en sortant tout de suite après la pluie que l'on a le plus de chance de trouver ces insectes en train de bâtir; et quoique le gros de l'ouvrage se fasse le plus souvent de nuit, on observe parfois des termites qui maçonnerent en plein soleil.

Pressé par le temps et un peu courbaturé, je ne pus suivre jusqu'à la fin la réparation de la brèche. Mais étant revenu quinze jours après, je vis non seulement que les termites avaient fermé hermétiquement la loge, mais que l'excavation profonde pratiquée dans la paroi était, elle aussi, presque entièrement nivelée.

Ce dernier travail (apposition de nouvelles couches à la face externe de l'opercule) avait été effectué, je pense, au moyen de petites ouvertures ménagées dans la paroi. Il est peu probable, en effet, que les termites s'aventurent à la surface du dôme sans se réserver le moyen de rentrer à l'intérieur en cas d'alerte.

L'observation qui précède se borne à la réparation d'une loge unique. Dans une autre expérience (ablation de la paroi latérale entière) pratiquée sur une termitière de *T. Redemanni* haute de deux mètres, je pus me convaincre qu'une colonie en pleine vitalité est capable de cloisonner simultanément une vingtaine de loges en trois ou quatre heures. Il importe seulement, pour que l'essai réussisse, de laisser les corps spongieux parfaitement intacts, autrement les termites, n'ayant plus rien à conserver, ne font plus d'opercules superficiels et se bornent à boucher les petits canaux qui de l'intérieur des loges permettent de pénétrer au fond du dôme.

Il ressort des faits relatés ci-dessus : 1° que le liquide employé par le *T. Redemanni* pour agglutiner les grains de terre est uniquement la salive ; 2° que, une loge ayant

été ouverte, ces insectes établissent tout d'abord une charpente ajourée en forme de dentelle, permettant une libre communication de l'intérieur à l'extérieur, puis ferment successivement par apport de nouveaux matériaux les ouvertures qui la traversent.

Les dimensions énormes qu'atteignent certaines termitières (6 mètres de hauteur pour une espèce australienne) s'expliquent par le nombre prodigieux des travailleurs d'une part, de l'autre par la durée du temps employé au travail de construction. L'édification d'un dôme haut de deux mètres exige vraisemblablement pour le *T. Redemanni* un travail de dix à douze années¹.

Résumant les données qui précèdent, je relève en quelques mots les traits essentiels.

La termitière (*T. Redemanni*) est une construction en terre durcie abritant d'ordinaire² une communauté unique.

La communauté comprend plusieurs sortes d'individus :

1° Une ou plusieurs reines (quatre au maximum pour l'espèce qui nous occupe) ; 2° un ou deux rois ; 3° les ouvriers ; 4° les soldats ; 5° les larves ; 6° à certaines époques, des individus sexués (nymphe et imago) ; 7° parfois une ou plusieurs femelles de remplacement (néotènes).

La reine, véritable machine à pondre, enfermée avec le roi dans une cellule close, est nourrie de champignons

¹ Le Dr Machon de Lausanne a vu à Tacurú-pucú (en français fourmilière haute) dans le Haut-Parana (Paraguay) une termitière qui, observée dès son début, avait atteint en onze ans une hauteur de 3 mètres 90 centimètres.

² Je dis d'ordinaire, parce que dans certains cas exceptionnels le dôme du *T. Redemanni* peut renfermer des colonies parasites appartenant par exemple au *Termes ceylonicus* Wasm. au *Microtermes globicola* Wasm. ou au *Capritermes incola* Wasm.

et de salive. Le rôle du roi est de féconder les œufs. Les ouvriers, dont le nombre peut être évalué à plusieurs centaines de mille dans une colonie prospère, ont pour mission principale de recueillir au dehors, en rongant des arbres morts, la pâte de bois nécessaire et de former au moyen de cette pâte les jardins de champignons destinés à l'alimentation des larves, ainsi que du couple royal; ils vaquent aux travaux de construction. Leur nourriture consiste en débris de bois avec un supplément de mycotètes destiné à l'ensemencement des jardins. — Les soldats, dont le nombre répond au tiers environ de celui des ouvriers, sont tout d'abord préposés à la défense. Partageant avec les ouvriers les soins à donner au couple royal, ils ont au surplus la direction morale de la colonie et dirigent plus spécialement les travaux de construction. Incapables (à cause de la forme de leurs mandibules) de ronger du bois dur, ils se nourrissent probablement de pâte ligneuse déjà ramollie, ainsi que d'une certaine quantité de mycotètes.

Les œufs, pondus dans la loge royale au nombre de 20 à 30 milliers par jour, sont, après avoir été léchés, transportés sur les jardins par les ouvriers et les soldats. L'éclosion des jeunes a lieu probablement au bout de cinq ou six jours. Les larves se nourrissent de mycotètes. L'hypnose répond à une mue à la fois externe et interne ensuite de laquelle le termite passe de l'état larvaire à l'âge adulte.

Les nymphes, qui apparaissent à une certaine époque (avril-août) et sont destinées à former des sexués (imagos) n'habitent pas des loges spéciales, mais sont mêlées çà et là aux ouvriers et aux soldats. Les imagos, quoique capables de ronger le bois, restent jusqu'au jour de l'essaimage confinées à l'intérieur. Leur nourriture se com-

pose de pâte ligneuse avec un supplément de mycotêtes.

L'essaimage a lieu par des ouvertures taillées tout exprès par les ouvriers et les soldats, sous la surveillance de ces derniers. Les sexués (mâles et femelles), après avoir volé pendant une demi-heure ou une heure, retombent sur le sol, perdent leurs ailes, s'associent par couples et font leur promenade nuptiale. L'accouplement a lieu quelques jours plus tard. Le jeune couple creuse dans la terre une cavité close qui servira à la ponte. Celle-ci commence au bout de dix à quinze jours. Les premières générations comprennent exclusivement des ouvriers ; les nymphes viennent ensuite et en dernier lieu les soldats. Au bout de quelque temps, les travailleurs étant déjà en nombre, la reine et le roi sont emmurés. Leur régime se compose désormais de mycotêtes et de salive. C'est au bout de quelques années seulement que la reine atteint son développement complet.

La termitière, d'abord souterraine, s'élève peu à peu au-dessus du sol. L'édifice, fait de grains de terre apportés un à un, agglutinés par la salive, est recouvert d'un revêtement si solide, ses ouvertures (toujours très petites) sont d'ailleurs si bien masquées et protégées, que (sauf en cas d'accidents) aucun ennemi ne peut pénétrer à l'intérieur.

Disposé de la sorte le dôme du termite est admirablement adapté à la destination qui lui est propre.

Protégé par son épaisse carapace, le nid abrite en toute sécurité les innombrables petits êtres qui se pressent à l'intérieur.

Au premier abord la termitière paraît morte. L'observateur qui s'approche ne voit rien remuer à la surface.

C'est là cependant que des milliers de travailleurs

poursuivent dans la nuit leur incessant labeur, leur activité inlassable, sans qu'aucune défaillance, aucune querelle intestine vienne jamais les entraver. C'est là qu'emmurée dans sa cellule, la reine continue de pondre, pendant des années et des années, sans jamais s'interrompre ou s'arrêter. C'est là que des myriades de jeunes larves éclosent chaque jour et trouvent leur pâture au milieu des jardins de champignons soigneusement préparés. C'est là que les gracieux « éphémères » forment leurs ailes diaphanes et, fidèles eux aussi à la tâche qui leur incombe, attendent l'heure marquée où ils prendront leur essor.

Y a-t-il dans la nature entière une république si bien ordonnée, une division du travail si judicieuse et si parfaite ?

Y a-t-il quelque part ailleurs une telle entente tacite, une telle persévérance, une telle abnégation vis-à-vis du devoir ?

Et quelle est la sagesse (intelligence ou instinct) qui guide ces petits êtres dans leurs voies diverses, tendant leurs énergies vers ce but unique : le bien de la communauté dans son ensemble ?

Incapable de répondre, le naturaliste qui a réussi à pénétrer quelque peu la biologie des termites se recueille en silence, absorbé dans ses pensées ; empli d'une émotion secrète, il admire, sans chercher à l'expliquer, un spectacle qui dépasse son entendement et son savoir.

D^r E. BUGNION.



LE LAC VOYAGEUR

ROMAN DES MONTAGNES D'UNTERWALD

CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

XX

Un vieux pèlerin suit la route montagnarde qui serpente en mols contours dans la vallée de Richwyl et longe les monts de Rudenz. La neige seule est plus blanche que sa barbe floconneuse, seuls les lourds nuages sont plus fatigués de voyager que lui, mais le lac n'est pas plus profond que sa joie, ni le paysage plus pur que son cœur. Il semble que sa personne dégage de la lumière, en dépit de l'étincelante splendeur hivernale qui l'environne de toutes parts.

Un manteau usé jusqu'à la corde enveloppe son froc brun, ses souliers sont déchirés et son chapeau déformé par les intempéries.

C'est Père Frowin. Il s'arrête pour aspirer l'air rude de la montagne. Il lui semble qu'une force nouvelle coule dans ses membres. Le charme de la patrie agit sur lui. Plus que quelques pas d'ascension, en passant près du château des Escargots, et du haut des pentes neigeuses il pourra apercevoir le lac et les premières maisons d'Espane. Une impatience juvénile lui met des ailes aux pieds. Son bâton se lève et s'abaisse d'un mouvement rythmique et dessine des trous ronds dans la neige fraîche des talus.

¹ Pour les quatre premières parties, voir les livraisons de février à mai.

Encore un contour. Le paysage s'élargit, et le vallon entr'ouvre ses portes. Les cimes des Anges resplendent. La Vierge du Hasli salue de sa main d'argent. La Gum, les monts Holschi se dressent lentement à l'horizon. Alors quelque chose de puissant amollit ses genoux, et le force à les ployer dans la neige tendre. Il s'est prosterné ainsi quand il a vu Jérusalem briller et luire à l'orient comme l'aimable étoile du matin.

Espane ! le voici, le village paisible qu'il a cru ne jamais plus pouvoir atteindre. Il lève les bras, comme en extase, et crie :

— *Salve ! Salve ! patria...* mon pays !

Et des larmes roulent le long de ses joues. A la face du cher tableau qu'il contemple avec une silencieuse ferveur, il fait le vœu d'ériger, à cette place même, une chapelle en l'honneur de Dieu : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que je puis fouler de nouveau le sol de la patrie après avoir pu marcher sur les sentiers que suivit le Sauveur ! »

Les cimes des pins de la forêt du Sacrement ne s'inclinent-elles pas pour lui souhaiter la bienvenue ? Ou bien est-il en proie au vertige des impressions surhumaines qui l'agitent ? Il entend le psaume des torrents, de la Lop et de la Dundel, qu'il a cru percevoir encore sur la montagne de Sion, quand les carmes déchaussés chantaient le *Magnificat*. Voici les sapins qu'il croyait entendre bruire en Galilée, comme chez lui durant les nuits de föhn. Il lui semble que tout entonne autour de lui un hymne de pureté et de paix hivernale, propice à la méditation divine. Ou sont-ce les cloches d'Espane qui se mettent à sonner ? Car le temps de Noël est proche.

Voici le lac ! Ne repose-t-il pas comme un mort, si pâle, avec ses yeux clos ? Voici le champ tout blanc où le printemps prochain, peut-être, les moissons germeront, si la bénédiction de Dieu a reposé sur son pèlerinage !

Personne ne connaît son retour. Il n'a pas pu le prévoir d'avance lui-même ; car il marche, jour après jour, depuis des mois, en utilisant toutes les chances de locomotion qui se présentent en route. Il n'a pas fait son pèlerinage comme un

simple pèlerin, mais comme un pénitent : ne s'est-il pas chargé des péchés de toute sa commune ? Et il sent que le fardeau s'allège au fur et à mesure, comme si chaque mortification qu'il s'impose détachait de lui quelque péché. Or il en a assumé un si grand nombre !

En revoyant son pays, il se sent presque complètement libéré et son âme est si légère ! Sans doute, bien des choses ont été expiées par son intercession. Le lac est-il prêt à voyager à son tour ? Il tremble d'interroger à ce sujet le premier homme qu'il rencontrera.

Comme il traverse la forêt, il croise le Trollisepp, qui traîne au moyen de grosses cordes les troncs des hêtres abattus le long des crevasses creusées par les avalanches. S'arc-boutant pour retenir sa charge, il arrache de sa tête son bonnet de laine :

— Jésus-Marie ! On vous revoit enfin à Espane !

— Oui, oui, Sepp. Béni soit le Seigneur Jésus !

— En éternité, amen !

— Et comment va-t'on au village ?

— Hé ! on vivote tant bien que mal. Nous sommes du moins contents. Il n'y a pas grand chose de neuf.

— Et là-bas... au bord du lac ? demande Père Frowin avec hésitation.

— Ah ! là-bas... ça marche ! La semaine prochaine, vers le 9 janvier, on doit faire sauter la mine. Ça nous effraie un peu, toute cette poudre de malheur !

— Le Tout-Puissant y veillera, Trollisepp.

Une joyeuse satisfaction tremble dans sa voix.

Ainsi donc on est à la veille de faire sauter la mine, à la veille de l'achèvement ! C'est Dieu qui a guidé l'aiguille du cadran, puisqu'il revient à l'heure exacte.

Quand Père Frowin arrive devant sa hutte blottie sous la neige, les accents familiers tombent de ses lèvres : « Mon petit chez-moi ! mon petit chez-moi ! »

Un chardonneret prend son essor à travers la forêt pour aller porter à tous les oiseaux la bonne nouvelle du retour de leur

vieil ami. Autour de la chapelle, il remarque l'empreinte de traces fraîches. Elles proviennent sans doute de l'un de ses fidèles, venu pour le voir. Il a faim et soif. Il est vrai que l'enfant n'est plus là, pour pourvoir aux soins du ménage. Il pense à elle avec tant de tendresse ! Qu'est-elle devenue là-haut, la petite sauvageonne ? Peut-être une novice, ou une jeune fille pieuse et de manières décentes ? Bientôt il ira la chercher, pour la ramener au logis, à moins qu'elle ne préfère devenir nonne.

Mais il n'a qu'à sonner la petite cloche de la chapelle du Sacrement pour que montent de la vallée toutes les bonnes gens d'Españe : la Plodergred, la Franz Sepp Babe, la fière Thaddéa, l'Almnoggeli, avec leurs offrandes, des fromages ronds, de la viande fumée, et du lait, avant d'aller répandre partout la bonne nouvelle : « Père Frowin est de retour ! notre Père Frowin ! » Non, il n'a vraiment pas besoin de se soucier de son pain quotidien. N'est-il pas comme l'érable de la forêt ou les corbeaux des champs, qui ne filent ni ne tissent et qui sont cependant si splendidement vêtus et nourris ?

Mais il a besoin de repos, avant tout, rien que de repos. Il lui tarde d'être sur son matelas d'herbe marine dans la cellule basse, où le crucifix suspendu à la cloison et surmonté de cette sentence du bienheureux Nicolas de Flüe :

O mon Maître et mon Dieu, éloigne de moi tout ce qui m'empêche d'aller vers Toi !

O mon Maître et mon Dieu, donne-moi tout ce qui me rapproche de [Toi !

O mon Maître et mon Dieu, prends-moi et donne-moi tout entier à Toi !

Et tandis qu'il s'endort, il lui semble que son pays étend sur lui ses ailes miséricordieuses et le prend en grâce dans son sein.

Le matin suivant, Weidstrudeli se tient devant la porte de Père Frowin. Il s'effare. Comment vient-elle jusqu'ici, du lointain couvent ? Mais un regard sur le visage, levé sur lui avec ses yeux ardents et ses traits tendus, un regard sur la toison de boucles sauvages qui s'échappe du foulard noué autour de la tête le renseigne. Non, ce n'est pas là une élève du couvent,

ni une âme tournée vers Dieu, mais une douloureuse enfant de passion. Tandis qu'il examine attentivement la jeune fille, revêtue de la petite jupe de cotonnade des servantes, une vague de pourpre afflue soudain à son pâle visage. Et une tourmente certitude sillonne l'esprit du chaste pénitent. C'est donc la voie qu'elle a choisie, la pauvre enfant... durant son absence!... Et c'est justement de cela qu'il a cherché à la préserver en l'éloignant. Il songe involontairement à la Vierge Marie et à la crèche bordée de marbre, où il a si ardemment prié pour celle qu'il avait laissée derrière lui.... Pourquoi n'a-t-elle pas protégé sa pauvre petite vierge?

— Père Frowin ! jubile Gloria en lui baisant les deux mains.

Il les étend toutes les deux sur sa tête, dans un geste de bénédiction :

— Enfant ! enfant de Dieu !

Elle dit simplement :

— Je suis maintenant la servante de Vital Andacher, au Schorenegg....

Elle croit que tout est dit. Et il est vrai qu'il sait déjà tout.

— Qu'est-il arrivé à Saint-Nicolas ?

Elle cherche dans son souvenir comme pour se rappeler une chose qui a dès longtemps disparu de son horizon.

— O Père Frowin, je me suis bientôt enfuie... comme je l'avais dit. Je n'aurais jamais pu supporter d'être emprisonnée. Je me suis sauvée pendant la nuit de la terrible tempête... je suis allée chez Andacher, et je l'ai prié de me garder.

— L'aimes-tu ? interroge-t-il gravement.

— Je suis tout amour ! dit-elle en levant franchement les yeux vers lui.

— Et lui... t'aime-t-il ?

La lumière s'éteint sur le visage de Gloria, mais l'expression d'extase persiste.

— Il n'est que bonté ! dit-elle en baissant les paupières.

Et Père Frowin comprend que c'est la femme qui a été la sollicitieuse d'amour.

Il se revoit soudain transporté en esprit en Terre-Sainte, où il a logé dans un monastère de carmélites qui lui lavaient les pieds, après le repas du soir, avec de l'eau de romarin et les baisaient. A la même heure, un homme embrassait peut-être l'enfant, dans la forêt sombre... et il n'a pas pu la préserver de l'amour qui vient « comme un larron dans la nuit. »

Une autre fois, les moines ont entonné le *Magnificat* sur la montagne de Sion. Les pèlerins pleuraient et il en fit autant. Maintenant encore, il sent ses yeux pleins de larmes, mais cette fois-ci, c'est une onde amère.

— Le péché... Gloria !

Mais l'enfant, à la mémoire fidèle, répond doucement :

— Ne m'avez-vous pas dit que le péché était un crime contre l'amour?... Je ne sais rien du péché !

— Mais la loi de Dieu et des hommes, enfant... mais la morale et les mœurs ?

— Je ne les connais pas. Vous ne m'avez appris qu'à respecter les commandements de Dieu.... Je n'ai pas tué... je n'ai pas volé... je n'ai pas convoité le bien de mon prochain... je ne suis rien qu'amour !

Il ne réussit pas à la sortir de là.

Puis, comme si elle parlait d'une chose de moindre importance, elle ajoute :

— Vital dit que nous nous marierons, après le percement de la galerie.

Alors Père Frowin se redresse :

— Oui, tu dois te marier... ce sera là mon premier souci.

— Mais... mais... objecte-t-elle, le Loup noir croit que je suis sa fille.

— Le Loup noir ?

— Oui, l'homme sauvage, qui vide toujours la jatte de lait que je place près de la chapelle, en offrande pour les gnomes.... Ce doit être un meurtrier... il veut se présenter comme volontaire pour allumer la mine.

Elle parle dans une fièvre d'excitation, et les paroles jaillissent pêle-mêle de ses lèvres.

Le vieillard en est tout troublé ; il ne se rend pas, d'après les dires de l'enfant, un compte bien net de tout ce qui s'est passé. Mais ce qu'il comprend, c'est que le temps ne s'est pas arrêté et que bien des destinées se sont accomplies à Espane durant son pèlerinage.

Le Loup noir vient auprès de Père Frowin comme jadis pour chercher conseil et secours. Il ose se montrer, maintenant, puisque la proclamation promet l'impunité au volontaire. Il veut savoir ce que l'ermite connaît de l'origine de sa protégée. Le saint homme lui remet le petit billet jauni qu'il a trouvé jadis épinglé aux langes de l'enfant, et sur lequel il était écrit : « Père Frowin, accueillez cette enfant pour l'amour du Christ, et gardez-la, afin qu'elle ne soit pas punie de Dieu, mais qu'elle grandisse loin des hommes dans la chapelle de la Vierge. Le Seigneur vous en récompensera dans l'éternité. Amen ! »

Tandis que le braconnier lit lentement, une violente émotion soulève sa poitrine demi-nue. Quelque chose d'humain tressaille sous son masque animal.

Sacrebleu !... sacrebleu !... c'est bien là l'écriture d'Amili, il l'aurait reconnue entre cent autres. Elle lui a écrit ainsi lorsqu'elle a senti la mort proche, et que les forces lui manquèrent pour le voyage en Amérique. Et c'est alors, sans doute, qu'elle a mis l'enfant sous la protection de la Vierge et de l'ermite, afin qu'elle ne grandit point parmi les hommes avec le stigmate infamant d'un enfant du crime.

Père Frowin observe le Loup noir, pendant qu'il lit et son pressentiment de longues années se mue en certitude. Non, l'enfant n'a pas dégénéré : l'enfant de la tendre Amili et de l'indomptable Mathys. Avec la douce soumission de la mère, et l'irrésistible soif d'indépendance du père, elle a braconné sur le domaine de l'amour. Et comme Père Frowin ne s'est pas permis de juger le père, il y a tant d'années, il ne juge pas l'enfant aujourd'hui. C'est l'affaire d'un autre. Chaque faute porte en elle son châtiment ; il ne convient pas aux hommes d'empiéter sur la justice divine....

Le Loup noir se déclare prêt à allumer la mine pour obtenir

la rémission de son crime. Père Frowin approuve sa résolution et se charge de toutes les négociations nécessaires avec la Société du lac. L'homme se présentera au jour et à l'heure convenus. Comme il a déjà servi dans les mines d'argent du nouveau monde, on peut avoir parfaitement confiance en ses services....

La double bonne nouvelle se répand à travers Espane avec la rapidité de l'éclair : Père Frowin est revenu de Terre-Sainte et un volontaire s'est offert ! Personne ne sait son nom, mais on assure que c'est un homme d'Espane.

XXI

Il a lui, le jour mémorable, le jour dont les générations futures parleront encore au coin de l'âtre, le jour fixé pour faire sauter la mine. Le calendrier marque le 9 janvier. Le brouillard qui a obscurci la vallée depuis un certain temps se partage comme le rideau d'une scène géante, où se jouera dans le décor du paysage alpestre le dernier acte d'un drame auguste, drame où l'homme, dans son audace, a porté la main sur la nature sacrée et corrigé d'un esprit hardi les plans de la création.

C'est aujourd'hui que sera porté le dernier coup dans ce long duel entre les faibles hommes et les forces puissantes de la nature ; c'est aujourd'hui que la défaite du vaincu sera proclamée. Les cimes gigantesques des Schreckhörner se dressent à l'arrière-plan, comme des esprits courroucés, prêts à témoigner contre les créatures éphémères qui ont l'outrecuidance de renverser les décrets éternels. La Vierge du Hasli semble envoyer, dans sa chaste splendeur, un dernier salut au lac condamné à mort. Le Schynberg et la Gum narguent les hommes dans un défi muet, car le mugissement de leurs torrents s'est figé sous la glace. Tout est captif du gel. Les gens de la vallée ont choisi cette époque pour le dernier assaut, car le niveau des eaux y est particulièrement bas.

Tout le peuple d'Espane est sur pied. Son humeur toujours gaie a fait place à un sérieux solennel. Car c'est un jour grave succédant à de graves semaines. Beaucoup ne parlent qu'à mi-

voix, comme dans la chambre d'un agonisant, des indicibles efforts des derniers jours et des dernières nuits, où des centaines de mains ont été actives tour à tour, pour hisser, dans les ténèbres et dans un air étouffant, la tonne de poudre et l'y installer.

Le nom de Vital Andacher vole sur toutes les lèvres. Si l'entreprise réussit, c'est à lui que l'on devra brûler la plus grosse chandelle. Mais que se passera-t-il encore dans la sombre galerie, durant les heures prochaines? La poudre de la mèche d'allumage est-elle devenue humide? Les blocs de rocher boucheront-ils, sous l'effort de l'eau jaillissante, le canal après l'explosion? Partout l'angoisse et l'incertitude.

Sur les collines qui dominent la galerie, la foule s'est assemblée. Le rouet et le métier du tisserand sont abandonnés, la table d'auberge et les étables délaissées. Mais dans les églises les vieilles femmes infirmes qui ne peuvent aller plus loin se réunissent chez la Mère de Dieu pour implorer son assistance : « Sainte Marie, intercédez pour nous ! » Il est gros de prière, le lourd silence qui plane sur tout ce peuple dans l'attente. Le lac repose comme un mort sous le suaire blanc, mais il ne fait que sommeiller. Que leur réservera son réveil? Bondira-t-il hors de la vallée par grands élans fous comme le bélier de l'Écriture, ou maintiendra-t-il, envers et contre tous, sa domination héréditaire?

Le vieux Melk Gasser parcourt le village comme un insensé et exhorte les gens :

— Priez... priez... le jour du jugement dernier est venu... tout Obderhalden va être englouti !

Les hommes et les femmes lèvent les bras au ciel, et l'on ne sait plus s'ils le font par allégresse ou par crainte, pour louer Dieu ou pour invoquer les saints.

Thaddéa est debout à l'entrée de la galerie, comme une conductrice d'armée se place au premier rang quand il s'agit de monter à l'assaut. Quelque chose de rigide durcit ses traits. Tant de choses dépendent pour elle de l'heure prochaine ! Elle ne détourne pas les yeux de la sombre ouverture.

Vital vient d'y disparaître, suivi du volontaire et de deux mineurs, pour donner les dernières instructions et tout surveiller. Il l'a brièvement saluée. L'hostilité qui n'a fait que s'accroître entre eux depuis leur dernière rencontre pèse lourdement sur le cœur de Thaddéa.

Même si le ciel et le lac sont dociles à ses vœux, les hommes le seront-ils à leur tour ? Tant de bruits divers circulent, auxquels il lui répugne de prêter créance. Elle épousera l'homme qui aura le plus mérité dans l'entreprise du lac. C'est décidé, Zniderist le sait bien. Il n'est pas loin d'elle, debout, au milieu de la commission des délégués du gouvernement. Mais il ne se hasarde pas jusqu'à elle, pour lui parler. Le silence est le mot d'ordre. C'est la destinée qui parlera par la bouche du rocher. Depuis que Thaddéa a remis ses fiançailles, lors du revirement qui se produisit en faveur d'Andacher, il sait que les choses tournent mal pour lui. Il attend les événements qui vont se dérouler.

Pierre de la Hubelmatt est là, et parle d'un air important aux notabilités, comme s'il avait, pour travailler à l'avancement de l'œuvre, tenu vingt ans la pioche en mains. Dans l'intérieur de la sombre galerie, qui n'est éclairée que d'une maigre lampe, Vital Andacher donne tranquillement les derniers ordres au volontaire inconnu. L'homme s'est présenté à l'heure exacte. Personne ne le connaît. Il est véritablement d'un aspect sauvage et repoussant, mais il paraît de bonne volonté et semble avoir de l'expérience dans la manipulation des outils et de la poudre.

Andacher lui explique la conduite à tenir. D'abord, il coupera le bout du tuyau rempli de poudre, contenu dans une chape de bois, enduite de résine, le saupoudrera de poussière de poudre, y fixera une mèche et l'allumera ; elle brûlera l'espace de quelques minutes qui lui permettront de prendre la fuite ; sans cela, que Dieu lui vienne en aide !

L'homme grogne un assentiment et reste à son poste, tandis que le chef et les mineurs sortent lentement de la galerie.

Quand il reparait à la lumière du jour, Andacher enve-

loppe d'un regard scrutateur le paysage ensoleillé, la foule silencieuse, massée sur le défilé, et les cimes couvertes de neige à l'arrière-plan. Et ses yeux se reposent, l'espace de quelques secondes, sur les traits tendus de Thaddéa. Quelque chose comme une salutation spirituelle s'échange entre eux et les unit dans une même espérance.

Puis il lève le bras comme un chef qui donne le signal de l'attaque.

Des salves de mortiers éclatent sur les collines du Kaiserstuhl : c'est le signal convenu. Un canon posté au Landenberg, à Wyserlon, et dont l'écho répercute cent fois le tonnerre à travers la plaine, répand l'alarme dans tout Ob- et Nidderhalden, et de nouveau retentit le cri de malheur :

— Priez... priez ! Le dernier jour est venu ! Tout Obderhalden va être englouti !

La route du défilé est barrée. Plusieurs maisons, sises au bord du lac, ont été évacuées par crainte des éboulements de terrain. Si le lac cède, il exigera sans doute un tribut et l'emportera avec lui.... Priez ! priez !

Là-haut, dans la maison du Schorenegg, Weidstrudeli palpitante s'accroupit, gémissante, au coin de l'âtre, quand elle entend la détonation du canon. Dans l'excitation de son angoisse, elle est atteinte des premières douleurs de l'enfantement : une vie palpite au-devant de la lumière. Là-bas, son bien-aimé et son père sont exposés au pire danger. Des gouttelettes de sueur froide perlent aux tempes de l'enfant épouvantée, qui, sans défense, supplie du regard la vieille cousine Victorli.

Dans la chapelle du Sacrement Père Frowin officie, implorant la bénédiction et l'aide du Seigneur tout-puissant et miséricordieux sur l'œuvre dangereuse : « *Benedicat et custodiat nos omnipotens et misericors dominus, pater, et filius, et spiritus sanctus. Amen !* »

En bas, dans les entrailles de la terre, l'homme qui s'est spontanément offert à accomplir la tâche périlleuse s'acquitte de sa mission avec un calme sombre et une rigoureuse précision. Il allume la mèche du brûlot. Puis il se retire, le long de

la galerie, avec une rapidité prudente, pour ne pas buter dans les ténèbres. Derrière lui, la mort guette... devant lui c'est l'acquiescement et la liberté !

Au cours de ces quelques minutes il voit toute sa vie sauvage se dérouler devant lui, comme à la clarté d'un éclair : Amili, deux paires de prunelles agonisantes, un paysage des Andes... le visage de Gloria, un autour qui prend l'essor, et il entend le son du cor de Dönni Baschi,...

Il lève la tête, une lueur paraît.... C'est l'entrée de la galerie ! Il sort à la lumière du jour et donne, d'un coup de pistolet, le signal de son retour. Une rumeur court à travers la foule hâlante : le volontaire est sauvé. Il reste debout à l'ouverture de la galerie et écoute. Aucun bruit ne monte du sein de la terre.

Seule la plainte de l'insensé court les rangs : « Priez ! Priez ! Le jour du jugement dernier est venu ! » Les montres tremblent entre les mains fébriles. Que l'aiguille est lente à avancer... une... deux... trois... cinq minutes ! Un silence de mort à l'entour, un silence de mort dans les voûtes souterraines.

Six... sept... huit minutes !

Les cœurs faiblissent. Comme des voiles flasques, quand le vent tombe, les têtes se penchent.

Une lamentation s'élève, des cris retentissent : « La mine a raté ! » Tout l'argent, tout le métal mort et toute la belle force vive que les hommes ont prodigués resteront-ils enfouis dans le trou profond ?

Ecoutez ! Tous se dressent. Deux coups sourds se succèdent rapidement, et montent de la profondeur, mais le sol tremble à peine. Est-ce le salut ou la déception ? Tous les regards se fixent sur le lac. Pas une déchirure n'apparaît sur la surface blanche. Intact, intangible, le tyran bleu repose.

Et de nouveau l'accablement soupire à travers les rangs : « Tout a manqué ! Tout est perdu ! » Les femmes pleurent. Les hommes sentent quelque chose les étrangler à la gorge.

Mais voici... que se passe-t-il ? Des cris d'allégresse leur répondent des profondeurs : « Réussite ! Réussite ! » La tension torturante se résout dans l'appel délirant. Le mur qui séparait

l'effroi de l'espérance a croulé avec la paroi de roche qui séparait le lac du canal.

D'un élan, tous descendent les pentes abruptes qui conduisent à la galerie. Le volontaire est debout dans un nuage de fumée et de vapeur, semblable à un démon qui vient d'accomplir un acte de dévouement public. Sa poitrine travaille, puissamment soulevée, et ses dents de loup luisent.

— Il vient ! il vient ! crie-t-il.

Dans une grande excitation Vital Andacher, les bras tendus, court au-devant de la foule :

— Arrière ! arrière !... le lac vient ! le lac vient !

Et le lac vient... il vient vraiment.

Ce n'est d'abord qu'une horrible masse de débris de bois et de sable, puis un flot de fange noire, comme si le lac crachait, dans une dernière convulsion de révolte, sa rancune indomptable à la face des hommes.

D'abord, les spectateurs se taisent, comme s'ils ne pouvaient pas saisir ce qui se passe. Mais, soudain, quand l'élément pur et bouillonnant s'élance, comme pris de folie, dans l'ivresse du voyage, hors de la gueule béante, la joie jaillit plus haute et plus pure que les gerbes d'eau : la longue attente se fraie puissamment une voie. Plusieurs personnes pleurent encore, mais un accent de joie sanglotante tremble dans leur émotion.

L'allégresse monte jusqu'au village. Au sommet des tours, les cloches se mettent à sonner. Les vaches dans les étables répondent d'un mugissement à l'appel des bergers, comme au mois de mai, quand les prairies verdissent entre les haies rustiques. Quelques femmes tombent à genoux, comme si Dieu passait au milieu d'elles. La Plodergred, après un long silence de saisissement, a de nouveau la langue déliée.

Les « Secs » et les « Mouillés » se serrent la main, sans échanger une parole. Tous, à cette heure, sont membres d'un même parti. La discorde et la présomption sont emportées dans le sentiment bouillonnant de la réussite.

Jan Jöri a retiré son violon de dessous sa vareuse et joue

et danse en rond comme un insensé, et les enfants youlent autour de lui.

Batz le Siffleur reste-là, ahuri : « Ça me coupe le sifflet ! » murmure-t-il, et un son chuintant, étonné, passe à travers ses dents lorsqu'il pointe les lèvres, par habitude :

— Oui... c'est vrai... plus d'un petit pinson a déjà sifflé... mais ça ne fait pas le printemps !

D'un mouvement spontané Zniderist s'approche d'Andacher et lui tend la main. Les yeux des deux hommes sont pleins de larmes de fierté. Toute querelle, personnelle, tout désir égoïste leur semblent si mesquin, en face de la beauté de ce miracle : le lac qui voyage... parce qu'ils l'ont forcé à voyager ! Cordialement, sans échanger de paroles, ils s'étreignent les mains.

Thaddéa, qui est debout près de l'eau jaillissante et s'y mouille les doigts comme pour un baptême, assiste à l'acte de réconciliation. Ses traits rayonnent, tandis qu'elle contemple la haute stature de Vital. Il a vaincu, celui-là : elle lui appartient, elle veut aller à lui ! Mais elle remarque que son visage n'a plus l'expression heureuse et qu'il se détourne, comme si la crainte ou le dédain le retenaient. Leurs yeux se sont pourtant salués d'une façon brève et profonde.

Ah ! s'il pouvait maintenant, à la face de tous, attirer sur son cœur la femme de son choix, la jeune fille fière et consentante, comme une récompense qui lui est dévolue ! S'il pouvait se placer avec elle sous la gerbe d'eau du lac dompté, pour recevoir la bénédiction de l'onde fraîche ! Ce serait la couronne bienheureuse qui ferait oublier toutes les peines. Mais deux yeux suppliants le regardent avec une adoration infinie, du fond de l'eau étincelante. Là-bas, l'amour qui n'a pas attendu le soleil du succès pour s'épanouir dans l'ardente splendeur veille pour lui.

Vital va au-devant du volontaire, qui guette, comme un renard pris au piège, une issue dans la foule, et cherche à éviter les regards.

Avec ces mots : « Par Dieu ! vous avez fait de vaillante besogne ! » il veut lui tendre la main.

Mais l'autre s'y refuse et réplique :

— Je veux m'en aller.

— Où demeurez-vous ?

L'homme indique la montagne. Les délégués des autorités se pressent autour de lui.

— Vous avez mérité la gratitude de toute la commune, dit Sabbas von Büren. Qui êtes-vous ?

— Cela ne regarde personne ! répond l'homme et il cherche à s'échapper. Une crainte angoissée emplît ses yeux.

Gédéon Zurtannen lui dit :

— Qui que vous soyez, et quelle que soit l'action que vous ayez commise, vous êtes libre de tout châtiment, et vous pouvez aller où bon vous semblera, sans être molesté, dès que vous aurez dit votre nom.

Comme il hésite et persiste dans son silence, on appelle le vicaire Mathys.

— Monsieur le curé, dit Gédéon à l'ecclésiastique, si l'homme n'a pas confiance en nous, prononcez donc la formule d'absolution sur lui, comme cela a été promis dans la proclamation.

Alors le prêtre ceint l'étole et prend son bréviaire en mains.

Un éclair de reconnaissance sillonne le visage du Loup noir.

— Non ! c'est Josias ! s'écrie-t-il.

Celui-ci n'écoute pas l'exclamation de l'homme sauvage, mais il étend la main sur lui en signe de bénédiction.

Aux paroles : « *Benedicat te omnipotens Deus, pater et filius, et spiritus sanctus. Amen,* » tous les assistants font le signe de la croix. Mais l'homme réhabilité ne se signe point, ayant dès longtemps désappris ce geste. Et pareil au taureau qui fonce, cornes baissées, sur l'obstacle pour se frayer une voie, il crie aux gens d'une voix rauque :

— Je suis... je suis... Léonce Mathys... le braconnier... que vous le sachiez une fois pour toutes... et maintenant laissez-moi décamper !

Ces mots font l'effet d'une détonation dans la foule. Léonce !

Celui qui a été condamné à mort il y a vingt ans ! Personne n'avait songé à lui.

Vital recule, blanc jusqu'aux lèvres. Et c'est à cet homme-là qu'il a failli serrer la main ! La douleur et la haine font tressaillir son visage.

Léonce, qui l'observe sournoisement, s'éloigne, et quand il passe près de lui, il lui souffle, autant par haine qu'en guise d'avertissement :

— Et la Weidstrudeli... c'est mon enfant et celle d'Amili... que tu le saches ! Maintenant lâchez-moi... sacrebleu !

Tandis que les gens s'écartent, effarés devant son impétuosité sauvage, il s'en va, sans regarder ni à droite ni à gauche, à grands pas, droit devant lui, le long des pentes des monts de Rudenz, vers la corne d'Enfer. Et ils le laissent courir.

N'est-il pas libre et affranchi de tout ?

Et c'est maintenant un torrent montagnard, teinté d'émeraude dans les profondeurs, qui jaillit tumultueux de l'embouchure de la galerie et frappe d'un bouillonnement d'écume la crête des rochers. La vapeur de l'eau tiède venue des entrailles du lac se transforme, en s'élevant dans l'air glacé, en givre qui recouvre d'étranges ornements les arbres et les buissons des rives.

La porte de l'écluse n'a pu être abaissée tout de suite, à cause de la violence de l'eau bouillonnante et les flots se déversant dans le marécage y forment bientôt un lac, d'où la ruine des nobles de Hunwyl émerge comme un îlot.

Les cloches sonnent le tocsin d'alarme.... Mais plus haut que la clameur de l'inondation, monte le *Te Deum* dans l'église d'Espagne, le *Gloria tibi domine* du peuple des bergers !

La couverture de glace qui s'étend sur le lac se rompt avec fracas : on dirait un cœur de cristal qui se brise de douleur sous l'ingratitude des hommes.

Mais les vagues de la joie montent toujours plus haut. Au roulement solennel des tambours, et au son des fifres, le jeune enseigne des montagnards apporte la bannière aux armoiries

d'Obderhalden : deux clefs d'argent debout sur champ de gueule, et la plante, comme en temps de guerre sur les murs d'une citadelle conquise, à l'ouverture de la galerie, afin qu'elle flotte triomphante dans la brise fraîche des cascades écuman-tes....

Il y a bien des siècles que les gens de la vallée prièrent le pape Anastase I^{er} de leur donner cette bannière en souvenir, après qu'ils eurent délivré Rome des mains des barbares. Mais le pape se repentit de la leur avoir accordée et il envoya des messagers à leur poursuite pour la leur reprendre. Quand ceux-ci atteignirent le sommet des Alpes et qu'ils virent la rudesse du pays qu'habitaient ces gens-là, le chef dit aux siens, en faisant un signe de croix :

— C'est peut-être la volonté de Dieu qu'ils conservent la bannière. Aussi ne les poursuivrons-nous pas davantage....

Et les messagers s'en retournèrent. Mais le pape dit :

— Oui, c'est sans doute la volonté de Dieu que ces gens gardent la bannière. Car elle porte les clefs de saint Pierre qui ouvrent le royaume de Dieu à tous ceux qui sont purs de cœur.

Et c'est sans doute la volonté de Dieu que la bannière d'Obderhalden flotte aujourd'hui, triomphante, dans l'air que déplace le tyran bleu en s'enfuyant, vaincu, vers les vallées....

XXII

Le lac baisse chaque jour de trois pieds. Mais tout ce que le vindicatif compagnon découvre en parcelles de terrain, il le confisque, détachant le sol du rivage et l'engloutissant à jamais.

Plus le niveau du lac baisse, plus ses rives se crevas-sent et plusieurs lots de terre ont déjà été emportés par les ondes.

Un soudain effroi s'empare des gens d'Espane lorsqu'ils voient se produire tout près du village une crevasse qui enclave plusieurs arpents de terre recouverts de maisons, de granges et

d'arbres fruitiers. Le jardin du Hubelmattler disparaît une nuit dans le lac. Quand on veut démolir la grange, on trouve la Franz Sepp Babe sur la litière, frappée d'apoplexie, les yeux grands ouverts d'horreur. Les gens croient que c'est l'effroi causé par l'éboulement qui l'a tuée. Ce n'est cependant pas ce que le lac emporte, mais ce qu'il pourrait découvrir, qui l'a terrassée. Le lac seul le sait, et il ensevelit dans ses profondeurs le secret de la vieille femme.

Dans la nuit qui suit le percement de la galerie, tandis que l'allégresse monte de la vallée et que des feux de joie flambent sur les hauteurs, Gloria a mis au monde, dans la hutte du Schorenegg, au prix d'indicibles douleurs, l'enfant de son amour. Seule, la vieille Victorli veille auprès d'elle. On ne cherche pas même l'Almnoggeli ; car la naissance doit rester secrète pour l'heure, jusqu'à ce que Vital fasse les démarches nécessaires pour légaliser la situation.

Quand il revient à la maison au point du jour, escorté par les camarades de la fête, qui l'ont porté en triomphe à travers le village, comme le héros du jour, il ne témoigne pas une joie bruyante.

Le regard de Thaddéa et la déclaration de Mathys lui pèsent encore sur le cœur. Sa Weidstrudeli ! la fille de l'homme qui a assassiné son père et son frère ! et son enfant un rejeton de cette souche abhorrée !

Un jour, tandis que Gloria est déjà en pleine convalescence, elle demande à Vital, qui n'est toujours que tendresse et que bonté pour elle, de lui raconter les événements du jour du percement, et de lui parler du volontaire.

- S'est-il bien tiré d'affaire ?
- Oui, Strudeli, il a fait son devoir.
- Qui est-il ? Le connaît-on ?
- C'est Léonce Mathys... c'est ton père... Gloria....
- Léonce Mathys ! crie-t-elle... celui qui... jadis....
- Oui, Gloria, lui-même.
- Sainte Vierge Marie !
- Le connais-tu ? L'as-tu vu ? interroge-t-il.

— Oui, avoue-t-elle, pâle comme une morte... c'est le Loup noir !

— Il ne manquait plus que cela !

Ces paroles lui échappent avec la spontanéité d'un juron. Il longe la chambre, les bras croisés sur sa poitrine, et les yeux assombris. Il est vrai qu'on ne peut plus songer à le poursuivre, la montagne est dorénavant un lieu d'asile sacré pour lui.

— Qu'as-tu ? demande-t-elle, anxieuse.

Il élude la réponse.

— Les têtes fermentent de nouveau au village, dit-il d'une manière évasive. On a dû enlever aujourd'hui les cloches de la tour de l'église et transférer le service divin dans la chapelle d'Oberseewis. Ils ont même transporté hors de sa maison le vieux curé Zumstein, alité et malade.

Au cours de la vesprée, la cousine Victorli interroge Vital au sujet de Thaddéa. Les gens disent au village qu'elle a déclaré qu'elle n'épouserait qu'Andacher, et que ses fiançailles avec Zniderist sont absolument rompues.

Il lui impose silence et jette un furtif regard vers la cuisine où Gloria est occupée aux soins du ménage. Une vive rougeur empourpre son visage, quand il dit :

— Ce ne sont que des jaseries, cousine Victorli ! Est-ce que ce pauvre vermisseau-là ne doit pas avoir de père ? Ne me parle plus de cela.

Weidstrudeli, à laquelle aucune parole tombant des lèvres de son maître n'échappe, a perçu toute la conversation. Durant la soirée, elle s'efforce de dire avec une bouche souriante :

— J'irai demain avec l'enfant chez Père Frowin. Cela vaut peut-être mieux, à cause des gens. Quand tu me désireras, Vital, je serai bien vite de nouveau chez toi.

Il l'approuve :

— J'irai demain chez le curé, s'il n'y a pas de nouveaux éboulements, il pourra proclamer les bans le dimanche de la Chandeleur, Weidstrudeli ; alors je te ramènerai pour toujours dans cette maison.

— Oui, oui... j'aimerais rentrer au foyer.... dit-elle tout bas, et son regard lointain semble sonder un horizon inaccessible.

Pendant la nuit, tandis que Vital repose dans un profond sommeil, Weidstrudeli descend de sa chambrette haute, comme elle le fait souvent, pour le contempler. Ainsi, du moins, il lui appartient entièrement ; nulle ne le lui dispute, quand, captif de ses songes, il repose sous ses yeux. Elle se penche sur sa bouche, pour respirer son haleine, ce souffle léger de son âme, qui mêle leurs vies. A ce moment, peut-être sous l'involontaire réaction de ce léger contact, un tressaillement court sur le visage du dormeur, et ses lèvres s'agitent. Un nom s'échappe, moitié comme un gémissement, moitié dans une allégresse contenue : « Thaddéa !... Thaddéa ! » et se perd dans un murmure.

Les paroles qui suivent sont troublées et indistinctes. La petite lampe à huile vacille dans la main de Gloria. Une peine ardente sillonne son corps comme un éclair de feu : le nom de l'autre, de la hautaine fille du président, qu'il a recherchée jadis ! Ce qu'il s'efforce de combattre vaillamment durant la veille se fraie victorieusement une voie pendant le sommeil et prend sa revanche sur lui. De même, tout ce qui se cachait jadis dans les profondeurs du lac apparaît maintenant au plein jour : les fiers troncs d'arbres, et les bêtes nauséabondes de la vase.

Gloria frissonne. Vital ! son Vital ! Elle n'est qu'un obstacle sur son chemin. Ne doit-elle pas partir ? Et mieux vaut aujourd'hui que demain.

Une force irrésistible, qu'elle n'a jamais encore ressentie près de lui, la chasse en avant. Pour la première fois, quelque chose comme de la honte rampe, avec le sentiment de n'être pas aimée, dans sa jeune âme, son âme qui ne connaît rien que l'amour, et s'est épanouie sans demander si le rayon qui la frôlait lui était vraiment destiné !

Sa résolution est prise. Elle rentre dans sa chambrette, enveloppe l'enfant dans un châle chaud, met un fichu sur sa tête et

sort prudemment de la maison. Phylax n'aboie pas lorsqu'elle passe près de lui. Elle s'en va, aussi pauvre qu'elle est venue. Elle se dirige vers la forêt du Sacrement, à travers la lividité de la petite aube grise de l'hiver. La forêt est son foyer. Deux sombres sapins sont postés à la lisière, comme des hôtes venus sur le seuil de leur maison pour lui souhaiter la bienvenue. Seuls quelques pépiements timides troublent le silence neigeux : ce sont les voix des petits oiseaux affamés qui n'ont plus de nid.

Il fait cruellement froid, mais Gloria s'en aperçoit à peine. Elle tremble de fièvre, par excitation autant que par faiblesse.

Lorsqu'elle arrive à la hutte de l'ermite, elle entre dans la bâtisse attenante qui fut toujours sa demeure. Elle installe chaudement l'enfant sur sa couche de jeune fille, et sort de nouveau.

Elle a peur de rester seule avec ses pensées. Père Frowin dort. Elle ne veut pas le réveiller : il n'a pas encore surmonté la grande fatigue du voyage, et se fait vieux. Mais le jour pointe déjà à l'orient. Dans une heure le vieillard se rendra à la chapelle. Alors elle sera de retour, et ils pourront discuter ce qu'il convient de faire. Peut-être que Vital, son Vital, viendra la chercher ; et après qu'il aura parlé au curé, il la ramènera chez lui, à son foyer ! Mais quelque chose d'obscur se cabre en elle, comme si la dignité féminine s'était réveillée enfin dans le sein de l'enfant de la libre nature.

Elle sort lentement de la forêt, et marche dans la direction de l'aurore. Les montagnes rigides et neigeuses se tiennent comme des sentinelles aux portes de l'éternité. Espane sommeille encore sous son blanc duvet ; quelques nuages de fumée commencent à flotter au-dessus des toits.

Gédéon Zurtannen sort en ce moment de l'étable avec une petite lanterne dont il souffle la lumière.

Gloria descend à travers champs pour revoir le lac. On lui a fait tant de mal, à ce pauvre lac, depuis qu'elle s'est alitée ! Quelque chose comme de la pitié l'émeut. Peut-être sent-elle comme une analogie fraternelle entre leurs deux destinées. Mais

un sentiment de joie gonfle pourtant son cœur. Car c'est Vital qui a accompli l'œuvre hardie et dompté le lac ! Elle sourit, perdue dans son rêve, et regarde autour d'elle avec ses yeux de fête, qui semblent ignorer les banalités de la vie.

Elle traverse une prairie, et son pied foule un terrain menacé. Des fentes et des crevasses sillonnent la neige, comme si un lourd chariot y avait creusé des ornières. C'est la rive guettée par l'éboulement. Elle n'y prend pas garde. L'aspect insolite et nouveau du paysage la captive. Quel tableau étrange se déroule sous son regard ! Qu'elle est sombre et horrible à voir, la plaie béante du lac ! Un bourbier sur lequel les corbeaux croassants s'abattent avec voracité.

Un vertige s'empare de Gloria. Est-ce de la faiblesse, ou marche-t-elle sur un terrain mouvant ? Et voici que la langue de terre sur laquelle elle se trouve, mise peut-être en mouvement par son poids léger, se met à osciller, se détache du sol ferme, miné par les eaux qui l'abandonnent, et glisse lentement dans le lac.

Seul, Gédéon Zurtannen, qui marche derrière elle, à travers les champs, voit tout cela. Il veut courir au secours de la jeune fille, mais une insurmontable et grandissante crevasse le sépare bientôt de l'îlot flottant.

Gloria semble debout sur un radeau qui vogue à la dérive, attiré par l'abîme. Elle lève les bras, lorsqu'elle s'aperçoit de sa situation terrifiante. Aucun appel ne s'échappe de ses lèvres. Elle couvre son visage de ses mains, glisse silencieusement dans la profondeur... et le lac se referme, comme sur une étreinte.

Gédéon Zurtannen le raconte en ces termes :

— Elle ne poussa pas un cri. Il me sembla que le *Seemuggi*, le monstre du lac, était venu chercher Weidstrudeli, tant sa disparition fut soudaine....

Le peuple d'Espane dit plus tard : « Elle fut la seule victime, la seule vie humaine que le lac exigea comme un tribut, en s'en allant. »

Quant à l'autre victime, la Maruscha, personne n'en sut jamais rien. Le lac qui ensevelit ses cadavres sous le limon et

sous les détritns ne les découvrit point en partant, et c'est de leur pourriture que devaient jaillir un jour les florissantes moissons !

Du jour où Gloria fut engloutie, les terres riveraines furent épargnées, comme si le lac s'était apaisé. Les gens d'Espane s'en aperçurent. Aussi le souvenir de l'enfant du plein air, qui était allée à la mort en victime innocente, demeura vivace dans la mémoire des villageois.

Le vieux curé Zumstein, qui avait toujours protesté si courageusement contre l'audacieuse entreprise de ses paroissiens, parce qu'elle empiétait sur les droits divins, quitta bientôt sa paroisse ; il ne descendit pas la vallée, comme le lac, mais remonta vers les sommets, par delà les étoiles !

Le fait qu'il avait dû, vieillard infirme, déménager de son presbytère, et que le lac, qu'il avait toujours tant aimé, emporta sa maison comme première proie, lui donna le coup de grâce. Sa dernière parole pour les gens d'Espane fut encore :

— Enfants, mes enfants, paissez vos troupeaux !

Quand Père Frowin se dirigea vers la chapelle, une heure après le départ de Gloria, et y lut la première messe, il entendit, pendant qu'il psalmodiait le *Benedictus*, des cris d'enfant. Il hésita, interdit : depuis dix-huit ans pareil son n'avait troublé le silence de sa dévotion.

Après le dernier évangile il sortit, et regarda involontairement sur le seuil, où il avait trouvé jadis Weidstrudeli. Mais les vagissements portaient de la hutte. Alors son visage s'éclaira. Gloria est venue, pensa-t-il, pour faire baptiser son enfant et lui donner un nom honorable.

Mais Père Frowin ne trouve que l'enfant.

Tandis qu'il le berce sur ses genoux, un messenger vient lui apporter la funèbre nouvelle du malheur de Gloria. De ses mains tremblantes il dessine le signe de la croix sur le front de l'enfant et prononce les paroles de l'extrême onction, comme s'il s'adressait à la morte.

Plus tard, il baptisa l'orpheline du nom de Bénédicta.

Vital apprit la perte de Weidstrudeli sur la route, lorsqu'il

se rendait à la cure pour faire publier les bans. Il s'en revint, silencieux et mûri.

Là-bas, le lit dénudé du lac s'étend dans toute son horreur. C'est un chaos de glaise, de limon et de sable fin, d'où surgissent çà et là les arbres emportés par les torrents, et dont les branches se lèvent vers le ciel comme des bras implorant du secours, tandis que des essaims de corbeaux et d'autours se disputent avec voracité, dans le sinistre bournier, des vers, des charognes et de hideuses ostracées.

XXIII

Au mois de juillet de l'année suivante.

Thaddéa sort, en plein soleil, de la maison du Sattelbats. Elle s'abrite les yeux de la main et regarde vers la vallée. Son cœur bondit de joie. Quel aspect !

Une vague d'orgueil gonfle sa poitrine.

Des milliers et des milliers de mains d'hommes ont accompli cette œuvre, mais quelque chose de l'énergie d'une femme vaillante a pourtant animé le travail... et jadis, au jour du jugement de Dieu, l'entreprise n'aurait-elle pas misérablement échoué sans sa courageuse intervention ?

Et que c'eût été dommage pour toute cette ondoyante splendeur, sur laquelle son regard étonné se repose ! Partout où d'inutiles créatures se vautraient autrefois dans le limon, sous une profonde masse d'eau, des centaines d'hommes et d'animaux utiles cherchent et trouvent aujourd'hui leur nourriture. Des trois cents arpents de terrain que couvrait la superficie du lac, près de deux cents ont été transformés en terre labourable. Et le vent de la vallée y fait onduler à cette heure les souples épis, étroitement serrés, qui donneront du pain et la prospérité à tout le pays.

Songeuse, Thaddéa se remémore toute l'année écoulée. Certes, il y a eu encore bien des jours difficiles, avant qu'il leur ait été donné de jouir de ce spectacle. Mais déjà au cours du premier été, le terrain du lac, revenu à l'état de nature, a produit une végétation telle que l'attente des géologues les plus

optimistes est de beaucoup surpassée. Partout où le vent déposait une graine, d'épaisses touffes ont jailli de la terre, lourdes d'épis nombreux. Et des sapins, des érables, des noyers ont germé vigoureusement.

Les bergers se sont procuré des instruments aratoires et, sous la direction d'un agriculteur expérimenté, ils ont ensemencé de céréales tout le terrain du lac, et les rives d'esparcette et de trèfle. Dans ce sol, formé de pierre calcaire des Alpes et de schiste marneux, les pommes de terre, le chiendent, les haricots, l'orge, le froment, le chanvre et le lin prospèrent et se propagent en vagues blondes dans la conque vallonnée du lac.

Tandis que Thaddéa, perdue dans la contemplation du superbe paysage, songe aux temps écoulés, le président de la commune sort de sa maison, les mains dans les poches, la pipe à tête de porcelaine à la bouche, dans un bien-être béat, et vient la rejoindre. Son regard erre, scrutateur, des champs féconds à la belle jeune fille, et l'on ne sait pas bien ce qui lui donne le plus de plaisir, de l'enfant florissante à ses côtés ou de la moisson mûre à ses pieds.

Il fut l'un des adversaires les plus acharnés de l'entreprise du lac, mais en face d'une pareille bénédiction le cœur du paysan s'épanouit et sa rancune a dès longtemps abdiqué. La propriété du Sattelbats a doublé de valeur et d'étendue. Le malin paysan tourne son moulin du côté d'où souffle le vent. Là où jadis une onde inutile marquait la limite des champs, la splendeur féconde recouvre le terrain conquis. Chaque membre de la Société du lac a reçu gratuitement vingt-sept ares de terre, tandis que les autres, les « Mouillés », obtenaient chacun cinq ares contre un fermage d'un batz.

Il faut être un insensé pour ne pas reconnaître et ne pas apprécier de pareils avantages.

Dans sa joyeuse humeur il se sent porté à la plaisanterie :

— L'épeautre d'hiver vient bien. Et le seigle d'été !... C'est une ivresse pour les yeux ! Qui est-ce qui aurait rêvé tout cela il y a deux ans ? Et malgré cela tu restes fille ; tu monteras bientôt en graine, comme nos laitues !

Elle hausse les épaules, en souriant :

— Qu'importe ?

— Et maintenant tu te mets encore à recueillir dans la maison une enfant trouvée.... Quant à Zniderist, tu l'as bel et bien perdu.... On ne le voit plus au Sattelbats, il préfère rester chez lui, près de sa jeune femme. Tu as également découragé le Castellfranz et Imfeld par ton obstination. Qui attends-tu donc ?

Elle réplique souriante :

— Mon bien-aimé !

Oui, lorsqu'elle a définitivement repoussé Nicodème Zniderist, il a suivi le lac, au cours des dernières vacances de Pâques, il est descendu dans la vallée, jusqu'à Niederhalden, parce qu'il ne se sentait plus à l'aise chez lui. Une année plus tard il ramenait à son foyer une jeune femme du pays d'Uri.

Et Thaddéa, qui reste chaudement attachée à son ancien maître et ami, se réjouit de ce qu'il s'est rendu à la raison.

— Les valets sont-ils déjà revenus des champs, père ? demande-t-elle pour donner un autre tour à la conversation. La cloche de l'angelus tinte déjà.

Et le Hubelmattler se hâte aussi de rentrer. Il est pressé, depuis qu'une jeunesse lui sourit à la maison, plaisante le président. Depuis que l'ondine capricieuse du lac s'est soumise, et que la laideur de la Franz Sepp Babe n'entrave plus son chemin, le vieux Hubelmattler a de nouveau convolé en justes noces ; mais sa jeune femme n'est pas de la race des bohémiens !

Quand Vital Andacher rentre ce soir de sa tournée forestière, et, suivant la coutume qui s'est établie entre eux, s'arrête, avec un salut, devant la haie d'aubépine sauvage, Thaddéa se dirige vers lui avec une tranquille résolution :

— Dieu te salue, Vital ! Ne veux-tu pas entrer ? J'ai à te parler.

Un vague de pourpre envahit le visage de l'homme. Mais il ne témoigne pas de hâte, et paraît même ne se rendre à l'invite

qu'avec une sorte de répugnance. Elle le devance avec un calme souverain. Il semble au jeune homme qu'elle a encore grandi. Dans la chambre, elle soulève le rideau bariolé de carreaux blancs et rouges qui recouvre un petit lit : un enfant y dort.

Vital, interdit, la regarde avec étonnement. Et selon sa manière, indépendante et libre, Thaddéa sollicite son concours. Comme elle a intercédé jadis pour l'entreprise menacée, elle intercède aujourd'hui pour son bonheur qui risque de s'étioler par la pusillanimité de l'homme.

Car il persiste dans sa résistance farouche.

— Vois-tu, Vital, Père Frowin est vieux et infirme. Je suis jeune, j'ai du temps et de la force. Alors je l'ai prié de me confier l'enfant.

Elle hésite, saisie par l'émotion intérieure.

— Il n'a pas voulu y consentir, tout d'abord. Il disait qu'il serait temps quand il retournerait vers Dieu, et qu'il lui fallait auparavant demander l'autorisation de quelqu'un.... Mais je lui ai dit....

Sa voix se brise dans un murmure, car la pudeur féminine, au moment de dévoiler ce qu'il y a de plus sacré, la saisit de nouveau, avant de s'offrir.

— Ne pense pas de mal de moi, Vital.... J'ai dit... que le père de l'enfant, Vital Andacher, serait certainement d'accord pour que nous l'élevions ensemble.... N'est-ce pas, Vital, que je ne me suis pas trompée ?

Alors la porte secrètement verrouillée s'ouvre brusquement de nouveau dans le cœur de cet homme, la porte que l'orgueil et le respect fidèle dû à une morte ont si longtemps tenue scrupuleusement fermée. Le sentiment profond et fort qu'il a trop longtemps refoulé envahit de nouveau tous ses membres, comme une marée montante. Un cri d'allégresse contenue jaillit de ses lèvres :

— Thaddéa, ma Thaddéa... vaillante femme !

Il attire sur son cœur la jeune fille consentante, et ses bras fermes l'y tiennent étroitement serrée, comme s'il ne voulait jamais plus la libérer.

Et il sent que son âme redevient vivante.

Il la conduit lentement devant la porte, comme s'il voulait prendre tout le paysage resplendissant à témoin de son amour :

— Vois, j'ai créé tout cela pour toi, Thaddéa !

Le cœur de la jeune fille est transporté de bonheur et de fierté.

En cet instant des youlées et des cris d'allégresse retentissent. C'est l'heure du repos et de la cessation du travail ; les valets et les servantes du Sattelbats reviennent des champs. Un lourd char de foin, attelé de bœufs, gravit lentement les rives du lac et se dirige vers la pente gazonnée de la grange.

Un immense sentiment de triomphe illumine le visage de Thaddéa. Elle prend Vital par la main et marche vers son père qui fronce le sourcil à l'approche du couple.

— Voilà, père... dit-elle avec un calme inébranlable, un char de foin, récolté au fond du lac va de nouveau être engrangé au Sattelbats.... Et moi, j'épouse Vital Andacher. Sainte Catherine peut, à son gré, coiffer de son bonnet une autre tête !

Tandis que Sabbas von Büren demeure interdit et décontenancé, Andacher s'avance vers lui, fort du sentiment de son bon droit :

— Oui, président, dit-il, ce sont là les propres paroles que vous avez prononcées : « Par Ponce et par Pilate ! quand un char de foin roulera sur le fond du lac, ma fille pourra épouser le gars du Schorenegg ! »

Le vieux doit se rendre à l'évidence. Il part d'un gros rire, pour se tirer d'embarras, et réplique :

— Par Ponce et par Pilate ! j'ai bien dit tout cela. Et ce que dit Sabbas von Büren, il le tient !

C'est que les choses ont aussi changé de face depuis lors. Le gars du Schorenegg est devenu le notable ingénieur des mines Andacher, et il possède, là-bas, autant de terre qu'il veut.

Alors Sabbas serre avec cordialité la main du jeune homme.

Les cloches du village sonnent l'angelus. Haut dans le ciel, où de petits nuages roses et pommelés errent comme un trou-

peau de brebis autour des pentes du Fracmont, paraît la faucille de la nouvelle lune, oubliée là par une divine glaneuse. Derrière l'Oldenhorn et la Vierge du Hasli le couchant flambe, comme si des mains invisibles avaient allumé des feux de joie, et se reflète dans les ondes de ce qui reste encore du lac épargné, qui se retire timidement vers le Kaiserstuhl. Au bord des rives, des plantes marécageuses flottent sur l'eau stagnante.

Le vieux berger, Dönni Baschi, jouit de la splendeur du soir. Du haut du pâturage de Stabnet sa voix, grandie par le cor de bois, retentit gravement, psalmodiant sur les profondeurs des vallées l'antique bénédiction de l'Alpe :

Ho Loba, Zue Loba ! Au nom de Dieu, ho Loba !
Au nom de Dieu, et au nom de notre Dame,
Que Dieu et les saints, saint Antoine et saint Wendelin,
Et le bienheureux patron du pays, Nicolas de Flue,
Daignent être cette nuit les hôtes de cette Alpe !
Ho Loba, Zue Loba !
Au nom de Dieu, ho Loba !

XXIV

Léonce Mathys entend les accents du patriarcal appel à la prière de Dönni Baschi au moment où il se met en route, dans la nuit constellée d'étoiles, pour faire l'ascension du Widderstock. Il s'est promis de marcher toute la nuit pour atteindre la Hohfluh, à la pointe du jour. Là-haut, il attendra que l'aigle prenne son essor pour escalader ensuite la paroi abrupte où se trouve l'aire de l'oiseau royal et lui ravir sa jeune couvée.

Depuis son acquittement il ne gîte plus dans une caverne de l'alpe ; cependant il se rend aussi rarement qu'auparavant parmi les hommes. Il n'a plus rien à leur dire. Par l'entremise de Dönni Baschi, il a trouvé dans la vallée un bon écoulement pour le produit de sa chasse. Il vit d'ailleurs d'une manière aussi sauvage et aussi libre qu'avant son affranchissement, et braconne toujours quand la fantaisie le prend. Le garde-fores-

tier ne croise point son chemin. Les deux hommes s'évitent avec tant d'obstination qu'ils ne se rencontrent jamais.

Or, on vient de lui offrir un bon prix pour la capture de l'aiglon. C'est pour lui une besogne bienvenue et familière. Il monte d'un pas lourd à travers les pâturages ensommeillés de la Stabneteralp, où les vaches reposent dans les herbes aromatiques du pacage. Seul le tintement d'une clochette résonne au licou d'une bête, quand elle se meut dans le sommeil.

Dans le désert de rochers, au pied de la paroi du Widderhorn, il fait halte. Quand la frange d'or du jeune matin s'empourpre à la cime des forêts, il guette, le fusil en main, l'œil fixé sur la citadelle de roc, où l'aire se cache à l'abri d'une anfractuosité de pierre.

L'aigle femelle prend son vol. Elle s'élance vers la hauteur, disparaît derrière une aiguille de rocher et se trouve bientôt hors de la portée de son arme. Alors le braconnier se prépare à escalader la paroi. Il laisse en bas son fusil, qui ne lui sera plus d'aucune utilité. Mais il glisse dans sa poche un couteau à lames acérées. Moitié rampant, moitié grim pant, il escalade sous une grêle de pierres croulantes l'abrupt sentier des côtes herbeuses et des crevasses. Ses muscles se tendent. Il s'attaque maintenant sans crainte à la paroi de roc surplombante, où il doit se cramponner des mains et des pieds aux aspérités et aux fissures pour ne pas perdre l'équilibre.

Au-dessous de lui c'est l'abîme béant, l'effroyable profondeur. A chaque angle aigu, dans chaque pierre branlante qui se détache avec un sourd craquement, la mort le guette ! Avec une agilité réfléchie, il tend toujours plus haut et atteint un étroit ruban de rocher transversal à la déclivité extrême de la cime, où un grimpeur libre de vertige peut prendre pied.

Dans la niche de l'anfractuosité voûtée, il découvre l'aire grossièrement construite de branches de sapin, où l'aiglon roule ses prunelles, crie et bat des ailes au sein des ramures grossièrement entrelacées.

Du fond de son lieu de retraite Mathys peut maintenant mou-

voir librement son bras. D'un geste brusque il empoigne autour du cou la bête hurlante et veut la fourrer, vivante, dans son bissac.

Mais à ce moment, comme un éclair dans le ciel bleu, la mère de l'aiglon fend l'azur avec de sourds battements d'ailes et encercle le braconnier de longs cris discordants. Celui-ci arrache le couteau de sa ceinture et le brandit, sans lâcher le jeune, contre l'aigle dont les cercles se resserrent toujours davantage. Il vise le cou de l'animal et l'atteint d'un coup sec.

Alors, un duel acharné s'engage entre l'homme intrépide et la bête exaspérée.

Un coup de bec déchire soudain la chemise de Mathys de l'épaule jusqu'à la hanche. A la seconde attaque, l'oiseau furieux cherche à s'agripper à la poitrine du ravisseur et la laboure de ses serres.

Les deux adversaires se regardent les yeux dans les yeux. L'un des deux doit céder le pas à l'autre.

Les doigts de Mathys étranglent le cou de l'aiglon, et de la gauche il enfonce par deux fois la lame tranchante de son couteau dans le tendre duvet de l'aigle maternelle. Celle-ci, pesant de plus en plus sur sa poitrine, le bec ouvert, le harcèle sans répit.... Et voici ! un assaut plus vif arrache à l'homme un long cri de rage, qui se répercute à l'entour le long du cirque de rochers.

Une onde chaude ruisselle sur les joues de Mathys... il lui semble qu'un voile pourpre s'abat sur ses yeux... il ne distingue plus ni l'aigle ni la roche... il ne voit plus le jour.... De profondes ténèbres l'enveloppent.

Ses mains tâtonnent dans l'air... il chancelle sous le poids de la bête, et, renversé, sa proie dans la main, et l'ennemi sur la poitrine, il roule dans la profondeur du ravin. Son corps frappe le sol... et la cervelle fracassée, il meurt de la belle mort du braconnier.

Dans un puissant essor, l'aigle s'est détaché de sa proie au

cours de la chute. Dans l'angoisse de l'agonie il rame une fois encore, d'un vol royal, à travers le matin bleuissant. Il vacille légèrement et plane sur les monts de Rudenz et la forêt du Sacrement, où Père Frowin s'apprête, dans sa cellule, à entreprendre un nouveau pèlerinage, le pèlerinage sans retour pour la Terre-Sainte promise à tous ceux qui ont la candeur des enfants et sont humbles de cœur.

Tout son corps palpitant, l'aigle plane au-dessus du village d'Espane qui s'éveille à la vie, et sur les champs d'épis qui couvrent les terrains du lac, ondulant sous la brise du matin. Les battements de son large vol rythmé deviennent plus languissants.... Une fois encore, d'un dernier effort désespéré, il cherche à s'élancer, avec un cri sauvage, au-devant du soleil, mais la terre l'attire irrésistiblement et, les ailes étendues, la poitrine sanglante, il s'abat, agonisant, sur les flots du lac vaincu.

ISABELLE KAISER.

Ermitage de Beckenried (Lac des Quatre-Cantons), 1912.



CHRONIQUE PARISIENNE

Les Salons de peinture. — Tolstoï et Mallarmé. — Impressionnistes et cubistes. — Les rétrospectives : la peinture française des primitifs à David. — Les centenaires : celui de l'abbé Delille. — De l'abbé Delille à la *Tragédie de Ravallac*, par Jérôme et Jean Tharaud.

Chaque printemps ramène les annuels vernissages de « la Nationale » et des « Artistes français » et, depuis quelques années, des « Indépendants » ; chaque octobre, celui du « Salon d'Automne. » Des milliers de toiles y sont exposées. Il y a plusieurs années, M. Pierre Mille les évaluait à 8600 : 4500 aux Indépendants, 2500 aux Artistes français, 1600 à la Nationale. Et il ne parlait pas du Salon d'Automne. Ces chiffres ne correspondent certainement plus à la réalité actuelle. Il y a surproduction évidente, depuis une vingtaine d'années, en peinture comme en littérature ; et les groupes rivaux, moins étiquetés, y sont tout aussi nombreux. En même temps que l'ouverture des différents Salons, chaque année ramène les doléances des critiques qui se plaignent de ne rien trouver, ici, de nouveau, ou leur stupéfaction devant les barbouillages des « Fauves » d'il y a quelques années, devant les interprétations des Cubistes d'hier et des tout récents Orphistes. Pour ceux-ci, de ce que le public s'esclaffe devant leurs toiles, on est trop porté, ce me semble, à conclure à l'importance de réformes purement techniques, — réformes qui, au surplus, consistent souvent à exposer telles quelles des ébauches, des « projets », — qui n'attaqueront jamais l'essence profonde de la peinture. De ce qu'aucun grand novateur ne fut immédiatement admis, il ne s'ensuit pas que la moquerie doive être inévitablement l'huile qui sacre roi. Elle est un fait qui se renouvelle et qu'il faut constater ; elle n'est pas un argument dont on

puisse tirer parti. Si vous vous refusez, et avec raison, à faire du « grand succès » le criterium absolu de la valeur d'une œuvre, je me refuse pareillement à considérer comme probant en ce sens l'insuccès, relatif ou total. Une œuvre d'art ne doit pas être un rébus à déchiffrer. Les cubistes souscriraient sans doute volontiers aux déclarations que faisait à Jules Huret, vers 1890, Mallarmé :

— Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème, qui est faite de deviner peu à peu ; le suggérer, voilà le rêve.... Il doit toujours y avoir énigme en poésie ; et c'est le but de la littérature ; il n'y en a pas d'autre, d'évoquer les objets.

Remplaçons littérature par peinture, nommer par peindre ou dessiner, et nous aurons, non pas l'expression des théories cubistes, mais l'indication de leur point de départ. Art de dilettantes, de raffinés, d'esthètes selon une formule qui pourtant devrait être périmée, art de décadence, pour employer le mot propre, au même titre qu'une certaine littérature du boulevard et qu'une certaine peinture des Salons officiels en revanche parfaitement compréhensibles, mais qui n'ont aucun point de contact avec les forces vives d'une nation, qu'il s'agisse de Paris ou du reste de la France. Tolstoï, dont j'approuve entièrement les idées sur l'Art en général, quitte à me réserver d'en discuter, *du point de vue français*, certaines applications particulières, s'insurgeait en 1898 contre cette conception d'un Art qui n'a de valeur que s'il ne peut être compris que par certains initiés. « Aux artistes de la nouvelle époque il suffit d'évoquer des émotions poétiques chez les hommes les mieux éduqués, *the best nurtured men*, selon la phrase d'un esthète anglais. » Etrange aberration que celle de ces prétendus artistes — ce ne sont, pour la plupart, que des théoriciens — qui tentent, en plein épanouissement populaire, de ressusciter, que dis-je ! de créer le privilège de la caste qu'ils croient constituer. « L'art, pour être de l'art, — je cite encore Tolstoï, — doit avant tout être intelligible, c'est-à-dire qu'il doit impressionner et transmettre les sensations, qu'elles soient bonnes ou mau-

vaïses. S'il ne peut pas les transmettre... ce n'est pas de l'art. » Où en sommes-nous en 1913 ? Personne n'a-t-il entendu la voix du grand Russe ? Si, si, nous le savons. Beaucoup l'ont écouté, mais pas tous. La première qualité indispensable à une œuvre d'art, il ne faut pas se lasser de le redire, est la clarté. Vos prétendues réalisations ne sont que des essais. Pour suggérer, vous ne devez pas rester vous-même dans le vague : il faut que vous précisiez. Si vous voulez que j'entende les harmoniques du *la*, frappez nettement sur la touche du piano. Les impressionnistes suggéraient encore *dans la vie* par la décomposition professionnelle des teintes. Les cubistes, et je me garderai d'oublier les futuristes, ont la prétention de suggérer par la décomposition successive et la présentation simultanée des différents états d'âme de leurs personnages et des multiples aspects d'un paysage : ils suggèrent *dans l'abstrait*. Ils ne s'appuient plus, à proprement parler, sur aucune réalité concrète.

Du moins nous arrive-t-il, en matière d'art, d'assister à la fois au flux et au reflux. Tandis que la grande marée continue de monter et de tout submerger, si nous détournons d'elle nos regards nous voyons brusquement apparaître quelque rocher immobile que nous avions oublié, contre lequel les flots des années qui se succèdent ne peuvent rien. C'est à cette contemplation que nous convient les centaines, les expositions rétrospectives. Il y a deux ans c'était celle de « Monsieur Ingres. » Nous avons aujourd'hui celle de David, que je serais tenté d'appeler « le citoyen David. » Et, par delà les Ingres et les David, j'en aperçois d'autres encore, jusqu'à l'horizon indéfini masqué par de fugitives apparitions.

Nulle époque de l'histoire ne fut aussi troublée que le moyen âge. Il semble que la terre, en gésine de l'Europe, ait fait des efforts surhumains en poussant des cris que nous entendons encore à des siècles de distance. Si je m'en tiens à la France, que d'oscillations, que d'incertitudes ! Autour de ces quelques lieues carrées aux limites changeantes qui, s'augmentant, de-

vaient former le territoire de notre actuelle patrie, que de luttes ! A l'intérieur, que de déchirements !

Siècles d'obscurité, d'ignorance ? Non pas. On sait enfin quel riche fonds — pour ne parler que littérature — constituent fabliaux, chansons de geste et romans : œuvres imparfaites, mais pour la plupart d'une veine si purement française, œuvres d'un peuple qui cherchait sa voie en tous sens et se réalisait prodigieusement dans l'architecture gothique, mais tâtonna longtemps en peinture.

C'est du cinquième au treizième siècle que nous surprenons les premiers essais, timides et gauches, de l'art français¹. C'est la période des primitifs. Peintures murales, enluminures de missels et de livres d'heures ne sont encore qu'imitations affadies de l'art byzantin. Ces artistes, dont les noms ne nous sont point parvenus, représentaient la vie selon certaines figures conventionnelles, avec des intentions de gestes et des commencements d'expressions ; ces figures, ces scènes, ils les entouraient d'ornements fleuris, ou bien ils se contentaient d'orner les lettres majuscules qui marquaient les chapitres de leurs travaux de scribes. De ces dessins coloriés enlumineurs et calligraphes se transmettaient les modèles ; donc rien, ou presque, n'était laissé à l'inspiration personnelle. L'originalité paraît surtout dans les lettres initiales et les bordures. Les fonds étaient uniformes et violents. On peignait d'un bleu éclatant tout l'espace épargné par les chairs blanches, les vêtements rouges, le plancher brun ; ou bien on le garnissait d'une seule feuille d'or. Le paysage n'apparut que très tard. Jusqu'au quinzième siècle, il resta lourd, sans air, sans perspective. Les personnages, plus grands que les châteaux, l'écrasent. Les arbres sont raides et grossiers.

Dans la deuxième moitié du douzième siècle ils commencent à

¹ Salomon Reinach : *Apollo*. — Léonce Bénédite : *La peinture française*. — Gustave Geffroy : *Les primitifs français*. — Camille de Sainte-Croix : *Le prix des maîtres*. — Paul Cornu : *L'exposition des primitifs français*. — Alp. Germain : *Nos primitifs du douzième siècle*.

s'inspirer directement de la nature. Comme ils l'observent sans idées préconçues et d'un œil vierge d'éducation théorique, et que, d'autre part, ils ne sont pas assez maîtres de leurs outils pour la traduire littéralement, il en résulte un réalisme ingénu, à saveur particulière. C'est seulement vers la fin du règne de saint Louis que les enlumineurs assouplissent leur exécution, qu'ils s'essaient à reproduire à la gouache le modelé des figures et à portraicturer.

Bien que divers, les sujets ne sortent pas d'un cercle convenu. Au treizième siècle surtout, on ne peint que sur des livres pieux : Bibles, Evangélistes, Vies de saints, Recueils d'extraits de théologie ou d'histoire sacrée, Psautiers, Missels. Devant ces corps que l'Art, trop faible, n'a pas encore animés du souffle de la vie, devant ces attitudes roides, devant ces gestes qui ne laissent que l'impression d'une éternelle immobilité, que pouvons-nous éprouver, sinon une contrainte, sinon un malaise ? Où sommes-nous ? Dans un sépulcre humide et froid que l'on vient de murer pour jamais, ou bien la lourde pierre sous laquelle nous étouffons va-t-elle se soulever ? Mais n'oublions pas l'art du vitrail, inséparable de l'art gothique : au treizième siècle, les peintres verriers ont prodigué leurs chefs-d'œuvre, à Saint-Denis, à Chartres, à Paris, à Sens. La coloration franche et un peu crue qui convenait aux vitraux exerça, au quinzisième siècle, une influence indéniable sur la peinture ; il fallut du temps pour que les yeux s'habituaient à des tons plus fondus et plus discrets.

Au quatorzième siècle, si le soleil ne monte pas encore très haut au-dessus de l'horizon, du moins se lève-t-il. L'influence de l'Université de Paris, le développement de l'instruction chez les laïcs, aident les peintres à se dégager de l'inspiration purement religieuse et les amènent à produire des œuvres plus directement représentatives de la vie habituelle. Dès 1317, dans une miniature de la *Vie de saint Denis*, on voit un charretier conduisant du vin sur une espèce de haquet attelé de deux chevaux ; il les frappe d'un bâton ; à côté, deux manants se battent, cependant que sur les bords d'un canal un pêcheur surveille sa ligne. Les princes sont favorables aux artistes. Ceux-ci se grou-

pent en corporation. Des communications plus actives s'établissent avec les pays voisins. Jusqu'à la fin du règne de Charles VI, Paris est le centre le plus actif et le plus brillant de l'Europe. Etudiants et négociants y viennent en foule ; des princes de tous pays y résident. Les peintres étrangers viennent y chercher fortune et compléter leur apprentissage. De même Paris fournit à l'Europe nombre de ses artistes. La peinture de chevalet prend place à côté de la peinture murale. L'emploi de l'huile se généralise. Dans ce progrès fut pour beaucoup l'influence des pays du nord, Hainaut, Brabant et Flandre méridionale dont l'histoire, d'ailleurs, se confond pour ces temps avec la nôtre. Nous connaissons, enfin, quelques noms de peintres, mais sans qu'il nous soit resté des détails bien précis sur leur vie. Ce ne sont toujours que fugitives apparitions, là-bas, à l'horizon. Mais chez tous, même lorsqu'ils interprètent les scènes, devenues conventionnelles, de l'Ancien Testament et du Nouveau, on trouve déjà, comme chez les miniaturistes, un naturalisme expressif de personnages pris avec un accent de vérité rare dans la réalité.

C'est au quinzième siècle, plus justement qu'au seizième, qu'il faut situer la véritable Renaissance de la peinture française. Il nous reste de cette époque deux œuvres d'une importance capitale, une *Pietà* et le *Calvaire*, toutes deux au musée du Louvre. Entre 1400 et 1410, l'art franco-flamand a conquis toute la France et se répand dans la vallée du Rhin. Des relations de commerce et d'amitié le portent bientôt au delà des Alpes. Les artistes flamands pénètrent en Italie, — qui a eu déjà Giotto, Duccio, où rêve Fra Angelico, — et ce mouvement d'émigration continue pendant tout le quinzième siècle. L'école bourguignonne (artistes franco-flamands du quatorzième qui travaillèrent à Dijon pour les ducs de Bourgogne) se continue en Flandre avec des maîtres qui étaient alors considérés comme des Français : Rogier de la Pasture, Jean van Eyck, Jacques Daret, Simon Marmion, d'autres encore. Avignon, où s'établit le pape Clément VI, Aix où vécut le roi René, deviennent les deux centres de l'école provençale, où deux noms surtout s'imposent : Enguerrand Charonton et Nicolas Froment. L'école du centre doit son nom, sinon

son existence, aux circonstances politiques qui firent émigrer la royauté vers les régions de Bourges et de Tours, entraînant le courant artistique de Paris vers ces milieux provinciaux. C'est ici que nous trouvons Jean Bourdichon, Jean Perréal, et surtout Jean Fouquet. Parmi toutes ces vagues apparitions, au milieu de tous ces noms que seuls connaissent aujourd'hui les érudits, Jean Fouquet est le premier des peintres français qui nous apparaisse, au reflux, comme un rocher inébranlable, avec des contours précis. Comme Jean Perréal, à qui l'on attribue le triptyque de la cathédrale de Moulins, Fouquet avait séjourné en Italie, de 1443 à 1447, et y subit des influences, mais qui ne l'empêchèrent nullement de rester un artiste bien français. Si l'on trouve encore, chez lui, quelques traces de cette « naïveté » qui caractérise les vrais primitifs, telle de ses œuvres, comme l'*Homme au gobelet*, est d'un réalisme puissant et définitif qui n'a pas été dépassé.

Après lui, et dès le seizième siècle, la peinture française s'académise. Au dix-septième siècle, sa transformation en ce sens est à peu près complète. Bien entendu, il y eut des exceptions, — Clouet pour le dessin, Callot pour l'eau-forte, les Le Nain ¹, — mais ce n'est pas au cours d'un résumé aussi général que je puis m'y arrêter. Elle subit trop, en plus d'influences italiennes déjà de seconde main, l'influence de l'esprit classique. Si cet esprit nous valut en littérature des chefs-d'œuvre, s'il appelle essentiellement l'expression de vérités générales dans un langage parfait, avouons qu'il convient peu à la peinture, qui n'a que faire de vérités générales. Elle ne retrouva ses qualités de race, et encore qu'en partie, qu'au dix-huitième siècle. La société secoue le joug de bonne tenue un tantinet janséniste que lui avait imposé Louis XIV devenu vieux. Versailles l'ennuie. Elle veut redevenir naturelle, mais en chemin elle s'arrête à Trianon, qu'elle ne dépasse pas. Watteau fut son peintre préféré, mais il brisa plus d'une fois les

¹ Conçoit-on qu'en plein dix-septième siècle ils aient peint « Une forge » et « Un repas de paysans ? » Jamais l'idée ne serait venue à un écrivain de ce siècle de décrire des scènes de ce genre. On connaît le bref paragraphe de La Bruyère sur les « Animaux farouches. »

liens de fleurs dont son siècle pensait se servir pour l'enchaîner, et son *Embarquement pour Cythère* est une chose d'abord française, et, par répercussion, de partout et éternelle. Français aussi, et de la meilleure veine, Fragonard, Lancret, Pater, et surtout Chardin, et aussi La Tour. Et nous arrivons à David, auquel l'exposition rétrospective du Petit-Palais donne, pour employer une formule odieuse parce que courante, « un regain d'actualité. » Depuis environ un mois, on a certainement écrit à son sujet, tant dans les revues que dans les journaux, une telle quantité d'articles que, réunis, ils formeraient plusieurs volumes. Il y en a d'enthousiastes, il y en a de restrictifs. Les uns affirment que David eut du génie, les autres s'en tiennent à ceci que David fut un peintre probe, sincère et obstiné. Je déteste ces contradictions. Je me dis qu'au faite des plus hauts sommets il y a toujours un buisson ardent dont les aveugles même, s'ils ne la voient pas, sentent la lumière. Et David n'est certainement pas un de ces sommets que furent Fouquet, Le Poussin, Watteau, Chardin, Delacroix. Ce fut une sorte de Robespierre de la peinture, austère, intransigeant. Il avait en horreur l'art de son siècle. « Il faut, disait-il, revenir à l'antiquité toute crue. » Ce n'est pas pour lui, certes, qu'elle fut prétexte à tableaux allégoriques. Mais, ses qualités professionnelles mises à part, il ne l'exprima directement, tout comme Le Brun au siècle précédent, que d'une manière froide. M^{me} Récamier, telle qu'il l'a peinte, n'a certainement jamais connu Chateaubriand. Il voulut, il prétendit réagir contre l'aveulissement de la peinture ; son siècle s'intéressait plus à des paravents de carton qu'à de frémissants rideaux de vrais peupliers, et les bergères, il fallait pour qu'on les regardât qu'elles fussent vêtues comme des marquises. Mais il dépassa le but. Voulant aller plus loin que Trianon, il atteignit l'idéal non moins conventionnel de l'antiquité telle qu'on se l'imaginait alors d'après le *Voyage du jeune Anacharsis*.

— Le centenaire de Delille aura passé beaucoup plus inaperçu que la rétrospective de David. Jacques Delille naquit le 22 juin 1738, près d'Aigueperse, en Auvergne, et mourut d'une attaque d'apoplexie dans la nuit du 1^{er} au 2 mai 1813. De son vivant,

il occupa dans le monde des lettres, à la cour même de Louis XVI, une situation considérable. Après sa mort, « son corps resta exposé plusieurs jours au Collège de France, sur un lit de parade, la tête couronnée de lauriers et le visage légèrement peint. Son convoi eut quelque chose d'une apothéose et ses funérailles ont laissé le souvenir d'une grande solennité nationale. » Et pourtant on peut affirmer qu'aujourd'hui de son œuvre il ne reste rien, sauf peut-être, à la rigueur, son honnête traduction des *Géorgiques* de Virgile. A quoi tient donc le malentendu ? Je ne puis mieux faire que de renvoyer à la définition de Taine de « l'esprit classique¹. » Après avoir, au XVII^e siècle, généralisé, après avoir dépouillé les individus de leurs traits personnels, physiques et moraux, pour les hausser au rang de caractères généraux, l'esprit classique, au XVIII^e siècle, s'efforça de continuer, mais, n'en ayant plus la force, il tomba dans l'abstraction creuse.

Et Taine, poursuivant son enquête, découvre qu'au XVIII^e siècle la rhétorique a tout envahi : la tragédie, le roman, l'histoire, jusqu'à la poésie familière. On comprend que les contemporains de Delille aient placé très haut celui d'entre eux que le hasard des circonstances, son habileté professionnelle à discourir en vers et sa fécondité désignaient davantage à leur attention. En mars 1772, Voltaire écrivait à l'Académie française : « Rempli de la lecture des *Géorgiques* de M. Delille, je sens tout le prix de la difficulté si heureusement surmontée, et je pense qu'on ne pouvait faire plus d'honneur à Virgile et à la nation. Le poème des *Saisons* et la traduction des *Géorgiques* me paraissent les deux meilleurs poèmes qui aient honoré la France après l'*Art poétique*. » N'en tenons point rigueur à Voltaire : il a d'autres titres à notre estime que cette lettre. Il s'est trompé, parce qu'il manquait de recul. La postérité commença pour Delille avec Chateaubriand, qui l'avait approché de près à Londres, à l'époque de l'émigration, et qui nous rapporte sur lui des détails

¹ *Les origines de la France contemporaine*, tome I. L'Ancien régime. Livre III, chap. 2.

trop pittoresques pour que je ne les cite pas : « L'émigration le comptait avec orgueil dans ses rangs ; il chantait nos malheurs, raison de plus pour aimer sa muse. Il besognait beaucoup ; il le fallait bien, car Madame Delille l'enfermait et ne le lâchait que quand il avait gagné sa journée par un certain nombre de vers. Un jour j'étais allé chez lui ; il se fit attendre, puis il parut les joues fort rouges : on prétend que Madame Delille le souffletait ; je n'en sais rien ; je dis seulement ce que j'ai vu. Qui n'a entendu l'abbé Delille dire ses vers ? Il racontait très bien ; sa figure laide, chiffonnée, animée par son imagination, allait à merveille à la nature coquette de son débit, au caractère de son talent et à sa profession d'abbé. Le chef-d'œuvre de l'abbé Delille est sa traduction des *Georgiques*, aux morceaux de sentiment près ; mais c'est comme si vous lisiez Racine traduit dans la langue de Louis XV ¹. » Et ceci encore, combien caractéristique ! « L'abbé Delille entendit aussi la lecture de quelques fragments du *Génie du christianisme*. Il parut surpris, et il me fit l'honneur, peu après, de rimer la prose qui lui avait plu. Il naturalisa mes fleurs sauvages de l'Amérique dans ses divers jardins français, et mit refroidir mon vin un peu chaud dans l'eau frigide de sa claire fontaine ². » Ne soyons pas dupes de ce « il me fit l'honneur. » Si Chateaubriand, lorsque pour son compte il écrivait en vers, n'est pas supérieur à Voltaire, s'il se trompa sur Béranger qu'il appelait son « illustre ami », il voyait trop clair et il avait assez rompu avec le XVIII^e siècle pour ne pas mettre à leur place Delille et ses semblables. Nous dirons de Delille qu'il ne dépassa point son siècle, même en ce que celui-ci avait de conventionnel et parfois de vulgaire, qu'il ne fut touché ni par le grand courant des idées nouvelles que propageaient les Encyclopédistes, ni par cette renaissance que fut enfin le retour à la vraie nature et que nous ont fait plus que pressentir les *Deux amis de Bourbonne*, de Diderot, la plupart des œuvres de J.-J. Rousseau, maint et maint passage de Buffon, *Paul et Virginie*, et les meil-

¹ *Mémoires d'outre-tombe*. Première partie, Livre VIII.

² *Ibid.*, Livre IX.

leurs poèmes de Chénier. Delille fut toujours banal et terne. Ce fut un honnête versificateur qui connaissait son métier, mais n'a jamais eu le moindre soupçon de ce que peut être l'Art.

— « Jamais Racine ou Voltaire n'auraient eu l'idée d'écrire une histoire pour une histoire. Il y a chez eux ce souci de généralité, cette conception de l'homme général qui doit rester la grande idée de l'écrivain ; c'est ainsi que les maîtres de rhétorique d'autrefois enseignaient à penser et à écrire, comme cet abbé d'Olivet, qui fut le professeur de Voltaire.... Hors de la vieille rhétorique des jésuites pas de salut ! »

Qui donc parle ainsi ? L'abbé Delille ? Pourquoi pas ? Mais non, vous n'y êtes point. Ce sont Jérôme et Jean Tharaud, répondant à un chroniqueur qui dernièrement les interrogeait, J. J. Tharaud qui, en cette année 1913, ne descendent pas encore l'autre versant de la vie. Ne nous offusquons pas de leur affirmation, car ils ont raison, puisqu'ils sont parmi les rares écrivains d'aujourd'hui auxquels il ne suffit point de placarder des affiches criardes sur des palissades derrière lesquelles jamais aucun monument ne s'élèvera. Ils disent encore :

— « Nous voulons qu'un livre soit comme une symphonie, un poème, un tableau ; que tout y soit sacrifié à la ligne seule ; et cette ligne, nous nous efforçons d'en déterminer la courbe la plus pure ; que le livre présente une unité parfaite et ne laisse qu'une seule image dans l'esprit quand il a été lu. »

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, à un écrivain d'avoir de ses moyens une conscience plus nette et de parler plus clairement de soi-même. Car c'est exactement l'impression que laissent tous leurs livres : *Dingley, l'illustre écrivain*, la *Maitresse servante*, la *Fête arabe*, et cette *Tragédie de Ravailiac*¹ qui a paru récemment : la fusion absolue de tous les éléments dans le creuset d'où sortira le pur métal ; une ligne harmonieuse ; le thème d'une symphonie différemment orchestré, mais toujours le même. Pour des artistes moins clairvoyants il se pourrait qu'à la longue la chose n'allât point sans périls. Je considère

¹ La *Tragédie de Ravailiac*, par J. J. Tharaud. 1 vol. à 3 fr. 50. Emile Paul, éditeur, 100, faubourg Saint-Honoré, Paris.

par exemple — je me hâte de dire que c'est un point de vue tout personnel — que ce fut une erreur de Flaubert de vêtir des sujets différents des mêmes somptueuses draperies de son style. J'estime que chaque livre comporte sa forme particulière, et que celle qui convenait à la *Légende de Saint-Julien l'Hospitalier* était moins bonne pour *Un cœur simple* ; que, pour J. J. Tharaud, les « procédés » de la *Maîtresse servante* concourent peut-être moins heureusement à la réalisation de la *Fête arabe*. Danger de la rhétorique. Mais c'est un sujet sur lequel j'aurai sans doute l'occasion de revenir. Et qu'importe ! On ne cherche de ces querelles qu'à ceux qui les méritent, et ils ne sont pas aujourd'hui très nombreux. Admirons chez les Tharaud leur perpétuel souci de se renouveler. Avec *Dingley* nous assistons aux émouvantes péripéties de la lutte des Anglais et des Boërs, et au drame qui se joue dans l'âme du prodigieux écrivain — Dingley n'est autre que Kipling — en qui s'incarne la conscience de tout un peuple. La *Maîtresse servante* — un des plus beaux livres qui aient paru depuis nombre d'années et qui est peut-être jusqu'à présent le chef-d'œuvre des Tharaud — nous ramène en France, dans le Limousin, et c'est encore un drame, moins éclatant et qui aura moins de répercussions sur la marche du monde en avant ou en arrière, mais qui n'est que plus poignant d'avoir comme théâtre une gentilhommière délabrée et l'âme d'un hobereau inconnu. La *Fête arabe* nous conduit en Algérie, sur les confins du désert. Il ne s'agit plus de l'agonie d'un peuple ni des angoisses sentimentales d'un individu. C'est un village arabe qui meurt lentement, déformé par les envahisseurs de toute race, tué par l'incompréhension des Français. Mais on devine bien qu'avec cette faculté de généralisation que possèdent seuls les vrais artistes, les Tharaud n'ont pas pu ne parler que d'un village. Ils ont porté le débat plut haut. Ils ont mis en cause le principe même de la colonisation. Aujourd'hui, voici la *Tragédie de Ravallac*. C'est la reconstitution du fait historique que nous connaissons tous : une date, quelques lignes et nous passons à Louis XIII. Mais les Tharaud se sont arrêtés. Sur l'âme du triste héros ils se sont penchés avec sympathie,

même avec pitié. De ses raisons d'être ce qu'il fut, on ne peut rêver d'explications plus claires ni plus profondes que celles que les Tharaud nous donnent dans ce livre. Et n'allez pas croire à une fantaisie de poètes ! Ils se sont documentés à outrance dans les bibliothèques ; ils ont lu des livres et des liasses de lettres ; ils ont regardé des estampes. Mais que vaut la science sans l'amour ? Que nous font les deux dates de la naissance et de la mort d'un homme si l'on ne nous montre ni le paysage sur lequel s'ouvrirent ses yeux d'enfant, ni la maison où il vécut ? Quand j'ai vu cette Angoulême où naquit Ravallac sous son aspect « morne, désolé, violâtre » ; quand je sais qu'à tel endroit « la mousse, le genêt, le buis jaune et le pauvre genévrier » y sont en abondance, et que « quelques cyprès s'y élancent ; » quand j'ai vu Ravallac grandir dans une maison où ne pénétrait jamais un rayon de soleil, au milieu des querelles des huguenots et des catholiques, je ne dis pas que je puisse prévoir son avenir, ni même en avoir un soupçon, mais je ne serai point étonné de le voir se développer, comme un arbuste tordu par le vent, dans le sens où l'auront incliné ses premières impressions d'enfance. Elles furent grises ; elles furent douloureuses. C'était au-dessus de sa tête, c'était, dans son âme, comme une nuée de novembre que déchirèrent, à partir de sa douzième année, de brusques éclairs d'illumination mystique. Mais je ne veux point raconter ce livre, qu'il est indispensable de lire si l'on veut voir revivre, en même temps qu'une des périodes les plus troubles de l'histoire de la France, un de ces héros sur qui semble s'acharner l'antique Fatalité et qui jusqu'à ce jour resta incompris parce qu'inexpliqué. Mais il n'y fallait rien moins que l'art des Tharaud, art où l'intelligence et la sensibilité s'équilibrent si merveilleusement que chacun de leurs livres constitue, selon leur vœu, un tout harmonieux et parfait et me fait penser à ces chefs-d'œuvre des peintres-verriers de nos cathédrales du moyen âge, mais de verriers qui, par exception inouïe, auraient pu recueillir le bénéfice de la peinture classique.

HENRI BACHELIN.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Autour de Hebbel. — Le comte Andrassy et la politique allemande. — Livres français sur l'Allemagne. — La question d'Alsace-Lorraine. — Le roman social. — Clara Viebig. — Thomas Mann. — Publications nouvelles.

Depuis vingt ans environ, le théâtre de Hebbel fait partie du répertoire classique. Après avoir été longtemps méconnu, le dramaturge a subitement conquis la gloire. Au moment où Ibsen et Gerhart Hauptmann remportaient leurs grands succès sur la scène, on s'est aperçu qu'ils avaient eu un précurseur dans Hebbel, lequel, sans doute, n'était réaliste que par occasion et restait fortement empreint de romantisme dans sa manière de traiter les sujets, mais n'en avait pas moins été le premier qui eût tenté d'expliquer les caractères par le milieu et qui eût donné une portée sociale à ses pièces. Ce qu'il y a aussi de nouveau dans l'œuvre de Hebbel, c'est sa technique, le don qu'il a d'individualiser les caractères, de les nuancer et de les marquer en traits concrets. Et quel naturel dans le langage qu'il prête aux personnages de condition modeste ! En un temps où tout dramaturge se croyait tenu de faire parler noblement les gens, il proteste contre les écrivains « qui, en s'abaissant vers le peuple, croient l'élever en lui prêtant de beaux discours, puisés dans leur vocabulaire d'auteurs. » Cette sincérité, Hebbel, avec le juste sentiment de sa valeur, la revendiquait déjà vers 1850 comme le plus beau fleuron de sa couronne littéraire.

« L'Allemagne, disait-il, a eu sans aucun doute de plus grands poètes que moi, mais sur un point du moins je suis égal aux plus grands de mes prédécesseurs, c'est par la sincérité absolue et la sévère moralité avec lesquelles j'use de mon art. Je ne sais ce que me réserve l'avenir, mais ce dont je suis certain, c'est qu'en mettant en doute ma moralité, mon époque ne saurait plus violemment accuser la sienne aux yeux de l'époque future. »

Et c'est pourquoi notre génération, qui ne prise rien tant que la sincérité dans l'art, a célébré avec éclat le centenaire du poète. On a joué ses pièces, on a écrit force articles laudatifs et, ce qui vaut mieux encore, on a réédité ses œuvres ou publié des œuvres inédites. On connaît déjà la *Säkular-Ausgabe* de Richard-Maria Werner, qui a été prématurément enlevé au moment de mettre le point final à son œuvre. Aucun critique n'a servi mieux que Werner la gloire de Hebbel. Il l'a fait avec piété et abnégation et les vingt-quatre volumes de son édition en sont le témoignage parlant. Innombrables sont les documents nouveaux qu'il a réunis, — poésies de jeunesse, esquisses, mémoires, notes, notices et lettres. Grâce à lui nous possédons enfin une édition complète et digne du poète.

Parmi les publications nouvelles qu'a fait éclore ce centenaire il convient de citer aussi la biographie ou mieux encore la monumentale autobiographie qu'a fait paraître Walter Bloch-Wunschmann, sous le titre de *Friedrich Hebbel. Ein Lebensbuch*. On ne saurait trouver meilleur guide pour étudier la vie de ce lutteur dont la misère et les déboires ne parvinrent jamais à altérer la confiance dans le succès final: A cet égard, la correspondance de Hebbel est riche en enseignements. On sait que cette correspondance — elle s'enrichit du reste tous les jours — a été publiée, à la fois, par Richard-Maria Werner et par Paul Bornstein, qui, avec le *Journal* de Hebbel, l'a jointe à l'édition de Georges Müller à Munich. Un éditeur mieux avisé encore, Richard Bong, a entrepris de faire un choix de ces lettres à l'usage du grand public. Il a confié cette tâche à Théodore Poppe¹, qui s'en est acquitté avec savoir et une fine intelligence. Ce que M. Poppe a voulu nous donner par ces extraits, c'est une image fidèle de la vie de l'homme, nous donnant en même temps la clef de son œuvre. « Pour le bien comprendre, dit-il avec raison, il faut le suivre jour après jour dans la confession qu'il fait aux êtres qui lui sont le plus chers: d'abord Elise Lensing, qui fut la première

¹ *Hebbels Briefe*. Ausgewählt und eingeleitet von Theodor Poppe. Mit zwei Porträts in Kunstdruck und einer Faksimilebeilage. — Deutsches Verlagshaus, Berlin et Leipzig.

compagne de sa vie, puis Emile Rousseau, enfin Christine Eng-haus, qui fut la confidente de ses dernières années. » Ces lettres, qui s'étendent de 1832 à 1863, s'ouvrent par le poignant cri de misère que le fils du maçon de Wesselburen adresse au maître vénéré Ludwig Uhland : « Excusez la hardiesse de ces lignes. Je suis le fils d'un pauvre homme, j'ai 19 ans, etc., » et se terminent par la joie attristée de l'écrivain qui constate qu'au moment même où le succès couronne ses efforts, la mort est à la porte. « Voilà la destinée ! écrit-il lorsqu'on lui annonce qu'il a obtenu le prix Schiller de mille thalers. D'abord c'est le vin qui nous manque, puis c'est le verre pour le boire ! »

La tragique destinée de Hebbel ressort palpitante des lettres que M. Poppe a choisies. Nous ne doutons pas que ce petit volume ne devienne rapidement le livre de chevet de bien des gens.

— Une étude auquel les récents événements d'Orient prêtent une singulière actualité est la grande biographie du comte Andrassy que publie M. Edouard von Wertheimer ¹. On se souvient que la première partie de cet important ouvrage, qui avait paru en 1910, s'arrêtait au moment où l'empereur François-Joseph appelait Andrassy au ministère des affaires étrangères de la monarchie austro-hongroise. C'était après la guerre franco-allemande. Le grand homme d'état hongrois allait pouvoir réaliser entièrement sa politique nationale en prenant pour base la réconciliation complète avec l'Allemagne. Déjà au lendemain de Sadowa il avait combiné l'alliance austro-allemande, dont le but était de signifier au monde slave que l'Allemagne ne tolérerait jamais l'influence russe au delà des Carpathes et par cela même assurait à l'Autriche et à la Hongrie la tranquillité et la fidélité de leurs sujets slaves. Les victoires de la Prusse donnaient à ce dessein une forme précise. Sans tarder, il fallait profiter de l'occasion pour rendre à l'Autriche la place qu'elle avait perdue dans le monde depuis quelques années. Andrassy s'y employa

¹ *Graf Julius Andrassy. Sein Leben und seine Zeit. Nach ungedruckten Quellen, von Eduard von Wertheimer. Band II und III, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt.*

avec une ardeur et une constance qui ne se démentirent pas un instant. Bismarck, dans sa politique européenne, ne trouva pas de collaborateur plus dévoué que lui. La conformité des intérêts créa un lien puissant entre les deux Etats. Et c'est ainsi que ce particulariste qui, au début de sa carrière, ne poursuivait d'autre but que l'indépendance de son pays, travailla du même coup au bien de l'Autriche et, en marquant d'un caractère hongrois la politique habsbourgeoise, rendit à celle-ci son prestige passé.

Tout cela, M. von Wertheimer le fait admirablement ressortir dans son ouvrage, qui contient beaucoup d'inédit. Outre les sources officielles des archives impériales et royales, les archives particulières de la famille Andrassy et de nombreux mémoires et correspondances de contemporains restés jusqu'à ce jour inédits lui ont permis d'écrire un livre définitif. Et ce livre ne raconte pas seulement la vie d'un homme qui a fait de grandes choses, mais aussi l'histoire de son pays et même celle de l'Europe à un des moments les plus décisifs de la politique contemporaine. On peut dire sans exagération que le comte Andrassy, autant que Bismarck, tint pendant plusieurs années entre ses mains le sort de l'Europe. « Son histoire comme ministre des affaires étrangères de 1871 à 1879, dit M. von Wertheimer, est à la fois une histoire de Bismarck et de la politique européenne de l'empire allemand. L'activité commune des deux hommes est la mise sur pied d'un des actes les plus importants de l'histoire du monde moderne, l'alliance austro-allemande qui pendant deux générations a assuré à l'Europe les bienfaits de la paix. »

Il n'y a pas à douter que « le brillant second » n'ait toujours été un fidèle allié de l'empire allemand : on a pu le voir à Algésiras et la réciprocité s'est montrée récemment dans la péninsule balkanique, où l'on a constaté une fois de plus les effets de la politique clairvoyante d'Andrassy. Ce n'est pas un des moindres mérites de l'ouvrage de M. de Wertheimer de mettre en évidence cette vérité, et la grande page d'histoire qui vient de s'écrire dans les Balkans prête à son livre un singulier intérêt.

— Et comme ce printemps les questions politiques dominent toutes les autres, voici que nous arrivent de tous côtés, de France principalement, des ouvrages qui piquent au plus haut point notre curiosité. Entre tous ces livres il faut mettre à part l'étude de M. René Pinon, *France et Allemagne 1870-1913* (Paris, Perrin), qui est une œuvre de haute probité intellectuelle et de grande objectivité. Patriote sans chauvinisme, confessant les erreurs de son pays et faisant remarquer aussi aux Allemands qu'ils ne sont pas indemnes de tout reproche, M. Pinon se propose le noble but de dissiper les malentendus entre les deux nations et d'essayer de préparer un meilleur avenir. Ses paroles sont judicieuses, sages, modérées, sensées et prudentes, et l'on ne peut que souhaiter qu'elles trouvent de l'écho des deux côtés des Vosges.

— Un autre publiciste français, M. Georges Bourdon, publie sous le titre de *l'Enigme allemande* (Paris, Plon) une enquête qu'il a conduite en Allemagne et dont il donne les résultats sous ces rubriques : Ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent, ce qu'ils peuvent. M. Bourdon lui aussi est persuadé qu'il y a des malentendus entre les deux nations qu'il importe de dissiper. Il confesse qu'avant de partir pour l'Allemagne il était plein de préjugés sur ce pays qu'il se flattait pourtant de connaître. Il en revient maintenant en disant qu'il l'ignorait presque totalement et que ses vues, sur bien des points, ont changé du tout au tout. N'en va-t-il pas de même, dit-il, chez la plupart de nos compatriotes ? En dépit de ce qui a été dit d'excellent et d'équitable par les Français sur l'Allemagne, mes compatriotes sont loin de connaître et de comprendre ce pays. » Il ajoute du reste avec une égale franchise que les Allemands sont fort mal informés sur les choses de France. Alors que reste-t-il à faire sinon d'essayer d'apprendre à se connaître ? Déjà le cliquetis des armes menace d'assourdir les voix des gens sages et réfléchis. Il ne faut pas perdre de temps, et, en attendant, recommander chaudement le livre de M. Bourdon à la fois aux Allemands et aux Français. Ils y apprendront quels ont été et quels sont encore les desseins des gouvernants, quels moyens ont été mis en œuvre, quelles consé-

quences sont à craindre, quels avantages aussi sont à espérer d'une politique qu'on suit depuis quarante années sans bien voir où elle mène.

— Et voici qu'une voix d'outre-tombe se fait aussi entendre, celle d'un grand idéaliste et d'un esprit généreux, M. Novicow qui, après avoir pendant toute sa vie déclaré la guerre à la guerre, réclamé l'arbitrage pour régler les différends entre nations et rêvé d'une fédération européenne qui serait le premier chaînon d'une fédération de tous les peuples civilisés, nous donne en un livre posthume *L'Alsace-Lorraine, obstacle à l'expansion allemande* (Paris, Alcan), le testament de sa pensée. Pour M. Novicow l'Allemagne, pays de forte pensée et de vigoureuse impulsion dans tous les domaines de l'activité humaine, est arrêtée dans son élan par le traité qui au premier abord semble avoir fait sa grandeur, le traité de Francfort. Il nous dit : l'Allemagne a beau augmenter ses richesses, elle ne voit point croître son influence dans le monde. Au lieu de prendre dans l'univers la place à laquelle a droit son activité, elle n'est occupée en Europe qu'à augmenter ses effectifs militaires. La nation est accablée d'impôts, les arts de la paix sont de plus en plus négligés et le caporalisme menace d'annihiler l'esprit hardi et vigoureux de la nation qui se déploya autrefois avec une si belle hardiesse dans les spéculations métaphysiques et les découvertes scientifiques. A tout ce mal M. Novicow ne voit qu'un remède : reviser le traité de Francfort en donnant à l'Alsace-Lorraine son autonomie et en consultant dix ans après les populations sur la question de savoir si elles veulent rester allemandes ou redevenir françaises.

Rien n'est plus simple, on le voit, mais M. Novicow n'a pas l'air d'entrevoir les difficultés de la solution qu'il propose. On peut à la rigueur s'entendre sur la question de l'autonomie, mais, sur celle du plébiscite, les temps ne semblent pas encore révolus pour cela.

— Il sera dit que ce mois-ci sera surtout celui des ouvrages français sur l'Allemagne. En voici un nouveau qu'un professeur de l'université de Bordeaux, M. J. Dresch, publie

sur le *Roman social en Allemagne*¹. Au moins cet ouvrage ne soulèvera-t-il point de tempêtes. Ce n'est pas que l'auteur, en étudiant les romans de Gutzkow, de Freytag, de Spielhagen et de Fontane, s'abstienne d'allusions politiques et sociales, mais il montre une grande objectivité dans l'exposé de ses idées. Il fait œuvre de critique et d'historien littéraire et non œuvre d'écrivain politique et social. Les tendances de son livre sont nettement marquées dans ce fragment de sa préface. « Tous les quatre, dit-il, furent des talents directeurs (*führende Talente*, lit-on dans les histoires littéraires), dont l'œuvre plut au public apparemment parce qu'elle répondait à ses aspirations; chacun d'eux a passé au moment de son apogée pour le plus grand écrivain de l'Allemagne. De plus, ils se rattachent par leur naissance, leur vie et leurs livres, à cette Allemagne du nord et de l'est qui devait donner son empreinte à l'Allemagne d'aujourd'hui.... Leur œuvre reflète une partie de la vie allemande à une époque où, les événements se précipitant singulièrement en Allemagne, les transformations sociales se sont faites rapides et profondes.... Presque tout ce qui a fait tressaillir leur pays pendant un demi-siècle on le retrouve dans leur roman social, depuis les *Chevaliers de l'Esprit* de Gutzkow (1850) jusqu'au *Stechlin* de Fontane (1898) et jusqu'à *Sacrifice* de Spielhagen (1900). »

On voit par ce fragment tout l'intérêt qu'offre le livre de M. Dresch : c'est à la fois une étude fort captivante sur l'histoire de la société allemande de 1850 à 1900 et c'est une galerie de portraits littéraires tracés avec un évident souci d'impartialité. Je recommande surtout l'étude consacrée à Théodore Fontane. Je ne crois pas qu'on ait encore, ni en Allemagne ni en France, fait en un si petit nombre de pages un portrait plus vivant de cet écrivain que M. Dresch, non sans raison, range avec Nietzsche, Liliencron et Hauptmann parmi les grands talents du dix-neuvième siècle finissant.

¹ *Le roman social en Allemagne (1850-1900)* : Gutzkow, Freytag, Spielhagen, Fontane. — Paris, Alcan, 1913.

— Comptera-t-on dans l'avenir M^{me} Clara Viebig parmi les grands romanciers sociaux du vingtième siècle? Son ambition du moins a toujours été de peindre par grandes masses les mouvements sociaux de son temps. Ce n'est pas l'individuel qui l'intéresse, mais le collectif. Dans la *Garde du Rhin*, elle a peint en fresque la grande guerre de la délivrance ; dans la *Croix sur la Venn*, elle a abordé un des problèmes religieux du temps ; dans le *Pain quotidien*, c'est la question sociale qui a sollicité son attention, de même que dans l'*Armée qui dort*, elle s'est occupée de la question polonaise. Aujourd'hui dans *Eisen im Feuer* (Berlin, Egon Fleischel & Co) elle tourne son attention vers le grand problème de la transformation de l'Allemagne par les victoires de la Prusse. Comment la génération idéaliste de 1848 qui lutta sur les barricades de Berlin devint-elle la génération positive et réaliste du nouvel empire, voilà ce qu'elle traite dans son livre. Au travers d'un groupe de familles qu'elle situe admirablement dans leur milieu, elle nous montre l'homme de fer qui forge dans le feu les générations nouvelles et les entraîne bien loin des coutumes de leurs pères. Le roman a de la force et de l'élan, comme tous les romans de Clara Viebig, et il est écrit avec chaleur. On a remarqué que c'est surtout dans les romans écrits par des femmes que nous sommes actuellement révélées avec la plus grande sincérité les mœurs de l'Allemagne nouvelle. M^{me} Clara Viebig est au premier rang de ces écrivains.

— Un romancier social qui promettait beaucoup est M. Thomas Mann, l'auteur des *Buddenbrooks* et de *Son altesse sérénissime*. Aujourd'hui, délaissant la peinture d'un groupe social, Thomas Mann vient d'écrire une nouvelle psychologique, *La mort à Venise* (Berlin, S. Fischer), d'une déliquescence un peu morbide. Un écrivain allemand fixé à Munich qui, après la cinquantaine, commence à sentir le poids de la vie, s'enfuit à Venise, la cité lasse de produire et de créer, et qui se contente de rêver sur son passé. Là il se laisse gagner au charme subtil de cette ville mélancolique dont la grâce et la beauté ont quelque chose

de languissant. Dans ce cadre délicieux il voit un jour un éphèbe, jeune Polonais dont il ne se lasse point d'admirer la beauté et l'élégance des mouvements. Cette apparition devient la grande affaire de sa vie dépouillée. Contempler le beau humain sous une de ses formes les plus parfaites est son unique préoccupation. Ce voluptueux raffiné qui n'a plus que des sensations meurt de ce sentiment. Quand le choléra sévit dans la ville, il ne tente pas de s'arracher à cette atmosphère empestée et se laisse mourir.

L'art de Thomas Mann n'a jamais été plus délicat et plus nuancé que dans ce court récit de cent quarante-cinq pages. Mais sous sa forme nouvelle le talent de l'écrivain nous inquiète un peu. Sans avoir eu positivement quelque chose de robuste, ce talent restait sain. Aujourd'hui, avec ses sensations fines et l'exquisité de ses sentiments, il sent la décadence. On se demande avec regret si ce roman las et découragé n'est pas le testament de l'auteur et si nous aurons jamais des romans qui fassent suite aux *Buddenbrooks* et à *Attesse sérémissime* ?

— Les nouvelles livraisons de la belle publication de la maison Bong, *Der Mensch und die Erde* (168-173) traitent de l'importante question des eaux et des maladies épidémiques (*Das Wasser als Hilfsmittel in Haus und Gewerbe*, par le professeur Albert Neuburger de Berlin). Dans les livraisons d'une autre publication *Die Wunder der Natur* (23 à 26), on trouve entre autres études intéressantes celles du professeur Escherich sur la vie des fourmis ; du professeur Pohlig sur l'iguanodon ; de R. Francé sur les nénuphars ; du professeur Maunder sur l'habitabilité de Mars et l'énigme de ses canaux ; de Maurice Loeb sur les cristaux de neige ; du professeur Fraas sur le gigantosauve de l'Afrique orientale ; de Bruno Bürgel sur les orages. L'illustration fort remarquable de ces publications en augmente la valeur.

ANTOINE GUILLAND.

CHRONIQUE ANGLAISE

La saison : hier et aujourd'hui. — Voyage à Londres du président de la République française, sa signification. — A l'Académie royale. Critique et public. — Les portraits et les mœurs.

La saison de Londres a commencé. Il est assez difficile à ceux qui ne sont pas familiers avec la vie nationale anglaise de se rendre compte exactement de ce qu'est la « season », pour parler anglais, d'autant plus que, de nos jours, la saison, extérieurement, ne se distingue guère des autres époques de l'année. Les mœurs anglaises ont changé, la saison aussi, mais le mot est resté. La saison de Londres, il y a encore une vingtaine d'années, ne ressemblait à aucune autre période de l'année. Le parlement siégeait pendant les mois d'été et attirait à Londres les membres de deux Chambres et leurs familles ; et comme, à cette époque, les représentants élus, de même que les législateurs héréditaires, faisaient partie, quoique ne portant pas de titres, de l'aristocratie et de la *gentry*, comme on disait, la présence à Londres de 1200 familles nobles, mondaines, riches, dont les membres jouissaient de l'influence et de la considération qui s'attachent au rang et à l'opulence, donnait à la grande ville un éclat et une animation extraordinaires. Les salons s'ouvraient, la vie mondaine et luxueuse reprenait, les magasins à la mode voyaient revenir leurs meilleurs clients et les quartiers du West-End sortaient de leur torpeur de l'automne et de l'hiver.

Hyde Park était rempli, le matin, de cavaliers et d'amazones, l'après-midi, de voitures luxueuses, traînées par de superbes chevaux conduits par des cochers majestueux, derrière lesquelles se tenaient de grands laquais en livrées chamarrées. Les diners, les bals, les fêtes se succédaient sans interruption de mai à juillet et c'était, en un mot, trois mois de *high life*, après quoi tout le beau monde regagnait ses domaines, laissant ses hôtels de Londres, portes et fenêtres closes, regardant d'un air maussade des rues désertes. C'était alors la « season. »

Mais aujourd'hui ce n'est plus cela. Le parlement siège toute l'année ou à peu près; les députés ne sont plus des gens du même monde que jadis, et les membres de la Chambre haute, à quelques exceptions près, ne sont plus, comme leurs pères, des seigneurs opulents, les fortunes territoriales ayant diminué de deux tiers ou disparu entièrement. C'est la finance, c'est l'industrie qui tiennent le haut du pavé; ce sont les millionnaires-américains et sud-africains qui donnent des fêtes, des bals et des diners, et ce sont leurs femmes qui, selon un mot célèbre, « sont les princesses. » Les grandes maisons restent fermées ou sont louées à des richissimes financiers et c'est dans les hôtels de style moderne que se donnent les fêtes. La vie mondaine à présent se passe à l'auberge. Et alors, tout naturellement, il n'y a plus de saison, dans le sens qu'avait autrefois ce mot. Au lieu d'être gouvernée, déterminée par les occupations et les sports de l'aristocratie britannique, la saison dépend du caprice, et des lubies des millionnaires cosmopolites qui vont et viennent toute l'année au gré de leur fantaisie, de leur déplacements, et parce que, l'Egypte et la Méditerranée étant trop chaudes, la Suisse pas assez à la mode pour eux, sauf en hiver, et Paris n'ayant plus de théâtres et de fêtes, Londres est tout indiqué pour y passer quelques semaines. Quant aux vrais Londoniens, l'automobile aidant, ils habitent de moins en moins à Londres, pendant la saison, mais ils y viennent souvent et selon que les invitations et les plaisirs les tentent; après le dîner et le bal, ils regagnent leurs demeures.

La « season » telle qu'elle était autrefois n'existe plus, mais le mot et la tradition sont restés.

— L'événement marquant de cette saison sera, sans doute, le voyage de M. Poincaré à Londres. La visite officielle d'un chef d'Etat étranger à la cour d'Angleterre est toujours un fait important; le voyage du président de la République française à Londres, ce mois-ci, aura une portée exceptionnelle. Le premier voyage présidentiel en Angleterre, celui de M. Loubet, en 1903, a été le signe extérieur, visible, de la conclusion de l'Entente cordiale; le second, celui de M. Fallières, en 1908, a consacré

cette entente ; le troisième voyage, celui de M. Poincaré, aura aussi son importance et sa signification. Il affirmera le caractère solide et durable de l'Entente cordiale et, venant après les deux épreuves redoutables du Maroc et des Balkans, en démontrera la valeur et pour les deux nations qu'elle unit et pour l'Europe en général. Il permettra de constater le sens, le prix et la nature véritables de l'accord franco-anglais, le but sincèrement pacifique et désintéressé qu'il poursuit en même temps que son caractère non agressif et non exclusif. En effet, les deux épreuves qu'a subies l'Entente cordiale et qu'elle a traversées victorieusement, dont on peut même dire qu'elle est sortie agrandie et affermie, ont donné une preuve frappante des sentiments de réciproque loyauté dont sont animés les deux gouvernements et les deux peuples, de leur sincère amour de la paix, de leur désintéressement, de l'habileté et de l'autorité de leurs diplomates, de l'influence qu'ils exercent dans les conseils de l'Europe et enfin de leur résolution de rester unis dans la salle des délibérations comme ailleurs si la nécessité s'était fait sentir d'appuyer leurs opinions et leurs paroles par des actes.

C'est cette constatation, c'est la conviction de l'utilité, des avantages pour l'Angleterre et la France de l'Entente cordiale, conviction aujourd'hui profondément enracinée dans l'esprit des Anglais et des Français et due à l'expérience, qui donneront au voyage de M. Poincaré une importance au moins égale à celle des voyages de ses prédécesseurs. On verra certainement aux manifestations de chaleureux enthousiasme et de cordiale bienvenue dont le président de la République française sera l'objet, que le peuple anglais apprécie l'accord anglo-français, qu'il a le sincère désir de le maintenir comme étant une précieuse garantie de la paix européenne et comme une orientation de la politique britannique conforme aux intérêts et aux sentiments nationaux.



Je disais, il y a un an, en parlant de l'exposition annuelle de l'Académie royale, que l'on ne pouvait guère distinguer les

tendances nouvelles de l'art anglais, mais que, fort heureusement, le cubisme et le futurisme n'avaient pas pris pied en Angleterre. Cette année, on emporte d'une visite à Burlington House la même impression, mais plus nette et plus accentuée encore, et, en y regardant de plus près, on est porté à conclure que s'il se dégage un fait de cette manifestation de l'art anglais, c'est que les peintres et les sculpteurs de ce pays réagissent avec intention et de propos délibéré contre les excentricités de l'école ultra-moderne. La critique, comme Aristote, dit là-dessus de fort belles choses. Elle reproche aux artistes de revenir en arrière, à l'ère victorienne, de ne pas rechercher le beau et de se contenter du joli, de céder au goût populaire au lieu de l'instruire et de flatter l'œil au lieu de parler à l'esprit. Cette année, comme l'an dernier, le public, sans le moindre souci des lamentations de la critique et des mercuriales qu'elle adresse aux artistes, prend plaisir à parcourir les salons de l'Académie royale et à contempler les œuvres qui les remplissent. Le public, en peinture et en sculpture comme en musique, est simpliste ; il sait ce qu'il aime et ce qui lui plaît, et pour qu'une œuvre d'art le charme, pour qu'il la regarde avec intérêt, il faut qu'il la comprenne. En quoi il n'a pas tort. En outre, si l'on organise des expositions pour le public et qu'on l'y convie, c'est pour avoir son opinion, ses suffrages et, pour tout dire brutalement, d'un seul mot, ses guinées. La critique a le droit de trouver que les artistes sont arriérés, qu'ils reculent au lieu d'avancer, et de dire que le public n'entend rien à l'art et a le plus déplorable mauvais goût. Mais, en définitive, c'est pour le public et non pour la critique que sont faits les tableaux et les statues, et les artistes le savent.

Le public est las des œuvres fort habiles peut-être, mais assurément fort laides et souvent fort déplaisantes qu'on prétend lui faire admirer, et à moins qu'on ne puisse démontrer qu'une œuvre d'art ne peut avoir de véritable valeur que si elle représente un sujet repoussant, il aura profondément raison de préférer des œuvres bien exécutées, d'un réel mérite artistique et

en même temps agréables à voir, à des œuvres révélant une grande habileté technique et faites de main d'ouvrier, mais dont le sujet lui déplait ou même lui répugne.

Il y a, au musée secret de Naples, des œuvres antiques admirables mais d'une obscénité révoltante; sont-elles supérieures pour cela à la Vénus de Milo et à la Victoire de Samothrace? Si l'on ne peut établir cette proposition, toutes les dissertations de la critique et ses distinctions entre le beau et le joli ne convaincront point le public.

C'est une mode regrettable et un parti pris quelque peu puéril que ceux qui consistent à ne vouloir faire dater l'art musical que de Wagner, et la peinture que de Whistler, et qui rappellent un peu la vaine et ridicule idée des révolutionnaires français qui dataient de l'an I comme si rien n'avait existé auparavant. L'art, comme l'histoire, est une chaîne dont les anneaux se tiennent et qui forme un tout dont on ne peut arbitrairement fixer le commencement à tel ou tel chaînon.



L'Académie royale contient, cette année, beaucoup de portraits, plus peut-être que les années précédentes. On y remarque surtout une immense toile où sont réunis les portraits en pied, de grandeur naturelle, du roi et de la reine d'Angleterre et du prince de Galles et de la princesse Marie. C'est toujours, pour un artiste, une tâche ingrate que celle qui consiste à peindre des portraits officiels. Il faut, pour l'accomplir et sortir de la banalité presque inévitable de ce genre de peinture, beaucoup de talent. M. Lavery, qui est l'auteur de ces quatre portraits, y a réussi, ce qui n'est pas un mince éloge. Il a placé ses modèles dans un des salons du palais Buckingham dont, avec un goût très sûr et l'habileté d'un artiste consommé, il a atténué l'éclat des dorures criardes, tout en lui conservant son aspect particulier.

Le roi George, en uniforme d'amiral, est debout. Les deux mains croisées reposent sur le pommeau de son sabre qu'il tient

devant lui. Il est près d'un canapé où est assise la reine, aux pieds de qui est la jeune princesse. Le prince de Galles, en uniforme de *midshipman* ou, comme nous dirions, d'aspirant de vaisseau, est debout, derrière le canapé, les mains appuyées sur le dossier. Les attitudes sont naturelles, les ressemblances excellentes et le peintre a su donner du caractère à ces portraits. La tonalité générale de cette toile est douce et lumineuse à la fois et la perspective des salons qui fuient en enfilade à l'arrière-plan donne de l'air et de l'atmosphère au tableau, qui est une œuvre fort distinguée.

La grande majorité des portraits exposés cette année à l'Académie sont très bons et, le mérite artistique à part, sont typiques de notre époque et caractéristique des mœurs d'aujourd'hui. Nos arrière-neveux auront une idée très exacte de la société du vingtième siècle en les voyant, de même que nous nous rendons compte des mœurs du dix-huitième et du dix-neuvième siècles en contemplant les portraits de ces époques. Au dix-huitième siècle, période de distinction, d'élégance aristocratique, de luxe de bon goût, les Reynolds, les Gainsborough, les Romney avaient pour modèles de grands seigneurs de haute mine et de noble allure, des femmes d'un charme exquis, d'une grâce langoureuse, d'une beauté fine et spirituelle, voire des princesses de la rampe et des reines de l'alcôve sémillantes et séduisantes, au sourire provocant. C'est bien là le dix-huitième siècle tel que nous l'ont fait connaître l'histoire, le roman, le théâtre, la littérature.

Les portraitistes du dix-neuvième siècle, époque où l'Europe s'est transformée et où la guerre et la politique ont préoccupé les peuples, nous ont laissé la ressemblance des militaires et des marins, des hommes politiques et des diplomates, des personnages officiels, ainsi que des souverains qui se hâtaient de se faire peindre avec les insignes de la royauté avant que leurs couronnes leur fussent enlevées.

Un peu plus tard, c'est le tour des parlementaires, des économistes, des savants, des littérateurs et des acteurs qui prennent

leur revanche de l'ostracisme dont, pendant longtemps, les a frappés la loi anglaise, et qui en sont venus à occuper dans la société britannique une place méritée sans doute, mais peut-être un peu trop large.

Cela aussi, c'est bien le dix-neuvième siècle que nous connaissons et dont nous avons vu les dernières années, siècle d'agitation politique et de mouvement intellectuel, scientifique, artistique, siècle utilitaire et pratique où l'on a remué les idées et les peuples, et signalé à sa fin, comme à son début, par des convulsions politiques et des changements de régime.

Au vingtième siècle, les artistes ont eu pour modèles, comme à toutes les époques, ceux qui dans l'organisation sociale contemporaine occupent la première place. Le vingtième siècle n'est pas l'âge d'or, mais il est l'âge de l'or ; et il est naturel qu'après les élégances, les grâces et la distinction du dix-huitième siècle, après les révolutions, les bouleversements, les guerres et les réorganisations sociales et politiques du dix-neuvième siècle, les portraits contemporains nous donnent le reflet des idées et des mœurs de notre époque et nous présentent l'image de la prospérité, du luxe agressif, de l'ostentation qui la caractérisent. Ces portraits d'hommes à l'air satisfait, à l'attitude orgueilleuse, dans un décor luxueux, ces femmes au regard assuré, vêtues avec plus de recherche et de splendeur que de goût, plus de souci de la mode que de l'élégance et de la distinction, sont bien de leur temps, de notre temps où la richesse est la véritable, l'unique puissance, la seule qui ne soit pas contestée et devant laquelle tout plie. Pour dépeindre d'un mot les portraits de l'Académie royale de 1913 quelqu'un a dit, le jour de l'inauguration : « C'est l'apothéose du dollar ! »

Un peu exagéré, sans doute, comme tous les mots de ce genre par lesquels on veut résumer un ensemble ou une tendance artistique, mais bien vrai au fond.

PAUL VILLARS.



CHRONIQUE SUISSE ROMANDE

Court dialogue d'un oncle et d'un neveu sur divers sujets, et en particulier sur le *Cubisme* ¹.

L'oncle. — Mon neveu, vous avez bientôt quarante ans. Vous grisonnez. Asseyez-vous dans ce fauteuil. Vous êtes à l'âge où il est permis d'aimer le confort, de le rechercher même, non pour la commodité des longues paresse et le dorlotement des langueurs printanières, mais parce qu'il est décent, il est moral qu'un homme de quarante ans soit bien assis. Certes il convient de fuir à tout âge ce confort dangereux et exotique qui, par la séduction de trop faciles mollesses et la caresse de trop souples rondeurs, incline l'âme à l'indolence et la détourne de l'activité sérieuse. Mais il est un confort bourgeois, solide et nécessaire, qui donne aux gestes cette gravité aimable, aux paroles cette dignité aisée, aux pensées cette modération judicieuse, auxquelles se reconnaît l'honnête homme. C'est du siège que dépend l'attitude, et de l'attitude que dépendent les opinions. Asseyez-vous dans ce fauteuil, mon cher neveu — et laissez donc vos opinions s'asseoir. Elles devraient être femmes raisonnables, et elles courent encore, comme si elles avaient vingt ans, dans les sentiers imprudents de la fantaisie. Elles ont des airs d'impertinence et des façons d'irrévérence qui me scandalisent.... On passe cela aux jeunes gens ; rien n'est plus naturel à l'innocente et batailleuse fatuité de leur âge. Mais vous, mon neveu !...

Le neveu. — Moi, mon oncle ?... Je juge l'impertinence nécessaire ; et c'est justement parce que le mépris des gens rassis enlève, à celle de l'adolescence, toute efficacité, que l'envie me vient d'être impertinent, pour de bon, à l'âge où l'on prétend ne plus me permettre de l'être. Il faut savoir dire des choses qui ne conviennent pas.

¹ A propos d'une exposition de peinture cubiste à Lausanne et à Genève.

L'oncle. — Mon neveu, asseyez-vous. Tant que vous ne serez assis, vous ne direz que des bêtises.

Le neveu. — Je m'assieds, mon oncle; mais je crains que la vertu de ce fauteuil n'agisse sur moi en sens contraire, et que l'importance du siège et la gravité forcée de l'attitude ne m'excitent, par contraste, aux paroles les plus aventureuses.

L'oncle. — J'appelle cela, mon neveu, de la gaminerie. Rien n'est plus facile que l'impertinence, rien n'est plus aisé que l'irrévérence. C'est un jeu puéril et grossier. Croyez-vous qu'il y ait grand mérite à choquer les communes bienséances, grande vaillance à blesser les convictions honnêtes, et grande intelligence à se complaire aux opinions incongrues?... Hé quoi, habillez-vous de rouge, marchez sur les mains, faites tout au rebours du bon sens, dites que la rose sent mauvais et que l'oignon embaume!... Prenez-y garde; le perpétuel souci de ne pas penser comme les autres vous asservit à l'opinion et vous oblige à vous préoccuper sans cesse d'elle. Vous appelez cela de l'indépendance?... Il n'y a pas d'esclavage pire que celui du paradoxe....

Le neveu. — Je pourrais, mon oncle, vous répondre que les plus respectables convictions auxquelles s'attache maintenant la confiante sentimentalité des bonnes gens appaurent peut-être un jour, en leur première et intolérante nouveauté, paradoxales, scandaleuses et subversives. Pour les vieilles dames du temps, le jeune Racine fut un polisson. Boileau fit scandale. Il y a encore aujourd'hui dans Boileau, si on savait s'en servir, si on le comprenait bien, une vivante force de scandale. Il y a toujours force de scandale en ce mot : le vrai, car le vrai ne se manifeste que par contradiction. Chaque fois que Boileau renaît, il fait un beau tapage ! Il renaît surnoisement, sans que les régents s'en doutent; ils essaient, à grands coups de leur Boileau mort, de tuer cet impertinent et vivace Boileau qu'ils n'ont jamais connu — et qui est bien différent du Boileau d'autrefois (en apparence), car sa nouveauté éclate en une conséquence imprévue et anarchique, comme quelque folle floraison de toute sa graine de sagesse. Rien n'est plus divers et contradic-

toire que les conséquences d'une vérité.... Mais voilà, il y a des gens qui ne comprennent jamais quelles sont les conséquences d'une vérité, et même qu'une vérité a des conséquences. Ils s'assoient sur la vérité comme sur une borne.... Tenez, mon oncle, ne me pressez pas trop, ou je vous prouve que les *Cubistes* sont disciples de Descartes et de Boileau ! Les *Cubistes*, ce sont des classiques exaspérés, ce sont des classiques extrêmes. Ils poussent la raison jusqu'au point où elle devient délire. Le *cubisme*, c'est une « rapinade » de Boileau !

L'oncle. — Ah ! mon neveu, que je veux de mal à vos parents de vous avoir fait étudier !

Le neveu. — Ah oui, mon oncle, voilà ce qu'on fait de nous dans les collèges !... Je ne saurais trop louer le sort qui, m'y faisant rentrer à l'âge de raison, m'a permis, en enseignant, de continuer à m'instruire. Ah ! les bienfaits de l'instruction ! C'est à elle que je dois de ne plus employer le nom de Boileau en vain.

L'oncle. — Soyez donc sérieux un instant, mon neveu.

Le neveu. — Je le suis, mon oncle, et les *Cubistes* le sont. La leçon qu'ils nous donnent, malgré l'étrangeté de leurs propos, est une leçon d'art très sérieux. Il n'y a pas d'art plus moral que le leur. Vous appelez peinture sérieuse celle dont le sujet est sérieux, et religieuse celle dont le sujet est religieux. J'appelle cela tout au plus de l'imagerie sérieuse ou de l'imagerie pieuse. La peinture sérieuse est celle qui tire son sérieux d'elle-même ; c'est celle qui croit à tel point en elle-même, en la seule vertu de ses organes, en la seule et suffisante puissance de ses moyens à elle, qu'elle se soucie peu de cette facile évidence, de ce facile attrait, de ce facile langage du sujet. Le sujet satisfaisant aisément la curiosité détourne l'esprit paresseux d'une pénétration plus profonde. La peinture sérieuse est celle qui substitue une raison d'art à une raison de sujet. Or, la raison d'art est raisonnable, tandis que la raison de sujet est sentimentale, et l'art est d'autant supérieur qu'il témoigne d'une plus grande maîtrise de la raison. Rien qui soit plus conforme à la doctrine classique que cet argument-là, mon oncle ! Ah, certes, les Cu-

bistes tirent de ce principe des conclusions excessives ; toute dernière rigueur conduit à l'absurde ; mais que leur leçon, bien comprise, est profitable !

Il n'y a pas, mon oncle, de plus grand danger pour l'art, pour l'art sérieux, que la poésie....

L'oncle. — Ah, mon neveu, vous blasphémez !

Le neveu. — Je savais bien, mon oncle, qu'étant bourgeois, — je ne vous offense pas, vous en tirez gloire, — vous protesteriez avec véhémence. On dit le bourgeois raisonnable ! Il n'y a pas plus sentimental que lui. Il est la poésie même, la « poésie de circonstance. » Ah ! il les connaît, les « circonstances à poésie ! » Sa vie n'est qu'une longue illusion poétique. Ce n'est pas à lui qu'il faut apprendre ce que c'est que l'idéal ! Oh, la bonne pâte à poésie que le bourgeois ! L'artiste seul connaît les réalités de l'existence. Il est amer. Le bourgeois est bon. Il ne faut pas faire de la peine aux bourgeois. O mon oncle, doux poète, dire que les cubistes vous ont gâté votre joli mois de mai !

EDMOND GILLIARD.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Le portrait photographique en couleurs, et sur papier. — Téléphone intensif de M. J. Glover. — La vaccination contre le charbon symptomatique. — Les barrages des rivières et la proportion des limons. — Bois commerciaux du Gabon. — Le soleil étoile variable. — Température des étoiles. — Le climat d'autrefois au Spitzberg. — Publications nouvelles.

Une intéressante application des procédés Charles Cros et Ducos de Hauron vient d'être faite de façon industrielle, par un photographe très expérimenté, M. Vaucamps, dont les méthodes sont exploitées par la société Lumina, à Paris.

Il s'agit du portrait photographique en couleurs, sur papier, par la méthode indirecte.

Voici comment opère M. Vaucamps. On commence par le

commencement normal de toutes choses photographiques, par la pose. Celle-ci se fait à la lumière électrique, et, du sujet, il est pris coup sur coup trois négatifs (en moins de 10 secondes). L'un d'eux est fait derrière écran violet, le second derrière écran vert, le troisième derrière écran orangé.

Ces trois négatifs sont exactement superposables ; tous sont en blanc et en noir, mais les blancs et les noirs sont différemment placés, les plaques ayant été faites à des lumières différentes.

Celles-ci donnent trois positifs en couleur sur papier gélatiné. M. Vaucamps a inventé un papier gélatiné et coloré (coloré en jaune, en rouge et en bleu, couleurs complémentaires de celles qu'ont arrêtées les écrans) sans lequel le procédé ne serait pas applicable.

Ces trois positifs sont bleu, rouge et jaune. Le papier jaune est employé avec le négatif obtenu derrière l'écran violet ; le rouge avec le négatif obtenu derrière l'écran vert ; enfin, le bleu avec le négatif obtenu derrière l'écran orangé.

Ces positifs s'obtiennent en mettant le papier au contact de la plaque et en exposant à la lumière électrique. Celle-ci fixe et immobilise la matière colorée contenue dans la gélatine étalée sur le papier, là où le négatif lui permet de passer. On lave à l'eau tiède : celles-ci enlève la couleur que la lumière n'a pas fixée. Et on a de la sorte trois positifs, bleu, jaune, rouge, où naturellement chaque couleur a sa répartition propre, où les rapports des clairs et des obscurs sont différents.

Pour obtenir l'épreuve positive totale, il faut, comme on le devine, combiner les trois épreuves colorées. C'est ce que l'on fait en décollant celles-ci, et en superposant exactement les trois pellicules, qui se soudent, sur du papier. C'est fini. La gélatine étant très mince, et les couleurs très transparentes, l'œil voit les épreuves colorées l'une à travers l'autre, mariées, fondues. Et le résultat est fort joli. On croirait voir des miniatures.

D'un seul jeu de négatifs on tire autant de positifs que l'on veut. Mais on comprend que le nombre et la délicatesse des manipulations ne permettent pas de faire la photographie en couleurs.

sur papier au prix où l'on fait la photographie ordinaire. Le public fera sans doute aux procédés de M. Vaucamps, dont on peut voir l'application à Lumina, 12, avenue de la Grande-Armée, à Paris, un accueil excellent.

— M. d'Arsonval, le physicien bien connu, a présenté à l'Académie des sciences, au nom du Dr Jules Glover, médecin du Conservatoire, un très intéressant appareil téléphonique permettant d'obtenir, pour les communications, une netteté extrême et une amplification très accentuée de la voix, particulièrement précieuse dans les transmissions à très grande distance et transocéaniques.

Les perfectionnements apportés jusqu'ici au téléphone ont porté surtout sur l'amélioration de la construction des microphones, sur la manière de comprendre et de réaliser les régimes électriques, sur l'application de l'automatisme, etc., mais on n'avait guère songé à s'occuper de la physiologie de la voix dans ses rapports avec la téléphonie.

C'est ce qu'a fait M. Jules Glover, et il est en résulté une invention nouvelle reposant entièrement sur une étude analytique de la dissociation des timbres de la voix, selon la hauteur, au moment même de l'émission vocale.

C'est le téléphone intensif qui permet d'ailleurs de vérifier le principe posé par M. Glover, que ce n'est pas par son intensité propre que le courant agit sur l'aimant récepteur dans le téléphone, mais bien par ses variations, et qu'il y a lieu de chercher à multiplier ces variations autant que les vibrations aériennes de la voix le permettent.

Le téléphone intensif utilise à son maximum le pouvoir dynamique de la voix, et réalise cette multiplicité des conditions de variation de courant microphonique qui seules peuvent fournir à l'oreille la netteté et l'amplification sonore de la voix dans les transmissions lointaines et éviter le fatigant travail consistant à deviner — à peu près — dans les conversations téléphoniques les vibrations vocales absentes.

— Depuis douze ans, MM. Leclainche et Vallée poursuivent l'étude systématique de la vaccination contre une infection re-

doutée de tous les éleveurs, le charbon symptomatique. Progressivement ils ont amélioré leur technique, et ces jours derniers ils ont fait connaître un procédé qui leur a permis de produire des races véritablement atténuées du microbe du charbon, races que l'on n'avait pas encore pu obtenir. Les vaccins ainsi préparés amènent, par une seule vaccination et sans aucun risque, la parfaite immunisation des animaux exposés à l'infection. Au cours des trois dernières années, 345 000 bovidés ont été vaccinés par la méthode perfectionnée, avec un complet succès, permettant à MM. Leclainche et Vallée de considérer comme définitivement résolu le problème de la vaccination contre le charbon symptomatique.

— On s'occupe beaucoup, un peu partout, d'aménager les rivières, en pays de montagne principalement, pour les faire travailler. Et une des méthodes permettant d'augmenter le rendement des rivières consiste à établir des barrages-réservoirs pour régulariser le débit et emmagasiner les eaux des crues. Mais, avant d'établir des barrages-réservoirs, il faut connaître certains détails. Un problème se pose auquel on ne songerait peut-être pas. Quelles sont les quantités de limon charriée par les cours d'eau ? Ne sont-elles pas telles que les réservoirs s'ensablent rapidement et cesseraient bientôt de fonctionner ? La construction des barrages étant fort onéreuse, une importance capitale s'attache à la solution préalable du problème en question.

MM. Müntz et Lainé, chargés par le ministère de l'agriculture de recherches sur ce point, en ce qui concerne les cours d'eau des Alpes et des Pyrénées, ont établi quinze stations dans les Alpes et huit dans les Pyrénées, où elles fonctionnent depuis dix-huit mois. Les observations ont montré que les eaux des Alpes sont généralement très limoneuses ; ainsi l'Isère charrie 4 millions de tonnes de limon par vingt-quatre heures, à l'époque des crues ; la Durance, 370 000 tonnes. Avec de pareilles teneurs les réservoirs seraient vite ensablés. Il ne faut donc entreprendre la continuation des barrages sur ces rivières qu'avec une certaine prudence.

Dans les Pyrénées, les eaux sont beaucoup plus limpides et l'envasement n'est pas à craindre. On peut y faire des réservoirs en toute sécurité. Les Alpes sont des montagnes plus jeunes, moins usées que les Pyrénées, qui ont déjà perdu une plus grande proportion des éléments du limon.

— Les bois commerciaux du Gabon commencent à prendre une place importante sur le marché. M. Chevalier, l'explorateur bien connu, a donné sur ces bois quelques renseignements intéressants.

Les neuf dixièmes du bois exporté (108 000 tonnes en 1911) sont fournis par l'*okoumé*, très abondant dans la forêt vierge; ce bois sert surtout à faire des boîtes à cigares. Le bois corail, venant d'un *Pterocarpus*, est rouge, et donne une teinture analogue au bois de Campêche. Un fort bel ébène est fourni par un *Diospyros* : il est d'un noir franc, et se polit parfaitement. Enfin, le Gabon donne de magnifiques acajous. D'autres espèces encore fournissent des acajous capables de rivaliser avec les plus belles sortes de l'Amérique centrale (Honduras et Cuba). Ils feront certainement concurrence aux bois américains.

— Le soleil serait-il une étoile variable? Il le semblerait, d'après M. Abbott, directeur de l'observatoire du Mount Wilson en Californie. Pendant sept ans il a mesuré quotidiennement la quantité de chaleur reçue par la terre, et, en même temps, la quantité reçue par un corps sans atmosphère, tel que la lune. Il est, par là, arrivé à conclure que l'intensité lumineuse du soleil varie de 5 à 10 % dans un intervalle de 5 à 10 jours. Cet astre serait demi-variable. L'an dernier, l'auteur a fait des recherches du même genre, en Algérie, tandis que les observations se poursuivaient au mont Wilson, et le résultat a été le même. Comme il serait difficilement admissible qu'un même trouble atmosphérique se produisît le même jour en Californie et en Afrique, on doit admettre que la variation est non dans la transparence de l'atmosphère, mais dans l'émission solaire.

A propos du soleil, M. H. Rosenberg, de l'observatoire de Tubingue, vient de faire connaître un certain nombre de chiffres.

intéressants, relatifs à la température des étoiles, par la comparaison des spectres.

L'étoile la plus chaude parmi les 70 étoiles les plus brillantes de notre hémisphère, serait *gamma* de Pégase, de grandeur 2,87 ; sa température atteindrait le chiffre fantastique de 400 000° centigrades. Celle qui viendrait ensuite serait *gamma* de Cassiopée, avec 50 000° centigrades seulement. Et au-dessous, il n'y aurait que trois étoiles ayant plus de 40 000° ; une ayant plus de 30 000 et 8 ayant plus de 20 000° centigrades.

La plus froide serait *alpha* du Taureau ou Aldébaran, bien connue (grandeur 1,06) qui n'aurait que 2150 degrés, température inférieure à celle que nous obtenons dans le laboratoire. Plusieurs étoiles sont à une température égale ou inférieure à celle de l'arc électrique. Le soleil, lui, n'est ni chaud, ni froid : il présente une température modeste de 4950 degrés, d'après M. Rosenberg.

— M. Nathorst a émis de judicieuses réflexions au sujet du témoignage que les flores fossiles peuvent apporter au sujet des climats passés. Il faut, dit-il, être très circonspect. Quand on a trouvé des restes de coralliaires au Spitzberg et des restes de rhinocéros dans les régions arctiques, on aurait pu conclure que le climat, à l'époque où vivaient ces animaux, était celui des régions équatoriales où ceux-ci vivent actuellement. On se serait trompé, d'ailleurs, car on sait qu'il y a, ou qu'il y a eu, des types de ces groupes adaptés à vivre sous des climats froids ou frais.

Si l'on trouve un palmier fossile au Spitzberg, il faut, avant de conclure au sujet du climat sous lequel vivait ce fossile, se dire que des variétés de palmiers ont pu parfaitement être adaptées aux climats froids. Pourtant il y a des faits nombreux et précis établissant que le climat des régions arctiques a été, à certaines périodes, réellement plus doux. Il a vécu dans ces régions tout un ensemble de plantes qui étaient à coup sûr des espèces de climats tempérés ou même chauds. Et elles y ont vécu à travers des époques géologiques différentes, au carbonifère, au

jurassique supérieur, au crétacé, au tertiaire. Pendant un temps très long, la zone arctique a connu un climat plus doux et même beaucoup plus doux que celui qui lui est dévolu.

— Publications nouvelles : *Evolution individuelle et hérédité*, par M. F. Le Dantec (F. Alcan, Paris); deuxième édition revue d'un ouvrage qui a reçu du public un fort bon accueil. — *Bossuet anatomiste et physiologiste*, par M. Le Double (Vigot, Paris). Evidemment, c'est un côté très accessoire de Bossuet qu'étudie M. Le Double; pourtant cette étude n'est nullement sans intérêt. — *Panama, la création, la destruction, la résurrection*, par P. Bunau-Varilla (Plon, Paris). C'est une triste histoire que raconte M. Bunau-Varilla, celle d'un véritable crime contre la gloire française commis par une bande de malfaiteurs qui n'avaient pas l'excuse d'être des étrangers. Le livre est poignant et empoignant. — *La Durance, étude de l'utilisation de ses eaux et de l'amélioration de son régime par la création de barrages*, par M. J. Wilhelm (L. Laveur, Paris). Ce luxueux ouvrage, tiré à 1500 exemplaires seulement et admirablement illustré, ne montre pas uniquement comment on s'y est pris pour utiliser la Durance et en augmenter le rendement; il fait voir de façon générale comment il faut procéder pour aménager n'importe quelle rivière. Ce qui est vrai de la Durance l'est de la plupart de ses sœurs.

CHRONIQUE POLITIQUE

On négocie. Les entreprises de l'Autriche et de l'Italie. D'autres ambitions. Un péril. — Les armements en Allemagne et en France. — La conférence de Berne et l'Alsace-Lorraine. — La mort de M. Perrier.

Que cela va lentement ! Les préliminaires de paix que la Turquie est, depuis des semaines, disposée à accepter ne sont pas encore signés. La conférence de Paris qui doit régler toutes les questions financières n'est pas encore réunie. On dirait vraiment que la mentalité européenne n'a fait aucun progrès

depuis le temps des traités de Westphalie : les souffrances des soldats qui se morfondent dans des camps insalubres, la misère des contrées où passe encore la guerre ne font aucune impression sur les diplomates, insatiables de procédure, qui discutent de leurs intérêts avec des subtilités de casuistes.

C'est l'Europe qui est responsable de ces lenteurs. Elle est intervenue entre les belligérants ; aujourd'hui elle prétend s'occuper de tout ; mais elle se révèle à peu près aussi incapable de terminer la guerre qu'elle le fut de la prévenir.

L'Europe dit aux peuples balkaniques : « Signez et démo-bilisez. » C'est simple ; mais quand on a fourni un effort énorme, on hésite à en compromettre les résultats au dernier moment. Les Etats vainqueurs ne connaissent pas encore les frontières de l'Albanie, ni le sort réservé aux îles ; ils ne sont pas fixés quant au principe d'une indemnité de guerre ; ils ignorent si, dans la commission technique de Paris, leurs délégués seront admis avec voix délibérative.... Ils savent fort bien en revanche que les grandes puissances ne sont nullement d'accord sur ces points et que, s'ils se résignent, les plus fâcheuses surprises les attendent. Pour comble de malheur, ils ne s'entendent plus du tout.

Entre temps divers événements se sont produits qui ne dénotent pas précisément, chez toutes les puissances, cette impartialité sereine qu'on réclame de médiateurs.

Pendant plusieurs semaines, une escadre internationale a bloqué la côte monténégrine et albanaise et l'on s'est attendu d'un jour à l'autre à une exécution de par l'Autriche-Hongrie du roitelet Nicolas I^{er}, coupable de ne pas abandonner Scutari que ses troupes détenaient par droit de guerre. Puis c'est l'Albanie qu'il a été question d'occuper. Ses intéressants habitants, quelque temps les enfants gâtés de l'Europe, étaient devenus des rebelles capables des pires excès.... C'est qu'Essad pacha, le glorieux défenseur de Scutari, s'était retiré dans les montagnes avec une armée encore respectable : on lui attribuait l'intention de se proclamer prince ou roi du pays de ses pères. Et l'Autriche qui avait fait sonner si haut l'autonomie albanaise

n'admettait pas que ses protégés s'affranchissent de ses bienfaits ; entraînant avec elle l'Italie, elle prétendait les libérer contre eux-mêmes.

Cette fois il ne fut plus question des droits de la nationalité albanaise, de ses fortes traditions, de son unité ethnique. L'Autriche et l'Italie, qui reprochaient si fort au Monténégro d'agir contre l'Europe, n'avaient pas même pensé à mettre la conférence de Londres au courant des négociations par lesquelles elles préparaient leur coup de force. Dans les journaux apparaissait une phraséologie bien connue : on ne disait plus : « les intérêts primordiaux », on parlait de « zones d'influence » ; comme si l'Albanie avait été quelque côte africaine et comme si l'Europe ne s'était pas chargée de régler son sort en commun.

Brusquement, un nouveau revirement s'est produit : le roi du Monténégro a capitulé, Essad pacha est redevenu un brave général que de noirs desseins n'avaient jamais tenté et qui attendait docilement les ordres de la Sublime Porte. On a appris que les deux alliées, alors même que leurs troupes avaient été à la veille d'un embarquement, ne s'étaient mises d'accord ni sur le lieu, ni sur le caractère, ni sur la durée, ni sur les limites de leur intervention. De nouveau l'Autriche et l'Italie ont proclamé bien haut qu'elles n'avaient aucune ambition cachée, qu'elles entendaient n'agir que pour le bien, avec le consentement de tous et l'on s'est remis à parler du concert européen avec une touchante conviction.

Il est évident qu'une pareille politique faite de gestes qui n'aboutissent pas, d'à-coups plus ou moins improvisés, sujette à de brusques sautes de vent, à laquelle on cherche vainement un principe ou une justification, n'est pas précisément heureuse. A Vienne on paraît quand même avoir oublié quelque chose depuis les jours de Metternich et les hommes d'Etat italiens seraient mal venus à se réclamer des exemples de Cavour. En d'autres temps ceux qui se livrent à ces jeux pourraient s'exposer à quelques disgrâces. Mais les gouvernements à qui de tels procédés ne plaisent point ne songent pas à jouer serré ; ils ne renoncent pas à réaliser des intérêts, si l'occasion se présente

de le faire sans péril ; mais le spectre de la guerre les obsède. Pour sauvegarder la sacro-sainte paix, ils sont prêts à tout et le seul moyen qu'ils aient découvert jusqu'ici de contrecarrer les entreprises autrichiennes, c'est de s'y associer. Ils en diminuent ainsi le danger ; ils n'en étalent que mieux la laideur.

Aujourd'hui ce n'est plus tant l'Autriche-Hongrie qui retarde la conclusion de la paix ; elle a obtenu tout ce qu'elle avait réclamé : elle a écarté les Serbes de l'Adriatique, fait accepter l'Albanie, arraché Scutari au Monténégro ; prétendre à autre chose, pour le moment au moins, serait inélégant. Mais l'exemple est contagieux : l'Italie élève la voix à son tour. Comme le gouvernement de Vienne a élargi au nord les limites de sa chasse gardée albanaise, le gouvernement de Rome veut les étendre au sud. On a découvert récemment que l'heureux dominateur du canal de Corfou devenait le maître de l'Adriatique et cette conception stratégique nouvelle a provoqué dans toute la péninsule un pénible malaise : il faut, pour sauvegarder l'équilibre, interdire à la Grèce d'occuper les deux rives. L'Épire d'ailleurs est, paraît-il, peuplée de Koutzo-Valaques qui seront beaucoup plus à leur aise dans la future Albanie que sous la dépendance d'Athènes. Marcos Botazris, lui-même, était un Koutzo-Valaque ; ce n'est que par suite d'une déplorable méprise qu'il mit son héroïsme au service de la Grèce et lui donna sa vie. Enfin Essad pacha, bien qu'il ait licencié la plus grande partie de son armée, surgit de nouveau pour les besoins de la cause : on dit qu'il menace Vallona.

En vain affirme-t-on du côté grec que, sur le canal, existe un seul port capable d'abriter une flotte, celui-là même de Corfou, et se déclare-t-on prêt à neutraliser tout le passage ; en vain invoque-t-on l'unanime volonté des Epirotes qui sont venus au-devant de leurs frères du sud et ont combattu à leurs côtés.... Encore une fois, ce que nous considérons, un peu naïvement peut-être, comme un droit sacré des peuples, se trouve en collision avec ces intérêts que l'Europe prend toujours au sérieux quand c'est un fort qui les proclame.

D'ailleurs, l'heure des réalisations européennes paraît avoir sonné. L'Angleterre, reprenant son attitude de 1878, promet aux Turcs son appui moral et ses capitaux, elle ne met pas obstacle à ce qu'ils augmentent de 4 % leurs droits de douane, mais elle demande quelques petites choses en échange : il s'agit pour la Sublime Porte de ne plus gêner en rien les mouvements du cheik de Koweit, fidèle serviteur des Anglais, de renoncer à toute suzeraineté sur Mascate et quelques autres territoires, de laisser à l'Angleterre la maîtrise du golfe Persique, de la charger d'organiser le Chatt-el-Arab pour la grande navigation, de reconnaître ses intérêts prépondérants dans la basse vallée du Tigre et de l'Euphrate, secteur Bagdad-Bassora.... Les négociations sont déjà très avancées.

L'Allemagne suit d'un œil bienveillant l'élaboration de cette entente. Inutile de dire qu'elle ne sortira pas de l'affaire les mains vides. Indépendamment des garanties pour sa ligne, on prétend qu'elle prépare le terrain dans certaines régions de l'Asie-Mineure, en Cilicie, notamment, où des officiers de sa flotte déploient une remarquable activité. La France a soumis quelques *desiderata* ; mais sa liste est modeste : des satisfactions juridiques, le règlement d'anciens litiges, quelques concessions.... La politique française a perdu trop de terrain en Asie-Mineure depuis dix ou quinze ans pour tenter, aujourd'hui, une rentrée vigoureuse. C'est à peine si elle se préoccupe de ses anciens protégés de Syrie. De la Russie on ne sait rien encore ; se contenterait-elle des stipulations de 1911 ? Ce n'est pas probable : quand d'autres prennent, il faut prendre aussi ; pour vieille qu'elle est, la méthode n'en reste pas moins recommandable. Et si d'aucuns estiment assez peu glorieuse cette mise en coupe réglée de la Turquie vaincue, humiliée, appauvrie, on leur répondra que, depuis une génération et plus, l'Europe n'a jamais agi autrement dans ses rapports avec l'Orient : ce faisant, elle ne s'est pas acquis les bénédictions des peuples ; mais ce n'est pas une raison pour changer.

Une chose cependant laisse l'Europe remarquablement indifférente, c'est le sort des Arméniens. Ils sont menacés ; tous

ceux qui connaissent l'Asie-Mineure le disent. Voici quelques jours que leur patriarche remettait au grand-vizir une pétition conçue en termes expressifs. Ce document signale toute une série de violences et de meurtres récents, il note d'inquiétants symptômes : on installe des immigrants musulmans dans les régions habitées par les Arméniens ; le bruit se répand que les chrétiens sont responsables des malheurs de la guerre balkanique, que toute régénération de l'empire exige leur anéantissement ; bientôt les soldats vont rentrer dans leurs foyers : ils voudront prendre sur les Arméniens la revanche de leur défaite et les fonctionnaires militaires et civils qui s'inspirent des procédés de l'ancien régime se garderont de les contrecarrer en rien....

Mahmoud Chevkét pacha a répondu par de bonnes paroles. On ne pouvait guère attendre autre chose de lui. Mais l'Europe devrait agir. Elle qui s'occupe minutieusement de préparer un pays et un régime aux Albanais, qui ne lui avaient rien demandé, pourrait vouer quelque sollicitude aux Arméniens qui, depuis vingt ans, au nom des promesses faites, l'appellent à leur secours. Une démarche énergique, la création d'une commission de surveillance, et des centaines de milliers de malheureux seraient arrachés à la détresse, peut-être à la mort.

Mais l'Europe ne bouge pas. On ne sache pas qu'aucun avertissement ait été donné à Constantinople ; les ministres, quand on les interpelle sur leur politique orientale, se contentent, quant à la question arménienne, d'articuler quelques propos bénisseurs ou même ils gardent un silence sibyllin. Qu'est-ce que cela signifie ? L'Europe veut-elle, en favorisant hypocritement des vèpres sanglantes, ouvrir une question d'Anatolie après la question balkanique ? Honteuse de ses défaillances passées, souffre-t-elle de retrouver toujours devant elle cette nation mutilée et qui veut vivre quand même ? est-ce le « Tuez-les tous » de Charles IX ?... Certes, il n'est aucun diplomate qui ne répudierait de pareilles suppositions avec une pudeur indignée. Mais alors, si ce n'est pas cela, l'indifférence actuelle ne s'explique plus.... Qu'on agisse et bien vite !

— Entre Allemands et Français, on continue à discuter des questions d'armements et, d'un pays à l'autre, des différences assez caractéristiques se manifestent, soit dans la manière dont on juge les nouveaux projets, soit dans l'accueil qu'on y fait.

En Allemagne, la plus grande partie de la presse tend à atténuer l'écart qui existe actuellement entre les troupes actives des deux pays ; elle déclare qu'une fois le service de trois ans réintroduit, c'est en faveur de la France que la différence sera. En France, un certain nombre de journaux bien pensants combattent cette allégation avec des chiffres à l'appui : ils démontrent que la différence, qui est de plus de 200 000 hommes maintenant, menace de dépasser, l'an prochain, 360 000. Mais toute la presse d'extrême-gauche proteste ; c'est la thèse allemande qu'elle soutient : les inquiétudes que l'on affecte sont chimériques ou coupables, les armements serviront à réaliser d'inavouables ambitions !

En Allemagne, la commission du Reichstag poursuit ses travaux militaires activement, mais dans le calme ; quelques amendements inspirés par l'un ou l'autre des grands partis politiques sont pris en considération ; mais, dans l'ensemble, le projet militaire sortira peu altéré de ce débat. La nation, d'ailleurs, ne s'en préoccupe que médiocrement ; elle considère l'augmentation des effectifs comme un sacrifice nécessaire contre lequel il serait vain de regimber. Elle ne s'est guère plus intéressée aux élections du premier degré de la Diète prussienne qui, comme chacun devait s'y attendre étant donné le système, enverront siéger à Berlin une majorité conservatrice. Elle s'intéresse en revanche tout à fait aux noces de la princesse Victoria-Louise, l'unique fille de l'empereur Guillaume II, dont le mariage consacre la réconciliation des maisons de Brunswick et de Prusse.

A cette occasion, une foule de parents avantageusement titrés ont fait le voyage de Berlin et, quoiqu'on n'ait parlé que d'une simple fête de famille, au caractère tout intime, il paraît difficile que ce groupement de puissants du monde n'ait pas une influence sur la politique. D'autant plus que, dans le nombre, figurent deux potentats d'une particulière importance :

le tsar Nicolas de Russie et le roi Georges d'Angleterre; et la hâte qu'ont mise ces deux illustres cousins à répondre à l'invitation familiale prouve une fois de plus l'étroite solidarité de ces cours qu'unissent des liens entre-croisés de parenté et qui bénéficient toutes ensemble d'une protection spéciale de la Providence.

En France, on ne sait pas trop où l'on en est : en face du projet de loi rétablissant le service de trois ans, que le gouvernement préconise et qui avait paru un moment l'emporter, d'autres projets ont vu le jour; des gens réclament 28 ou 29 mois; d'autres, et non des moindres, estiment que le régime actuel est bon et qu'il faut n'y rien changer du tout. Même la liberté d'action du ministère est limitée. Comme il avait décrété, dans les limites de son droit constitutionnel, que la classe libérable cette année resterait sous les drapeaux, un grand débat s'est élevé à la Chambre. Le ministère Barthou l'a emporté; mais une imposante minorité de 241 voix lui a donné tort.

Le pays reste incertain et de mauvais symptômes apparaissent. A Toul, à Belfort, à Paris, à Rodez, ailleurs encore, des émeutes ont eu lieu dans les cours des casernes: les soldats ont chanté *l'Internationale*, des officiers ont été bousculés. Sans doute, on nous dit que ces mouvements, tout de surface, ne compromettent pas la défense nationale, qu'au premier signe de danger la France entière marchera.... Malheureusement, ce n'est pas dans la guerre, c'est dans la paix que se prépare une armée; et, sans la discipline, il n'y a pas de préparation possible.

— C'est le moment qu'un certain nombre de conseillers nationaux suisses, hommes excellents, ont choisi pour convoquer, à Berne, les parlementaires français et allemands à fin de discuter des relations entre les deux pays et d'enrayer si possible la course aux armements.

L'intention était bonne. Le résultat, malgré les félicitations que les bons congressistes se sont largement décernées à eux-mêmes, y a mal répondu. L'extrême disproportion des effectifs — 150 Français contre 40 Allemands presque tous socialistes — éveillait des inquiétudes. La suite n'a guère mieux valu. La

conférence a été remarquablement courte ; la discussion ne s'est pas même engagée entre représentants des deux nations et la résolution votée aux applaudissements de tous s'est maintenue, sauf un article, dans un vague caractéristique. On dirait que les organisateurs de la réunion, hantés par la crainte du fiasco, ont tout fait pour prévenir un contact précis. Quant au comité permanent décrété par l'assemblée, on peut croire qu'il y regardera à deux fois avant de convoquer dans une période de crise, c'est-à-dire alors qu'elle serait utile, une nouvelle réunion.

Et, comme si c'était fait exprès, le gouvernement allemand choisit ce moment même pour diriger contre l'Alsace-Lorraine, dont la conférence de Berne avait cru devoir louer l'esprit de sacrifice, deux nouveaux projets de loi : l'un restreint le droit de réunion, l'autre livre au bon plaisir de la police les journaux imprimés en français. C'est un retour à l'arbitraire dont on avait cru le Pays d'empire délivré depuis la constitution de 1911. Pourtant l'Allemagne est pleine d'hommes intelligents ; on y étudie l'histoire mieux que partout ailleurs. Quand donc l'histoire a-t-elle montré qu'on réconcilie des gens avec leur sort par de mauvais traitements ?

— La mort continue à frapper notre Conseil fédéral : cette fois c'est un tout nouvel élu, M. Louis Perrier, désigné par les chambres le 12 mars 1912. Chef du département des chemins de fer d'abord, puis, dès le 1^{er} janvier, du département de l'intérieur, le conseiller fédéral neuchâtelois n'avait pas eu le temps d'accomplir une œuvre à Berne ; mais chacun reconnaissait ses connaissances techniques et son exactitude administrative ; chacun appréciait le charme de son caractère et l'extrême bienveillance de son accueil. C'était le type d'un bon magistrat républicain, consciencieux, populaire et aimable et, en dépit de ses 64 ans, c'était une espérance.

ausanne, 25 mai 1913.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE DU TRAVAIL A FLORENCE, par *Georges Renard*, tome I^{er}. — 1 vol. in-8° illustré. Paris, Editions d'art et de littérature, 86, Boulevard de la Tour-Maubourg.

On a chance de mieux comprendre ce qu'on aime. Or, M. Georges Renard aime Florence, « fleur de luxe épanouie sous la douceur nacrée d'un ciel fin et léger, au cœur d'un pays tiède et fertile où la pâle verdure des oliviers se marie à la silhouette élancée des noirs cyprès. » Mais il y a des causes moins esthétiques. Plus qu'une autre, l'histoire économique de la cité du lys rouge peut être isolée dans son ensemble et étudiée ; parvenue à l'autonomie, Florence a développé librement son commerce et sa finance sur tout le monde du moyen âge. Puis, les corporations d'arts et métiers y ont pris un essor surprenant. Devenues les éléments mêmes de la vie républicaine, elles purent être considérées comme un type achevé de groupements professionnels. Leur activité montre déjà des procédés de lutte — coalitions entre patrons, grèves, impôt sur le revenu ou progressif, — où l'on relève de frappantes ressemblances avec les événements d'aujourd'hui.

M. Georges Renard considère la structure sociale de la république de Florence comme un modèle de ce système d'organisation du travail que les sociologues appellent l'économie urbaine, il y distingue même un début de transition au stade suivant (économie nationale). Le onzième siècle voit débiter un vaste mouvement dans la chrétienté d'Occident. Les hommes sentent la nécessité de s'unir ; c'est universel et spontané. La petite noblesse et les marchands fondent la commune de Florence qui demeure longtemps une organisation à deux corps. Mais la commune, vaste association, ne peut empêcher la formation de groupements. Le corps des marchands va se morceler ; le noyau primitif subsistera dans l'*Arte di Calimala*, la corporation des

marchands de draps et des banquiers, qui gardera longtemps les prérogatives et le prestige de la grande société originelle. Les anciens consuls de la vieille commune florentine seront remplacés par le podestat, une sorte d'arbitre officiel choisi toujours en dehors de la république, parmi les étrangers. L'abaissement des Gibelins assure la victoire définitive du système corporatif. Après des séparations, des reconstitutions et des péripéties sans nombre, une fédération de vingt et une corporations se forme. Chacune est une personne morale et juridique avec son gouvernement et ses officiers élus. Ces corporations ont des rangs différents dans la République florentine selon qu'elles appartiennent aux arts majeurs, moyens ou mineurs. Parmi les arts majeurs on rencontre tout d'abord ceux où le travail cérébral l'emporte sur le travail musculaire. Mais on ne trouve pas dans ce groupe une corporation enseignante, chose curieuse dans ce pays dont la littérature allait rayonner sur toute l'Italie : c'est que Bologne et Pise, par leurs universités, avaient pris les devants sur Florence, absorbée d'abord dans le négoce et la politique. Faute de professeurs, des juges et notaires, des banquiers, des changeurs, des commerçants en gros, de grands fabricants figurent dans la première catégorie, à laquelle se sont haussés, — seuls parmi les arts s'occupant d'alimentation, — les *speziali* (épiciers-droguistes). L'*Arte di Calimala*, le plus important des arts majeurs, devient le banquier des seigneurs, des évêques, des rois et du pape. Les financiers et marchands florentins pénètrent dans les pays qui sont alors les plus prospères : la France, l'Angleterre, les Flandres. A la fin du treizième siècle, Florence est un centre économique équivalent à ce que sont aujourd'hui Londres, Paris, Francfort.

Quant aux métiers de bouche, ils sont presque tous, à part les épiciers, relégués au second ou au troisième plan. Ce n'est donc pas d'après l'importance vitale des besoins auxquels ils répondent que les métiers sont rangés. M. Georges Renard trouve trois principes différents à cette classification, un aristocratique, un ploutocratique, un historique : ce sont ou bien la nature du travail accompli, ou bien le montant des gains réalisés ou encore la date de la fonction du métier.

Ces vingt et un arts constituent une aristocratie du travail. Sans doute, il existe en dehors d'eux des métiers, mais dont l'organisation n'est pas officiellement reconnue. En dehors res-

tent aussi des commerçants et des artisans ou des ouvriers travaillant en chambre, mais ils sont de moins en moins nombreux, car la concurrence est difficile à soutenir pour des individus contre tout un corps.

Il existe des corporations qui comprennent une seule profession; il en est d'autres complexes, parce qu'elles ont des fédérations de plusieurs métiers. Dans les premières et dans les secondes, il y a, comme dans le système féodal, une combinaison de deux principes opposés : hiérarchie, égalité. Mais l'on trouve dans les corporations, spécialement dans celle du grand commerce, une organisation capitaliste très développée ; on remarque des groupes de maîtres riches et influents et d'autres groupes d'ouvriers qui luttent contre les conditions de travail imposées par le patronat.

Vers la fin du treizième siècle, l'équilibre est instable à Florence. La bourgeoisie est menacée en haut par les débris de la féodalité, en bas par les artisans et ouvriers. La république saura-t-elle corriger le régime des corporations, y faire leur place à tous les citoyens? Cette question, que l'auteur se propose d'étudier dans un second volume, va remplir et troubler toute l'histoire de Florence au quatorzième siècle.

L.

MONTREUX, par *Gustave Bettex*. — 1 vol. in-8°. Montreux, Fernand Matty, 1913.

La contrée de Montreux est une des plus privilégiées qui soient par la douceur de son climat, le charme de ses rives, la beauté de son paysage. Lorsque le printemps étend la fraîcheur de sa parure sur les campagnes fleuries qui l'entourent, il nous semble que c'est le plus beau moment pour elle, mais lorsque l'automne la revêt de la somptuosité de son manteau de bronze et d'or, elle nous paraît encore plus belle : c'est là le caractère propre de ces endroits privilégiés, de plaire à chaque saison et de paraître, dans chacune d'elles, d'une beauté encore plus pure. Ces contrastes mêmes qui autre part seraient peut-être choquants sont un attrait pour cette contrée, car c'est sûrement une des raisons qui attirent et retiennent le plus à Montreux : offrir à proximité des rives du lac, au climat presque méridional, les sommets alpestres avec leurs forêts balsamiques, leur air vivifiant et leur large horizon.

M. Bettex a consacré un gros volume à Montreux et il en raconte tout d'abord l'histoire, dont il fixe les traits essentiels. L'histoire locale est toujours intéressante quand elle est bien contée; M. Bettex, on peut en être certain, s'en tire à merveille, soit qu'il évoque les épisodes principaux de l'époque savoyarde, de la conquête bernoise ou de l'émancipation vaudoise.

Pour donner à son volume une réelle valeur scientifique à côté de son agrément littéraire, il a demandé à des spécialistes d'écrire les chapitres consacrés au climat et aux forêts, aussi ces chapitres ont-ils tout le caractère d'une monographie.

Puis il fait d'une plume alerte les descriptions et les croquis de quelques-uns des principaux sites qui se trouvent entre l'idyllique et paisible station de Clarens et le romantique château de Chillon. Ce livre contient des gravures, dont quelques-unes, prêtées par des collectionneurs avisés, ont un très grand intérêt documentaire en montrant les transformations extraordinaires qui se sont accomplies à Montreux et dans ses environs. M. Bettex a consacré un chapitre à « l'esprit public » et il était, croyons-nous, nécessaire de l'écrire pour montrer que le Montreusien n'a pas disparu et qu'à côté du flot d'étrangers qui passe sans cesse dans cette contrée, il y a encore des mœurs vaudoises qui restent et se perpétuent et des familles du pays qui conservent leurs coutumes et leurs idées et restent attachées à ce coin de terre. Un observateur superficiel ne s'en douterait pas; M. Bettex, qui habite la contrée, est mieux placé que n'importe qui pour en parler en toute connaissance de cause et pour voir ce qui se passe.

Ce livre qu'il a consacré à Montreux mérite de ne pas rester inaperçu; avec son texte et ses illustrations, il constitue un monument élevé à l'une des plus charmantes contrées des rives du Léman.

EM. Bz.

ÉTERNELLE TURQUIE! par *Arsène Perlant*. Préface de *Philippe Godet*. — 1 vol. in-16. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé; Paris, Fischbacher, 1912.

Eternelle: entendez toujours la même. Révolutions, changements de régime, réformes bruyamment annoncées, constitutions solennellement proclamées: simples replâtrages que tout cela et sinistre comédie. La Turquie reste éternellement la

Turquie, la terre d'élection du bakchiche et du massacre. Telle est, dans sa simplicité dépourvue d'indulgence, l'idée maîtresse de ce volume ; telle est la thèse que l'auteur eût exposée avec plus de suite et plus amplement développée, si, interrompu par son devoir de soldat dans la guerre même qui donnait à son ouvrage un regain d'actualité, il n'avait dû laisser le livre qu'il se proposait d'écrire à l'état de recueil de notes, de documents et d'articles.

C'est donc un réquisitoire. Un réquisitoire vivant et nourri, tour à tour ironique et frémissant d'émotion indignée, mais enfin un réquisitoire, et qu'il convient, à ce titre, de lire avec prudence. On est facilement exposé, quand on accuse, à forcer la note. Quand un auteur qualifie d'atroce marchandage l'innocente brimade infligée à M^{me} Marcelle Tinayre, pour lui apprendre à « blaguer » avec un détachement moins irrévérencieux la « petite tache rouge à la poitrine » — l'expression est de M. Arsène Perlant — que tout Français convoite et que l'étranger ne dédaigne pas toujours, on se demande avec un peu d'inquiétude si, à propos de choses vraiment tragiques, il n'a pas également dépassé la mesure. Mais ici les faits sont assez éloquents par eux-mêmes, et il suffisait de les laisser parler. Nous les connaissons, à vrai dire ; mais rapportés au jour le jour pendant plusieurs années, ils risquaient de ne laisser chez beaucoup de lecteurs qu'un souvenir diffus et une impression atténuée. On saura gré à M. Arsène Perlant d'avoir, en condensant en quelques pages les relations éparses, restitué sa valeur instructive à l'histoire de la révolution jeune-turque, sa saisissante horreur au sanglant martyrologe de l'Arménie.

Ce journaliste bien informé et dévoué à sa cause est de plus un vaillant. Il a surtout ce qui est la grâce et l'élégance du courage, la gaité en face du danger et la bonne humeur dans les moments difficiles. On en jugera par son « Journal d'un prisonnier », où sont contées avec enjouement les vicissitudes d'un séjour de quelques semaines dans la prison et à l'hôpital de Smyrne. Cette partie du volume n'est pas la moins curieuse ni la moins intéressante au point de vue documentaire. Elle nous révèle un aspect peu connu, et pour cause, mais bien caractéristique, de cette caricature de la civilisation qu'est la civilisation turque.

P. L. V.

EDOUARD ROD. IN MEMORIAM, par *Ernest Tissot*. — 1 vol. in-16. Genève, Atar.

On a passablement écrit sur Edouard Rod. Ce nouveau volume apporte-t-il beaucoup de renseignements inédits et d'une réelle importance sur l'auteur de la *Course à la mort* et de *L'ombre s'étend sur la montagne* ? Nous pouvons nous tromper, mais il ne nous semble pas.

Six illustrations ornent la présente publication : Rod jeune homme, Rod à Salvan, l'auberge qu'il y habita, Rod professeur à Genève, deux Rod durant son séjour à Paris.

Ces portraits sont intéressants à plus d'un titre.

Chose qui nous surprend un peu. M. Ernest Tissot, qui se vante volontiers d'avoir été l'intime de Rod, ne manque cependant pas une occasion de trouver en faute ou de critiquer son héros.

Et puis quel peu d'objectivité dans le cours de ce récit ! On dirait souvent que M. Tissot s'est surtout proposé de se faire valoir lui-même. Dans tous les cas il cite avec une complaisance vraiment excessive les lettres qui parlent de lui avec éloge.

Il y a parfois aussi des digressions qui font perdre un peu de vue le sujet principal, ainsi dans le chapitre intitulé : *Le salon d'Edouard Rod*, où je cueille cette phrase : « Je me souviens d'un jour morose, où Rod en pleine prose, répétait de vaines gloses.... »

Et que penser de cette manière de s'exprimer en mainte circonstance : « Par le téléphone sentimental de l'amitié littéraire j'aurais pu crier : Allô ! allô ! etc. » « Bien des dames, n'est-ce pas, passent émuës sur les films littéraires que j'essaie de projeter sur l'écran de l'imagination de mes lecteurs. »

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage se lit avec intérêt et non sans profit. Les lettres demandées par l'auteur au cercle littéraire qui entourait Rod sont à recommander ; elles complètent la physionomie du romancier d'une manière plutôt heureuse.

E. B.

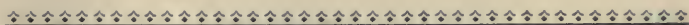


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SOIXANTE-DIXIÈME

AVRIL-JUIN 1913. — Nos 208-210.

	Pages
PLUS DURABLE QUE L'AIRAIN, par <i>Frank Olivier</i>	5
VIE DE SAMUEL BELET. — Roman, par <i>C.-F. Ramuz</i> .	
Cinquième et dernière partie.....	31
L'HÉROÏNE DE L'AFFAIRE DU COLLIER. SON SÉJOUR EN RUSSIE. SA MORT EN CRIMÉE, par <i>Louis de Soudak</i> .	
Quatrième et dernière partie.....	75
LES ŒUFS DE PAQUES DE ROSE, par <i>Henri Bachelin</i>	104
POÉSIES, par <i>G. de Reynold</i>	111
LE LAC VOYAGEUR. — Roman des montagnes d'Unterwald, par <i>Isabelle Kaiser</i> .	
Troisième partie	115
Quatrième partie	347
Cinquième et dernière partie.....	584
VARIÉTÉS : LES ÉCOLES DANS LE PAYS DE VAUD AVANT 1536, par <i>Maxime Reymond</i>	155
CHOSSES DE CHEZ NOUS. A PROPOS DE JUSTE OLIVIER, par <i>Philippe Godet</i>	225
L'ENFANT D'ADOPTION. — Nouvelle, par <i>Emilie Gautier</i> ..	237
LA VÉRITÉ SUR LA MORT DE CHARLES XII DE SUÈDE, par <i>F. Schulthess</i>	263
LES AVATARS DE « FIDELIO », par <i>Anna-Déborah d'Alsheim</i>	293.
LES IDÉES POLITIQUES DE DOSTOIEVSKY, par <i>Maurice Muret</i>	322
LA FIN DE LA VIEILLE LOGIQUE ET L'ESSAI D'UNE MÉTHODE NOUVELLE, par <i>Paul Stapfer</i>	449

	Pages
CONTES LORRAINS. LA MOISSON, par <i>Emile Moselly</i>	478
LES GRANDS ÉCRIVAINS DE LA SUISSE ALLEMANDE AU XIX ^e SIÈCLE. DRANMOR (FERDINAND SCHMID), par <i>Virgile Rossel</i>	488
LA RÉORGANISATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE, par le lieutenant-colonel <i>Emile Mayer</i>	512
CROQUIS DE PORT, par <i>Auguste Vautier</i>	539
LES MŒURS DES TERMITES CHAMPIGNONNISTES (DE CEYLAN), par le Dr <i>E. Bugnion</i>	552
CHRONIQUES PARISIENNES.	
Mai. — Le défi de Rastignac au Paris d'autrefois. — Le Paris d'aujourd'hui et ses différents « peuples. » — Leurs dissemblances; leur unité. — Deux livres d'André Gide et de Maurice Maeterlinck.....	386
Juin. — Les Salons de peinture. — Tolstoï et Mallarmé. — Impressionnistes et cubistes. — Les rétrospectives : la peinture française des primitifs à David. — Les centenaires : celui de l'abbé Delille. — De l'abbé Delille à la <i>Tragédie de Ravillac</i> , par Jérôme et Jean Tharaud.....	615
CHRONIQUE ITALIENNE.	
Mai. — La peur de paraître anciens. — L'utilité de certaines erreurs. — Tentatives pour expliquer la manie de la nouveauté. — Le théâtre du peuple. — Un livre d'histoire du christianisme.	396
CHRONIQUES ALLEMANDES.	
Avril. — Souvenirs d'un Phéacien. Le vieux Vienne. — La correspondance de Treitschke. — Recul du germanisme en Amérique. — A propos d'Otto Ludwig. — Nouvelle édition de Heine.....	165
Juin. — Autour de Hebbel. — Le comte Andrassy et la politique allemande. — Livres français sur l'Allemagne. — La question d'Alsace-Lorraine. — Le roman social. — Clara Viebig. — Thomas Mann. — Publications nouvelles	629
CHRONIQUE ANGLAISE.	
Juin. — La saison; hier et aujourd'hui. — Voyage à Londres du président de la République française, sa signification. — A l'Académie royale. Critique et public. — Les portraits et les mœurs	638
CHRONIQUE RUSSE.	
Avril. — Noblesse d'aujourd'hui et de jadis. — Le prince Pierre Kropotkine, géographe et géologue. — La princesse Marie Dondoukov-Korsakov. — A propos du tricentenaire de la dynastie des Romanov.....	172

CHRONIQUE AMÉRICAINE.

- Mai.** — Fin de la saison musicale. — Le développement des mélodies indigènes. — Encore l'éducation musicale des masses. — Exposition de peintures impressionnistes et « futuristes. » — La femme américaine change-t-elle physiquement ? — Enquêtes fédérales sur les trusts. — Nécrologe : le Rev. Robert Collyer. — Les livres..... 407

CHRONIQUES SUISSES ROMANDES.

- Avril.** — M. Francesco Chiesa à Genève 181
Juin. — Court dialogue d'un oncle et d'un neveu sur divers sujets, et en particulier sur le *Cubisme* 645

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE.

- Mai.** — Poètes et romanciers. — L'histoire suisse de M. W. Echsli. — A propos d'Adolphe Frey. — Un essai sur Walther von der Vogelweide. — Paccard contre Balmat. — *Parsifal* à Zurich. — Livres nouveaux 415

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

- Avril.** — Le riz décortiqué et l'orizanine. — Types nouveaux de brique. — Une théorie de la droiterie. — La salive des malades ayant eu la fièvre typhoïde. — Un canal du Rhin à l'Ems. — Le poids du foie et le poids du corps selon l'alimentation. — Proportion des sexes aux Indes. — Le bore dans les organismes. — Publications nouvelles 188
Mai. — La physiologie de la vision : cônes et bâtonnets ; leurs fonctions. — La T. S. F. entre la France et les Etats-Unis. — Téléphonie sans fil entre Rome et Tripoli. — Records d'aviation. — Le froid et les explosifs. — La baguette divinatoire. — Vaccination contre la fièvre typhoïde. — Publications nouvelles 423
Juin. — Le portrait photographique en couleurs, et sur papier. — Téléphone intensif de M. J. Glover. — La vaccination contre le charbon symptomatique. — Les barrages des rivières et la proportion du limon. — Bois commerciaux du Gabon. — Le soleil étoile variable. — Température des étoiles. — Le climat d'autrefois au Spitzberg. — Publications nouvelles ... 648

CHRONIQUES POLITIQUES.

- Avril.** — Des anniversaires. — La guerre des Balkans et la médiation européenne. — Le rôle de l'Autriche-Hongrie. — La mort du roi de Grèce — Les armements en Allemagne et en France. — La chute du ministère Briand. — En Suisse : la convention du Gothard 194
Mai. — La guerre et la paix. — Entre Français et Allemands. — Une grève politique en Belgique. — En Suisse : la convention du Gothard 429
Juin. — On négocie. Les entreprises de l'Autriche et de l'Italie. D'autres ambitions. Un péril. — Les armements en Allemagne et en France. — La conférence de Berne et l'Alsace-Lorraine. — La mort de M. Perrier 654



BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

	Pages
<i>Reynier, Gustave.</i> — Les origines du Roman réaliste	203
<i>Les aspirations autonomistes en Europe</i>	207
<i>De la Motte-Fouqué.</i> — Ondine	209
<i>Godet, Philippe et Marcel.</i> — La Caisse d'épargne de Neuchâtel (1812-1912)	212
<i>Maillard, J.-P. et Bussy, J.-M.</i> — Soldats suisses au service étranger	214
<i>Soulié, Henry.</i> — La route s'éclaire	214
<i>Zbinden, Dr.</i> — Conseils aux nerveux et à leurs familles	215
<i>Bonnier, Gaston.</i> — Les noms des fleurs trouvés par la méthode simple, sans aucune notion de botanique	216
<i>de Ziegler, Henri.</i> — L'aube. Poème	218
<i>Clerc, Charles.</i> — Les oasis. Poésies	219
<i>Dunoyer, Alphonse.</i> — Fouquier-Tinville, accusateur public du tri- bunal révolutionnaire (1746-1795)	221
<i>Schakovskoy-Strechnef, princesse.</i> — Le comte de Fersen. — Charles- Guillaume de Lillienfeld. — La princesse Zelmire	222
<i>Rodocanachi, E.</i> — Etudes et fantaisies historiques	223
<i>Söderhjelm, Werner.</i> — Finlande et Finlandais	224
<i>Patouillet, J.</i> — Le théâtre de mœurs russes des origines à Ostrowski. — Ostrowski et son théâtre de mœurs russes	438
<i>Cherbuliez, Emilie.</i> — Mémoires d'Isaac Cornuauud sur Genève et la Révolution de 1770 à 1795	440
<i>Egli, Ch.</i> — L'armée suisse. Traduit par le major <i>M. Warnery</i>	441
<i>Funck-Brentano, Frantz.</i> — L'ancienne France, le Roi	442
<i>Galli-Valerio, B.</i> — Au milieu des animaux	443
<i>Pettavel-Oliff, Emmanuel.</i> — Souvenirs et mélanges	444
<i>Lorédan, Jean.</i> — Un grand procès de sorcellerie au XVII ^e siècle	446
<i>Byse, Charles.</i> — Swédenborg. Tome IV	447
<i>Amiguet, J.</i> — Choses de chez nous	448
<i>Renard, Georges.</i> — Histoire du travail à Florence. Tome I ^{er} ...	663
<i>Beltex, Gustave.</i> — Montreux	665
<i>Perlant, Arsène.</i> — Eternelle Turquie!	666
<i>Tissot, Ernest.</i> — Edouard Rod. <i>In memoriam</i>	668

